
Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1870

Volume 35: 1870

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/Annales>



Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 35: 1870, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/Annales/35>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Digital Commons@DePaul. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Digital Commons@DePaul. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

PARIS. — M^r. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 19.

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

OU

RECUEIL DE LETTRES ÉDIFIANTES

ÉCRITES PAR LES PRÊTRES DE CETTE CONGRÉGATION

ET PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ

DANS LES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

— 0 5 6 3 3

TOME XXXV.

PARIS

ADRIEN LE CLERE ET C^e

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊQUE

RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

—
1870

LES MISSIONNAIRES ET LES FILLES DE LA CHARITÉ

LEURS TRAVAUX ACTUELS DANS LES MISSIONS.

L'ordre divin que les Apôtres reçurent *d'aller par toutes les nations et de les enseigner* (1), ne pouvait être accompli avant que le Saint-Esprit leur eût été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié (2). La mission apostolique est donc intimement liée à la mission temporelle du Saint-Esprit, laquelle, selon les théologiens catholiques, désigne la venue et l'office de l'Esprit, envoyé dans le temps, au jour de la Pentecôte, animant, sanctifiant le corps de l'Église par l'effusion de la charité, et construisant cet édifice parfait, *qui est la maison de Dieu* (3).

Ainsi, de même que le Fils de Dieu a tout à la fois une génération éternelle et une mission temporelle, c'est-à-dire sa génération éternelle du Père et son avènement temporel par l'incarnation ; ainsi l'Esprit de Dieu a aussi une procession éternelle, et une mission temporelle qui vient du Père et du Fils (4).

S. Thomas nous explique la nature et les formes de cette mission temporelle et visible, en disant qu'elle fut remplie envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans son baptême, sous la

(1) S. MATH. cap. XVIII, 19.

(2) *Nondum enim erat Spiritus datus, quia Jesus nondum erat glorificatus.*
S. JOAN. cap. VII, 39.

(3) *Ephes. II, 22.*

(4) PÉTAU, *De Trinit. lib. VII, cap. XVIII, § 5, 6.* Venet. 1745. T. II, p. 424.

forme d'une colombe, laquelle est une créature féconde, pour manifester la puissance qui est en Jésus-Christ d'accorder la grâce par la régénération spirituelle ; que, dans la Transfiguration, la même mission fut remplie sous la forme d'un nuage lumineux, pour manifester l'exubérance de son enseignement ; et qu'aux Apôtres le même Esprit fut envoyé sous la forme du souffle, pour manifester la puissance du ministère dans la dispensation des Sacraments, et c'est pourquoi il leur fut dit : *Les péchés seront remis à tous ceux à qui vous les remettrez* (1) ; et enfin sous forme de langues de feu, pour manifester l'office de l'enseignement, et c'est pourquoi il est écrit (2) : *Ils commencèrent à parler en diverses langues* (3).

Le illustre archevêque de Westminster, Mgr. Manning, que le même Esprit-Saint, par un des puissants effets de son action victorieuse et permanente dans le corps mystique de l'Église, a retiré des ténèbres de l'anglicanisme, et appelé à l'admirable lumière de l'unité catholique, expose avec un savoir plein d'onction son union personnelle, substantielle et indissoluble dans l'Église, à laquelle il communique les propriétés de l'unité, de la visibilité et de la pépétuité. De la même union indissoluble, dit-il, découlent ensuite les dons accordés à l'Église, à savoir l'indéfectibilité dans la vie et la durée, l'infaillibilité dans l'enseignement, et l'autorité dans le gouvernement du troupeau de Jésus-Christ. Et si, avant l'Incarnation, et sa mission temporelle dans le monde, le Saint-Esprit a instruit et sanctifié les individus et parlé par les prophètes, en vertu de sa lumière et de sa puissance, mais avec un exercice intermittent de ses manifestations ; maintenant il est personnellement et substantiellement présent dans le corps mystique de Jésus-Christ tout à la fois enseignant et sanctifiant sans interruption avec une voix divine,

(1) JOAN. XX, 23.

(2) Act. II, 4.

(3) D. THOMÆ, *Sum. theol.* I pars, quest. XLIII, art. VII, § 6.

perpétuelle et une puissance sanctifiante perpétuelle, ou, en d'autres termes, l'action divine du jour de la Pentecôte est permanente et envahit le monde aussi loin que l'Église est répandue, envahit tous les siècles, le présent aussi pleinement que le passé, et aussi complètement aujourd'hui qu'à l'origine (1).

La communication de l'Esprit sanctificateur transforme, ou mieux transfigure les Apôtres, hier encore craintifs, déconcertés et dans les doutes de la demi-foi ou de l'ignorance, *Revêtus de la vertu d'en haut* (2), et fortifiés dans leur faiblesse, ils vont pouvoir s'acquitter en quelque sorte officiellement de la mission de prêcher, antérieurement reçue du Christ, devenant ainsi ses ambassadeurs, aussi bien que de l'Esprit-Saint. La langue de feu sous laquelle l'Esprit devait apparaître corporellement (3), de même que le Fils s'était manifesté dans notre chair, exprime bien l'action de la parole inspirée, son éclat, ses ardeurs et l'incendie d'amour qu'elle allumera dans le monde. Aussi resplendissante et rapide que la lumière du firmament, cette parole retentit jusqu'aux extrémités de la terre (4); et S. Bernard n'hésite pas à comparer au ciel même ces hommes spirituels, d'une vie et d'une doctrine si remarquables, d'une foi si pure, d'une espérance si ferme, d'une charité joyeuse, et comme suspendus (5) à Dieu dans la contemplation, tellement que leur bouche distille les on-

(1) LA MISSION TEMPORELLE DU SAINT-ESPRIT, ou *Raison et Révélation*, par Mgr Manning, archevêque de Westminster. 1 vol. in-12, traduit par Jules Gondou. Paris, F. Wattelier et C^o éditeurs, 1867. P. 92-94.

(2) S. LUC, XXIV, 49.

(3) S. GRÉG. NAZIANZ. *Orat. XLII: In Pentec.* Ἐπεὶ γὰρ Ἰησοῦς ὁμοιωθεὶς ἡμῖν ἐπιβήσας, καὶ ἀπὸ καρπῶν ὑπερβύσας. Edit. Migne. *Patrol. grec.* t. XXXVI, p. 444.

(4) *Psal.* XVIII, 4.

(5) *Habet celos suos, homines spirituales, vita et opinione conspicuos, fide puros, spe firmos, latos charitate, contemplatione suspensos. Et hi pluvies pluviam Verbi salutaris, tenent incensationibus, cornucant miraculis.* S. BERN. *in Cantic. Serm.* XXXII, §. 12. Migne. *Patrol. lat.* t. CLXXXIII, p. 912.

dées salutaires du Verbe, mêlées aux coups de tonnerre de l'éloquence et aux éclairs éblouissants des miracles. »

Les miracles sont en effet les preuves irrécusables de la présence de l'Esprit qui possède les Apôtres, les inspire et les fait parler. « Car ce n'est pas vous qui parlez, leur avait prédit Notre-Seigneur, mais bien l'Esprit de votre Père qui parle en vous (1). » Aussi S. Jean Chrysostome, dominé par le même Esprit, nous représente éloquemment ces mêmes Apôtres, résistant, avec la nudité de la pauvreté évangélique, aux adversaires les mieux armés, et, par leur simplicité, aux subtilités et aux sophismes des philosophes vieilliss dans les disputes de l'académie; alors il s'écrie : « Le pêcheur occupé au lac de Génésareth les prenait, comme s'il n'eût eu devant lui que des poissons muets (2).... Oui, Platon, qui souvent radote, s'est tu; Pierre, au contraire, parle non pas seulement aux siens, mais encore aux Parthes, aux Mèdes, aux Élamites, à ceux de l'Inde, en un mot, à toute la terre, et jusqu'à ses extrémités. »

Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre constitué le chef des autres rend aussi, le premier, les oracles de l'Esprit-Saint au milieu de Jérusalem. Le Saint-Esprit, comme le Fils de Dieu, reconnaît, sanctionne sa primauté, et le choisit pour l'organe *infaillible* de la vérité dans l'Église naissante. Cette prérogative, que l'assistance indéfectible du même Esprit doit nécessairement perpétuer dans ses successeurs, est encore proclamée de nos jours dans les Églises grecque et russe, malgré les altérations que le schisme et l'hérésie ont fait subir aux dogmes de leur foi primitive. Ainsi les livres liturgiques que la Russie a reçus de Constantinople, dès l'origine de sa conversion au Christianisme, prodiguent à S. Pierre les titres les plus glorieux d'une préé-

(1) ΜΑΤΘ. cap. x, 20.

(2) Καὶ ὁ περὶ λίμνας ἡσυχολημένος οὕτως αὐτῶν ἐκράτησεν, ὡς οὐδὲ εἰ πρὸς ἰχθύς ἀγλιότους ὁ ἀγὼν ἦν αὐτῶν. In Act. Apost. Rom. IV. — Edit. Gaume, t. IX, p. 45.

minence incontestable; titres que la censure anti-catholique du prétendu saint-synode de Pétersbourg a dû respecter. Pierre est appelé par les Grecs, comme par les Russes, *la pierre fondamentale* (1) *de la Foi, la base de l'Église, la base inébranlable des dogmes* (2), *le président de l'Église* (3), *le porte-clefs de la grâce* (4), et ces magnifiques qualifications de notre Chef, que les oraisons et les hymnes de l'Église dite *orientale* ont conservées, sont comme autant de pierres d'attente épargnées et laissées au milieu des ruines par la Providence, qui saura les employer un jour à la reconstruction de l'édifice.

De ce fait incontestable que la mission temporelle de l'Esprit-Saint, en achevant et en perfectionnant l'organisation constitutive de l'Église, a fait du Prince des Apôtres le premier organe de ses vérités et le premier maître de son enseignement, comme aussi le Pontife suprême du ministère ecclésiastique, découle cette conséquence particulièrement importante pour nous, que S. Pierre est bien encore le premier, *envoyé* ou le *Missionnaire* par excellence, et que tous ceux qui prétendent à l'honneur de coopérer à son œuvre ou de la continuer, doivent tenir ce pouvoir de lui immédiatement ou médiatement, comme aussi *marcher*, à son exemple (5), *dans l'Esprit, et ne pas suivre les convoitises de la chair*, pour participer aux *fruits* de la vraie vie, de la vie spirituelle, lesquels sont : *la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude*.

(1) Κρητικὴ τῆς πίστewος, *основание церкви, вѣры.*

(2) Βάσις ἀσειστός, *основание недвижимо.*

(3) Ἐκκλησιαστικὸς προέδρος, *первопрестолникъ церкви!*

(4) Κλειδοῦχος τῆς χάριτος, *ключарь благодати.* Nous nous bornons à ces principales dénominations, choisies entre 46, qu'un jeune et savant Barnabite, le R. P. Tondini, a publiées récemment dans un opuscule fort intéressant, et intitulé : *Études sur la QUESTION RELIGIEUSE DE RUSSIE, première étude : LA PRIMAUTE DE SAINT PIERRE.* Paris 1867. V. Palmé. P. 9-33.

(5) Gal. cap. v, 16. *Spiritu ambulato, et desideria carnis non perficiatis.*

tude, la foi, la modestie, la continence et la chasteté (1).

Remarquons ici la charité, placée à la tête de toutes les vertus, qu'elle contient d'ailleurs et réunit comme en un faisceau parfait (2), puisqu'elle est l'accomplissement (3) entier de la loi : pourrait-elle ne pas occuper ce poste d'honneur? Si Dieu est charité (4), on peut dire réciproquement que la charité est Dieu, et nous savons aussi qu'elle est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint (5). La charité est donc son attribut essentiel, exprimé dans sa descente sur les Apôtres par la flamme ou le feu, dont les principales propriétés sont la lumière et la chaleur. De là, le Saint-Esprit a dû, par une opération double et simultanée, illuminer leur intelligence de l'éclat des vérités divines, et en même temps réchauffer leur cœur ou le transporter d'un saint zèle que la foule charnelle prit pour de l'ivresse, comme plus tard elle traitera de folie l'amour de la Croix.

Ainsi l'intelligence des choses de Dieu, ou la connaissance de sa doctrine, compose avec la charité les deux premières qualités de quiconque veut être l'auxiliaire ou le collaborateur de l'Esprit dans sa mission temporelle. Les successeurs des Apôtres, comme ceux qui les aidèrent à fonder les premières églises dans les provinces ou au delà des frontières de l'empire romain, ont dû savoir prier et aimer ; tels nous voyons effectivement les Tite, les Timothée, les Denys dans les Gaules, plus tard, les Augustin en Angleterre et les Boniface en Allemagne. Dans les temps modernes, S. François-Xavier a possédé au suprême degré ces vertus apostoliques, tellement que la voix populaire lui a décerné le nom d'Apôtre des Indes.

(1) Id. *ibid.* v. 22-23.

(2) *Quod est vinculum perfectionis.* Col. cap. III, 14.

(3) Gal. cap. VI, 2.

(4) S. JOAN. Epist. cap. IV, 8.

(5) *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum.* Rom. cap. I, 5.

Comme l'Esprit, qui est vérité et amour, ne cesse d'éclairer et de féconder l'Église, il y suscite continuellement, en chaque siècle, des pasteurs et des ouvriers, tels que les disciples de S. Benoît, qu'il enrichit de ses dons célestes, mais en les variant dans leurs formes et en les accommodant aux besoins et aux mœurs de chaque époque. Quand les erreurs des sectes manichéennes de l'Orient envahirent l'Europe occidentale, au moyen âge, et ébranlèrent les bases sociales du nord de l'Italie et du midi de la France, S. François d'Assise et S. Dominique furent appelés pour défendre l'Église, à la tête de véritables armées de Frères prêcheurs et pénitents : l'orthodoxie de la doctrine était rehaussée par les exemples de la pauvreté et de la mortification; d'autres ordres ou instituts, produits successivement avec une fécondité inépuisable, avaient pour fin de pourvoir aux nécessités les plus pressantes, comme de racheter les captifs tombés au pouvoir des Musulmans, ou même de repousser par la force la violence de leurs agressions, ce que firent les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Mais pour tenir tête aux attaques de la grande hérésie moderne, le Protestantisme, un autre milice était nécessaire, et alors la Compagnie de Jésus entra dans la lice, non-seulement pour la défensive, mais en prenant l'offensive; et en portant le flambeau de la Foi dans les continents récemment découverts de l'extrême-Orient et du Nouveau-Monde.

Avec moins de retentissement et d'éclat; mais avec non moins de fruits, d'autres corps devaient, sur les traces et à côté de ces pionniers de la vérité, prendre part à sa défense et combattre les bons combats du Seigneur. Dans cette guerre perpétuelle, qui est aussi bien la vie de l'Église que de chacun de ses membres, il n'y a jamais trop de soldats; et le champ de bataille offre un poste et des fonctions spéciales à tous les hommes de bonne volonté. L'intérieur de

la place ne doit-il pas d'ailleurs être entretenu, réparé et fortifié? Les combattants eux-mêmes n'ont-ils pas besoin d'être dirigés, encouragés et maintenus? Or, notre Bienheureux Père, S. Vincent, apparaît à son heure, comme les anciens chefs suscités en Israël, pour subvenir d'abord aux besoins des *domestiques de la Foi*, appliquant son zèle aux deux parties extrêmes du corps des fidèles, au peuple des campagnes, c'est-à-dire à la classe la plus délaissée et la plus nombreuse; puis, pour mieux assurer et généraliser ce bien, à l'éducation et à la formation du Clergé. Mais la vocation première et directe qu'il reconnaît en soi, et à laquelle il associera ses disciples, c'est la Mission pour le pauvre peuple des campagnes; partageant et continuant lui-même de la sorte la mission du Fils de Dieu sur la terre, car elle a été d'évangéliser les pauvres, comme le divin Sauveur la définit et la caractérise deux fois, en donnant aux envoyés de S. Jean-Baptiste pour preuve de sa venue, que les *pauvres sont évangélisés* (1), et en démontrant à ses concitoyens de Nazareth, que, sur ce point, la prophétie d'Isaïe était accomplie en sa personne : *Evangelizare pauperibus misit me* (2) :

(1) S. MATTH. cap. XI, 5.

(2) S. LUC, cap. IV, 18.—La prophétie que Notre-Seigneur lut et appliqua à sa mission terrestre, était, comme tous les textes de la loi conservés encore aujourd'hui dans les synagogues, écrite sur un rouleau de parchemin; de là l'expression du texte de S. Luc : *et revolvit librum, il déroula le livre*. On l'appelle *mequilloth* מְקוּלוֹת ou מְבוּלוֹת. Les expressions du commencement du LXI^e chapitre d'Isaïe sont : *שְׁלַחְנִי לְבִשׂוֹר עֲנִיָּים*, ce que la Vulgate traduit par *ad annuntiandum mansuetis misit me... L'Esprit de Dieu... m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux hommes pleins de mansuétude*, littéralement; mais le mot עֲנִיָּים a le premier sens d'*affligé*, de *pauvre*, comme le substantif עֲנִיָּים signifie *affliction*, *dur travail*. Or la douleur et le travail, surtout avant la venue du Messie, n'ont-ils pas toujours été le partage du *pauvre*, qui, ne pouvant pas même se plaindre, était contraint à la mansuétude, du moins apparente? Ce mot est employé dans le sens de *pauvre* au livre de l'Exode, ch. XXII, v. 24, et au Psaume X, 2. — *Dum superbit impius, incenditur pauper*. Gesenius le traduit dans son dictionnaire par *hüllos, sans secours, délaissé*.

admirable conformité d'origine dans la vocation du Fils de Dieu et des Fils de S. Vincent, ou des enfants de la Mission, fondée par lui, des *Missionnaires*, en un mot, comme les appela le peuple, qui a introduit ce nom nouveau ou ce glorieux titre dans la langue de l'Église et de la civilisation chrétienne.

La charité du Fondateur de la Mission, allumée au foyer divin qui enflamma le zèle des Apôtres, ne put longtemps se contenir dans les limites de la France. Elle envahit les autres royaumes de l'Europe, et toujours bénie et autorisée par le Saint-Siège, elle fut poussée un moment vers la Perse, puis vers Madagascar; sublime essai d'un instinct prophétique, qui attire déjà les Missionnaires vers les régions lointaines des païens et des infidèles. A l'exemple du Sauveur, dont il était une copie parfaite, notre Bienheureux-Père put dire à ses enfants : « En vérité, en vérité, je vous le dis : celui qui croit en moi (ou suit mes enseignements) fera les œuvres que je fais moi-même, et il en fera de plus grandes (1). » Ce qui signifie que l'édifice dont il a posé les magnifiques fondements s'est agrandi, élevé, embelli, et que le temps, au lieu d'user et de détruire son œuvre, comme tout ce qui est simplement humain, la développe, la perfectionne et lui imprime le sceau surhumain de l'universalité de l'Église.

Une des causes principales de la propre glorification et de la dilatation de son œuvre, est l'emploi d'un élément

nous nous permettrons encore une remarque sur le mot *annuntiandum*, *annoncer*, que S. Luc a traduit par *evangeliser*. Ce mot qui vient du grec εὐαγγελίζω, signifie en effet *annoncer une bonne nouvelle*, et il est la traduction du mot hébreu *בשר*, que le Syrien dit *ܒܫܪܐ* par une métathèse ou transposition de lettre; mais que l'Arabe a conservé dans *بشر* et *بشارة*, nom de l'Évangile, et *مبشر* celui qui annonce la bonne nouvelle; mot qui a formé notre mot *ambassadeur*, venu chez nous par l'Espagne, *embajador*, à cause de l'article arabe *ال* *al*; d'où *ambasciatore*, en italien, *ambassador*, en anglais.

(1) S. JOAN. cap. XIV, 12.

de la Charité, élément nouveau, méconnu ou négligé jusqu'alors, et dont la puissance se révéla au coup d'œil de son génie, éclairé des lumières intérieures ou de l'intuition de la sainteté. Nous avons nommé la vierge ou la femme chrétienne, encore retenue et cachée dans le sanctuaire de la famille ou derrière la grille du cloître.

S. Vincent crut que la grâce qui communique la toute-puissance (1) à la faiblesse, permettait et assurait un affranchissement auquel se prêtaient d'ailleurs le progrès social et l'esprit public de la France. Ce que plusieurs jugèrent une témérité n'était que la découverte et la mise en œuvre d'une des formes latentes de la vertu chrétienne, dont la manifestation devait procurer à l'Église un relief nouveau et des services incomparables. La création des Filles de la Charité est le coup de maître de notre saint Fondateur, aux yeux des gens du monde, incapables de comprendre ou de s'expliquer l'éclosion de ce fruit merveilleux sur l'arbre de la Mission, et pourtant il est un des produits naturels de la sève, dont il reçoit avec la vie l'éclat et la saveur. Les hôpitaux, les prisons et les camps exercèrent d'abord leur zèle, et les résultats furent si consolants, que non-seulement les preuves de l'efficacité et de l'opportunité de leur concours furent acquises au pays qui en profitait le premier, mais aussi pour les autres contrées catholiques de l'Europe, dans lesquelles le nouvel Institut se propagea. Bien plus, déjà perçait l'idée ou du moins l'espoir qu'elles iraient aussi au delà des mers partager et compléter les travaux apostoliques des Prêtres de la Mission, comme l'indique la correspondance des Missionnaires envoyés par S. Vincent à Madagascar. Seulement, les œuvres de Dieu s'accomplissent lentement, et près de deux siècles devaient s'écouler avant que ce vœu pût être réalisé. Il fallait pour cela que la main de la Pro-

(1) *Cum enim infirmor, tunc potens sum.* II Cor. xii, 10.

vidence renversât les obstacles qui s'opposaient au rapprochement des peuples les plus éloignés, et leur fournit des moyens de communication plus faciles et plus prompts. Les révolutions politiques et les découvertes modernes de l'industrie ont préparé et achevé la solution de ce problème.

Les deux sociétés musulmane et païenne avaient besoin du prosélytisme de nos Sœurs, pour y relever la femme que des coutumes locales, des préjugés absurdes, et souvent la seule bienséance rendaient insaisissable au Missionnaire. S. Vincent a donc ajouté à tous ses mérites celui de former, le premier entre tous les fondateurs d'Ordres ou de Congrégations qui évangélisent les peuples, cette élite de vierges dont la coopération permet au zèle apostolique de ne pas se borner à l'homme, père ou membre de la famille, mais de s'adresser simultanément à la mère, aux filles, aux enfants, et de gagner en quelque sorte toute la maison du même coup de filet. L'initiative de ce puissant prosélytisme, tentée d'abord par elles dans la Turquie et dans nos possessions d'Alger, n'a pas tardé d'être imitée par toutes les autres corporations qui s'emploient aux missions extérieures : celles qui ne possèdent pas, comme la nôtre, de ces précieuses auxiliaires, nées en Jésus-Christ du même père et vraiment sœurs de lait dans la même doctrine, s'en adjoignent et s'associent d'autres, que rapproche du moins une conformité de but et de règles, tant le complément de cette action nouvelle est jugé comme indispensable.

Le prosélytisme double et combiné du Missionnaire et de la Sœur de Charité est un des leviers ou des merveilleux instruments que l'Esprit-Saint semble employer actuellement avec une sorte de préférence dans l'œuvre toujours croissante de sa mission temporelle. Si son travail divin n'a jamais été interrompu, toutefois il n'a pas toujours été aussi visible ni aussi consolant que dans notre siècle. Les progrès extérieurs et lointains de l'Eglise sont la récompense

des tribulations et des persécutions qui l'épurent, depuis un siècle, comme aussi une compensation et un dédommagement de la défection ou de l'indifférence de plusieurs de ses fils privilégiés, que corrompent l'orgueil d'une fausse science et l'appétit des jouissances sensuelles. Le prophète Isaïe, qui a entrevu le plus clairement et décrit dans le plus magnifique langage les conquêtes progressives et pacifiques de la vérité, dit à l'Eglise, voilée sous le nom de Sion : « Le Seigneur la consolera ; il la dédommagera de toutes ses ruines ; il changera son désert en un lieu de délices, et sa solitude en un jardin que recréent l'allégresse et le contentement, les cantiques de louanges et d'actions de grâces (1)... Le Seigneur se lèvera sur toi et manifestera sa gloire. Promène autour de toi tes regards, et vois toutes ces foules qui affluent vers toi : *tes fils viendront de bien loin* (2) pour les évangéliser, et *tes filles* qui les accompagneront *seront nourries du même lait apostolique.* »

Nous entendons par ces *fils, venus de loin*, les Missionnaires envoyés dans les autres parties du monde, et par ces *filles qui se lèvent à leurs côtés*, nos Sœurs, formées dans le même esprit et *nourries* de la même doctrine de notre Bienheureux Père. Nous ne croyons pas faire violence au texte par cette traduction que S. Jérôme recommande dans son commentaire, tout en adhérant au texte de la Vulgate (3).

Le même Prophète, toujours dominé par la pensée et la vision de l'agrandissement indéfini de l'Eglise, paraît vouloir commenter la prophétie primordiale de Noé : « Que Dieu dilate la postérité de Japhet ; qu'il habite dans les

(1) ISA. [cap. LI, 3.

(2) *Ibid.* cap. LX, 4.

(3) Le *de latere surgent* de la Vulgate est une variante du texte hébraïque **וְיִשְׁעוּ** que S. Jérôme traduit aussi : *Sugent, sucent*, en ajoutant : *lact apostolicum*. Voy. CORNEL. A LAP. *Comment. in Isaiam* cap. LX, p. 494 ; et *Bibl. polygl. Walt.* t. III. *Esaias*, p. 158.

tentes de Seth, et que Chanaan ou la postérité de Cham lui soit assujettie (1)! » et il s'écrie : « Dilate l'emplacement de ta tente, et que l'on étende les tissus qui couvrent tes demeures; n'arrête pas ce travail. Allonge les cordes de tes pavillons et consolides-en les pieux (2). » Cette figure de la tente, empruntée aux mœurs pastorales des Arabes nomades, et du Patriarche, restaurateur du genre humain après le déluge, exprime parfaitement les conquêtes ou les *annexions* futures de l'Esprit-Saint, durant le cours de sa Mission temporelle. Mais il nous semble que cette prophétie n'est ni assez connue ni assez admirée; car elle suffit à elle seule, d'un côté, pour démontrer la véracité divine de l'Ancien Testament, et pour indiquer, de l'autre, à notre siècle si fier de sa prétendue découverte de la loi du progrès, l'antique origine de cette même loi, sa cause et son irrévocable accomplissement. Sem, le fils aîné et béni, qui doit être le père de la race choisie d'Israël, et par conséquent du Messie, n'est pas cependant l'héritier des promesses et des bénédictions finales, parce que sa postérité ne *reconnaîtra* point le Sauveur, qu'elle perdra son droit d'ainesse, et que le puîné, Japhet, lui sera substitué par la vocation des Gentils. Japhet, ce sauvageon enté sur le tronc de l'olivier sanctifié, doit s'approprier les bénédictions et la fécondité de la racine (3).
 Donc, nous avons ici la prédiction de la prédominance et des triomphes toujours plus universels et plus surprenants, au spirituel, comme dans l'ordre temporel, des races japhétiques, en passant par la glorieuse filière des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Romains, jusqu'à l'avènement des autres races Franque, Latine, Saxonne et Slave, qui se partagent actuelle-

(1) Gen. cap. IX, 27.

(2) *Id.* cap. LIV, 2. Rosenmulleri scholia, in *Isaiam*, vol. III, p. 306. — Leipsich. 1820.

(3) Tu autem cum oleaster esses, insertus es in illis, et socius radicis et pinguedinis olivæ factus es. Rom. cap. XI, 17.

ment l'empire intellectuel et politique du monde. Quant aux races issues de Cham ou de Chanaan, lesquelles comprennent les peuplades noires et fétichistes de l'Afrique, ne sont-elles pas, jusque dans le commerce abhorré et antichrétien de la traite, une trop frappante vérification de la même prophétie : « *Et que Chanaan soit son esclave* (1) ? » Son esclave, comme S. Jérôme l'a traduit, en mettant de côté les prétentions de la vanité nationale des Juifs, qui ont voulu s'associer à la domination politique de la race de Japhet, et ont fait dire au texte (2) : « *Que Chanaan soit leur esclave !* »

(1) *Et Chanaan sit servus ejus. Gen. cap. ix, ibid.* Chanaan ou Cham est bien le père de la race inférieure ou maudite, appelée chamitique, comme celle de Sem, sémitique. Le dixième chapitre de la Genèse renferme la liste de toutes ces races, avec un ordre et une exactitude que constate de plus en plus la science actuelle, dès qu'elle ne se fait point, de parti pris, l'antagoniste de la Foi. Un homme trop connu de nos jours par sa scandaleuse impiété, M. Renan, a prétendu, dans son *Histoire des langues sémitiques* (p. 40), que les Généalogies du chapitre dixième de la Genèse ne correspondent nullement aux divisions que fournit la linguistique moderne, et l'auteur sacré ne mérite aucune créance à ses yeux. Il se rit de son témoignage, qui fait arriver les anciens Égyptiens et les Lybiens de l'Asie, et qui place la race chamitique, à l'origine, dans la partie méridionale de la péninsule arabique. Il prétend aussi, avec les rationalistes allemands Rosenmüller, Lengerke, Tuch, Winer, etc., etc., que le tableau du dit chapitre de la Genèse groupe les peuples non par race, mais par climat. Mais voilà qu'un jeune et modeste savant juif, M. Halévi, natif d'Andrinople, et qui a étudié à fond les idiomes des principaux peuples du nord de l'Afrique, vient de reconnaître une langue africaine, et même un dialecte berber dans la langue que l'orientaliste M. Fresnel annonçait avoir découvert (voy. *Journal Asiatique*, juin 1838) dans la presqu'île arabique, entre le Hadramaout et l'Oman. Il avait nommé cette langue *ekhili* ou *mahri*. Comme elle se parle là de temps immémorial, la tradition hébraïque, qui a placé toute la race chamitique en Asie, aussi bien les Égyptiens que les Berbers, n'est donc pas une vaine hypothèse. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, la vérité obtient des réparations éclatantes; car nous pouvons tout dans sa défense, et rien contre elle. II Cor. XII, 6.

(2) Plusieurs hébraïsans rationalistes d'Allemagne, d'accord avec les Juifs, pour se donner le plaisir de contredire la prophétie d'Isaïe : *Propter scelus populi mei percussi eum* (Isa., cap. LIII, 8), traduisent *eos* qu'ils rapportent au peuple, et non point au Rédempteur, ce qui déconcerterait leur incrédulité. Ils prétendent que le pronom *וְהוּא* qui se trouve dans le passage précité de la Genèse, est au pluriel et ne peut être employé au singulier; assertion que réfutent d'autres savants, entre autres l'illustre M. Drach, (Voy. *Institutiones*

L'histoire est cependant là pour démontrer que la race sémitique, soit parmi les Hébreux, soit chez les Araméens des empires de Ninive et de Babylone, n'a dominé que temporairement, et qu'au lieu d'avoir des esclaves, elle est tombée elle-même en esclavage ; fait qui se perpétue de nos jours, en beaucoup de contrées, pour le peuple déicide. Au contraire, la race japhétique est toujours restée libre ; de plus, elle s'est asservi des empires entiers, comme l'Angleterre dans l'Inde, et si présentement l'esclavage est aboli dans ses possessions, c'est que *la liberté par laquelle le Christ nous a affranchis* (1), a pénétré ses mœurs, et a poussé ses fils, même le moins croyants, à appliquer à la société, au nom de la philanthropie, un des principes de la charité.

Ce n'est pas nous qui douterons de la seconde vocation des enfants de Japhet, tellement honorés de l'Esprit-Saint au chapitre suivant des *générations* de la postérité de Noë, qu'ils y occupent le premier rang (2). C'est qu'en effet leurs destinées ne sont pas moins glorieuses dans l'histoire de l'Eglise que dans celle de l'humanité. Où seront choisis les successeurs de S. Pierre ? assurément ce n'est pas au sein de la nation juive, qui, en même temps que le grand Apôtre consumma son martyre, achève de fermer les yeux à la lumière du Christ, et s'obstine à retenir la loi mosaïque, contre le commandement même de Moïse. Aussi les Romains,

hebraica, Appendix in § 101, p. 314.) Il cite d'autres versets de l'Écriture, où il est impossible de ne pas appliquer le même pronom à un seul individu ; comme Job, cap. XXVII, 23. — ISAÏE, cap. XLIV, 15 ; *id.* JOB, cap. XXII, 2 ; XXI, 23. Voy. la note de la Bible de Cahen, sur ce dernier verset, t. XV, p. 94. — Il se bon d'opposer ce Juif rationaliste aux rationalistes chrétiens.

(1) *Itaque, fratres, non sumus ancilla filii, sed liberae : quâ libertate Christus nos liberavit.* Gal. cap. IV, 31.

(2) *Filii Japheth, Gomer et Magog, etc., etc., Gen. cap. I, 2.* Quelques commentateurs anciens et modernes, ne pouvant s'expliquer cette prééminence, ont osé conclure, contre la croyance traditionnelle, que Japhet était l'aîné des enfants de Noë, et Sem, le cadet.

exécuteurs de la vengeance divine, renversent le temple, ruinent Jérusalem, et alors les sacrifices et les fêtes cessent avec le sacerdoce légal et la distinction des tribus. Donc, à part quelques rares Pontifes *sémites*, tous les autres Pasteurs suprêmes de l'Eglise sont tirés de la race de Japhet. Les Eglises de Chaldée et de Syrie ont produit un S. Jacques de Nisibe, un S. Ephrem et quelques autres hommes d'une sainteté et d'une science remarquables; mais le chœur des Docteurs est le fruit particulier et la brillante couronne de la société gréco-latine christianisée. Après les Apôtres, qui eut l'honneur et le mérite de conserver et de propager la foi des églises qu'ils avaient fondées? Leurs prosélytes mêmes appartiennent à la gentilité; et si le prosélytisme anima pareillement la nation araméenne de la Chaldée, ce fut malheureusement surtout lorsque l'hérésie de Nestorius avait corrompu sa foi primitive. Un zèle ardent fut mis au service de l'erreur; mais ses propagateurs n'osèrent se mesurer avec les forces de l'Eglise occidentale ni lutter contre sa supériorité écrasante. Ils jugèrent plus lucratif et plus facile de se répandre à l'Orient, dans le reste de l'Asie, et jusqu'aux extrémités de la Chine.

Le prédicateur vraiment apostolique a été et est encore généralement de la race de Japhet. C'est bien à elle que l'Esprit-Saint paraît avoir confié l'office ou le soin de coopérer à sa mission temporelle; c'est de cette même famille de peuples que sort l'essaim des Missionnaires qui, sous les glaces du pôle, comme au soleil brûlant des tropiques, s'en vont au butin des âmes, explorent toutes les solitudes, affrontent tous les océans, scrutent et s'approprient tous les idiomes, imposant partout aussi le joug *doux et léger* de l'Evangile avec les lois de leur civilisation. Quand est-ce que les descendants de Sem sont venus éclairer nos contrées des lumières de la foi ou de la science? Non, de même qu'Esau a été supplanté par Jacob, ainsi la postérité de Jacob, devenu

Israël (1), sera punie de sa prévarication et supplantée par la postérité de Japhet, qui seule *dilatara* les tentes de l'Eglise.

Et dans cette postérité, une belle part est échue à la France de nos jours, puisque, malgré les erreurs de nos pères et nos propres fautes, nous n'avons pas été jugés indignes de fournir pour les Missions lointaines un nombre toujours croissant d'ouvriers. Et, parmi ces ouvriers que les associations prospères de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, des Ecoles de l'Orient multiplient et entretiennent dans toutes les corporations d'hommes et de femmes, écloses sur notre sol, les Fils et les Filles de S. Vincent occupent une place honorable : reconnaissons-le, en renvoyant la gloire de ce dévouement à Dieu, qui seul peut l'inspirer, le soutenir et y donner bénédiction et accroissement.

Maintenant il convient d'examiner et de récapituler les résultats des travaux entrepris par ces Enfants de S. Vincent dans les différentes contrées du globe, où ils ont été successivement appelés. Déjà, l'année dernière, une esquisse de ce tableau fut ébauchée, et nous pouvons aujourd'hui y ajouter quelques autres traits, qui, tout en le complétant, coordonneront et expliqueront des faits et des renseignements épars dans la correspondance de ces *Annales*.

Commençons par le pays le plus éloigné, et encore le moins connu, *espèce de monde à part dans le monde même* (2), dont il contient plus du tiers de la population, et qui, pendant plus de deux mille années, nous a tenu mystérieusement cachées sa religion, ses lois et ses mœurs. S. François-Xavier expirait en vue de ses côtes, l'an 1552,

(1) Le Seigneur lui dit : « Tu ne seras plus appelé Jacob, car ton nom sera Israël, » et il l'appela Israël. *Gen. xxxv, 10.*

(2) Fréd. SCHLEGEL, *Philosophie de l'histoire*, leç. III. — *Christian Missions, their agents and their results*, by T. W. M. Marshall. T. I, p. 60. London, 1863.

sans avoir pu y aborder. En 1583, les premiers Missionnaires Jésuites entraient dans l'empire, et, bientôt établis près de l'Empereur, dans la Capitale, ils prêchèrent avec fruit la doctrine du salut et fondèrent une Chrétienté florissante, à la faveur du crédit acquis par leur savoir et leur vertu. En 1631, les Dominicains et les Capucins venaient partager leurs travaux apostoliques, et pendant un siècle le progrès de la Foi chrétienne continua. Mais, à la mort de l'Empereur Kang-Hi, en 1722, son fils Yang-Tching, qui lui succéda, se déclara le persécuteur de la religion que ses prédécesseurs avaient si bien accueillie et respectée, et que son père avait même paru vouloir embrasser. Depuis cette époque, les Chrétiens, comme ceux de la primitive Eglise, ont traversé une série de persécutions et d'épreuves qui devaient aussi épurer leur croyance, en multipliant les martyrs et les confesseurs, et prouver une fois de plus la perpétuelle jeunesse et l'indestructible force du Christianisme.

Mais n'oublions pas que, dès le commencement du XVIII^e siècle, un de nos Confrères piémontais, M. Appiani, poussé par son zèle, et encouragé par le Supérieur-général, M. Bonnet, alla sur le même sol chinois poser comme la première pierre de l'édifice de nos futures Missions. L'œuvre, suspendue à sa mort en 1746, avait été sanctifiée par ses souffrances et par les travaux des auxiliaires qui lui furent adjoints : aussi fut-elle reprise, en 1784, dans des conditions providentielles bien plus favorables, puisque M. Jacquier, alors Supérieur-général, y était engagé et comme contraint par la double invitation du Saint-Siège et de sa Majesté très-chrétienne Louis XVI.

Toutefois, pendant plus d'un demi-siècle, le champ périlleux confié à nos Confrères fut défendu, conservé et défriché, non pas seulement *aux dépens de leurs bras et à la sueur de leur front*, mais encore arrosé de leur sang, comme le prouvent les glorieux martyrs des Vénérables Clet et Per-

boyre. L'entrée de l'empire dit *Céleste* était interdite à tout Missionnaire, et les précautions prises pour y pénétrer commençaient la série interminable de dangers, de terreurs et d'angoisses qui environnaient et tourmentaient la vie apostolique (1). Il fallait que le canon des puissances chrétiennes enfoncât en quelque sorte les portes de la Chine, toujours obstinément fermée *aux diables de l'Occident*. Le vrai *Maître du Ciel* et de la terre, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité (2), tient aussi sa politique éternelle et toute puissante, qui domine celle des forts et des prudents du siècle; et il s'y ménage une issue (3) en se jouant, pour atteindre son but et accomplir les destinées de son Eglise. C'est ainsi que la dernière guerre entreprise, du moins par le gouvernement protestant de l'Angleterre, dans des vues purement humaines et pour un intérêt mercantile, a imposé à l'intolérance païenne le principe de la liberté du Christianisme, et par conséquent assuré son triomphe dans un avenir que les prières et le dévouement de la Charité sauront rapprocher. Le Gouvernement chinois, enlacé dans les réseaux de la diplomatie occidentale et subissant la loi de la force, ne peut se parjurer ni revenir sur ses pas; il est entraîné, comme les Etats musulmans du Levant dans l'orbite du *Soleil de Justice*, dont le lever devient de plus en plus majestueux et éclatant (4). Les Mandarins ou les exécuteurs d'un pouvoir qui glisse fatalement sur cette pente, pourront çà et là tenter une résistance, ruser au besoin, et même assouvir encore dans le sang le désespoir d'un fanatisme aux abois, comme les journaux l'annonçaient

(1) Voir la lettre de M. Laribe dans le premier volume de ces *Annales*, p. 153-177.

(2) I Tim. II, 4.

(3) Prov. VIII, 31.

(4) *Eccavir, Oriens nomen ejus*. Zach. cap. VI, 12. — *Oriens ex alto*. S. Luc. cap. I, 78.

dernierement (1); mais qu'on se rassure; que nos désirs impatients *n'enjambent* point sur les sages lenteurs de l'action divine, et continuons à ensemençer comme à cultiver le vaste et beau champ qu'elle nous a livré.

D'ailleurs la moisson grandit de plus en plus, et si d'in-fatigables travailleurs, NN. SS. Mouly, Anouilh et Baldus, s'affaissent sur le sillon, c'est que leurs gerbes étaient comptées et que le Père du champ les conviait à recevoir le salaire promis. Leur mort, si regrettable, a servi du moins à une double démonstration de la marche progressive et ascendante de la vérité chrétienne; d'abord, par les honneurs inouis de leurs funérailles, dans lesquelles les populations païennes se mêlaient spontanément aux Chrétiens; et puis par la continuation du succès de leurs œuvres et des conversions que ce double trépas semblait devoir arrêter ou ralentir. Non, grâce à la perpétuelle miséricorde de Dieu, leur coopération paraît n'avoir pas cessé, mais bien être devenue plus puissante et plus féconde près de Celui qui est leur récompense.

D'un autre côté, l'esprit de S. Vincent qui nous dirige, a tenu compte des besoins de nos quatre Vicariats (2), en y

(1) C'est au Su-Tchuen oriental, dans le district de Yeou-Yang, et au Kouy-Tchéou, dans celui de Tsen-y-Fou, que la correspondance des Missionnaires appartenant à la Congrégation des Missions-Etrangères, place ce réveil récent du fanatisme païen. Des maisons de Chrétiens ont été pillées, brûlées, et quelques-uns d'entre eux ont été massacrés. Les Missionnaires n'ont échappé à la mort que par la fuite. Au Japon, les plus mauvaises passions sont excitées contre les Chrétiens par un parti puissant qui accuse le *Mikado*, ou chef de l'Etat, d'attirer la disette et les maladies sur le peuple, en favorisant l'introduction de la doctrine nouvelle. Les arguments de ces idolâtres paraissent être empruntés à ceux que S. Augustin met dans la bouche des vieux Romains de son temps, qui attribuaient la prise et le pillage de Rome à la même cause; ce qui lui inspira la magnifique réponse de son *Traité DE LA CITÉ DE DIEU*. C'est toujours le même combat de Satan contre le Christ, dont le règne victorieux peut être retardé, mais non écarté définitivement ni anéanti : *Cujus regni non erit finis*, c'est-à-dire que son Royaume n'aura pas de limites, dans le temps, ni dans l'espace.

(2) Pour ne pas affaiblir nos forces ni trop les éparpiller, le *Ho-Nan*, autre

envoyant un premier renfort de Missionnaires et de Sœurs, et en combinant l'occupation des sièges vacants, de façon à sauvegarder tous les intérêts ; ainsi, Mgr Delaplace a été désigné pour succéder à feu Mgr Mouly ; Mgr Tagliabue remplacera Mgr Anouilh, et Mgr Guierry occupera à Ning-Po le siège que Mgr Delaplace vient d'échanger avec celui de la Capitale. Des Séminaires sont en voie de prospérité ; les jeunes Clercs indigènes avancent dans la piété et dans les études ecclésiastiques ; mais il est à désirer que le nombre des Vocations soit suffisant pour les Chrétientés nouvelles, qui se multiplient, et pour des éventualités probables, qui exigeraient une augmentation d'ouvriers évangéliques.

Mgr Anouilh n'a cessé de recommander, pendant sa vie, l'érection d'églises ou de chapelles, à l'ombre desquelles s'élèvent rapidement de nouvelles Chrétientés. Il eut la bonne pensée de faire un appel à la charité de quelques âmes amies et dévouées. Plusieurs lui ont fourni les ressources suffisantes pour la construction de ces sanctuaires, et c'est ce qui l'encouragea à bâtir sa cathédrale, laquelle n'est pas encore achevée. Un de nos Frères-coadjuteurs de Paris l'a puissamment secondé dans ce nouveau genre de propagande, en se faisant son zélé, depuis 1860 ; aussi comme le pieux Evêque se montre reconnaissant dans ses lettres !

Les orphelinats, soutenus par les largesses de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, élèvent les enfants confiées à nos Sœurs dans la piété et dans l'amour du travail. Cette éducation chrétienne, et à la fois *professionnelle*, selon le goût du jour, sauve en même temps les âmes et les corps de ces malheureuses victimes du vice ou de la misère. Ces précieux éta-

ancienne et vaste province, a été cédé à la Congrégation italienne des Missions-Etrangères, dont la Maison-Mère est à Milan, à S. Calocero. La gazette milanaise l'*Osservatore cattolico*, dans son n° du 14 octobre dernier, annonce que quatre Missionnaires sont partis pour aller par Suez occuper cette province, sous la conduite du R. P. Simon Volontieri, nommé Pro-vicaire apostolique.

blissements, qui ne peuvent trop être multipliés, mettent en relief l'opportunité et tous les avantages du concours des Filles de la Charité. Sans elles, la réalisation en serait toujours défectueuse pour les garçons, et impossible pour les filles. La transformation qu'y subissent celles-ci, exercera peu à peu une influence générale sur le sort de la femme, dédaignée et avilie là, comme dans toutes les sociétés non chrétiennes. Déjà des orphelines nubiles sont recherchées et demandées en mariage par les païens qui souscrivent volontiers, en les prenant, à la condition qui leur est imposée de se faire chrétiens. Quelle inépuisable mine de prosélytisme ouverte ainsi par la Charité catholique, et qu'elle saura bien exploiter ! Quant à ces asiles de l'enfance, la même charité pourrait y en ajouter d'autres pour la vieillesse : alors elle attaquerait la société païenne par les deux extrémités, ses points les plus saisissables, ce qui serait un merveilleux moyen d'étendre les conquêtes de la Foi.

La science vient encore au secours de la Religion, et elle est toujours un attrait puissant et un élément de succès, entre les mains des Confrères, comme au temps des Missionnaires Jésuites. Ainsi le Cabinet d'Histoire-naturelle, créé par les recherches patientes et éclairées de M. David, attire journellement une foule de visiteurs, qui sont engagés à puiser ensuite dans le spectacle de l'établissement français des idées nouvelles sur la Foi chrétienne, sur la Charité et touchant notre civilisation. On sait que le cher Confrère, fondateur de ce Muséum, poursuit, depuis plus d'une année, un voyage scientifique dans des régions inexplorées du centre et de l'ouest de la Chine : l'Académie des Sciences, qui reçoit ses mémoires, les apprécie tellement, qu'elle vient d'augmenter en sa faveur l'allocation de ses libéralités annuelles, comme récompense et encouragement.

Nos autres Missions de l'Asie occidentale nous rapprochent de pays qui, mieux encore que la Chine, à raison

de l'antériorité et de la fréquence des relations internationales, ont subi toute la pression de la prépondérance chrétienne. La Perse d'abord, étreinte pour ainsi dire au nord et au midi par les deux bras de la Russie et de l'Angleterre, et redoutant également d'être absorbée par l'un des deux colosses, se tourne instinctivement vers la France, comme vers une amie et une protectrice désintéressée et naturelle. D'ailleurs une tradition religieuse excite ses sympathies pour la nation des *Francs* ou *Frenquis*, en qui elle voit surtout les Français, et elle leur attribue le mérite de l'avoir défendue dans les premières guerres que les fils d'Ali, les légitimes *Imams* ou chefs de l'Islam, selon leur croyance, soutinrent contre l'usurpateur Yézid, calife des *Traditionnels* ou *Sunnis*. Puis le goût de notre langue, adoptée pour langue diplomatique, depuis un demi-siècle, est un autre lien, en même temps que ce *dissolvant* corrosif dont parle l'immortel Joseph de Maistre, et qui doit servir à décomposer et à détruire les principes des fausses croyances et des fausses civilisations : la Religion ou la société catholique pouvant seule non-seulement résister à cette action délétère, mais la corriger et la convertir en un principe de salut. C'est du reste ce que prouve, chez nous, la floraison actuelle, toujours croissante, de la littérature ou de la presse catholique, l'une des causes actives de notre régénération religieuse.

Le Persan, dans sa secte musulmane, qui, comparée au reste des *Traditionnels* ou *Sunnis*, est une sorte de Protestantisme, le Persan, disons-nous, présente le singulier contraste d'être à la fois d'une tolérance et d'un fanatisme outrés. En effet, avec sa vivacité et sa curiosité naturelles d'esprit, il parle volontiers religion devant le Chrétien, ce que le Turc, encore croyant, ou l'Arabe regarderaient comme une profanation de leur propre symbole ; il discutera, il ergotera, et endurera même qu'on lui prouve les absurdités et les superstitions de son culte. Mais à certains jours réservés,

comme lorsqu'il pleure la mort des enfants d'Ali, au désert de Kerbela, et que la fibre nationale est excitée par l'idée religieuse, un souffle malin passe sur son âme, et il peut devenir le *lion* de son prophète, exalté au rang de demi-dieu; alors il se portera à des excès terribles contre les représentants des autres cultes, surtout contre les Turcs, les Juifs, et même les pauvres Chrétiens indigènes, dont le petit nombre ne peut opposer de résistance. Toutefois aujourd'hui que ces déportements sont devenus de plus en plus rares, et ont même cessé à l'égard des Catholiques, qu'ils classent parmi les *Frenquis*, et qu'ils supposent être énergiquement protégés par la légation de Téhéran.

Les Confrères qui résident dans cette Capitale jouissent librement de la jolie chapelle qu'ils y ont fait édifier, et qui est le centre ou le point de réunion des Catholiques appartenant à toutes les nations de l'Orient et de l'Occident. Dans ce poste d'observation ou d'attente, leur première œuvre serait un école de français, établie de façon à y attirer les enfants de l'aristocratie musulmane. Le Représentant actuel de la Perse, à Paris, est un des anciens élèves de la première école de Tébriz, et il s'en fait honneur.

A Khosrova et à Ourmiah, où notre Mission a concentré tous ses efforts depuis trente années, le progrès de la Foi est consolant et manifeste dans le Séminaire grand et petit, dans les écoles de nos Sœurs et dans la piété des fidèles, qui éclaircissent et animent les exhortations et les exemples des Missionnaires. Les Missions qu'ils donnent au dehors, comme au temps de S. Vincent, dans les villages presque exclusivement Nestoriens, provoquent des conversions nombreuses, et les écoles qu'ils y établissent achèvent de ramener tout doucement à l'unité cette population que l'ignorance a entraînée et maintient dans l'hérésie. A la vérité, ils ont un redoutable adversaire dans le Protestantisme américain, qui s'étant emparé de la plaine d'Ourmiah, quelques années

avant nous, la considérait comme une conquête assurée, et il faut avouer que ce plan de perversion, habilement ourdi et richement soudoyé, eût immanquablement réussi, sans l'opposition du prosélytisme catholique. Les émissaires de la société de Boston le comprennent, et de là leurs efforts désespérés par l'intrigue, les calomnies de leur presse entretenue aux prix des plus grands sacrifices, et par l'achat des consciences, organisé sur la plus vaste échelle, à partir de l'évêque nestorien jusqu'au maître d'école, le plus actif corrupteur du village, qui lui est dévolu. Ces Messieurs n'ont cessé de remuer ciel et terre, près des autorités musulmanes et des agents anglais, protecteurs ardents de toute propagande protestante, comme aussi d'ameuter le clergé nestorien contre nos Confrères, pour les effrayer, les vexer, les dégoûter par une persécution toujours renaissante, et rester enfin maîtres du terrain. Il y a vingt et quelques années qu'ils obtinrent du Gouvernement persan l'arrêt de leur expulsion. L'orthodoxe Russie avait aussi trempé dans le complot, et, sans l'assistance de l'invincible vérité, nos quelques Confrères, dénués de tout appui humain, n'auraient pu tenir tête à l'orage. Heureusement le courage était en eux à la hauteur de la Foi, et non-seulement ils n'ont ni tremblé ni reculé, mais c'est de cette époque que date proprement le succès progressif de leur Mission. Depuis, les choses ont encore mieux tourné à leur avantage. La France entretient une légation à Téhéran, et si, comme l'Angleterre et la Russie, elle ne juge pas à propos de seconder et de protéger officiellement ses Missionnaires, dans les questions religieuses, quoiqu'il n'y en ait pas d'autres en ce pays, du moins son contrôle contient-il les attaques et les menées de nos adversaires. D'un autre côté, le découragement est tel dans le camp américain, que MM. les prédicants parlent de leur prochaine retraite, en même temps que le Consul anglais de Tébriz annonce leur remplacement par des envoyés de l'Église anglicane. Quoi qu'il arrive, les Enfants

de S. Vincent auront eu le mérite de conserver cet avant-poste à l'Eglise, et si le Prêtre catholique a prouvé constamment la supériorité de son mandat divin sur le rôle usurpé de ces *demi-gentlemen* du Nouveau-Monde, la philanthropie de leurs *Ladies* ou Dames a vite aussi pâli et succombé dans sa lutte contre la Charité de nos Sœurs.

Les Etats voisins, tel que l'empire ottoman, sont un champ plus fécond et plus varié, comme aussi d'une exploitation plus facile. Ouverte et accessible à l'Occident chrétien, par terre et par mer, la Turquie a été remuée plus profondément par la secousse des révolutions et des guerres, qui, depuis la fin du dernier siècle, n'ont cessé d'agiter l'Europe. L'adoption de notre tactique militaire dans ses armées, livrées à des instructeurs chrétiens, l'emploi de notre langue dans sa diplomatie et dans le haut enseignement des écoles, puis le développement de la presse périodique, et surtout la dernière guerre dite *d'Orient*, dans laquelle la première puissance de l'Islamisme a été sauvée par les armes chrétiennes de la France et de l'Angleterre, telles sont les principales causes des modifications ou des réformes inscrites dans le *Hatti-Humayoun*, ou la Charte de 1856. Les principes de l'égalité civile de tous les sujets de l'empire, ce qui veut dire l'émancipation des Chrétiens et la garantie de leur liberté religieuse, y sont clairement posés et définis. Or cette liberté d'action pour le Catholicisme est le commencement d'une ère nouvelle de triomphes et de prospérité.

Pour juger du progrès rapide des idées et de l'amélioration sociale, qu'on ouvre le premier volume de ces mêmes *Annales*, et qu'on y lise, en tête, la lettre écrite par le digne M. Poussou, le 13 mars 1831. Il s'y félicite d'avoir payé seulement la somme de *trois mille francs* au Pachagouverneur, pour le délit d'avoir, sans son autorisation, réparé l'intérieur de sa chapelle. Outre l'avanie, il y avait eu la menace de faire pendre les maçons ou ouvriers chrétiens

employés à ce travail. Vingt-cinq ans plus tard les Arméniens unis, favorisés, il est vrai, par la présence de l'armée française, élevaient dans *Stamboul* ou la Capitale proprement musulmane, une église à Marie-Immaculée : et maintenant les Catholiques peuvent en construire d'autres librement par tout l'empire. Le dimanche, dix-septième jour du mois d'octobre dernier, S. M. l'Impératrice des Français, après avoir été accueillie par S. M. le Sultan avec une courtoisie *toute chrétienne* (1), que rehaussait l'éclat éblouissant de la pompe orientale, allait à l'autre église plus récente des mêmes Catholiques, Arméniens, entendre une messe solennelle, toujours entre la haie des troupes musulmanes échelonnées sur la voie, et escortée de hauts fonctionnaires, musulmans aussi la plupart. Ajoutons que le trésor du Successeur des Califes avait versé *cinquante mille francs* pour les frais extraordinaires de cette cérémonie religieuse.

Le présent, qui s'ouvre sous un si riant aspect, a été préparé en partie, osons-nous le dire, par l'apport du dévouement et des travaux de nos Confrères, qui, dès 1785, occupaient au nombre de dix-sept les deux Provinces actuelles de Constantinople et de la Syrie. Les Missionnaires fixés dans la Capitale ottomane comprirent, dès lors, que l'éducation de la jeunesse était la tâche que la Providence leur assignait, comme la plus fructueuse et même la seule praticable. Aussi, dès que la tourmente révolutionnaire fut passée, et qu'ils rentrèrent en possession de la Maison de Saint-Benoit, à Galata, ils ouvrirent le collège, qui a formé l'élite de la société française ou francque de Péra, et qui, continué là et

(1) S. M. Abd'Ulaziz la prit par la main pour la faire asseoir, près de lui, dans son magnifique bateau ou *Quaiq* de parade; il lui donna ensuite le bras en présence de tout le peuple accouru à ce spectacle inouï. Et cependant l'étiquette musulmane, surtout pour le Souverain, est de ne jamais donner aucun témoignage, non pas de respect, mais de simple attention, à une femme quelconque, même musulmane, parce que la religion de Mahomet ne la considère même pas, à proprement parler, comme une personne ou un être civil.

ailleurs avec des succès divers, a toujours servi de point de mire, sinon de modèle, aux Arméniens, aux Grecs, aux Turcs, puis aux autres nations européennes, portant chacune d'elles à fonder des établissements semblables et à améliorer leurs écoles primaires. L'abnégation et tous les autres sacrifices qu'exige un tel travail furent amplement récompensés par les progrès des élèves; et le problème social de la fusion des races si diverses de l'empire reçut comme un commencement d'exécution, dans la réunion de tous ces enfants qui les représentaient, et qui, pour la première fois, vivaient fraternellement sous la loi d'une même discipline et dans l'unité d'une langue commune, le français. Il n'est point inutile d'observer aussi que les faveurs accordées successivement par le Gouvernement français à la Mission de Constantinople, et étendues à d'autres Maisons du Levant, ont toujours été décernées proprement au Missionnaire enseignant ou professeur. La popularité dont il jouit dans la classe musulmane des bateliers du Bosphore, qui saluent en lui le *Hodja* ou *Oqoumouche*, *Maître*, *Lettré*, n'a point une autre origine. La formation du premier collège de garçons a fait sentir la lacune existante dans l'enseignement des filles, et préparait de loin le succès des écoles de nos Sœurs.

L'éducation de la jeunesse a donc été, en somme, le seul mode de posélytisme possible jusqu'à nos jours, où il a déterminé la diffusion des idées actuelles de tolérance et de liberté, à la faveur desquelles il pourra varier et étendre la sphère de son action. Cette *préparation évangélique* doit être désormais complétée par un enseignement direct de la Foi, présenté à chaque race ou communauté importante de l'empire, telles que les Turcs, les Grecs, les Arméniens, les Bulgares, et les Arabes dans la province de Syrie. La langue française a éveillé l'attention et dissipé les préjugés de plusieurs; maintenant il faut

évangéliser en particulier chaque race principale et y pénétrer par la connaissance intime de son idiome, de son culte et de son histoire nationale. C'est dire assez que le labeur du Missionnaire augmentera ; mais cette tâche nouvelle doit être l'aiguillon et non l'épouvantail de son zèle.

Le mouvement catholique des Bulgares en a été un exemple : il ne pouvait être provoqué ni secondé qu'au moyen de leur langue et de leur rite (1). Il en sera de même des communautés susdites, et voilà pourquoi il est bon encore que, dans chaque Maison, quelque Confrère se dévoue spécialement à l'une d'elles, les ressources individuelles de l'esprit, pas plus que les forces du corps et le temps même ne permettant à un seul de les embrasser toutes dans son ambitieuse charité. Celle que déploient nos Sœurs dans les dispensaires et les hôpitaux, est aussi une prédication éloquente et efficace, même plus puissante souvent que celle de l'école ; témoin l'hôpital transféré et desservi par elles dans le cœur de la capitale musulmane, et où elles s'attirent les sympathies et les visites des Turcs, tout émerveillés de voir des chrétiennes soigner les sectateurs du Coran. Un autre genre

(1) Les Conseils de la Propagation de la Foi, à Paris et à Lyon, ont voté cette année les fonds nécessaires pour la construction de l'église des Bulgares-Unis, à Constantinople. L'œuvre de l'Union recevra de ce secours un puissant essor : elle continue et s'étend toujours peu à peu. Les écoles fondées à Philippopolis prospèrent, et l'arrivée des Sœurs françaises de l'Assomption, Congrégation fondée par M. l'abbé d'Alzon, contribuera à l'accroissement des *Uniates* ou convertis, qui se propagent surtout dans les localités voisines. D'un autre côté, le concours de la Mission polonaise des *Résurrectionnistes*, établie à Andrinople, a multiplié les néophytes dans les bourgs et villages de Petite-Tyrnava, Magolov, Tsygnihor, Elagin, Pokrovan, Dévédéré, Toposlar, Akpounar, et Soudjak. (Œuvre des Ecoles d'Orient, Bulletin de septembre 1869, p. 332.) La Congrégation des *Résurrectionnistes*, approuvée en 1860 par S. S. Pie IX, est spécialement chargée par lui de donner des Missions aux Bulgares, et pour mieux réfuter l'accusation calomnieuse que les Missionnaires latins voulaient les *latiniser*, ces nouveaux Missionnaires ont la faculté d'embrasser le rite de la liturgie dite gréco-orientale.

de prosélytisme qui doit être encouragé, soutenu et multiplié le plus possible, c'est l'orphelinat. Lorsqu'il est particulièrement réservé à une communauté pauvre, simple et ignorante, comme celle des Bulgares, il est le meilleur moyen de travailler à sa régénération, en lui préparant des Prêtres et des maîtres d'école. Voilà pourquoi l'établissement de Saint-Vincent de Macédoine, à Salonique, mérite surtout d'être conservé. Si celui de Monastir n'existe plus, l'école du moins permet à nos Confrères d'exercer encore leur salutaire influence sur les races chrétiennes du pays; et ce n'est pas sans un sentiment de joie, mêlée d'espérance, que nous y voyons les Valaques rechercher les leçons de M. Faveyrial et le charger de composer l'abrégé de leur propre histoire nationale, qui sera mis ensuite aux mains de leurs petits enfants (1).

Dans la Syrie, le collège d'Antoura a été, comme à Constantinople, le ferment qui a imprégné ensuite la masse des communautés chrétiennes du goût et de l'estime de l'instruction. Toutes, à la vue des avantages obtenus, ont réorganisé leurs écoles, et à Beyrouth, en ce moment, cette émulation dégénère même en susceptibilités nationales. L'école normale de la S. Gélas, en préparant des institutrices pour la montagne, a su prévenir et réparer les désastreux effets de la propagande protestante (2). Les Mu-

(1) Il y a quelques années, ce cher Confrère a publié pour les Bulgares le même travail, ainsi qu'un Catéchisme raisonné et approprié à leurs besoins. En même temps que les Valaques de la Macédoine et de la Thessalie le priaient de rédiger ce livre classique, il recevait une demande analogue des chefs albanais pour leur nation habitant les montagnes voisines, et dont une portion a malheureusement embrassé l'islamisme. On comprend tout le bien qui peut résulter, pour leurs enfants, de notions saines et vraies sur leur passé chrétien et catholique.

(2) Bien que les résultats de cette propagande ne soient pas proportionnés à l'argent dépensé ni au personnel employé à ce travail malaisant, il faut néanmoins avouer que les Protestants ont établi, dans la Syrie, une concurrence redoutable. Dans la seule ville de Beyrouth, ils ont une université, deux collèges de jeunes gens, quarante-quatre écoles primaires et trois pensionnats de

sulmans semblent avoir à cœur de réparer, dans Damas, les iniquités commises, en 1860, par leur fanatisme. Nos Sœurs y jouissent non-seulement de la sécurité, depuis leur retour effectué l'année dernière, mais elles reçoivent encore des témoignages de la protection particulière du Gouverneur, qui paye le loyer de leur dispensaire, ouvert dans une maison voisine. Le même Pacha, voulant décerner aussi un témoignage public de reconnaissance à M. Najean, qui a relevé les ruines de la maison, détruite à l'époque des massacres, lui a offert dernièrement la décoration du Sultan. Surpris et embarrassé de l'humble refus du Confrère, il n'a trouvé d'autre expédient à la difficulté que de mettre en dépôt la susdite décoration chez M. le Consul de France, en attendant l'autorisation qu'il suppose vainement devoir être accordée par M. le Supérieur-général.

Le percement de l'isthme de Suez, que l'industrie moderne peut revendiquer comme son œuvre la plus gigantesque et la plus surprenante, justifiera les prévisions religieuses de l'homme de génie, M. Ferdinand de Lesseps, qui l'a conçue et fait exécuter. En effet, la facilité et la célérité des communications qui placeront désormais, pour l'Occident catholique, l'extrême Orient à la distance du Levant, avant l'invention de la vapeur, assurent à l'Eglise de magnifiques conquêtes. La vérité n'a besoin que d'être connue des âmes droites, pour être aimée d'elles, puis préférée et embrassée. Un tel avenir rehausse beaucoup l'importance d'Alexandrie, où l'état prospère de nos établissements ne peut manquer d'influer heureusement sur les deux Missions les plus rapprochées : à savoir l'île de Bourbon et l'Abyssinie. Le pieux Pasteur de la première,

jeunes filles. Une dame anglaise, envoyée par la Société biblique, a reçu dernièrement un legs de 800,000 fr. pour son établissement, qui comprend un pensionnat, un orphelinat et des écoles gratuites.

Mgr Maupoint, sait et publie hautement que ce sont les Enfants de Saint-Vincent qui ont formé et conservé son diocèse, et en y appelant nos Sœurs et nos Confrères il a voulu, dit-il, leur restituer un héritage (1). L'autre Mission de l'Abyssinie, si cruellement éprouvée par la mort assez rapprochée de ses trois derniers Vicaires apostoliques, NN. SS. de Jacobis, Bel et Delmonte, commence à se réorganiser sous la direction de son nouveau Supérieur, Mgr Touvier, tout récemment préconisé Evêque de ce même Vicariat, et tout fait espérer qu'avec les nouvelles ressources dont il peut disposer, il parviendra à y reconstituer une Chrétienté compacte et florissante.

Cette même terre d'Afrique, sur laquelle a toujours plus ou moins pesé la malédiction fulminée contre la race de Cham, nous ramène à une autre partie de son sol, que d'abord S. Vincent lui-même, et plus tard ses Enfants ont sanctifiée et arrosée sans relâche de leurs larmes, de leurs sueurs et aussi de leur sang. Nous avons nommé l'Algérie, que la conquête française a retirée de la barbarie, et qui, avec une colonisation catholiquement organisée, deviendrait pour le reste de ce vaste continent comme la porte de transit et le foyer réflecteur de la vérité catholique. Du reste, en dépit d'oppositions et de négligences coupables, cette même vérité rayonne dans la colonie et brille aux yeux les moins clairvoyants. Le choléra, la disette et toutes les autres calamités ont tour à tour servi sa cause, en préparant la formation de ces orphelinats où l'enfant arabe apprend à connaître, et même à aimer le Dieu-Charité des Chrétiens. La création des deux nouveaux sièges épiscopaux d'Oran et de Constantine aura les plus heureux résultats pour les fidèles, comme pour

(1) Sa Grandeur a recueilli tous les documents relatifs au passé chrétien de l'île, et en a composé une histoire à laquelle il met actuellement la dernière main.

les infidèles, en leur assurant tous les bénéfices du ministère d'un Clergé plus nombreux et plus intimement lié à leurs intérêts locaux. Le rôle assigné à nos Confrères, dans cette mesure salutaire, est aussi important qu'honorable, puisqu'ils sont chargés de la direction des grands et petits Séminaires des trois diocèses. La confiance que NN. SS. les évêques daignent ainsi témoigner à la Congrégation, la maintient dans un des emplois ou devoirs primitifs (1) de sa Vocation, et lui procure en même temps l'avantage d'imprimer à tout le Clergé de cette Province le cachet d'une précieuse uniformité.

Au delà de l'Atlantique, dans le Nouveau-Monde, l'enseignement des Clercs ou la formation du Clergé est aussi l'un des premiers objets de la sollicitude des Evêques et du travail apostolique des Confrères. Effectivement, une Mission n'opère un bien durable qu'autant qu'il est secondé et conservé par le zèle du pasteur ordinaire ; et c'est l'expérience de ce fait qui amena S. Vincent à créer les Séminaires. La même nécessité s'est imposée principalement à l'Épiscopat de l'Amérique du Sud, où les Prêtres, longtemps privés de ces établissements, n'avaient pu acquérir toute la science et la régularité désirables. Le Grand Séminaire de Rio-Janeiro formé dans ce but, n'ayant pas répondu à l'attente de son digne Archevêque, vient d'être confié à notre direction. D'autres Evêques nous appellent, non-seulement dans l'empire du Brésil, mais dans d'autres États, comme sous l'Equateur, à Quito, dont le vénérable Archevêque est venu lui-même offrir à M. le Supérieur-général ses Séminaires et ses établissements de charité. Là donc la position est nette, facile

(1) *Ecclesiasticorum munus est... seminaria externorum in nostris domibus erecta regere, et in illis docere.* Reg. seu const. comm. § 2. — ... *Et etiam diuturno constat experimento, quosvis fructus ex iisdem missionibus perceptos, viz posse diu conservari sine parochorum adjumento.* Ibid. cap. xi, § 12.

et toute différente de celle des Missions de l'Asie, où, comme dans la Turquie, par exemple, outre la multiplicité des langues, la variété des rites, les rivalités des races et les oppositions des intérêts ou des aspirations politiques de chacune, le Missionnaire se heurte encore contre une misère générale et profonde. Veut-il ouvrir une école : il doit, à moins d'enseigner lui-même (tâche à peu près impossible, quant à l'idiome du pays), entretenir un maître, fournir les livres, le papier, etc. générosité que dépasse de beaucoup celle de la propagande protestante, qui va souvent jusqu'à payer les élèves mêmes. Des néophytes ont-ils été péniblement instruits et gagnés à l'Eglise : les difficultés les plus sérieuses ne font que commencer pour le Missionnaire, qui doit à peu près se charger de l'avenir temporel du converti, et souvent de toute sa famille. Le Musulman et le Juif devaient, il y a peu de temps encore, être soustraits aux vengeances des leurs, être cachés soigneusement et envoyés à grands frais dans une autre contrée, où il devenait difficile de s'habituer à la langue, aux mœurs et au climat. La charité endurait bien dans ce travail toutes les douleurs de ce *second enfantement* dont parle S. Paul : *quos iterum parturio* (1). L'esprit de liberté qui a soufflé aussi sur les sociétés orientales, et qui les agite intérieurement, aura du moins le bon effet de simplifier heureusement et de faciliter cette tâche, en renversant les obstacles élevés par un fanatisme persécuteur et violent.

Dans l'Amérique méridionale, la civilisation chrétienne, malgré les vices ou les abus qui l'ont accompagnée, n'a pas cessé, pendant quatre siècles, de pénétrer et de façonner les populations indigènes, accessibles à son action. De ce moule, sont sorties les sociétés actuelles, qui, malgré leurs imperfections, jouissent de l'incomparable

(1) Gal. iv, 19.

avantage d'avoir reçu et gardé la foi catholique du Portugal et de l'Espagne. Le jugement porté sur les Colonies espagnoles et portugaises est communément faux et injuste. L'on oublie d'abord que les Missionnaires qui coopérèrent activement à leur fondation, modérèrent la cupidité cruelle des premiers conquérants, et y maintinrent les principes évangéliques qui ont préservé les races indigènes d'une totale destruction. La corruption des mœurs qu'on leur reproche est moins un vice natif qu'une importation faite par les aventuriers qui affluent de toutes les contrées du monde.

L'esprit anarchique qui, dans ce siècle, a rompu leurs liens d'union avec la mère-patrie, et qui, morcelant leur unité, les bouleverse périodiquement par des guerres sanglantes, est hélas ! le fruit de la Révolution, produit elle-même de notre sol qu'elle menace de commotions nouvelles. L'ignorance imputée au peuple est du moins exempte du faux savoir et de la haine religieuse répandue dans le nôtre. Une foi incomplète est à la vérité un défaut, et quelle société, même la plus catholique, est irréprochable sous ce rapport ! mais ce n'est pas la plaie hideuse de l'incrédulité ; et d'ailleurs le Clergé cherche précisément à réparer le mal, en améliorant et multipliant les moyens d'instruction. C'est pour cela qu'il réclame le concours de nos Confrères et de nos Sœurs, et qu'il leur a livré ses hôpitaux et ses écoles, à la Plata (1), au Chili et au Pérou, comme dans l'Amérique centrale, au Mexique et à Guatémala. Dans toutes ces Républiques, ainsi que dans l'empire du Brésil, des établissements richement pourvus et dotés nous sont offerts ; et notre unique peine, après celle du voyage, rétribué largement aussi, est d'en prendre possession et d'y justifier l'attente favorable des populations. Les sacrifices qu'elles s'imposent

(1) Le Collège-Séminaire qu'un de nos Confrères a commencé à Buenos-Ayres, compte déjà cent soixante-quinze élèves, parmi lesquels plusieurs donnent des signes de Vocation ecclésiastique.

si généreusement sont déjà la garantie de leur bonne volonté et la récompense de la nôtre. Où vit-on jamais des prévenances, des ovations comparables à celles qui égayèrent, l'an passé, le voyage et l'entrée de nos Sœurs à Quesaltenango (1) ? Un archevêque ou un prince ne recevraient pas chez nous les honneurs d'un pareil accueil. La même République de Guatémala réclamait encore ici naguère, par son Représentant, l'envoi de deux Missionnaires promis, et de Sœurs non moins impatiemment attendues. La petite République voisine de San-Salvador a fait aussi solliciter *officiellement*, près du Très-Honoré Père, la concession des mêmes secours spirituels, et déclaré qu'elle voulait livrer exclusivement à la double Famille de S. Vincent son Séminaire, ses hôpitaux et ses écoles. Tel est le religieux élan des Catholiques du Nouveau-Monde et l'immense carrière qui y est ouverte à notre zèle.

Au Nord, une société moins homogène, mais mieux réglée, et plus forte dans son organisation toujours progressive, se présente sous un aspect aussi consolant. La démocratie républicaine des États-Unis se prête avec les mêmes sympathies aux œuvres de S. Vincent, quoique sous des formes et dans des conditions différentes. Là, point de concours direct et officiel du Gouvernement, qui se contente de couvrir de son égale protection l'initiative ou les efforts de la charité individuelle, comme d'en assurer le libre exercice. Ce mode particulier d'existence est mieux à l'abri peut-être des caprices d'une faveur personnelle et des vicissitudes des choses humaines. La volonté collective qui a présidé à une fondation, est plus forte et plus tenace aussi pour la conserver. Les Catholiques, qui se trouvent partout en présence des sectes ardentes et rivales du Protestantisme, se raniment à ce contact, serrent leurs rangs autour des Mis-

(1) Voir le tome précédent XXXIV, n° 3, p. 454-458.

sionnaires et les secondent volontiers dans leur bataille rangée contre l'hérésie et l'incrédulité. Après les Missions, les Séminaires-Collèges obtiennent le plus de succès. Ils sont placés comme trois boulevards aux trois extrémités opposées des Provinces-Unies, à Niagara, au cap Girardeau (1) dans le Missouri, et à Los Angeles dans la Californie. Le nombre des élèves y a doublé depuis deux années, et les Vocations ecclésiastiques y augmentent proportionnellement.

Nous ne pouvons terminer cette excursion rapide à travers les Missions extérieures, sans reporter un peu nos regards sur l'Europe, qui, malgré ses éléments de désordre et de destruction, demeure bien toujours la tête et le cœur du mouvement vital de la Foi dans le monde. A la vérité, des perturbations politiques ont renversé nos Maisons dans la Pologne russe; elles ont porté de graves atteintes à celles de l'Italie méridionale et contraint une partie de nos Confrères espagnols à se réfugier en France. Mais *tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu* (2), et ces mêmes confrères se pénétreront de l'Esprit-primitif au berceau de S. Vincent, qui les a recueillis; l'hospitalité fraternelle qu'ils y goûtent, resserrera les liens d'union entre les deux pays, et achèvera l'accomplissement de la parole *qu'il n'y a plus de Pyrénées*. La paix favorise le développement de nos œuvres, dans le Portugal, ainsi qu'aux îles Britanniques. Les communions des Missions données en Irlande par nos Confrères, pendant l'Avent de 1868, et le carême de cette année, se sont élevées à 70,000, chiffre supérieur de 10,000 à celui de l'année précédente.

La situation des deux Familles n'est pas moins satisfaisante dans l'Allemagne. En Prusse, comme en Autriche, les œuvres se développent et prospèrent, et c'est bien à l'Esprit

(1) Cette maison compte parmi ses élèves 13 Séminaristes portant la soutane.

(2) Rom. VIII, 28.

de S. Vincent qu'elles sont redevables de leur succès. Placées en dehors et au-dessus des opinions ou des intérêts qui divisent, elles présentent à tous le caractère unique de la charité, qui attire et unit, outre que le silence et l'humilité dont elles s'enveloppent, les préservent des traits de la malignité ou de l'envie.

La même observation s'applique à la France. L'avenir peut paraître, à première vue, sombre et menacé, au milieu du choc confus des doctrines et des partis ; mais la même main toute-puissante qui dirige et conserve la grande société de l'Église, sait aussi prendre soin des petites sociétés partielles ou Congrégations renfermées en son unité. En effet, tant que celles-ci sont animées de son esprit divin et participent à sa vie surnaturelle, elles s'associent naturellement à ses impérissables destinées. Néanmoins le bien pourra y paraître encore trop lent et trop restreint, au gré de notre impatience humaine, laquelle oublie que Celui de qui il découle, a pour sphère d'action son éternité !

Que notre reconnaissance n'hésite jamais ! elle doit, vive et humble, embrasser et retenir la mémoire de tous les bienfaits, ou mieux des prodiges opérés en notre faveur, depuis la Translation des Reliques de S. Vincent dans la Maison-Mère. Telle est la source d'où dérive par des canaux mystérieux l'abondance des grâces versées sur tout le corps des deux Familles. De là, les bénédictions qui descendent sur elles, les Vocations non interrompues qui les alimentent, la multiplication et l'extension de leurs œuvres par tout l'univers.

Cette année, ainsi que les autres, la Maison-Mère a envoyé de ses sujets aux Missions du Levant, de la Chine, de Bourbon, du Chili, du Brésil, de Guatémala ; elle a fourni le personnel des deux nouveaux Séminaires de Constantine et d'Oran ; elle a pourvu à tous les besoins de ceux de France, et M. le Supérieur général est allé lui-même dernièrement

ouvrir deux maisons que Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Périgueux l'avait instamment prié d'accepter. La petite paroisse de Folleville, où S. Vincent conçut la première idée de fonder la Mission, vient d'être occupée par un Confrère.

Comme aussi Dieu, dans l'accomplissement de ses desseins, continue généralement de se servir des mêmes moyens ou des mêmes instruments, tant qu'ils coopèrent fidèlement eux-mêmes à son service, la France, choisie pour être le principe et le centre de la charité de S. Vincent, s'efforcera de ne pas défailir dans cette vocation. C'est assez dire qu'elle doit avec une sainte rivalité s'appliquer à la conservation de l'Esprit primitif, ne mettre aucune borne à son dévouement, se dépenser partout et à toute heure, dans les offices jugés les plus pénibles ou les plus ingrats, comme aussi dans les postes et les travaux des Missions les plus lointaines. Là, le péril devient un attrait, comme il est un mérite nouveau devant Dieu. Qu'un zèle intempestif ne se préoccupe pas du lendemain, et n'apprécie pas les œuvres d'après leur multiplicité : « Si nous sommes bons, nous dit S. Vincent, les maisons ne nous manqueront pas : la Providence saura nous en fournir. Et si nous ne le sommes pas, nous n'en avons déjà que trop... Au nom de Dieu, ayons plus de soin d'étendre l'empire de Jésus-Christ que nos possessions. Faisons ses affaires ; il fera les nôtres. » Cette sentence du Saint concerne également la multiplication des ouvriers qu'il faut demander au souverain Maître de la Moisson (1), et recevoir seulement de sa main. *Tout nous viendra par surcroît (2), si nous cherchons d'abord à établir en nous-mêmes le règne de Dieu et sa justice, c'est-à-dire si nous avons sans cesse devant les yeux la*

(1) S. MATTH. IX, 38.

(2) S. MATTH. VI, 33.

fin de notre Institut ou notre *propre sanctification* (1). *Sanctifiés* alors, nous pouvons *sanctifier* les autres, dit S. Denys l'Aréopagite (2). Nous serons devenus des hommes *préparés à toute sorte de bien* (3). Autrement les dons les plus brillants de la nature seraient un obstacle et une cause de ruine, parce qu'ils ne serviraient qu'à nourrir l'orgueil ou la présomption.

Ainsi le bon exemple d'une vie vraiment apostolique, tel est le principe de la force d'attraction qui gagne les cœurs et les âmes, soit à l'Église par une sincère conversion, soit à nous-mêmes, en les engageant à partager les grâces et les avantages de notre Vocation. La sagesse païenne l'avait deviné : « La voie (4) des préceptes, dit Sénèque, est longue; celle des exemples est courte et efficace; parce que les hommes en croient plutôt leurs yeux que leurs oreilles. » C'est la méthode suivie et enseignée aussi par le souverain Maître, Jésus (5), qui nous la propose. Or, « ne soyons pas de ceux qui recherchent avec un soin extrême les maximes spirituelles, mais qui par leur conduite foulent aux pieds les vérités que pénètre leur intelligence. Ils s'empressent d'enseigner ce qu'ils ont appris, non par la pratique, mais par la simple spéculation, renversant ainsi par leur

(1) *Idcirco ejus finis est, propriæ perfectioni studere.* Const. comm. cap. 1, § 1.

(2) *Voy. S. Dionysii Areopagita opera, Venetiis 1755 de Cœlest. Hier. cap. III, t. I, p. 28.* Le commentaire de Pachymère explique cette loi hiérarchique de la transmission de la grâce divine et de la sainteté par cet exemple : « De même que le fer, à moins d'être rougi au feu, ne communique pas sa chaleur à l'autre morceau de fer qui l'approche; ainsi le Hiérarque ou le Prêtre, s'il n'a pas l'habitude d'être éclairé d'en haut, ne communiquera pas aux autres sa lumière. » *Ἐι μὴ γὰρ καθ' ἑξιν ὁ σίδηρος ἐκπυρωθεῖται, [οὐκ ἂν ἐπ' ἄλλον τῆ καύσιν πλησιάζοντος δράσει· καὶ εἰ μὴ φωτισθεῖται καθ' ἑξιν ὁ Ἱεράρχης ἀνωθεν, οὐκ ἂν ἐνεργήσῃ ἐτέροις τὸν φωτισμόν.* *Ibid.* p. 32.

(3) *II Tim. III, 17.*

(4) *Longum iter est per præcepta : breve et efficax per exempla ; quia homines amplius oculis quam auribus credunt.* SENECA, *epist.* I, c. XVI.

(5) *Cœpit Jesus facere et docere.* Act. 1, 1.

dérèglement ce qu'ils prêchent par leurs paroles (1). »

Nous ne pouvons terminer cette esquisse rapide et incomplète des travaux poursuivis, surtout au dehors de la France et de l'Europe, par la double Famille de S. Vincent, sans exprimer notre admiration, nos joies et nos espérances en présence du grand Concile œcuménique, si solennellement inauguré par le glorieux Pontife S. S. Pie IX, sous les auspices de Marie Immaculée. Celle qui, seule, confond toutes les hérésies dans l'univers entier, y manifestera de nouveau, par quelque coup, sa puissante intervention, en assurant le triomphe définitif des vérités encore contestées, mais nécessaires à la glorification de l'Eglise et au salut des sociétés.

(1) *Sunt nonnulli qui solerti curâ spiritualia præcepta perscrutantur; sed quæ intelligendo penetrant, vivendo conculant. Repente docent quæ non opere, sed meditatione didicerunt, et quod verbis prædicant, moribus impugnant.*
S. GREG. Past. pars I, cap. II.

AMÉRIQUE DU NORD

CALIFORNIE

*Lettre de M. JACQUES MAC-GIL à M. ETIENNE, Supérieur général
de la Congrégation, à Paris.*

Los Angeles, Collège Saint-Vincent, 24 avril 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Au commencement de l'année scolaire, je fus appelé par Mgr l'Archevêque de San Francisco, pour donner la retraite à son Clergé. Je ne pus me refuser à une œuvre si chère à S. Vincent et à la Congrégation. J'avais aussi, pour entreprendre cette œuvre, l'approbation de celui qui était alors notre digne Visiteur. Cette retraite fut pour moi un grand sujet d'édification, car Sa Grandeur assista ponctuellement à tous les exercices avec une piété exemplaire et me donna sujet de remercier Dieu, qui voulait

bien se servir d'un pauvre Fils de S. Vincent pour opérer de telles merveilles. Sa Grandeur et tout son Clergé me don-
nèrent des marques non équivoques de leur reconnais-
sance.

Je fus encore témoin , la semaine dernière, des béné-
dictions que le Ciel veut bien répandre sur les œuvres de
S. Vincent. Dieu m'appêla par la personne de notre bon
Prélat, Mgr Amat, à donner la retraite ecclésiastique aux
Prêtres de son diocèse assemblés en Synode.

Il serait difficile de trouver des marques plus évidentes
des opérations admirables de la grâce, que dans cette re-
traite, où Sa Grandeur et ses excellents Curés rivalisèrent à
qui donnerait les plus beaux exemples de piété.

A la fin de la retraite, l'Evêque et tous ses Curés voulurent
bien honorer le Collège de leur présence. Je les avais invités
à un grand dîner, préparé pour cette occasion, dans notre
réfectoire : c'était un spectacle magnifique de voir, pour la
première fois cette assemblée vénérable dans notre nouveau
Collège. Je ne pus qu'éprouver une grande satisfaction de
cette réunion, moyen de resserrer les liens qui doivent tou-
jours unir les Enfants de S. Vincent aux Evêques et à leur
Clergé.

Je dois vous donner connaissance, Monsieur et très-honoré
Père, d'une demande formelle qui me fut faite par Sa
Grandeur et son Clergé, pendant le Synode. Ils m'ont prié
d'insister près de vous pour ouvrir un autre établissement,
au nom du diocèse : il servirait de Petit Séminaire et de
maison de retraite pour le Clergé et pour les laïques.

Ils désirent beaucoup, s'il est possible, qu'il y ait un
nombre suffisant de Missionnaires appliqués aux Missions
du diocèse. Les Missions produisent un bien inappréciable.

Je suis heureux de pouvoir vous dire que notre Collège
prospère toujours de plus en plus. Le nombre de nos élèves
augmente tous les jours ; déjà nos édifices sont trop petits, et

il faudra les agrandir, cette année, si Dieu nous en donne les moyens.

Notre bon et estimable Visiteur, M. Hayden, nous a envoyé le renfort d'un bon Confrère, qui doit être Assistant de la Maison, en même temps que Procureur, et d'un Frère-coadjuteur, qui nous rendent de grands services.

Vous apprendrez sans doute, avec plaisir, qu'à Los Angeles, vos chères Filles continuent de prospérer, et que, dans toute la Californie et la Névada, leurs établissements augmentent et s'améliorent. Dans plusieurs endroits, elles commencent à construire de grands et de magnifiques édifices. Le bien continue dans ce champ si vaste, et vos bonnes Filles ont l'occasion, chaque jour, de se livrer aux plus humbles travaux. Leur Séminaire est assez bien fourni. Dieu merci, toutes nos chères Sœurs vont bien et toutes semblent animées de l'amour de leurs saintes Règles, et de l'Esprit de leur état.

J'aurai occasion, pendant nos vacances, de visiter chaque Maison des Sœurs et de leur donner la retraite. Alors, je vous enverrai une relation sur l'état de chaque établissement.

Priant la divine miséricorde de répandre sur vous ses bénédictions, et de vous accorder de longues années, pour mener à bonne fin les deux Familles de S. Vincent, je demande à genoux votre bénédiction paternelle, pour tous vos Enfants, Fils et Filles de la Californie.

Je suis,

Monsieur et Très-Honoré Père,

Votre très-humble et très-dévoué fils,

JAMES MAC-GIL,

i. p. d. l. m.

AMÉRIQUE DU SUD.

PÉROU.

*Lettre de la Sœur N. à la Sœur N., à la Maison-Mère,
à Paris.*

Callao, 8 août 1869.

JOURNAL DE VOYAGE.

Vous m'avez demandé, bonne Sœur, le récit du grand voyage que j'allais entreprendre ; je me mets à l'œuvre, en vous avertissant toutefois d'être indulgente pour l'écriture, car il n'est pas commode d'écrire sur mer ; je n'ai du reste, en vous écrivant, que l'intention de continuer les récréations de la Providence, et de vous faire un peu rire, ainsi que nos Sœurs.

Le mercredi, 7 juillet, à deux heures et demie, la petite colonie s'est rendue auprès de notre Très-Honorée Mère, qui nous a baptisées pour le voyage, et a accompagné la cérémonie de sages conseils ; puis, pour adoucir l'amertume du départ, elle nous a donné une boîte de bonbons. Elle nous a donné aussi en souvenir un emblème, un bénitier, et un joli chapelet de poche ; de là, nous sommes allées au Secrétariat. Sœur Henriette, ma marraine, m'a donné des images ; puis nous avons été admises chez M. le Directeur ; il nous a transmis la béné-

diction du Très-Honoré Père, et nous a donné une croix d'apôtre. Et comme il nous permettait la sainte Communion pour tous les jours, une de nos Sœurs ajouta : « Pourvu que sur le vaisseau il y ait ce qui est nécessaire... nous allons à l'aventure. — C'est cela, a dit M. le Directeur, à l'aventure. Tenez, prenez S. Bonaventure pour patron. » Ce que nous avons fait ; tous les jours, nous l'invoquons. Le soir, après nos adieux aux bonnes Sœurs de la Communauté, nous montâmes dans les deux voitures qui devaient nous conduire à la gare. La bonne Sœur Hernu venait avec nous jusqu'à Saint-Nazaire. Ne croyez pas, bonne Sœur, que nous fussions bien tristes. Ma Sœur Louise, qui était porteur d'un gentil petit panier de cerises, n'avait pas plutôt senti la voiture s'ébranler sur le seuil de la porte de la Communauté, qu'elle faisait déjà la ronde en offrant à tout le monde. Je puis vous dire que ce panier a été, de sa part, l'objet d'une sollicitude toute particulière, sollicitude qui n'a cessé que sur le Vapeur. Arrivées à la gare, nous dûmes attendre un moment, puis être installées dans le train qui devait nous conduire jusqu'à Saint-Nazaire, Malheureusement, nous n'avons pu rester ensemble. Notre colonie, y compris les deux Missionnaires, occupait deux compartiments. Ici je voudrais avoir eu le double visage de Janus, avec la propriété d'être des deux côtés à la fois. Je vais autant que possible me multiplier pour tout dire.

Premier compartiment ; personnages : MM. les Missionnaires, Sœur Hernu, Sœur Stéphanie, Sœur Félicité, Sœur Joséphine, Sœur Madeleine, c'est-à-dire l'aristocratie. Ici, c'était comme aux tableaux parlants ou aux somnambules, une bonne Sœur s'est chargée de faire faire la récréation ; elle a parlé en dormant, et a trouvé ainsi le moyen de faire deux choses à la fois. A la grande édification du public, elle a exhorté, prêché, sermonné, réprimandé. Elle a commencé par dire le *Veni sancte*, puis deux coups de claquoir pour

faire asseoir les enfants; elle a donné ses avis, en a grondé quelques-unes, et a dit tous ses regrets en quittant son office. Cette bonne Sœur a traité ensuite notre bonne Supérieure de *bavarde*, et lui a dit : « Je savais bien que vous reviendriez. »

Deuxième compartiment : ce qu'il y avait de mieux dans les épluchures; si vous le préférez, le faubourg. Saint-Marceau; personnages : Sœur Marie, Sœur Anna, Sœur Germaine, Sœur Louise, Sœur Justine, Sœur Eugénie, Sœur Vincent et votre très-humble servante, Sœur Henriette. Là, c'était du réel et non du vaporeux; les cerises ont de nouveau été l'objet de l'attention générale; puis sont venues les réflexions : « Comme on est bien ici ! Il fallait bien aller au Pérou pour voyager dans l'express. » A neuf heures, une Sœur dit : « Nos Sœurs, nous avons le quart d'heure, » croyant qu'il n'en était que huit. Un moment après, nous avons fait la prière en commun, suivie de la lecture de la méditation et du quart d'heure, qu'une de nos Sœurs a fait tout haut. A onze heures, ayant pensé sagement que la Messe aurait lieu fort tard le lendemain, nous avons croqué un morceau de chocolat et un biscuit, bien plus sages que dans l'autre compartiment où l'on n'a vécu que de ferveur et d'eau fraîche. Avant de nous endormir, nous nous sommes rappelé que notre Très-Honorée Mère nous avait permis de ne pas nous coucher à l'heure, de sorte que nous avons causé encore jusqu'à minuit. A cette heure solennelle, j'ai dit à nos Sœurs : « Voici le grand silence; vous reposerez toutes jusqu'à six heures; que personne dans ce dortoir ne se lève pour sonner la cloche. » Nous nous sommes costumées pour la circonstance, toutes en fichu blanc, comme de vraies Dominicaines; chacune s'arrangeant pour dormir de son mieux. Au réveil, nous désirions toutes arriver à cette bienheureuse station de Saint-Nazaire, qu'il a fallu attendre encore jusqu'à neuf heures. A notre arrivée, après avoir dé-

posé nos bagages à l'hôtel de la Marine, nous sommes allées à l'église, et, de là, à la sainte Messe. Nous avons eu le bonheur de faire la sainte Communion ; c'était la dernière fois sur la terre de France, Communion solennelle, je vous l'assure, et dans laquelle s'est renouvelé le sacrifice de tout au bon Jésus, et l'offrande des souffrances de la traversée pour tous ceux qui me sont chers, et à qui je dois de la reconnaissance. Après la Messe, nous avons déjeuné à l'hôtel ; puis, à midi et demi, ayant fait nos adieux à la bonne Sœur Hernu, nous avons quitté la France, non sans émotion. Je ne puis vous dire ce qui se passe au moment où la corde qui retient au rivage, se détache, et qu'on se dit : C'est fini ! J'étais très-émue, mais pourtant je ne pleurais pas, comme presque toutes nos Sœurs ; j'étais si heureuse, même alors ! Un petit bateau à vapeur nous a remorquées jusqu'au grand. Pendant le trajet, nous avons vu Sœur Hernu et les Sœurs de Nantes, venues avec leurs enfants de l'ouvroir, nous accompagner encore du regard. Quelques minutes nous ont conduites à bord de *l'Impératrice-Eugénie*, nom du vapeur qui nous emporte. Nous nous sommes dépêchées d'arriver à nos cabines, où nous sommes deux. Ici, à peine les deux coups de canon annonçant le départ ont-ils été tirés, que le spectacle a commencé. Notre bonne Supérieure, Sœur Stéphanie, nous a donné l'exemple que nous avons toutes généreusement suivi : elle a été malade la première, nous l'avons imitée qui plus, qui moins ; les unes ont eu le mal de mer dans toute son intensité, les autres moins ; j'ai été de ces dernières. Rien de plus poétique qu'un voyage sur mer, sur cet Océan sans bornes, sans limites, image de l'immensité de Dieu, dont les vagues murmurantes ressemblent à des voix confuses et mystérieuses, et dont le balancement est si doux ! Qu'il est bon, le soir, de respirer l'air frais, et de n'avoir aucune borne à son regard comme à sa pensée ! J'en conviens avec vous, c'est le beau côté de la chose ; mais voici

le revers de la médaille. Qu'il est triste d'être inhumée, toute vivante, dans une cabine hermétiquement fermée, où l'oreille n'entend que des bruits très-peu harmonieux, qui annoncent des restitutions forcées; où on se sent balancée de gauche à droite, de haut en bas, d'une manière très-peu commode. Voilà ce que nous avons éprouvé jusqu'ici; le poétique n'est pas encore venu. Le premier jour, jeudi, tout le monde s'est couché sans souper, comme des enfants en pénitence. Vendredi, une seule de nos Sœurs, *la femme forte* de l'Écriture, a eu assez de courage pour faire la sainte Communion.

Le samedi, tout le monde s'est levé pour la Messe. Par malheur, le cœur a défailli et dix s'en sont allées retrouver leurs draps, avant qu'elle eût commencé. Je ne puis vous dire toutes les oraisons jaculatoires de ces deux jours de retraite. Par malheur, je n'ai pas tout entendu, et encore moins tout retenu. En voici quelques-unes. « Mon Dieu, faites que je ne me réveille que le 30 ! Mon Dieu, donnez-moi du courage; et du cœur, ajoutait une autre. De la supériorité qui m'obligerait à revenir en France, délivrez-moi, Seigneur Jésus ! » Le premier jour, nous n'avons pu faire que nos prières d'avant et d'après les repas; d'oraison, encore moins. Pour mon compte, je disais au bon Dieu : Tout pour vous; et je m'endormais tranquillement. Je ne puis comprendre le calme que l'on éprouve, la nuit, en entendant les vagues se briser contre les flancs du bateau; quand on se dit : Une planche nous sépare de l'abîme, sans être ému le moins du monde. Cela ne s'explique que par l'appel du bon Dieu, pour qui nous avons tout laissé. Autres épisodes du vendredi. La mer est très-bouleuse, elle envahit nos cabines et menace une de nos Sœurs d'un bain imprévu. Une autre Sœur, dans le salon des dames, voulant fermer une fenêtre, a reçu une douche sur le dos; s'étant retournée pour voir ce qu'on lui voulait, elle a reçu le reste

en pleine figure. Une autre, voulant se servir de son mouchoir en guise de cuvette, a fait explosion, et la pauvre cornette a tout reçu à tribord.

Samedi 10. La journée a été plus agréable, quoique passée au lit; nous nous parlions d'une cabine à l'autre, pour nous informer de l'état de nos santés, « Comment allez-vous, ai-je dit à Sœur Vincent. — Oh! m'a-t-elle répondu, je viens de prendre un potage; la femme de chambre m'a dit qu'il était très-doux à vomir. C'est très-vrai, car la dernière cuillerée n'était pas avalée que la première était de retour. — Vous vous trompez, lui ai-je dit; je suppose que c'est comme à la comédie : les derniers entrés sont les premiers sortis. » Un moment après, je lui parle d'une Sœur; elle m'estropie son nom, en me disant: « Excusez-moi, si ja me trompe, j'ai la bouche si mauvaise. » Cette bonne Sœur prêchait continuellement, sur un ton sentencieux, qui aurait suffi pour faire rire les plus tristes. Aussi, bonne Sœur, croyez qu'au milieu de tous ces malaises, je faisais de bons éclats de rire, qui me faisaient traiter de *sans cœur* par mes voisines, qui me disaient: Vous verrez quand ce sera votre tour! Mais j'ai été plus solide, et, des premières, j'ai repris le train accoutumé.

Dimanche 11. Tout le monde était bien décidé cette fois, coûte que coûte, à aller à la Messe, qui, d'après les désirs du Commandant, devait avoir lieu sur le pont. Aussi, dès six heures, nous avons commencé à nous habiller en quatre temps; puis nous avons reposé sur nos lits jusqu'à sept heures et demie. Alors, comme des spectres ambulants, enveloppées dans nos châles, nous nous hissâmes sur le pont, obligées de nous tenir, pour ne pas tomber. La Messe n'ayant pu, à cause du vent, être dite sur le pont, elle a eu lieu dans la salle à manger. Une table servait d'autel, elle était entourée, en guise de sanctuaire, de vieux drapeaux. Une flamme bleue, sillonnée de blanc, remplaçait le ta-

bleau de fond. A huit heures, la Messe a commencé ; pour la première fois, depuis trois jours, nous avons pu recevoir Notre-Seigneur. Cette Communion a été d'autant plus fervente qu'elle a été plus désirée ; et puis, les circonstances qui l'accompagnaient : recevoir le bon Maître loin de tout pays, entre deux abîmes ; sentir qu'il nous accompagne ; que lui seul, pour qui nous avons tout quitté, sera toujours avec nous : tout cela fait un bien que je ne puis vous exprimer. Comme on prie bien, et que l'abandon à la divine Providence devient facile ! Après la Messe, nous avons terminé notre action de grâces sur le pont, en présence de l'Océan. C'est pour nous toutes un vrai jour de résurrection. Nous avons toutes reçu le bon Maître, nous nous retrouvons ensemble ; aussi, sommes-nous restées là toute la journée, ne quittant le pont que pour les repas, que nous prenons à table d'hôte. A une heure, nous avons aperçu un beau voilier, qui, peut-être, retourne dans notre patrie. Il ne s'est pas assez approché pour qu'on ait pu savoir quelque chose.

Trois heures et demie. Nous venons de faire la lecture et l'oraison ; nous sommes très-majestueuses à nous voir drapées dans nos châles, nous promenant et causant. — Six heures. Un autre vaisseau vient de se montrer, tout le monde le suit des yeux. C'est un événement, quand on ne voit d'habitude que le ciel et l'eau.

Lundi 12. Hélas ! les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Hier, tout le monde était bien, il semblait que le mal de mer était parti pour ne plus revenir. Aujourd'hui la mer est très-agitée, nous recommençons de plus belle. Ce matin, nous nous sommes habillées à grand'peine, après notre prière du matin ; car jusqu'ici, en mer, ce n'est pas comme il est écrit dans le Catéchisme : on doit faire sa prière avant et non après son lever. Il en est de même pour la prière du soir, que l'on fait après le coucher. Si cela continue, nous n'use-

rons pas nos genoux ; ils seront suffisamment reposés en arrivant à Lima. Arrivées enfin pour entendre la sainte Messe, le salon, qui a, à peu près, 3 mètres carrés, ne peut pas nous contenir toutes, nous devons nous partager et aller aux deux messes. Toutes cependant, excepté une, avons fait la sainte Communion, en restant assises, même pendant l'élévation et la Communion, qui nous représentait celle des Apôtres. Si vous saviez comme on se trouve heureuse, malgré les maux de cœur qui vous tourmentent ! Après la sainte Messe est venu le moment le plus triste, celui d'aller au réfectoire, quand on a des nausées à faire bondir le cœur. Plusieurs n'ont rien pris ; celles qui, comme moi, ont voulu payer d'audace, n'ont pas tardé à expier leur folle témérité. Vous vous rappelez qu'un médecin m'avait dit que le café m'était contraire ; je ne m'en suis jamais mieux aperçue que ces jours-ci. Voilà deux fois que ce café est obligé d'évacuer la place et de s'enfuir ; aussi je lui ai juré une haine éternelle, du moins pour le temps où je serai à bord. Il a fallu piteusement reprendre le chemin de sa cabine, en voyant tout tourner autour de soi, absolument comme l'ivrogne qui, s'il vous en souvient, en voyant les maisons tourner, attendait, la clef en main, que sa maison vint elle-même à passer. Mais, comme des filles fortes, la plupart ne se sont pas déshabillées. Dans l'après-midi, on a essayé de monter sur le pont. Hélas ! pour une demi-heure la tête tourne ; il faut se sauver dans sa cabine, sous peine d'être données en spectacle, non à Dieu ni aux anges, mais aux hommes, qui sont couchés sur le pont, eux aussi, et ne paraissent pas trop fiers, aujourd'hui. C'est donc sur le pont que je fais mon journal. Ma compagne a dormi tout le jour comme un sabot. Elle ne se sent plus autant qu'hier le courage de faire toutes ses commissions pour la France. Sœur Vincent, à qui je disais tout à l'heure : Il faut parler comme S. François Xavier : *Encore plus, Seigneur ! me*

répond : « Je trouve qu'il n'y en a déjà pas mal comme cela. » Sœur Germaine, qui est de mon Séminaire, est la plus vaillante. Elle remonte sur le pont avec tout le monde, se recouche, se relève à tout moment. Tout à l'heure, ayant demandé où elle était : « Elle est couchée, répondit une Sœur. — Oh ! dit Sœur Vincent, alors je ne me lève pas ; les étoiles sont tombées, que serait-ce de nous ? » Sur le lit on ne se trouve pas aussi mal ; j'ai monté deux chapelets aujourd'hui. C'est très-ennuyeux de ne pouvoir aller à table avec tout le monde, quoique nous y soyons l'objet de l'attention générale : car, bonne Sœur, ne croyez pas que, parce qu'on a mal au cœur, on ne mange pas. Excepté deux de nos Sœurs, qui sont plus fatiguées, tout le monde accepte très-bien potage, viande, salade, gâteaux, etc., même en venant de faire usage de la cuvette. Tout se succède dans l'estomac, se remplace à merveille ; c'est à ne pas y croire. Nous sommes parfaitement traitées ; le docteur a demandé l'autre jour de nos nouvelles, et nous a envoyé de la glace. Soignez bien les bonnes Sœurs, a-t-il dit, car elles vont en soigner d'autres. Rien ne manque, pain frais, pâtisserie ; nous nous sommes embarquées avec toute une arche de Noé, bœufs, moutons, volailles, etc. On ne croirait pas à table que la terre est si éloignée, tellement tout se trouve à profusion. On doit nous faire visiter les offices du bateau, quand nous serons, je pense, plus solides sur nos jambes. Vous ririez de nous voir marcher deux à deux, allant tout de travers et nous cramponnant à toutes les murailles *de bois*. Ce maintien n'est ni imposant, ni tout à fait plein de dignité. Comme nous étions recouchées et qu'on faisait un bruit affreux sur le pont, Sœur Vincent dit : « Ces braves gens-là ne nous laisseront pas mourir de notre belle mort ; quel bruit ! on ne dort pas mieux ici que dans la rue du Bac. Je ne puis m'occuper de mon examen. »

Mardi 13. Décidément, il en est de même que dans les grandes maladies : un jour bon et un mauvais. Nous sommes mieux aujourd'hui. Une de nous cependant n'a pu faire la sainte Communion. Après la Messe, nous avons pu monter sur le pont, et à dix heures, à la satisfaction de notre domestique, nous sommes allées déjeuner, ayant soin de tenir le mouchoir prêt, en cas d'accident. Deux de nos Sœurs sont parties avant la fin du repas. Les autres ont pu arriver jusqu'au bout.

Je ne vous ai pas encore dit l'ordre de la journée. Après la Messe, café, thé ou chocolat. On remonte sur le pont jusqu'à neuf heures et demie ; alors, déjeuner copieusement servi. A midi et demi, bouillon et verre d'eau sucrée ; à cinq heures, diner. Vous voyez qu'on ne meurt pas de faim, quand pourtant le cœur est assez solide pour tout cela. Nos estomacs se sont habitués difficilement à une telle quantité de mets, dont on ne peut, disait une Sœur, que prendre un échantillon. Toutes, nous aspirons à un réfectoire assaisonné d'une lecture pendant le repas, au lieu d'entendre ces voix confuses d'hommes parlant à la fois.

La mer a été très-violente, cette nuit ; nous avons été bien ballottées par le roulis, qui dure encore. Il est très-difficile de marcher, encore plus d'écrire, surtout comme nous sommes obligées de le faire, sur les genoux. Nous sommes assises sur des banquettes. Par moment il semble, tellement le bateau penche, que nous allons baiser la terre, ou l'eau plutôt ; un moment après, il se relève ; c'est à recommencer. Jugez de l'état de nos estomacs, pendant toutes ces inclinations. Nous ressemblons parfois à des encensoirs dans la main des enfants de chœur. On a des poissons qu'on enfarine, pour les mettre en friture. La mer est magnifique ; le bleu des vagues est parsemé d'une écume blanche comme de l'argent.

Midi. Toutes nos Sœurs ont des mines plus intéressantes les unes que les autres ; quelques-unes ont l'air de se pâmer ; les autres essayent de tricoter ; mais tout le monde a l'air fatigué. — Quatre heures. Grande nouvelle, on aperçoit une des îles Açores (Sainte-Marie) ; nous passons très-proche. On distingue très-bien, d'abord, de hautes montagnes, puis un petit village, enfin une ville. En même temps passe, tout près de notre bateau, une corvette suédoise, qui nous salue en abaissant trois fois son pavillon, salut que lui rend notre navire, en inclinant trois fois le sien. Plus loin, nous voyons un vapeur espagnol en route, dit-on, pour la Havane ; celui-ci est trop loin pour qu'on puisse échanger des civilités. Ce double incident rompt la monotonie du voyage. Tout le monde s'arme de longues vues ; une de nos Sœurs dit en regardant : C'est drôle ! je ne vois que la rivière. L'état sanitaire de la colonie se maintient, tout le monde a paru exactement à la salle à manger.

Mercredi 14. Le temps est très-calme. Les Açores passées, nous aurons beau temps jusqu'à la Martinique ; seulement la chaleur augmente. Ce matin, nous étions plus solides et avons pu rester à genoux pendant l'Élévation et la sainte Communion. Cette Messe, cette Communion donnent du bonheur pour la journée entière. Aujourd'hui, fête de S. Bonaventure, patron du voyage. Nous avons mangé, en l'honneur du Saint, des pastilles de gomme. Le soir, pendant qu'il y avait concert au salon, nous avons fait la prière en commun sur le pont.

Jeudi 15. La chaleur augmente toujours. Le beau temps continue. Le pont est devenu notre appartement de Communauté. Les unes écrivent, quoique bien peu commodément ; les autres tricotent ; tout le monde va bien. A la récréation, nos Sœurs m'ont souhaité une bonne fête ; c'est la Saint-Henri. Je défie Sœur Henriette d'avoir eu un bouquet pareil au mien. Je vous le donnerais en cent que vous ne devineriez

pas. C'était un vieil éventail, en forme de feuille, orné non sans beaucoup de goût de rognures de papier de toutes les couleurs, trouvées dans une de nos caisses. Je vous laisse à penser si l'on a ri, mais tout bas, parce qu'il y avait nombre de spectateurs. De mon côté, pour concourir autant qu'il était en moi à la solennité, j'avais fait mes avances et m'étais proprement parée. A peine cette cérémonie était-elle terminée qu'une autre, d'un autre genre, lui a succédé. Les matelots ont fait sur le pont une manœuvre pour s'exercer en cas d'incendie. Les Sœurs ont été invitées à descendre, sous peine d'avoir leurs cornettes inondées. Pourtant la curiosité était en jeu. Un domestique ayant dit qu'on pouvait, sans danger, aller au haut des deux escaliers, tout le monde s'est élancé; on craignait même d'être en retard; mais les premières sont arrivées juste pour recevoir des éclaboussures. Il aurait fallu voir comme tout le monde a dégringolé des deux côtés à la fois; l'escalier n'était pas assez large et les jambes agissaient bien vite. Une passagère, qui va au Pérou, est tombée dans la bagarre. Je ne puis vous dire combien on s'est amusé d'une panique pareille.

Vendredi 16. Rien d'extraordinaire aujourd'hui. Le Commandant nous a parlé, il est plein d'égards pour les Sœurs. Il trouve que nous nous couchons trop tôt; aussi, il a été décidé que, ce soir, notre repos n'aurait lieu qu'à neuf heures. Chaque jour nous sommes mieux. Ce soir, à l'heure de la prière, le Commandant est venu nous annoncer qu'on allait faire de la musique sur le pont. En effet, des matelots ont monté le piano, et des toiles ont été tendues tout à l'entour du bateau, puis des lanternes suspendues de loin en loin. Tout cet appareil, avec la symphonie qui préludait, nous reportait dans les petites comédies de la foire, à Sainte-Geneviève de Brabant, et ce qu'il y avait de plus curieux, c'était de nous voir à pareille fête. Il y a eu d'abord un duo de violon et piano; puis des chants. A huit heures, quand tout

ce monde est allé prendre le thé, nous avons décampé et fait notre prière, bien chaudement, dans le petit salon.

Samedi 17. Voici de l'important : il est question de se confesser ; tout le monde le désire, mais le mode d'exécution n'est guère convenable ; nous n'avons, en fait de confessionnal, qu'un rideau de serge verte. On l'a accroché dans le petit salon ; un prie-Dieu a achevé de composer l'*édifice*. Je vous assure, bonne Sœur, que nous avons été bien *modestes* pour suppléer au défaut de grille, et que les yeux n'ont pas dépassé la hauteur du parquet. Demain, à la deuxième Messe, qui se dira sur le pont, nous devons chanter ; le commissaire du bord nous accompagnera du piano.

Dimanche 18. Nous avons eu, à cinq heures et demie, une première Messe, dans le corridor de nos cabines ; à huit heures, la seconde a été dite sur le pont, qui était tout tendu de drapeaux. Nous avons chanté au commencement l'*Ave maris stella*, puis un *O salutaris*, *Qu'ils sont aimés, grand Dieu, tes tabernacles*, et enfin, le *Domine salvum fac*. Ce n'était pas trop mal. Quelle modestie ! allez-vous dire. Mais l'honneur ne nous en revient pas tout entier. Nous étions très-bien accompagnées par le piano. Cette messe était très-imposante ; beaucoup de passagers y assistaient, ainsi que le Commandant, qui nous a dit : « Je ne puis jamais aller à la Messe à terre, mais je ne la manque jamais à bord. » La chaleur augmente toujours ; la nuit, quoique la fenêtre ouverte, nous sommes dans un bain de vapeur, et nous nous réveillons toutes mouillées ; il fait beaucoup de vent, mais il est très-chaud. La mer est calme, unie comme un miroir ; elle balance bien moins, mais il est toujours difficile d'écrire ; de temps à autre les encriers se renversent ; le nôtre est le quatrième à qui pareil malheur est arrivé.

Lundi 19. Nous avons commencé la journée par l'assistance aux deux messes. Nous avons pu, aujourd'hui, communier, toutes, à la première et entendre la deuxième. Toutes,

par la pensée, nous nous sommes reportées à Saint-Lazare, et dans nos maisons respectives, toutes en fête aujourd'hui. Il me semble que S. Vincent, quoique bien affairé en ce jour, aura jeté un regard de protection particulière sur ses Filles qui l'invoquaient entre ciel et eau, et qu'il nous obtiendra bien des grâces, lui qui aimait tant les Missions étrangères. Ici, notre fête n'est pas très-brillante. Sœur Stéphanie est fatiguée, ainsi que plusieurs de nos Sœurs, qui sont allées se reposer dans leurs cabines.

Midi. Il est trois heures de l'après-midi en France ; on s'y prépare pour les Vêpres. Ici, nous ne sommes que six sur le pont ; on étouffe. Grâce à mon origine méridionale, je souffre moins de la chaleur et je puis écrire, tandis que les autres n'ont pas le courage de se remuer ; c'est [bien quelque chose. De gros nuages montent à l'horizon. On nous plaint beaucoup à bord à cause de notre costume. Le Commandant surtout ne comprend pas que S. Vincent n'en ait pas établi un plus léger pour les temps de chaleur. Si vous saviez comme je suis heureuse sous mon *vieil et respectable* habit, qui ne craint rien, et me met plus à l'aise que les beaux habits de nos Sœurs, redoutant sans cesse les taches inévitables à bord, sans compter l'humidité de la mer, qui altère tout, ciseaux, chapelets, etc. Tout est déjà noir comme du charbon, et il faut un courage surhumain pour tricoter, et faire manœuvrer des aiguilles rouillées comme si elles avaient été trempées dans l'eau.

Mardi 20. Il pleut ; nous avons fait l'exhibition de nos parapluies ; malgré cette précaution, les cornettes ont attrapé passablement de taches. Le tropique a été dépassé, hier ; nous sommes sous la zone torride. Hier, le Commandant est venu passer la récréation du soir avec nous ; il nous a parlé de sa vie de marin, de cette vie qu'il aime tant, et dont il craint bien de ne pouvoir se passer, lorsque, dans quelques mois, il aura sa retraite. Il est bon par excellence, et a même

un fond très-religieux. Il nous a parlé avec émotion de sa mère, qu'il a perdue, il y a peu de temps. Aujourd'hui, il nous a apporté des livres, entre autres *La terre et les mers*, que vous connaissez.

Mercredi 21. Voilà quinze jours, déjà, depuis notre embarquement; le temps paraît long, à quelques-unes surtout. Une de nos Sœurs me disait tout à l'heure : « On voit bien que vous n'êtes pas malade, vous, car le temps ne vous dure pas. — Ne vous plairait-il pas de retourner ? — Oh ! non, il n'y a pas danger que je recommence une pareille vie. » On sent que la terre est proche ; les bagages des passagers pour la Martinique sont déjà sur le pont. Pour nous, il y a encore sept jours de navigation à faire sur ce vapeur.

Judi 22. Les préparatifs du débarquement continuent. Ce soir, dit-on, à neuf heures, nous serons à la Martinique. « Quel bonheur ! dit une de nous, de sentir que ça ne marche plus, et que cette machine ne vous envoie plus des coups de poing dans le dos. » Une autre : « Allons-nous savoir marcher droit, quand nous serons à terre ? » Car vous savez que nous ne traversons pas le pont, dans sa longueur, sans quelque appui, et encore sommes-nous loin de suivre la ligne droite. Une de nous a même pris un billet de parterre ; pour mon compte, je fais mon possible pour ne pas tomber ; je serais un géant renversé. Il a été décidé que nous ne nous coucherions pas sans avoir vu la terre, quoique le vapeur ait souffert du retard. A neuf heures, on commence à sentir les algues, les plantes marines de la côte. Mais tout le monde n'est pas courageux ni curieux, pour attendre ainsi. Deux de nos Sœurs, après avoir dit vainement : « *Anna, ma sœur Anna, ne vois-tu rien venir ?* » se décident à aller se coucher ; arrivées sur la passerelle, on tire une fusée sur leurs têtes, ce qui les fait rétrograder de notre côté ; elles sont accueillies par nos éclats de rire.

Vendredi 23. Aussitôt levées, nous avons pris un canot.

pour aller à terre. Nous nous sommes acheminées vers l'église de Fort-de-France, à travers une campagne magnifique, dont les arbres, pas plus que la verdure, ne ressemblent en rien à ceux de notre patrie. Figurez-vous, bonne Sœur, des paysages étagés en amphithéâtre ; puis, des huttes de nègres, de couleur brun foncé, disséminées çà et là sous la verdure. D'un autre côté, la mer et des vaisseaux, des embarcations de toute espèce et de toute grandeur ; il ne manquait qu'un peu de soleil, car la pluie nous a toujours accompagnées. En passant, nous avons vu la statue en marbre de Joséphine de Beauharnais, mère de la reine Hortense et première femme de Napoléon I^{er} (Joséphine est née à la Martinique). L'église est assez grande, bien ornée, mais un peu basse ; nous avons communie dans la chapelle de la Sainte Vierge ; puis, après une seconde messe, nous nous sommes préparées à nous confesser, voulant nous passer ainsi de notre *confessionnal de bord*. Celui qui nous a servi était garni d'une *vénérable poussière*, dont chacune de nous a emporté généreusement une partie. Après la Confession, une négresse, dont les boucles d'oreilles pesaient bien, je crois, seize grammes, nous a conduites chez les Sœurs de Saint-Paul de Chartres, qui desservent l'hospice. Là, nous avons déjeuné à la hâte, de peur de contracter la fièvre jaune qui y règne, et nous avons regagné le bord. Ici, un spectacle des plus pittoresques nous attendait. Deux ponts-levis reliaient la vapeur à la terre, et servaient de passage à deux bandes de nègres qui portaient le charbon, sur leurs têtes, dans de grands paniers. Vous dire le coup d'œil de cette foule d'êtres, au costume le plus ridicule, avec la figure la plus repoussante, serait difficile. Les hommes portent des chapeaux de paille de dame, ornés, en guise de plumes, d'une touffe de copeaux ; les femmes, bien plus ridicules encore, ont une simple jupe, quand elles en ont une. On dirait qu'elles ont noué un torchon autour de leur taille ; elles ont, bien plus

que les hommes, le cigare ou la pipe à la bouche. On voit bien là ce qu'est la femme sans le Christianisme ; elles ont l'air bien plus dégradées que les hommes. Comme ce peuple est essentiellement ami de l'*harmonie*, ce travail se fait, depuis ce matin, au bruit de la musique, qui nous assourdit avec une persévérance sans égale. Voici en quoi elle consiste : un nègre, assis sur un tonneau, tape avec ses mains sur un tambour appelé *tam-tam*, placé entre ses jambes, mais avec une espèce de furie, et comme avec une dislocation complète de tous ses membres ; rien qu'à le voir, j'en ai eu mal aux bras. Derrière lui, un autre, debout, frappe avec deux morceaux de bois sur le tonneau où le premier est assis avec un sang-froid qu'on ne peut s'expliquer. Notez que c'est toujours le même air, si c'en est un. Sans cette musique ils ne travailleraient pas. Tout cela, ce soir, va se terminer par un bal, qui donne, dit-on, une juste idée des sabbats où se rendaient les sorcières du moyen âge. De temps en temps, des chants rauques et aigus viennent se mêler à cette délicieuse musique. Dans l'après-midi, des Messieurs, à bord du vapeur, ont fait plonger sept à huit petits nègres, pour trouver des pièces de monnaie qu'ils leur jetaient. Celui qui, plus heureux que les autres, trouvait le sou lancé, le mettait dans sa bouche ; ils en gardent ainsi pendant quelque temps jusqu'à dix. Ils sont, comme je disais en plaisantant, habillés de *maroquin*, et ne portent guère plus de vêtements qu'Adam dans le Paradis terrestre. C'est très-convenable, ici, de se promener en simple chemise, surtout les enfants ; ils ont l'air de se croire en robe de chambre. C'est à présent surtout que je regrette de n'avoir pas continué à apprendre le dessin ; j'aurais pu vous envoyer des tableaux de genre qui vous auraient fait bien rire. Nous partirons à minuit. Le paysage est bien beau, mais j'aime encore plus la pleine mer. Je le disais hier, quand une Sœur me répondit : « Je vous re-

mercie, j'aime mieux jouir de la *Création*. Je ne comprends pas votre goût, peut-on se plaire dans un endroit pareil? Tenez, vous êtes *sans cœur*. » Dans les moments de tribulation, de petites reparties spirituelles, aussi bien reçues que bien dites, ne font pas mal. Je ne vous décrirai pas le *bal* du soir, c'est une scène étrange et qui ne peut se définir. Les nègres avaient allumé de grandes torches pour éclairer les monceaux de charbon; puis, au son de l'inévitable *tam-tam*, ils ont continué le chargement. Ils reçoivent un jeton pour chaque panier qu'ils apportent. Celui ou celle qui est le plus habile reçoit une *couronne*. Le son agréable de cette musique, qui est pour eux un stimulant, produisait sur nous l'effet d'un soporifique. Aussi, à l'unanimité des suffrages, toutes ont décidé de prendre le chemin du lit. Assise sur le nôtre, je voyais l'*orchestre* et le *bal*. Un d'entre eux avait la voix enrouée, à force de crier, mais il continuait quand même. Vers une heure du matin, le canon a annoncé le départ, et nous avons recommencé à voguer de plus belle.

Samedi 24. Nous sommes de nouveau en pleine mer; cela fait plaisir. Hier, ce bateau, sans mouvement, avait l'air d'un corps sans âme. La mer est secouée; mais le peu de temps que nous avons passé à terre nous a fortifiées, et personne ne s'avise d'être fatigué. Beaucoup de passagers ont débarqué à la Martinique; d'autres ont changé de bateau, de sorte que le pont semble un peu désert. Dans la salle à manger, une table entière est vide de ses habitués, et nous d'autant plus libres de ce côté-là. Le temps va passer bien plus vite, car nous avons encore bien des *translations* à faire de nos personnes et de nos colis, avant d'être au Pérou.

Dimanche 25. Comme il y a huit jours, nous avons communiqué à la première Messe, et chanté à la deuxième. Seulement, cette fois, c'était mieux préparé. Nous avons chanté: *Quand les flots battent la nacelle; O Notre-Dame de la*

Garde; Je veux te voir, pour t'aimer davantage, et le Domine salvum fac. C'est le troisième dimanche à bord, et probablement le dernier; nous espérons être, dimanche prochain, à Panama. Ce qui nous amuse depuis hier, c'est que nous tâchons de retenir le chant des matelots; il est en bas breton et rappelle un peu celui des ramoneurs : « Sur le bord de France, que S. Vincent aime tant. » Le Commandant, à qui nous en avons parlé, nous a dit que le docteur nous en donnerait la musique. J'ai assez de facilité pour imiter ces choses-là et faire rire nos Sœurs. On dirait à entendre chanter : *Oh ! oh ! oh ! Kernemen*, un vrai matelot. Ce qui a le plus amusé, c'est que je leur ai dit avoir pris cela pour sujet de mon oraison. Cela veut dire : En avant, matelots. Eh bien, ne sommes-nous pas comme des matelots sur la mer de ce monde ? ne faut-il pas sans cesse nous répéter : En avant ! pour ne pas reculer dans le chemin du Ciel ? Sans y penser, je vous répète mon oraison, et cela, pour me justifier. Ce matin, au déjeuner, on nous a servi une espèce de jus d'herbes, si bien pimenté, que presque personne n'a pu le manger ; voilà le genre de cuisine qui nous attend sur le vapeur anglais ; aussi, pendant ces huit jours, serons-nous réduites aux pommes de terre à l'eau. Patience ! le *Pérou*, la terre promise approche.

Lundi 26. Ce matin, pendant la Messe, les matelots ont jugé à propos de laver la partie du pont qui est au-dessus du corridor où se dit la Messe, de sorte que nous aurions pu chanter *Asperges me* ; il a fallu entendre la Messe, en se réfugiant dans tous les coins, et en changeant deux ou trois fois de place ; il pleuvait comme dans la rue. Il y aurait vraiment de quoi rire sans la gravité de la circonstance. L'autel a été tout juste préservé. C'est une petite malice qu'on nous a faite. On dit que, ce soir, nous serons à Sainte-Marthe ; mais comme le vent est favorable, le bateau est en avance. M. le Commandant nous a montré, ce soir, l'étoile

polaire que vous voyez si bien du côté de la cour de la maison, et que nous ne verrons plus à Lima. Le ciel était magnifique, parsemé d'étoiles, de constellations, qu'on ne voit pas en France. Dans le lointain, le ciel était sombre; des éclairs splendides déchiraient la nue. Dans la nuit, le bateau, dont les vagues battaient les flancs, ressemblait à une vraie balançoire : le lit penchait tantôt à droite, tantôt à gauche. Je croyais à tout moment faire la culbute.

Mardi 27. Après la Messe, à notre arrivée sur le pont, nous avons aperçu la terre. Impossible de décrire le ravissant panorama, déroulé devant nous. Au loin, ces montagnes, des plus hautes du globe, dont le sommet, recouvert de neige, étincelait aux rayons du soleil levant; puis, en avant du tableau, des collines, couvertes de cactus et d'aloës, autrement beaux que ceux que l'on voit en France; des rochers grisâtres, contre lesquels la mer venait se briser; enfin, une ville (Sainte-Marthe) avec une belle cathédrale, dont le dôme et le clocher se dessinaient sur l'azur du ciel.

Neuf heures. Nous voilà arrêtés. Des pirogues, creusées dans un arbre et montées par des Indiens, accostent le vapeur et nous amènent des passagers, des visiteurs, drapés dans des couvertures rayées. Une chaloupe du vapeur est descendue à terre; elle ramène le Consul français, qui est très-content, à ce qu'on a dit, de venir déjeuner à bord. On voit sur la côte bien moins de nègres qu'à la Martinique; ce sont des Indiens, à la figure moins disgracieuse, dont les traits se rapprochent davantage de la race européenne. Le pays est enchanteur et très-riche; les montagnes qui nous avoisinent, renferment des mines d'argent, non exploitées. La végétation est très-belle, mais la campagne est très-peu cultivée. La chaleur qu'on endure ici fait peur aux Européens.

Onze heures. Le bateau se remet en marche; nous voilà reparties. Un vapeur anglais vient de nous adresser

son salut, que nous lui avons poliment rendu. Le pont a repris son aspect accoutumé, il a perdu quelques promeneurs et en a repris d'autres.

Demain soir, nous toucherons à Colon, à dix heures du soir, mais nous ne débarquerons que le lendemain. Nos bagages vont, demain, être hissés sur le pont ; c'est pour nous un vrai cauchemar. Nous regrettons toutes de quitter le vapeur français, où tout le monde est si bon pour nous. Le Commandant passe régulièrement une partie de la récréation avec nous, et nous explique avec une bonté sans égale ce que nous lui demandons ; les autres officiers du bord sont très-bons aussi, ainsi que les passagers ; quelques-uns vont au Pérou ; il s'y trouve une famille entière qui vient de Rome ; puis, une dame qui retourne à Lima, avec ses trois enfants. La plus jeune, qui n'a que deux ans, égaye tout le monde par ses gentilleses : on dirait un petit bébé ; elle a commencé par avoir peur de nous ; à présent elle joue avec les Sœurs.

Voilà trois semaines que nous avons quitté la France, et la partie la plus ennuyeuse commence, à mon avis, par rapport aux modifications du voyage, quoiqu'on nous annonce des pays superbes à parcourir. On nous prédit aussi les moustiques, qui nous attendent à Colon, et dont la piqure préserve d'attaques d'apoplexie ; nous qui ne sommes pas taillées pour cela, nous les accepterons en expiation de nos péchés.

Mercredi 28. Des éclairs éblouissants nous ont servi de lumière pour nous habiller. Pendant la deuxième Messe, le tonnerre a grondé assez près de nous ; mais l'orage s'est dissipé, à mon grand regret, car j'aurais aimé d'en voir un à bord. Sœur Félicité m'a dit : « Ma chère, j'ai cru que le bon Dieu vous avait exaucée. Peut-on désirer des choses pareilles ! Vous ne vous plaisez que dans le tapage, vous ! » L'orage en nous quittant nous a laissé la pluie ; ce n'est pas gracieux pour notre dernière journée à bord de *l'Eugénie*.

Depuis le déjeuner, les préparatifs du départ commencent ; on remet tout dans nos sacs, pour être prêtes à débarquer, demain matin. J'ai bien du chagrin de quitter ce bateau ; car vous le savez, bonne Sœur, je suis comme les *chats*, je m'attache aux *maisons*, et à défaut, aux *bateaux*. Il fait un peu moins chaud que ces jours derniers ; pour vous donner une idée de la *température* de nos personnes, je vous dirai qu'un morceau de cire d'Espagne, qui était dans un petit sac, au fond de notre poche, a fondu ni plus ni moins que si j'eusse été moi-même une bougie, et a pris l'empreinte d'une médaille, si bien que l'on croyait que je l'avais fait exprès. Tous les soirs en entrant dans nos cabines nous n'avions pas seulement dénoué nos tabliers, que nos *physionomies* devenaient luisantes comme si elles avaient été barbouillées de beurre. On dit que nous aurons encore plus chaud ; cela me paraît incroyable, ou bien nous fondrons avant d'arriver.

Jeudi 29. Voici le jour d'arrivée à Colon. Je reprends d'hier au soir. Grande rumeur : on a cru arriver à Colon, mais nous avons fait fausse route. Les montagnes qui bordent la côte se ressemblent tellement, et le temps était si sombre que le Second y a été trompé, et nous a fait faire une promenade un peu longue. Ce matin, nous avons aperçu des collines, des rochers, pendant très-longtemps, sans arriver jamais. Comme nous comptions prendre le train de dix heures pour aller à Panama, plusieurs avaient défait leurs lits, ôté leurs draps ; précaution bien inutile, car nous ne sommes arrivées qu'à une heure ; le bateau n'était amarré qu'à trois heures et demie, et les bagages à terre qu'à cinq heures. Pendant ce temps, le train ne nous avait pas attendues. Hélas ! jusqu'au dernier moment nous étions à nous dire, parapluie et sac en main : Partons-nous ? ne partons-nous pas ? Une estafette arrivait : On va partir dans une heure. Un moment après : On ne part que demain.

— Mais non, disait une autre, on part ce soir. Je n'ai jamais mieux compris que le doute en matière de Foi dût être affreux, puisqu'au sujet d'un simple départ, il était si pénible.

Nous voilà arrêtées en face de *Colon*. Un vapeur américain, amarré tout près de nous, fait son chargement de charbon. La ville, qui n'a pas l'air d'être considérable, offre un aspect original. On aperçoit, du bord, un hôtel anglais; puis, à l'ancre, plusieurs vaisseaux étrangers; le nôtre seul porte le pavillon français. Demain, nous partons à sept heures, et probablement sans messe; ce sera un vrai vendredi, jour de jeûne.

Vendredi, 30 juillet. Hier au soir, M. le Commandant nous a fait ses adieux, après la visite que quelques-unes de nous sont allées lui rendre, pour le remercier de ses bontés à notre égard; puis, comme nous partons à sept heures, et que nous ne pourrions prendre que le thé, il a fait porter dans nos cabines, quoique cela ne se fasse pour personne, des provisions pour déjeuner en chemin de fer. Ce matin, après notre prière, nous avons quitté, non sans chagrin, *l'Impératrice-Eugénie*. Il nous semblait quitter encore la France. Je ne puis vous dire assez combien tout le monde, officiers, employés, ont été bons pour nous. On voit, dans ces occasions-là, combien le bon Dieu protège et dispose tout en faveur de ceux qui sont à lui. J'oubliais de vous dire que, la veille du départ, nos Sœurs ont fait une distribution de médailles, croix, chapelets, images, etc., à tout le monde; depuis M. le Commandant jusqu'aux mousesses, tout le monde en voulait. Nous ne pouvions plus traverser le pont, sans être accostées par des matelots qui en demandaient pour eux, pour leurs femmes, pour leurs enfants. Ils promettaient tous de la porter. Nos Sœurs, à bout de ressources, ont détaché celles même de leur chapelet, pour pouvoir suffire aux demandes. Le docteur avait été le premier à réclamer un pieux souvenir, qui devait, disait-il, lui porter bonheur. Ce bon Mon-

sieur a fait la campagne de Crimée ; atteint du typhus, il a été de la part de nos Sœurs de Constantinople l'objet des soins les plus délicats ; aussi est-il toujours heureux d'en rencontrer. En quittant le bateau, plusieurs de ces Messieurs sont venus à la gare, pour nous aider à obtenir, avec la protection du Consul français, la demi-place au chemin de fer. Grâce à eux, il y a eu une économie de plus de 800 fr. Quelques minutes après nous étions dans le train, qui ne ressemble en rien à ceux de France. La locomotive a une cheminée qui se termine par une ouverture, évasée comme la pomme d'un arrosoir. Au lieu de charbon, on chauffe avec du bois ; puis, les wagons sont disposés de manière à ce qu'on peut se promener d'un bout à l'autre dans le train. Chaque wagon contient soixante personnes. Au lieu du sifflet, il y a une espèce de trompe, comme celles dont se servent les bergers pour appeler les bœufs. Ce voyage en chemin de fer était une délicieuse promenade, les yeux ne suffisaient pas à tout voir. Le chemin est tracé à travers une forêt vierge. Je ne puis vous dire, bonne Sœur, tous les beaux paysages que nous avons vus : des arbres, dont le feuillage ressemble à celui du palmier, y étaient très-nombreux ; dans certains endroits, les arbres étaient si serrés que la verdure en devenait sombre ; des lianes entouraient et enveloppaient tous ces arbres. Il y a quelque chose d'étrange à apercevoir ces solitudes où jamais encore le pied de l'homme n'a passé. De temps en temps, les arbres s'éclaircissaient, ce qui annonçait l'approche d'une gare, ou d'un village, c'est-à-dire de quelques huttes, formées de pieux, recouvertes de branches et de feuilles ; là-dessous, on apercevait des familles entières de vrais sauvages, noirs ou cuivrés pour la plupart. Les enfants, sans autre vêtement qu'un chapeau, les femmes en robe ou haillons bien blancs, car leur linge est d'une propreté remarquable. Bon nombre étendaient leur lessive. Plusieurs sortaient devant leurs cases

au bruit de l'arrivée du train, et nous envoyaient de la main de gracieux saluts, les enfants surtout ; une petite fille de cinq ans, en chemise, ne pouvait se lasser d'agiter sa petite main. Pauvres gens ! comme ils ont l'air abandonné ! il me semble que j'aurais eu bien du plaisir à faire la classe à tous ces petits négrillons ! Le trajet a duré cinq heures ; à toutes les stations, un voyageur cueillait des fleurs magnifiques, telles qu'on en voit dans les serres, en France. On voit qu'ici la nature a répandu toutes ses richesses avec profusion. Certaines clairières, dans cette forêt, étaient mille fois plus belles que les beaux parcs de notre pays. Ajoutez à cette richesse végétale des oiseaux charmants, des papillons de toutes les nuances, des troupeaux de bœufs aux cornes effilées, des chevaux, paissant sur la lisière de la forêt, et vous aurez une faible idée du tableau que nous avons contemplé pendant ce trajet.

Arrivées à Panama, la scène avait perdu de sa beauté. D'abord il a fallu prosaïquement veiller à nos effets ; puis, se diriger vers l'hôtel à travers des rues qui, jadis, ont dû être pavées. Elles auraient besoin de l'application de l'évangile du quatrième dimanche de l'Avent : *les chemins tortueux deviendront droits*, etc. Comme à la Martinique, tout le monde sortait pour nous voir ; on n'eût pas fait davantage pour une procession. Nous sommes arrivées à l'hôtel après une demi-heure de marche. Cet hôtel, avec sa triple galerie intérieure, en bois, ressemble aux chalets suisses. On dirait que nous sommes à la tour de Babel : chacun parle sa langue ; les uns causent, les autres chantent. Il y a beaucoup de monde à cause du départ des deux bateaux. Parmi les personnes qui vont s'embarquer sur *l'Eugénie*, se trouvent Mgr l'Archevêque de Quito et M. Theilloud, lazariste, qui vient de Lima. Ce dernier nous a apporté deux lettres du Pérou, une de la bonne Visitatrice, qui nous dit que nous serons les bien venues et les bien reçues, et une autre, d'une de ses

compagnes, qui nous donne des détails sur les Maisons de Lima, et des Sœurs, qui nous y attendent à bras ouverts. Il nous tarde bien, à nous, de les voir et de les connaître. Hier au soir, Mgr de Quito nous a reçues, et nous a témoigné le plaisir qu'il avait de nous voir, et le plaisir, plus grand encore, qu'il aurait de nous avoir. Il va demander des Sœurs à Paris. Mgr le Légat apostolique du même pays nous a dit quelques heures après les mêmes choses. Mgr de Quito est fort bien, d'une simplicité charmante; il est jeune et n'a à peine que quarante ans. Il aime beaucoup S. Joseph, et il dit. Il n'en faut pas davantage pour lui acquérir mon estime. Mgr le Légat nous a dit aussi combien les Sœurs sont désirées à Quito; que tout le monde, même les plus pauvres gens, ont voulu donner pour contribuer à la fondation, tandis qu'une souscription pour un théâtre n'a rien produit. « Si vous venez, nous a-t-il dit, vous serez reçues avec enthousiasme; on fera des arcs de triomphe sur votre passage. » Jugez, ma bonne Sœur, si ce n'est pas *séduisant*. Ce qui l'est plus encore, c'est que le peuple est très-bon et très-pauvre; que dans cette république (de l'Equateur), il faut être catholique pour être citoyen. C'est, dit-on, un des pays les plus religieux du monde; mais quant à l'instruction et pour le soin des pauvres, tout est à faire. Nous avons promis à ces bons Prélats de bien prier, afin qu'ils réussissent auprès de notre Très-Honoré Père. Nous avons obtenu; à l'hôtel, d'être servies dans une chambre à part; mais il y règne une malpropreté à dégoûter les meilleurs appétits; il en est de même des chambres. Nous sommes allées visiter la cathédrale de Panama. Il a fallu entrer par une porte latérale, gardée par une famille de chats. Je ne puis vous dire l'humidité de cette église: les pavés, les murs sont recouverts d'une mousse verdâtre; l'église ressemble à un cimetière. Elle est dallée de pierres tombales, en marbre blanc; tout à l'entour, intérieurement, ce sont des mausolées. Les autels,

en bois, avec des colonnes sculptées, sont peints de diverses couleurs; mais les grilles, les balustrades, sont en bleu clair; ce qui est bien laid. Le maître-autel est revêtu d'argent au lieu de marbre. Les chandeliers, très-grands, sont en argent. A la place des vases de fleurs, de grands cœurs; avec leurs socles, les porte-missels; tout cela est en argent. Dans la chapelle où est le Saint-Sacrement, le fond représente un Christ mourant, de couleur naturelle, en relief. Le linge qui entoure le corps est en dentelle avec un nœud violet; la Sainte Vierge est à ses pieds, portant une robe rose, avec un par-dessus en tulle, brodé d'or; puis une chape violette, garnie de galons d'argent; sur la tête, un voile en dentelle, et un diadème en argent, étalé en auréole. S. Jean est habillé à l'avenant. Il en est de même de toutes les statues de l'église. S. Sébastien porte un pantalon en velours rouge, à la zouave, galonné d'or. Il en faudrait long pour tout vous décrire.

31 juillet. Nous nous sommes levées à quatre heures pour être à temps à la Messe, qui ne s'est dite qu'à sept heures. Aussi plusieurs, pour profiter de leur temps, ont fait l'*oraison de quiétude*. A la Messe, il a fallu, pour ne pas tomber en syncope (car il n'y a pas de chaises), chercher de petits marchepieds, hauts comme celui de l'autel de l'Ouvroir. A huit heures, quelques-unes sont allées à la grand'Messe; d'autres sont restées pour garder les effets dans les chambres, où ils ne sont pas en sûreté. Toute la journée, il a été question du départ, d'abord fixé à deux heures, puis à cinq. Il nous tardait de quitter cet hôtel; c'est surtout à Panama qu'en fait d'hôtel le meilleur ne vaut rien. A cinq heures et demie, nous sommes parties de l'hôtel, pour nous rendre au vapeur anglais. Là, il s'est passé une scène amusante. Le pont, jeté sur le bord, et sur lequel il fallait passer, était d'une pente effrayante; les ballots, les malles glissaient très-bien dessus; il en a été de même des personnes; malgré deux chaînes

de fer, tendues en guise de parapet, on arrivait bien plus vite qu'on ne l'aurait voulu, et en faisant des glissades vraiment comiques. Dans ce bateau, les balancements ne nous ont pas manqué; c'était effrayant. Une heure après nous arrivions au vapeur nommé *le Pérou*, et, quelques minutes après, nous étions installées dans les cabines. Ce n'est plus du tout comme sur le vapeur français. Nous sommes six dans chaque cabine. Elles sont mieux ornées, mais moins propres. Chaque couchette est fermée de rideaux en velours bleu. Sur le premier bateau nous n'étions que deux par cabine, et personne n'était obligé de grimper dans une couchette supérieure; cette fois, il fallait s'y résoudre. J'étais désignée pour coucher dans le haut. Quand, le soir, j'ai dû opérer mon ascension, j'ai pris trois fois mon essor; mais impossible de parvenir, empêchée que j'étais par les rires excentriques de l'assistance et de moi-même. Le lendemain seulement, nous avons découvert l'échelle destinée à faciliter l'ascension. J'ai pourtant changé de couchette, pour ne plus entendre Sœur Joséphine me crier : « Prenez garde, comme votre lit craque ! vous allez me tomber dessus, » chose à laquelle je n'avais nullement songé.

Dimanche 1^{er} août. Comme tout le monde est fatigué, qu'il n'y a pas de messe à entendre, nous restons un peu tard au lit. « Vous vous levez ? dit une Sœur. — Non, répondit l'autre, les *vêpres* ne sont pas sonnées ; » et nous voilà bien tranquilles, lorsque nous arrive le garçon (il n'y a pas de femme de chambre). Il vient nous demander ce que nous voulons prendre. Notez qu'il ne parle qu'en anglais et en espagnol, et ne sait que dire en français : « Mesdames, manger. » Nous avons répondu avec tout notre savoir : *Cuatro café, una té*. Il nous a alors servi ce que nous demandions. Les plus fortes se sont habillées, et sont montées sur le pont, disposé différemment que le vapeur français; le balancement y est

plus fort, pour trois raisons : la première, le pont est plus élevé ; la deuxième, le bateau est plus petit, et la troisième, le tangage est très-fort. Nous recommençons notre apprentissage ; la tête tourne ; survient un orage violent qu'il serait beau de considérer sur le pont, car, même des cabines, les éclairs sont éblouissants, et les roulements du tonnerre autrement plus forts qu'à terre.

Mais voilà que plusieurs d'entre nous se voient obligées de se recoucher, la minorité se rend au déjeuner. Ce ne sont plus les attentions du bateau français ; c'est le cas de se dire : Mange, si tu veux ! On ne se sert qu'en tremblant, de peur de rencontrer de ces sauces si bien primentées que le palais en est emporté. Tout près de nous, sont quatre Anglais doués d'un appétit effrayant ; les plats disparaissent devant eux. Puis vient l'inévitable thé, non un bol, mais une soupière. Après le déjeuner, je veux essayer du pont ; mais les maux de cœur me renvoient dans la cabine ; on n'est bien que là. Le soir, notre garçon vient encore nous demander ce que nous voulons. Nous étions toutes couchées ; je lui crie *Sopa* (soupe) ; il en apporte. C'était une espèce de sauce, ayant, en guise de pain, de petits morceaux de foie, puis des gâteaux et le thé. Je ne suis plus étonnée de ce que les Sœurs de l'étranger ont tant de simplicité ; il n'est rien de tel pour en donner que des voyages comme celui-ci.

2 août. Même répétition. Déjeuner au lit, souper au lit, et singulier embarras pour se faire servir quand on ne sait à peu près que sa langue.

3 août. Le vent est contraire ; les balancements sont très-forts. A déjeuner, la table balance devant nous ; cela suffirait pour donner mal au cœur, si on ne l'avait déjà. Nos Sœurs ont vu aujourd'hui une baleine et des poissons nommés souffleurs. Le temps commence à paraître long, surtout sur ce bateau, qui n'est plus la France.

4 août. Les soubresauts ont augmenté tellement que nous étions obligées de nous cramponner à nos lits pour ne pas tomber. Le bateau, le matin, ralentit sa marche ; nous quittons la mer, et nous entrons dans un fleuve d'une largeur immense. Il apparaît bordé d'une forêt vierge, qui s'éclaircit en approchant de Guayaquil. — Midi. Le bateau s'arrête vis-à-vis la ville, qui a un magnifique aspect. Le clocher de la Cathédrale domine la ville. A peine sommes-nous arrivées, que Mgr l'Évêque vient nous saluer et nous inviter à descendre à terre. Nous le remercions beaucoup, mais ne pouvons profiter de son offre. Ce bon Evêque parle beaucoup mieux le français que ceux que nous avons vus à Panama. — Trois heures. Le bateau est entouré d'habitations flottantes, venant pour vendre des fruits et autres produits du pays. On apporte surtout des *naranjas*, oranges qui sont achetées avec empressement. C'est qu'il faut avoir goûté de cette cuisine du bateau anglais pour les apprécier. Hier soir, une de nos Sœurs prend un petit gâteau qui ressemblait à un macaron ; mais à peine y a-t-elle goûté, horreur ! il était poivré de sorte qu'il a été donné aux poissons. Au diner, j'avise des gâteaux qui avaient bonne mine. Je dis à ma voisine : « Voulez-vous que nous en partagions un ? » Sur l'affirmative, nous commençons à le goûter ; c'était absolument de la pommade ou du savon de toilette. Puis, fiez-vous aux apparences, ne sont-elles pas trompeuses ? Autre aventure. Dans une cabine, une Sœur demande de l'eau chaude ; le garçon comprend de l'eau de Seltz, et dit : 12 réaux la bouteille. A table, c'est autre chose ; on ne nous parle pas, mais on rit à notre arrivée, ce qui signifie en toutes les langues : Nous nous moquons de vous. Il y a quelques Sœurs que cela gêne ; d'autres le sont par tous ces ingrédients mis dans les sauces, et dont nos estomacs français ne s'accommodent pas.

5 août. Toute la nuit le plus grand vacarme règne à bord ;

on charge des marchandises pour le Pérou, le Chili, etc. Ce matin, bien avant le jour, nous avons entendu des cris affreux à la porte de notre cabine (elle ne peut fermer en dedans); jugez de notre peur; heureusement, nous sommes aguerries. Ces cris étaient poussés par un homme qui s'était embarqué sans être vu, comptant voyager gratis; on l'a battu et puis, remis à terre. A six heures, un canon, bien enrhumé, a annoncé le départ; nous avons vu la terre très-longtemps, cette fois, la terre du Pérou; la journée s'est passée sur le pont. Hier encore, la chaleur était très-forte; aujourd'hui, il fait froid; tous les passagers sont habillés d'hiver; le froid est venu sans transition, il faut des précautions pour ne pas prendre du mal. Nous avons quitté le pont pour ne pas geler sur place.

Vendredi 6 août. Ce matin, nouvelle halte. Nous avons dégringolé de nos lits pour voir la terre. Le bateau était amarré non loin du bord. Au pied de hauts monticules de sable est adossée la ville; pas un brin d'herbe à l'entour des maisons. Jusqu'à deux heures, on a chargé le navire de charbon, de bestiaux, de volailles, de fruits. Ce qui était curieux, c'était de voir monter sur le pont plus de cent bœufs. On leur mettait une espèce de selle sous le ventre; puis, on l'accrochait à une poulie; au signal, voilà ma bête hissée, les quatre pattes en l'air, et si étonnée qu'elle ne pensait même pas à crier. Un de ces animaux, une fois détaché, n'a pas voulu suivre ses camarades et s'est sauvé sur l'arrière; c'était pendant le déjeuner; nous l'avons vu faire deux fois le tour de la salle à manger. Il a voulu visiter le bateau; c'est tout simple de prendre connaissance des lieux qu'on doit habiter. Ce matin, Sœur Félicité, à qui j'ai dit: «C'est la Transfiguration; disons comme S. Pierre: qu'il fait bon d'être ici! — Ah bien! a-t-elle répondu, si S. Pierre avait été dans cette cabine, je crois bien qu'il n'aurait jamais dit pareille chose. Qu'il me tarde

d'être à terre, et non au milieu de tous ces hommes! Vraiment, on n'est jamais tranquille! » Aujourd'hui, le bateau ressemble à une foire. On vend, on achète. Plus que deux jours, et nous serons au bout : le bateau s'ébraule pour ne plus s'arrêter qu'au but. Nous quitterons avec joie le vapeur anglais, où, comme me dit un passager, nous sommes si *mal traitées*. Je ne sais si je vous ai dit l'ordre du jour, chez les Anglais. Le matin à sept heures, thé ou café; à neuf heures, déjeuner. La table est toute couverte de plats en argent; à un signal, tous les couverts sont enlevés à la fois, et chacun se dépêche de demander de son mieux ce qu'il veut; on entasse sur la même assiette les divers mets, car les plats disparaissent sans retour. Ces bifeacks énormes font peur à voir; pour nous, nous avons surtout fait honneur aux pommes de terre en robe, le seul mets qui soit naturel. A midi, collation de viande froide, beurre, etc. A quatre heures, dîner : ce qu'il y a de particulier, c'est que le dessert consiste d'abord en gâteaux; puis, quoiqu'on soit encore à table, on enlève tout, nappe, couteaux, serviettes, etc. Les premiers jours, nous avons cru le dîner fini, il n'en était rien; alors le fruit arrivait, oranges, ananas, mangues; depuis, nous nous sommes ravisées et sommes restées jusqu'à la fin du repas.

7 août. Hier au soir, la mer était si agitée qu'à six heures la prière était faite, et nos personnes au lit. Ce matin, trois seulement se sont levées; les autres ont recommencé leurs *restitutions*. Le bateau semble vouloir s'enfoncer. En sortant de la salle à manger, nous étions trois, une de nous est tombée sur l'autre; moi j'ai failli tomber sur un passager qui en faisait autant. « Et puis, comme dit Sœur Félicité, on l'appelle l'océan *Pacifique*, joli pacifique! va; nous n'avons jamais été tant ballottées sur le français. Nous sommes en plein hiver; le froid augmente toujours; nous allons arriver à Lima, à la fin de la saison froide.

8 août, dimanche. Voici venu le grand jour; nous comp-

tons débarquer après-midi au Callao. Tout le monde est levé de bonne heure ; nous lisons la sainte Messe ; c'est le deuxième dimanche que nous sommes privées de l'entendre ; c'est dur, mais voilà la fin. — Midi. — On aperçoit déjà la terre ; nous arrivons ! notre première prière va être le *Magnificat* ; la Sainte Vierge nous a tant protégées ; c'est par elle et avec elle que nous remercions le Seigneur.

Trois heures. — Le Vapeur est amarré non loin d'un bateau français ; une multitude de barques viennent à notre rencontre. Dans l'une d'elles, le bon M. Damprun, Visiteur de la Mission ; dans une autre, une Sœur ; quel bonheur de voir cette cornette ! c'est ma Sœur Devilder, ancienne compagne de Sœur Sulpice, et maintenant Sœur Servante de la Maison des Orphelins, à Lima. Peu après arrivent ma Sœur Bourdat, notre bonne Visitatrice, ma Sœur Assistante et quelques Sœurs. Quelques minutes après, nous débarquons. Les Sœurs de Callao nous entourent et nous accueillent, on ne peut mieux. Nous nous rendons à la salle d'attente du chemin de fer, qui, une demi-heure après, nous conduit à Lima. A Sainte-Thérèse, nous avons trouvé bien des Sœurs, qui attendaient les nouvelles venues, tant désirées ; puis, quelques moments après, nous sommes allées à la chapelle, où ont été chantés le *Te Deum*, le *Magnificat*. Le salut du Saint-Sacrement a été donné. Je puis vous dire, bonne Sœur, que nos cœurs chantaient bien plus que les voix, et qu'une émotion bien douce s'était emparée de nous. Que de remerciements à adresser au Seigneur, pour le bonheur si grand d'avoir tout quitté pour le suivre, jusque sur la terre étrangère ! Il me semblait en ce moment qu'il nous promettait d'être, pour nous, tout ce que nous avons quitté pour lui. Voilà, ma bonne Sœur, les détails que vous m'avez demandés sur notre voyage, Je ne vous parle pas de la Maison de Sainte-Thérèse, où nous sommes encore ; la bonne Sœur

Hernu pourra vous en dire à ce sujet plus et mieux que moi. Ce que je réclame de vous, en échange, bonne Sœur, c'est une petite prière dans le sanctuaire béni de la Maison-Mère; demandez pour moi, à Marie, d'être toujours généreuse, et qu'elle m'obtienne la grâce de devenir une sainte!

*Lettre de la Sœur KIEFFER à M. ÉTIENNE, Supérieur
général de la Congrégation, à Paris.*

Lima, Hôpital Sainte-Anne, 21 août 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Le dernier courrier nous ayant apporté de bonnes nouvelles sur l'état de votre santé, je suis heureuse, aujourd'hui de venir vous en témoigner toute ma joie. Vos Filles de Lima ont été consternées, quand je leur ai appris la nouvelle épreuve que le bon Dieu avait envoyée à nos deux Familles, en vous affligeant d'une maladie si longue et si douloureuse. Non-seulement des neuvaines ont été faites dans toutes les maisons, mais des quarantaines sont commencées, et dureront jusqu'à ce que nous ayons obtenu de Notre-Seigneur votre entière guérison.

Laissez-moi, mon Très-Honoré Père, vous dire la peine que j'ai éprouvée, lorsqu'il m'a fallu partir sans recevoir vos

derniers avis et votre bénédiction. Vous n'ignorez pas, mon Père, le besoin que j'aurais eu de vous voir, et de vous remercier de m'avoir choisie pour aller au Pérou ; je ne m'attendais pas à cette grâce ; mais le bon Dieu voyait les désirs de mon cœur, et lorsque sa volonté s'est manifestée, je n'ai pu que le bénir.

Notre voyage, mon Père, s'est effectué sans accidents, et nous sommes arrivées, heureusement, avec l'aide de Dieu, au port, le 8 du mois courant. Les deux Missionnaires qui faisaient la traversée avec nous ont été pour tous un sujet d'édification. Leur réserve, leur modestie, en un mot, leur piété étaient admirables, et je vous avoue, mon Père, qu'ils méritaient de devenir les fils de ce bon Père Damprun, qui est vénéré et aimé non-seulement des Sœurs, mais encore de toutes les personnes qui le connaissent. Pour moi, j'ai été frappée de sa profonde humilité, de sa simplicité ; il me semblait trouver en lui un autre S. Vincent. Ma Sœur Bourzat, notre respectable Visitatrice, nous a reçues avec une bonté vraiment maternelle ; c'est une personne du bon Dieu, remplie de l'esprit de S. Vincent, et qui inspire la confiance. C'est une grande consolation, dans l'exil, de trouver en ceux qui doivent être les intermédiaires de vos volontés, mon Père, des intermédiaires aussi de vos bontés.

Cependant, mon Père, il faut que je vous dise quelle a été ma déception, lorsque, après quelques jours passés à la Maison-centrale, où j'espérais me sanctifier doucement, en remplissant un office quelconque, je me suis vue obligée d'accepter la conduite de l'hôpital Sainte-Anne : je ne pensais pas venir si loin pour me charger d'une si lourde croix. Notre-Seigneur sans doute le voulait ; j'ai dû courber la tête, à la voix de l'obéissance, et accepter généreusement le fardeau. J'ai l'espoir, mon Très-Honoré Père, que Celui qui est tout-puissant fera son œuvre, car l'instrument qu'il a choisi est bien faible et bien imparfait ; je m'effraierais

grandement si je comptais sur tout autre appui. C'est pourquoi je me jette, avec une confiance sans bornes, dans le sein de Dieu, attendant son secours et sa lumière, pour me conduire dans une charge si difficile. Heureusement, mon Père, qu'il me sera facile de consulter mes Supérieurs, chaque fois que j'en aurai besoin : car, ne connaissant pas la langue, mille difficultés se présenteront nécessairement à tous les instants du jour.

Jose, mon Père (si toutefois votre état de santé le permet), compter sur un mot de votre part, car j'en ai plus besoin que personne; vos avis seront reçus comme s'ils m'étaient donnés par S. Vincent lui-même. Vous voudrez bien aussi y joindre une parole d'encouragement pour mes bonnes Compagnes, qui ont eu le chagrin de perdre ma Sœur Régnier, qu'elles regrettent avec raison, car que suis-je à côté de ces bonnes âmes?....

Daigne le bon Dieu vous conserver, de longues années encore, à l'affection de vos Enfants! c'est le vœu de nos cœurs. Dans cette confiance, veuillez agréer la nouvelle assurance du profond respect, avec lequel je serai toujours en Jésus et Marie Immaculée,

Mon Très-Honoré Père,

Votre soumise et obéissante Fille.

Sœur KIEFFER,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

PLATA.

*Lettre de M. PATOUX, à M. CHINCHON, Directeur
du Séminaire-interne, à Paris.*

Buenos-Ayres, 30 novembre 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Buenos-Ayres est le pays des surprises et des enthousiasmes. Celui qui voudrait ici tout juger par les règles ordinaires de la saine raison, s'exposerait à bien des mécomptes; nous en savions quelque chose, et cependant nous venons d'être les dupes d'une singulière mystification, si je puis donner ce nom à la petite mésaventure qui vient de nous arriver. Nos mystificateurs ont été plus mystifiés que nous, et de plus ils en sont pour leurs frais. La Providence a ses desseins, et nos soins ne seront pas perdus, je l'espère. Voici le fait.

Dans les premiers jours du mois d'août dernier, une bataille fut livrée à Lopez, Dictateur du Paraguay; les troupes argentines, presque seules engagées dans le combat, remportèrent une brillante victoire, mais elle fut chèrement payée : 4 ou 500 hommes, morts ou blessés, restèrent

sur le champ de bataille. Les premiers moments qui suivirent l'annonce de la victoire à Buénos-Ayres, furent consacrés à célébrer les gloires de la patrie ; toutes les cloches furent mises en branle, et les canons des forts annoncèrent partout le grand événement. Lorsque les premiers moments d'enthousiasme furent passés, on se rappela que la victoire avait coûté cher, et que les victimes du triomphe gémissaient dans la douleur, loin de la patrie. On résolut alors de faire quelque chose de grand en faveur des héros frappés sur le champ d'honneur. La société *Philanthropique* de Buénos-Ayres se chargea d'acquitter la dette contractée par la patrie ; mais, hélas ! elle ne pouvait donner que de l'or et des paroles. Ni l'un ni l'autre ne manquèrent, mais c'était très-peu, il fallait encore le dévouement. On vint le demander aux Filles de la Charité. Gouverneur de la province, Président de la municipalité... etc... tous joignirent leurs prières à celles des envoyés de la société ; il fut impossible de refuser. Quatre Sœurs furent donc désignées pour être envoyées au Paraguay, et je fus chargé de les accompagner.

Le 27 août, nous nous embarquâmes avec un docteur et quatre étudiants en médecine, sur le *Cisne*, vapeur faisant le service de Buénos-Ayres à l'*Assomption*. Nous comptions rester environ un mois au Paraguay ; les Sœurs, en filles prévoyantes, avaient fait toutes sortes de provisions ; elles avaient des caisses, des paquets, des malles à n'en plus finir ; le docteur, de son côté, emportait tout ce qu'il fallait pour couper bras et jambes à tous ses malades, pour leur couvrir tout le corps d'emplâtres, d'onguents de toute espèce, et leur administrer tous les remèdes possibles et impossibles ; il avait, je crois, toute une pharmacie, et de plus, deux énormes caisses de vieux habits, de vieilles robes, de vieux linge, qu'il se proposait de distribuer aux pauvres. Tout promettait monts et merveilles, tout était parfaitement prévu ; rien, ce semble, n'avait été oublié.

A dix heures du matin, nous quitions Buénos-Ayres, le cœur joyeux et rempli d'espérance, à la pensée du bien que nous allions faire à tant d'infortunés.

Notre Vapeur était petit, incommode, et rempli de voyageurs. Les Sœurs furent entassées avec quatre ou cinq dames dans un petit salon particulier; là, elles conquièrent en peu d'instants toutes les sympathies de leurs compagnes de voyage. L'une de ces dames mit généreusement à leur disposition ses pommades, ses savons de senteur, ses poudres pour blanchir la peau et conserver la fraîcheur du teint; elle poussa même la charité jusqu'à leur offrir ses couleurs et ses pinceaux de toilette.....

Pour moi, je fus logé dans la grande salle commune, qui sert de dortoir, de réfectoire, de salle de jeu, d'estaminet... etc... Heureusement, nous eûmes un temps magnifique pendant tout le voyage, et nous pûmes rester continuellement sur le pont. La traversée fut de huit jours, sans trop d'ennuis; je ne pouvais me lasser de contempler le *Rio-Parana* et le *Rio-Paraguay*, parsemés tous deux d'un grand nombre d'îles et d'ilots toujours verts, qu'habitent une multitude d'oiseaux de toutes couleurs. Je ne vous dirai rien, mon très-honoré Confrère, de la belle et riche nature que nous avons sous les yeux; vous savez ce que sont ces pays encore presque déserts.

La rive droite des deux fleuves dont nous venons de parler, à partir du *Rosaire* et de *Santa-Fé*, est uniquement habitée par des sauvages, qui n'ont pas encore reçu les lumières de l'Évangile. Pour les civiliser, les *humanitaires* de la République Argentine attirent de temps en temps ces pauvres infortunés dans les bourgades voisines de la frontière; ils leur donnent un bon diner, puis ils les font danser au son d'un orgue de barbarie. Aussi la civilisation fait d'étonnants progrès dans ces contrées !!! Pauvres sauvages ! *humanitaires*, plus pauvres encore !

Le samedi, 4 septembre, nous arrivâmes à l'Assomption, capitale du Paraguay; lieu de notre destination. Cette ville est au pouvoir des troupes Argentines et Brésiliennes, depuis plusieurs mois. Le docteur, chargé de notre pacifique expédition, descendit à terre, le premier, pour voir le local destiné à l'ambulance que nous devons desservir. Hélas ! il n'y en avait point ; non seulement on ne nous attendait pas, mais encore tous les blessés, au nombre d'environ 300, pour lesquels nous venions, avaient été embarqués deux jours auparavant pour Buénos-Ayres. Jugez, très-honoré Confrère, de notre désappointement et de notre embarras ! Je ris aujourd'hui, je ne riais pas alors.

Nous débarquâmes, sans savoir encore jusqu'à quel point les renseignements qui nous étaient donnés étaient exacts. Il était huit heures du matin. Après avoir mis nos bagages en sûreté, notre première pensée fut pour le saint Sacrifice de la Messe. Nous allâmes à l'église la plus voisine. Le Curé était absent ; nous fûmes reçus par un vieux bonhomme d'une tournure assez grotesque ; il portait une couverture nouée autour des reins en guise de pantalon ; une chemise, bannière flottante, complétait son costume ; c'était le sacristain. Il nous introduisit dans l'église, où tout rappelait le pillage et la dévastation ; on voyait de toutes parts, dans la sacristie surtout, des croix, des tableaux, des chandeliers brisés, des portes enfoncées..... Lorsque je demandai des ornements pour la sainte Messe, on m'ouvrit un énorme tiroir dans lequel des chasubles, des étoles et des manipules de toutes couleurs, sales et déchirés, étaient jetés pêle-mêle, dans un indicible désordre. A cette vue, j'eus de la peine à me décider à offrir le saint Sacrifice ; je le fis cependant ; il y avait huit jours que je n'avais pas eu ce bonheur. L'autel, le missel, l'amict, le corporal étaient en rapport avec les ornements. J'étais cependant disposé à célébrer avec ferveur ; j'avais le cœur profondément ému de toutes les misères que j'avais

vues, en posant le pied sur le sol de ce malheureux pays, et j'étais monté à l'autel sous cette impression. Cette ferveur fut sur le point de m'abandonner entièrement, lorsque, au moment de la préface, j'entendis la grosse voix du Curé tancer vertement son sacristain, d'avoir laissé dire la Messe à cet étranger qui peut-être est un pendar, un voleur, un assassin, et le sacristain jurait et promettait que jamais plus il ne commettrait pareil péché.

Après la sainte Messe, nous allâmes retrouver notre docteur ; tout ce que l'on nous avait dit, n'était que trop vrai, et nous fûmes obligés de descendre à l'hôtel. Les Sœurs furent logées dans une maison tenue par un Français, à quelques pas de la cathédrale ; pour moi, j'acceptai l'hospitalité chez un prêtre italien, nouvellement installé à l'Assomption.

A peine arrivés, il nous fallait donc songer au départ ; cependant, dans l'espoir de n'être pas venu complètement pour rien, le docteur écrivit au quartier-général, pour savoir s'il ne restait pas encore quelques blessés dont on pût s'occuper. La réponse se fit attendre quelques jours, elle fut négative. La société *Pilanthropique* n'avait écouté que son enthousiasme ; elle avait oublié de s'entendre avec le Gouvernement national ; voilà la cause de notre mystification. Nous reprîmes le chemin de Buénos-Ayres, aussitôt que nous pûmes le faire ; nous étions restés huit jours au Paraguay. Nous profitâmes de ce séjour pour connaître ce malheureux pays, auquel se rattachent de si touchants souvenirs, et pour soulager, autant que le permettaient nos faibles ressources, les souffrances d'un grand nombre d'infortunés...

.
.
.

. J'ai l'honneur d'être,
Monsieur et Très-Honoré Confrère,
Votre tout dévoué et affectionné en Jésus et Marie.

L. PATOUX, *i. p. d. l. m.*

P. S. La société *philanthropique* ne veut pas avoir l'honneur d'une défaite. Le docteur et les quatre étudiants que nous avons laissés à l'Assomption, viennent de rentrer avec *sept invalides*; voici ce que publie à ce sujet un journal de Buenos-Ayres : « Le docteur P. vient d'arriver avec *cent sept blessés*; grâce aux bons soins des Sœurs de la Charité, le voyage s'est accompli dans les meilleures conditions possibles de santé. » C'est ainsi que l'on écrit ici l'histoire.

P. S. J'apprends la fin de l'histoire de notre expédition au Paraguay, elle est assez divertissante pour mériter les honneurs même d'un second post-scriptum.

On avait pompeusement annoncé le jour et l'heure de l'arrivée du vapeur portant le docteur, ses élèves et les cent sept blessés *imaginés*. Aussitôt, la société *philanthropique* fit ses préparatifs, et, à l'heure fixée, elle se rendit tout entière sur le port avec des brancards, en nombre suffisant, pour transporter en triomphe, jusqu'à l'hôpital, les héros qui avaient versé leur sang pour l'honneur et la gloire de la patrie. Les membres de la société devaient eux-mêmes charger les blessés sur leurs épaules; un si noble fardeau ne pouvait pas être confié à des épaules mercenaires; l'hymne national devait aussi réjouir les airs, et réveiller dans les âmes le patriotisme endormi!!! Tout était prêt, lorsque arriva le Vapeur... Hélas! Que d'amertume dans la vie! O cruelle déception!!! Nos fervents patriotes regardaient et regardaient encore; ils n'en pouvaient croire leurs yeux; ils virent débarquer sept invalides, marchant clopin-clopat, appuyés sur leur bâton, et puis..... personne.

Risum teneatis, amici.

AMÉRIQUE CENTRALE

MEXIQUE.

Lettre de la Sœur N. à la Sœur LEQUETTE, Supérieure générale des Filles de la Charité, à Paris.

Amozoc, Collège de Notre-Dame de la Guadeloupe, 30 octobre 1868.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Je commence ma lettre en vous offrant mes vœux de fête, puisque je compte qu'elle vous arrivera à l'époque où nous la célébrerons. Combien je désire que les bénédictions du Ciel découlent plus abondantes que jamais sur vous, ma très-aimée Mère, en ce jour, où je serais si heureuse de me serrer près de vous avec vos Filles de la Maison-Mère ; ce que, de ce pays éloigné, je ne puis faire qu'en esprit. J'offrirai donc mes pauvres prières pour la conservation de votre vie, si généreusement dépensée pour nous.

Je pense, ma très-honorée Mère, que vous aurez reçu la lettre que je vous écrivis de Guadalajara ; elle était accom-

pagnée d'une autre de Mgr l'Evêque de Léon ; et, sous votre pli, j'en adressais aussi une à Mgr Claret.

Bientôt après, je fus appelée à Mexico, où je demeurai quinze jours, au bout desquels je fus destinée à commencer notre établissement, en cette ville d'Amozoc, où nous arrivâmes, le 14 septembre. Comme elle est peu éloignée de Puebla, les principaux habitants y vinrent au-devant de nous. Dans tous les pays que nous traversâmes, nous fûmes saluées par le son des cloches. MM. les Curés des paroisses, et MM. les Membres des Conseils municipaux venaient au-devant de nous, suivis de petits garçons, portant des palmes ou des branches d'arbres, et de petites filles qui nous jetaient des fleurs. La foule était si grande, que nous pouvions difficilement marcher.

Enfin, nous arrivâmes à la paroisse, où le Très-Saint Sacrement fut exposé, et le *Te Deum* chanté solennellement : après la bénédiction, on nous conduisit en procession à notre demeure, en portant un beau tableau de Notre-Dame de la Guadeloupe, patronne du collège.

Deux jours après, nous ouvrîmes nos classes, qui, dès le début, se remplirent de telle sorte qu'il devint impossible de continuer l'admission. La maison qui nous avait été destinée ne pouvant contenir que deux cent soixante-dix enfants, on décida de nous transférer dans un ancien couvent, dont le local, plus vaste, nous permettrait d'en recevoir un plus grand nombre.

Le 12 de ce mois d'octobre, a eu lieu l'ouverture de ce nouveau collège. Les élèves de nos Sœurs de Puebla voulurent fêter les nôtres, et exécutèrent fort bien la musique d'une messe solennelle, qui fut chantée à cette occasion, et à laquelle prêcha M. le Curé. Après la messe, nous revînmes en procession à notre nouvelle demeure, portant toujours l'image vénérée de Notre-Dame de la Guadeloupe, et bientôt après, les Autorités se trouvant réunies dans une vaste pièce, nous

fûmes installées dans nos nouvelles classes. Ce fut une grande joie pour nos chers enfants : ceux de l'asile même faisaient partie de la fête, à laquelle la population tout entière prenait une bien vive part. Aussi paraît-elle animée des plus généreux sentiments chrétiens ; car, au lieu que, dans les localités voisines, la cloche n'appelle plus à nos solennités les enfants de l'église, on persévère ici ostensiblement dans ces pratiques religieuses, malgré la difficulté des temps et les défenses du Gouvernement. L'administration d'un malade, comme nos belles fêtes, et les processions publiques, sont annoncées par le son de l'airain sacré, et le peuple s'y rend avec une entière sécurité. Il paraît bien qu'il ne manquait que d'instruction, et qu'en la lui accordant, le bon Dieu semble vouloir récompenser son attachement à son service.

Et quelle joie pour nous, pauvres Filles de la Charité, d'être pour lui l'instrument de la divine Miséricorde ! J'ai la confiance qu'il se pourra faire ici beaucoup de bien. Toutefois, la pauvreté y est grande, et les Indiens, nombreux : ces derniers demeurent très-loin de la ville, et sont presque nus. Il faudrait si peu de chose pour les attirer ! Si nous pouvions leur donner seulement une petite soupe, cela suffirait ; mais nous n'avons pour cela aucune ressource. Laissez-moi recommander nos nécessités à vos ferventes prières, ma très-honorée Mère ; demandez au Seigneur de nous faciliter la tâche qu'il nous charge d'accomplir.

La reconnaissance pénètre mon âme pour la grâce d'avoir été destinée à cette Mission, malgré mon incapacité et mon indignité ; car s'il n'y a rien en moi qui me puisse donner quelque confiance, c'est avec d'autant plus de raison que je m'appuie sur le bras du bon Dieu.

Bien que ma Sœur Visitatrice vous donne de nos nouvelles, j'aurai soin de vous tenir au courant de l'état de notre Mission.

Et maintenant, ma très-honorée Mère, je vous en supplie,

ne m'oubliez pas dans vos saintes prières, spécialement quand vous les faites passer par le Sacré-Cœur de Jésus, afin que s'accomplissent sur moi ses miséricordieux desseins, et que je ne sois pas ici un instrument inutile. Mes jeunes Compagnes vous offrent aussi leurs très-humbles respects, et, comme moi, sont heureuses d'avoir été choisies pour cette Mission.

Laissez-moi me redire dans le Sacré-Cœur de Jésus, avec soumission et dans un dévouement cordial,

Ma très-honorée Mère,

Votre très-humble et très-obéissante fille,

SŒUR CONGRET,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de la Sœur GOURY, à M. ÉTIENNE, Supérieur
général de la Congrégation, à Paris.*

Mexico, 8 février 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

C'est la divine Providence qui m'a envoyée aux confins du Mexique ; mais quels soins paternels elle m'a prodigués ! Je suis confuse en y songeant, et je ne sais comment lui exprimer

ma reconnaissance, lorsque je considère que c'est la plus indigne de ses créatures qui en a été l'objet... Vous avez entendu parler bien des fois de l'incommodité des diligences de Mexico, de l'horrible état des chemins : il me semble que, pour ne pas mourir dans de pareils voyages, il faut avoir cent vies ; le moins qu'on puisse endurer, c'est d'arriver exténué de fatigue, sans goût et sans force, je ne dirai pas sans courage pour rien entreprendre.

Jugez donc de ma surprise et de ma gratitude pour Notre-Seigneur, si je vous dis que, de toutes ces fatigues, de tous ces coups et meurtrissures qu'on reçoit, il ne me reste plus qu'un souvenir joyeux, lorsque enfin je pus arriver chez nos chères Sœurs et me donner la consolation de les embrasser.

Ayant un certain voyage à effectuer à Colima, j'hésitais un peu à m'y résoudre : il me fallait faire cinquante et plus de lieues, à cheval, par des chemins impraticables et affreux. J'avais de profonds ravins à descendre par d'étroits sentiers, qu'on appelle *barrancas*, un desquels est absolument comme un puits, dont on ne découvre l'entrée que lorsqu'on y est, et où l'on parvient par dix-huit détours, échelonnés à pic sur les flancs de la montagne. Comment m'y résoudre, moi si peu cavalière, que je sais à peine ce que c'est de se tenir à cheval ? Néanmoins il a plu à la divine bonté de Notre-Seigneur de me donner du courage par ces paroles de la sainte Écriture, très-souvent présentes à mon esprit : *Dieu a ordonné à ses Anges de vous porter*, etc. Je m'y décidai donc et je partis. Les pauvres bêtes que nous montions tremblaient elles-mêmes à chaque pas, pour ainsi dire, cherchant comme en tâtonnant, avec un instinct admirable dont le Créateur les a douées, le plus sûr passage. Mais la difficulté de se tenir ferme à cheval s'aggravait encore de la douleur que je ressentais sur mon siège. Ma selle était une fourche étroite, qui ne tarda pas à me meurtrir la jambe, de sorte que chaque pas du cheval me faisait vivement souffrir. Que faire ce-

pendant au milieu de ces déserts ? Marcher, souffrir et se taire. Ce fut le parti que je pris, le premier jour du voyage. Le deuxième jour, tandis que nous étions encore à cinq lieues de Colima les douleurs que j'éprouvais me faisant craindre une tumeur capable de m'empêcher de poursuivre la route : je résolus d'envoyer un garçon à Colima, pour que nos Sœurs eussent la bonté de me procurer une autre selle, ou m'envoyassent une voiture.

Il n'y avait pas une demi-heure que mon exprès était parti, lorsque nous fûmes accostées par un Monsieur qui venait à ma rencontre, de la part de la Junta de Caridad et de nos Sœurs. Je lui contai mon aventure, et il m'offrit son cheval, me faisant observer que, si j'attendais là qu'on vint me chercher, je n'arriverais pas avant neuf ou dix heures du soir à Colima, tant à cause de la distance, que du temps qu'on prendrait pour se procurer la voiture, etc. « Qu'y faire, Monsieur ? lui dis-je ; je suis trop mauvaise cavalière pour me hasarder à monter seule à cheval, sur une selle d'homme ; ne nous attendez point ; je vous remercie. — Oh ! ma bonne Sœur, j'ai l'ordre de ne point m'en aller sans vous ; mais je regrette que nous perdions le temps ; on est si impatient de vous voir ; si vous voulez, je monterai en croupe derrière vous, comme nous, Mexicains, le faisons avec nos femmes, et je vous empêcherai de tomber. » La solitude du chemin me fit résoudre à prendre ce parti, car j'avais autant et plus de désir d'être à Colima, qu'on en avait de me voir. Le pauvre homme passa deux heures à la torture, pour ne pas plus me toucher qu'une sainte relique : il devait se tenir suspendu dans les airs, appuyé seulement sur son étrier. Mon voyage me rappelait un conte de Girandol et Giranda, que j'avais lu dans mon enfance : je n'avais jamais pensé alors qu'un jour j'en serais l'héroïne.

Il était écrit que le voyage de Colima serait fertile en épisodes. Voici qu'au retour, tandis que je sortais d'un gros

bourg nommé Zapotilde, par lequel on m'avait conseillé de passer pour éviter un passage fort dangereux, à cause des voleurs, qui sont ici presque aussi nombreux que les étoiles du ciel, je vois un jeune homme, arrivé de je ne sais où, et qui s'entretenait avec une postulante que je ramenais. Je presse mon cheval pour m'informer du sujet de cette conversation. A mon approche, le jeune homme, de bonne figure et paraissant avoir reçu une certaine éducation, vient vers moi, me salue et me dit : « *Madre*, je voudrais vous demander une grâce, et, pour cette grâce, je vous accompagnerai dans le chemin, tant qu'il y aura du danger. — Demandez ; si je puis, je le ferai avec bien du plaisir. — Je suis un très-méchant homme, et je voudrais que vous priiez Dieu pour moi. — Oh ! si ce n'est que cela, je le ferai avec grand plaisir. — Oui, *Madre*, je vais vous accompagner tout le temps que durera le danger. » Ce traité fait, il marcha à côté de moi, me demandant si je venais de Colima ; si j'allais à Guadalajara ; si j'avais passé ce même jour la *barranca* de Tenquique ? et je répondais avec réserve, sans cependant lui manifester la moindre défiance, car j'avais compris que j'avais affaire à deux voleurs : il avait un compagnon qui paraissait un vieux diable. Ayant trouvé sur leur passage une petite auberge, nos deux amis s'y arrêtèrent pour boire un coup. Une jeune Sœur qui revenait à Guadalajara, en profita pour me dire : « Oh ! ma Sœur, je suis morte de peur : ces deux hommes sont des voleurs. Avant de nous éloigner des habitations, cherchons quelques personnes pour nous escorter dans le chemin. — Je m'en garderai bien, lui dis-je ; pourquoi avez-vous peur ? N'allons-nous pas avec Dieu ? Et puis, si ces gens, qui paraissent animés de bonnes intentions à notre égard, voient que nous nous en défions, ils se froiseront, et que feront-ils ? » Comme je disais ces mots, mon voleur était déjà à côté de moi, et nous arrivions en face d'une ferme, pour l'administrateur de laquelle le Curé de

Zapotilde nous avait donné une lettre, afin qu'il nous permit de passer par l'intérieur de la *hacienda*, dont le chemin est plus sûr et plus beau. Nous voyant prendre notre chemin de ce côté, mon bon voleur nous dit : « *Madre*, voilà le chemin royal (expression exagérée jusqu'à l'hérésie en fait de route. Tout au plus si, chez nous, on donnerait à un pareil sentier le nom de chemin de traverse); si vous le suivez, je vous suivrai tant qu'il y aura du danger; mais, ajouta-t-il, si vous passez par la *hacienda*, je me retirerai, parce que le chemin est sûr. — M. le Curé nous a donné une lettre pour l'homme d'affaires, à qui, pour ne pas lui causer un déplaisir, nous allons rendre une visite. » Mon cheval qui passait au milieu d'un immense troupeau de bœufs, s'effraya; je crus qu'il allait me jeter à terre; je poussai un cri: je tombe, et aussitôt je me raffermis sur la selle. Mon voleur, que les bœufs avaient séparé de moi, accourut et m'offrit sa main pour me soutenir. Comme je n'en avais plus besoin, je lui dis : « Pardonnez-moi, Monsieur, nous ne donnons pas la main aux hommes. — Ay! *Madre*, ne croyez pas au moins que j'aie voulu vous offenser. » Nous entrions dans la *hacienda*, et, ayant obtenu la permission de la traverser, nos compagnons prirent congé et se retirèrent. Alors un des garçons me dit : « *Madre*, pressons le pas, cet homme est un fameux capitaine de voleurs, qui s'appelle Pancho Tcheneco; je le connais, et j'étais plus mort que vif, tout le temps que je l'ai vu près de vous. — Pressons le pas, lui dis-je, afin d'arriver plus vite, mais non par crainte de cet homme, qui, j'en suis sûre, ne pense pas à nous faire du mal. » En effet, nous arrivâmes sans accident à Zapotilde. Je ne pouvais assez rendre grâce au bon Dieu d'une si visible protection de sa providence. Je voudrais que le monde entier l'en remerciât avec moi. A mon arrivée, j'ai prié notre respectable Directeur d'accorder à toutes nos Sœurs une Communion d'action de grâces.

Le reste du voyage a été parfaitement heureux, le bon Dieu m'ayant choisi tout le temps des compagnes en faveur desquelles s'est accomplie la parole : « Il vous sera fait selon votre foi ; » leur foi leur a fait différer leur départ de quinze jours, d'un mois même, pour m'attendre, afin que la présence d'une Fille de la Charité les protégèât des voleurs et des pillards, qui sont encore plus redoutés que les premiers.

La conduite de notre bon Maître n'a pas été moins admirable dans l'arrangement de plusieurs affaires assez délicates, tant entre nos Sœurs qu'avec quelques externes. Dans une de nos Maisons à Bélem, il fallait absolument renvoyer deux personnes, dont la présence avait fait beaucoup de mal à nos Sœurs, et éloigner une troisième, dont l'habitation, dans le voisinage, était pour toute la petite Famille, une cause violente de perturbation. Notre-Seigneur, pour abattre mon orgueil, permit que j'échouasse d'abord ; ensuite il a plu à sa bonté de tout arranger, sans que, pour ainsi dire, j'eusse à m'en mêler. Dans les journaux on m'a travestie sous le nom de grenadier français, d'émissaire de Napoléon III. Mais, grâce à Dieu, ceux qui m'ont traitée de la sorte, pensant m'infliger un rude châtement, pour me punir de l'ambition qu'ils me supposent d'avoir sollicité la place que j'occupe de Sœur-Servante à l'hospice de Guadalajara, ne savent pas que mon ambition s'élève encore bien plus haut, et que ce n'est pas un roi ou un empereur de la terre, pour si glorieux qu'il soit d'ailleurs, que j'ai l'honneur de servir, mais le Dieu même du Ciel, le Roi des rois.

Je termine cette longue lettre, Monsieur et très-honoré Père. Je suis entrée dans les détails que j'ai cru devoir vous être agréables, à cause de l'intérêt que vous portez à vos Filles, et surtout parce qu'ils sont une manifestation des soins paternels de la providence de Dieu à l'égard de la petite-Compagnie. Par vos prières et vos saints Sacrifices,

aidez-nous à lui en exprimer notre reconnaissance, et moi, en particulier, qui demeure en l'amour de Jésus et de Marie-immaculée,

Monsieur et Très-Honoré Père,

Votre très-humble servante et obéissante Fille.

Sœur GOEURY,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

EUROPE.

*Lettre de Mgr DELAPLACE, Évêque d'Andrinople, à M. ETIENNE,
Supérieur général de la Congrégation, à Paris.*

Rome, S. Onofrio, 20 juin 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Voici donc la Saint-Jean, et je ne vous la souhaiterai pas à Paris! C'est une privation très-sensible, croyez-le, mon Très-Honoré Père. Au moins, nous nous dédommagerons par ici, en famille.

Je viens de terminer, il y a une heure, la seconde retraite de nos Sœurs de Rome, et du voisinage. En tout 81 Sœurs ont suivi ces pieux exercices; et je vous assure qu'il y a eu mutuelle édification et consolation.

Un fait, que l'Eglise qualifiera peut-être un jour, est venu ajouter à nos actions de grâces. La Sœur Catherine d'Héliand s'éteignait de la poitrine. Depuis plusieurs mois déjà, elle ne quittait plus le lit. Aucun aliment solide ne pouvait plus passer. Le médecin donnait des remèdes comme on les donne à une personne désespérée, ainsi qu'il me l'a dit lui-même. Le lundi, 31 mai, on me fit quitter en toute hâte

le confessionnal pour lui administrer les derniers Sacrements. En présence d'une crise plus alarmante, le médecin avait déclaré qu'il fallait veiller, etc., etc., etc.

La malade était heureuse de s'en aller au Ciel. Sa mère, femme de si grande foi, suppliait qu'on *n'arrêtât pas sa fille en si beau chemin...* Malgré cela, une neuvaine au Vénérable Perboyre fut commencée, le 8 juin. D'abord, notre Sœur Catherine avait quelque peine à s'établir dans la sainte indifférence. Au bout de trois jours, elle acceptait volontiers la vie. Le quatrième, elle la désirait. Le sixième jour, elle me déclarait que, depuis près de vingt-quatre heures, un mouvement la pressait de se lever.... Enfin, le mercredi 16 juin, neuvième jour de la neuvaine, vers les cinq heures du matin, après une forte commotion d'entrailles, tout à coup elle se lève, descend toute seule les escaliers, se rend à la chapelle, vient à notre chambre avec toutes les Sœurs, entend la sainte messe, lit, mange, travaille, etc., etc., etc. Voilà quatre jours écoulés déjà, et la bonne Sœur, qui, dès le lendemain, avait repris son poste à la pharmacie, va de mieux, en mieux.

Vous êtes notre Père ; il faut que vous sachiez tout. On vous écrira d'ici plusieurs détails, et je vous communiquerai d'autres choses de vive voix. Nous voulions nous taire jusqu'à nouvel ordre ; et en effet nous avons gardé le secret, autant que possible ; mais Sœur d'Héliand est très-connue. Le Souverain-Pontife, dans mon audience du 11 juin, m'avait demandé de ses nouvelles ; il attendait sa mort, comme tout le monde. Et voilà que les gens de la maison ayant ébruité le fait, plusieurs Prélats sont venus voir de leurs yeux et s'agenouiller devant l'image de notre Vénérable. Déjà la nouvelle de cette guérison court le Vatican.

Il est donc temps, semble-t-il, de glorifier Dieu dans son Serviteur. Le médecin prépare son rapport. Je vais également laisser ici une déposition que je scellerai. La malade

guérie s'en ira, avec sa mère et la Sœur Chevrolat, recevoir la bénédiction du Saint-Père.... Enfin, aidons de notre mieux les desseins de Dieu.

Excusez la brièveté de cette lettre ; et bénissez-nous toujours avec votre cœur toujours paternel.

Dans les Sacrés-Cœurs de Jésus, de Marie et de Joseph, j'ai l'honneur d'être avec le plus profond et le plus filial respect,

Monsieur et Très-Honoré Père,

Votre très-humble et tout dévoué Enfant en S. Vincent,

† L. G. DELAPLACE, *i. p. d. l. m.*

Év. d'And. Vic. ap. T. K.

*Lettre de la Sœur LEQUETTE à M. ETIENNE, Supérieur
général de la Congrégation, à Paris.*

Rome, hôpital militaire du Saint-Esprit, 4 août 1869.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Attendu votre état de souffrance, et pour ne pas multiplier des lettres, dont la lecture aurait augmenté votre fatigue, ma Sœur Chevrolat était près de vous l'interprète de nos cœurs, afin de vous témoigner la part que nous prenons à votre douloureuse position. Aujourd'hui, fête de S. Domi-

nique, et anniversaire du jour béni qui vous nomma notre Père bien-aimé, nous recevons une lettre de ma Sœur Mascureau, qui nous donne l'assurance de votre rétablissement : nos cœurs ne peuvent rester muets. Aussi oubliant, un moment, nos sept cents malades, viens-je avec la plus grande satisfaction, interprète de toute la petite Famille, vous exprimer notre bonheur de vous savoir mieux, ainsi que les vœux que nous formons pour que ce rétablissement soit durable. Oh ! nous en avons la confiance, nos vœux seront exaucés. Notre-Seigneur nous laissera de longues années encore notre bon Père.

Je ne sais ce que le bon Dieu veut de nous, à Rome, mais il est certain qu'il veut faire connaître nos saints protecteurs au Ciel. J'ai à vous raconter, mon Père, un fait que je n'oserais appeler miracle, mais qui, pourtant, est bien une grande grâce, obtenue par l'intercession de notre bienheureux Père, S. Vincent. Un zouave nous a été conduit, il y a cinq mois, à l'hôpital, atteint de fortes douleurs rhumatismales. Une paralysie s'étant déclarée, il n'eut plus de libre que le buste. Les médecins employèrent tout ce que leur science put fournir, sans aucun succès ; finalement, ils cessèrent tout traitement, et résolurent de l'envoyer aux bains de Viterbe, quand la saison le permettrait. Il fut donc plus de trois mois, sans faire aucun traitement, et réduit à se servir des épaules d'un infirmier, quand on le changeait de place. Vers la fête de S. Vincent, nous lui insinuâmes de se recommander à ce grand Saint ; nous lui dîmes de faire une neuvaine, à laquelle nous nous unirions. Pendant la neuvaine, il éprouva un mieux sensible aux jambes qu'il put remuer ; le dernier jour, je l'engageai à assister à la messe. Il y vint, marchant sur les genoux. Au moment de la Communion, il sentit craquer ses genoux, et se tint parfaitement debout ; cependant il ne put faire la Communion, ce que lui et nous regrettâmes beaucoup, parce que son aumônier n'était point venu le

confesser. Il sortit donc de la chapelle, marchant, mais avec un bâton. Ce matin, il a assisté de nouveau à notre messe de Communauté, y a fait la sainte Communion et est parfaitement guéri. Il marche très-bien sans appui ; il dit à tout le monde, dans la joie qu'il éprouve, que S. Vincent l'a guéri. Les médecins sont hors d'eux-mêmes de cette guérison si inespérée. Il devait se rendre, la semaine prochaine, à Viterbe, pour les bains. Vous pouvez vous imaginer, mon Père, quel a été notre bonheur. Cependant, quoique convaincues de la réalité de la faveur obtenue par notre Saint-Fondateur, nous n'osons pas trop le publier, attendu le peu de religion de nos médecins, et l'indifférence assez prononcée d'autres personnes pour notre cher Saint. Nous nous contentons de le remercier, du fond de notre cœur, de la protection qu'il nous accorde, et espérons qu'avec le temps et les grâces qu'il voudra bien nous obtenir de Notre-Seigneur, sa puissance auprès de Lui sera connue de tous. Nous avons été bien affligés de la mort de notre respectable Mère Mazin. La Providence de Turin a fait une bien grande perte ; cependant nous avons été consolées en apprenant la nomination de ma Sœur Grand pour la remplacer. C'est bien le même esprit ; mais aussi le vide que cette chère Sœur fera à la Maison-Mère sera très-grand.

Je termine, mon Très-Honoré Père, en vous priant d'agréer les hommages respectueux de chacune de nous, et de vouloir bien nous bénir ainsi que nos œuvres.

J'ai l'honneur d'être, en l'amour de Notre-Seigneur et de notre Immaculée-Mère,

Votre très-respectueuse et obéissante fille,

SŒUR LEQUETTE,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de M. SOUBIELLE, Visiteur, à M. ÉTIENNE, Supérieur
général de la Congrégation, à Paris.*

Cracovie, 5 novembre 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Nous venons de finir la Mission que nous avons donnée dans notre paroisse. Cette Mission a duré trois semaines. Nous nous sommes appliqués à suivre exactement ce que la règle prescrit. Le matin, à six heures et demie, il y avait une courte explication des diverses prières, sous forme de méditation. A neuf heures, une explication d'un article du Symbole des Apôtres. A onze heures, une explication d'un commandement de Dieu et de l'Église. A trois heures, un catéchisme pour les enfants, et à cinq heures, un sermon sur le Sacrement de Pénitence. La Mission a été prêchée par MM. Kiedrowski, Bakowski, Plaszyński, et M. Wabner a fait le catéchisme.

Pendant les deux dernières semaines, l'affluence a été considérable. Des personnes, venues de fort loin, étaient obligées d'attendre deux ou trois jours, sans pouvoir se confesser, quoiqu'il y eût sept à huit confesseurs et qu'on confessât neuf heures par jour. Avec la grâce de Dieu, j'ai pu prêter mon petit concours, pendant tout ce temps; j'ai entendu la confession de ces braves gens, depuis six heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures jusqu'à six. J'ai fait,

pendant ces trois semaines, les plus grands progrès dans la langue polonaise, et maintenant je suis en état de tout comprendre.

Je vais être obligé, à mon grand regret, de me séparer, au moins pendant quelque temps, de M. Bakowski, pour l'envoyer à Léopol, à la place de M. Poplawski. J'espère que M. Wabner pourra être ordonné sous peu.

Rien de nouveau dans les Maisons. A Culm, il y aura un embarras pour la Maison des Missionnaires. Le Gouvernement ne reconnaît aucune Communauté.

On nous annonce de Wilna quelques jeunes gens, qui ont fini leurs études, et qui veulent entrer dans la Congrégation. Peut-être que le bon Dieu veut nous fournir le moyen de venir en aide à ces bonnes populations, qui ont tant besoin d'ouvriers.

Daignez, Monsieur et Très-Honoré Père, agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Soubielle,
i. p. d. l. m.

TURQUIE.

*Lettre de Sœur GIGNOUX à M. ÉTIENNE, Supérieur général
de la Congrégation, à Paris.*

Smyrne, Maison de Marie, 5 septembre 1869.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Mon cœur éprouve de bien douces jouissances, lorsque je puis, de temps en temps, vous donner quelques détails sur notre chère Mission d'Orient, à laquelle vous prenez tant d'intérêt : puisse surtout notre nouvelle fondation d'Aïdine vous apporter des consolations solides, et répondre à vos espérances, en produisant des fruits de grâces et de salut. Oh ! que le cœur est heureux, mon Très-Honoré Père, lorsque, sur la terre étrangère, il peut dire aux pauvres, aux ignorants à qui rien ne sourit, et qui sont sans consolation et sans courage : Cessez de vous affliger, pauvres délaissés de la terre ; levez les yeux, car votre délivrance est proche. O vous surtout, habitants d'Aïdine, regardez et voyez du haut du Ciel vos Frères de Tralles, qui vous tendent les bras, et vous supplient de ne pas demeurer plus longtemps assis dans les ténèbres du schisme et de l'infidélité. Sans doute ce sont

eux qui ont prié S. Vincent d'inspirer à ses Enfants la généreuse pensée de se sacrifier, pour relever vos ruines et réparer vos pertes. Si ces pauvres aveugles pouvaient ouvrir les yeux à la lumière, comme ils seraient heureux ! que de changement dans leurs mœurs ! que de bien-être sur toute leur existence ! Vous, mon Très-Honoré Père, qui comprenez mieux que tout autre la pensée et le cœur de S. Vincent, priez et faites prier pour cette Mission naissante, qui demande vos soins et votre sympathie.

Il y a quelques années, Mgr Spaccapiétra se rendit à Aïdine, pour y visiter les quelques familles catholiques de cette ville. Jusqu'à Ephèse le voyage fut heureux ; mais arrivé là, Monseigneur fut obligé de continuer son voyage à cheval, par des chemins presque impraticables, et menacé, à chaque instant, d'être tué par les brigands qui infestent ces parages. Le bruit se répandit même à Smyrne qu'il avait été pris et arrêté ; heureusement, il n'en fut rien. Arrivé à Aïdine, qui signifie, dans la langue du pays, *lumière, clarté*, à cause de la beauté des sites qui environnent la ville, Monseigneur ne tarda pas à s'assurer que les Catholiques, en bien petit nombre pourtant, étaient presque abandonnés à eux-mêmes, et comme un troupeau qui n'a point de pasteur. Les enfants, négligés sous le rapport de l'instruction religieuse, connaissaient à peine les premières notions de notre sainte Religion, et par conséquent ne pouvaient être admis à la réception des Sacrements. Son cœur d'apôtre et de père en fut vivement affecté ; et, d'après les instances qu'on ne manqua pas de lui faire de toutes parts, voire même les Turcs, qui sollicitaient des médecins pour leurs pauvres, Monseigneur résolut d'employer tout son crédit, pour établir dans cette antique Tralles une de nos Maisons. Mais, semblable à S. Vincent, il attendit, sachant bien que la Providence se plaît à faire sentir aux hommes les heureux effets de son pouvoir. Cette ferme confiance ne fut point déçue.

Après un nouveau voyage qui s'effectua, le 25 novembre, nous nous assurâmes que l'établissement des Sœurs était sans danger. Nous fûmes reçus à bras ouverts ; chacun voulait nous loger. On ne perdit pas de temps, et, après avoir choisi l'emplacement convenable pour faire bâtir, le plan en fut dressé, et on résolut d'attendre au beau temps pour l'installation des Sœurs.

Enfin, le 27 mai 1868, à cinq heures et demie du matin, nos Sœurs Vincent Descowitch, Geneviève Grain et Germaine Collaro quittaient la maison de la Providence, pour se rendre à leur nouvelle demeure. Elles se disaient, toutes trois, de bien faibles instruments ; mais n'avaient-elles pas Dieu pour elles ? Aussi, fortes de leur confiance, elles se mirent généreusement en route, et résolurent de tout souffrir pour la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa sainte volonté ! Pauvres Sœurs, elles souffrirent aussi, mais avec une générosité capable de donner du cœur aux plus lâches.

Je voulus les accompagner ; mon devoir était de souffrir avec elles toutes les privations de la pauvreté, et de partager leurs épreuves et leurs difficultés.

Vers six heures, nous étions à la gare. Monseigneur et M. Giampaolo nous y attendaient. Je ne vous dirai rien du trajet qui se fit à petit train et sans inconvénient ; notre voyage s'effectua gratis, ainsi que le transport de nos bagages. Tous les Messieurs employés de la gare furent remplis de soins et d'attentions délicates, pour que rien ne nous manquât. Arrivés à Ephèse, cette ville jadis si mouvante et si catholique, et aujourd'hui si tristement célèbre par ses ruines et ses souvenirs, nous saluâmes l'antique église de Saint-Jean. C'est là, nous dimes-nous, que le cœur du grand Apôtre s'est dilaté dans la charité ; notre douce Mère était avec lui, pour sanctionner, par sa présence, la doctrine que son fils adoptif puisa sur le Cœur même de Jésus. Il nous semblait alors l'entendre nous exhorter à obéir à l'Apôtre chéri, qui ne cer-

sait de nous recommander le précepte de son divin Maître : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres, » paroles touchantes, qui révèlent tout le grand cœur de celui qui les prononçait. Nous les comprimés, ces paroles divines ; elles nous semblèrent un pronostic pour l'avenir ; nos liens de charité se renouèrent encore, et nous continuâmes notre voyage, toutes pénétrées de sentiments de confiance et d'amour.

Nous arrivâmes à la gare d'Aidine, à onze heures et demie du matin. La famille Clementchi nous y attendait. Il est impossible, mon Très-Honoré Père, de vous dire la joie de la bonne dame : elle soupirait après notre arrivée, depuis longues années. C'est une de mes élèves de 1840 ; elle se rappelle encore les paroles bienveillantes que vous leur adressâtes, lors de votre passage à Smyrne. Elle fit une exclamation de surprise et de joie, lorsque, défaisant nos bagages, elle aperçut votre portrait. « Le voilà, ce Père si bon ! s'écria-t-elle : qu'il soit béni de vous avoir envoyées au milieu de nous ! » C'est elle qui nous logea, qui nous nourrit pendant quelques jours, jusqu'à ce que nous fussions passablement installées.

Vous dire maintenant l'étonnement des gens du pays, à notre arrivée, est chose difficile. Ce genre de coiffure leur paraissait si étrange, que plusieurs touchaient nos cornettes, pour s'assurer si elles étaient de papier ou de toile. Nous traversâmes la ville comme en procession, escortées par une foule de curieux, qui nous semblaient, à nous aussi, fort singuliers par leur costume et leurs manières.

Notre chétive maisonnette est située à l'une des extrémités de la ville, tout proche de la maison Clémentchi ; ce qui offre une grande sécurité à nos Sœurs, et cause une grande joie à la bonne dame dont je vous ai parlé. A notre arrivée, nous trouvâmes une espèce de baraque, tombant en ruines, composée de deux bâtiments, dont celui à droite était dans un meilleur état. Nous passâmes l'après-midi à recevoir nos

bagages, que nous ne savions où poser, n'ayant que quatre pièces, dont l'une fut tout de suite destinée à servir de demeure au bon Jésus! Hélas! ce bon Sauveur fut bien mal logé, je dirai presque aussi mal que ses pauvres Épouses, qui n'eurent qu'une pièce pour salle de communauté, réfectoire et dortoir. Une troisième pièce fut destinée pour la classe, qui fut ouverte, dès le lendemain; la quatrième servit de cuisine, et quelle cuisine! il fallait un parapluie en guise de toit. Les premières nuits que nous couchâmes dans cette espèce de taudis, furent pénibles; nous fîmes comme les gens du pays: nous étendîmes nos matelas à terre, et nous dormîmes presque à la belle étoile, malgré les rats qui rôdaient autour de nous. Quelques bons Turcs, craignant pour notre sûreté, voulurent nous donner quelqu'un des leurs, pour nous garder, nous disant qu'il n'était pas d'usage que les femmes restassent seules la nuit; mais nous, heureuses et fières de notre céleste Gardien, nous ne voulûmes pas de ceux de la terre; ce fut lui qui nous garda, alors que les portes étaient sans serrure ni verrous; et nous, de notre côté, nous le gardâmes de toute insulte. Oh! que nous fûmes heureuses et tranquilles de ne dépendre que de lui pour notre sûreté! certes qui aurait pu nous nuire, ayant un tel défenseur?

Le 27, Monseigneur ainsi que M. Giampaolo nous quittèrent, sans avoir pu rien conclure pour notre nouvelle bâtisse. Il est impossible, mon Très-Honoré Père, de vous dire toute la peine que nous éprouvâmes pour conclure et finir quelque chose. On aurait dit que le démon s'était déchainé, pour y susciter des empêchements et y mettre obstacle. Les maîtres maçons venaient les uns après les autres, sans pouvoir rien terminer. Un tel état de choses dura jusqu'au 3 juin. Ce ne fut que le 8 que l'on posa la première pierre. Au-dessous de cette pierre, fut déposée une petite prière à Notre-Seigneur, avec quelques Médailles, par lesquelles notre bon Jésus fut

établi le Maître, et la Sainte Vierge, la Maîtresse de cette nouvelle fondation, destinée peut-être à relever les ruines de cette antique cité catholique.

Je restai trois semaines à installer assez passablement nos Sœurs. Je pressai fort les ouvriers pour la bâtisse, et seulement lorsque la maison fut en pleine voie de construction, je me décidai à partir pour Smyrne. Quant à nos pauvres Sœurs d'Aïdine, elles eurent mille peines et ennuis pour cette construction, qui n'en finissait pas. Impossible de faire travailler des gens paresseux et grossiers, tels que ces Grecs d'Aïdine, qui n'ont ni conscience, ni éducation ; il fallait bien se garder de leur dire qu'ils ne s'y prenaient pas bien, ou qu'ils perdaient leur temps ; ils vous plantaient là, et tout était dit. Un jour entre autres, poussés par un esprit d'orgueil et de malice, ils déclouèrent une planche, sur laquelle était arrêtée l'échelle qui tenait à la bâtisse ; la bonne Sœur Descowith, montant pour leur donner à boire, comme elle en avait l'habitude, n'eut pas plutôt posé le pied sur l'échelle, qu'elle tomba de la hauteur d'un premier étage ; heureusement que Dieu la soutint, et que sa chute n'eut aucune suite grave ; elle en fut quitte pour une entorse, de laquelle elle a beaucoup souffert. Le 28 juin, notre Sœur Collaro réunit en forme de retraite quatre petites filles, pour leur faire faire la première Communion ; pauvres enfants ! presque à la veille de recevoir le divin Maître, elles ne savaient ni ce qu'elles allaient faire, ni ce qu'elles allaient recevoir. La Paroisse est desservie par des Pères Méchitaristes, qui s'occupent un peu de l'instruction et de l'éducation des garçons Arméniens. Une bonne femme et son mari faisaient la classe aux filles et aux garçons, tous pêle mèle. Notre bonne Sœur mit tous ses soins à les instruire, et à les préparer à cette grande action ; et le 31, jour de la Pentecôte, ces quatre jeunes filles se parèrent de robes blanches, et allèrent s'asseoir au banquet sacré. Ce fut l'objet d'une grande

curiosité pour toute la ville ; tous s'arrêtèrent pour voir et les Maitresses et les élèves.

La petite pharmacie est assez bien installée. Les malades ne viennent pas encore en foule, et cependant ils sont assez nombreux, pour que j'aie été obligée d'envoyer une quatrième Sœur.

Tous les habitants de cette ville sont heureux de posséder nos Sœurs. Dès leur arrivée, si longtemps désirée, ils venaient en foule leur souhaiter leur *hoche gueldiniz* (la bienvenue) ; et tous, Grecs, Catholiques, Juifs, Turcs, ne tarissaient pas de compliments, chacun dans leur langue, et puis, ils leur apportaient ce qu'ils croyaient leur être le plus utile ; les uns des olives, d'autres du yaourt, plusieurs de la volaille. Mais de tous, le plus dévoué fut, sans contredit, le bon M. Ernest Clémentchi, fils de la bonne dame, notre ancienne élève. Ce jeune homme, digne fils de sa pieuse mère, s'est toujours montré et se montre encore l'ange-gardien visible de nos Sœurs ; c'est lui qui, à la gare, se chargea de toutes les commissions et du soin de faire parvenir les lettres ; c'est encore lui qui se chargea de faire avancer la bâtisse et de stimuler les ouvriers ; car, connaissant les habitudes du pays, il prenait sur lui la peine de faire parvenir les matériaux nécessaires à la construction : sans lui, que seraient devenues nos pauvres Sœurs, sans expérience des usages d'Aïdine ! il fut pour elles ce que fut ce jeune homme dont parle Ste Thérèse, un grand secours dans toutes les entreprises.

Notre bon Jésus est présentement bien logé. Ce fut le 10 novembre, qu'eut lieu la bénédiction de cette nouvelle petite chapelle, dédiée à S. Vincent. Sa Grandeur, Mgr Spaccapietra, notre bon M. Turroques et deux Sœurs de Smyrne vinrent assister à la cérémonie. Presque tous les Catholiques se réunirent dans l'enceinte de la chapelle ; Sa Grandeur célébra la sainte Messe, après la bénédiction de ladite chapelle ; puis il fit une exhortation, dans laquelle il montrait

Jésus, prisonnier d'amour, dans le saint Tabernacle. Sa voix, doucement émue, fit couler bien des larmes ; tous les cœurs se sentirent heureux et renouvelés. Il accorda trois cents jours d'indulgence à tous ceux qui avaient assisté à cette cérémonie. Notre bonne et Immaculée-Mère domine en souveraine dans son nouveau sanctuaire ; son visage a quelque chose de céleste ; elle semble sourire à ses Enfants, et se réjouir de leur générosité dans la souffrance. On respire dans cette petite chapelle, la paix et la tranquillité d'une conscience, qui n'est point troublée par les agitations du monde. « C'est là que nos chères Sœurs apprennent le secret du bonheur, au milieu de la pauvreté d'une vie de sacrifices. »

Ma Sœur Descowith m'écrivait dernièrement : « Notre bâtisse nous fait faire beaucoup de dépenses ; elle absorbe tous nos petits revenus ; nous nous trouvons réduites, parfois, à une grande indigence : avant-hier matin, j'ai eu beau compter l'argent pour payer le marchand de charbon, à qui je devais quinze piastres et demie, je n'ai trouvé que les quinze piastres tout juste ; il me fit une scène terrible pour avoir ses vingt paras(1) ; je fus obligée de les emprunter pour le contenter. Nous n'avons souvent pour dessert qu'une poire, ou qu'une petite tranche de pastèque, que nous partageons en quatre ; mais Dieu soit béni de ce qu'il nous trouve dignes de souffrir quelque chose pour son amour ! Nous sommes bien dédommagées par l'union et la paix qui règnent entre nous, et par ce bonheur délicieux que l'on trouve aux pieds du Seigneur. » Quelle consolation n'éprouva pas mon cœur en lisant ces lignes, dictées par la plus tendre piété ! Les privations spirituelles ne sont guère moindres que les temporelles : une seule messe basse le dimanche, et encore dite en arménien, messe de vingt minutes au plus, à laquelle on

(1) Dix centimes à peu près.

ne comprend presque rien. Pour les confessions, elles ne sont pas trop mal ; le Père Moïse à qui elles s'adressent n'est pas religieux, mais c'est un bon Prêtre, qui a passé neuf ans en Perse, en compagnie de nos Lazaristes, dont il a pris l'esprit. Il sait suffisamment le français, de sorte que nos Sœurs sont assez bien sous ce rapport, et puis ne sont-elles pas amplement dédommagées tous les mois ? M. Giampaolo est pour elles d'un dévouement à toute épreuve. Rien ne le retient, lorsque l'époque mensuelle est arrivée ; il ne se contente pas d'entendre leur confession, mais il leur fait une Conférence, comme cela se pratique à la Providence. En l'absence du Père Moïse, ce qui arrive rarement, un autre Père les confesse, celui bien entendu qui parle mieux le français. Heureusement qu'il les confesse rarement, car une de nos Sœurs écrivait dernièrement que c'était pis qu'en Chine ; qu'il les passe toutes dans cinq minutes. Jugez de l'exhortation, ajoutait-elle, et des douceurs de la consolation ; c'est plus que la grande vitesse. Nous nous confessons en français, et nous recevons le pardon de nos fautes en arménien ; bien plus, le pauvre Père ne nous comprend guère, ni nous non plus, de sorte qu'il faut crier pour se faire entendre ; sinon il nous dit : « Ma Sœur, parlez plus *en haut*, je vous prie. » Avis à celles qui aiment les longues directions. Elles feront bien de ne pas venir à Aïdine ; elles seraient bien mal servies.

Je termine, mon Très-Honoré Père, en réclamant votre indulgence pour celle qui ressent vivement toutes les souffrances et les privations de nos chères Sœurs d'Aïdine, et qui voudrait intéresser votre bon cœur en leur faveur, par le récit des peines de cette nouvelle fondation. Espérons que le bon Dieu bénira leurs travaux, et que cette bénédiction, jointe à la vôtre, fera germer ce petit grain, si péniblement semencé ; et que, sous la protection de notre Immaculée Mère et de S. Vincent, il deviendra un grand arbre. En vous

priant d'agréer l'hommage de mon respect et de ma soumission, je suis, en l'amour de Jésus et de Marie,

Mon Très-Honoré Père,

Votre fille toute soumise et obéissante.

Sœur M. GIGNOUX,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de la Sœur DESCOWITCH, à la Sœur N., à Paris.

Smyrne, Maison de Marie, 7 septembre 1860.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Connaissant tout l'intérêt que vous portez à notre chère ville de Smyrne, je suis heureuse de vous donner un petit aperçu du Concile provincial, tenu en cette ville, à la fin de mai dernier et au commencement de juin.

N'est-il pas vrai que, si la sainte Eglise romaine parcourt aujourd'hui, dans certaine contrée, la voie des tribulations et des outrages, elle a du moins la consolation de compter des jours de triomphe public et solennel, qui sont à ses ennemis une réponse victorieuse, et pour ses enfants, un puissant encouragement à vivre de la vie de foi? Tel a été le 16 mai, fête de la Pentecôte, jour à jamais mémorable pour nos Catholiques de Smyrne, témoins d'un de ces spectacles attendrissants qui les consolent et fortifient leurs espérances, au milieu d'un peuple livré aux erreurs du schisme et de l'infidélité.

Ce jour était l'ouverture du Concile provincial, convoqué par Mgr Spaccapietra. Sept évêques d'Orient se levaient tous, comme un seul homme, et venaient répondre à l'appel du pieux et zélé Prélat.

Dès sept heures du matin, la rue par où devait passer le digne et imposant cortège, était encombrée d'une foule de curieux de tout rang, de toute condition, et surtout de toute croyance. Oh ! chère Sœur, puissent-ils tous avoir été saintement émus à la vue de cette fête religieuse, qui avait un cachet particulier de sublimité !

A huit heures, la procession, partie de l'église Saint-Polycarpe, se rendait, au chant des Litanies de la Sainte-Vierge, à l'église Sainte-Marie. Toute la garde turque maintenait l'ordre ; la bannière Saint-Polycarpe ouvrait la marche ; puis, venaient les Frères des Ecoles chrétiennes et tous les différents corps religieux ; puis le Clergé, les Chanoines, et enfin les huit Princes de l'Eglise, accompagnés chacun de leur théologien. Mgr Marinelli marchait le premier, puis Mgr Marengo, évêque de Tinos, ensuite venait Mgr Abbati, évêque de Santorin ; derrière lui, Mgr Bergeretti, archevêque de Naxie ; à sa suite, Mgr Madaléna, évêque de Corfou, dont l'extérieur plein d'aménité et de douceur fut fort remarqué ; après lui venait Mgr Guistiniani, évêque de Chio, et enfin, notre vénérable Archevêque, qui représentait S. Jean, veillant avec amour sur les sept Eglises confiées à sa garde pastorale. Aussitôt après la rentrée, Sa Grandeur Mgr Spaccapietra commença la Messe pontificale, et adressa une courte, mais touchante, allocution sur le but du Concile. Puis, après la lecture du saint Evangile, Mgr Bergeretti monta en chaire, et prononça en langue grecque le discours de cette première séance ; il s'acquitta de cette tâche avec une distinction qui charma tous les auditeurs. Après la lecture du dernier Evangile, tous ces vénérés Prélats récitèrent, à haute voix, leur profession de Foi, et prêtèrent, sur les saints Evangiles, le serment de fidélité à Pie IX et aux saints Canons. Mgr Spaccapietra monta de nouveau à l'autel, et bénit le peuple, qui se retira tout impressionné de sentiments de foi et d'espérance.

Quinze jours après, dimanche 30 mai, eut lieu la deuxième session, en tout semblable à la première; même procession, même cérémonie. Le discours fut prononcé par notre vénérable Archevêque; il avait choisi un beau thème: celui de la reconnaissance que tout cœur catholique doit à la sainte Eglise, sa Mère; il la présentait tout entière, surtout dans ses progrès; il définissait le but de ses Conciles, et le grand bien qu'ils produisent pour la régénération de la société. Il fallait pour atteindre les derniers rangs des fidèles, que sa voix, si faible, fit des efforts surhumains; il fut assez heureux pour être entendu de tous; sa figure imposante et l'accent de sa voix firent passer, dans l'âme des assistants, l'émotion des grandes vérités qu'il annonçait. Certaines oreilles eussent désiré la suppression de quelques phrases; il est vrai que les vérités tombaient comme des massues sur la tête des ennemis de la Foi catholique; mais, dites-moi, quand faut-il proclamer ces vérités, sinon dans ces solennelles assemblées, où l'on est sûr d'être écouté?

Enfin, quinze jours après, dimanche 13 juin, eut lieu la troisième et dernière session; le discours fut prononcé en italien par Mgr Madaléna, évêque de Corfou. Je regrette de ne pouvoir pas même en reproduire les passages les plus saillants; je me contente de dire que sa parole onctueuse, jointe à la physionomie la plus digne et au port le plus majestueux, a plusieurs fois arraché les larmes de la reconnaissance et de l'amour pour la sainte Eglise catholique de Rome.

En terminant la petite narration de ces belles solennités, que tradait bien faiblement l'émotion de nos cœurs, j'éprouve, bien-chère Sœur, un nouveau bonheur à vous parler de la réception que nous fîmes à tous ces vénérés Prélats. L'extérieur de notre petite fête ne laissait rien à désirer; on n'admirait point, il est vrai, de brillantes draperies d'or et de soie, ni tout cet appareil de luxe que

déployé le riche ; mais, en revanche, tout était pieux, simple et symbolisé par la Foi. Nous disposâmes notre cour d'entrée en hémicycle de huit colonnes, tendues de blanc et de rouge. Le chiffre de chaque Evêque était enlacé d'une couronne de roses blanches, et indiquait à chacun sa place respective ; une guirlande de petites couronnes de roses rouges, emblèmes de la charité, et semblables à des anneaux enlacés les uns dans les autres, liaient ces huit colonnes, qui venaient se rattacher à la tiare, placée au milieu, et au-dessus du portrait du Saint-Père. Nos élèves, pensionnaires et externes, étaient à droite, et nos orphelines, à gauche. L'émotion du bonheur rayonnait sur tous ces visages. Au son des cloches de toute la maison, ces physionomies s'épanouirent davantage. Nos vénérés Prélats firent leur entrée triomphante, au chant joyeux de nos petites pensionnaires ; puis, lorsque le chant fut terminé, il s'établit entre quelques-unes un dialogue analogue à la circonstance, à la fin duquel une d'entre elles suppliait Leurs Grandeurs, de porter aux pieds du Saint-Père l'hommage de leur reconnaissance et de leurs vœux filiaux ; elle demandait, au nom de toutes, cette bénédiction paternelle, qui devait leur porter bonheur dans la carrière si pénible de la vie ; puis, une autre célébrait en langage poétique la défaite des ennemis de la Foi, le triomphe de l'Eglise romaine, ainsi que des martyrs que cette Eglise donnait tous les jours au Ciel. Une de nos plus petites externes, âgée de six ans, récita dans son langage enfantin un compliment en italien. Elle exprimait avec un accent si naïf, si simple, si ingénu, le bonheur que chaque Catholique éprouvait de leur arrivée parmi nous, qu'on aurait dit un Ange du Ciel, chargé d'exprimer, au nom de tous, leurs vœux et leurs sentiments, dans un langage pur comme celui des Cieux. Après quoi, nos orphelines entonnèrent quelques couplets, qui terminèrent cette réception, dont nous sommes heureuses et fières. Nos Seigneurs se retirèrent.

rent, en bénissant cette nombreuse jeunesse, avide de faveurs et de grâces.

N'est-il pas vrai, chère Sœur, que toute la pompe des fêtes profanes disparaît devant cette auguste simplicité de notre belle Religion? Oh! si l'Orient, si Smyrne pouvaient comprendre le prix de la Foi, et renoncer, pour toujours, aux idées mensongères qui les captivent depuis si longtemps! quel beau triomphe ce serait pour l'Eglise! Oh! prions beaucoup pour que le règne de Dieu, dans son Eglise, arrive et s'y établisse pour jamais!

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée-Mère,

Votre toute dévouée,

Sœur DESCOWITCH,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de la Sœur GAIN à M. BORE, Secrétaire
général de la Congrégation, à Paris.*

Constantinople, Hôpital municipal, 11 septembre 1869.

MON RESPECTABLE PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Nous avons reçu, dans une de nos caisses, le beau Missel dont vous avez eu la bonté de nous faire don pour la cha-

pelle : je vous en remercie beaucoup, mon Père, c'est un bien précieux souvenir, qui nous rappelle le vôtre, tous les jours, lorsque je le place sur l'autel. Votre attention à y tracer quelques mots, avec votre nom, nous a vivement touchées.

La Providence est vraiment bien bonne pour nous. Voyez, mon Père, la Municipalité ne nous donne rien pour l'entretien de la chapelle; parce que j'ai cru prudent de ne pas lui en donner connaissance, pour le moment. Eh bien ! sans autre ressource que notre confiance en Dieu, la Providence pourvoit non-seulement à son entretien, mais encore à l'honoraire de la sainte Messe, qui se dit chaque jour pour les âmes du purgatoire. Il est vrai que notre sacristie n'est pas brillante, et que, pour pouvoir laver l'unique aube qu'elle possède, nous allons être obligées d'en emprunter une. Il nous a fallu faire beaucoup de petites dépenses pour loger le bon Maître aussi convenablement que possible, et cela, sans toucher à l'argent du pauvre; nous y avons réussi au point qu'on trouve même notre chapelle très-jolie.

J'aimerais bien savoir si ma Sœur N. est au Séminaire, ou si elle a la cornette. Oh ! comme cette nouvelle m'a fait plaisir ! Je ne sais combien de fois j'en ai remercié Dieu. Je la crois appelée à faire un grand bien, et par ses œuvres et par son exemple. Il n'y a de sa famille, que M. N. qui m'en ait parlé; mais il m'a dit qu'elle aurait mieux fait de venir ici, soigner ses parents. Je lui ai répondu qu'il y avait vingt ans qu'elle était Sœur de Charité, sans cornette, par dévouement pour sa famille, et qu'il était bien juste qu'elle portât maintenant la cornette, vingt autres années, par amour pour Dieu et pour les pauvres. Il a fini par avouer que j'avais raison et qu'elle avait bien fait.

La bonne Sœur Merlis a la Sœur Clotilde bien malade; mais c'est un ange de paix et de piété, qui va en paradis, sans la moindre inquiétude.

Ne nous oubliez pas, mon Père, dans vos bonnes prières ;
recommandez bien à S. Vincent notre Maison, qui est si
particulièrement sienne, et veuillez agréer l'assurance des
sentiments les plus respectueux.

De votre humble servante,

Sœur M. GAIN,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

CHINE.

Lettre de M. PEYRALBE à M. CHINCHON.

Ho-Nan, le . . .

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Dans le courant (1) de juillet de l'année dernière, j'ai reçu votre aimable lettre du 13 novembre : je l'ai lue et relue plusieurs fois ; vous ne sauriez croire combien elle m'a procuré de bonheur, et je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance pour les bons avis et les sages conseils que vous m'y donnez : que le bon Dieu vous en récompense pendant toute l'éternité ! Si je ne craignais d'être importun, ou plutôt de demander l'impossible, je vous prierais de renouveler plus souvent ces bons offices ; mais je n'ose, car je sais que vos occupations sont très-nombreuses, et que je ne suis pas le seul à vous demander ce service ; je vous prie seulement d'assister le plus nécessaire. Je suis ici tout seul, à une distance de cent lieues des autres Confrères. Au printemps de l'année dernière, j'ai été obligé de me trans-

(1) La lettre suivante donnera une idée des travaux et de la patience de l'estimable Confrère qui l'a écrite, et qu'une maladie grave menace de ravir aux Missions de la Chine. Heureusement les dernières nouvelles plus favorables relèvent notre espoir.

porter chez nos Confrères du Tché-li pour accomplir le précepte de la confession annuelle ; cette année, je me propose d'en faire autant. Cela me donne, il est vrai, l'honneur et la faveur de m'édifier auprès de nos Confrères du Tché-li, et surtout auprès de Sa Grandeur, Mgr Anouilh, et de M. Simiand ; mais il est bien fâcheux d'être réduit à la confession annuelle ; c'est même bien dangereux pour le Missionnaire ; il faudrait avoir la vertu de S. Paul et de S. Antoine ; encore, il y a cette différence que ceux-ci étaient enfoncés au milieu d'un désert, éloignés d'un monde corrompu, tandis que je suis ici, au milieu de ce monde pervers. Vous savez mieux que moi ce qui est écrit : *Malheur à celui qui est seul, parce que s'il tombe, il n'aura personne pour le relever* (1) ; aussi je crains pour mon âme, et quand j'éprouve ces appréhensions, c'est de tout cœur que je m'adresse à notre divin Maître, en lui disant : « O bon Jésus, faites de moi ce que vous voudrez, mais sauvez mon âme ! » Si je vous dis un mot de ma position, ce n'est pas pour me plaindre. Puisque c'est la volonté de Dieu, pourrais-je me plaindre ? Pourquoi sommes-nous dans le monde, si ce n'est pour faire la volonté de Celui, qui a versé tout son sang pour nous sauver ? J'ai seulement l'intention d'exciter votre commisération pour moi. Vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même. Vous savez que je suis un vieux pécheur, à demi converti ; hélas ! quand on a été blessé gravement, on a de la peine à recouvrer son ancienne vigueur, et l'on est bien plus facilement vaincu. Veuillez donc, très-honoré Confrère, prier beaucoup pour moi, et recommandez-moi aux prières et aux saints Sacrifices de nos Confrères, Etudiants et Séminaristes. Veuillez donc m'aider de vos sages conseils : ne pouvant plus aller, comme jadis, dans votre chambre prendre vos avis, je lis et je relis vos lettres. Je

(1) Ecc. iv, 10.

désirerais avoir un exemplaire des Conférences et Lettres de S. Vincent, s'il est possible ; il n'y a qu'un exemplaire dans le Ho-Nan, et il ne sort pas de la résidence, d'où je suis à cent lieues de distance ; il m'est impossible de m'en servir.

Vous me demandez s'il y a par ici beaucoup de conversions ; hélas ! il y en a si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Les conversions sont bien difficiles, et humainement parlant, impossibles. Il n'y a que la grâce de Dieu, qui puisse opérer de véritables conversions. C'est par ici surtout que la faiblesse de l'homme est mise à découvert ; en raisonnant, on oblige ces païens à avouer que notre sainte Religion est la seule véritable, et qu'il n'y a pas d'autre voie de salut ; cependant, si la grâce de Dieu ne les touche pas, ils n'en font ni plus ni moins. Ainsi très-honoré Confère, par vos prières vous pouvez opérer plus de conversions que moi, qui ne suis qu'une *patraque* de Missionnaire. Loin de favoriser l'œuvre de Dieu, je ne suis qu'un obstacle à sa propagation ; c'est ce qui me sert souvent de sujet de méditation, et me donne l'occasion de gémir sur mes péchés passés et mes misères présentes. Veuillez donc prier et faire prier beaucoup, afin qu'à cause de mes péchés, tant d'âmes ne périssent pas. Aussitôt que dans quelque endroit il surgit quelques nouveaux Chrétiens, voilà le diable qui fait du tapage ; les païens se révoltent et ne veulent avoir aucune relation avec eux, et parlent même de bûcher, etc. Du reste, les Chinois sont entichés des pratiques de leurs ancêtres, et ils ne veulent démordre en rien de ce qui a été pratiqué par leurs vieux pères ; ceux-ci obligent leurs enfants à les imiter, et comme, d'après les lois du pays, ils ont presque droit de vie et de mort sur eux, ils menacent de les tuer, s'ils se font chrétiens. Un exemple, que j'ai sous les yeux : On vient de m'inviter pour aller administrer un malade, à quarante lieues. Arrivé dans cette Chrétienté, j'ai trouvé un jeune païen, âgé de vingt et quelques années, qui depuis

plusieurs jours, était nourri par les Chrétiens, et demeurait dans la cour de la chapelle. Que faisait-il là? la grâce de Dieu l'a touché, il veut se faire chrétien. Son père, l'ayant su, l'a menacé de l'enterrer vivant, s'il ne renonçait à son projet. Le jeune homme n'a rien répondu, et a continué d'aller réciter les prières à la chapelle, avec les autres Chrétiens. Le père, en étant instruit, est venu l'attendre à la porte de la chapelle, mais n'a pas osé entrer dans la cour, de peur d'être maltraité. Le jeune homme, averti par les Chrétiens du projet de son père, est demeuré dans la chapelle. A mon arrivée dans cet endroit, on est venu me rapporter ce fait. J'ai envoyé le premier catéchiste du pays, accompagné de quelques jeunes gens, proposer à ce païen une réconciliation avec son fils, à condition qu'il le laisserait parfaitement libre de se faire chrétien, et que si, dorénavant, il le tracassait le moins du monde, il aurait à faire à moi; que je le conduirais au Mandarin. Ayant appris qu'un *diable d'Occident* était venu (c'est ainsi que les Chinois païens appellent les Européens), le vieux père a eu peur d'être conduit au Mandarin; il a donné de bonnes paroles, il a tout promis, et le jeune homme est retourné dans sa famille. Voici ce que ce païen alléguait : « Je sais que la Religion du Maître du Ciel est bonne; je ne l'embrasse pas; par conséquent mon fils ne peut pas l'embrasser. »

Quant aux Chrétiens qui me sont confiés, ils ne me paraissent pas mal, et ils valent mieux que certains Français; parmi eux, il y a un certain nombre de femmes, et même de jeunes gens, qui font tous les jours leur méditation. En général, ils sont tous très-soumis et n'osent pas résister au Missionnaire. Lorsque le Missionnaire est présent, s'il ne peut pas empêcher tous les désordres, il peut en prévenir beaucoup; s'ils ont quelque mésintelligence, soit dans la famille, soit avec les voisins, ils s'en rapportent au jugement du Père spirituel (c'est ainsi qu'ils ap-

pellent le Missionnaire). Je sais qu'on a beaucoup écrit sur les pauvres Chinois, les uns dans un sens, les autres dans un autre; peut-être même que, dans le Ho-Nan, l'on pourrait écrire d'une manière différente. Comme en France, il y a des paroisses bonnes, et aussi de mauvaises, il en est de même en Chine. Et il arrive quelquefois que l'on généralise trop, ce qui amène des contradictions dans les lettres.

Privé, pour ainsi dire, de communications avec les Confrères, ou plutôt en ayant rarement, je me trouve au milieu de mes Chrétiens, comme dans un eespèce d'ermitage. Je ne sais rien de ce qui se passe dans les ports de la Chine, et, à plus forte raison, de ce qui se passe en Europe. Je ne puis donc vous donner aucune nouvelle. Nous sommes ici sans cesse harcelés par les brigands : ils incendient les maisons, emmènent et tuent les hommes, maltraitent les femmes, etc. Dans ma lettre précédente, je vous en ai parlé longuement, si je ne me trompe; à cette époque, les brigands n'avaient pas encore passé au nord du fleuve *Jaune*; mais actuellement nous sommes au milieu d'eux, ce qui est un grand obstacle à la propagation de la Foi et à l'OEuvre de la Sainte-Enfance.

Recevez les sentiments du plus profond respect, avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué, quoique indigne serviteur et confrère,

A. PEYRALBE,

i. p. d. l. m.

*Lettre de M. Jean-Baptiste DELEMASURE à M. CHINCHON,
Directeur du Séminaire-interne, à Paris.*

Péking, Séminaire du Saint-Sauveur, Pé-Tang, janvier 1868.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous.

Me pardonneriez-vous d'avoir si longtemps fait le mort, et de venir encore trop tard aujourd'hui vous offrir mes souhaits? Oui, j'en suis sûr, vous me pardonneriez, parce que vous vous inquiétez peu qu'on vous dise : Je vous souhaite ceci et cela, pourvu que votre *banquier* entre dans ses fonds. Or, sous ce rapport, Monsieur et très-honoré Confrère, j'ai toujours été bien vivant et jamais mort; ce que je vous ai tu, je l'ai dit à Notre-Seigneur, et il ne tient point à moi que votre *Avoir* ne soit déjà au point que vous désirez. D'ailleurs, vous m'avez assez souvent prêché la fidélité, avant tout, aux œuvres de notre Vocation et aux nécessités de nos Offices, pour que je puisse m'abriter derrière ce refuge.

Maintenant cependant que le temps me donne un peu de répit, je vous dirai, quoique je l'aie déjà dit à Celui que vous m'avez désigné comme votre *intermédiaire*, que je vous souhaite tout... ce que vous vous souhaitez à vous-même en fait de sainteté. J'ajoute de plus le vœu que, pendant de longues années encore, vous demeuriez au milieu de nous,

de vos Séminaristes bien-aimants (j'aime tant à me figurer être encore du Séminaire!). Je vous souhaite... mais trêve; ce serait un autre déluge.

Depuis la dernière ou plutôt les dernières fois que je vous ai écrit, il s'est passé, ici, à Péking, bien des choses désolantes et consolantes dans leurs effets. Vous aurez appris, Monsieur et très-honoré Confrère, avec stupeur, les pertes nombreuses et si souvent répétées qui nous ont frappés dans le personnel de la Mission; mais c'est précisément de tant de maux qu'est sorti un grand bien, et une glorification de notre sainte Religion, inouïe jusqu'ici, à Péking. Je veux parler des funérailles de nos vénérés Confrères MM. Tcheng Joannes (Chinois) et Jandard, Provicairé du Ho-Nan, décédés tous deux au Pé-Tang, à un an d'intervalle. Comme Sa Grandeur Mgr Mouly travaillait à la notice de notre bien-aimé M. Tcheng, je n'anticiperai point et ne vous dirai que quelques mots de M. Jandard. Ce vénérable Confrère, en Chine depuis trente-trois ans, m'était complètement inconnu, jusqu'au moment où la Providence l'amena au Pé-Tang, pour traiter, devant le Ministre de France, des affaires de ses Chrétiens persécutés. Il vécut au milieu de nous, édifiant la Maison par sa simplicité, par sa candeur et son excellent esprit, l'égayant aussi par ses réparties spirituelles et sa cordialité. Parmi les tracas et les déboires continuels suscités par ses affaires, il ne perdait point sa bonne humeur ni son calme : quand il s'animait le plus, il se bornait à désirer que Dieu convertît ou prit à lui les Mandarins, auteurs de la persécution. Au bout de près de six mois, désespérant d'obtenir de l'astucieux Gouvernement chinois le redressement de tous les griefs qu'il était venu exposer, il avait résolu de s'en retourner chez ses ouailles. C'est précisément à ce moment-là que le Bon Dieu lui réservait les joies du vrai bercail et la vue du divin Pasteur. Atteint d'abord d'une dyssenterie dont il se déguisa à lui-

même la gravité, il eut bien de la peine à recouvrer ses forces. Cependant, grâce à son énergie et à toutes sortes de soins, il se rétablit assez bien ; aussitôt nous partîmes tous deux, lui malade, moi fatigué, pour aller nous reposer en dehors de la ville, dans la maison d'un bon Chrétien. Le bon air, et surtout la tranquillité d'esprit, ainsi que les innocentes distractions de la promenade, le rétablirent bientôt, et il revint au Pé-Tang, consacrant tout son temps disponible à la confection d'une grammaire latine-chinoise. Subitement retombé dans ce que nous croyions un nouvel accès de sa maladie, il se trouva en un moment sans forces et dans le plus profond affaissement. Le médecin, appelé en toute hâte, reconnut tous les caractères du choléra ; c'était bien le terrible choléra, qui devait, après trois jours, nous ravir notre bien-aimé Confrère ! Mais que de beaux exemples pendant ces trois jours ! quelle instance pour recevoir les derniers Sacrements et le saint Viatique ! Priez donc Monseigneur, me disait-il, de n'être point si cruel ; il a peur que je ne puisse consommer la sainte Hostie, mais il se fait illusion ! » — « Ah ! me dit-il, un jour que j'entrais chez lui ! j'aspirais au bonheur de vous revoir. » Et en même temps il me pressait la main contre son cœur. Sans aucune illusion sur son état, il s'appêtait à la mort avec le calme des prédestinés. Dans les longues séances que je faisais à son chevet, il me raconta toutes les histoires les plus édifiantes qu'il put retrouver dans sa mémoire ; deux fois, tandis qu'il me parlait ainsi, des larmes coulèrent abondamment de ses yeux. Il avait le cœur si bon, qu'il s'exaltait encore en ce dernier moment ! et une fois, pendant un gros quart d'heure, il fit, avec une éloquence que je n'ai jamais trouvée ailleurs, un magnifique aperçu sur le saint Curé d'Ars. Il se reprochait comme un crime de n'être point allé le voir, une fois qu'il en avait eu l'occasion ! Ce dont il parlait cependant avec le plus de plaisir, c'était de S. Vincent. Oh ! comme il aimait ce bon Père !

« Voyez-vous, me dit-il, j'ai toujours expérimenté que ceux qui ont de la dévotion à S. Vincent, ont un bon cœur (il en donnait une preuve sans y penser!). Dites donc à M. N. que s'il veut réussir dans ses desseins et obtenir un bon résultat pour le Ho-Nan, dites-lui d'avoir confiance en S. Vincent. » C'est dans ces saintes conversations qu'il passa ces trois mortelles journées, toujours d'une bonté, d'une affabilité admirables. Sur la fin seulement, alors que son cerveau contraignait les affections de son cœur, il fut pris d'aversion pour son serviteur chinois; puis, tout en lui demandant pardon, il disait : « Va-t'en, je ne veux plus de toi. » C'est le seul moment pénible qu'il ait passé, au moins à en juger extérieurement. Peu à peu il tomba dans une prostration complète. Déjà il avait reçu les Sacrements, et dès lors il s'éteignit lentement; il expira vers les huit heures du matin. Je réclamai comme une faveur de lui fermer les yeux. Je l'aimais, je le vénérerais tant, ce bon, ce saint Confrère! Chacun de nous, présents à une si belle mort, se disait : *Moriatur anima mea morte justorum!* Dieu l'a pris près de lui, et lui a accordé une récompense bien méritée par trente-trois années de dévouement à son service, en Chine.

On renouvela pour ce cher Confrère les cérémonies funèbres qui avaient eu lieu, un an auparavant, pour le Père chinois. On commença par chanter une grand'messe, et Mgr Mouly fit l'absoute solennelle; puis, le cortège s'étant formé, on se mit en route vers le lieu de la sépulture. Le cimetière français étant situé à plus de deux lieues du Pé-Tang, il fut arrêté qu'on irait en ordre de procession jusqu'au cimetière de la cathédrale, distant de trois quarts de lieue. Tous les Chrétiens étaient avertis, et les catéchistes des quatre églises s'étaient rendus à la cérémonie. Tout se fit selon les rubriques du Missel Romain et avec une pompe inconnue des païens. En avant s'élevait la croix, portée bien haut et rayonnante aux clartés d'un soleil magnifique.

La voyez-vous, Monsieur et très-honoré Confrère, cette Croix qu'on était, il y a moins de dix ans, obligé de cacher, qu'on abattait de dessus la cathédrale, il n'y a pas sept ans encore, cette Croix que suivent encore tant de pauvres âmes, elle se montre aujourd'hui comme dans un triomphe; elle étend bien haut et bien loin ses bras bienfaisants : on la fuit, et elle va chercher les fuyards; on la craignait, parce qu'on ne la connaissait point, et elle se montre toute resplendissante, protégeant la dépouille mortelle d'un de ses serviteurs; on la bafouait, et la voilà placée comme un signe de ralliement et de paix ! Oh ! qu'il était beau ce signe du salut se manifestant ainsi aux yeux de tous et dans un aussi long trajet ! Immédiatement à sa suite, venaient tous les petits enfants de la Sainte-Enfance, au nombre de plus de soixante, tous bien recueillis et un livre à la main. Puis, suivaient tous les catéchistes, rangés sur deux lignes et au nombre d'une quarantaine; ensuite s'avançaient nos plus jeunes Séminaristes, suivis des plus grands en grand habit noir et en surplis. Enfin venaient tous les Confrères. Sa Grandeur Mgr Mouly, le *Ki-tching* précieux en tête, un cierge à la main, et portant la mozette violette, précédait immédiatement le catafalque. A côté de Sa Grandeur Mgr Mouly, se tenait Mgr de Castellazzo, qui, arrivé depuis quelques heures à Péking, avait à toute force voulu honorer de sa présence ce triomphe de la Religion. Il avait aussi le bonnet de cérémonie sur la tête, le cierge en main et la mozette orangée. Derrière venaient les dépouilles de notre cher Confrère, portées par un grand nombre de Chinois. Aux quatre coins du poêle, se tenaient quatre Confrères. Suivaient la chaise d'apparat de Son Excellence M. le Ministre de France, la chaise de M. le premier Secrétaire de la Légation française ; M. le second secrétaire et le reste du personnel disponible; puis une foule de voitures, transportant une multitude de Chinois chrétiens.

C'est dans cet ordre que s'avancait lentement le cortège. Pendant tout le temps, les chantres, c'est-à-dire nos élèves, chantaient les psaumes de l'Office des Morts : les Confrères faisaient la seconde partie. Je vous assure qu'il y avait de l'entrain et de l'aplomb dans ce chant, attendu que chacun avait conscience de la portée de cet acte religieux accompli ainsi à la barbe du paganisme, et jusque dans son sanctuaire. Quand nous étions fatigués, nos élèves chinois alternaient leurs prières chinoises avec les catéchistes. L'ordre ne fut point un seul instant troublé. Malgré l'affluence d'un peuple immense, accouru de toutes parts à la nouveauté du spectacle, la Croix s'avancait majestueusement, ne déviant point d'une ligne. Piétons, cavaliers, chars, charrettes, tous s'arrêtaient, sinon avec déférence, au moins avec admiration. La route, large et en talus, qui s'élève au milieu de toutes les rues de Péking, nous demeurait libre et sans encombre. Chacun, à l'aspect du cortège, se hâtait de descendre et de céder le pas. Merveille incroyable, que parmi tant de païens, entassés les uns sur les autres, et qu'on eût pu compter par vingt et vingt mille, on n'entendit pas un mot de mépris, pas une parole de malédiction, si facile aux bouches chinoises ! Bien plus, à mesure que nous avançons, le tumulte s'apaisait, les voix se taisaient, et quand passait le catafalque, couvert d'un simple drap mortuaire, on n'entendait plus que les voix des chantres, appelant les bénédictions d'en haut sur ce peuple égaré.

Partis à huit heures et demie du Pé-Tang, nous n'arrivions que, vers midi, au cimetière de la cathédrale. Après un moment de repos, chacun prit, comme il l'entendit, sa route vers Tcheng-fou-Sse, cimetière français. En avant du village, tout le cortège se reforma, et chacun, un cierge allumé à la main, reprit son rang ; on s'avança de nouveau, en chantant le *Miserere* et le *De profundis*, jusqu'à la tombe. Là, après les cérémonies prescrites, on descendit les restes de notre cher

Confrère, et le voilà reposant à côté de MM. Roux et Ghislains, nos premiers champions de la Foi, dans cette ville de Péking.

Triomphe doublement consolant pour ceux qui ont vécu au milieu des persécutions ; triomphe admirable, qui est un nouveau jalon, posé pour le progrès de la Foi ! Jamais, jusqu'ici, dans la Capitale de ce vaste empire, on avait affiché aussi publiquement les cérémonies de notre culte saint ; jamais manifestation n'avait revêtu et conservé un caractère aussi grand et aussi pacifique. Privilège bien enviable de deux saints Confrères, qui, non contents de faire pendant une longue vie la chasse aux démons de la Chine, les poursuivent encore jusqu'après leur mort : *O mors ! ero mors tua, morsus tuus ero, inferne !*

Ce coup d'audace, comme beaucoup l'ont appelé, n'est point resté stérile ; outre l'édification qu'il a procurée aux païens, en leur montrant que nous aussi nous respectons les morts, et mieux qu'eux, il a enhardi les Chrétiens. Jusqu'ici en effet, à part les superstitions, le mode de leurs enterrements conservait encore les signes extérieurs du paganisme ; mais voilà que, excités par l'exemple des Missionnaires, ils demandent pour leurs proches décédés, le bénéfice d'une messe chantée et les cérémonies du Rituel.

Espérons, Monsieur et très-honoré Confrère, que ce nouveau pas mènera loin les affaires du bon Dieu, dans cette pauvre Chine, toujours entichée de ses erreurs. Priez pour ceux qui luttent corps à corps avec ce vilain paganisme ; surtout, priez pour votre pauvre enfant, toujours misérable, et, en excusant ma prolixité et mon décousu, n'oubliez point de bénir celui que vous voulez bien encore appeler en Jésus et en Marie-Immaculée,

Votre Confrère tout reconnaissant et dévoué.

Jean-Baptiste DELEMASURE,

i. p. d. l. m.

*Lettre de feu Mgr ANOUILH, à M^{me} N., bienfaitrice
de sa Mission.*

Tché-ly-occidental, Tching-ting-fou, 1^{er} avril 1868.

MADAME ET TRÈS-HONORÉE BIENFAITRICE,

Je viens de recevoir une lettre de notre cher Frère Génin, datée du 15 novembre, et m'annonçant votre seconde et très-généreuse offrande. Notre procureur de Chine m'en a aussi annoncé la réception, et, immédiatement après les fêtes de Pâques, j'irai moi-même faire exécuter scrupuleusement toutes vos intentions.

La chapelle de l'Immaculée-Conception de Marie fut bénite par moi-même, le 24 octobre, fête de S. Raphaël, et, peu de temps après, j'eus l'honneur de vous envoyer la relation de cette cérémonie, que vous devez avoir reçue depuis longtemps, à moins qu'elle n'ait fait naufrage. C'est donc sous le vocable de Marie, conçue sans péché, et non sous celui de Ste Geneviève, qu'elle fut placée, selon vos intentions ultérieures, et avec la nouvelle donation que vous avez daigné nous faire, vous en êtes, Madame, l'unique fondatrice : elle est et sera votre œuvre, et les fruits de salut qu'elle produira, je l'espère, vous appartiendront.

L'aumône que je viens de recevoir de votre générosité suffit, et pour compenser la part pour laquelle les néophytes y avaient contribué, et aussi pour l'ornementation intérieure. Avec l'offrande qu'avaient donnée les Chrétiens, je vais faire construire des habitations pour les Missionnaires, des appartements pour l'école de la Chrétienté, en sorte que tout y sera au complet, église, presbytère, école, etc.

Je crois en cela agir selon vos intentions, que je désire

remplir à la lettre. Soyez à jamais bénie, Madame, pour cette bonne œuvre, si glorieuse à Dieu et si agréable à Marie-Immaculée. Je prie sans cesse et je fais prier le bon Dieu, pour qu'il daigne vous rendre le centuple, dans ce monde, et la gloire éternelle dans l'autre. Je le prie aussi de vous susciter des imitateurs, afin que nous puissions élever de semblables sanctuaires, dans un grand nombre de Chrétientés, qui en sont dépourvues. Marie nous a déjà donné des marques de sa protection, en préservant son sanctuaire des ravages des Rebelles, qui ont dévasté cette province : en effet, les Rebelles passèrent à côté de votre église ; ils contemplèrent la Croix qui domine le village environnant, et ils passèrent outre. Je me trouvais alors à une demi-lieue de là, et je pus voir de mes yeux la protection de Marie-Immaculée sur son église, sur nous et sur nos Chrétiens. Les Rebelles, au nombre de quarante ou cinquante mille, ont tout pillé, tout ravagé, pendant plus de deux mois ; mais ils ont épargné toutes nos églises, et nos chers Chrétiens ont eu peu à souffrir relativement à ce qu'ont souffert les infidèles. Enfin, le jour de saint Joseph, que nous invoquons, de jour et de nuit, ces milliers de brigands ont déserté mon Vicariat et sont partis avec la rapidité de l'éclair.

Dans une autre lettre, j'espère vous parler des heureux fruits qu'aura produits votre église. Nous avons remarqué que partout où j'ai bâti d'innombrables sanctuaires, les Chrétiens sont devenus plus fervents ; les conversions ont été nombreuses ; un de nos Missionnaires me faisait remarquer cela, il n'y a que peu de jours encore.

En terminant ma lettre, veuillez agréer les sentiments de la plus vive gratitude, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très-humble serviteur,

† J.-B. ANOUILH, *i. p. d. l. m.*

Evêque d'Abydos, Vic. apost. du Tché-ly occid.

Lettre de Mgr ANOUILH au Frère GÉNIN, à Paris.

Tching-ting-fou, 1^{er} avril 1908.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Je réponds, sans retard, à vos chères lettres du 13 novembre, qui me sont arrivées ici, le 25 mars. Ce retard provient des glaces de l'hiver, et, aussi, des troubles qui, depuis plusieurs mois, ont eu lieu dans cette province, et ont empêché les courriers de Tien-Tsing de venir jusqu'à nous. Je vous ai écrit en septembre, en octobre, etc., etc., et ma dernière lettre est celle du 27 février, si je ne me trompe; ainsi je ne vous laisse pas trop longtemps jeûner, et, de votre côté, vous pouvez m'avouer la même chose.

Donc, au moment où vous m'écriviez, en novembre, au sujet de la chapelle de l'excellente Mme Demy-Doineau, des lettres étaient en route, et pour vous et pour elle, et je vous annonçais la bénédiction de sa chapelle, sous le vocable de Marie *conçue sans péché*. Si dans mes précédentes lettres je l'appelais chapelle de Sainte-Geneviève, c'est qu'elles étaient écrites, avant que j'eusse reçu les dernières volontés de la fondatrice à ce sujet. Veuillez lire sa lettre; je lui annonce que toutes ses intentions seront remplies scrupuleusement, après Pâques. Je vais sur les lieux achever l'ouvrage.

La chapelle, ou plutôt la petite église, car elle a vingt-quatre pieds de large sur cinquante-cinq de long, sera entiè-

rement son œuvre. Oh ! si vous, très-cher Frère, ainsi que cette bonne dame, aviez des ailes, je vous inviterais à venir y entendre une messe pontificale ; il faut vous contenter d'y assister en esprit, vos mérites n'en seront pas moindres devant Dieu. Oh ! combien je désire que Mme Demy-Doineau ait des imitateurs !

J'ai déjà préparé le local de plusieurs autres chapelles ou églises, et j'attends que les saints protecteurs de la Chine intercèdent auprès de Dieu, et nous obtiennent d'autres bienfaiteurs. Je désire surtout élever en Chine un sanctuaire à Ste Germaine. C'est comme ma Sainte de prédilection. Je savais à peine bégayer, que ma pauvre mère m'apprenait à dire : Sainte Germaine, priez pour moi.

J'ai écrit à l'Archevêque de Toulouse et à l'Evêque de Pamiers à ce sujet, et s'ils ne peuvent accéder à ma demande, je ne désespérerai pas pour cela. A la vérité, je n'écrirai plus aux hommes vivants sur la terre, mais certainement les sentiments de mon cœur pour Ste Germaine lui serviront de lettre. Quoi ! vous êtes la Sainte de mon pays, lui dirai-je, vous avez toujours été ma Sainte bien-aimée ! je mourrais sans propager votre culte dans ce céleste empire ? Oh ! non, vous ne le permettrez pas. Les hommes refusent de venir à mon aide ; mais vous, ô bonne Sainte, vous saurez trouver le moyen, pour que ce petit Evêque de votre pays puisse, avant de mourir, accomplir le vœu ardent de son cœur, qui est de propager votre culte en Chine, et de vous élever un joli sanctuaire. Voilà à cinq lieues de cette ville une Chrétienté de huit cents âmes, à laquelle j'ai promis une église sous le vocable de Ste Germaine : sera-t-il dit que l'Evêque a manqué à sa parole ? Donc, j'espère que ma Sainte viendra à mon aide ; veuillez m'envoyer de ses médailles et de ses images ; je veux la faire connaître et invoquer par mes Chrétiens. Notre église, qui sera ma cathédrale, et pour laquelle je travaille, depuis quatre ans, et que le cher frère Marty a entreprise par les fon-

dations, est encore là ; mon architecte a été envoyé à Tien-Tsing, contrairement à notre attente : on dirait que tous les démons de l'enfer sont de concert pour m'empêcher de poser la première pierre de notre église. J'ai fait appel à Paris, à Ning-Po, à Chang-Haï, à Péking, etc., etc., et cela, pendant quatre ans, et me voilà encore à vivre d'espérance. Dieu soit loué !

Priez et faites prier nos chers Frères pour nous.

Veillez présenter mes respects à M. Lacarrère, et lui dire de prier et de presser, lui aussi, Ste Germaine de m'envoyer des secours pour son église.

Votre dévoué Confrère,

† J.-B. ANOUILLE.

P. S. Encore un mot. Voilà 17 ans que je suis Evêque, et jusqu'ici, je n'ai qu'un tout petit pontifical in-12. Toutefois, pour les Ordinations, consécrations des Saintes-Huiles, Confirmations solennelles, ce petit pontifical est assez incommode ; c'est pourquoi je vous prie d'en dire un mot à notre Très-Honoré Père.

S'il veut faire l'aumône d'un exemplaire du grand pontifical à son petit enfant, déjà vieux dans l'épiscopat, il lui en sera reconnaissant ; si sa Paternité ne le juge pas à propos, dans ce cas, avec son autorisation, vous m'en ferez acheter un complet, qui se compose de quatre ou cinq grands volumes. Mgr Mouly et Mgr Dubord en ont déjà, chacun, deux exemplaires.

Lettre de M. ROUGER, à M. SALVAYRE.

Séminaire de Kiou-Kiang, 3 mai 1868.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

En commençant le mois de Marie, je viens me recommander à vos bonnes prières, ainsi que tous nos Séminaristes, grands et petits. C'est bien de l'audace, n'est-il pas vrai ? surtout après être resté si longtemps sans même vous offrir mes salutations ! Au moins, je vous prouve par là que ni le temps ni les distances ne m'empêcheront jamais de compter sur votre charité ; si, personnellement, je ne mérite guère que vous preniez la peine de vous occuper de moi ou des miens, je m'en vais en appeler à ma queue et à ma robe *chinoises*, sachant bien qu'il n'en faudra pas davantage pour faire battre à grands coups votre cœur, si dévoué aux Missions étrangères, et, tout particulièrement, à celles du Céleste-Empire. Je n'essaierai pas de compter les voyages que vous faites en esprit jusqu'au fond de ce Kiang-Si, où reposent les cendres de votre très-cher cousin. Je me contenterai, pour vous faire plaisir, de vous donner de nos nouvelles. Peut-être M. Duhamel, en arrivant à Alexandrie, vous aura-t-il déjà parlé de notre pays de Kiou-Kiang. Quoiqu'on dise Péking plus ou moins menacé par les troupes des *Nien-Fei* (brigands ou rebelles, comme vous voudrez), pour nous, au midi du *Yang-Tze-Kiang*, passablement séparés du théâtre de la guerre, nous vivons en paix, depuis trois ans, et nous en profitons, pour essayer,

avec la grâce du bon Dieu, de faire avancer nos œuvres. Sur les treize départements de notre Province, il n'y en a que cinq qui aient leur orphelinat ; mais ce n'est pas à dire pour cela que les autres soient délaissés. Il n'y en a plus que deux, dans lesquels nous n'ayons pas de Missions ouvertes : c'est *Nan-Kang*, le plus rapproché de *Kiou-Kiang*, et *Yuen-Tchou*, qui touche au *Ho-Nan*. Mais en revanche, dans quelques autres, comme *Fou-Tchou*, où travaillent actuellement MM. Anot et Portes, les Missionnaires ont déjà à visiter plus de vingt-cinq ou trente stations différentes, et si vous voulez réunir à celles-là toutes celles qui sont à la charge de M. Sassi ou de nos autres Confrères, au bout du compte vous en trouverez plus de cent cinquante, et peut-être bien près de deux cents. Il est vrai que plusieurs n'ont encore que trente, quarante, ou cinquante confessions annuelles ; néanmoins quel bel espoir pour l'avenir ! Que de populations n'entourent pas ces Chrétientés dispersées çà et là ! Que de gens à attirer dans ces petites paroisses, où, chaque année, l'on sait déjà appeler et recevoir avec empressement celui qui vient au nom du Seigneur parler de la paix, du salut et des biens futurs. Nous avons aussi un certain nombre de nouveaux catéchumènes. Pas d'entraînement ; pas de cantons entiers ; nous ne savons pas faire de ces pêches miraculeuses. Nous n'y allons que par individus, par familles ; c'est peu, mais, il-faut l'espérer, ce sera du bon et du solide. Oh ! si nous avions des Missionnaires à colloquer sur les points principaux de cette vaste Province, que de gloire on pourrait procurer à Notre-Seigneur ! que d'âmes on pourrait envoyer au Ciel ! Hélas ! pourquoi faut-il que les ouvriers ne fassent que passer à côté de nous pour se rendre ailleurs ! Pourquoi la mort ou la maladie viennent-elles tour à tour nous enlever ceux après l'arrivée desquels nous avons tant soupiré ! Comme les desseins du bon Dieu sont impénétrables, quoique tou-

jours adorables ! Ah ! très-honoré Confrère, veuillez, de grâce, plaider notre cause auprès de notre Très-Honoré Père, et nous obtenir quelques bons Confrères, robustes sous tous les rapports, plutôt au-dessous qu'au-dessus de trente ans, et surtout résignés, en partant de France, à laisser leurs os en Chine. Cette dernière condition me paraît essentielle.

C'est à peu près en vain que nous compterions sur les Confrères du Ho-Nan. La mort a déjà éclairci leurs rangs ; l'âge et les infirmités atteignent ce qui reste ; de sorte qu'à la fin, au lieu d'être déchargés du poids que nous portons, nous pourrions bien ne recevoir qu'un nouveau fardeau. Nous ne pouvons pas non plus compter sur notre Séminaire actuel, pour avoir le renfort nécessaire. C'est à peine si les jeunes arriveront à temps, pour remplir les vides laissés par nos vieux Prêtres. Depuis 1858, époque à laquelle j'ai été chargé de recommencer la besogne, nous n'avons encore eu que de nouveaux Prêtres, encore tout récemment. L'un est occupé, dans la résidence, à quelques détails de procure ; l'autre, qui est mon *primogenitus*, est en train de parcourir ce département de Kiou-Kiang, où, il n'y a pas encore huit ans, le nom du vrai Dieu était absolument inconnu. C'est comme une œuvre nouvelle ; et certes la besogne n'est pas des plus faciles ; il s'agit d'ouvrir des Missions là où il n'y en a pas, et où il n'y en a peut-être jamais eu. Et quel moyen de changer des hommes dont S. Paul dirait sans détour : *Animalis homo... Malæ bestię, semper mendaces*, etc., etc. Vous ne risquez donc rien de bien prier et de faire prier pour nous les bonnes-âmes de votre connaissance. Ni le diable, ni les ennemis de notre sainte Religion ne voient ces courses de bon œil ! Aussi ne manquent-ils pas à l'occasion d'employer toute leur malice pour étouffer les germes de Foi, qui surgissent çà et là. Je crois que, à cinq ou six lieues à la ronde, le bon grain est déjà

semé dans une dizaine de villages. Ici, il y a une trentaine de baptisés; ailleurs, une vingtaine; plus loin, quatre ou cinq seulement; dans certains endroits, pas encore un seul. Mais le vilain *Pou-ssa* a fait place à l'image adorable de Notre-Seigneur. Hier, en compagnie de deux nouveau-baptisés du Samedi-saint, mon brave *Philippe* est parti pour deux ou trois autres villages plus éloignés, où l'on dit qu'il y a aussi quelques nouvelles familles qui veulent prier... Que Marie-Immaculée et notre Bienheureux Père daignent lui ouvrir *ostium magnum*, comme pour S. Paul à Ephèse, pendant que moi je croupis sur les bancs de l'école. Je n'en reste pourtant pas moins, en l'amour de Notre-Seigneur,

Monsieur et Très-Honoré Confrère,

Votre très-dévoué, etc.

AD. ROUGER.

i. p. d. l. m.

P. S. Mes très-humbles respects à M. le Supérieur général. Mes salutations affectueuses à tous les chers Confrères et Frères de la Maison-Mère.

*Lettre de M. PEYRALBE, Missionnaire en Chine, à M. BORÉ,
Secrétaire général de la Congrégation, à Paris.*

Kin-kio-kou, 5 juin 1868.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Je viens de recevoir votre aimable lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 17 février; je vous remercie de votre complaisance et des bonnes choses que vous me dites. Lorsque je reçois quelques nouvelles de la Maison-Mère, je suis on ne peut plus heureux. J'ai fait mon Séminaire-interne et mon cours de théologie dans cette chère Maison, et par conséquent j'y suis demeuré de cinq à six ans; aussi mon cœur se porte toujours là, et je ne suis pas étonné que vous vous y trouviez *trop heureux*, et je vous avoue que je désirerais finir là, où j'ai commencé, si c'était la volonté de Dieu.

Comme il vous est facile de le penser, la mort de M. Jandard nous a laissés dans une triste position. Lui-même n'a pas pu y tenir, et il était facile de prévoir qu'il n'y tiendrait pas longtemps, si les affaires ne s'arrangeaient pas. Nous étions cependant alors huit Prêtres, et nous ne sommes à présent que cinq, presque tous épuisés. Il n'y a que le confrère *Tchéou* et le novice qui se portent assez bien. M. Moulleron lui-même ne peut rien faire pendant tout l'été; le confrère Pong, qui est à la résidence avec moi, est extrêmement

malade ; il crache le sang, depuis sept mois, et sa maladie s'aggrave de jour en jour ; il va sans dire qu'il ne peut pas travailler, et actuellement il est si faible, que, depuis une vingtaine de jours, il n'a pas pu célébrer les saints Mystères. Pour comble d'infortune, ses douleurs de jambe sont plus fortes, ce printemps, qu'elles ne l'étaient auparavant. Quand on est malade par ici, la patience est le seul remède sûr, que l'on puisse prendre ; ce n'est pas qu'il manque de médecins ; mais ces médecins empoisonnent plus de malades, qu'ils n'en guérissent. Je n'ai cependant pas encore laissé mes occupations ordinaires ; du reste à qui les confier ? Je suis seul. Cependant, lorsque Mgr Baldus était ici, avant son départ pour le Kiang-Si, il avait avec lui, à la résidence, deux Prêtres européens, M. Jandard et M. Neurath, et deux Prêtres chinois, M. Ly, et M. N., qui est mort l'année dernière, et moi, je suis tout seul avec le Confrère Pong infirme. Il faut avouer que les œuvres en souffrent. Je vous en prie, Très-Honoré Confrère, tâchez qu'on vienne à notre secours : il y va de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Vous m'écrivez que notre Très-Honoré Père presse la Sacrée-Congrégation de la Propagande de décharger la nôtre de ce fardeau, et que l'intention est bien arrêtée des deux côtés, dans ce sens. J'avais pensé que si la Sacrée-Congrégation ne trouvait personne qui voulût se charger du Ho-Nan, l'on pourrait partager la Province, et donner par exemple aux Franciscains du Hou-Pé, la partie méridionale, et à Mgr Anouilh la partie septentrionale. Il faut savoir que la Province du Ho-Nan est divisée par un grand fleuve, qui coule de l'ouest à l'est. Ce fleuve, qu'on appelle fleuve Jaune, est très-difficile à passer ; au nord de ce fleuve, se trouvent trois départements, contenant environ mille Chrétiens, qui ne sont pas éloignés du Vicariat de Mgr Anouilh. Au midi de ce fleuve, se trouvent dix départements, contenant environ deux mille Chrétiens, qui ne sont

pas éloignés du Vicariat de Mgr *Zanoli*. Sur les deux rives du fleuve, à une distance de plus de cent lieues, il n'y a pas de Chrétiens. En ce cas, dans le Ho-Nan, il n'y aurait pas de résidence, et nous pourrions emporter tout ce qui nous resterait d'argent et de mobilier, etc.

Comme Missionnaire apostolique, je me trouve, d'après les décrets de la Sacrée-Congrégation, à la tête d'une Province, qui a au moins deux cents lieues françaises, du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest. De tous côtés, on vient inviter le Missionnaire, et je n'ai personne pour y envoyer, etc. Comme enfant de S. Vincent, nous sommes trois Missionnaires, et deux novices, un Prêtre et un sous-diacre. Je vous avoue, Très-Honoré Confrère, que ma santé s'altère considérablement. Le Confrère Tcheou vient de nous arriver; il a fait plus de cent lieues pour venir faire sa confession annuelle. Voyant que je marche sur les traces de M. Jandard, le Confrère Tcheou et le Confrère Pong ont délibéré tous les deux pour savoir ce qu'ils feraient après ma mort, et il paraît qu'ils sont déjà déterminés à tout laisser entre les mains de M. Moulleron et à partir, etc. Je me recommande à vos prières et à vos saints Sacrifices, vous priant d'agréer la nouvelle assurance de mes sentiments très-respectueux, avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-indigne serviteur et Confrère.

PEYRALBE,

i. p. d. l. m.

*Lettre de M. SALVAN, Missionnaire en Chine, à M. CHINCHON
Directeur du Séminaire-interne, à Paris.*

Ile de Tchou-San, 17 mai 1868.

MONSIEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

En vous écrivant ma dernière, je ne savais pas que le bon Dieu vous destinait une place dans le Sénat de la petite-Compagnie. Permettez-moi de venir, le dernier de tous, me féliciter de votre élévation. Je dis me féliciter, car j'espère que, comme cadeau de joyeux avènement, vous userez de toute votre influence pour nous envoyer au Tché-Kiang des secours en ouvriers évangéliques. Inutile de vous répéter ce que j'ai écrit dans mes précédentes lettres : je me contente de vous redire que je vieillis, que mes forces n'ont jamais été même au niveau de l'ordinaire, et que cependant la besogne augmente chaque jour.

Grâces à Dieu, j'ai du courage et de l'entrain; je fais face aux besoins les plus urgents : mais l'éducation proprement dite des Séminaristes ne se fait pas : j'ai bien la volonté de les former et de les éduquer ; le bon Dieu me donnerait aussi la capacité suffisante ; mais le temps me manque complètement pour cette œuvre, comme pour le spirituel de mes orphelins et orphelines. Non-seulement le temps, mais aussi les forces : car j'éprouve de fréquentes défaillances. Ainsi

donc, Monsieur et vénéré Confrère, par pitié pour moi, et par commisération pour nos Séminaristes, tâchez de m'envoyer du renfort; que l'année scolaire ne s'ouvre pas, sans que je la commence avec un Confrère. Des besoins urgents se font sentir et se manifestent chaque jour. Ainsi, voilà un endroit qui nous a été ouvert, l'année dernière. Pour première récolte, M. Fou, Confrère chinois, baptisait vingt adultes, le jour de Noël, et, le jour de Pâques, trente-six adultes. Lorsque le moment de la grâce est arrivé, il faut être là ; il faut un Prêtre pour étudier, seconder et développer ce germe divin. Qu'il est pénible et poignant de renvoyer des gens qui viennent de loin le demander !

Il serait d'autant plus nécessaire d'avoir un personnel nombreux dans notre province, que les Protestants anglais et américains de diverses sectes la sillonnent et parcourent, dans tous ses coins et recoins. A Kang-Cheou, capitale de la Province, d'un seul coup, ils y ont envoyé quarante prédicants ou prédicantes, et ouvert quatre établissements, écoles, orphelinats, où ils dépensent beaucoup, sans avoir la consolation de la plus minime réussite. Leur manière d'agir, et surtout leurs dames et demoiselles prêchant dans les cabarets et sur les voies publiques, ne peuvent que leur attirer le mépris des Chinois ; mais leur argent a un attrait auquel quelques-uns se laissent prendre.

Quoi qu'il en soit, ils font du bruit et préparent la voie aux vrais ouvriers, que nous attendons de votre charité et de votre affection pour notre Mission de Tche-Kiang.

Dans ma dernière lettre, j'ai pris la liberté de vous demander un livre. Je me permets de réitérer cette demande, en désignant plus clairement le livre. (*Litanies de la très-sainte Vierge*, expliquées et commentées par le Père Pascal Grossi, traduites de l'italien par l'abbé Charbonnier, chez Lecoffre.) J'espère que vous m'enverrez ce cadeau par les Confrères, spécialement destinés au Tché-Kiang. En terminant, je le

répète, envoyez-nous au plus tôt du renfort, et daignez me croire, comme toujours, en Jésus et en Marie-Immaculée,
Monsieur et vénéré Confrère,
Votre très-humble et tout dévoué serviteur.

H. SALVAN,
i. p. d. l. m.

Lettre de M. ROUGER au même, Directeur du Séminaire interne à Paris.

Du Séminaire de Kiou-Kiang, 22 mai 1868.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Enfin après une bien longue attente, j'ai eu le plaisir de recevoir ce que vous avez eu la bonté de m'expédier, il y a déjà plus d'un an et demi, au moment du départ de M. N. Ce dernier, qui était chargé de votre cadeau, avait oublié à qui il devait le remettre, et ce n'est que par hasard qu'il me l'a donné, lorsque, aux derniers instants de son trop court séjour au milieu de nous, je l'aidais à recueillir le petit bagage dont il avait besoin pour retourner en France. Quoi qu'il en soit, il me reste à vous remercier de votre charité, et

dans la crainte de m'attirer à moi-même le blâme de retardataire, je viens aujourd'hui vous offrir l'expression de ma gratitude la plus sincère. Maintenant, d'après les dernières lettres qui nous sont arrivées, j'ai aussi à vous féliciter du nouvel emploi que le bon Dieu a surajouté à tous vos travaux du passé. Je me réjouis de tout cœur, en pensant que dorénavant vous serez doublement à même de faire du bien à nos Missions de Chine, lesquelles je prends la liberté de recommander à vos saintes prières, et à celles de tous les fervents Confrères, Etudiants, Séminaristes et Frères de la Maison-Mère. Notre Kiang-Si devient de plus en plus intéressant, et donne les plus belles espérances pour un avenir très-prochain. En dehors des vieilles Chrétientés que nous avons à desservir, il s'en est formé, depuis dix ans, une foule de nouvelles, et je suis bien sûr de réjouir votre cœur si embrasé de zèle pour la gloire de Notre-Seigneur et le salut des pauvres Chinois, si je vous dis que, actuellement encore, pendant ce beau mois de mai, sous les auspices de notre bonne Mère, nous sommes en train d'ouvrir des Missions sur plusieurs points, tout à fait au milieu des païens, dans des arrondissements où jusqu'ici nous n'avions jamais eu l'avantage de mettre les pieds.

Comme vous le pensez bien, nos nouvelles Chrétientés, excepté deux ou trois, où l'on compte les catéchumènes par centaines, ne sont encore que de tout petits grains de sénévé, confiés à la terre. Dans bien des endroits, elles ne se composent que d'un petit village, de quelques familles, voire même d'une seule famille, comme perdue au milieu des adorateurs du diable. Mais n'importe, là où il y a un enfant de Dieu, quel qu'il soit, baptisé ou non encore baptisé, le Missionnaire a un pied-à-terre. Là où le Missionnaire parvient à pénétrer et à séjourner, il parle du bon Dieu, de la félicité éternelle, et à qui veut l'entendre ; il catéchise les petits enfants ou les vieux parents de celui qui le loge. Les voisins, les amis de la famille participent aussi un peu à la

prédication de la Bonne-Nouvelle. Là-dessus on s'en va réciter le bréviaire, des rosaires; on célèbre les saints Mystères, on laisse quelque sainte image à la place de l'idole; peu à peu la grâce descend des Cieux, comme une pluie bienfaisante; le bon grain germe, il prend racine, et bien que, foulé aux pieds des méchants de tous les environs, il se développe, il grandit, et n'attend plus que des ouvriers aptes à recueillir les fruits qu'il promet. Eh bien ! Très-Honoré Confrère, j'ai l'honneur de vous dire que, quand bien même tous vos chers Étudiants-Séminaristes et Frères-coadjuteurs de la Maison-Mère seraient actuellement changés en Missionnaires, tout prêts à partir pour le Kiang-Si, ils ne nous suffiraient pas pour en mettre *un seul* dans chaque village, où nous avons un petit noyau de Chrétienté. Et que de milliers et de milliers d'autres endroits ne comptent pas encore une seule âme qui connaisse le *seul vrai Dieu*... et où cependant les populations seraient *très-guérisissables*, si elles n'étaient réduites à l'état de ce pauvre infirme de l'Évangile, qui disait à Notre-Seigneur : *Domine, hominem non habeo*..... *Seigneur je n'ai personne pour m'aider*. Faites donc, s'il vous plaît, tout ce qui dépendra de vous pour qu'il nous vienne des Confrères de Paris : je dis à nous ! au Kiang-Si, car c'est Péking qui a hérité de ceux qu'a amenés Mgr Guierry, et dont vous m'aviez parlé dans une lettre précédente. Qui sait quand notre Séminaire pourra nous fournir les Prêtres, dont nous avons un si grand besoin ? Je vous avais parlé autrefois de quatre jeunes gens auxquels on avait permis de commencer les exercices du Séminaire-interne; l'un a regardé en arrière, un autre est à l'extrémité et va mourir poitrinaire, juste à l'époque où nous pensions le faire ordonner prêtre : il n'en reste donc que deux : ils ont fait le bon-propos, et sont à la besogne, l'un ici, à Kiou-Kiang même, et l'autre, dans les nouvelles Missions dont je vous ai parlé plus haut. Je me recommande de nouveau

à vos saintes prières. J'offre mes très-humbles respects à tout le monde, et particulièrement à notre Très-Honoré Père, et je reste, bien cher Directeur, en l'amour de J. M. J. et de S. Vincent,

Votre très-reconnaissant serviteur et fils.

AD. ROUGER,
i. p. d. l. m.

*Lettre de Mgr GUIEBRY, Vicaire Apostolique de Péking,
au Frère GÉNIN, à Paris.*

Péking, 14 juin 1868.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Votre aimable lettre du 13 mars ne m'a pas trouvé à Péking. J'étais alors dans notre Maison de Nyan-Kiou-Tchouang, où j'avais dû me rendre, à cause de la maladie très-grave de M. d'Addosio. Ce cher Confrère souffrait de la dyssenterie, depuis un an, lorsque la fièvre typhoïde est venue s'y joindre. Il a été vraiment aux portes du tombeau ; on lui a même administré les derniers Sacrements ; cependant le bon Dieu a bien voulu le rendre à nos prières. Je l'ai quitté, il y a douze jours, en bonne convalescence de

ses deux maladies, et j'espère qu'il sera bientôt rétabli. Il a maintenant avec lui dans son district M. Saupurein, deux Confrères chinois, un Prêtre séculier italien et le cher frère Chevrier. Il peut donc réparer ses forces, sans préoccupation des œuvres qui lui sont confiées.

Après ce préambule, je vous dirai, très-cher Frère, que je suis arrivé fort heureusement à Péking avec mes chers compagnons. Ainsi, vous voyez que vos bonnes prières ont été exaucées : veuillez donc en agréer ma sincère gratitude. Mais il ne suffit pas d'être parvenus heureusement sur le champ de bataille ; le plus rude reste à faire. Il nous faut maintenant combattre généreusement le prince des ténèbres, qui est véritablement le roi de ce pays-ci. Et c'est pour cela, très-cher Frère, que nous ressentons un si grand besoin de ferventes prières. Je sais que les vôtres nous sont assurées ; mais ne pourriez-vous pas vous en faire le quêteur auprès des bonnes âmes, que vous connaissez en si grand nombre ! Je compte surtout sur vous, pour nous recommander à celles de nos chers Frères de la Maison-Mère, que je salue tous très-affectueusement.

Nous attendons avec impatience les tableaux que le cher frère François a dû composer ou retoucher pour nous. Comme je ne puis lui écrire par ce courrier, je vous prie de le saluer très-affectueusement de ma part, et de lui dire que tous les Confrères sont très-désireux de voir ses beaux tableaux à Péking. Le cher frère N. m'avait promis de m'envoyer des modèles de décors, pour une chapelle gothique. Demandez-lui donc aussi, je vous prie, s'ils seront bientôt prêts.

Je vous remercie bien, très-cher Frère, de toute la peine que vous avez prise pour nos cloches. Vous pouvez être tranquille au sujet de celle qui est destinée à Mgr Anouilh. Si elle venait, par mégarde, jusqu'à Péking, nous nous empresserions de la lui faire passer. Mais, d'après la note de ma

Sœur N., que j'ai reçue en même temps que votre bonne lettre, ou ne m'en marque que cinq d'expédiées, tandis qu'il devrait y en avoir six. Vous savez que j'en avais fait fondre cinq à Toulouse, qui étaient arrivées à la Maison-Mère, avant mon départ de Paris. Ajoutez-y celle que vous m'avez obtenue du Très-Honoré Père pour notre Maison du Pé-Tang : cela fait bien six. Veuillez donc vérifier le fait.

Voilà beaucoup de commissions ; mais je suis assuré d'avance que vous serez très-heureux de me rendre ces services. Veuillez donc d'avance agréer mes remerciements.

Nous avons eu la plus pénible traversée, au commencement et à la fin. Depuis Alexandrie jusqu'à Hong-Kong, on aurait dit d'une mer pacifique. De Hong-Kong à Chang-Hai, nous avons eu continuellement le vent et les flots contre nous ; cependant tout n'allait pas encore trop mal. Mais le plus rude a été de Chang-Hai à Tien-Tsing. Outre que le vent et le courant étaient aussi contraires, nous étions sur un navire qui n'avait presque point de quille. C'est ce qui nous donnait le tangage et le roulis en même temps. Aussi les pauvres estomacs ont dû rendre jusqu'à la dernière parcelle de nourriture, qu'ils pouvaient contenir. Quoi qu'il en soit, nous sommes arrivés très-heureusement à Tien-Tsing, le 24 mars, dans la nuit, et le 28, vers midi, à Péking, dans notre Maison du Pé-Tang. Tous mes compagnons de voyage ont été casés, après deux mois de résidence dans cette Maison, pour s'initier aux principes de la langue chinoise. M. Saupurein est à *Ngan-Kia-Tchouang*, M. Garrigues à *Suen-Hoa-Fou*, M. Grasset à *Ta-Pao-Tien* ; un autre vient d'être placé à Péking, dans notre église du Han-Tang, pour apprendre le chinois. Priez pour nous, et croyez-moi du meilleur cœur, mon très-cher Frère,

Votre tout affectionné serviteur,

† E. F. GUIERRY, *i. p. d. l. m.*

Év. de Danaba Vic. Apost. du Tché-Kiang.

CHINE.

La mort, qui naguère a frappé si cruellement notre Mission de Chine, et qui l'a privée du concours à jamais regrettable de l'action et des vertus apostoliques de nos vénérés Confrères NN. SS. Mouly, Anouilh et Baldus, a rendu plus précieux et plus attrayant encore tout ce qui se rattache à leur mémoire, et retrace quelque souvenir de leurs travaux, de leurs succès ou de leurs épreuves, comme aussi de leurs espérances. Il nous a donc paru convenable et opportun de grouper et de présenter ici plusieurs faits ou réflexions des dernières lettres de leur correspondance. Commençons par Mgr Mouly.

« Nos Chrétiens savent en certaines circonstances dépenser généreusement pour la Religion, et les Néophytes mêmes s'imposent beaucoup de sacrifices. Sous ce rapport, ils sont généralement supérieurs, toutes proportions gardées, aux Chrétiens d'Europe. Seulement ils se sont appauvris, les dernières années, et ils méritent d'être rangés parmi ceux que l'Évangile préfère et à qui il est annoncé avant tous les autres. *Pauperes evangelizantur*. D'ailleurs la politique du Gouvernement réserve les dignités et les charges lucratives aux païens. Malgré cela, l'un de nos Chrétiens qui m'avait donné 105 taëls ou 880 francs pour notre église nouvelle, m'a fait une autre largesse de 50 taëls ou 175 francs pour celle de Si-Tang, quoiqu'elle ne fût pas sa paroisse. Un autre m'a offert 120 francs pour la même bonne œuvre, et je m'abstiens de citer les bienfaiteurs qui ont voulu y contribuer par des aumônes moindres et même par leur obole. »

« Je n'insiste sur ce fait que pour expliquer et nos nécessités et nos espérances. La France doit continuer encore de venir à notre secours avec les allocations de la Propagation

de la Foi et de la Sainte-Enfance ; mais j'espère qu'un jour, si la miséricorde divine multiplie le nombre des conversions, la Chine pourra se suffire à elle-même. Mais il faut pour cela que les classes élevées et riches se fassent chrétiennes, et ce sont elles malheureusement qui témoignent le plus d'opposition et de répugnance, parce qu'elles craignent d'encourir la disgrâce de l'Empereur, et qu'elles sont aussi fortement attachées aux biens et aux jouissances de la terre. Que l'Europe et surtout la France persévèrent dans leur charité pour notre Mission ! Dans toute la Chine, et à Péking en particulier, les Missionnaires ont toujours tenu à conserver une position convenable et indépendante qui prouve aux Chinois, si fins calculateurs, que nous ne venons pas chez eux pour gagner leur argent, mais plutôt pour consacrer le nôtre à leur faire du bien et les gagner eux-mêmes à la Foi du vrai Maître du Ciel. Si nous ne pouvons réaliser, dès maintenant, nos projets qui seraient, selon nous, si propres à étendre nos conquêtes spirituelles, nous prendrons patience, sachant attendre que la toute-bonne Providence nous envoie des ressources nouvelles, pour faire davantage et améliorer l'état de notre Vicariat.

« Ici, notre Mission n'est pas dans les mêmes conditions que celles du Levant, par exemple. Elle a charge d'âmes, elle possède toute l'autorité ecclésiastique et elle doit tout faire. Le Missionnaire n'est donc pas le simple auxiliaire des Vicaires apostoliques et distinct d'eux par son origine, son rite et sa Congrégation, comme il arrive ailleurs généralement. Ici, le répète, la Petite-Compagnie est tout, dans ce pays, et doit répondre à tous les besoins. Les dépenses augmentent nécessairement avec les œuvres, et cette augmentation est même un heureux signe du progrès de la Foi. Ainsi, depuis mon arrivée en Chine, le nombre des Confrères, des Prêtres indigènes et des Chrétientés a toujours été croissant. Le traité franco-chinois nous a restitué nos anciens établis-

sements ecclésiastiques, succès désiré depuis longtemps et qui nous a transportés d'allégresse. Mais comme nous ne recevions que des ruines, il a fallu les rebâtir ou les réparer ; de là un autre surcroît de dépenses. Et peut-on les regretter ? »

C'est ainsi que Mgr Mouly, peu de temps avant sa mort, plaidait avec sa modestie et son calme habituels les intérêts de sa chère Mission, à laquelle il était si tendrement dévoué. La bonté naturelle de son cœur l'attachait étroitement aussi à chacune des âmes qui lui étaient confiées, et surtout à ses Confrères, dont il était plutôt le père que le Supérieur. Cette remarque nous conduit à citer le passage suivant d'une de ses lettres, où il rendait compte de la perte encore récente de l'un d'entre eux, M. Goetlicher :

« C'est la douleur dans le cœur, que, pour accomplir mon devoir, je vais vous annoncer la fâcheuse nouvelle de la mort d'un Confrère européen, M. Goetlicher. Après une douzaine de jours d'une fièvre typhoïde maligne, que le secours des médecins ne put surmonter, ce cher Confrère rendit son dernier soupir, le 31 janvier 1867, à l'âge de quarante-cinq ans, et vingt-quatre ans de Vocation, à Suen-Hou-Fou, dans la résidence de ce même district dont il était chargé. Il était dans les meilleures dispositions, et tout porte à croire que le bon Dieu l'aura admis dans son saint paradis. Toutefois, comme Dieu seul juge les justices, et qu'il faut être bien pur pour aller droit au Ciel, en mourant, nous vous prions de le recommander aux suffrages accoutumés de toute la Petite-Compagnie. On dirait qu'il présentait le coup qui l'a frappé : car il fit ses derniers exercices de la Retraite, au mois d'octobre, avec un fruit si sensible, que les Chrétiens qui s'en aperçurent en restèrent édifiés.

Ce cher Confrère naquit, le 1^{er} août 1822, à Hennesfort, en Silésie. Après avoir fait ses études dans son pays, il se hasarda à le quitter, le 2 février 1843, malgré les dangers qu'il devait

rencontrer en route, afin de se rendre à Rome, où il fut reçu dans la Petite-Compagnie, le 5 mai de la même année. Il fit les vœux dans la Maison de Saint-Sylvestre, à Rome, le 6 mai 1845. Ordonné prêtre à Rome, en juin 1848, il se rendit ensuite à Paris, où il fut destiné aux Missions de Chine. Le 27 février 1849, il partit pour la Chine en compagnie de MM. Sarrans (1) et Talmier, tous deux morts en Chine bien avant lui; le premier, en route pour Péking, dans une des Missions que la Petite Compagnie avait encore alors au Kiang-Nan, en juillet de la même année, et le second, à Tien-Tsing, en 1862, au mois d'août. M. Gœtlicher travailla d'abord environ un an dans la Province de Péking, d'où, en 1850, il se rendit auprès de Mgr Daguin, en Mongolie, où on avait reconnu qu'il était directement envoyé. Après trois ans de mission dans le district de Si-Ouan, et même à Ye-ho-ell, il dut en 1853, à la mort de M. Combelle, prendre la direction de la résidence et du Séminaire; en 1856, il céda son poste à M. Tagliabue, et il alla faire mission six ans tout à fait à l'est de la Mongolie, sur les limites de la Mantchourie. Il fit là une maladie grave, revint à Si-Ouan, en 1861, et de là à la Mission de Péking, en 1862. Là, il fut employé d'abord à Suen-Hoa-Fou, puis comme curé à la cathédrale de la ville de Péking, à l'église de l'Immaculée-Conception, et ensuite il resta à Saint-Sauveur plus d'un an, jusqu'à l'arrivée de Mgr Guerry, qui dut le remplacer en sa qualité de Coadjuteur. On l'établit ensuite directeur du grand district de Suen-Hoa-Fou, où il est resté environ deux ans, jusqu'à sa mort qui vient de nous l'enlever.

« M. Gœtlicher parlait fort bien le chinois, et quoiqu'il l'eût appris en Mongolie, il était bien compris même à Péking. Il fit donc du bien auprès des Chrétiens qui lui furent con-

(1) M. Sarrans, envoyé vers 1843 à la Mission de Constantinople, y fut chargé de la direction du Collège de Bébek qu'il sut réorganiser et conduire avec beaucoup de dévouement et de mérite, jusqu'à la fin de 1848. Sa mémoire est encore, là, bénie des Confrères et des élèves qui l'ont connu.

fiés. Nous avons pu remarquer en lui un ensemble d'esprit de Foi, qui le portait à se conformer aux ordres et aux dispositions de ses Supérieurs, comme lui tenant la place de Dieu. Je fus très-édifié de la dernière lettre qu'il m'écrivit de Suen-Hoa-Fou, en date du 1^{er} janvier 1867, juste un mois avant sa mort. Le ton en était calme, pieux et résigné; la manière dont il me remerciait de mes petits services, me consolait beaucoup. Je considère ces bonnes dispositions comme un effet de la grâce de sa Vocation à la Petite-Compagnie, à laquelle d'ailleurs il tenait beaucoup, se montrant toujours fort reconnaissant des bienfaits qu'il en avait reçus, et n'en parlant à l'occasion qu'avec respect et affection. C'est en effet à la suite de l'accomplissement d'une de ses Règles les plus importantes, la Retraite annuelle, qu'il a obtenu de la main libérale du Dieu de S. Vincent cette mort édifiante. »

Mgr Anouilh, peu avant sa mort, qui a suivi de trop près celle de Mgr Mouly, exprimait dans toutes ses lettres les ardeurs et les préoccupations de son zèle apostolique. Les persécutions ou les intrigues des Mandarins ne faisaient qu'accroître son courage indomptable, et sa soif d'étendre de plus en plus le royaume de Jésus-Christ irritait aussi l'enfer, comme le prouve le fait suivant :

« Notre Vicariat, le plus pauvre de tous, parce qu'il est le plus récent, s'organise peu à peu. Les conversions au Christianisme se multiplient, depuis que la tranquillité a succédé à nos longues tempêtes. C'est à Dieu seul et aux prières des âmes ferventes d'Europe que nous sommes redevables de tous ces merveilleux succès. Je ne crains qu'une chose, c'est que mes péchés n'empêchent la ruine entière du paganisme. J'ai une faim insatiable de la conversion des idolâtres; la seule vue des païens ranime mes forces souvent abattues; je désirerais donner ma vie pour sauver ces pauvres âmes; mais hélas! des millions encore refusent d'ouvrir les yeux à la lumière : elles écoutent la parole de Dieu, et l'approuvent

même de bouche ; mais le cœur demeure toujours endurci ; c'est sans doute que nous ne prions pas assez. Oh ! que n'avons-nous ici un Saint Vincent-de-Paul, un Saint François-Xavier, une Sainte Thérèse ! un seul de ces Apôtres suffirait pour convertir la Chine, et vous savez que convertir la Chine, c'est convertir le tiers de la population du globe. M. Bray, mon estimable Confrère que j'ai chargé des nouveaux Chrétiens de l'occident du Vicariat, est persuadé qu'il faut encore du sang des martyrs pour arroser cette terre, et il ajoute qu'il y en aura encore, malgré les traités qu'ont faits les Européens. Mais, tout en admettant la première partie de sa proposition, je n'ai aucun espoir de voir réaliser la seconde. Au reste, s'il y a des persécutions, et si mes misères ne m'en rendent indigne, je vous annonce d'avance que ma tête tombera la première. Mandarins et païens, tous connaissent celui qui vous écrit, et dans leur cœur ils lui conservent une haine irréconciliable ; ils savent qu'il est le chef des Prêtres et des Chrétiens, et que c'est à lui que le paganisme est redevable de ses défaites. Mais je n'ai pas peur, et *je puis tout dans celui qui ranime mes forces ; malheur à moi si je n'évangélise !* c'est une nécessité pour le Missionnaire, et ne sommes-nous pas Prêtres de la Mission, Enfants d'un Père qui a prêché toute sa vie ? Donc nous prêcherons, tant que le bon Dieu nous accordera un peu de force, n'en déplaise aux millions de diables qui remplissent la Chine.

« Malgré les obstacles que l'enfer nous suscite, l'Évangile se propage de plus en plus, les conversions des infidèles sont toujours nombreuses, et si Dieu nous accorde des jours de paix et qu'il nous envoie des ouvriers et des ressources pour leur entretien et celui des catéchistes, nous avons l'espoir de doubler, de tripler en peu de temps le troupeau déjà si nombreux que le Père de Famille nous a confié ; c'est à Dieu d'abord, et puis aux bienfaiteurs d'Europe que nous en sommes redevables. Pour nous, nous ne sommes que des ouvriers inutiles,

et nous sommes trop honorés que le bon Dieu daigne se servir de si vils et de si méprisables instruments pour renverser le Royaume de Satan et bâtir sur ses ruines la maison de Dieu. Les démons frémissent, et c'est une preuve que leur édifice s'écroule. Il y a peu de temps, une femme possédée se présente devant moi. Elle était venue d'un village, à trois lieues plus loin, où j'étais allé prêcher, il n'y avait pas huit jours. Elle se met à genoux devant moi, gardant un profond silence; toutefois je m'aperçois à son regard que la rage est dans son cœur. « C'est bien, tu es venue me voir, lui dis-je, as-tu quelque chose à dire? » Alors elle relève sa tête et d'un regard effrayant, d'une voix forte et irritée, d'un geste menaçant : « Pourquoi, me dit-elle, pourquoi es-tu venu t'emparer de mon royaume? » Avant de répondre à sa demande, je lui demande son nom : « Qui es-tu lui dis-je, je veux savoir ton nom. — Je suis Béalzébub, reprend-elle, tout en me répétant la même question. — Ton royaume, c'est l'Enfer, lui dis-je; sois tranquille, je te laisse la possession de ce royaume. Que si tu veux parler de ce monde ou de ce *Royaume-céleste* (la Chine), sache qu'il appartient à Dieu et que tu n'as rien à y voir. » Ma réponse la rendit furieuse. Après avoir invoqué dans mon cœur le Saint-Nom de Dieu, j'ordonnai immédiatement à ce diable insolent de s'en aller et de me laisser tranquille. Je fis baiser ma Croix pastorale à la possédée, quoiqu'elle n'en eût aucune envie, et un instant après elle était tranquille et aussi gaie que les autres Chrétiens en présence de l'Evêque. Ainsi les diables chinois enragent, et ils craignent avec raison de perdre leur empire : or, la Chine, c'est l'empire du diable; ses temples y sont innombrables; il n'y a pas une ville, un village, que dis-je? une seule maison (excepté les maisons chrétiennes) où les démons ne soient invoqués, adorés. A côté de cette résidence se trouve un temple d'idoles très-élevé et magnifique. Le matin, à quatre heures, et le soir, vers neuf heures, pendant que nous faisons nos prières

et notre méditation, et souvent aussi pendant que nous célébrons le Saint-Sacrifice, les bonzes, nos voisins immédiats, prient devant leurs gigantesques idoles et à si haute voix, que nous pouvons entendre tout ce qu'ils disent. Ainsi, pendant que nous prions le Seigneur du Ciel, eux invoquent les diables de l'enfer. Si j'étais thaumaturge, mon premier miracle serait de rendre ces *diables muets*.

« Nous essayons toujours mille tromperies de la part des païens et quelquefois aussi des Mandarins. Enfin, et c'est toujours l'enfer qui s'efforce d'entraver notre ministère. Les rebelles au nombre, assure-t-on, de quarante ou cinquante mille sont venus causer des ravages inouïs dans cette Province. Grâce à la protection de Dieu, nos chapelles et la Croix qui les domine ont été épargnées par les brigands, eux qui brûlent les temples d'idoles. Nos Chrétiens ont eu peu à souffrir comparativement aux païens. Quant aux soldats impériaux, au nombre de plus de deux cent mille, et qui sont pires que les rebelles eux-mêmes, ils n'osent pas toucher à nos églises et chapelles, ni nuire aux habitants des villages où ils aperçoivent des églises; ils craignent que je ne les accuse devant l'Empereur, ce que je ferais certainement, s'ils osaient nous faire du mal. Cette dernière calamité, nous l'espérons, ne sera que passagère; nous prions Dieu sans cesse de venir à notre aide.

« L'affaire de M. Erdely, qui s'était répandue comme l'éclair dans les provinces les plus éloignées, et que les païens attribuaient au diable *Pey-Lao-Tchang*, est terminée grâce aux efforts de M. de Bellonet. 1° Le Mandarin du lieu a été cassé. 2° Les deux païens coupables, père et fils, ont été exilés. 3° Les dépenses ont été remboursées, et même il y a eu 800 taëls (environ 6,400 francs) de superflu. Qu'en ai-je fait? J'en ai bâti plusieurs petites chapelles çà et là, parmi les nouveaux Chrétiens qui en avaient le plus besoin; ainsi le diable *Pey-Lao-Tchang*, qui s'était efforcé de

renverser nos édifices, nous a aidés de 6,400 francs pour en élever de nouveaux : à ce prix, je désire qu'il revienne souvent à la charge, car il nous reste bon nombre d'églises encore à bâtir. Puisque je vous parle d'église, cette grande ville de Tcheng-Ting-Fou dont on m'a donné le palais impérial, en est encore privée; nous avons une partie des matériaux; si nous avons un Frère architecte, j'aurais pu déjà jeter les fondements. L'église sera dédiée du consentement du Souverain-Pontife, à Marie *conçue sans péché*. Comme les Enfants de Saint-Vincent doivent honorer d'un culte particulier la Mère de Dieu, je m'adresse souvent aux deux Familles, pour qu'elles me viennent en aide, afin que je puisse élever cet édifice pour l'honneur de Dieu et de notre Immaculée-Mère. Ma confiance en Dieu et en Marie est entière; j'ai la ferme persuasion que les âmes ferventes d'Europe viendront à mon secours. Après la construction de notre cathédrale, je pourrai chanter avec joie mon *Nunc dimittis*. J'aurai le bonheur de laisser à mon successeur résidences, Séminaires, orphelinats, cathédrale, églises, des nouveaux Chrétiens sans nombre, des écoles, etc. Eh! que ne puis-je aussi ajouter une ou deux Maisons de Sœurs de la Charité! J'en ai fait la demande; mais à cause des troubles de l'intérieur et des rebelles qui menacent de tomber sur nous, nos bien-aimés Supérieurs n'ont pas cru qu'il fût encore temps de nous accorder cette faveur. J'apprends que nos Sœurs vont s'établir dans un des ports du Kiang-Sy, et j'en rends grâces à Dieu! Mais serais-je le seul des Vicaires-apostoliques privé d'établissement de Sœurs, moi qui les désire si ardemment? »

Mgr Baldus, qui vient aussi de succomber, au moment où les œuvres de son nouveau diocèse se consolidaient, et lorsque l'avenir de sa Mission se présentait sous un aspect plus favorable, résume ainsi dans une de ses lettres, plus rares, écrite à M. le Supérieur-

général, ses souvenirs des événements antérieurs et son appréciation de la position actuelle :

« Après mon transfert au Vicariat de Kiang-si , et mon arrivée à Kieou-Kiang , j'ai eu déjà la consolation de vous écrire plusieurs fois. Je vous ai même donné quelques renseignements sur nos établissements de cette ville, qui sont : procure, résidence et église sur le port, orphelinat dans la ville, maison de campagne et séminaire, à quatre milles, dans les terres. Aujourd'hui, je me sens porté à vous adresser la narration de ma première excursion dans l'intérieur de la province, et j'aime à croire que vous ne trouverez pas mauvais que j'y laisse couler certaines impressions et souvenirs historiques qui ont rapport à notre Congrégation, ou à certains de ses membres. J'ai eu, depuis plus de trente ans, plusieurs fois l'occasion de traverser ou de visiter le Kiang-Si. Ainsi, en arrivant, j'ai pu compter que c'était pour la sixième fois que je le visitais dans mes allées et venues; mais quel changement s'était opéré dans cette ville, depuis mon entrée en Chine, en 1835 ! *quantum mutatus ab illo* ! C'était alors une cité florissante, remplie de maisons dans l'enceinte de ses murs; son port et sa douane étaient très-célèbres et fréquentés par les barques de commerce du lac *Po-Yang* et du grand fleuve *Yang-Tse-Kiang*. Mais, depuis, les insurgés, connus sous le nom de *Longs-Cheveux*, *tchang-mao*, y ont tout dévasté et tout détruit, de manière à en rendre l'emplacement presque semblable à un désert ou à la Babylone de l'Apocalypse. En retour, on voit aujourd'hui diverses factoreries européennes, bâties sur le port; les Anglais, les Américains et autres étrangers circulent dans les promenades improvisées des environs; les vapeurs sifflants remontent et descendent le fleuve, de Chang-Hay à Han-Kéou. Nous pouvons, aujourd'hui, nous montrer avec sécurité dans Kieou-Kiang, où, lors de la persécution de M. Per-

boyre, j'ai eu, plus que jamais, grand'peur d'être pris et massacré. C'est là, qu'après avoir régulièrement passé à la douane, et satisfait à toutes les formalités requises, comme notre barque chrétienne avait déjà filé deux ou trois milles, en suivant le cours du fleuve, nous nous vîmes poursuivis et hêlés par des satellites en chapeau rouge, qui, à force de rames, cherchaient à nous atteindre et nous criaient d'arrêter. Soupçonnant quelque dénonciation sur mon compte, à l'occasion des affaires du Vénérable Perboyre, alors emprisonné à Ou-Tchang-Fou, je criai à notre patron de forcer aussi la marche, pour les laisser derrière et loin de nous. Mais le saisissement de la peur était si grand parmi les matelots, que l'on aima mieux rester immobile, et attendre le triste sort, qu'on croyait irrévocablement fixé. Cependant, nous en demeurâmes quittes pour la peur, plus le prix de louage de la nacelle; car il ne s'agissait que d'une tracasserie de douane, à savoir qu'on n'en avait pas vu l'estampille, la planche, sur laquelle elle était appliquée, ayant été brisée par suite de l'encombrement du port.

« Je reviens à notre départ pour l'intérieur, et j'avoue que ce ne fut pas sans hésiter et sans craindre de commettre quelque imprudence; car, à cette époque, j'étais encore souffrant des restes d'une espèce de dysenterie, que m'avaient laissée les chaleurs excessives de l'année, et qui tua tant d'Européens, à Chang-Hay et ailleurs. Cependant, comme je devais d'abord aller présider la Retraite des Prêtres, fixée au 1^{er} octobre, le sentiment du devoir me fit passer outre. Je partis donc, malade, mais d'autant plus excusable de ma témérité, que notre Confrère, M. Neurath, qui était sur les lieux, ne pouvait me remplacer, étant déjà mort, le 17 août. Je pris résolument mon cœur à deux mains, et, après avoir envoyé ma carte d'adieu au premier Mandarin de l'endroit, et en avoir reçu la même politesse, selon l'étiquette des voyages, je me mis en route.

« Après quatre ou cinq heures employées à descendre le fleuve, nous entrâmes dans le lac *Po-Yang-Hou*. Je ne vous entretiendrai pas de notre navigation, sous le point de vue pittoresque ; je ne vous parlerai pas des différentes nuances de ces eaux, jaunes et bourbeuses en certains endroits, bleues et limpides en d'autres, et conservant longtemps encore, sans se mêler, leur ligne de démarcation, bien loin de leur embouchure respective. Oubliant les tempêtes et les autres phénomènes maritimes qu'on y observe, j'étais tout occupé du souvenir de tant d'Apôtres et de Missionnaires qui, comme moi, l'avaient traversé, bien des années auparavant, et surtout depuis le Père Matthieu Ricci jusqu'à nos jours. J'aimais à relire, dans ma barque, le récit intéressant d'une Chrétienté établie dans la capitale de la Province, sur les bords de ce même lac, par les soins de cet illustre doyen des Missionnaires de Chine. Notre Confrère, le Vénérable Clet a été aussi, dès son début, Missionnaire au Kiang-Si. Après lui, le Vénérable Perboyre, nos Confrères NN. SS. Rameaux et Laribe, MM. Carrayon, Huc et Gabet, reconduits à Macao par la police chinoise, et tous les autres ont traversé ce lac.

Aucun incident remarquable n'arriva pendant notre voyage. J'avais hâte d'arriver à l'endroit de notre ancien Séminaire, évacué à cause des incursions des rebelles, et choisi pour la Retraite des Prêtres : j'évitais de m'arrêter. Un soir, que notre barque était mouillée devant une île charmante, au milieu du lac, je sautai à terre pour goûter quelque fraîcheur. Je me cachai sous les arbres touffus qui ombrageaient une sépulture, évitant les regards et la compagnie des hommes. Cependant j'avais été aperçu, et peu à peu hommes et femmes s'approchèrent pour me regarder. Le meilleur parti était de faire bonne contenance, et d'adresser des paroles amicales aux curieux. Je leur montrai le livre européen que je lisais, disant qu'il y était question d'une Religion meilleure que la leur, et que j'en étais le ministre

et le prédicateur. La conversation les intéressa. Quelques-uns croyaient que j'étais un homme habile à connaître les sites qui portent bonheur, ou un riche spéculateur en quête de terrains à acheter, et l'on commença à me questionner en conséquence et à m'en proposer. Je leur dis que je n'étais ni devin, ni astrologue, et que ma seule ambition était de sauver les âmes. Je leur proposai d'envoyer, le soir, chez eux, un Prêtre chinois de leur province, parlant la langue du pays, pour leur expliquer, plus à l'aise, les premiers principes de cette Religion. Ils allèrent en grand nombre le prendre sur leur petite barque et l'emmenèrent. Nous leur laissâmes alors des livres pour l'instruction de ceux qui seraient sincèrement déterminés à chercher le Royaume des Cieux. Nous nous séparâmes de ce bon peuple, en faisant des vœux pour sa conversion : que la sainte Vierge, l'Immaculée-Marie, la leur obtienne ! Enfin, nous sommes arrivés à *Tsi-Tou*, but de notre voyage, quelques jours avant le 1^{er} octobre, jour fixé pour commencer les exercices. Le local de notre ancien Séminaire est spacieux et beau. Il est à un mille de distance de l'ancienne résidence de mes prédécesseurs NN. SS. Rameaux et Laribe. J'y remplace NN. SS. Delaplace et Danicourt, tous les deux sacrés par moi, seize ans auparavant. Que les dispositions de la Providence sont incompréhensibles ! Si quelqu'un, à cette époque, m'avait prédit que j'irais aujourd'hui y prendre leur place, je n'aurais pu y croire. Rien n'est pourtant plus vrai, et leur souvenir est pour moi un puissant motif de bien faire comme eux.

« Après les exercices de la Retraite, chacun alla reprendre son poste dans les Missions. Pour moi, je fis la visite de quelques Chrétientés, répandues dans la province.....

Lettre de M. BRAY au Frère GÉNIN, à Paris.

Kia-Tchoang (Pé-Kiang-hien), 2 mars 1868.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

..... Depuis le mois de mai dernier, jusqu'à ce qu'enfin Dieu ait pitié de nous (terme que j'ignore complètement), la province de Tché-ly, et en particulier notre Vicariat, est sous la pression d'une panique indescriptible. C'était d'abord une bande de voleurs qui sillonnaient le pays et jetaient partout la plus incroyable des frayeurs. Ils rôdaient sans cesse dans cette partie de la province, volant partout argent, habits, chevaux, et tuant tout ce qui avait l'air de contrarier leur volonté de prendre tout ce qui leur tombait sous la main, et qui pouvait leur être agréable ou utile. Malheur au village dont le paysan imprudent osait porter la main sur quelque espion de cette bande infernale ! en moins de dix jours, la flamme avait tout réduit en cendres, et le couteau abattait toutes les têtes. A la faveur de ce système de destruction et de carnage, ces brigands, peu nombreux d'ailleurs, avaient tellement épouventé le peuple, qu'au bruit de leur approche les villages, si nombreux et si peuplés dans ces contrées, devenaient, en un clin d'œil, déserts, et les champs, couverts de fuyards. Pour avoir une idée de ce que je viens de vous raconter en gros, il faudrait en avoir été témoin, et connaître un peu le caractère chinois ; sans cela, impossible de

comprendre une telle frayeur et un tel désordre. Ainsi, comment pourriez-vous croire, vous Français, qu'un millier de brigands (je doute même qu'ils soient mille) puisse mettre en fuite des millions et des millions de campagnards, dont la millième partie suffirait, s'il y avait entente et courage, pour détruire, en moins de vingt-quatre heures, tous ces brigands. Ajoutez que plusieurs centaines de mille soldats sont à leur poursuite, depuis plus de six mois, et il est douteux qu'ils en aient tué cinquante. Comprenez-vous cela ? Certainement non. Pourtant c'est très-vrai, et très-compréhensible. Chaque paysan tremble et dit : « Sauve qui peut, » et tous de fuir, à l'approche de toute figure peu connue. J'eus de la peine, un jour, à rassurer un village et à l'empêcher de jeter l'alarme à dix lieues à la ronde, parce que, assis sur un char à bœufs, j'avais mis sur ma tête, pour me préserver du froid, un bonnet chinois rouge et noir. On allait fuir à toute jambe, si un sourire et une parole amie n'avaient rassuré quelques païens. Déjà nos Chrétiens avaient pris leurs ébats, et j'eus de la peine à les réunir en passant par cet endroit. Si, comme cela est souvent arrivé, quelqu'un avait, à mon approche, hâté le pas en disant tout bas : « Fuyons ! voilà les brigands !!! » aussitôt des milliers d'individus se fussent sauvés à travers champs. Le dimanche de l'Octave de Noël, pendant que je prêchais après l'évangile, quelqu'un prononça un mot que je ne pus entendre distinctement. En deux secondes de temps, je me vis seul avec mon clerc et un catéchiste dans la chapelle ; hommes et femmes, à l'exception de quelques vieilles, avaient disparu en un clin d'œil, au seul mot : *Ping* (soldats). Je ne pus finir ma prédication ; mais je continuai tranquillement la messe.

En voilà du courage, n'est-ce pas ? Celui des soldats impériaux n'est pas moins remarquable. Malgré leur nombre, ils poursuivent, c'est-à-dire *ils suivent de loin* les ennemis du peuple ; et c'est à peine si, dans l'espace de six mois, ils

ont livré un ou deux combats pour le moins insignifiants. Leur rôle à eux, c'est-à-dire le but unique auquel ils tendent, de leurs plus constants et persévérants efforts, c'est de ne pas se trouver en face ou trop près des brigands, et de se faire bien traiter par le pauvre et malheureux peuple, auquel ils nuisent autant, pour le moins, que les brigands eux-mêmes. Voilà où nous en étions encore au mois de janvier. Pendant ces six ou huit mois, les villages un peu riches, pour se mettre à l'abri de ces deux espèces de brigands, s'étaient cotisés pour s'environner d'un mur de défense. Grand nombre de ces mêmes villages s'étaient presque ruinés, pour élever ce mur d'enceinte, au prix de sommes énormes. Déjà on avait répandu le bruit que les brigands avaient été tous exterminés et qu'il n'en restait pas un seul. On se préparait avec satisfaction aux joies de la nouvelle année chinoise : tout à coup un bruit sinistre vient jeter dans les cœurs une terreur encore plus grande que toutes celles qui l'ont précédée. On dit que les *Longs-Cheveux* ou rebelles du Midi ont passé le fleuve Jaune, et s'avancent vers le nord. Je m'en montre, comme toujours, incrédule, pour rassurer nos timides Chrétiens. Mais hélas ! dès le septième jour de la première lune, j'apprends d'une manière certaine qu'une bande incalculable de Longs-Cheveux court directement vers Péking, et n'en est plus guère éloignée que de quelques jours de marche. C'est vous dire que les rebelles du Midi étaient déjà dans notre Vicariat, et peu éloignés de l'endroit où se trouvait Mgr Anouilh, qui pouvait encore tout ignorer. Vite, j'écris deux mots et je lui envoie un homme, muni d'élastiques jarrets. « Monseigneur, fuyez, fuyez : les rebelles du Midi vont directement chez vous. » — Tel était à peu près tout le contenu de ma lettre, qui fut remise à Sa Grandeur, à l'entrée de la nuit. Elle se sauva à la faveur des ténèbres, et bien lui en prit.

Les voilà donc ces rebelles du Midi, qui ont fait, dans ces

dernières années, tant de mal à nos Missions du Kiang-Si, et du Tche-Kiang ; les voilà dans le Tché-Ly, courant, disent-ils, à Péking, où ils prétendent renverser la dynastie régnante. Dans les endroits où ils sont passés, tout près du village où je faisais mission, ils n'ont pas cherché à nuire au peuple. Ils ne veulent que des hommes qui les accompagnent à la capitale, pour les aider à vaincre ou à mourir. Tous les jeunes gens qu'ils rencontrent sur leur passage, doivent les suivre sous peine de mort ; du reste, ils ne demandent que des hommes et de quoi manger au jour le jour. Leur nombre est incalculable, et il tend à grossir indéfiniment, malgré les nombreuses défections ou fuites qui ont lieu sans cesse à la faveur des ténèbres ; en sorte qu'ils réduisent à la misère les populations de tous les endroits qu'ils parcourent. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'il y a à leur poursuite, pour les aider de loin à consommer toute la substance du pauvre peuple, des millions de soldats impériaux, fléau plus funeste que celui des Longs-Cheveux. Pauvre peuple, il faut que tu sois encore plus coupable qu'on ne pense, pour que Dieu te châtie de la sorte !

Les quatre portes de chaque ville sont fermées à tout le monde, et il n'est pas plus permis aux soldats, soi-disant défenseurs de la patrie, qu'aux rebelles d'y entrer. Les premiers sont lancés dans les champs par l'autorité pour combattre l'ennemi du *Tsing*, et, plus que celui-ci, ils font souffrir le peuple et disparaître tout son avoir. Manger, boire, éviter la rencontre des Longs-Cheveux, voilà le terme de leur bravoure et de leur ambition.

Il vous tarde, cher Frère, que j'en finisse avec ces tristes nouvelles et que je vous en donne de meilleures. Il faut bien aussi que je vous montre le beau côté de la médaille, de peur que, trop semblable à un homme de peu de foi, je ne vous porte à prier pour nous avec moins de confiance en Dieu. Disons donc, pour notre consolation et l'encouragement des

âmes tièdes, qu'au milieu de tant de troubles et d'agitations, au milieu de cette confusion et de cette terreur, nous voyons notre œuvre, la conversion des infidèles, non-seulement prospérer, mais prendre des proportions inespérées. Nos néophytes, tièdes, se réveillent et deviennent plus fervents qu'on n'aurait dû l'attendre; nos catéchumènes redoublent de zèle pour hâter l'heure de leur régénération. Tous les jours, et sur tous les points du midi de ce Vicariat, se font de nouvelles conquêtes à la foi. Nous ne pouvons suffire au travail, M. Wang et moi, dans le coin de la Vigne confié à nos soins. J'étais ému et rempli de consolation hier, premier dimanche Carême, en voyant l'affluence du peuple, converti à la Foi, dans ces dernières années, et venant se réfugier au pied des autels, alors que leurs compatriotes, moins heureux, parce qu'ils n'ont pas encore compris le Verbe, vont demander aux autres des montagnes un asile contre les ravageurs de leur malheureux pays. Jamais, jusqu'ici, je n'avais vu notre chapelle de Kia-Tchoang aussi remplie de monde qu'elle l'était hier. Jamais je n'avais prêché avec plus de consolation à un auditoire plus attentif. Voilà qui encourage; voilà qui anime. Mais voici un motif de confiance en Dieu encore plus saillant. Depuis six mois, que de morts, que de blessés faits par les brigands, cette peste d'hommes qui ont parcouru en tous sens presque toutes nos Chrétientés, et je ne sais combien de fois! Or, par une protection évidente du Ciel, pas un Prêtre, pas un Chrétien n'a souffert la moindre égratignure. Je me trompe; j'ai connaissance d'un seul fait: un bon chrétien fut frappé par un brigand, au mois de novembre; mais la blessure n'était pas mortelle, et le voilà, je pense, à peu près guéri. Du reste, pas un cheveu, que je sache du moins, n'est tombé de la tête d'aucun Prêtre, pas même d'aucun autre Chrétien. Il y a eu des morts, il y a eu des blessés, dans les villages chrétiens; mais toujours une main puissante a soustrait les enfants de Dieu au couteau de ces

forcenés. Trois fois ils sont passés près de l'endroit où j'étais; trois fois, comme par enchantement, ils ont évité de mettre le pied sur le terrain que j'occupais. Ici, aux environs du Kia-Tchoang, il n'y a pas en un seul village qui n'ait eu à souffrir des dégradations de la part des Impériaux; le seul village de Kia-Tchoang n'a rien eu à souffrir. Ils se contentaient d'entrer dans notre cour, de jeter un regard dédaigneux sur la Croix qui domine le toit de la chapelle, et de demander où était le Yang-Koui, *diable européen*. Bien que ce diable fût absent (je faisais mission ailleurs), ils ne nuisaient à personne, ne touchaient à rien. Dispensez-moi de tirer les conséquences naturelles d'une protection si marquée de la Providence sur le Missionnaire et sur tout ce qui le concerne. Néanmoins, permettez-moi, cher Frère, de recourir à votre charité et de me recommander spécialement, moi et mes néophytes et catéchumènes, à votre zèle et à votre charité. De plus, je vous ferai ici un aveu. Depuis un an, j'ai en tête de bâtir particulièrement quatre chapelles. Monseigneur est tout à fait de mon avis; mais vous savez ce qui l'empêche de me dire : *Oui, bâtissez... Pas d'argent, pas de Suisse*. — Pour vous encourager à poursuivre votre route, à continuer et à développer, s'il est possible, votre œuvre, je vous dirai qu'il n'y a rien pour donner de fortes racines à la Foi que nous plantons, rien de plus utile, que les chapelles. Partout où Mgr Anouilh a pu bâtir des oratoires convenables avec les aumônes venues d'Europe, les Chrétiens sont fervents et se multiplient, chaque année. A Siao-Ly, nous avons chapelle et maître d'école. L'an dernier, j'y baptisai bon nombre d'adultes, et, il y a peu de jours, M. Wang y en a régénéré dans l'Eau-Sainte une quarantaine. Chaque dimanche, ces chers néophytes font une heure et demie de chemin pour venir entendre la sainte Messe et la parole divine à Kia-Tchoang. Il en est de même à Sy-Wang et Sin-Tchang possédant aussi une petite Eglise. Les endroits, au contraire, où

nous n'avons pu bâtir, comme Lan-Tsing, Ton-Leang, Win-Kia-Tchoang, Ma-Kia-Tchoang, etc., etc., nous donnent beaucoup moins de consolations et fournissent peu de Baptêmes annuels. Je vous dis ceci, mon cher Frère, pour enflammer de plus en plus votre zèle qui m'est connu, et vous engager à tenter un dernier effort auprès de Dieu et de la bonne Mère des Chrétiens. Priez-les avec plus de ferveur encore, s'il est possible, d'inspirer à quelques bonnes âmes des riches le désir efficace de nous aider à multiplier nos sanctuaires, qui sont ici si éloquents pour la conversion des infidèles. A l'occasion, vous pouvez dire à M. N. que, l'an dernier, je célébrai les fêtes de Pâques dans la chapelle de Sin-Tchang, bâtie avec sa belle aumône, et qu'en ces jours, Dieu toucha le cœur de quelques païens, venus à la solennité, de dix lieues. La vue de ce beau sanctuaire, et peut-être de nos cérémonies (car, quoique seul Prêtre, je chantai la messe le plus solennellement possible, à l'aide de deux ou trois chœurs chinois), la vue, dis-je, de ce sanctuaire fit sur eux une impression assez salutaire, pour produire une conversion qui a été suivie, à l'heure qu'il est, de plus de deux cents. Vous comprenez que je veux parler de deux autres Chrétientés, fondées, pour ainsi dire, par la prédication muette, mais fort éloquente de la chapelle Saint-Pierre de Sin-Tchang. Daigne le Seigneur, par les moyens spirituels et moraux, toucher les cœurs des âmes pieuses, afin qu'elles aient le pouvoir et la volonté de nous aider dans ce genre de prédication, et vous récompenser, très-cher Frère, de ce que vous avez fait et désirez faire pour nous, sous ce rapport !

Veillez me croire, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée-Mère,

Votre très-affectionné et reconnaissant serviteur,

G. BRAY:

i. p. d. l. m.

Lettre du même au même.

De la Préfecture de Tcheng-Ting-Fou, 23 avril 1869.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Maintenant que Mgr Anouilh n'est plus, en écrivant à Paris, pourrais-je oublier notre cher Frère Génin, le bienfaiteur de cette Mission éprouvée? Mais non, ce n'est pas possible à mon cœur, qui ressemble un peu, j'aime à le croire, à celui de feu Sa Grandeur d'Abydos. D'ailleurs, voilà une de vos lettres par laquelle vous lui souhaitez la bonne année. Vos vœux, très-cher Frère, en un sens bien différent de votre pensée, ont été exaucés : Mgr Anouilh la passera heureuse, cette année 1869, et toutes celles qui la suivront; car, j'en ai la ferme confiance, il est au Ciel, où il jouit du fruit de ses travaux apostoliques. Et moi, je suis encore ici, pour gémir et pleurer, et vous dire que vous avez en moi un pauvre Missionnaire, qui ne vous oublie pas, et espère ne vous oublier jamais; car tout ce que vous avez fait pour cette Mission, c'est comme si vous l'aviez fait pour moi. Permettez-moi, cher Frère, de vous prier de nous continuer la même charité. Du vivant de Monseigneur, vous travailliez pour Dieu en travaillant pour cette Mission. Les hommes passent, les hommes meurent; mais Dieu demeure éternellement. C'est donc encore pour lui que vous agirez, en nous témoignant le même zèle, le même dévouement; et là-haut, au Ciel, où, je

l'espère, nous nous reverrons un jour, votre récompense sera grande. Plus nous serons petits ici-bas et laborieux pour le Paradis, plus nous serons grands et riches là-haut, dans la terre des vivants.

Par le courrier de mars dernier, je vous écrivis à la hâte une lettre, dans laquelle je vous en glissai trois autres, une pour la Sœur Virieu, l'autre pour M. Gleeson, en Irlande, et la troisième pour M. Jourdan; vous avez dû les lire et les envoyer à leur destination. Je vous en expédie une aujourd'hui pour la même Sœur Virieu. Lisez et voyez; je ne vous parle pas de son contenu. Monseigneur avait promis de visiter en mars nos nouveaux Chrétiens de l'Ouest: je suis maintenant occupé à faire cette visite, à sa place. Suivez-moi, je vais vous faire faire leur connaissance; vous en serez aussi content que moi, et je vous avoue que cent fois, en parcourant ces montagnes, j'ai pensé à vous et à mon défunt Évêque.

Je partis de Tcheng-Ting-Fou, le 2 du courant, et j'allai coucher à Chan-lu, nouvelle Chrétienté, où Monseigneur n'était jamais allé, car ces chers catéchumènes n'ont embrassé la Foi qu'en février dernier, environ à l'époque où Sa Grandeur passa à une vie meilleure. Ils ne sont pas nombreux dans ce village; mais, en compensation, ils sont bien disposés. Je leur ai donné un maître pour les instruire, et nous pourrions sous peu les baptiser. Les cinq ou huit jours qui suivirent furent employés à visiter, dans la montagne, plusieurs Chrétientés, fondées, il y a six ans, par Mgr d'Abydos; partout, je fus reçu avec de grandes démonstrations de joie; mais sans beaucoup de luxe, je vous l'assure. Je ne trouvai que dans un endroit une quasi-chapelle, convenable pour la célébration: c'est une ancienne pagode, convertie en oratoire, qui peut à la rigueur suffire, vu notre impossibilité de bâtir quelque chose de passable dans d'autres endroits, où l'on n'a pas même une chambre, à la façon de la grotte de Bethléhem.

Le 10, j'arrivai à Keou-Kia-Tchoang, village d'une cinquantaine de familles, dont cinq des plus pauvres viennent d'embrasser la Foi. Il y eut là ceci de remarquable, que les catéchumènes n'ayant pas même une chambre quelconque où je pusse passer la nuit, je fus invité par une famille, riche pour le pays, mais païenne. On me donna la plus belle chambre de la maison, où je pus dire la sainte Messe, et le chef de la famille me reçut avec une cordialité, une charité, un respect que je n'avais rencontrés nulle part chez des païens, et rarement chez des Chrétiens. Lui, son fils et ses cousins me servirent à table avec une amabilité et une politesse remarquables. Vous sentez bien que je ne pouvais laisser échapper une si belle occasion de prêcher la Foi à une si respectable famille. Je le fis donc avec tout le zèle et toute la prudence dont je fus capable, et je fus heureux de la convertir; seulement elle voulut ajourner la profession de nos pratiques religieuses, pour ne rien brusquer. Le vieux père, que je ne pus voir, ne voulait pas *hic et nunc* renoncer à sa religion. J'ai tout lieu d'espérer que cette nombreuse et assez riche famille deviendra une pépinière de fervents Chrétiens. Après avoir lu ces lignes, veuillez prier pour sa conversion et pour la mienne, auprès des Reliques de S. Vincent.

Les besoins de la Mission l'exigeant ainsi, je passai seul, dans une pauvre Chrétienté, la fête de la Translation des Reliques de notre Bienheureux Père, et je m'en consolai par la lecture de la Circulaire du premier de l'an que j'avais reçue, la veille. Je lus aussi les *Vertus de S. Vincent* par l'abbé Maynard, ouvrage que j'ai pu avoir, il y a peu de temps. Le lendemain, je partis pour Kou-tao. Venez avec moi dans ces gorges de montagnes; mais, auparavant, faites une bonne confession, et vous aurez soin, durant le trajet, d'invoquer de temps en temps votre bon Ange-gardien, et de renouveler votre acte de contrition; car la tête pourrait vous tourner, et, tombant dans l'un de ces nombreux précipices, vous pourriez tout de

même y laisser la vie. Nous avons sept ou huit lieues à parcourir par des chemins tels que je n'en ai jamais vus, même pendant les sept années où j'ai parcouru en tous sens les montagnes de la Mongolie.

Des ânes furent chargés de mon bagage, composé de tout ce qu'il faut pour dire la Messe et pour une nuit de voyage; puis nous partimes. Je pus d'abord, monté sur une mule, ouvrir la marche, précédé d'un piéton, qui m'indiquait le sentier à suivre. Mais bientôt il fallut descendre de la monture et grimper à travers les rochers. Peu à peu nous arrivâmes au sommet de la montagne, qu'il nous fallut escalader par une pente si rapide, qu'on aurait cru monter au haut d'une tour immense, non par un escalier tournant, mais par un zigzag continu, ressemblant aux gradins d'un immense amphithéâtre.

Là, on s'assit un instant, et tandis que nos ânes et notre mule s'amusaient à brouter quelques herbes desséchées, ceux qui apportaient leur pipe, battirent le briquet, et bientôt sortit de presque toutes les bouches humaines, présentes, une fumée noirâtre que les rayons d'un soleil de printemps rendaient assez agréable à la vue. J'étonnai un peu mon entourage par un coup de pistolet, dont l'écho se répéta au loin dans je ne sais combien de gorges de la montagne. Après une courte halte, on se remit en marche; sans doute elle était moins pénible; mais elle n'en était devenue que plus dangereuse, car on risquait de glisser à chaque instant, par une descente involontairement trop prompte, dans quelques-uns des nombreux gouffres que nous avions sans cesse devant les yeux. Arrivés au bas, mais non au pied de la montagne, on crut que je pourrais remonter sur mon coursier. Je me laissai faire, et, sur la mule, je pus parcourir, à travers les rochers, un petit quart de lieue. Mais bientôt j'arrivai au sommet d'un monticule, d'où j'aperçus, comme au fond d'un abîme ouvert devant mes yeux, à un ou deux pas de distance, une

petite plaine, où croissait une belle moisson, au milieu de laquelle étaient comme plantés pêle-mêle une multitude de rochers, ressemblant à d'énormes quilles. Quoique habitué à la selle et peu ému des horreurs de la nature, j'avoue que la tête allait me tourner, et je crus prudent de descendre ; ce que je fis, en élevant mon cœur à Dieu. Cette nouvelle descente ayant eu lieu sans accident, j'enfourchai de nouveau ma monture, qui se montra admirable de patience, de sang-froid et d'obéissance. Il y avait là de quoi penser à S. Vincent et à ses enseignements ; car il nous dit, quelque part, que nous devons ressembler à *des bêtes de somme*, lesquelles se laissent conduire sans jamais prétendre qu'on les emploie à des occupations honorables ou viles, et qui s'arrêtent quand il faut s'arrêter, marchent quand il faut marcher, tout leur étant égal et indifférent. Que je suis loin de cette perfection !

Enfin, on arriva à une soi-disant auberge, où ce que l'on eut de mieux à me donner pour mon repas de midi, fut un œuf et un peu de farine, délayée dans de l'eau chaude. C'était mal préparé, mais délicieux ; car je suis, depuis longtemps, habitué à cette nourriture, et il n'y a rien comme ces courses pour bien assaisonner toute espèce de mets. On se remit en marche, frais et dispos, et l'on finit par porter tous ses os avec sa peau à Kou-tao, village situé sur le bord du fleuve, que nous côtoyâmes, pendant plus de trois heures, à travers d'énormes rochers. Kou-tao, cher Frère (remarquez qu'en chinois on prononce ces deux syllabes à peu près comme le mot français *couteau*), signifie *ancienne route*. Or, j'avais apporté un couteau qui me sert rarement ; mais je dus en faire usage chez ces quatre-vingt-seize catéchumènes, pour dépécer une poule dont on me régala. Comment donc oublier jamais cette chère Chrétienté que je viens de fonder là, dans un pays tout nouveau ? On n'avait jamais, non-seulement vu d'Européen, mais pas même

entendu parler d'Européen, de Religion chrétienne, ni de Traités entre la France et la Chine, ni de Mgr Anouilh, pourtant si connu, ni de l'église de Tcheng-Ting-Fou. Bref, avant le mois de février dernier, c'étaient des hommes de l'autre monde. Aussi quelles excellentes dispositions j'ai trouvées là! quelle simplicité! quelle naïveté! Après une première messe, célébrée au milieu de ces bons catéchumènes, je fus invité à aller chasser de leurs demeures le démon, dont ils avaient brisé les idoles, ce que je fis par l'aspersion de l'Eau-bénite, dans tous les coins et recoins de leurs maisons, qu'on avait eu soin de bien balayer, chose rare et remarquable en Chine. Je me reposai là, une journée, des fatigues de la veille, et j'y éprouvai des moments d'ineffables jouissances. Ces nouveaux convertis paraissaient heureux de savoir faire le Signe de la Croix; ils en récitaient la formule à haute voix, pour me prouver qu'ils l'avaient bien apprise, et obtenir de moi une Médaille. Enfin, je dus me remettre en route. Mais, cette fois, il fut impossible de trouver des ânes pour porter mes hardes. Dès ce jour, plusieurs hommes durent me servir de bêtes de somme, et porter sur leur dos mes effets à travers ces montagnes, dont nous ne devions sortir qu'après plusieurs jours de chemin; car je tenais à visiter toutes les ouailles que nous comptons dans ces parages. De Kou-tao, où il y eut cela de remarquable, qu'on me présenta à manger d'excellentes pommes de terre, dont je n'avais jamais été régalez chez les Chrétiens, depuis que j'ai quitté la chère Mongolie, de Kou-tao, dis-je, je me rendis à Choui-Yeou-Eul, nouvelle Chrétienté aussi. Voilà donc sept nouveaux centres où j'établis école et maitres, dans l'espace de dix à douze jours. Vous comprendrez maintenant qu'il m'était impossible de ne pas penser, dans ces circonstances, à Mgr Anouilh et à mon très-cher Frère Génin, si zélés pour une œuvre, qui me consolait si suavement par de si belles espérances! De Choui-Yeou-Eul, en s'avancant un peu vers le nord, on côtoie un petit fleuve,

qui se précipite de la montagne, à travers d'énormes rochers. Dans l'une des gorges que l'on rencontre sur la rive gauche, on aperçoit une chaumière, bâtie il y a quarante ans. Là, s'établirent à cette époque un homme et une femme unis depuis peu par les liens du mariage. Ils ne connaissaient pas le vrai Dieu ; mais ils étaient simples et vivaient tranquilles, *sine querelâ*. Dieu, qui ne laisse aucune vertu sans récompense, les bénit ; ils ne firent pas fortune, n'ayant jamais possédé un pouce de terre, à eux appartenant ; mais ils comptent aujourd'hui vingt-quatre personnes dans la famille, et ils vivent tous très-chrétiennement, depuis six ans qu'ils ont eu le bonheur d'embrasser la Foi, qui leur fut annoncée par les soins de Mgr d'Abylos. J'y ai vu une jeune personne qui pourra être un jour Fille de la Charité ; elle a déjà fait des démarches pour se dévouer aux œuvres, dont s'occupent nos vierges, dans l'orphelinat de Tcheng-Ting-Fou.

Vous devez être fatigué de me lire, comme je commence aussi à l'être de vous écrire ces insipides détails. Mais, patience ! vous n'êtes pas encore sorti des montagnes, et il vous faut endurer deux jours de marche de plus, pour venir vous reposer à Seng-Ho-Lou, d'où je vous trace ces lignes. Venez, vous trouverez là une famille d'anciens Chrétiens, qui rappelle le temps des Patriarches. C'est comme une oasis dans un vaste désert. On y respire un air de simplicité, de candeur, de charité, de respect pour le Prêtre, que je n'avais pas encore rencontré dans ce Vicariat. Aussi elle est heureuse, parce qu'elle se contente de ce qu'elle a, sans porter plus loin son ambition. Tous ses membres ont l'air de jouir d'une santé florissante, et leur extérieur même annonce la présence du Saint-Esprit dans leur âme : ce sont de bons paysans, dont la foi vive est héréditaire. N'est-ce pas là l'idéal du bonheur en ce monde ? et peut-on douter que des honnêtes gens n'aillent droit au Ciel ? Dieu soit béni de tout ! Et vous, cher Frère, veuillez prier pour moi, et ne pas oublier que nos besoins

croissent en proportion du nombre des païens qui embrassent la Foi. Donc, courage! ne nous oubliez pas. Je ne vous en dis pas davantage; car un seul mot suffit à votre zèle: il suffirait à votre charité, si les richesses de Crésus étaient dans vos mains. Mais vous ne pouvez pas nous envoyer tout ce que vous voudriez. Consolez-vous, par la pensée de la veuve, qui, d'après Celui qui est la Vérité même, mit davantage dans le tronc, quoiqu'elle n'y eût versé qu'une misérable pièce de monnaie. Dans plusieurs des Chrétientés que je viens de visiter, j'ai promis de bâtir quelques chambres pour la célébration des saints Mystères, quand la Providence m'en fournira les moyens. Dans mon esprit, je pensais à vous, mon très-cher Frère, en faisant ces promesses. Serai-je obligé de manquer à ma parole? ou me sera-t-il donné de construire quelque chose de passable dans ces misérables Chrétientés? C'est le secret de Dieu, à la volonté de qui je veux me soumettre, en cela comme en tout le reste.

Et notre cathédrale? Je tremble qu'on ne nous applique ce que nous lisons dans l'Évangile: « *qu'il commença à bâtir et ne put terminer, coepit œdificare et non potuit consummare.* » Un tel inconvénient est propre à vous donner des distractions à la Messe, quand on y lit les paroles citées. Un autre inconvénient très-grave, c'est que cela nuirait beaucoup à la propagation de l'Évangile. Les païens ne manqueraient pas de dire que le *grand homme* Toung étant mort, c'en est fait de la Religion; et la preuve, c'est que, lui disparaissant, on n'ose plus bâtir l'église. On ne supposerait pas que nous n'ayons pas d'argent, mais que nous avons peur des Mandarins, ou autres choses plus ridicules encore. Figurez-vous que, ces jours-ci, le bruit court qu'il n'y a plus d'Européens à Péking; qu'on y a détruit toutes les églises, qu'il n'y a personne à Tcheng-Ting-Fou, je veux dire dans notre Mission; que je suis allé me cacher dans les montagnes. On était étonné de me voir passer, il y a

trois jours, à cheval, au milieu d'un marché. « Mais on disait qu'il se cache ! se demandait-on. Il n'a pas l'air cependant d'avoir peur ! » Voyez donc quels propos, mon cher Frère. Que voulez-vous y faire ? c'est ridicule, voilà tout. En Chine, il ne faut s'étonner de rien ; et pourtant de pareils bruits entravent les œuvres de Dieu.

Je veux tâcher de ne pas me décourager, quand même les difficultés croitraient, croitraient encore, et me confier en Dieu, qui ne demande pas le succès, mais le travail. Aidez-moi à obtenir cette grâce du Ciel, en priant pour ce petit Missionnaire, qui vous écrit ou griffonne ces lignes.

Je suis, avec la plus vive affection et la plus grande reconnaissance, mon très-cher Frère,

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

G. BRAY,

i. p. d. l. m.

Lettre de M. SEMIAND à la Sœur N., à Paris.

Tcheng-ting-fou, 28 février 1860.

MA CHÈRE SOEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Hier, nous avons reçu votre intéressante lettre du 17 novembre, adressée à Mgr Anouilh. Hélas ! il n'était plus ; il a passé à une meilleure vie, le 18 de ce mois ; il a couru

comme un vigoureux athlète dans la voie que lui avait prescrite le Prince des pasteurs. Sa mort a donc été précieuse devant Dieu. Il a pu dire : *La mort m'est un gain ; mais nous qui espérons le conserver encore de longues années, qui connaissions tout ce qu'il pourrait encore faire pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, nous regardons sa mort comme un vrai malheur. Toutefois Dieu nous l'avait donné ; il nous la ôté : que son saint nom soit béni !* Cette mort a affecté tous les Chrétiens de ce Vicariat, mais votre serviteur plus que tout autre, parce que, outre la perte que j'ai faite, Sa Grandeur m'a laissé en mourant un fardeau que mes faibles épaules, bientôt plus que septuagénaires, ne peuvent plus porter. Notre très-honoré Père M. Etienne connaît mes misères, mon incapacité et ma vieillesse ; sans doute qu'il allégera mon faix, aussitôt qu'il connaîtra la position critique où je me trouve ; mais avant que cette nouvelle m'arrive, l'œuvre de Dieu en souffrira beaucoup.

Je vous prie donc, ma chère Sœur, ainsi que toutes vos Postulantes ou novices, en un mot, toute votre édifiante Communauté, de vous intéresser auprès de Dieu, de lui faire violence, afin qu'il daigne donner à Mgr Anouilh un successeur qui ait son zèle ; qu'il veuille m'accorder, à moi et à tous les ouvriers qui travaillent dans cette partie de la Vigne du Seigneur, la prudence et le zèle, dont nous avons besoin, pour que le bien opéré par Mgr Anouilh ne soit pas détruit ; que celui qui a été commencé, se continue ; que nous mettions tout en œuvre pour affaiblir le règne de Satan, augmenter et aggrandir celui de Jésus-Christ dans les âmes. *La moisson est mûre et abondante ; mais les ouvriers sont en trop petit nombre.* Continuez donc de faire violence au Ciel, comme par le passé, et même avec plus d'instances, si c'est possible, afin qu'il daigne nous envoyer les Missionnaires que réclament les besoins spirituels de ce Vicariat. Quel bien ils feraient, surtout s'ils sont avides de mortifications, s'ils sont brûlants d'un vrai

zèle, pleins de compassion pour tant de millions de païens, qui demeurent assis à l'ombre de la mort, parce que personne ne leur parle du Soleil de Justice, des amabilités de Jésus et du bonheur indicible dont jouiraient ceux qui seront jugés dignes d'entrer dans la Jérusalem céleste!

Quand nous avons le bonheur de posséder Mgr Amouilh, nous avons un grand besoin des Filles de la Charité; maintenant que Sa Grandeur a passé à une meilleure vie, elles nous sont encore plus nécessaires, parce que nous avons moins de moyens de gagner des âmes à Dieu, et qu'elles pourraient, sous plus d'un rapport, suppléer à ce qu'il aurait fait, si Dieu nous l'avait conservé. Ici, les païens n'ont pas autant de vices que dans les ports; ils sont plus proche du Royaume de Dieu, parce qu'ils sont plus simples: il y en a parmi eux à qui il ne manque que d'être chrétiens pour avoir toutes les qualités. Que nos Sœurs, qui ont le bonheur d'avoir la Vocation pour la Chine, viennent donc à Tcheng-Ting-Fou; elles seront les bien-venues; leur bon Ange les accompagnera; elles y trouveront tous les avantages, c'est-à-dire, des enfants à élever, des malades à visiter, des malheureux à consoler, des pécheurs à exhorter, toutes les misères à soulager, etc., etc.. Intercédez donc, ma Sœur, pour qu'elles viennent au plus tôt. M. Salvayre, qui a eu la charité de nous visiter, au nom de notre Très-Honoré Père, vous mettra au courant de bien des choses, attendu qu'il a vu et la maison qui leur est destinée, et le terrain où elles pourront encore bâtir, et les orphelins et les orphelines qui les attendent. Dites à votre Supérieure-générale que plus elle se hâtera de les envoyer, plus la part de mérites qui lui reviendra de cette bonne œuvre, sera précieuse.

Je ne vous écris que ces quelques mots, ma Sœur, parce qu'à cause de mon âge et de ma faiblesse, je ne manie plus la plume qu'avec peine. Mgr Bray que vous connaissez, suppléera à mon incapacité; il vous dira, je l'espère, en détail,

le bien immense que Mgr Anouilh a fait, les exemples de vertus qu'il nous a donnés, les leçons de patience qu'il nous a laissées. L'enterrement de notre bien cher, bien regretté et bien respectable Mgr Anouilh, se fera le 2 mars; tous les Chrétiens voudront y assister, et quoique nous leur ayons fait annoncer de n'y venir qu'un ou deux, de chaque Chrétienté, il paraît que, malgré cette précaution, des milliers de fidèles viendront aux funérailles de leur premier Pasteur.

Je me recommande à vos ferventes prières et à celles des Filles de la Charité : étant septuagénaire, j'ai besoin de me préparer à mon passage du temps à l'éternité, d'une manière toute spéciale, attendu que c'est l'*unique* affaire *nécessaire*.

Je suis dans les Saints Cœurs de Jésus crucifié et de Marie-conçue sans péché,

Ma très-chère Sœur,

Votre très-humble serviteur,

SIMIAND.

i. p. d. l. m.

Lettre de M. BRAY à M. BORÉ, à Paris.

Tcheng-ting-fou, 27 juillet 1869

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous.

J'ai reçu hier votre bonne lettre du 14 mai. Je vous remercie de la promptitude avec laquelle vous avez daigné répondre à celles par lesquelles j'eus la douleur de vous apprendre la perte que nous fîmes, en février dernier, dans la personne du regrettable et très-regretté Mgr Anouilh. Je présume qu'au moment où vous m'écriviez cette lettre, vous n'aviez pas encore reçu nos notes sur les vertus et la mort de Mgr d'Abydos, notes qui ont dû vous arriver au commencement de juin, avec une lettre pour Son Eminence le Cardinal Barnabò, Préfet de la Propagande. En un mot, depuis la mort de Monseigneur, j'ai plusieurs fois écrit, soit à notre Très-Honoré Père, soit à vous, des lettres dont je m'attends à recevoir, sous peu, une réponse. Je m'abstiens donc de redites sur notre position et sur nos besoins, me bornant à quelques observations :

1° Mgr Anouilh avait demandé des Filles de la Charité pour *Tcheng-Ting-Fou*, et, depuis sa mort, nous avons renouvelé la même demande. Il serait très-important d'avoir là-dessus une réponse catégorique, car, soit qu'elles viennent, soit qu'elles ne viennent pas, il faut aviser aux moyens de mieux organiser nos orphelinats : il nous semble

qu'ils laissent beaucoup à désirer. Nous voudrions y faire des réformes; mais il faut savoir auparavant si nous aurons les Sœurs, oui ou non, prochainement ou dans un avenir éloigné. Car c'est d'après des données positives sur ces questions qu'il faut régler les réparations ou les bâtisses, et nous ne voudrions pas faire de dépenses inutiles. Veuillez donc, très-cher Confrère, nous dire ce qu'il y a à espérer de l'arrivée des Sœurs à *Tcheng-Ting-Fou*.

2° Vous me parlez de la cathédrale! J'espère que nous aurons un Vicaire-Apostolique (1), avant que le cher Frère Marty puisse venir en reprendre les travaux, au printemps. Hélas! nous venons d'apprendre que ce cher Frère est devenu comme paralytique : qui sait s'il pourra continuer ses services à la Chine?... Nous serions sans lui dans un embarras indicible; car qui oserait remettre la main à l'œuvre? Tout est disposé pour qu'on puisse la terminer, l'an prochain, pourvu que le Frère et l'argent ne nous fassent pas défaut; mais j'ai de graves craintes sur ces deux points capitaux.

3° Nous comptions sur M. Peyralbe, et je pensais qu'il pourrait se charger de notre Séminaire, pour lequel nous n'avons personne. Le voilà malade, comme vous avez dû l'apprendre. Pauvres Confrères du Ho-Nan! qu'ils sont délaissés! malgré notre détresse et nos embarras, on a jugé à propos de m'y envoyer. Il est très-probable que je me mettrai en route, dans quelques jours, à moins qu'il ne surgisse de nouveaux empêchements plus graves.

4° Je dois vous dire que le bon Dieu nous continue ses bénédictions. Tout va, tout marche à *peu près* comme du vivant de Monseigneur. Nous jouissons d'une grande paix, et nous n'avons qu'à nous féliciter de la manière dont les

(1) Le dernier courrier de Chine vient de porter à ce cher Confrère la lettre de S. Em. le Cardinal Barnabè, qui lui notifie qu'il a été choisi pour succéder, au Kiang-Si, à feu Mgr Baldus, en qualité de Vicaire-Apostolique.

Mandariens traitent les affaires des Chrétiens, portées à leur tribunal, et dont ils reçoivent les suppliques que je leur adresse. Je tiens à constater ce fait, parce qu'après la mort de Monseigneur, on avait beaucoup craint qu'ils ne donnassent des preuves de leur mauvaise volonté ; car, quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils disent, ils ne nous aiment pas ; c'est un fait incontestable.

Vous savez que le Préfet de *Tcheng-Ting-Fou* publia, il y a plus d'un an, une ordonnance favorable aux Chrétiens, ordonnance où le nom de Monseigneur se trouve imprimé à côté du sien. Quelques jours avant la mort de Sa Grandeur, le Préfet de *Chun-Te-Fou* en fit imprimer une semblable, dont il m'envoya à moi-même deux exemplaires. Cette pièce n'a été affichée nulle part ; mais je n'ose insister, parce que je crains de n'être pas écouté. Voici une raison encore plus forte de mon *abstention* (pardonnez-moi le mot). Le Préfet de *Tchao-tcheou* avait aussi promis le même *Kao-che*, qui fut, dit-on, imprimé au moment où se mourait Monseigneur. Ayant appris la mort de Monseigneur, il a fait demander qui tenait sa place. On lui a répondu que c'était moi (ce qui est faux, M. Simiand étant Vicaire-général, et moi rien ; seulement c'est moi qui parais à l'extérieur). Je l'ai fait prier indirectement de publier le *Kao-che* en y mettant mon nom ; mais comme j'ai fait défendre de mettre le mot *évêque*, ou *maître de la secte*, en Chinois, il fait des difficultés d'apposer le nom d'un simple Missionnaire à côté du sien : j'ignore si la dernière démarche réussira ; mais à l'arrivée du nouveau Vicaire-apostolique, il nous sera facile d'obtenir la publication de ces deux pièces importantes. M. de Rochechouart, le Chargé d'Affaires, m'a dit qu'à Péking on faisait peu de cas d'un Missionnaire, d'un pro-vicaire, par exemple, mais que le nom d'*Évêque* avait beaucoup d'importance. Je vous dis ceci *ad majorem Dei gloriam*, afin que vous puissiez donner votre avis pour la

nomination du successeur de Monseigneur, je veux dire afin de *hâter le moment d'un pareil événement* (1).

Veillez me croire votre très-respectueux et affectionné
Confrère,

G. BRAY,
i. p. d. l. m.

*Lettre de Mgr GUIEBRY, Vicaire-Apostolique de Péking, à
M. ÉTIENNE, Supérieur-général de la Congrégation, à
Paris.*

Péking, 20 août 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Je viens de faire une tournée dans notre district de *Suen-Hoa-Fou*. A mon retour au Pé-Tang, j'ai trouvé vos deux chères lettres du 14 mai et du 11 juin, qui m'y attendaient. Veuillez en agréer ma bien vive gratitude, avec l'assurance que je me conformerai fidèlement à vos charitables réponses.

Le voyage que je viens de faire à *Suen-Hoa-Fou* avait pour première fin la pose de la première pierre de la petite église que nous bâtissons dans cette ville. Cette cérémonie a

(1) On sait que, depuis, Mgr Tagliabue a été désigné pour occuper la place de
Feu Mgr Anouilh à Tcheng-Ting-Fou.

eu lieu, le dimanche, dans l'octave de la fête de notre Bienheureux Père. La veille, j'étais allé, avec MM. Favier et Delemasure, faire visite aux quatre principaux Mandarins du lieu et les inviter à cette solennité. Ils nous ont reçus de la manière la plus courtoise, et ont accepté avec empressement notre invitation. Le dimanche, j'ai célébré pontificalement, toute la journée, en présence d'un concours de Chrétiens que notre chapelle provisoire était bien loin de pouvoir contenir. Il en était venu de quinze à vingt lieues à la ronde. La première pierre a été posée à quatre heures du soir. Les Mandarins invités s'y sont rendus, dans le plus grand apparat possible. Le matin, le *Tao-Tag*, qui est le premier Mandarin civil du lieu, avait fait hisser ses pavillous, ce qu'il ne fait que lorsqu'il doit sortir pour une grande cérémonie. Lorsque ces Messieurs sortent en grand apparat, des satellites, en tête du cortège, battent continuellement le *Tam-Tam*; et lorsqu'ils vont chez un personnage qui leur est supérieur, le *Tam-Tam* cesse de battre, dès qu'ils sont arrivés à une quarantaine de pas de sa maison. C'est ce qu'ils ont fait exactement pour nous. Aussi, je vous assure que cela a été bien remarqué par le peuple, et par nos Chrétiens, en particulier. Ces Messieurs ont été très-convenables, pendant toute la cérémonie. Immédiatement après, nous les avons invités à un petit goûter, pendant lequel ils ont été très-aimables et extrêmement polis. Enfin, nous nous sommes quittés, enchantés les uns des autres, et trois d'entre eux nous ont envoyé des cadeaux.

Aussi, vous ne pouvez vous imaginer combien nos Chrétiens ont été heureux de ce spectacle ! Ce qu'il y a de certain, c'est que ces bons rapports avec les autorités locales leur font beaucoup de bien. Les païens, qui en sont témoins aussi bien qu'eux, tirent naturellement cette conclusion, qu'ils doivent bien prendre garde de ne point les vexer ; car ils pourraient le payer très-cher, puisque les Missionnaires sont

si liés avec les Mandarins. Ces manifestations publiques donnent aussi beaucoup de cœur aux Chrétiens timides, et plus d'une fois font venir de pauvres païens frapper à la porte de la Sainte-Eglise. Cependant je dois vous ajouter, pour être vrai, que nos Chrétiens du district de *Suen-Hoa-Fou* sont en général très-heureux de se montrer comme chrétiens, devant les païens. Lorsqu'ils ont su que je devais aller poser la première pierre de leur église, il leur a fallu savoir le jour, et, à peu près, l'heure de mon arrivée : à six ou sept lieues de la ville, j'ai rencontré les deux premiers, qui venaient à ma rencontre. Ensuite, de distance en distance, nous en avons trouvé d'autres, qui se joignaient à nous, après m'avoir salué, sans respect humain, par le *Ko-theou*, en quelque endroit qu'ils me rencontrassent. Sans doute, le plus grand nombre de ces braves gens était à pied. Cependant, il y en avait un certain nombre, bien que l'on fût en pleine moisson, qui étaient venus à cheval, exprès pour me faire honneur. C'est pourquoi j'ai traversé la grande ville de *Suen-Hoa-Fou*, escorté de quinze cavaliers. La musique de la Chrétienté m'attendait à la porte de notre Maison. Dès que j'ai été descendu de voiture, le chœur s'est mis à entonner ses plus beaux airs et m'a conduit ainsi jusqu'à la chapelle provisoire, qui se trouvait déjà toute remplie de nos chers Chrétiens, accourus pour recevoir ma bénédiction. Il est inutile d'ajouter que je la leur ai donnée avec bien du bonheur. Quand j'ai dû quitter cette ville pour rentrer à Péking, l'empressement a été encore plus grand, quoiqu'ils n'y eussent été exhortés en aucune manière. Vingt-neuf cavaliers m'ont reconduit, depuis notre Maison, jusqu'à deux lieues en dehors de la ville, malgré les instances réitérées que je leur ai faites de se retirer : cela nous prouve d'une manière évidente leurs bonnes dispositions.

J'ai profité de cette occasion pour voir le plus grand nombre possible de Chrétientés. A part le temps nécessaire

pour notre cérémonie, et la visite de la Maison de *Suen-Hoa-Fou*, j'ai toujours été en route. J'estime à peu près à 2,000 le nombre des Chrétiens que j'ai visités. J'ai rencontré partout le même accueil empressé et respectueux qu'à *Suen-Hoa-Fou*. Aussi, en suis-je revenu extrêmement consolé. Mais comme vous le savez, mon Très-Honoré Père, il n'y a point de roses sans épines. Or les épines que j'ai trouvées dans cette visite, c'est un bon nombre de Chrétientés qui n'avaient point vu de Missionnaire depuis 15, 18, 20 et 22 mois! Ces braves gens m'ont demandé instamment la faveur de pouvoir accomplir au moins leur devoir annuel. Ceux du *Ya-Tcheou* ont prié bien souvent qu'un Prêtre résidât à poste fixe parmi eux, offrant de se cotiser pour l'entretenir. Je les ai consolés et encouragés, promettant qu'on irait sous peu chez eux faire la visite annuelle; mais, au fond du cœur, je ne pouvais m'empêcher de dire: « Les ouvriers sont loin de suffire! » O mon Très-Honoré Père! venez donc à notre secours!...

A part le nombre insuffisant de Missionnaires, la Mission va bien dans ce district. La Maison est bien disposée pour la régularité; et M. Favier, qui en est le Directeur, y est très-bien vu de tout le monde. Il a avec lui M. Fong, Confrère mongol, et M. Lan, Confrère chinois. La première Retraite annuelle de nos Confrères va commencer, ce soir. C'est pourquoi, je n'ai plus que le temps de vous offrir les sentiments du filial respect de tous mes Confrères, et de me dire moi-même de tout cœur,

Monsieur et Très-Honoré Père,

Votre tout dévoué serviteur et tout affectionné Fils
en Notre-Seigneur,

† E. F. GUERBY, *i. p. d. l. m.*

Év. de Dan. Vic. Apost. de Péking.

Lettre de la Sœur CLAVELIN à M. BORÉ, à Paris.

Tien-Tsing, 25 octobre 1869.

MONSIEUR ET RESPECTABLE PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Je ne saurais laisser partir ce courrier, sans me donner la jouissance de vous renouveler l'expression de mes vœux, que j'aime sans cesse à former aux pieds de Notre-Seigneur, comme la reconnaissance m'en fait un doux devoir : ils sont donc de chaque jour, car, un seul instant, je ne saurais oublier les bontés que vous avez eues pour nous, pendant tout le temps que nous avons eu le bonheur de vivre sous votre paternelle direction ; je ne puis penser à ces heureux jours, sans me sentir pénétrée de la plus vive gratitude pour les grandes grâces dont le bon Dieu nous y a favorisées. Si, pour obéir à sa sainte volonté, et correspondre à un autre bienfait de son infinie miséricorde, j'ai dû m'éloigner de la chère Mission de Smyrne, pour venir en Chine, ce n'est pas une médiocre jouissance pour moi de penser, qu'auprès de la Châsse de notre bon Père, S. Vincent, où vous avez le bonheur d'offrir souvent le saint Sacrifice, votre charité veut bien ne pas m'oublier. Oui, cette pensée fait du bien à mon âme, me ranime et m'encourage à me confier entièrement, malgré mes grandes misères, aux secours abondants que nous pouvons obtenir de sa puissante protection. C'est à elle que j'aime à attribuer ces résultats consolants des œuvres que le Seigneur veut bien nous confier.

Je suis encore émue d'un trait tout providentiel, dont nous venons d'être les témoins, ces jours derniers. Dimanche, pendant que nous étions à la Bénédiction, un bon Chinois vint nous inviter à aller voir une pauvre malade. N'ayant trouvé personne à la pharmacie, il s'en retourna, sans attendre notre retour, et revint le lundi, juste au moment où nous sortions pour aller visiter d'autres malades, tels que des petits enfants atteints de la petite vérole, et dont nous eûmes le bonheur d'en baptiser plus de vingt, très-gravement malades, qui semblaient n'attendre de la miséricorde du bon Dieu, que d'être lavés de l'Eau régénératrice, pour rendre le dernier soupir. Ne pouvant donc partir tout de suite avec lui, nous lui exprimâmes notre regret et l'engageâmes à revenir le lendemain. Mardi, il vint à l'heure indiquée, laquelle était celle du salut éternel pour la pauvre malade. Etant arrivées à sa demeure, nous la vîmes si débile, si désespérée, que je me sentis porter à lui avouer mon impuissance à la guérir ; seulement en même temps j'ajoutai : « C'est vrai, nous ne pouvons rien faire pour soulager votre pauvre corps, si souffrant ; mais nous pouvons vous aider, avec la grâce du bon Dieu, à sauver votre âme, si vous voulez renoncer à vos superstitions. » L'autel des idoles était encore à côté de la couche où elle était étendue, comme sur un lit de douleur. Elle nous répondit *oui*. Alors, nous lui parlâmes un peu du beau Ciel, qui lui était réservé, si elle voulait croire en Dieu, espérer en son infinie miséricorde et l'aimer de tout son cœur. Quel ne fut pas notre bonheur, quand nous l'entendîmes dire à son mari : « Soulève-moi un peu, afin que je comprenne mieux. » Il le fit, et nous dit les larmes aux yeux : « Oh ! parlez-lui de ce beau Ciel ; je n'en avais jamais entendu autant ; elle a toujours eu un cœur si droit, si bon ! elle sera contente d'y aller. » Se trouvant trop faible, elle demanda à s'appuyer de nouveau la tête sur son oreiller, simple morceau de bois, puis elle se releva en baisant la Croix. Comme nous nous dis-

positions à la laisser, pour continuer nos visites auprès d'autres petits enfants qui nous attendaient, nous la vîmes subitement baisser, et près de rendre le dernier soupir. Nous nous empressâmes de lui inspirer le regret de ses péchés et de faire couler l'Eau-Sainte sur son front, en lui donnant le beau nom de Marie. Elle expira dans nos bras. Quelle ne fut pas notre reconnaissance pour une si grande faveur ! Avant de rentrer, dix autres petits anges avaient dû recevoir le même bienfait.

Je n'en finirais pas, si je vous retraçais toutes les grâces dont nous avons souvent le bonheur d'être témoins. Veuillez, mon respectable Père, nous continuer vos prières et demander pour moi, tout comme pour nos Sœurs, la bénédiction de notre Très-Honoré Père. Présentez mes compliments au respectable M. Salvayre. Il a bien voulu me promettre de ne pas oublier votre indigne fille,

S. Marie CLAVELIN.

P. S. Ma Sœur Viollet vous prie d'agréer aussi ses vœux et son respect filial. Nous vous donnons souvent des filleuls et filleules.

Lettre de M. SALVAN, Missionnaire, au Frère GÉNIN, à Paris.

Ile de Tchou-San, 19 novembre 1868.

BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Grande et agréable surprise que votre missive du 12 août! Je vous ai lu et relu avec d'autant plus de plaisir, que vos nouvelles étaient réellement neuves. Loué soit Dieu de la promotion au sacerdoce de mon successeur immédiat dans l'office des pauvres! Quand vous le reverrez, dites-lui que je suis tout heureux qu'il ait enfin pu franchir le dernier degré du sanctuaire, et parvenir à l'autel comme Prêtre du Seigneur. De nouvelles joies m'attendent, lorsque m'arrivera le paquet que vous avez déposé à mon adresse. Vous continuerez de vous souvenir aussi activement de l'insulaire. Ne vous étonnez pas si les lettres de Mgr Anouilh ont fait leur temps; car elles ont fait aussi leur argent. Les oratoires élevés et bâtis avec les sommes recueillies n'ont pas encore fait leur temps. Ils existent et annoncent à haute voix la *bonne nouvelle* de l'Évangile. Conservez-vous bien dans l'humilité et l'abnégation de vous-même, afin de tirer tout le profit possible de ces bonnes œuvres, et vous aurez plus de loisir pour recueillir une masse de prières, monnaie que personne ne refuse et qui est d'une autre valeur que les espèces sonnantes. Procurez-nous un trésor de cette monnaie spirituelle, et chaque fois que votre coffre sera bien plein, vous le remettrez à votre Ange-gardien, qui me l'apportera aussitôt et sans frais.

J'ai eu l'occasion et le bonheur de voir M. Salvayre, et j'espère même le revoir dans quelques jours. Car c'est à Ning-Po que je l'ai vu, et je sais qu'il désire visiter nos îles, avant de regagner la Maison-Mère. Les îles vont d'ailleurs avoir une importance rare dans nos annales, vu que les Sœurs vont y venir, avant la fin de ce mois. Les Sœurs venant, j'ai pleine confiance que les Confrères et Frères arriveront ; d'ailleurs voilà Mgr Delaplace qui va en France ; il connaît mieux que personne les besoins du Vicariat, confié à sa sollicitude pastorale ; il est éloquent et persuasif, et, sous peu, nous aurons du renfort. Ce renfort nous aidera à faire la besogne courante, à avoir des écoles et des classes, et, je l'espère aussi, à glaner quelques âmes parmi les païens. Ailleurs, ce renfort pourra aider à faire la moisson, car Dieu, dans sa bonté, nous regarde d'un œil de miséricorde, et il est tel endroit où les Baptêmes d'adultes, commencés à Noël 1867, s'élevaient au beau chiffre de 91 au 15 août 1868, et le mouvement continue et se propage. Ces nouveaux Chrétiens sont animés de dispositions rares. Le feu sacré les embrase et ils s'empressent d'allumer ce même feu dans les cœurs de leurs voisins et de leurs connaissances.

Depuis quelque temps, dans nos îles, nous descendons, au lieu de progresser ; nous comblons difficilement les vides que la mort fait sans cesse au milieu de nos rares Chrétiens. D'où provient cette stérilité ? Certainement c'est moi, c'est moi qui suis le figuier stérile ; voilà pourquoi je vous réclame et vous réclamerai l'aumône de la prière, afin que, par elle, j'obtienne et complète ce que, moi-même, je ne puis obtenir ni commencer.

En terminant, inutile de vous prier de me rappeler au souvenir des chers Frères-Coadjuteurs que je puis connaître, et même de ceux que je ne connais pas.

Je suis, en Notre-Seigneur,

Votre tout dévoué serviteur,

H. SALVAN, *i. p. d. l. m.*

Lettre du même au même.

Ile de Tchou-San, 1^{er} juillet 1869.

BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous.

Vous m'avez ménagé une belle surprise, qui vaut un grand merci. Oui, j'ai été agréablement surpris, en lisant sur un bel ornement blanc : « De la part du frère Génin. » Vous dire ce que cela fait au cœur, c'est chose impossible : tout en étant si retiré dans mon ile, voilà que *subito*, et sans aucun préambule, m'arrive ce cher ornement. Il m'a fait sourire de plaisir ; et j'ai dit, tout rayonnant : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* Point de distance qui sépare les enfants d'une même famille. L'ornement est arrivé le 23 juin, et le 24, au matin, je l'ai béni, et je m'en suis servi pour dire la messe de S. Jean-Baptiste.

Que vous racontez-je qui puisse vous intéresser ? Vous avez entendu Mgr Delaplace développant, exposant le bien fait, le bien à faire, de telle sorte que je n'ai plus rien à dire : toutefois j'ai fouillé dans mon sac, et, sans descendre trop au fond, j'y trouve de quoi réjouir votre piété et exciter votre pitié pour les malheureux idolâtres. Notre archipel se compose d'à peu près quatre-vingts îles ; chacune d'elles a son histoire, et elle présente un terrain neuf au zèle des apôtres. Parmi elles, il en est une qui s'appelle *Pou-Tou* ; retenez bien ce nom, et dans vos prières ayez-le présent à la

pensée et au cœur : si vous réussissez à déloger le diable de cet antre, vous aurez un gros bon point dans les annales des grands hommes, héros de notre sainte Religion. Qu'est-ce donc que ce Pou-Tou ? Vous demanderez cela à Mgr Delaplace, qui a visité le quartier. Je me contenterai de vous dire que c'est un repaire du diable, bien plus connu dans l'empire chinois que ne l'est Notre-Dame-des-Victoires, dans l'empire français. Or ce repaire-là, habité exclusivement par des bonzes de toutes les provinces dont ils sont les représentants et les mandataires, près du tyran Satan, ce repaire-là, bien que dans un site enchanteur, ne produit pas de riz pour nourrir la gent bonzine : la dévotion des *Fils du ciel* y a pourvu, en assignant aux bonzes la propriété de quelques îles voisines. C'est d'une de ces îles, propriété des serviteurs du diable, que je veux vous parler. Nous avons là un petit noyau de Chrétiens, noyau qui grossit chaque année un petit brin, et ce noyau nous donne de grandes espérances, que je vous recommande, afin que le diable ne nous écrase pas ces quelques néophytes. Il y a huit ans que trois individus de cette île reçurent le saint Baptême ; aujourd'hui, il y a trente-cinq Chrétiens, que l'on peut appeler bons Chrétiens. A Noël, époque de la Mission, tous ont répondu à l'appel et se sont acquittés de leurs devoirs : la Mission s'est terminée par le Baptême d'une famille, composée de trois personnes : le père, la mère et le fils. A la Pentecôte, j'avais envoyé un de nos Prêtres indigènes dans cette même île. Presque tous ceux qui avaient fait leur première Communion se sont approchés des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et deux veuves sont entrées dans le giron de l'Eglise. L'une d'elles, que je connaissais, m'a d'autant plus surpris, que je la savais *jeuneuse*, ayant fait tous les serments possibles, tous les vœux imaginables à Satan : la voilà résolument chrétienne, et portant plus de zèle à s'instruire et à prier, qu'elle n'en avait pour son ancienne religion. D'après les dernières nouvelles

que je reçois aujourd'hui, ces deux veuves ne craignent ni la pluie ni la boue, et, tous les dimanches, elles sont au Kong-So pour chanter les prières qu'elles savent, et en apprendre de nouvelles, et elles veulent s'instruire pour instruire les autres. Que le bon Dieu les conserve longtemps dans cette ardeur et cette ferveur ! elles feront du bien parmi leurs connaissances.

Afin d'exciter le zèle de ces nouveaux Chrétiens, j'ai presque promis d'aller les visiter pendant les vacances, si toutefois il y a du commerce et un commerce lucratif. Voilà notre matador des Chrétiens qui, dès le premier dimanche, annonce ma prochaine venue en précisant bien ma condition. Tous ces braves gens ne comprenaient rien à ce mot « commerce » ; ils disaient : « Mais le Père ne fait pas le commerce ; il est père spirituel. — Bien, a répliqué mon matador Paul, qui est intelligent comme quatre ; le Père est le père spirituel et fait le commerce spirituel ; si donc il y a des Baptêmes à faire, si nous voulons tous nous préparer à la réception des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, je puis aller inviter et chercher le Père. » La proposition a été parfaitement accueillie et comprise, et déjà j'ai reçu les premières avances ; il y aura du commerce et un bon commerce. Si donc Dieu me donne force et santé, je profiterai des vacances pour faire cette course apostolique. Vous voyez que ces lignes ont leur intérêt. Je termine en vous disant que le commerce *angélique*, pendant cette année, va bien : nous avons recueilli cent quarante-huit enfants ; cent sept sont déjà en Paradis. Adieu, cher Frère, et puisque vous êtes attrapeur, attrapez de nouveau

Votre très-humble et tout dévoué Confrère.

H. SALVAN,

i. p. d. l. m.

Mes compliments à tous les Frères : d'abord aux anciens ; puis aux nouveaux.

TURQUIE.

MÉMOIRE HISTORIQUE SUR LES FAMILLES ALBANAISES PERSÉ- CUTÉES ET EXILÉES POUR LA FOI, EN 1845-1846.

Ce récit a été composé en partie et coordonné par M. Faveyrial, de la Mission de Monastir, sur la demande de Mgr l'évêque de Prisrend, en Albanie, lequel désirait connaître et conserver dans la mémoire de son troupeau des faits rappelant le courage et la constance des martyrs de la primitive Eglise. Les cruautés et les horreurs commises sur eux par les soldats exécuteurs d'une sentence inique, prouvent combien facilement le fanatisme musulman peut être réveillé contre les Chrétiens, et à quels excès il se porterait, s'il n'était contenu et intimidé par l'ascendant de la politique des puissances chrétiennes de l'Europe. Laissons parler notre Confrère :

BULGARIE.

Monastir, 1^{er} janvier 1870.

..... Ces renseignements, je ne les avais pas moi-même, et pour les obtenir complets, il m'a fallu établir une longue correspondance avec le Confrère et nos Sœurs encore vivantes, qui furent les témoins des faits racontés ici. Maintenant que j'ai les documents fournis par chacun, je vais les combiner de manière à n'en former qu'un seul tout.

Et, parce que Votre Grandeur pourrait n'avoir pas l'ouvrage de feu M. Hecquard, notre Consul à Scutari, j'en

emprunterai quelques détails, relatifs à l'auteur principal des actes de barbarie que je vais raconter.

Inutile d'ajouter, Monseigneur, que pour être parfaitement exact, mon récit doit être complété, rectifié même au besoin, par le témoignage de ceux qui ont tant souffert pour la Foi, et dont quelques-uns doivent être encore vivants.

I

D'après mon Confrère M. Bonnieu, voici quelle fut l'origine de la démonstration religieuse qui donna lieu à tant de cruautés de la part des Turcs. Un des Albanais, dits Chrétiens *de nuit* ou *occultes*, se trouvant à Constantinople, vers 1844 ou 1845, on lui dit qu'une ère nouvelle se levait pour les Chrétiens de l'Empire ottoman, que la liberté de conscience venait d'être proclamée, et que désormais chacun était libre d'embrasser la religion qu'il préférerait.

Mais qu'est-ce qui avait donné occasion à ce bruit? Notre Confrère n'en dit rien, sans doute parce qu'il ne le savait pas. Or, ce ne peut être la charte de Gul-hané, car elle avait été publiée en 1839. Voici la cause, du moins selon toute apparence :

En 1844, un Arménien schismatique (1), qui s'était fait musulman, revint au Christianisme. Ayant été découvert ou dénoncé, il ne voulut pas retourner au musulmanisme, et il fut mis à mort.

Si, après l'avoir exécuté, on eût jeté son cadavre au Bosphore, le fait aurait, comme bien d'autres, passé inaperçu. Mais on l'exposa en plein bazar, dans une posture ignominieuse, ce qui était comme une insulte aux Chrétiens.

Ce double acte de fanatisme et d'ignoble raillerie mit en

(1) Il s'appelait *Ovakim*.

émoi tout Constantinople. Représentants de l'opinion publique, les ambassadeurs, et surtout Lord Stratford Canning, au nom de l'Angleterre, firent au Gouvernement turc les plus vives objurgations. Ils le menacèrent même d'une rupture diplomatique, s'il ne promettait que de pareils actes d'intolérance ne se renouvelleraient plus.

Or Abdul-Medjid promit; il s'engagea même à ne plus laisser mettre à mort personne, pour cause de religion. Et voilà ce qui me paraît avoir donné aux *occultes* le motif de lever le masque; voilà aussi pourquoi ils seront exilés, mais non pas mis à mort.

Quoi qu'il en soit, rentré chez lui, notre Albanais fait part à ses compatriotes de ce qu'on lui a dit. Et comme tous sont chrétiens dans le fond du cœur, ils déclarent vouloir être, de *jour* ou publiquement, ce qu'ils sont en secret. Un Père franciscain, nommé Antonio Marcovitch, déjà connu d'eux, les encourage dans cette résolution. Il s'offre même à les suivre au besoin partout où ils seront envoyés; et la résolution définitive est prise.

Cette résolution fut portée à l'évêque de Prisrend qui était, je crois, Mgr Bogdanovitch. Sa Grandeur ne les en détourna pas; mais il ne leur laissa pas ignorer non plus les conséquences de leur généreuse démarche. Ses représentations ne les ébranlèrent point. « Nous sommes chrétiens, dirent-ils, et, quoi qu'on fasse, nous le resterons. S'il faut tout perdre, nous perdrons tout. S'il faut mourir, nous mourons. »

Présentés au Pacha de Prisrend, ils firent la même réponse qu'à l'Évêque. Vainement le Pacha leur fait-il les plus dures réprimandes; vainement, au sortir du *medjlis* ou conseil, les accable-t-on d'injures, les poursuit-on même à coups de pierres, ils restent inébranlables.

Quoique mal vue des Turcs, la démarche de nos Albanais n'en produisit pas moins une impression très-vive et salutaire

sur les autres Albanais *occultes*. Bientôt même ils parurent vouloir suivre l'exemple des premiers. C'est alors que l'indignation des Turcs ne connut plus de bornes. Les autorités elles-mêmes, au lieu de calmer les esprits, les excitèrent de tout leur pouvoir.

Le Gouverneur général de la Province était alors Hafez-Pacha. Résidait-il à Uscup ou à Prisrend ? c'est ce que j'ignore. Mais M. Hecquart en parle comme s'il n'avait pas préalablement consulté la Sublime-Porte pour l'affaire en question. Or, le cas n'est aucunement probable. Car si puissant qu'on le suppose, un Gouverneur ne peut exiler de son chef tant de familles, et surtout les envoyer d'Europe en Asie.

« Quoi qu'il en soit, arrachées de leurs foyers, ces familles furent conduites à Scopia (Uscup), dit M. Hecquart. Là, après avoir été exposées pendant toute la route aux mauvais traitements de leurs conducteurs, elles furent jetées dans des cachots obscurs, où elles eurent à endurer les tortures de la faim. Plein de charité et fidèle à sa promesse, le Père Marcovitch (Antonio) les avait suivies, et faisait tout son possible pour alléger leurs peines. »

« Quelques jours après, les plus anciens du village furent conduits au *medjlis* (tribunal), pour y être examinés. Sans se laisser ébranler par les menaces des Turcs, tous déclarèrent qu'ils étaient et qu'ils voulaient mourir chrétiens. Outré de cette fermeté qu'il nommait obstination, Hafez-Pacha ordonna que ces malheureux fussent mis à la torture. Mais ne pouvant vaincre leur constance, il décréta leur exil en Anatolie et la confiscation de leurs biens, qui furent vendus au profit du Trésor public, ou plutôt, assure-t-on, au profit de la caisse particulière du Pacha.

« Ici, ajoute M. Hecquart, il est impossible de dire la désolation de ces malheureuses familles, devenues l'objet de la fureur du fanatisme. Vieillards, femmes, enfants s'achemi-

nèrent à pied vers le lieu de l'exil, supportant avec joie des fatigues au-dessus de leurs forces et soutenues par Marcovitch, ce digne apôtre du Christ, qui leur faisait entrevoir un meilleur avenir et une récompense éternelle pour toutes ces souffrances. »

Ainsi parle M. Hecquart. D'après nos Sœurs Bernardine et Marie, ce n'est pas un seul village, mais trois qui s'étaient déclarés chrétiens en masse. D'après elles encore, on garda les principaux d'entre eux en prison, depuis le mois de novembre 1845, jusqu'au mois de février 1846. Et comme les mauvais traitements qu'ils y avaient endurés ne changèrent pas leurs dispositions, Hafez-Pacha décréta leur exil. Les condamnés se mirent donc en route, eux à pied, leurs conducteurs à cheval, les femmes séparées des hommes, par un raffinement de cruauté abominable.

D'Uscup à Salonique, la marche de nos exilés fut si pénible et la conduite des *zapties* ou gendarmes si barbare, que plusieurs en moururent, les uns en route même, les autres en arrivant à Salonique. Quatre femmes étaient accouchées en chemin. Arrivés aux portes de Salonique, on jeta dans la mer l'enfant qu'une d'elles venait de mettre au monde. Pour ce qui est du Prêtre, on l'avait envoyé séparément à Constantinople et consigné aux mains de l'ambassade autrichienne.

II

Un Prêtre de Syra, aujourd'hui notre Confrère, nommé Léonard Vaccondio, desservait alors notre Mission de Salonique. Informé qu'un certain nombre de familles albanaises catholiques se trouvaient dans un caravansérai, privées de tout, et que plusieurs étaient en danger de mort, il courut les voir. On n'avait rien exagéré. Et c'est pourquoi il alla aussitôt raconter aux Consuls de France et d'Angleterre, ses amis, ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Les Consuls en parlèrent eux-mêmes au Gouverneur, et parce que la chose faisait déjà grand bruit dans Salonique, il se hâta d'embarquer nos malheureux exilés. On les entassa donc pêle-mêle sur un bateau qui devait les porter à Moudania (sur la mer de Marmara). Voyant cela, plusieurs familles catholiques, à la prière de M. Léonard Vaccondio, ramassèrent à la hâte la plus grande quantité possible de provisions et les portèrent à bord. Mais par une barbarie et une cruauté sans exemple, l'équipage du navire aurait retenu pour lui-même toutes ces provisions.

Les cinq ou six jours que nos confesseurs de la Foi passèrent à Salonique, M. Vaccondio eut soin de les visiter, de les consoler et de leur procurer les secours fournis par les familles catholiques. Et quand ils partirent, il se hâta d'écrire à Mgr Hillereau, Vicaire-apostolique de Constantinople. Il aurait bien voulu garder les plus malades à Salonique ; mais le Gouverneur s'y opposa (1).

Pour ce qui est de leurs souffrances, dans la traversée, Dieu seul les connaît. La faim, la soif, les mauvais traitements, rien ne leur fut épargné. Plus tard, on dut amputer les doigts de pieds à un jeune homme, à cause de la bastonnade qu'il avait reçue. Pour une tasse d'eau, on exigeait une piastre ou 25 centimes. Et on cessa de leur en donner, quand ils n'eurent plus d'argent. La faim et la soif faisaient pousser aux enfants des cris si affreux, que les matelots en

(1) Nous pouvons ajouter que M. Vaccondio avait été le premier près du Gouverneur faire des remontrances sur l'état d'abandon où l'on laissait ces Catholiques, privés d'une nourriture suffisante, couchant sur la terre nue et maltraités par leurs gardiens. Malgré l'opposition de ceux-ci, soutenu par son courage, et appuyé aussi par le Consul d'Autriche, M. Mikanovitch, zélé Catholique, notre Confrère pénétra plusieurs fois dans l'espèce de *Khan* ou de caravansérail qui leur avait été assigné pour prison ; il les confessa, communia, administra les mourants, enterra les morts et réhabilita plusieurs mariages. Sa charité recourut à celle des Catholiques de la ville, et les pauvres exilés reçurent des vêtements, des vivres et des nattes pour se coucher, précaution bien nécessaire durant la saison humide du printemps, et qui a dû conserver la vie de plusieurs.

étaient importunés et qu'ils en jetèrent plusieurs à la mer. C'est ainsi qu'un père de famille perdit ses deux enfants jumeaux, âgés de huit ans. Une femme à l'agonie fut aussi jetée à la mer, avant d'avoir rendu le dernier soupir.

Arrivés à Moudania, on en déposa onze qui venaient de mourir, sur un tas de fumier. Les autres furent mis sur un petit navire ou plutôt sur une barque plate, qui pouvait remonter le cours d'une rivière et les transporter à Mouhalitch. Au moment où on les changeait de bateau, un jeune Albanais, nommé Mizzi, grec de religion, et qui se trouvait là par hasard, les reconnut à leur costume pour des compatriotes.

Quel ne fut pas son étonnement de les voir retirer d'un navire et jeter sur un autre, comme des fagots ou des pièces de bois ! Touché de compassion, il prend aussitôt sa barque et les accompagne de loin jusqu'à Mouhalitch.

Mouhalitch est un endroit très-marécageux, et par conséquent d'autant plus insalubre pour nos Albanais, qu'ils avaient toujours vécu au milieu de l'air pur des montagnes. Mais le pire fut qu'on les entassa pêle-mêle dans un vieux bâtiment, où en temps de peste on mettait les pestiférés. Dès qu'on les y eut déposés, le jeune Mizzi s'approcha d'eux, leur fit préparer tout d'abord une soupe, puis les secourut de son argent, jusqu'à ce qu'il n'eût plus rien dans sa bourse.

Le Père Antonio, que nous ne retrouvons plus ici, avait été arrêté à Salonique, dès son arrivée, par l'ordre du Pacha. Mais la fermeté du Consul d'Autriche, M. Mikhanovitch, avait obtenu son prompt élargissement, et il avait été embarqué immédiatement pour Constantinople. Sa qualité de Dalmate ou sujet Autrichien faisait espérer que M. de Stürmer, alors Internonce ou représentant de l'Autriche, protégerait les malheureux Catholiques dont le Franciscain s'était fait le père spirituel. Mais il n'en fut rien, et des raisons diplomatiques empêchèrent M. de Stürmer de défendre ouvertement cette noble cause de la religion et de l'humanité. Le Père Antonio

fut même emprisonné par les Turcs ; mais nous ne pouvons admettre l'accusation portée contre l'Internonce d'avoir prêté la main à cet acte inique et révoltant. Notre Confrère, M. Vaccondio, qui revit le Père Antonio, lorsqu'il repassa de Mouhalitch à Salonique, ne l'a point entendu formuler une récrimination ou une plainte de ce genre. Nous aimons même mieux supposer que l'intervention de l'Autriche obtint du Gouvernement turc la grâce du Père Antonio, qui, trouvant un matin la porte de sa prison entr'ouverte, en sortit et alla rejoindre ses chers Albanais.

Cependant Mgr Hillereau avait appris que les exilés se trouvaient du côté de Brousse ; et tout aussitôt il envoya à leur recherche notre Confrère, M. Bonnieu, qui parle bien le turc, et l'abbé Hillereau, son neveu. Arrivés à Brousse, ceux-ci apprirent que nos confesseurs de la Foi étaient à Mouhalitch, dans un état épouvantable. C'est, paraît-il, M. Sandisson, Consul d'Angleterre, qui leur donna cette nouvelle.

Quoique protestant, M. Sandisson manifesta toujours une charité touchante envers les Catholiques albanais. Voyant que notre Confrère et M. l'abbé Hillereau allaient à Mouhalitch, il y envoya son drogman, M. Djiordjiaki, d'abord pour les accompagner, et ensuite pour savoir à quoi s'en tenir sur tout ce qui se disait, à Brousse, des pauvres exilés.

Je laisse ici la parole à notre Confrère : le rapport suivant fut rédigé, non pas aussitôt après son retour de Mouhalitch, car il en rapporta une fièvre putride dont il faillit mourir, mais durant le cours de sa convalescence.

III

PERSECUTION ET EXIL DE 200 ALBANAIS, A MOUHALITCH, PRÈS DE BROUSSE, EN BITHYNIE.

Il est impossible de donner une idée de l'état malheureux et désespérant où se trouvent réduits les exilés d'Albanie,

victimes de la cruauté du Pacha de cette province. Ils sont arrivés au terme de leur exil, après avoir enduré des tourments inouis. Ils sont dans un village, au sud-ouest de Brousse, appelé Mouhalitch, à une heure du lac d'Apollonie.

C'est là que je les ai vus dans la plus affreuse misère, tout nus ou couverts de haillons. A cet aspect, j'ai été saisi d'épouvante et d'horreur. Sur cent quatre-vingts qu'ils étaient, lorsqu'ils parlaient de leur pays, il n'en reste plus que quatre-vingt-sept, réduits à l'extrémité. Ils habitent dans un vieux *khan*, qui tombe en ruine, et dont la cour est remplie d'ossements d'animaux, que certains négociants envoient aux raffineries de sucre, en Europe.

Le jour de leur arrivée, ils étaient si faibles et si exténués de fatigue; ils avaient reçu tant de mauvais traitements, pendant leur pénible voyage, que *cinq* d'entre eux succombèrent aussitôt. Leur mort mit un terme à leur douloureux martyre.

Depuis le 25 avril, jusqu'au 3 mai, jour auquel M. Hillereau et moi nous eûmes le bonheur de mêler nos larmes aux leurs et d'apporter quelques consolations à leur misère, il en est mort tous les jours quelques-uns. Ce fut le 3 mai, que nous fûmes introduits par M. Djjordjiaki, agent du Consul d'Angleterre à Brousse, dans cette triste habitation : il était environ sept heures du matin.

Bon Dieu, quel spectacle ! en entrant dans le *khan*, nous vîmes au milieu de la cour un amas de créatures de tout âge et de tout sexe, depuis le berceau jusqu'à la vieillesse la plus décrépite, réduites à une nudité complète ou couvertes seulement de quelques lambeaux.

Comme ils avaient la fièvre, ils s'étaient mis au soleil pour se réchauffer et ils faisaient tomber la vermine qui les dévorait. La douleur et le désespoir étaient peints sur leurs visages pâles et décharnés. J'en vis quelques-uns couverts de blessures. D'autres avaient les jambes et les bras disloqués,

et tout à côté était un autre, dont les pieds tombaient en pourriture.

Aussitôt qu'ils nous virent, ils se mirent à pousser des sanglots et des soupirs. Mon cœur en fut déchiré de douleur. Je ne pus retenir mes larmes, et elles coulent encore pendant que je trace ces lignes.

Ensuite nous nous mîmes à visiter les cellules où gisaient les malades. Dans la première, nous trouvâmes une dizaine de personnes : hommes, femmes, enfants couchés sur le pavé, n'ayant sur leurs corps, tout nus, que des morceaux déchirés de sacs de crin. Le premier qui nous vit était un vieillard presque à l'agonie : il fit un effort pour lever la tête.

M. Hillereau lui présente son Crucifix. Le malade le lui arrache des mains, le colle sur ses lèvres et l'arrose de ses larmes. Ensuite, ayant reçu comme une force surnaturelle, il fouille à côté de lui dans un tas de haillons, découvre deux ou trois enfants moribonds, leur fait baiser la Croix et leur donne la bénédiction avec le Signe du salut.

Nous sortîmes de cet affreux réduit, pour entrer dans un autre encore plus épouvantable. Il y avait à peu près le même nombre de malades ; mais nous les trouvâmes plus abattus et plus près de leur dernière heure. Ils n'avaient ni la force de crier, ni celle de lever la tête, pour voir ceux qui les visitaient.

Quelques instants après, nous aperçûmes que parmi ces pauvres infortunés se trouvait un cadavre, qui déjà tombait en putréfaction. Nous continuâmes notre visite et nous en trouvâmes encore deux autres. Ce qui nous détermina, avant d'aller plus loin, à leur donner immédiatement les honneurs de la sépulture.

Après cette triste cérémonie, où les Grecs nous rendirent un service immense, puisqu'ils voulurent bien creuser les fosses, porter les cadavres et nous accompagner trois fois au cimetière, nous jugeâmes à propos de donner l'Extrême-

Onction aux plus malades. Mais il fallait les confesser, et comment faire ? Nous ne savions pas leur langue.

Or, il s'en trouva un qui savait un peu le turc. Je me décidai à le prendre pour interprète. « Venez, lui dis-je, nous allons administrer les Sacrements à vos compagnons. Vous savez leur langue et vous nous aiderez. » Mais à l'aspect du premier malade (c'était une fille de quinze à dix-huit ans), il hésite et me prenant à part : « Pardon, mon Père, dit-il, cette fille est la mienne. Elle aurait honte de m'avouer ses faiblesses. Mais attendez, je vais appeler sa mère. Elle lui découvrira plus facilement qu'à moi le fond de son cœur. »

Je fus stupéfait d'entendre ces paroles. Me tournant alors vers M. Hillereau : « C'est trop fort, lui dis-je, étouffé par les sanglots. Ces Anges de Dieu, les martyrs de la Foi ont déjà lavé leurs fautes dans les larmes et les souffrances : qu'est-il besoin de les confesser, en pareil cas surtout ? »

Cependant je fis demander à la fille si elle pardonnait de bon cœur à ses ennemis. A ces mots, non-seulement elle, mais encore tous les malades, qui étaient dans la chambre, élevèrent la voix : « Que Dieu leur pardonne, s'écriaient-ils ; oui, que Dieu leur pardonne ! Nous avons bien souffert, il est vrai, et nous souffrons encore ; mais nos péchés en sont la cause. Nos persécuteurs ne sont que les instruments de la justice de Dieu. Pardonnez-leur donc, ô Seigneur, notre Dieu, tout ce qu'ils nous ont fait ! »

Ce pardon public une fois sorti de toutes les bouches et répété ensuite dans toutes les cellules, nous donnâmes l'absolution et l'Extrême-Onction à tous ces pauvres malades. Quand nous eûmes ainsi fait couler l'Huile-sainte sur ces athlètes de la Foi, et versé nous-mêmes bien des larmes, nous commençâmes une troisième revue. Les deux premières avaient été très-rapides et notre émotion si grande, que tout ce que nous avions vu, paraissait un songe. Maintenant, il fallait voir nos frères plus en détail, connaître leurs besoins,

leurs maux, leurs souffrances et les soulager de notre mieux.

Parmi ces infortunés, je remarquai une fille assez bien mise, et, paraît-il, de meilleure condition que les autres. Presque toujours assise à part de la multitude et le visage tourné vers la muraille, elle semblait ne prendre aucune part au malheur des autres. J'aurais bien voulu lui adresser quelques paroles de consolation et connaître son état; mais notre interprète était absent et j'ignorais sa langue. Nous pensâmes qu'elle avait perdu tous ses parents, et qu'à force de souffrir, elle était devenue insensible aux souffrances des autres.

Plus loin, nous trouvâmes dans un mauvais réduit quatre ou cinq enfants presque à l'extrémité, couchés dans l'ordure et couverts de sales haillons. Ils étaient abandonnés de tout le monde. Le plus grand, qui paraissait une fille, pouvait avoir de onze à douze ans. A force de crier et de pleurer, ces pauvres petits ne pouvaient plus faire entendre que des soupirs étouffés. Personne qui leur donnât même une goutte d'eau!

Pendant que nous étions au milieu de ces malheureux exilés, nous entendîmes tout à coup une chanson lugubre, qui sortait de la bouche d'une femme en délire, ou qui était en proie au plus affreux désespoir. A la fin de chaque strophe, elle sanglotait pendant quelques minutes, et puis recommençait avec une espèce de rage et d'un ton dont le souvenir me fait encore frissonner.

Nous vîmes aussi deux femmes qui étaient devenues stupides et hébétées. On nous dit que c'était le résultat des mauvais traitements et de la misère. Une d'elles avait le regard fixe. L'autre se couvrait la figure et semblait rougir de son état.

Ce qui nous frappa d'étonnement et d'admiration, c'est que ces pauvres infortunés, réduits à la dernière misère, ne nous demandèrent ni pain, ni habits, ni argent. Ils se voyaient

tous à la veille de leur mort, par conséquent à la fin de leurs souffrances. Ils se traînaient cependant après nous ; mais pour avoir quoi ? Une petite Médaille de la Sainte-Vierge, un cha-pelet, une Croix. Et après avoir reçu quelqu'un de ces objets, ils le collaient sur leurs lèvres, le dévoraient pour ainsi dire, et ils étaient heureux.

Nous avons administré l'Extrême-Onction à nos chers exilés. Mais tout n'était pas fini ; il fallait encore leur donner le Pain des forts, le saint-Viatique. Et là, autre difficulté : car où trouver, dans ce réceptacle d'immondices, un lieu dé-cent pour célébrer les saints-Mystères ? Après y avoir bien réfléchi, M. Hillereau et moi, nous pensâmes que nous pou-vions très-bien dire la Messe au milieu de la cour. Et comme il nous fallait une table, les Grecs nous en apportèrent une. En un clin d'œil, un petit autel fut donc improvisé.

Pendant que l'abbé Hillereau revêtait les ornements sacer-dotaux, je fis approcher les convalescents et tous ceux qui pouvaient, sans danger, rester en plein air, durant l'auguste Sacrifice. La cour était encombrée d'ossements, qui me rap-pelèrent ceux dont parle le Prophète. Ce fut sur ces osse-ments desséchés, véritable image de la mort, que nos frères martyrs se mirent à genoux durant toute la Messe.

Des cris lamentables, des soupirs, des sanglots se fai-saient entendre de toutes parts. Des larmes aussi coulaient en abondance des yeux de tous les spectateurs, témoins de cette navrante scène. Après avoir distribué la Sainte-Communion à ceux qui entouraient l'autel, nous la portâmes à ceux qui étaient couchés dans les chambres.

« La Messe finie, je me tournai vers ces pauvres exilés, et leur adressai quelques paroles de consolation au moyen de mon interprète. « Voyez-vous, leur dis-je, combien le Sei-gneur est bon envers vous ! Il vous a visités dans votre exil, bien plus il vous a nourris de sa chair adorable ; il s'est donné à vous ; et maintenant vous le portez en vos cœurs ;

soyez-lui reconnaissant... Aimez-le à votre tour... ne l'offensez jamais.

« Courage, bien-aimés frères. Levez les yeux au Ciel; la porte vous en est ouverte. Encore quelques instants et plusieurs y auront reçu la couronne de gloire. Plus vous aurez souffert et plus grand sera votre bonheur... Aimez-vous bien les uns les autres, consolez-vous mutuellement; surtout ayez bien soin des veuves et des orphelins; Dieu vous rendra le centuple. »

Me tournant ensuite vers une foule immense de Grecs, qui écoutaient cette allocution lugubre avec autant d'attention que d'attendrissement, je les conjurai de continuer la bonne œuvre qu'ils avaient commencée. Surtout je les priai d'ensevelir les morts, parce que c'est une action très-méritoire et très-agréable à Dieu.

Notre séjour à Mouhalitch a été du samedi soir, 2 mai, jusqu'au lundi suivant, 4 du même mois. Alors, nous nous séparâmes, le cœur bien gros, de nos chers amis. Mais il nous tardait de retourner à Constantinople, pour donner connaissance de ces horreurs aux autorités compétentes, et, par le moyen de notre ambassade, procurer quelques soulagements aux pauvres exilés.

En passant à Brousse, nous fîmes part de ce que nous avions vu à notre Consul, M. Crépin, et à celui d'Angleterre, M. Sandisson, les priant d'user de toute leur influence auprès de la Sublime-Porte, pour mettre un terme à cette cruelle persécution. Celui d'Angleterre jeta feu et flammes. Il écrivit de suite à son Ambassadeur, lord Stratford Canning, et lord Canning fut lui-même de suite en faire ses plaintes au Réis-Efendi ou Ministre des Affaires étrangères.

IV

Ici finit le rapport de notre Confrère, M. Bonnieu. Dans

leurs notes, les sœurs Bernardine et Marie qui accompagnèrent leur Supérieure, Sœur Lesueur, à Mouhalitch, me disent que Lord-Canning obtint sur l'heure du Réis-Efendi ou Ministre des Affaires-étrangères, des aliments, des médicaments, des vêtements, des lits pour nos pauvres exilés, et que tout fut exécuté avec une merveilleuse promptitude.

Ce jour-là même, Lady Canning, femme de l'Ambassadeur anglais, qui honorait parfois les Sœurs de ses visites, leur fit dire par un Secrétaire d'ambassade, qu'elles leur feraient plaisir, à elle et à son mari, l'Ambassadeur, si elles allaient, en compagnie de son médecin et d'un drogman, assister les abandonnés de Moubalitch, ajoutant que le vapeur de l'ambassade serait à leur disposition, dès le lendemain matin.

Sur-le-champ, la Supérieure, Sœur Lesueur, promit d'y aller elle-même avec deux autres compagnes. Mais elle remercia Lord Canning de l'offre obligeante de son vapeur, parce que l'Ambassadeur de France, M. de Bourqueney, lui offrait le sien. Deux bateaux à vapeur partirent de Galata, vers le 12 mai 1846, pour aller au secours de nos chers confesseurs de la Foi.

Un d'eux portait le médecin de l'ambassade anglaise, avec un drogman, dont j'ignore le nom; le second, trois Sœurs de St-Vincent de Paul, avec M. Lauxerrois, Secrétaire de l'ambassade de France. M. Lauxerrois devait accompagner les Sœurs jusqu'à Brousse et les confier à notre Consul, M. Crépin.

Arrivées à Brousse, les trois Sœurs n'y passèrent que la nuit. Le lendemain, 15 mai, elles se mirent en route, conduites par un Juif, accompagnées d'un Arménien et gardées par un Turc, qui avait fait serment à M. Crépin de les ramener saines et sauvées. A peine avaient-elles marché les deux tiers du jour, qu'elles rencontrèrent le drogman anglais. De Moudania, il était allé directement à Mouhalitch, y avait laissé le médecin, et maintenant il revenait à Brousse.

« Oh ! mes Sœurs, dit-il en les abordant, la terrible œuvre que vous allez entreprendre ! Et l'épouvantable chemin que vous avez encore à parcourir ! (son cheval avait de la boue jusqu'au ventre). Mais après tout, Dieu vous doit sa protection et il vous l'accordera. Hâtez-vous cependant, si vous voulez arriver au lac, avant la tombée de la nuit. » A ces paroles, elles remontent en voiture, abandonnant un peu de lait, seule nourriture qu'elles eussent trouvée dans le petit village, où elles se reposaient alors.

Or, il était déjà nuit, quand elles arrivèrent au bord du lac, signalé par le drogman anglais. En faire le tour à pareille heure était chose impossible. Heureusement qu'on entendit leur voix d'un couvent grec, situé en face, de l'autre côté, et une barque vint les prendre : près du couvent se trouvèrent quelques baraques. C'est dans l'une d'elles que nos courageuses amies des Albanais reçurent l'hospitalité. Pour atteindre Mouhalitch, on avait encore deux ou trois heures de route. Le lendemain, elles repartent le plus tôt possible ; et enfin les voilà au terme de leur voyage.

Elles n'étaient pas encore installées chez une brave famille grecque, que le médecin anglais vint leur souhaiter la bonne venue. « C'était, disent les Sœurs, un homme très-bon, très-zélé et, de protestant, devenu catholique. Nous n'eûmes, ajoutent-elles, aucune peine à nous entendre avec lui pour soigner les Albanais. Comme il nous tardait de prodiguer nos secours à ces malheureux, nous nous hâtâmes d'aller auprès d'eux.

« Ils faisaient peur à voir : c'étaient de vrais spectres ambulants, tant ils étaient décharnés et tant leur peau était noire. Ils n'avaient pas l'usage de la parole. Jour et nuit, on ne les entendait que pousser de sourdes plaintes. Cependant nous les remontâmes peu à peu, grâce à l'excellent bouillon mis à notre disposition, au linge, aux habits, aux médicaments que nous avions apportés, et à l'impression heu-

reuse que notre vue, nos paroles, nos soins faisaient sur eux.

« Auparavant, ils tombaient comme des mouches. A partir de ce jour, il n'en mourut plus que *cinq* ou *six*, entre autres une fille qu'il fut impossible de sauver, tant ses plaies étaient affreuses, et tant la gangrène avait fait de progrès. Mais si notre Mère, ajoutent les Sœurs Bernardine et Marie, avait beaucoup à cœur de sauver les Catholiques, elle ne désirait pas moins édifier les Turcs et les schismatiques, et surtout leur donner une bonne idée de notre sainte Religion (1). »

Après les premiers soins donnés aux vivants, il fallut penser aux morts. On les avait enterrés dans une prairie, où paissaient les troupeaux, et ils étaient couverts à peine de quelques pelletées de terre. « Une pareille sépulture n'est pas convenable, dit le médecin anglais ; ce sont nos frères ; leur mort a été celle des martyrs ; leurs corps sont des reliques. Bientôt nous devons partir, et il ne convient pas de les abandonner au milieu des immondices et des charognes qu'on jette ici, tous les jours. Allons demander au Sous-Préfet une autre sépulture. »

La sépulture, disent les Sœurs Bernardine et Marie, fut accordée sur l'heure, et à notre choix. Ensuite les maçons et les pierres arrivèrent en grand nombre pour l'entourer d'une muraille. En peu de jours, la muraille fut construite, la porte mise et une Croix dressée au milieu. La porte était en fer, les murs couleur de rose et la Croix en marbre. Cette Croix avait une inscription qui transmettra aux siècles futurs la mémoire du fait.

Le nouveau cimetière étant prêt, on y creusa des fosses pour recevoir les cadavres enterrés ailleurs. Mais comment les y transporter ? Depuis dix, quinze, ou vingt jours et plus,

(1) Le gendarme turc qui accompagnait la petite caravane, voyant la respectable Sœur Lesueur gaie et courageuse soutenir les fatigues de la route, malgré la délicatesse de sa santé et le peu de nourriture qu'elle prenait (elle n'avait mangé qu'un œuf), disait avec admiration aux Musulmans, en la montrant : « Celle-ci est une Evlia, une amie de Dieu, une Sainte. »

ils tombaient en putréfaction. Qui donc aura la hardiesse et le courage de piocher la terre, de les en retirer, de les envelopper des linceuls, préparés par les Sœurs, et de les porter aux nouvelles sépultures? On décide que les plus robustes d'entre les Albanais rendront à leurs frères ce pieux devoir. Mais une fois réunis autour des anciennes fosses, la bêche à la main, personne n'ose commencer.

Voyant que tout le monde hésite, le médecin anglais tire le diamant précieux qu'il avait au doigt, et qu'il aurait pu briser en travaillant, le confie à la Sœur et se met à creuser. Tout le monde fait aussitôt de même. En un moment, les cadavres sont découverts, enveloppés de linceuls, installés sur des *arabas* (voitures) et conduits au cimetière par le Père Antonio, qui venait heureusement d'arriver : ayant trouvé les portes de sa prison ouvertes, comme je l'ai dit, il prit la fuite, et, déguisé en gendarme, il avait pu rejoindre son troupeau.

C'est avec difficulté qu'on put accomplir ce pieux devoir, tant la puanteur qui s'exhalait des cadavres était repoussante. Mais c'était le jour de l'Ascension, et la Providence y pourvut. Un vent violent se mit à souffler, et comme il ne donnait pas aux exhalaisons fétides le temps de se répandre, on n'avait qu'à se redresser pour prendre haleine. Jamais, disent les Sœurs, jamais il ne s'effacera de notre mémoire, le spectacle que nous eûmes alors d'une femme enterrée depuis quinze jours. Tout son corps était en pourriture. De longs cheveux noirs se détachaient de la tête et deux petits enfants étaient dans ses bras.

La translation de nos chers défunts eut lieu en présence de tout Mouhalitch réuni. Turcs et Grecs étaient accourus. Un sentiment de respect et d'effroi tenait recueillie cette foule immense. Le Père Antonio précédait le convoi, en étole et en surplis. Le médecin anglais lui servait d'enfant de chœur et chantait de tous ses poumons. Les cadavres une

fois déposés en terre, on récita l'office des Morts; et le Père Antonio le termina par une absoute générale, donnée à ses bien-aimées ouailles décédées.

V

Cependant plusieurs malades étaient rétablis et on les avait mis dans un bâtiment à part. Mais soit que leur nouvelle habitation ne fût pas très-convenable, soit que l'air de Mouhalitch leur fût contraire, ils retombaient malades de la fièvre intermittente. Le médecin et les Sœurs crurent donc nécessaire de leur procurer un lieu plus favorable. « Que deux ou trois des mieux portants, répondit le Sous-Préfet, parcourent les environs et qu'ils choisissent le village qui leur conviendra. Nous y enverrons les convalescents, en attendant que les autres puissent les rejoindre.

On envoya donc deux ou trois des plus forts à la recherche d'une meilleure localité. Neuf jours plus tard, ils revinrent, disant que Filadare leur convenait parfaitement; que la position était belle, l'air vif, le climat sain, et qu'immanquablement ils s'y rétabliraient bientôt. Situé en face de Brousse, du côté de la mer, entre Guemlek et Moudania, et dans une position très-élevée, Filadare était en effet ce qu'on pouvait désirer de mieux. Pour y transporter les convalescents, on avait besoin de chariots. Le Sous-Préfet en accorda vingt-deux.

La Sœur Lesueur, le gendarme donné par M. Crépin et Charles, drogman du médecin anglais, furent chargés de conduire les mieux portants à leur destination nouvelle. Ce fut le deuxième jour de la Pentecôte, qu'ils se mirent en route. Pour éviter un long détour, on décida que les hommes passeraient le lac sur des barques, et les buffles, à la nage. Mais pour effectuer ce passage, quelles peines et quels embarras n'éprouva-t-on point! Car il faisait très-

chaud, et les buffles une fois dans l'eau ne voulaient plus en sortir.

Le pire fut que peu après un épouvantable orage vint les inonder, et ils durent coucher au milieu de la plaine, sous les chariots, avec leurs habits tout humides. Or, ils avaient encore une bonne journée de marche, et cependant, le lendemain, personne ne voulait partir, tant la nuit avait été mauvaise. « S'il en est ainsi dit la Sœur Lesueur, personne ne déjeûnera, » et tout aussitôt elle fait partir le chariot chargé des provisions. Les autres chariots suivent, et ainsi bon gré mal gré tous se mettent en route.

Le soir, on arrive à Filadare, et on demande un logement. « Mais il nous est impossible de vous en trouver, disent les habitants; toutes nos maisons sont pleines de vers à soie et nous-mêmes nous couchons à la belle étoile. » Un Monsieur, mieux habillé que les autres, se présente : c'était le maître d'école. « Tenez pour certain, lui dit la Sœur Lesueur, que l'ambassade ne sera pas ingrate pour tout ce que vous aurez fait à des malheureux, quelle protégé avec tant de sollicitude. »

A ces mots, le Monsieur se met en quatre et veut décider les siens à recevoir les nouveaux hôtes. Y aurait-il réussi ? C'est au moins douteux, car il avait affaire à des Grecs. Mais voilà que deux cavaliers arrivent ventre à terre. C'étaient deux gendarmes envoyés par le Gouverneur de Brousse. A l'heure même, sans hésiter, sans parlementer, il fallut non-seulement accueillir nos chers Albanais, mais encore leur trouver de bons logements.

La Sœur eut le plus beau de tous : c'était une maison neuve, mais sans porte ni fenêtre ; on y était à peine à l'abri de la pluie. Cependant Filadare convenait le mieux aux pauvres Albanais. L'air y était pur et le climat sain. On aurait pu ne pas leur fournir le nécessaire ; la Sœur Lesueur y resta pour veiller à ce qu'ils ne manquassent de rien.

Les deux autres Sœurs, le médecin anglais et le Père Antonio étaient restés tous les quatre à Mouhalitch, pour y soigner les plus malades. Parmi eux se trouvait un nommé Andréa. Pendant le trajet de l'Albanie à Mouhalitch, on lui avait cassé les bras et les jambes à coups de bâton. Quand plus tard les derniers convalescents furent envoyés à Filadare, on le porta à Brousse; et la Sœur Marie y alla elle-même, pour soigner les plaies de cet infortuné jeune homme.

Comme nos chers Albanais étaient encore à Mouhalitch, ils reçurent la visite de deux personnages de la légation de Prusse, et ceux-ci assurèrent que S. M. Frédéric-Guillaume IV s'intéressait vivement au sort des Albanais catholiques.

« Un jour, dit la Sœur Marie, que nous avions l'enterrement de trois enfants, trois petits anges de trois ou quatre années, j'avais tressé pour eux trois couronnes avec des fleurs cueillies dans les champs. Comme nous nous mettions en marche vers le cimetière : « Sœur Marie, me dit un de ces Messieurs, donnez-moi, s'il vous plaît, une de ces couronnes. Je veux avoir le plaisir de la porter, en accompagnant ces trois petits anges à leur dernière demeure; ensuite je la placerai sur la tête de celui à qui vous la réservez. »

Il y a quelques années, ajoute la Sœur Marie, me trouvant à Salonique, j'allais du côté du Vardar, quand tout à coup je me trouvai près de trois gendarmes. « Tiens! dit alors l'un d'eux, quand j'étais à Brousse, je fis un voyage avec trois Dames habillées comme celle-ci. » — A ces mots, je regarde et je reconnais le Turc que nous avait donné M. Crépin. — « Comment, Moustafa, lui dis-je, tu ne connais donc plus la Sœur Marie? » Le pauvre gendarme éprouva alors une telle surprise, que, de plaisir, il faillit m'embrasser. Depuis, je n'ai plus vu ce brave homme; mais que de services ne nous avait-il pas rendus, à nous et à nos chers Albanais! »

Les Sœurs restèrent une trentaine de jours auprès des Al-

banais, tant à Mouhalitch qu'à Filadare, où la Sœur Bernardine avait rejoint la Supérieure, pendant que la Sœur Marie soignait à Brousse les plaies d'Andréa. C'est le jour de la Fête-Dieu, et pendant la Procession, qu'elles arrivèrent de Brousse à Constantinople. Des trois enfants qu'elles avaient amenés, une fille et deux garçons, la fille fut quelque temps après réclamée par ses parents, qui l'emmenèrent avec eux.

Un des garçons mourut en 1847, à l'époque où j'arrivais à Constantinople. Nous gardâmes le troisième plusieurs années. Il avait appris à lire, à écrire, et il parlait déjà bien le français. Dom Paolo, depuis Evêque, mais alors simple Prêtre, étant venu à Constantinople pour l'affaire de nos chers exilés, demanda à M. Doumerq, alors notre Supérieur, l'autorisation d'emmener cet enfant à Rome pour y faire ses études. De Rome, le petit Marco écrivait de temps en temps à notre Supérieur, M. Gamba, et à la Sœur Lesueur. Maintenant il est Prêtre et il dessert je ne sais quelle paroisse, dans le diocèse de Prisrend.

Le médecin anglais quitta nos exilés en même temps que les Sœurs. J'ignore ce qu'il est devenu, s'il est mort ou s'il est encore vivant. Mais la Sœur Bernardine assure qu'ils vinrent ensemble jusqu'à Guemlek, et qu'arrivés dans une plaine, bordée de bois, il raconta une aventure qui lui était arrivée, à cet endroit même, quand il se rendait à Mouhalitch.

Ayant aperçu au milieu des herbes quelque chose de semblable à des êtres vivants, il demanda ce que c'était. « Ce sont, lui fut-il répondu, des gens venus d'Ismid (Nicomédie); la famine les a forcés de quitter leur pays, et maintenant ils cherchent des herbes à manger. » Saisi de compassion, le docteur fait venir ces malheureux, leur sert du café, leur achète du pain, et laissant une bonne somme d'argent, il continue sa route.

La Providence, qui venait d'exciter la compassion de trois grands Etats, l'Angleterre, la France, la Prusse, envers les

pauvres Albanais, vint d'une autre façon au secours des affamés d'*Ismid* et des environs. Il plut quelque temps de la manne en ce pays, comme autrefois dans le désert. « J'en ai vu, dit la Sœur Bernardine, et même j'en ai mangé. C'étaient de petits grains; ils se collaient facilement ensemble, de manière à pouvoir former une espèce de pâte. Le goût en était doux et farineux. »

Au moment où les Sœurs quittèrent Filadare, ceux des pauvres Albanais qui n'étaient pas morts, se trouvaient déjà ou parfaitement guéris ou en voie de convalescence. Les Consuls de France et d'Angleterre, MM. Crépin et Sandisson, s'étaient chargés d'en prendre soin. D'accord avec le Père Antonio, le dévoué pasteur de ces malheureux, ils veillèrent en effet à ce qu'il ne leur manquât rien, jusqu'au moment où Sa Majesté, le Sultan Abdul-Medjid, monarque d'un noble cœur, mais que ses Pachas avaient cruellement trompé, donna l'ordre qu'on les rapatriât et qu'on restituât leurs biens.

Cette restitution paraît avoir rencontré en Albanie beaucoup de mauvais vouloir dans les autorités subalternes. Il me semble qu'en 1849 le Prêtre Paolo était venu à Constantinople pour cela. Ce Prêtre y vint encore vers 1862; mais cette fois il était question d'exempter du service militaire les malheureux exilés de Brousse.

A'ali-Pacha, aujourd'hui grand Vizir et alors Ministre des Affaires-étrangères, ne voulait pas consentir à cette exemption. « Si nous les exemptons, disait-il, toute l'Albanie se fera catholique, et alors où prendrons-nous des soldats? » Dom Paolo resta donc alors quatre ou cinq mois chez nous, luttant de son mieux contre l'opposition qu'il trouvait dans A'ali-Pacha et chez notre premier drogman, M. Outrey.

A cette occasion, il y eut, en présence de M. de Moustier, ambassadeur de France, descendu depuis dans la tombe, une explication entre M. Boré, notre Supérieur, et M. Outrey. M. Boré soutenait la cause des Albanais exilés à

Brousse, et M. Outrey la cause du Gouvernement turc (1).

A la fin, Dom Paolo obtint une lettre vizirienne dont il me laissa copie, avant son départ. Qu'est devenue cette copie, je l'ignore. Mais le sens en était qu'on pouvait être catholique, sans être, pour cela, exempt du service militaire.

J'ai oublié de noter en son lieu et place, qu'à Mouhalitch, on avait mis au cimetière une serrure à deux clefs. En partant, les Sœurs prirent ces deux clefs; car il n'y avait plus d'enterrements à faire, tous les Albanais étant partis. Une d'elles fut envoyée à Pie IX, et l'autre, à M. Etienne, notre Supérieur-général, à Paris. Depuis, quelqu'un a vu, à Rome, celle envoyée au Pape. L'autre se trouve à Paris, suspendue à un clou, dans notre chambre des Reliques.

VI

Tels sont, Monseigneur, les principaux renseignements qui m'ont été fournis par notre Confrère, M. Bonnieu, par les Sœurs Bernardine et Marie (la première est allemande, et la seconde, française,) puis par M. Hecquard et par mes propres souvenirs.

Pour vous être agréable autant que possible, j'aurais bien voulu trouver une copie du Firman et des lettres viziriennes relatifs au rapatriement des malheureux exilés et à leur exemption du service militaire. Mais de telles pièces ne sont

(1) M. Outrey, qui ignorait sans doute les détails précédents de l'affaire des Albanais de Brousse, craignait, en plaidant la cause de l'exemption du service militaire, d'engager son ambassadeur dans les difficultés d'une question diplomatique. Cependant il s'agissait simplement d'appliquer à ces pauvres gens la loi qui décrète cette exemption pour tous les Chrétiens, moyennant l'impôt dit *Bedel*, levé sur eux. « Mais alors, dit M. Outrey, tous les Albanais se déclareront chrétiens. — Tant mieux, c'est ce que nous devons désirer. — Mais ce n'est pas ainsi que l'entend la Sublime-Porte. — Nous ne devons pas placer ses intérêts au-dessus de ceux de l'Église, et même de la France. » L'ambassade de France méconnut et perdit là, l'occasion de défendre la cause de la justice et du Catholicisme.

pas, que je sache, à Monastir. Toutefois M. Charles Calvert, Consul de Sa Majesté Britannique, ici, a bien voulu me communiquer deux pièces importantes : ce sont un *pro memoria* que Dom Paolo Bérescia lui remit en 1862, le 29 mars, et une relation faite par la Sœur Lesueur, en 1846.

Cette relation ajoute peu de chose au présent mémoire. Mais il est bon que vous en ayez copie : d'abord, parce que je ne l'avais pas sous les yeux, en rédigeant ce Mémoire ; ensuite parce que le témoignage de la défunte Supérieure des Sœurs confirme et complète même celui des autres en plusieurs points.

Quant au *pro memoria*, laissé en 1862 à M. Calvert par Dom Paolo Bérescia, curé de Tchernagore, j'y vois que les pauvres exilés furent tracassés de nouveau par les autorités de *Gulan*, presque immédiatement après leur retour. A vrai dire, on les a remis en possession de leurs biens. Et comment ne pas le faire ? Un *Tchaouch* (sergent) avait apporté le Firman ; et un agent fidèle (1) présidait à son exécution de la part des ambassades anglaise et française.

Mais le Tchaouch et l'agent une fois partis, on refusa de reconnaître pour Chrétiens les exilés de Brousse et on leur appliqua le recrutement comme à des Turcs. Or, il y avait là une injustice d'autant plus grande, qu'on prélevait d'ailleurs sur eux le *Bédel* ou impôt de recrutement, exigé des Chrétiens.

Comme on en avait enrôlé quatre, Mgr Bogdanovitch en référa aux Gouvernements protecteurs. Dom Paolo, qui était allé, de sa part et en son nom, trouver les ambassadeurs d'Angleterre et de France, à Constantinople, comme nous l'avons dit, obtint, par leur entremise, une lettre vizirienne. Toutefois, dans cette pièce, la difficulté présente n'était pas ré-

(1) Il se nommait Dimitri et il était né à Péchénitza, village à 5 lieues de Monastir, non loin de Léring ou Florina.

solue, mais plutôt éludée fallacieusement ; car on exemptait du service militaire les exilés de Brousse, non comme Chrétiens, mais comme ayant souffert de la grêle. Et, en attendant, on garda sous les drapeaux les quatre jeunes gens déjà enrôlés. Un d'eux ne rentra chez lui qu'après la guerre de Crimée ; les trois autres y avaient péri.

Quoique rédigée dans des termes très-équivoques, la lettre vizirienne de 1849 ou 1850 ne laissa pas de procurer neuf à dix ans de tranquillité aux trente-deux familles albanaises ; mais ensuite on revint à la charge et on leur prit six jeunes gens. M. Blunt, Consul d'Angleterre à Uscup, en parla au Grand-Vizir Mohammed Kibrisli, qui parcourait le pays. Son Altesse eut égard aux observations de M. Blunt, et fit renvoyer chez eux les jeunes gens qu'on avait pris.

Les ordres émanés de Son Altesse Mohammed Kibrisli auraient dû empêcher tout nouveau recrutement parmi les familles exilées à Brousse. Il n'en fut rien. On peut même croire vraisemblablement que la suppression du Consulat anglais d'Uscup et le départ de M. Blunt pour Philippopoli, parurent une occasion favorable de prendre encore six jeunes gens (1).

Étaient-ce les mêmes que par ordre de Mohammed Kibrisli on avait renvoyés chez eux ? C'est ce que Dom Paolo ne dit point dans son *pro memoria*. Toujours est-il que deux de ces jeunes gens furent conduits à Prisrend, deux à Monastir, et les deux autres s'échappèrent. Leurs noms se trouvent ici au Consulat d'Angleterre, sur une feuille à part.

Témoin de ces nouvelles tracasseries, Mgr Bogdanovitch fit partir Dom Paolo une seconde fois. Arrivé à Monastir, le curé de Tchernagore recourut aux bons offices du Consulat anglais, pour obtenir la libération de ses paroissiens. M. Cal-

(1) Le Consulat anglais d'Uscup n'exista qu'environ trois ans, de 1837 à 1840.

vert eut la bonté d'en parler au Gouverneur militaire Abdul-Kérim-Pacha ; mais il n'en put rien obtenir.

A cette occasion, M. Calvert expédia à Lord Bulwer, ambassadeur de Sa Majesté Britannique près la Sublime-Porte, une dépêche très-intéressante, dont il m'a analysé le contenu. Après avoir historiquement exposé l'affaire, M. le Consul réfutait d'avance les objections que les Ministres du Sultan pourraient faire.

Plus haut, j'ai dit comment, à ma connaissance, les choses se passèrent à Constantinople. Je n'ajouterai donc plus ici qu'un mot : dans son *pro memoria*, Dom Paolo faisait observer que les Albanais catholiques ne se refusent pas, d'une manière absolue, à servir dans l'armée turque, mais que, les choses étant telles qu'elles sont, ils ne le peuvent faire sans renier la Foi, à raison de l'intolérance de leurs chefs, tous musulmans.

FAVEYRIAL,

i. p. d. l. m.

Lettre de M. CASSAGNES, Supérieur de la Mission des Lazaristes de Monastir, à M. SALVAYRE, Préfet-apostolique, à Constantinople.

Monastir, 17 décembre 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

M. Stasionis est de retour d'un voyage qu'il a été faire dans les villages Bulgares-unis. Je ne m'attendais pas à ce qu'il les trouvât en aussi bon état de persévérance. Il y a bien eu quelques défections ; mais la grande majorité reste fidèle, malgré la persécution, et malgré le manque de Prêtres, dans certains endroits, comme à Stragovo, où il a installé pour maître d'école un de nos élèves. Il en a fait de même à Kraïntsi. Les deux Prêtres restés fidèles, Pope Arsof et Pope Svetkose soutiennent, comme ils peuvent, malgré le manque de tout secours de notre part. Partout on lui proposait de nouveaux écoliers bulgares, internes. Il serait bien facile de faire un bon choix, chose que nous n'avions pu faire dans le commencement. Partout on regrettait que nous ne pussions continuer cette œuvre de l'Internat gratuit. Si l'Union s'est maintenue et si elle continue à se maintenir, c'est peut-être grâce aux jeunes gens qui ont été élevés chez nous et qui nous restent affectionnés. Quelques-uns avaient bien pu céder un instant aux intrigues et aux tromperies de leurs ennemis et des nôtres ; mais la tromperie ne dure pas. La

vérité finit par se faire jour, et il est difficile de déraciner du cœur des jeunes gens, qui ont passé quelque temps chez nous, les impressions qu'ils y ont puisées. Aussi nous ne regrettons pas les sacrifices que nous avons faits pour eux : ils ne sont pas perdus, soyez-en bien persuadé. Plus tard, on trouvera en eux des apôtres de la vérité et peut-être des prêtres dévoués et zélés. Si les instituteurs étaient mieux rétribués dans les villages, plusieurs de nos écoliers, qui avaient embrassé cette carrière, y auraient persévéré. Plusieurs nous témoignent le désir de devenir prêtres. Un d'entre eux fait, presque chaque dimanche, une instruction aux fidèles de son village ; un autre est maire dans un autre village, et en même temps maître d'école et administrateur des revenus des églises. Enfin, tous sont de vrais apologistes dans leur petite sphère ; et cependant ce ne sont que de jeunes garçons, qui ne sont pas encore mûrs. M. Stasionis me disait que tous se pressaient autour de lui, et qu'il ne savait comment se débarrasser de leur présence, tant ils étaient avides de le voir et de l'entendre. Les Bulgares non-unis, soit Prêtres, soit laïques, n'étaient pas moins empressés de venir le voir et l'entendre. La facilité qu'a M. Stasionis de parler bulgare, et les choses intéressantes qu'il leur racontait, lui avaient bientôt gagné les cœurs. Sa haute taille, sa longue barbe, son bâton qui ressemble à une crosse pastorale, tout, en un mot, lui donnait un air magistral qui enchantait tout le monde. Quand on le voyait arriver de loin, les gens se disaient entre eux : « Voici le *Vladica* (1), voici le *Vladica* franc. » De temps en temps M. Stasionis s'arrêtait sur les places publiques, sous prétexte de prendre quelques renseignements, et aussitôt chacun de lui demander : « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que fais-tu ? Que cherches-tu ? Qu'as-tu à faire ici ? » Et soudain notre cher Confrère embouchait la trompette apos-

(1) Dans le grec moderne, ce mot, bulgare ou slave, signifie l'Évêque, le chef spirituel du diocèse.

tolique et il vous leur vidait son sac, qui était bien approvisionné de toute sorte d'arguments. Il leur disait une foule de vérités, dont ils n'avaient jamais entendu parler. Il réfutait en quelques minutes toutes les objections qu'on lui faisait et réduisait au silence les adversaires. Enfin, il ne quittait pas la place, sans que ses auditeurs eussent rendu quelques hommages au Catholicisme. Ces entretiens duraient quelquefois jusqu'à une ou deux heures, et figurez-vous, si pendant ce temps, il voyait grossir le nombre de ses auditeurs, tous curieux d'entendre le nouveau Vlatica. Les Prêtres suivaient le torrent, comme les autres, et tous, l'un après l'autre, venaient aussi se mettre au nombre de ses disciples; et ils devaient, comme les simples fidèles, écouter la leçon de catéchisme. Souvent même, mieux que les simples fidèles, ils approuvaient tout ce qu'ils entendaient, et répétaient souvent: « *Amine, amine, etc.* Ainsi soit-il. Oh! plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! » Chez plusieurs Prêtres non-unis, avec lesquels il a causé intimement, il a trouvé les meilleures dispositions pour l'Union, et si elle ne dépendait que d'eux, elle s'effectuerait immédiatement; mais ils sont retenus par la crainte des *Tchorbadjis* ou *magnats*: car la plupart des diocèses des environs ne reconnaissent plus que l'autorité de ces nouveaux *Despotes*, à la volonté et aux ordres desquels tout doit se soumettre. Il est difficile de se faire une idée du désarroi de ces diocèses, où les Evêques grecs n'ont plus qu'une autorité nominale, et où tout s'exécute par les ordres des *Tchorbadjis*. Le diocèse de Velissa n'a plus d'Evêque; le sien a été obligé de déloger au plus vite. Celui de Stroumnitsa ne tient que par un fil: il est traqué de côté et d'autre; personne ne veut le voir, ni lui rien payer. Il en est de même pour l'Evêque d'Ochrida, qui reste ici, et n'ose se présenter nulle part dans son diocèse. L'Evêque de Monastir, Parthénios, est débordé. Les Bulgares de Perlépé et de la plupart des villages ne font plus *mémoire* de lui, à la messe, et ne veulent

pas en entendre parler, ni le payer. A Monastir même, dernier boulevard du schisme, son autorité est méconnue. Les Bulgares ont gagné quatre Prêtres de la ville, qui ne reconnaissent plus leur Despote ou Evêque : ils veulent en finir avec les Phanariotes de Byzance et recouvrer leur nationalité. Dans beaucoup de villages, les Valaques font de même. Enfin nous assistons à une transformation véritable : c'est à qui donnera le coup de grâce au Patriarcat grec et à ses émissaires.

En Jésus et en Marie, je suis votre très-humble serviteur,

CASSAGNES.

i. p. d. l. m.

Lettre du même au même.

Monastir, 23 décembre 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

J'ai reçu, ce matin, votre lettre du 9 décembre. Dans ma dernière lettre, je vous ai dit quelque chose de l'heureux succès de la visite de M. Stasionis, parmi les villages bulgares, situés dans le diocèse de Vélissa et dans celui de Stroumnitsa, où il a trouvé des Prêtres on ne peut mieux disposés pour l'Union. Voici que nous avons aussi reçu,

avant-hier, une autre lettre bien consolante, venue d'une direction tout opposée, à savoir du diocèse de Castoria, à quatorze lieues d'ici, dans les montagnes du Pinde. Il y a donc dans les environs de Castoria treize villages entièrement bulgares, à l'exception de deux, mêlés d'un certain nombre de Turcs. En tous ces villages, il y a des Prêtres bulgares, qui ont rompu entièrement, avec leur Evêque grec, depuis près d'un an, et ils ne veulent plus rien avoir de commun avec lui. Déjà, l'an dernier, les Prêtres de ces villages nous avaient fait demander quelques livres, et nous leur avions envoyé plusieurs catéchismes. Un tailleur polonais, qui a habité plus d'une année à Castoria, a eu dernièrement l'occasion de voir tous les Prêtres bulgares de ces treize villages. Ils s'étaient réunis afin de se concerter sur les mesures à prendre pour leur organisation religieuse. Ils ont donc été d'avis de nous écrire une lettre par l'intermédiaire de leur Proto-Pope Anastase, qui prie formellement les Missionnaires catholiques de Bitolia ou de Monastir de les considérer comme leurs frères. Ils demandent trois autres catéchismes pour chaque village; ils ajoutent que trois de ces Prêtres viendront chez nous pour nous chercher et nous emmener dans leurs villages, à la fête de S. Athanase, Patron d'un monastère, où tous les autres Prêtres se trouveront réunis. Ces treize villages sont désignés dans la lettre en question, comme rapprochés les uns des autres.

Hier, nous avons envoyé la réponse par ce même Polonais, qui nous avait apporté la lettre du Pope Anastase. Nous lui avons envoyé des livres, disant que s'ils veulent s'unir au Pape et à l'Église catholique, nous nous rendrons volontiers à leurs désirs et que nous irons les visiter de très-bon cœur; que dans ce cas, Mgr Raphaël (1) les visitera aussi, après son

(1) Cet Evêque est le Diacre qui accompagna à Rome, en 1862, le moine bulgare que S. S. Pie IX sacra Archevêque, de sa main propre et avec la plus grande pompe, dans la chapelle Sixtine. La police russe le circonviut, à son

retour du Concile, où il se trouve en ce moment. Ils ont dit pareillement au tailleur polonais qu'ils désirent envoyer ici, ou à Salonique, ou à Constantinople, quelques-uns de leurs écoliers, pour qu'on en forme des prêtres capables. Dans ces treize villages, il peut y avoir au moins 2,000 maisons et une quinzaine de mille habitants. Les tchorbadjis, les *hodjabachis* ou maires, n'ont qu'un même sentiment avec les Prêtres. Il n'y a qu'une seule école pour tous ces villages. Voilà ce qu'on nous a écrit ou ce qu'on nous a raconté. Prions le Seigneur qu'il inspire à ces braves gens le courage d'exécuter leur résolution !

Nous aurons bientôt la réponse à notre lettre. Nous ne voulons pas aller moissonner dans le champ des autres sans qu'on nous y appelle, afin qu'on ne puisse pas dire que nous cherchons à nous imposer à ces gens-là et à les tromper. Mais si la réponse est catégorique, et surtout si on vient nous chercher, alors nous n'hésiterons pas. M. Stasionis et M. Favryrial ou moi, nous irons, et ferons pour eux tout ce que nous pourrons. Notre petite école nous met un peu dans l'embarras, mais nous nous arrangerons comme nous pourrons. Voilà déjà longtemps que mes Confrères me disent que de petites apparitions çà et là contribueraient beaucoup à faciliter l'Union ; car le bas peuple en général la verrait avec plaisir ; mais je sais que ces voyages, quelque économie qu'on fasse, exigent nécessairement des frais plus ou moins considérables ; or nous n'avons pas de ressources pour y subvenir. J'aurais encore bien d'autres choses à vous dire ;

retour à Constantinople, et le fit enlever, comme l'on sait, puis transporter à Kiew, où il est tenu prisonnier dans un monastère. Le Diacre Raphaël, bientôt ordonné prêtre, a été élevé ensuite à la dignité d'Evêque et de Primat des Bulgares-unis, qu'il conduit et administre avec autant de sagesse que d'habileté. Les bénédictions du Souverain Pontife, accordées au malheureux vieillard, victime de la fraude et de la violence des agents russes, sont passées à son Successeur, à qui un beau rôle est réservé dans le travail de la réorganisation de l'Eglise bulgare :

mais je vois que j'ai déjà beaucoup bavardé, et qu'il me reste peu de temps pour achever mon courrier.

Je reste, Monsieur et très-honoré Confrère, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie-Immaculée,

Votre très-humble serviteur,

CASSAGNES,

i. p. d. l. m.

Lettre de M. STASIONIS, Missionnaire, à M. SALVAYRE, Visiteur, à Constantinople.

Monastir (Bitolia), 1^{er} janvier 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Pour mes étrennes du premier de l'an et pour vous remercier de l'intérêt que vous portez à notre œuvre, je vous envoie un rapport détaillé, mais simple, sur notre Mission bulgare de Tykvech et de Vèlès : tel est le compte rendu de ma visite faite, il y a quelques jours seulement. Ces villages ne sont pas très-éloignés de Monastir.

Ayant été passer environ quatre mois à Constantinople pour soigner mes yeux malades, j'ai eu l'occasion de voir Mgr Raphaël, l'Évêque des Bulgares-unis, avant son départ

pour le Concile œcuménique. Il m'a permis de faire une petite excursion dans les villages unis du district. M. Cassagnes, notre Supérieur, était depuis longtemps du même avis, et, dès mon retour à Monastir, il m'y a envoyé bien volontiers. Le 23 novembre, je suis donc parti tout droit pour Nikotine, en passant par Perlepé et Kavadartsi. Le village de Nikotine est situé à dix-huit lieues de Monastir. Il est composé de deux cents maisons environ, dont cent-soixante sont chrétiennes, et les autres, turques. C'est à Nikotine que, chaque jeudi, se tient le *bazar* ou marché. On s'y réunit de tous les environs de Tykvech, et, ce jour-là, je m'y suis trouvé aussi. J'ai eu une bonne occasion de parler avec les gens de ce pays. Nous avions à Nikotine vingt maisons de Bulgares-unis; mais, faute de Prêtre catholique pour les diriger et les soutenir, et d'église séparée de celle des schismatiques pour y exercer leur culte, ils sont restés mêlés et confondus avec les hétérodoxes, et s'étant refroidis, ils sont presque retombés dans le schisme. Cependant tous ceux avec qui je me suis entretenu m'exprimèrent le regret de leur faute et leur malheur. D'un autre côté, on ne peut les réunir tous ensemble, pour ne pas éveiller les soupçons de nos ennemis : je les ai cependant encouragés, comme je l'ai pu. J'ai trouvé parmi eux beaucoup de gens très-bien disposés pour l'Eglise catholique; mais ils craignent les *Tchorbadjis* ou primats, qui se sont mis à la tête de la nation et gouvernent l'église bulgare, depuis qu'ils ont chassé les Evêques grecs. Il y a là un certain Zacharie Chékerdji, qui tient bon pour l'Union ou le Catholicisme; il est plein de courage et de bonne volonté. Il anime ses coreligionnaires, et il consentirait volontiers à devenir prêtre, si le village se convertissait tout entier à l'Eglise catholique. J'ai fait la connaissance du maître d'école, qui est un jeune homme de Vélès. Il a des ouvrages catholiques et de bons sentiments, et il est tout disposé à s'unir. Je l'ai encouragé dans ses bonnes résolutions. Il m'a accompagné presque tout le temps que je suis

resté à Nikodine, c'est-à-dire pendant deux jours et demi. Il m'a promis de se mettre en rapport avec nous ; mais il a peur des *Tchorbadjis*. Je suis allé avec ce maître chez les quatre Popes séparément. Ils m'ont très-bien reçu ; nous avons parlé de la Religion et de l'Union avec l'Eglise catholique. Je leur ai suggéré les sentiments les plus propres à les attirer à Jésus-Christ et à son Eglise. Ils ont accepté bonnement tout ce que je leur ai dit, excepté un Judas, qui est fidèle serviteur du *Despote* ou Evêque grec de Stroumnitsa. Si ce dernier n'a pas encore été chassé de son siège par les Bulgares, il ne tardera pas à l'être. Trois d'entre les Popes de Nikotine sont persécutés par le même *Vladika* ou pasteur, à cause des intrigues d'un autre Prêtre. Ils m'ont promis de conférer entre eux et de nous donner une réponse. Quand je leur ai proposé de s'unir, et de reconnaître Mgr Raphaël pour leur Evêque, ils m'ont répondu : *Très-bien ! nous le ferons certainement, pourvu que nous soyons tous ensemble et avec nos énories ou paroisses : nous pourrions alors subvenir à tous nos besoins ; mais encore une fois j'ai compris qu'ils craignent les Tchorbadjis, qui disposent de tout. Pour ce qui est de l'Evêque grec, c'est un politique, un insatiable ; il est notre ennemi, disaient les trois Prêtres : car il veut nous dépouiller de toutes nos ressources et il ne cherche que l'argent ; il faut que nous le payions pour chaque fonction, bien que le peuple nous recommande de ne lui rien donner. Tant qu'il n'a pas été payé d'avance, ajoutaient-ils, il ne veut pas ordonner un prêtre, ni bénir une église, ni dire une messe,* » etc. Ils ont un proverbe, qu'ils m'ont répété plusieurs fois à ce sujet, en leur langue : *Nourris le loup, pour qu'il égérge les brebis.* Or c'est exactement ce que font les *Despotes* du Phanar, ou du Patriarcat. Quand on entend parler d'un Evêque grec, vous croiriez qu'il s'agit d'un voleur ou d'un brigand de grand chemin.

C'est à ce même Evêque grec de Stromnitsa que nous avons envoyé, l'année dernière, l'invitation du Souverain-Pontife

pour le Concile général. Sa réponse était elle d'un digne disciple de Photius et de Cérulaire : « J'accepterais à cette condition que le Pape renonce d'avance à se reconnaître Chef de l'Église et successeur de Saint Pierre ; qu'il rejette le *Filioque*, le Purgatoire et les Indulgences ; qu'il dise : *Baptizatur servus Dei*, au lieu de : *Ego te baptizo* ; qu'il se serve de pain au lieu d'hostie, etc. » Quoique l'Église catholique ait combattu et repoussé toutes les erreurs des hérétiques, néanmoins les schismatiques croupissent encore dans leurs stupide ignorance. C'est pourquoi les Missionnaires catholiques se trouvent ici très-souvent obligés de combattre les anciennes et les nouvelles erreurs. Ayant appris le nom des principaux *Tchorbadjis*, je suis allé chez celui qui est le plus hostile au Catholicisme, à ce qu'il paraît ; c'était le jour de la fête de S. Philippe Apôtre, que les schismatiques observent comme fête de précepte. J'y ai trouvé une réunion de dix personnes, des plus attachées au schisme. Ils m'ont très-bien reçu, et, après quelques paroles échangées, nous sommes entrés en grande discussion sur divers sujets de la Religion. Le maître de la maison medit : *Faites quelque signe ou quelque miracle, ici, devant nous, comme S. Spiridion, qui, ayant pris une tuile et l'ayant pressée dans sa main, en fit sortir de l'eau, et nous accepterons l'Union avec l'Église du Pape.* Je me suis rappelé les paroles de Notre-Seigneur ; *Generatio mala et adultera signum quærit.* Je lui répondis que je n'étais pas venu chez lui pour faire des miracles, mais seulement pour une simple visite, et lui expliquer au besoin quelques vérités. J'ajoutai : « Vous voudriez que j'opérasse quelque miracle ? mais en êtes-vous dignes ? Il faut pour cela que vous soyez sans péché, dans la vraie foi, dans la véritable Église et dans de bonnes dispositions. » Je leur ai expliqué ensuite les vérités les plus essentielles de la Religion ; puis je leur racontai la vie et les miracles de S. Spiridion et de quelques autres, en leur disant que tous les Saints qu'ils honorent ainsi que leurs an-

cêtres, étaient tous, comme moi, catholiques et unis au Saint-Père le Pape ; et que s'ils étaient devenus saints, c'est qu'ils étaient dans la vraie Foi. Mais depuis votre séparation de l'Église catholique, vous n'avez plus de Saints, ni de miracles, et vous marchez à votre ruine. « Nos Saints, me répondirent-ils, n'étaient pas avec le Pape, ils étaient tous *Pravoslavnis*, *orthodoxes*, affirmant ainsi que leur église *synodale* est bonne. Je leur désignai alors la date et les époques auxquelles vivaient leurs Saints, qui appartenaient à l'Église catholique. Et je leur affirmai que Jésus-Christ n'a institué aucune Église qui se nomme *Pravoslavna* ou *synodale*, car les Apôtres, dans le Symbole, appellent l'Église de Jésus-Christ, *catholique*, *apostolique*, et non *pravoslavna* ; qu'aucun des Apôtres ni aucun des Saints Pères n'ont jamais imaginé d'Église *synodale*, etc. Après ces paroles, on eût dit que j'avais jeté des charbons ardents sur leurs lèvres. Ils restèrent stupéfaits, et disaient : « *Qui sait ? peut-être avez-vous raison, car nous ne savons rien de tout cela.* » Après leur avoir fait mes adieux, nous nous sommes quittés bons amis. Après avoir fait quelques pas, je rencontrai un autre *Tchorbadji* dans la rue, et en un moment je me suis vu environné de spectateurs, car tout le monde me regardait et accourait près de moi pour me voir et m'entendre. Mon chapeau, mes habits, ma haute taille, mon long bâton pastoral, ma longue barbe et mon langage bulgare étaient un sujet d'admiration et d'étonnement pour les schismatiques. Les uns disaient entre eux : « *C'est un Vladika* ; les autres me demandaient : « *Que cherches-tu ici ? que veux-tu ?* » J'adressai quelques paroles à chacun ; partout sur mon passage je les saluais, dans leur langue et selon l'usage. Je m'arrêtais çà et là, dans les groupes, pour dire quelques paroles et pour inspirer quelques pensées de la vraie Religion. Je remarquai qu'ils étaient tous très-contents de me voir et de m'entendre. En causant avec le Pape, qui est le principal ami et serviteur du *Despote* grec,

dont j'ai parlé plus haut, je lui démontrai l'autorité du Souverain-Pontife, successeur de S. Pierre. Pour toute réponse il me demanda : « *Où est maintenant S. Pierre?* » Ce Prêtre n'est qu'un ignorant, un paysan comme les autres Popes, qui ne savent rien du tout. Je lui expliquai brièvement les vérités nécessaires, et il accepta tout.

Il m'est venu la pensée, pendant leur fête de S. Philippe, de monter en chaire et de les prêcher ; mais, après avoir disputé pendant une grande partie de la nuit avec les marchands de *Vélès*, j'avais oublié que les schismatiques se réunissaient de bon matin pour la liturgie ; et, après la prière, m'étant jeté sur une natte, dans un *khan* ou caravansérail, je m'endormis. Avant mon départ de Nikotine, je visitai leur église deux fois et leur monastère de Saint-George, éloigné du village d'une demi-heure. Ce monastère a été construit cette année-ci : je leur promis de revenir au printemps avec Mgr Raphaël, pour le bénir et pour faire la mission chez eux. Ils m'ont répondu : *Très-bien!*

Après mon départ de Nikotine, je me suis rendu à Kavardatsi, village de six cents maisons, dont la plus grande partie des habitants sont Chrétiens schismatiques. C'est le chef-lieu de Tikvech et la résidence du *Kaymacam* (sous-préfet) et du *Kadi* ou Juge, à qui j'ai eu l'honneur de faire une visite. Il y a là une église, sept Popes et une école sans maître. A Kavardatsi, nous avons un nombre assez considérable de Bulgares-unis, mais le Pope qui s'était uni, étant retombé dans le schisme, a entraîné de nouveau les Uniates dans l'erreur. Il m'était impossible de retrouver et de réunir les brebis égarées. Je me suis donc contenté d'utiliser mon séjour à Kavardatsi, en faisant diverses visites de côté et d'autre. Le Pope apostat est venu de lui-même me voir, chez M. Marco, médecin catholique et Albanais de nation, chez qui je logeais. Comme je lui faisais des reproches sur son apostasie, il me répondit : « *Nous n'avons ni église pour*

le culte des Catholiques, ni cimetièrc, ni aucune protection auprès du Gouvernement turc, lequel était tout à fait opposé à l'Union; et, outre cela, le Despote grec m'avait excommunié avec tous les Catholiques, et ne nous permettait pas d'entrer dans l'église commune. Il excitait la haine du peuple contre nous. On se moquait de nous partout. » Je lui répondis qu'il avait eu tort et qu'il avait très-mal fait, surtout pour son âme, et qu'il fallait souffrir et attendre que les choses prissent une meilleure tournure. « *J'ai souffert et attendu un an et demi,* répondit-il, *et vous m'avez suffisamment assisté. J'avais demandé seulement 5,000 piastres de retribution annuelle, et on ne me les a pas accordées, etc.* »

Le premier dimanche de l'Avent, dans l'après-midi, je suis sorti avec M. Marco, dont j'ai parlé plus haut. En passant près de la boutique d'un épicier, je trouvai deux Popes schismatiques, dont l'un était Protopope, et quelques autres personnes. Je les saluai selon leur usage, et ils me répondirent avec bienveillance. Je m'arrêtai donc aussi, et nous commençâmes à causer. Dans quelques minutes, j'étais environné d'une grande foule. Je regarde derrière moi, et voilà que j'aperçois trois autres Popes, qui se frayent un passage pour arriver près de moi et qui m'écoutent tout le temps. La place était large, et le temps magnifique : plus de cent cinquante personnes formaient mon auditoire. Le sujet de notre entretien était la Religion. Pendant deux heures environ, nous avons exploré et parcouru presque tout le champ du catéchisme, et les objections étaient fréquentes. Je leur parlai ouvertement de leur schisme, et des vérités de la Religion catholique, mises à leur portée. Dans cet entretien et dans plusieurs autres circonstances, je demandai non-seulement aux enfants et aux vieillards, mais encore aux Popes mêmes, s'ils savaient le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les *Commandements de Dieu et de l'Église*, les *Sacrements*, etc. Chaque fois je reçus une réponse négative, c'est-à-dire, qu'ils ne sa-

vaient rien de tout cela ; et quand je leur répétais les susdites prières : « *C'est la première fois, disaient-ils, que nous entendons parler de cela.* » Ah ! dans quel état d'ignorance et de stupidité le malheureux schisme a précipité les peuples orientaux ! Vers la fin de l'entrécien, le Protopope lui-même me lança cette proposition : « *Pour se sauver, il n'est pas nécessaire de se confesser ; il suffit d'être oint de l'Huile-sainte.* » C'est parce que les Bulgares schismatiques ajoutent une grande foi à l'onction des saintes-Huiles. Lorsqu'ils changent de domicile, ou quand ils jeûnent, ils appellent trois Popes qui oignent le front de chaque personne, dans la maison. Cette cérémonie s'appelle « *Cviati maslo ou sainte-Huile.* » Elle se répète même quelquefois tous les mois, mais jamais sans argent, soit pour les pauvres, soit pour les riches. Quoique ce Pope défendit son opinion avec chaleur, néanmoins il me fut facile de le convaincre, en lui prouvant que, si l'on avait un péché mortel sans la contrition et la Confession, l'on se perdrait infailliblement, même avec cent onctions. Quand je leur expliquai la Sainte-Trinité, un Pope, se mettant devant moi, éleva sa main, avec les trois premiers doigts serrés, pour faire le Signe de la Croix, et cria à haute voix : « *Voilà la Sainte-Trinité ! vous autres Catholiques, vous ne faites pas comme cela ; vous ne confessez pas la Sainte-Trinité.* » Les schismatiques en général regardent comme un précepte de faire toujours le Signe de la Croix avec les trois premiers doigts, repliés et unis ensemble, en mémoire de la Sainte-Trinité. Il a fallu que je lui prouvasse que la Sainte-Trinité ne réside pas dans les trois doigts seulement, et qu'il avait tort par conséquent de s'imaginer que la Foi consistât dans ce Signe. Sur quoi, il me répondait : « *Venezici, chez nous, et instruisez-nous, car nous ne savons pas ce que vous nous dites.* » Nous le ferons très-volontiers, lui répondis-je, si vous vous unissez à l'Eglise catholique, comme vos ancêtres. Je leur rappelai alors ce que Notre-Seigneur Jésus-

Christ lui-même a recommandé à ses Apôtres, *d'aller et de prêcher par tout le monde*, et que l'Église catholique, qui est la véritable Eglise de Dieu, accomplit fidèlement cette divine Mission, parce que ceux qu'elle envoie, prêchent et enseignent la même doctrine que Jésus-Christ et ses Apôtres, et que chacun est obligé de les écouter, s'il veut se sauver; qu'au contraire, l'Église grecque ne fait aucune démarche pour la conversion et pour l'instruction des peuples, parce qu'elle n'est pas la véritable Eglise. Si donc vous voulez être dans la véritable Eglise et vous sauver, il n'y a qu'à vous unir à elle, et à croire tout ce qu'elle vous enseigne et tout ce que nous vous disons. L'un d'entre eux me demanda : « *Pourquoi n'êtes-vous pas mariés, comme nos Popes ?* » Cette demande, qui dans un autre pays serait une véritable injure, est pour eux d'une grande importance; ils ne peuvent pas comprendre qu'un Pope puisse vivre sans *popadia* (sa femme). S. Jean, S. Paul étaient-ils mariés ? répondis-je, et tous les autres Apôtres se faisaient-ils accompagner de leur femme, lorsqu'ils se dispersèrent, sur toute la terre, pour aller prêcher l'Évangile ? Ensuite il me fallut démontrer l'excellence du célibat de nos Prêtres catholiques, et comment leurs Popes mariés ne s'occupent pas des devoirs de leur état, mais de leur femme et de leur famille. Tout le monde fut satisfait de ce que je leur avais dit, et, me remerciant cordialement, ils se retirèrent. Le lendemain, je remarquai qu'ils profitaient de ce qu'ils avaient entendu, car chacun me saluait avec respect, partout où je passais.

Après avoir fait mes adieux à Kavadartsi, je pris le chemin de Watacha, village situé à un quart d'heure de Kavadartsi. Il y a à Watacha une école de soixante enfants, dont le maître est un moine du Mont-Athos, mais Bulgare d'origine. Il reçoit 4,000 piastres pour sa rétribution annuelle. Il m'accueillit assez bien, et nous causâmes amicalement. Il confessa qu'il serait à désirer qu'il n'y eût qu'une seule

Eglise. Quelques-uns des habitants m'ont invité à venir chez eux. Dans deux réunions où ils m'entretenaient assez longuement, ils disaient, entre autres choses, que leurs Popes ne savent rien du tout. Je remarquai que, quoiqu'ils fussent attachés à leur schisme, cependant il ne serait pas trop difficile de les convertir.

De là, je me suis rendu, en traversant de grandes montagnes, à Stragovo, éloigné de quatre heures et demie de Watacha. Je fis une grande partie du chemin à pied; car le cheval qui me portait pouvait difficilement grimper sur les rochers. A notre approche du village de Stragovo, tous les chiens annoncèrent mon arrivée par leurs aboiements. Tous les enfants et les paysans sortaient de leurs maisons et me saluaient humblement. Le village de Stragovo est situé sur le penchant d'une montagne. Trente-trois maisons sont habitées par deux cent quarante-cinq personnes, toutes Catholiques. Il est regrettable qu'il n'y ait pas là de Prêtre catholique. Un Bey turc veut chasser les villageois, contre tout droit, et s'emparer de leurs possessions pour en faire une ferme. Afin de défendre leur droit contre ce cruel ennemi, ils se sont endettés et se trouvent dans une pauvreté extrême. Ils ont emprunté des sommes considérables à un gros intérêt. Depuis longtemps, quatre paysans sont en prison à Kavadartsi. Pendant les deux jours et demi de mon séjour à Stragovo, je visitai chaque maison, et je n'y trouvai que les femmes, les enfants et quelques hommes; le reste avait été appelé auprès du *Kaymacam* ou sous-préfet, à Kavadartsi; quelques autres étaient dispersés çà et là pour chercher de l'argent et se délivrer aussi de l'oppression de leurs persécuteurs. C'est par l'argent, disaient-ils en pleurant, et non par la justice, qu'ici toute affaire se termine. Je n'entendais que des plaintes contre les injustices des Turcs. Un de nos écoliers, qui était, l'an dernier, instituteur dans un village des environs, s'est installé comme maître d'école à Stragovo, son village. Un autre de

nos écoliers de ce village est maître d'école à Boyantchista. Je visitai le monastère de Saint-Ange, situé au pied d'une montagne, où je n'ai trouvé pour tout moine qu'un séculier et quelques domestiques. J'allai aussi à un autre village des environs, où il y a une famille catholique. Le troisième jour de mon séjour à Stragovo, c'est-à-dire le 3 décembre, je me mis en route à travers les montagnes, déjà couvertes de neiges. A mi-chemin entre Stragovo et Watacha, au milieu des rochers, mon mauvais cheval glissa la tête en bas, et moi dessus en passant sur sa tête : j'allai rouler dans la boue, mais heureusement je me relevai sans m'être cassé ni bras ni jambe. Le cheval, en voulant se relever, glissa de nouveau sur ses pieds de derrière, et il tomba à la renverse dans un précipice très-profond, au milieu des rochers. C'est la première fois que je voyais un cheval dans une si piteuse position. Nous eûmes avec mon conducteur beaucoup de peine à le retirer de ce précipice. Deux autres fois, j'ai été renversé de cheval, pendant ce voyage, et je ne vous raconte ici cette particularité, que pour vous rappeler qu'en Turquie les voyages sont très-pénibles, surtout en hiver. On perd beaucoup de temps et on expose sa santé. Après m'être un peu décrotté, je me détournai d'une vingtaine de minutes, à gauche, pour visiter le monastère de Saint-Nicolas, dans les montagnes de Moglichte. C'était l'après-midi, et il fallait prendre quelque nourriture ; mais un des serviteurs de ce monastère, qui était seul, nous répondit qu'il n'avait rien à manger, et seulement de l'eau à boire. « Merci et adieu, mon ami, » lui dis-je, et j'ajoutai à mon conducteur : « Tenez, prenez le cheval et allons à pied pour ne pas nous rompre les jambes. » Nous arrivâmes à l'entrée de la nuit à Vazartsi, village de dix maisons, situé près de la rivière Tcherná. Un certain Stavro-Pavlov, vieillard de quatre-vingt-six ans, me reçut très-cordialement. Il disait avec ses voisins : « Lorsque vous viendrez avec Myr Raphaël, nous nous ferons tous catho-

liques ; car nos popes ne savent que nous arracher de l'argent. »

Le 4 décembre, j'arrivai à Popadia, à cinq lieues de Vazartsi, et j'entrai chez le pope Tsvetko, l'un de nos Prêtres catholiques. Ce village de Popadia est de soixante maisons, en grande partie catholiques. Le lendemain, qui était le deuxième dimanche de l'Avent, je fis l'instruction à l'église pour les corroborer dans la foi et dans la charité. Avec le Pope Tsvetko, je visitai Nicodine, village schismatique, où nous passâmes la nuit chez un des habitants, qui nous a très-bien reçus. Le lendemain, je fis une visite au Pope Dimitri de ce village. Dans l'entretien, il s'exprima d'une manière favorable à l'Union. Il me montra un permis de mariage et une lettre, en me disant : *Voilà ce que j'ai reçu des Tchorbadjis de Vélès, qui nous commandent et nous donnent des ordres, et il faut les exécuter, etc.* Il serait très-avantageux pour l'Union d'avoir une école à Popadia. Mais pour le moment, c'est impossible. Un de nos écoliers de ce village, qui pouvait remplir cet emploi, est mort, depuis trois semaines. Et les pauvres villageois ne comprenant pas les avantages de l'étude, ne voudraient contribuer en rien, ni pour le maître, ni pour les livres. Ils voudraient avoir tout *gratis*.

De Popadia j'allai à Kraïnitsi, village distant de deux heures. Il compte soixante-quinze maisons, toutes catholiques. C'est le Pope Arsof, prêtre catholique du village de Skatchentsi, qui fait tout le service spirituel. Ils ont obtenu déjà un firman ou ordre du Gouvernement pour bâtir une nouvelle église, car la vieille tombe en ruines. Au printemps, ils commenceront les travaux. Ils ont déjà ramassé douze mille piastres. Ils n'ont pas encore d'école. Nous avons à Kraïnitsi les quatre écoliers les plus instruits, et l'un d'entre eux se proposait de commencer cette œuvre.

De Kraïnitsi je me rendis à Skatchentsi avec le Pope Arsof. Nous avons là aussi plusieurs de nos écoliers, qui nous

sont fort affectionnés et désirent reprendre leurs études dans notre externat.

En revenant à Monastir, je m'arrêtai à Perlepé, ville de deux mille maisons turques et de six mille maisons schismatiques, où nous avons une bonne famille bulgare et quelques amis. Je visitai aussi Varoch, village tout près de Perlepé et situé au pied d'une haute montagne, sur laquelle se trouvent des ruines de l'ancien château de Marco (1) *Kral*, ou *roi*, célèbre parmi les Bulgares. Dans ce village de Varoch, il y avait, dit-on, dans les temps anciens soixante-douze églises chrétiennes, la plupart construites en style gothique. Les moines du monastère de Saint-Ange, bâti sur un rocher, m'ont très-bien reçu. J'ai eu aussi le plaisir de visiter le célèbre monastère de Sveta Bogoroditsa Treskaveltz, bâti sur une haute montagne à deux heures de Perlepé. Il y avait avec moi deux hommes à cheval. A peine fûmes-nous proche du monastère, que toutes les cloches se mirent en branle, jusqu'à ce que nous fûmes introduits dans l'église par les moines, qui sortirent du monastère et s'inclinèrent profondément devant moi. Je les saluai en leur langue, et ils me répondirent franchement. Les uns disaient tout bas en me regardant : « *C'est un Despote bulgare ;* » les autres chuchotaient : « *Non, c'est peut-être l'Archimandrite qui vient de Russie.* » Quand j'eus pris place dans la Tserkva ou église, près de l'*iconostase*, ou sanctuaire, on alluma les cierges, et on mit le feu dans l'encensoir. Je leur demandai ce qu'ils voulaient faire. « *Nous chanterons*, me dirent-ils, *les paraklisis ou prières pour votre bonne arrivée.* » Le premier moine se revêtit des habits ecclésiastiques, et, s'approchant de moi, me dit : « *Quel est votre nom ? — Michaïl,* » lui répondis-je. Les chantres prirent alors leur livres et se rangèrent à leurs places. Le sous-*igoumen* ou assistant fonctionnait. Il commença à chanter :

(1) De là le nom de Charlemagne, le roi ou *Kral* par excellence, *Carolus*, Charles.

« Blagosloven *Bog nache*, vciегда, nunié i prisna vo Viéti Viékob, » etc. (1), et il prononça mon nom après celui du Tsar, le très-clément, le très-puissant Seigneur Alexandre, Empereur de toutes les Russies..... (2). Toute la cérémonie dura vingt minutes. Le célébrant m'encensa trois fois avec une profonde inclination, et il chantait, criant comme si l'on eût voulu l'écorcher. Après avoir terminé le service divin, les moines nous montrèrent tout leur couvent et toutes leurs antiquités. Ensuite ils m'ont invité à un repas maigre ; après quoi je les remerciai de leur hospitalité simple et cordiale. Je leur donnai des images pour souvenir, et, après mes adieux, nous partîmes, accompagnés du même carillon.

Dans toutes les églises et les monastères schismatiques où j'ai passé, j'ai remarqué que tous les livres de la liturgie, à l'usage des églises bulgares, viennent de la Russie. Ces livres portent, sur la première page, l'approbation *du très-saint synode de l'église russe*, comme ils l'appellent. Et sur cette même page, on lit toute l'histoire et la généalogie de la maison impériale. Le nom du Tsar et de toute sa famille est tracé en gros caractères. La plus grande partie de ces livres sont richement reliés. La propagande russe les envoie gratis et les distribue en cadeaux aux églises bulgares, avec les autres ornements. La société russe d'Odessa dépense une somme considérable dans ce but. Si, enfin, les Bulgares voulaient comprendre les machinations et les tromperies de la Russie, qui est toujours leur ennemie, et se débarrasser de son influence, leur conversion à l'Eglise catholique serait prompt et facile. Pendant tout ce voyage, les schismatiques faisaient leur carême de Noël, et comme ils sont très-exacts dans

(1) « Béni soit notre Dieu toujours, maintenant et dans les siècles des siècles! »

(2) Ces paroles étaient russes : *Za blagotchectivieichovo, camoderjavicichovo, velikovo Gospodar nacheho Imperatora Alexandra Nikolaitievitcha Voie Russii : za Mikaila.....* paroles qui prouvent le fait de la suprématie religieuse et à la fois politique que S. M. l'Empereur de Russie exerce sur l'église gréco-bulgare.

l'observation du jeûne, je l'observai strictement, pour ne pas entendre d'eux quelques reproches, comme dans mon voyage à Salonique. C'était alors un vendredi; après une grande fatigue, j'avais retiré de mon sac un œuf et j'avais commencé à le manger, lorsqu'un Bulgare schismatique, qui m'observait, cria de toutes ses forces : « *Papas ! que fais-tu ? ne crains-tu pas Dieu ? C'est aujourd'hui jeûne, et tu manges des œufs !* Alors, je leur expliquai la vraie doctrine sur ce point, de sorte qu'ils avouèrent que l'Eglise catholique avait raison. Un autre schismatique, dans ce même voyage, me dit en pleine assemblée : *Les Francs ne croient pas à la Sainte-Trinité : ce sont les Papes, qui nous disent cela. Il a fallu que je lui prouvasse que les Francs croient à la Sainte-Trinité et la connaissent mille fois mieux qu'eux. Puis, je lui demandai ce qu'était la Sainte-Trinité. — Un grand Synode, me répondit-il. — Qui a fait la Sainte-Trinité ? — Je n'en sais pas davantage. — Dans une autre circonstance, je demandai à un Pope schismatique s'il connaissait la Sainte-Bible. « Non, m'a-t-il répondu, je ne l'ai jamais vue ; mais pour l'Évangile, oui, je le connais bien, car nous le chantons dans notre office. » Ce même Pope me disait qu'il ne savait ni les Commandemens de Dieu et de l'Eglise, ni les saints Mystères, ni les péchés capitaux, etc., et qu'il n'a rien appris de tout cela, sinon la liturgie. La même ignorance se trouve parmi les autres Prêtres bulgares. D'après cela, figurez-vous quelle est l'ignorance profonde de ce peuple, qui se dit *Pravoslavni*, (orthodoxe), sur les principales vérités de la Religion. Ils n'en savent rien et ne connaissent, pas leurs devoirs. Toute leur croyance consiste dans quelques signes extérieurs et dans quelques paroles, comme celles-ci : *Gospodi pomiloui ! Gospodi pomiloui, Gospodi procti !* (1) puis à faire le signe de la Croix avec trois doigts, et à observer beaucoup de fêtes et de*

(1) C'est-à-dire : Seigneur, ayez pitié de nous ; Seigneur, pardonnez-nous.

jeûnes. Pour tout le reste, il n'y a qu'erreur et corruption générale.

M. Cassagnes vous donnera dans peu, je pense, une nouvelle très-curieuse et très-consolante, si elle réussit. Je veux parler de la conversion à l'Eglise catholique de treize villages des Bulgares du district de Kastoria, comprenant environ onze mille sept cents âmes, avec leurs Popes.

Me voici arrivé à la fin de ma lettre, déjà trop longue. Vous vous fatiguerez à la déchiffrer, mais je compte sur votre indulgence et sur votre bonté.

Agréez, Monsieur et très-honoré Confrère, les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, en l'amour de Notre-Seigneur et de l'Immaculée-Marie,

Votre tout dévoué serviteur,

STASIONIS,

i. p. d. l. m.

Lettre de la Sœur MAHÉO à M. BORÉ, à Paris.

Constantinople, Bebek, Maison Saint-Joseph, 28 janvier 1870.

MONSIEUR ET RESPECTABLE PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

..... Notre pauvre petite Maison va toujours son petit train. Dans quelques semaines, nous recevrons trois élèves turques internes; nous n'espérons pas en faire des Catho-

liques ; mais le peu de temps qu'elles resteront au milieu de nous leur fera estimer notre sainte Religion, et qui sait plus tard ce qui en résultera ? Nous avons chez nous, depuis trois ans environ, quelques petites Juives, et lorsqu'elles voient les autres se confesser et communier, elles se mettent dans un coin et elles pleurent, se disant : « Il n'y a que nous qui vivions comme des païennes. »

Dernièrement, nous recevions des Enfants de Marie, et une d'entre elles me disait, ainsi qu'à ses maîtresses : « Je vous en prie, recevez-moi Enfant de Marie. — Mais, lui répondait-on, la chose est impossible ; vous n'êtes pas catholique. — Je veux l'être. — Vous êtes encore trop jeune, pour faire votre volonté ; vos parents ne vous le permettront pas. » — Elle pleura et promit bien que, quand elle serait grande, elle ferait ce qu'elle souhaitait si ardemment. Dernièrement, cette même enfant me faisait demander un chapelet. Sans le lui refuser, je lui fis répondre qu'il lui coûterait trop cher. Ce refus lui fit encore verser des larmes. Elle confia sa peine à une jeune Sœur, arrivant de France, et que vous ne connaissez pas. Cette Sœur écouta son chagrin, et, avec ma permission, lui vendit un chapelet. Elle la conjura de lui donner une Médaille de la Sainte-Vierge. La Sœur répondit qu'elle ne le pouvait faire, sans mon autorisation. L'enfant lui disait, les mains jointes : « Je vous en supplie, donnez-la-moi ; ne le lui demandez pas ; car je suis sûre qu'elle vous le refuserait. » La Médaille a été donnée, et l'enfant possédant ces deux trésors disait à une de ses compagnes : « Vois-tu, je veux tout cela, parce que quand j'irai chez nous, je me renfermerai dans ma chambre ; j'y dirai mon chapelet, et puis, tous les matins et tous les soirs, je baiserais ma Médaille.

Son Altesse le Grand-Vizir, A'ali Pacha, notre voisin de village, vient de recevoir de S. M. le Sultan un nouveau témoignage de sa haute approbation. Abd' Ulaziz a voulu récompenser ainsi les services éclatants rendus à sa personne

et à l'Empire par son administration habile et intègre. Un million de francs à peu près lui a été accordé pour achever la construction de son palais, commencé dans l'intérieur de Stamboul. Notre Sœur Caroline n'a pas voulu laisser échapper l'occasion de l'en féliciter, et de lui rappeler ainsi indirectement l'accomplissement des promesses bienveillantes qu'il a faites antérieurement à notre Maison. Elle a donc profité de sa venue à Bébek, pendant les fêtes du *Quorban-Beyram*, pour lui présenter une lettre de félicitations à laquelle Son Altesse a répondu par celle-ci, que je vous envoie, écrite ou mieux improvisée de sa propre main :

Bébek, ce mardi matin.

« Je suis on ne peut plus reconnaissant, Madame, de votre aimable lettre. Je vous en remercie du fond de mon cœur.

« Vous et vos saintes Compagnes, vous vous êtes imposé une mission si grande, et vous la remplissez si admirablement, que je considère comme un devoir sacré de vous donner tout le concours dont je puis disposer.

« Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon admiration (1).

A'ALL

Adieu, mon respectable Père, je vous ai écrit à la hâte.

(1) Dirait-on que c'est un Musulman qui a pensé et tracé ces lignes? Certes nous renvoyons ces éloges ou cette opinion si favorable des Filles de S. Vincent, au Dieu de Charité qui les soutient dans leurs œuvres. Mais le contraste de ces dispositions vraiment chrétiennes prouve le progrès continu qui s'opère dans les idées et les mœurs du peuple turc. Beaucoup d'hommes d'Etat, dans nos sociétés même catholiques, ne rendraient peut-être pas un aussi franc hommage à la Charité honorée en nos Sœurs par le Ministre musulman. C'est une sorte de réparation des atrocités commises contre les Albanais catholiques et racontées dans le précédent Mémoire.

Toutes nos Sœurs vous offrent l'hommage de leurs respects.
Pour moi, je me recommande à vos bonnes prières et j'aime
toujours à me dire

Votre toute reconnaissante fille,

Sœur MAHÉO.

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de la Sœur GIGNOUX au même.

Cette lettre qui raconte la fondation de la Maison d'Aidine, aurait dû accompagner celle du cahier précédent, relative au même sujet. Mais elle ne nous a été remise qu'après sa publication, et nous n'avons pas cru, pour cela, priver le lecteur des détails intéressants qu'elle renferme.

Aidine, 26 mai 1868.

MON RESPECTABLE PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Pour le coup, nous voilà bien en Turquie, depuis hier, où la petite colonie arriva vers midi. Monseigneur notre Archevêque, fondateur de cette nouvelle Mission, accompagné de M. le Supérieur Giampaolo, est venu nous installer.

Partis de Smyrne, vers six heures du matin, nous étions à Éphèse, vers dix heures; nous n'eûmes que le temps de jeter

un coup d'œil sur ces lieux que nous connaissions déjà. Tout y est triste, solitaire, et les hautes colonnes, tombant de plus en plus en ruines, sont couronnées par des nids de cigognes, qui y jouissent d'un calme parfait. Le train de la voie ferrée ne les trouble nullement ; car les petits *cigognons* reçurent le déjeuner que leur apporta la mère, pendant les quelques minutes d'arrêt qu'on donne à cette station, appelée Aya-Soulouk. Ce n'est plus, comme vous le pensez, le coup d'œil que présente une gare en Europe, ni même celles qui sont proches de Smyrne. Les voyageurs qu'on prend dans ces parages ont des tournures tellement sauvages, qu'on serait effrayé de les rencontrer seuls. Aussi une jeune femme, partie de Smyrne avec nous, dans un wagon séparé, demanda-t-elle à nous rejoindre, lorsqu'elle se trouva seule avec ces Turcs aux allures barbares. Au reste, Éphèse et ses environs sont le repaire des malfaiteurs. Une montagne garde le nom de *retraite des voleurs*. On la salue rapidement, bénissant le progrès, qui par la voie ferrée fait faire sans danger aucun le parcours, en quatre ou cinq heures, ce qui demandait quatre jours, il n'y a que peu d'années.

Une petite digression me reporte vers Smyrne, de nouveau dans les alarmes, à cause des arrestations.

Dans une ferme, les brigands viennent de rançonner un jeune homme de dix-sept ans ; il fut pris sur le sol de sa propriété, trahi par un des ouvriers cultivateurs. On le saisit, en lui ôtant l'arme de défense qu'il avait, puis on l'éloigna rapidement de sa ferme. Une lettre prévint sa famille qu'elle eût à envoyer 35,000 francs, plus des provisions de tabac, de chaussures, etc. Il a fallu quêter cette forte somme, dans les comptoirs les mieux fournis ; car les parents du prisonnier ne pouvaient la fournir. On a envoyé l'ami le plus aguerri porter la moitié de la rançon ; les voleurs n'ont pas voulu traiter avec un Européen, et, du haut de la montagne, ils ont donné leur dernier mot, sinon la tête du jeune homme captif entre

leurs mains en répondait. Après quelques jours, la somme recueillie au complet fut portée par un seul homme, ayant un pavillon rouge et s'arrêtant au lieu spécifié par les brigands, qui demandèrent pour dernière condition qu'on garantît leur fuite par une promesse de ne les point arrêter. Que penserait-on d'un tel fait sous un Gouvernement civilisé? On ne l'admettrait pas, et cependant il est certain que les choses se passent ainsi en Turquie. Sans attaquer le Gouverneur actuel, chacun s'en plaint et réclame. Mais pour conserver la vie du rançonné, on accepte tout; on se garde bien de poursuivre, on remet à plus tard... Le jeune prisonnier est rendu secrètement avec toutes les formalités voulues par les voleurs, et quelques jours d'intervalle facilitent leur évasion. Alors la garde turque court à leur poursuite, attestant qu'elle n'a pas trouvé les malfaiteurs. Dans ses recherches, elle rencontre quatre hommes arrêtés dans un café; ces pauvres gens innocents prennent les gardes pour des voleurs et se défendent; les gardes croyant avoir affaire à des voleurs, les exécutent sur-le-champ sans formalité aucune. Enfin, ces jours-ci, on prétend que quelques brigands s'étaient réfugiés près d'Éphèse; à Aya-Soulouk, que les gardes les ayant découverts, se sont fait justice à l'heure même et ont rapporté les trois têtes à Smyrne, où elles devaient être exposées. Mais, réflexion faite, on s'est contenté de les déposer à l'hôpital grec, où les curieux sont allés les voir. Comme il s'éleva quelques doutes sur cet acte judiciaire, on répandit la rassurante nouvelle, que le jeune homme rançonné avait reconnu, dans le chef d'une des victimes, le second de la bande qui l'arrêta. Qui garantira la vérité? Aujourd'hui même, on nous a montré les trois têtes photographiées; ce sont véritablement les coupables, bien reconnus par le jeune captif... Les gardes les ont trouvés en projet d'arrêter la poste, et les ont tués sur-le-champ. Une police sage et prudente eût lié et amené les coupables au Gouverneur, et là, des interrogatoires eussent

donné satisfaction au public et arrêté le mal, tandis que la sécurité n'est pas rendue aux villages de Boudja, ni de Sevdikueil, etc. Bournabat a le privilège de compter sur ses habitants, tandis que les autres localités fournissent des recrues pour ces bandes vouées au brigandage. Cette branche de commerce reprenant, quelques soldats turcs qui ne reçoivent pas leur solde, ont déserté pour s'enrôler dans ce corps redouté et vraiment redoutable. Revenons à Aidine, où les habitants sont meilleurs.

Notre réception fut calme, silencieuse ; quelques femmes arméniennes nous firent, bien que schismatiques, leur salamalek en usage ; d'autres Grecs nous souhaitèrent aussi la bonne venue. L'Iman complimenta la petite Sœur-Servante, le Despote en fit autant. Déjà, ce matin, se sont présentés de nombreux clients turcs, juifs, tous demandant des médicaments. Nous avons remis à plus tard, d'abord, n'ayant pas encore ouvert la pharmacie, et comprenant d'ailleurs que la curiosité était la plus pressante maladie, dont le traitement peut être reculé, attendu qu'il ne guérira pas. Toute la journée, des enfants déjà bien grands sont à la porte, dont les larges fentes permettent de voir les *Fedi-Kistlar* (1).

(1) Ces mots turcs signifient ; *Les sept filles*, nombre des premières Filles de la Charité, qui arrivèrent à Smyrne, et qui, pour les Musulmans, est aussi un nombre mystérieux et sacré, surtout dans ce pays, où il rappelle les *sept Dormans de la caverne*, mentionnés dans le Coran, et réputés de grands Saints. Bien que le nombre de nos Sœurs dépasse actuellement quatre-vingts, elles sont toujours appelées les *sept filles* par les Turcs. Les *sept Dormans* de la légende musulmane étaient de vertueux personnages qui, retirés dans une grotte, s'endormirent et leur sommeil dura un peu longtemps. En effet, lors qu'ils se réveillèrent, pressés par la faim, ils envoyèrent l'un d'eux au marché acheter des provisions. La monnaie qu'il présenta en paiement était inconnue, et après un sérieux examen, l'on constata qu'elle était frappée à l'effigie d'un empereur, qui vivait plus d'un siècle auparavant. Des toiles d'araignée tendues à l'entrée de la caverne avaient écarté les recherches des curieux, et le chien qui veillait à leur garde, a si bien mérité aussi par sa fidélité, qu'il est placé par la même tradition à la porte du Paradis. Il serait facile de démêler ici la fable et la fiction du récit véridique, emprunté à la Bible et à la vie des *Sept autres Dormans*, vénérés dans l'Église d'Orient.

Nous avons reçu la visite de quelques agents consulaires les plus notables de la ville ; tous exercent la médecine, voire même un certain Français, d'un nom fort honorable, dont le frère se distingue comme auteur, dans le Clergé. M. de Lachapelle est le nom adopté par le mystérieux personnage. Il habite, depuis seize ans, Aïdine, avec sa femme *auteur*, et aussi sur la *hauteur* ; car ils sont perchés sur le sommet d'une montagne. On croit Monsieur exilé pour cause politique.

Notre Archevêque, quoiqu'ayant peu de ressources, a cependant conclu l'achat de la maison que nous habitons ; mais elle est vieille et doit être entièrement mise à bas. Il reste trois chambres bien humides et à jour. Le divin Maître a pris ce matin sa demeure dans une, et nous avons, tout près de lui, notre salle de communauté, qui est à la fois dortoir, réfectoire, etc. Nous sommes bien à l'étroit pour le moment ; tout est fort incommode, et, dès demain cependant, nous commencerons à recevoir les enfants.

Le servent de Messe de M. Giampaolo, ce matin, fut le premier orphelin recueilli à Smyrne, il y a quinze ans. Aujourd'hui, c'est un homme qui, grâce à l'éducation reçue à l'orphelinat du Sacré-Cœur, se trouve dans une bonne position. J'ai également retrouvé ici quelques mères de famille qui furent élevées chez nous. Toutes conservent une si profonde reconnaissance, et tant d'estime pour les Lazaristes qui guidèrent leurs jeunes années, qu'elles se bercent de l'espoir d'en avoir à Aïdine, où des Révérends Pères Arméniens sont chargés de la Mission. Le Révérend Père Moïse, qui a passé neuf ans chez nos Confrères, en Perse, se trouve ici, depuis plusieurs années ; il parle très-bien le français. Si je pouvais oublier que je suis loin de Smyrne, je n'aurais qu'à lever les yeux ; les nombreuses cigognes, planant dans les airs, disent assez qu'elles sont chez elles, parmi les Turcs, qui les vénèrent et ne laisseraient jamais quelqu'un leur faire aucun mal.

Notre voyage et le transport de tout notre mobilier s'est

opéré sans frais. Le chef du Chemin de fer nous donna nos huit places, et trois wagons pour nos effets. Pour le remercier de sa gracieuseté, je lui offris un coussin brodé, qui le rendit tellement heureux, que des *toasts* de champagne furent portés en notre honneur, avec mille éloges sur notre Vocation sainte.

On nous a fait de grandes recommandations d'hygiène, à cause du climat qui est très-fiévreux. L'eau inonde les rues; mais elle est mauvaise, et il faudra ici, comme à Paris, un récipient pour la filtrer... Toutefois ce n'est pas à Aïdine qu'on se le procurera; tout y est tellement arriéré, que je fais venir la farine de Smyrne : celle du pays est affreuse. Après l'avoir passée, nous avons encore du pain aussi noir que celui des Bulgares, que vous avez goûté dans vos excursions apostoliques.

Comme site, c'est charmant, pittoresque; il y a de beaux points de vue, et une nature riche, bien cultivée. La végétation est telle, que chaque maison est ombragée par des citronniers ayant la hauteur de nos arbres fruitiers les plus élevés. On cueille jusqu'à trois mille citrons sur un seul arbre.

29 mai. Il faudra nous faire au rite arménien, si différent du nôtre; déjà nous avons eu la Messe en cette langue, et nous assistons au Mois de Marie. Mais les Révérends Pères chantent aussi en allemand, ce qui me reporte à l'époque du charmant voyage que nous fîmes ensemble, avec M. notre Très-Honoré Père, en 1863. A Vienne, j'entendis, comme à Aïdine, dans l'intérieur de la Turquie, cette musique accompagnant des voix bien exercées. Qui me l'eût dit alors ?...

5 juin. Me voilà reprenant mon métier de maçon; c'est quasi le mot. La vieille maison turque est mise à bas en un jour; les murs tombent d'eux-mêmes dans la soirée. Nous voilà sans clôture, au milieu des Turcs; notre unique chambre

du rez-de-chaussée est gardée, nuit et jour, par le Dieu de S. Vincent. On nous offre une hospitalité plus convenable ; mais il faudrait nous priver du Saint-Sacrement ; nous disons alors : « Jésus, nous vous garderons et vous nous garderez ; » puis, sans frayeur aucune, nous prenons notre repos, ayant près de nous le divin Consolateur, qui donne la force et le courage de tout entreprendre pour son amour. Nos peines, nos tracas, les difficultés incroyables que nous avons à surmonter, dès le début, nous laissent l'âme joyeuse et plus heureuse mille fois que dans une fondation ordinaire. Ce cachet d'épreuves est le meilleur augure du bien que promet avenir.

Je vais laisser la Sœur-Servante vous ajouter les anecdotes intéressantes de ces premières semaines ; car je suis prise d'un accès de fièvre, qui me ramènera à Smyrne dans quelques heures. J'ai dû quitter le lit pour me rendre au chemin de fer, et comme la gare est assez éloignée de notre habitation, il a fallu me transporter avec une sorte de chaire que nous prêta un médecin. Les Turcs, fiers de leur corvée, répondent aux interlocuteurs curieux, qu'ils portent *un des médecins de Smyrne* ; plus loin, une des *Yedi-Kislar*.

7 juin. Me voici à Smyrne, où une forte dose de quinine m'a débarrassée de ma sœur la fièvre. J'ai retrouvé ma vigueur première, et, Dieu aidant, j'espère recommencer la petite excursion que je devrai faire de temps à autre, jusqu'à complète installation.

J'envoie les clous et les poutres de Smyrne à Aidine ; à une des stations plus proche, on prépare la chaux ; et la menuiserie se fera sans doute à notre Maison de Saint-Joseph, devenue la Providence des autres Providences : c'est ainsi que la charité unit tous les membres.

Agréez l'assurance de mon profond respect.

Sœur Marie GIGNOUX.

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de la même au même.

13 décembre 1869.

MON RESPECTABLE PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Je me plais à vous adresser, près du Saint-Enfant, les souhaits de bonne et sainte année. Qu'elle soit enrichie d'une nouvelle abondance de dons célestes, et que les œuvres, remplies par le plus pur amour, l'augmentent dans votre âme! Oui, nous pouvons bien désirer pour ceux que nous aimons cette ardeur toute céleste qui embrase le cœur, l'unit à sa source, et lui fait goûter ici-bas quelque chose des délices qui en sont là-haut la belle récompense. Comme notre vertueuse *Sœur Ambroisine* (1), Mme de Voisins doit être

(1) Mme la Comtesse de Voisins, désignée par ce nom familial, comme affiliée, et associée à toutes les bonnes œuvres de nos Sœurs, était l'épouse du Comte de Voisins, qui a successivement rempli les fonctions de premier Secrétaire de l'Ambassade de France, à Constantinople, et de Consul à Odessa. Mme de Voisins, d'abord femme du monde, où elle brillait par toutes ses qualités et ses avantages, fut touchée de la grâce, vers 1853, moment décisif de son existence, que la mort d'une fille bien-aimée avait préparé et qu'éleva la lecture des *Confessions* de S. Augustin. Depuis, elle se dépouilla de toutes les vanités, et partagea son temps entre l'oraison, les pratiques de piété et de mortification et les soins donnés à l'éducation du fils unique qui lui restait. En peu de temps, elle parvint à un haut degré de perfection, marchant sur les traces de Sainte Pauls et des Saintes Françoise Romaine et de Chantal. La croix demandée à Dieu par elle, et qu'elle recherchait avidement, lui fut accordée sous la forme de la maladie qui l'affligea durant les dix dernières années de sa vie. Retirée alors à Smyrne pour y suivre son fils, qui occupe une place honorable au Consulat français de cette ville, elle n'a cessé d'édifier nos Sœurs et toute la société catholique, par l'exemple de ses rares vertus, jusqu'à ce qu'elle se soit doucement endormie dans le Seigneur, pendant le Mois de Marie, en 1868.

heureuse près du Dieu de son cœur ! Elle l'aima tant, et fut envers lui si généreuse, si dévouée !

Nous traversons de bien mauvais jours ; l'œuvre de S. Vincent s'accomplit au milieu des difficultés et des traverses. Notre pauvre Smyrne ressent tous les contre-coups d'une crise générale ; les Catholiques s'entraînent mutuellement dans des faillites qui en *enrichissent plusieurs* : voilà le plus mauvais côté de la chose. Après celui-là, vient la grande gêne, le défaut de secours... Nous héritons des tristes fruits du libertinage, sans espérer les effectifs témoignages de la compassion pour ces pauvres petits êtres, si cruellement abandonnés. Cette œuvre cependant, chère à mon cœur, devient sa douleur et son poids, vu les proportions qu'elle prend... Il faut encore élargir la place, et je me trouve isolée en face d'une détresse inconnue jusqu'à ce jour.

Aidée de la confiance, soutenue par l'obéissance, je pense mettre de nouveau la main à l'œuvre. Déjà, comme les pauvres, je fais recueillir les pierres qui serviront à la construction. Je n'ai rien, absolument rien, et j'ose tirer des plans, préparer des matériaux. Avec l'extrême cherté qui augmente chaque jour, il est devenu tout à fait impossible de prélever la plus légère somme. Tout se trouve plus qu'absorbé pour l'entretien de nos *trois Maisons*. Celle d'Aïdine est le cher Benjamin, que je dois traiter comme tel : on avait compté, avec le fondateur notre Archevêque, sur certaines ressources qui ont disparu en naissant.

La lutte des Grecs, nos frères égarés se montre toujours dans un combat inégal. A tout prix ils veulent nous imiter, ne pouvant nous détruire.

Le pensionnat est fort nombreux ; avec l'ordre qui règne, nous trouvons dans le revenu le soutien de près de deux cents enfants, orphelins ou orphelines.

Le soin des enfants riches fait le salut du pauvre ; donc S. Vincent ne se plaindra pas de nous, je l'espère.

Veillez nous recommander toutes à ce bon Père, en agréant mes respects bien dévoués et reconnaissants.

Sœur MARIE GIGNOUX,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de la Sœur GILLOT au même, à Paris.

Ile de Santorin, 18 décembre 1869.

MONSIEUR ET RESPECTABLE PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

La gratitude que mon cœur vous a vouée me fait un devoir bien doux de venir, à cette précieuse époque du renouvellement de l'année, vous exprimer les vœux sincères que nous déposons toutes dans les Divins-Cœurs pour votre conservation; toutes, réunies dans une même prière, nous aimons à conjurer le Seigneur de vous accorder les bénédictions célestes!

L'intérêt que vous n'avez cessé de nous témoigner me fait penser que vous recevrez avec plaisir quelques petits détails sur notre Mission.

Je vous dirai, mon très-respectable Père, que, dans le courant de cette année, nous avons eu la douce consolation de voir un jeune schismatique, âgé de dix-sept ans, entrer dans le giron de la vraie Eglise, étant très-bien instruit des vérités que nous devons croire, et cela heureusement pour

lui ; car l'ennemi de tout bien n'a pas manqué de lui livrer de pénibles combats, du côté de son père, qui, ne trouvant plus de raisons à lui opposer, a fini par faire semblant de le laisser tranquille ; puis il lui a suscité des luttes d'un autre côté. Mais j'ai la douce confiance qu'il en sortira victorieux, car il paraît animé de beaucoup de force et de courage. Néanmoins, mon respectable Père, j'ose me permettre de le recommander à vos prières et à vos saints Sacrifices.

Cette année, le Bon-Maître semble vouloir nous éprouver par une grande sécheresse, qui ne permet pas d'ensemencer les terres. Toutes nos citernes sont entièrement vides, à l'exception de celle que nous avons faite pour les pauvres, dans un de nos champs.

Nos chères enfants n'ont pas manqué de se mettre en prière, et de faire des processions, portant la statue de Marie en triomphe, et hélas ! le Ciel semble sourd à nos supplications. Tous les Catholiques de Santorin se sont aussi réunis dans l'église cathédrale, pendant plusieurs jours, pour des prières publiques et des processions aux différentes chapelles catholiques de notre île. Le Bon-Maître semble nous dire encore : » Il me faut d'autres prières, d'autres sacrifices, pour obtenir ma miséricorde. » Nous regardons cette épreuve comme un châtement. Puissions-nous en profiter tous ! C'est ce que j'ose espérer, aidée du secours de vos prières.

Les Grecs schismatiques continuent de nous confier leurs enfants. Je dirai même qu'ils font plus d'instances que jamais ; car souvent nous sommes forcées d'en refuser pour donner la préférence aux Catholiques. Dernièrement, un schismatique de notre île offrait une somme pour notre église, si l'on consentait à accepter son fils, moyennant une pension dans notre orphelinat de garçons.

Comme toujours, nos pauvres insulaires sont réduits à une grande misère, misère qui s'aggravera de plus en plus, si

la sécheresse continue. Les vivres sont aussi de plus en plus chers; en un mot, nous avons bien besoin que la divine Providence nous vienne en aide pour soulager tant de misères!

Si je ne craignais d'être trop indiscrette, j'oserais vous prier, mon Père, de vouloir bien faire cadeau d'une ceinture en cuir à nos petits orphelins, qui sont toujours sur le point de perdre leur pantalon, car ils ne savent point porter les bretelles. Ils sont au nombre de vingt-quatre. Je vous demande mille fois pardon de ce trop long entretien.

Toutes mes chères Compagnes se joignent à moi pour vous offrir l'hommage du très-profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être, en l'amour de Jésus et de Marie-Immaculée,

Mon très-respectable Père,

Votre très-humble et bien reconnaissante,

Sœur Marie GILLOT,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de la même aumône.

Santorin, 29 février 1870.

MON TRÈS-RESPECTABLE PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Il m'est très-doux de venir vous exprimer ma vive gratitude, pour les ceintures que vous avez eu la bonté de nous envoyer, et qui n'ont que le défaut d'être trop belles.

Je suis vraiment confuse de cette attention, et mes chères Compagnes partagent mes sentiments de reconnaissance.

Ma Sœur Philomène, chargée des Orphelins, ne se possédait pas de joie, et elle s'est empressée de la faire partager à son petit troupeau, qui est heureux de se joindre à elle pour vous exprimer ses remerciements. Ils lui ont tous promis de grand cœur d'être bien sages, afin d'obtenir du bon Dieu toutes les grâces et les bénédictions qu'ils ne cesseront de demander.

Je vous prie d'être mon interprète auprès de nos chères Sœurs d'Arcueil, pour leur offrir mon affectueux souvenir.

Depuis près de trois mois, nous faisons neuvaine sur neuvaine, procession sur procession, pour obtenir de la pluie, et jusqu'à ce jour c'est à peine s'il en est tombé pour les terres à ensemer. Toutes nos citernes sont à peu près vides. Si le Bon Maître ne prend notre cause en pitié, je ne sais ce que nous deviendrons avec un si grand nombre d'enfants.

Aussi j'ose solliciter le secours de vos prières, dans la douce confiance que le Bon-Maître les exaucera.

Toutes mes chères Sœurs et les Agrégées sont heureuses de vous offrir leur très-profond respect. Veuillez agréer l'hommage de celui avec lequel j'ai l'honneur d'être, en l'amour de Jésus et de Marie-Immaculée,

Mon très-Respectable Père,

Votre très-humble et bien reconnaissante,

Sœur M. GILLOT,

ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

SYRIE.

*Lettre de Sœur RAMEL à M. ETIENNE, Supérieur Général,
à Paris.*

Tripoli de Syrie, 30 décembre 1869.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

En m'envoyant la feuille des comptes-rendus, vous me faites demander un rapport sur l'état actuel des œuvres et des besoins de notre nouvelle Maison. Que je serais heureuse de pouvoir le faire d'une manière convenable ! Sans doute, il n'est pas difficile d'écrire à un Père si tendrement aimé ; point d'embarras pour lui dire combien ses jours sont précieux à ses enfants ; combien ils prient pour sa conservation ; quelles angoisses ils éprouvent, lorsque des jours si *pleins*, dans le sens de l'Écriture, leur paraissent menacés ! avec quelle effusion de cœur nous rendons grâces à Dieu, lorsque de nouvelles assurances que longtemps encore nous jouirons de sa sage et paternelle direction, viennent relever notre cœur abattu ! non, tout cela n'est pas difficile à dire, il suffit d'avoir un cœur et un Père si digne d'être aimé.

Mais rédiger un rapport, voilà le difficile pour moi. Il faudrait une main plus habile que la mienne pour tracer le tableau de nos œuvres, dans leur état présent, et dire ce que la Providence semble leur préparer à l'avenir. Toutefois, assurée que je suis de votre indulgence, je vais me mettre à la besogne de mon mieux ; j'espère que Notre-Seigneur aura égard à l'unique désir que j'ai d'être utile à sa gloire et au bien de nos Maitres, les pauvres, dont le soulagement spirituel et matériel nous est échu en partage.

Notre Mission de Tripoli, que je crois une des plus intéressantes qu'aient les Filles de la Charité en Orient, n'est pas connue, parce qu'elle ne fait que de naître ; elle n'a pu être appréciée, parce qu'en naissant dans la douleur, comme la plupart des œuvres de Dieu, elle s'est vue tout d'abord enlacée de mille difficultés et reléguée dans une maison provisoire, si incommode, que l'œil de l'étranger n'y pouvait distinguer la forme d'un établissement de Charité. J'avoue, mon Très-Honoré Père, que, pour subir nos épreuves, il a fallu à mes Compagnes et à moi une grâce spéciale du Seigneur.

L'ouvrage cependant nous venait de toute part ; les enfants arrivaient en foule à nos classes, ainsi qu'à l'ouvroir ; le dispensaire était encombré ; car le Musulman, autrefois si hostile, nous entourait de son respect. Le schismatique, jusque-là ennemi de nos œuvres, comme de notre Religion, ne s'en tenait pas à de froids compliments ; il venait, lui aussi, rendre hommage à nos institutions, et faire l'aveu qu'on ne trouve chez eux rien de semblable.

L'année dernière, à pareille époque, après une Neuvaine fervente auprès de la Crèche du divin Jésus, où, il faut le dire, nous venions de puiser une grâce puissante de courage et de résignation, nous nous disions : « Cette année s'ouvre devant nous, comme les précédentes ; réjouissons-nous d'avoir quelque ressemblance avec l'Enfant de Bethléem. » Et nous acceptions notre pauvreté avec les privations qui en sont la

suite. Nous nous trouvions ainsi disposées, et voilà qu'il nous arrive de Paris la bonne nouvelle que notre bon et Très-Honoré Père, sensible à nos besoins, nous allouait cette année une somme, qui nous mettait en mesure de commencer un établissement proportionné à l'importance de nos œuvres. A cette heureuse nouvelle, nos cœurs s'épanouirent, et nous en rendîmes à Dieu de ferventes actions de grâces. Aussitôt nous nous mettons à l'œuvre; mais comme les ressources ne sont pas considérables, nous n'avons pas pu pousser activement la bâtisse. Cependant, au bout de quelques mois, on voyait s'élever à l'entrée de la ville un édifice, qui n'est à peu près qu'au quart des constructions nécessaires à une installation convenable, mais qui, tel qu'il est, attire les regards de tout le monde, parce qu'il contraste avantageusement avec les constructions irrégulières de cette antique cité. A présent, nous avons la plus parfaite confiance, mon Très-Honoré Père, que cette bonne Providence, qui nous a si merveilleusement servis, achèvera son ouvrage, en vous donnant le moyen de nous envoyer une forte allocation, pour mettre fin une heure plus tôt à une position où tout souffre nécessairement.

Veillez maintenant, vénéré Père, jeter un coup d'œil sur la belle portion qui nous est échue dans le Champ du Père de Famille, et vous verrez que, dans notre position à Tripoli, nous n'avons rien à envier à aucune Maison tenue par nos Sœurs, dans les Echelles du Levant; et cela, soit sous le rapport de l'importance morale, soit aussi sous le rapport physique et matériel.

Sous le rapport moral, notre Mission exerce son action et son influence, non-seulement sur une ville très-populeuse; mais encore sur un rayon de plus de vingt lieues, dans lequel il n'a pas existé jusqu'à nous d'institution d'aucune sorte, encore moins d'établissement de Charité. Cela explique comment, à peine connues, nous vîmes aussitôt accourir une multitude de nécessiteux et d'infirmes à notre dispensaire, et se

présenter tant de jeunes filles à nos classes. Si ces populations furent si empressées de venir à nous, avant même d'avoir compris le bienfait de l'instruction et celui de la charité chrétienne, que doivent-elles faire après six ans, qu'elles en apprécient plusieurs avantages? Que feront-elles plus tard encore, quand l'expérience leur en aura démontré toute l'utilité? Si, fidèles à notre sainte Vocation, nous avons le bonheur de secourir tant de belles dispositions que nous offre la divine Providence, nul doute que les principes de notre sainte Religion, pénétrant peu à peu dans le cœur des infidèles et des hérétiques si nombreux ici, ne hâtent leur retour à la foi et ne leur ouvrent la porte du salut. Que pouvait-on espérer jusqu'à présent, par exemple, des Turcs, qui, renfermés dans leurs traditions, ne voulaient pas écouter la voix du Missionnaire, n'avaient d'autre livre que le *Coran*, n'entendaient d'autre langage que celui de leur Imam? Toute communication avec les apôtres de la vraie foi leur étant interdite, et toute discussion en fait de Religion, regardée comme un crime, un seul langage restait possible : c'est celui des œuvres de Charité, celui que nous sommes si heureuses de leur tenir; il a été entendu de tous : plusieurs l'ont admiré et l'estiment; nous ne pouvons plus en douter. La présence d'une quarantaine de jeunes Musulmanes sur les bancs des classes et des ouvriers en est une preuve. On comprend que les pauvres et les malades de toute nation viennent solliciter nos soins charitables, et qu'ils affluent à notre dispensaire et à la pharmacie; mais qu'ils viennent à notre chapelle pour se faire asperger d'Eau-bénite, ou s'oindre de l'huile qui brûle devant le Saint-Sacrement, ou bien, ce qui est plus fréquent encore, faire appeler un de nos Missionnaires pour qu'il leur lise l'Évangile sur la tête, c'est ce qu'on ne peut s'expliquer autrement que par la confiance, que leur ont donnée les œuvres de Charité pour une Religion, qu'ils avaient toujours vouée à la haine et au mépris.

Voilà sans doute un beau sujet d'encouragement pour les bonnes ouvrières, que Dieu destine à cette Mission et un magnifique champ ouvert à leur zèle.

Quant à nos frères séparés, les Grecs schismatiques, ils nous donnent aussi leur part de consolation. Ils sont fort nombreux dans cette ville ; leurs enfants forment la majorité dans nos classes et ouvriers. Elles se distinguent par leur caractère doux et spirituel. Elles apprennent le catéchisme comme les Catholiques, et assistent à tous nos offices. Ce qui nous console surtout, c'est que le Clergé grec, revenant peu à peu de ses préjugés, laisse aux familles de sa nation la liberté d'envoyer leurs enfants à nos écoles. Nous avons même quelquefois la visite de leur Evêque, auquel nous avons soin de rendre nos civilités : cette visite est utile à nos pauvres ; car Sa Grandeur ne nous refuse pas son obole.

Une autre portion du lot qui nous est échu dans cette intéressante Mission, est celle de nos bons Catholiques Maronites, presque tous pauvres et par conséquent bien dignes de nos soins et de notre sollicitude. Cette grande ville ne renferme guère que quinze cents Maronites, qui y ont leur résidence fixe. Mais il y a une population flottante de montagnards qui y passe de six à huit mois de l'année. Ces familles d'émigrants sont très-nombreuses et n'ont pour logement que les cavernes échelonnées sur la crête rocheuse qui domine la ville. Je renonce à vous faire la description de ces grottes et de la profonde misère de ses habitants : tout ce que je pourrais dire serait encore au-dessous de ce que nous voyons, avec le cœur navré.

Nous avons là une Mission bien pénible, mais bien douce en même temps : elle nous rappelle les services que Marie et Joseph, les bergers et les Mages rendaient au divin Jésus dans la grotte de Bethléem. Et puis, ce n'est pas sans fruit que nous faisons ces visites ; s'il est pénible durant la saison des pluies de grimper ces rochers, par des sentiers difficiles

et au milieu des ronces, nous avons la consolation, après avoir tendu une main secourable à nos chers Maîtres, les pauvres, de les voir élever leurs mains vers le Ciel et de l'invoquer pour vous, mon Très-Honoré Père, qui leur avez envoyé vos Filles, ainsi que pour les bienfaiteurs de nos œuvres.

Pour achever le tableau de ces œuvres, je devrais vous parler de nos chères orphelines et de nos enfants-trouvés, hélas! trop nombreux, ainsi que d'un grand nombre de petits anges, que nous avons le bonheur d'envoyer au Ciel. Je pourrais aussi vous exposer les avantages temporels, qui concourent à rendre intéressante et facile l'œuvre de Charité que nous sommes appelées à exercer à Tripoli. Mais j'ai dépassé les bornes d'une lettre; veuillez me pardonner. On ne s'ennuie pas en parlant à un Père.

Je vous prie, mon Très-Honoré Père, de demander à Dieu pour la petite famille de Tripoli, la grâce de travailler de jour en jour à se rendre moins indigne de la belle mission qu'il lui est confiée, et daignez la bénir, en agréant l'hommage du très-profond et tout filial respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, en l'amour de Jésus et Marie-Immaculée,

Votre très-humble et obéissante fille,

SŒUR RAMEL,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de M. REYGASSE, Missionnaire, à M. N. Prêtre de la Mission, à Paris.

Tripoli, 31 décembre 1880.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Il y a aujourd'hui trente ans, qu'assis sur le seuil de la porte de cette même chambre, d'où je vous écris ces lignes, je réunissais, pour la première fois, une dizaine d'enfants arabes, afin de leur parler du bon Dieu, à l'aide des quelques mots arabes que m'avait enseignés notre vénérable M. Ponsou, d'heureuse mémoire. Ces pauvres enfants comprenaient sans doute mieux le langage de mes mains, qui leur distribuaient des médailles, et celui de mes yeux, qui leur disaient assez que je les aimais, que celui de ma langue inhabile; mais mon cœur était satisfait, j'étais heureux de commencer un ministère pour lequel je m'étais voué à Dieu. Un autre jeune Confrère, le bon M. Amaya, m'encourageait par son exemple. Animés des mêmes dispositions, nous résolûmes de concert d'établir au mont Liban le même ordre de Missions qui se pratique en France. Nos efforts et notre application furent résolument dirigés vers ce but, et au bout d'une année, nous nous mettions en devoir de le réaliser. Depuis lors, il y a eu constamment des Missions et des Retraites ecclésiastiques. Les accidents de maladie et les troubles de la montagne ont bien pu les interrompre, pendant de courts intervalles, mais non en arrêter le cours. Dieu seul sait tout le

bien qui s'est opéré et s'opère tous les jours par ces Exercices : il est sensible autour de nous et aux yeux de tous nos pauvres montagnards ; mais un de leurs effets, qui n'est peut-être pas le moindre, est celui d'avoir ouvert les yeux au Clergé indigène, aux Supérieurs surtout, qui, comprenant enfin leur devoir vis-à-vis de leurs ouailles et le besoin spirituel de celles-ci, ont cherché par plusieurs moyens à remédier à l'ignorance et au désordre. Le Patriarche a dressé de sages réglemens, dont plusieurs regardent l'étude de la théologie que chaque Prêtre doit faire, deux fois la semaine, et l'enseignement hebdomadaire des vérités de la foi, qui doit être fait aux simples fidèles. De plus, il a réuni en société quelques-uns de ses meilleurs Prêtres, pour donner des Missions et des Retraites, soit au Clergé, soit au peuple, à l'instar de celles qu'ils nous ont vu donner. C'est un hommage rendu par le fait à notre œuvre : ce sera même son fruit précieux, si leur émulation se fonde uniquement sur le motif de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Si l'œuvre est ainsi dégagée de tout alliage, le bien qui se fera sera centuplé. Le champ à cultiver est toujours assez spacieux. Ce résultat de nos petits travaux doit être pour nous un puissant motif d'encouragement à poursuivre sans relâche le cours de nos Missions. Je dois néanmoins avouer que, lorsque je considère le peu de sujets disponibles ou formés *ad hoc*, je suis tenté de craindre pour l'avenir de l'œuvre. De six ou sept Confrères qui se sont formés à côté de moi, ou qui ont fait leurs premières armes, il ne me reste que mon brave M. Combelles, lequel encore m'a été rendu depuis peu, après deux ans d'absence. La même Providence qui me l'a rendu, m'a aussi associé deux autres dignes Confrères, M. Depeyre et M. Bianchi, tous deux remplis de l'esprit de leur Vocation, et propres aux divers ministères que nous avons à exercer. Cela est bien de nature à dissiper toute crainte ; aussi j'en rends à Dieu mes vives actions de grâces.

Avec ce personnel de quatre Missionnaires, nous pourrions nous partager et travailler simultanément au dehors et au dedans de la Maison. Je dis, au-dedans de la Maison : car l'établissement des Sœurs et l'affluence des montagnards à Tripoli rendent ici nécessaire la présence de deux Missionnaires. Je ne m'arrêterai pas à faire ressortir l'importance qu'a acquise l'établissement de nos bonnes Sœurs dans cette ville, et même dans les pays environnants : la bonne Sœur Ramel se charge d'en parler à notre Très-Honoré Père. Nos Sœurs lui devront une reconnaissance éternelle pour les secours abondants qu'il a bien voulu leur accorder, et sans lesquels elles n'auraient jamais pu bâtir leur Maison. Ce secours ne pouvait être mieux placé. La salutaire influence de ces dignes Filles de Saint-Vincent dans un centre de population si considérable, le merveilleux attrait qu'elles ont pour rapprocher de nous les cœurs de ces infidèles et de ces hérétiques, si longtemps éloignés, font de leur position un des points les plus intéressants qu'aient les Filles de la Charité, dans cette Échelle du Levant. En proclamant, comme nous le faisons, l'excellence de cette œuvre, et en avançant, comme nous l'avons déjà fait, qu'elle était le premier établissement humanitaire qu'on eût vu dans cette partie de la Syrie, il semblerait peu t-être que nous réduisions à néant l'œuvre des Missionnaires. S'il en était ainsi, me dira-t-on, quelle était donc jusque-là l'action des Missionnaires ?

L'action des Missionnaires, circonscrite dans la population indigente, s'exerçait sans éclat, et presque toujours dans les campagnes. N'étant pas fixés à Tripoli, et n'y tenant point d'école, rien ne donnait à la Mission l'aspect d'un établissement. Je n'ai pas vu de voyageur qui nous ait demandé, au premier abord, où étaient nos écoles ? Puis, notre action comme Missionnaire, n'a pas la même sorte d'influence humanitaire ou civilisatrice. En évangélisant les pauvres, nous ne tendons qu'à ramener les pécheurs à la pénitence et à leur

faire connaître et aimer Dieu, non à la manière des philosophes, mais avec toute la simplicité de la Foi, sans prétendre vouloir changer leurs formes grossières et rustiques, ni certains usages en soi innocents, qui seraient chez nous incivils, mais qui ont passé dans les mœurs des Arabes. Et puis, ce ne serait pas durant la courte durée d'une Mission, qu'on pourrait abolir des usages contraires aux nôtres quoique innocents. C'est bien assez que nous cherchions à abolir ceux qui offensent Dieu.

Mais encore, me dira-t-on, les infidèles et les hérétiques, si nombreux dans ces pays, ne devraient-ils pas être l'objet de votre zèle apostolique? Souvent cette demande m'a été adressée, et plus d'un Missionnaire, en arrivant en Orient, a été surpris de ne pouvoir être appliqué à cette œuvre. Pour répondre à cette question, et d'abord en ce qui regarde les Musulmans, il n'y a qu'à considérer la position qui nous était faite jusqu'à présent vis-à-vis d'eux. L'influence seule de notre Gouvernement nous faisait tolérer par eux; nous étions toujours du reste un objet de mépris, notre Religion, un objet de haine; ils nous sifflaient dans les rues et nous maltraitaient à l'écart, quand ils le pouvaient faire impunément. Pour prêcher à quelqu'un, il faut avant tout qu'il veuille vous entendre: mais où se faire entendre d'eux? ce ne pouvait être dans la mosquée, où il n'est pas permis à un Chrétien de mettre le pied. Ce ne pouvait pas être dans notre Maison, où ils se garderaient bien de se réunir; encore moins dans les rues, à moins de passer pour un insensé, un impie, un profaneur de la loi du Coran, et traité comme tel. Quel moyen donc de prêcher aux Turcs? Dans le commerce de la vie, il peut arriver quelques rares occasions qu'un Turc, ayant besoin de nous, nous donne assez de confiance, pour lui parler de Religion; mais à condition que cet entretien demeure si secret, que rien n'en transpire au dehors; car l'individu se croirait perdu, si ses coreligionnaires venaient

à le savoir. Supposons que la grâce ait touché le cœur de cet infidèle, comme il est arrivé quelquefois ; supposons que sa foi soit si vive et si constante, qu'on puisse lui administrer le Baptême, que faire de ce néophyte et de sa famille, s'il en a ? Il ne serait pas toléré dans son pays, où la peine de mort existe encore dans toute sa vigueur contre les apostats. Il demeure à la charge du Missionnaire, qui doit l'expatrier, ce qui est toujours très-difficile, et, s'il est pauvre, lui assurer sa subsistance dans le lieu de son exil. Ces cas ne sont pas chimériques ; ils sont arrivés à des Missionnaires, et les résultats n'ont pas toujours répondu à leurs espérances. En voilà assez pour ceux qui croiraient qu'on pouvait prêcher l'Évangile aux Turcs, et travailler ouvertement à leur conversion ; et si l'on demandait pourquoi ne pas s'exposer au martyre, je répondrais qu'on doit le faire seulement, lorsqu'on peut raisonnablement prévoir qu'il aura pour résultat la conversion des infidèles. Or un disciple de Mahomet ne ferait jamais un acte de contrition sur le meurtre d'un Chrétien ; il croirait plutôt avoir assuré son salut, selon la promesse de son prophète.

En parlant ainsi des Musulmans, je ne veux qu'indiquer la position qui était faite aux Missionnaires vis-à-vis d'eux, jusqu'à nos jours. Depuis quelques années, des symptômes de rapprochement ont paru parmi eux. Il serait difficile d'attribuer cet heureux changement de physionomie, au moins à Tripoli, à une autre cause qu'à la vertu de la Charité chrétienne, prédication muette, mais seule possible dans la disposition d'esprit de ces pauvres fanatiques. Peut-être qu'à la suite de cette sorte de prédication, celle de la parole deviendra possible aux Missionnaires : je pense même que le moment n'est pas éloigné.

Les hérétiques (je parle des Grecs), quoique plus accessibles que les Musulmans, ne nous ont guère donné plus de confiance ; ils évitent, eux aussi, toute sorte de discussion, ou,

s'ils y sont contraints, ils se retranchent avec un aplomb imperturbable sur ces arguments à leurs yeux sans réplique : « Vous autres, Latins, n'avez pas le *feu sacré* ; donc le Saint-Esprit n'est pas avec vous. » On sait que ce feu sacré est un soi-disant miracle, qui se produit, tous les ans, le Samedi-Saint, à Jérusalem, quand leur Évêque fait sortir par une ouverture du Saint-Sépulcre une poignée d'étoupe enflammée, en faisant entendre les paroles de leur rituel, correspondant à notre *Ecce lumen Christi*. Sur la foi du Prélat, ils croient que cette lumière s'est faite par miracle. A cet argument, ils ajoutent celui-ci : « Vous offrez le sacrifice avec du pain azyme : donc vous judaïsez. » Puis encore cet autre : « Vous donnez le Baptême par infusion, contre l'enseignement et l'exemple du Christ : ce baptême étant nul, vous êtes donc infidèles. » Un autre argument, auquel ils donnent la plus grande importance, est celui-ci : « Le Pape, en se séparant du corps des Évêques pour s'arroger l'autorité souveraine, a entraîné ses nationaux dans le schisme : donc ce sont les Latins qui, séparés du corps de l'Eglise, sont les schismatiques. » Enfin, voici un argument, qui vaut à lui seul tous les autres : « Les Orientaux, dépositaires fidèles des traditions apostoliques, n'ont rien changé, ce qui est prouvé par l'évidence ; les Latins ne font que changer, ce qui est non moins évident ; donc les Grecs sont dans la vérité, et les Latins dans l'erreur. » Quant à la procession du Saint-Esprit, ils passent légèrement sur cette question, ainsi que sur celles de la béatitude des Saints et du Purgatoire, avouant que ces questions sont difficiles à expliquer, et ils concluent en leur faveur que, pour cela même, il faut s'en tenir à ce qu'enseignent les Orientaux, seuls dépositaires des traditions des Apôtres.

On voit, par les principes et les conclusions de nos adversaires, qu'ils ne sont pas forts dans la dialectique. Leurs assertions gratuites doivent passer pour des vérités sans réplique ; les conclusions qu'ils en tirent, quelque absurdes

qu'elles soient, doivent passer pour des propositions évidentes. Leur ignorance rend ainsi très-difficile la tâche de celui qui veut entrer en discussion avec eux. Il faudrait au moins qu'ils eussent quelque teinture d'histoire et de théologie. Cependant, quand ils ont la patience d'écouter jusqu'au bout les raisons qui militent contre leurs vains arguments, on les réduit à se taire : ils ne sont pas convertis pour cela. Les uns nous disent que, s'ils avaient étudié autant que nous, ils ruineraient aisément notre argumentation ; les autres terminent en ajoutant que nous avons falsifié l'histoire et donnent en preuve leurs érudits de Stamboul, qui ne la racontent pas comme nous. Si ces pauvres aveugles voulaient sincèrement s'éclairer, on leur proposerait des conférences ; mais c'est ce qu'ils évitent avec soin. On a vu comment le Clergé grec a reçu l'invitation de se rendre au Concile. Si du moins ils voulaient lire dans les bons ouvrages imprimés dans ces derniers temps ! mais non, ils les repoussent bien loin d'eux, non pas tant par attache et passion pour la vérité de leur secte, que par prévention contre nous, et par crainte de la prépondérance des Occidentaux. Ce qui le prouverait, c'est qu'on les voit souvent avec des livres protestants entre les mains.

Puisque je viens de prononcer le mot de protestant, je vous dirai que les ministres américains qui travaillent à Tripoli et dans ses environs, depuis près de trente ans, n'avaient pas fait jusqu'à présent un grand nombre d'adeptes ; mais durant ces dernières années, un certain nombre de Grecs, non pas de Tripoli, mais de Homs, où il n'y a pas un Missionnaire catholique, et de quelques villages d'Ackar, ont passé au protestantisme. Les ministres américains établis à Homs ont mis à profit pour leur secte les dispositions hostiles des Grecs contre leur Evêque. Ainsi ils n'ont pas eu à faire de grands frais de prédication pour gagner ces néophytes ; ils n'ont eu qu'à leur ouvrir les bras : c'est ainsi qu'ils ont reçu

quelques centaines de familles de Grecs, révoltés contre leur Evêque.

Vous me demandez peut-être si les Missionnaires catholiques ne pouvaient pas tendre les bras à ces pauvres dévoyés, aussi bien que les Protestants. Hélas! non. Outre que leur disposition était loin de ressembler à un retour à la vraie Foi, nous ne pouvions pas leur rendre les services qu'ils demandaient, et entre autres, celui d'une haute protection, qui les rendant libres de la juridiction de leur Evêque, leur acquit l'appui d'un Gouvernement. Nous, Missionnaires, nous ne pouvons faire ni l'un ni l'autre. Pour comprendre ceci, il faut savoir que dans l'empire ture la juridiction épiscopale emporte avec elle la juridiction civile. L'Evêque a ainsi une autorité absolue sur ses diocésains. Tous les Chrétiens ou *raïas* de l'empire, soit Catholiques ou hérétiques, se trouvent dans la même condition. Or les Grecs en voulant se soustraire à la domination de leur chef spirituel et temporel pour se faire catholiques, peuvent-ils devenir Latins? Non, c'est défendu par un décret de Rome; ils doivent passer à un autre rite levantin: or, leur but, dans ce cas, ne serait pas atteint. En passant au Protestantisme, ils obtiennent leur double fin, une parfaite liberté, n'ayant pour supérieur au spirituel que l'indulgent méthodiste, et pour le temporel, la protection toujours efficace du pavillon américain, sous lequel ils ne manquent pas de s'abriter pour leurs affaires, grandes et petites.

Ces mêmes ministres protestants ont aussi travaillé dans le pays des Anseyriés. Cette nation infidèle, dont la religion est peu connue, est répandue sur les montagnes qui commencent à une journée et demie de Tripoli et s'étendent jusqu'au mont Cassios et le plateau d'Alep. Leur population est de cinquante à soixante mille âmes. Depuis plus de quinze ans, les Protestants y ont fondé une mission dans un village très-populeux de la montagne, à une journée de Lataquié. Nous n'avons que peu de détails sur ses progrès,

à cause de l'isolement dans lequel se tiennent les habitants de ces monts, autrefois le boulevard du Vieux de la Montagne. Ce que nous avons appris, il y a déjà longtemps, c'est qu'après avoir gagné au Protestantisme un des principaux villages de la contrée par de grandes libéralités, ils s'en virent chassés par leurs ingrats disciples, quand les aumônes vinrent à manquer ; mais à quelque temps de là, ils y rentrèrent et purent satisfaire au désir des habitants. Maintenant, se voyant bien assis, ils travaillent à s'attirer les autres villages de la contrée.

Voilà, me direz-vous encore, une occasion manquée pour les Missionnaires. Oui, sans doute, et c'est bien malheureux de laisser ainsi, presque à nos côtés, de cinquante à soixante mille Anseyriés croupir dans les ténèbres de l'infidélité, sans chercher à les en retirer ; mais observez, s'il vous plaît, les conditions dans lesquelles s'est trouvée jusqu'à présent notre chétive Mission. J'ai presque toujours été seul avec un Confrère, novice dans la langue, et je devais poursuivre une œuvre à laquelle Dieu donnait sa bénédiction. Laisser cette œuvre, laisser même la Maison de Tripoli, je l'aurais fait volontiers ; mais mes Supérieurs ne me l'auraient pas permis. Si l'on avait pu seulement mettre ici quatre Confrères sachant l'arabe, la chose se serait réalisée. Cette année seulement, nous sommes réunis au nombre de quatre, et, quoique tous ne sachent pas l'arabe, la première résolution que nous avons prise, c'est d'aller au plus tôt évangéliser les Anseyriés. C'est déjà un peu tard, je le comprends : car il sera difficile de lutter d'influence contre les Protestants, qui ont à offrir à leurs néophytes non-seulement de l'argent, mais encore la protection officieuse et l'appui efficace de leur Gouvernement, seules choses que demandent ces pauvres infidèles pour passer au Christianisme. Il y a seize ans, un Prince de cette nation, l'Emir Abdallah, m'envoya deux dépêches pour me prier d'aller le baptiser avec soixante-dix personnes de sa famille ; mais à condition que je lui assurerais la protec-

tion et l'appui de la France. Je m'adressai alors à notre Consul-général de Beyrouth; je lui fis aussi écrire par M. Geoffroy, notre agent consulaire de Lataquié : la réponse fut que la France ne se mêlerait en rien de leurs affaires. Après cette réponse, je n'avais plus que des avantages surnaturels à offrir à ce Prince. Je le fis avec tout le zèle dont j'étais capable, mais sans résultat.

Je suis, en l'amour de Jésus et de Marie-Immaculée,

Votre très-humble et dévoué Confrère,

REYGASSE.

i. p. d. l. m.

Lettre du même à M. DEVIN, Visiteur, à Beyrouth.

Tripoli, 2 janvier 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Le bateau qui va à Beyrouth n'étant pas encore arrivé, j'ai le temps de vous dire qu'il vient de nous arriver un homme du pays des Anséyriés, d'un village appelé Mouschta-Azar, dont les habitants, Grecs schismatiques se sont nouvellement convertis au nombre d'environ cinq cents. Ils embrassent le rite maronite. Quelques villages voisins sont ébranlés. Le Cheik du pays est sur le point de se faire catholique : pour ces raisons nous renonçons à la mission de Cafersegab,

pour nous disposer à aller là, M. Combelles, M. Bianchi, le Curé Boulos et moi. Cependant, avant de nous mettre en voyage, nous avons cru nécessaire d'en écrire au Curé maronite, qui dessert ces néo-catholiques ; il est procureur de l'Évêque pour ce pays. Nous espérons que sa réponse sera favorable. Dans le cas contraire, nous irons a Cafersegab. Moushta est distant de deux journées de Tripoli.

Je vous souhaite un heureux voyage.

Je suis, en Jésus et Marie-Immaculée,
Votre très-humble Confrère.

REYGASSE,
i. p. d. l. m.

Lettre du même au même.

Moreh Cafersegab, 19 janvier 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Votre lettre ne m'a pas trouvé en Mission chez les Anseyriés, mais dans un gros village de montagnards maronites, appelé Moreh-Cafersegab. Il y a environ sept cents Confessions générales à entendre. L'église du village est grande et belle pour le pays, la population très-compacte et très-propre en tous sens à une Mission en forme. Je suis bien aise que la Providence m'ait fourni cette occasion pour

donner à mes Confrères un exemple qui perpétuera la tradition des Missions, faites selon les règles et la méthode suivies en France, et avec le zèle dont un pauvre Missionnaire comme moi est capable. Avant de partir pour cette Mission, je donnai une retraite aux Curés de Sgorta. Nous n'eûmes que quatorze Prêtres appartenant tous au diocèse patriarcal, l'Évêque Boulos Moussa n'ayant pas jugé à propos de nous envoyer ceux de son diocèse.

Voici ce qui nous a empêchés de nous transporter pour le moment à Mouchta-Azar. Le Grec converti qui était venu à Tripoli se confesser à moi et me demander des catéchismes, fut d'avis qu'avant d'aller chez eux, j'écrivisse au Curé maronite qui dessert le village. Il se chargea de la lettre et nous dit que, dans cinq jours, il nous apporterait la réponse, après nous avoir disposé un logement et loué des montures pour porter nos effets. Nous attendimes huit jours la réponse : ne la voyant pas arriver, nous partimes pour la Mission de Moreh, où tout était déjà préparé pour nous recevoir. Je suis encore à attendre la réponse à ma lettre. Aurait-on craint que nous nous attribuions la gloire d'avoir converti des Grecs, qui se sont déjà faits maronites sans notre concours ?

Nous avons ici du travail tracé jusqu'aux fêtes de Pâques. Si, après les fêtes, la Providence nous ouvre quelque voie du côté des infidèles, nous nous y lancerons avec joie. Il serait à désirer que vous pussiez vous-même aller explorer le pays, pour juger de l'opportunité de cette Mission, de sa possibilité et des moyens d'exécution. Pour moi, je me sens des préventions capables de paralyser le zèle que demande une OEuvre de cette nature, où il faut un dévouement moins circonspect. J'ai, entre autres préventions, celle de croire qu'une Mission de passage n'opérerait aucun effet, et que pour une Mission permanente nous n'avons ni les éléments ni les moyens de la fonder. Les Protestants sont en

possession des trois postes les plus importants du pays. Pour leur faire concurrence, il faudrait nous établir à côté d'eux, fonder des écoles, prendre en main les affaires des habitants et leur faire des largesses, ce qui n'est pas en notre pouvoir,

Je vous expose simplement mes préventions pour vous dire qu'avec ces dispositions de mon esprit, je me trouve moins propre à porter un jugement sain sur l'opportunité et la possibilité, ainsi que sur les moyens, que ne le serait un Missionnaire plus zélé et plus autorisé. Vous auriez grâce pour cela; peut-être aussi auriez-vous en main des moyens qui me paraissent impossibles.

J'ai avec moi M. Combelles, M. Bianchi et le Curé Boulos, qui vous offrent leur respect. M. Bianchi fait le petit catéchisme et étudie l'arabe,

Je suis en Jésus et en Marie-Immaculée,

Votre très-humble et obéissant Confrère,

REYGASSE,

i. p. d. l. w.

Lettre du même au même.

Tripoli, 21 février 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Notre Mission de Moreh eut sa clôture, lundi dernier ; elle avait duré quarante jours. Elle a été bénie de Dieu ; nous avons laissé la population tout entière dans d'excellentes dispositions. Tous sans exception ont fait leur devoir. Le dernier jour fut consacré à la première Communion des enfants des deux sexes ; nous en avons quatre-vingt-cinq que je préparais moi-même, depuis le commencement de la Mission. La procession et le renouvellement des promesses du Baptême se firent avec un ordre, une édification qui dépassèrent mon attente. Depuis quelques jours j'étais pris d'un épuisement et d'une extinction de voix qui me faisaient craindre de ne pouvoir me faire entendre ; mais Dieu, qui avait ses desseins, me rendit la voix et me donna assez de force pour faire cette clôture avec la solennité convenable.

Lors de mon dernier voyage à Beyrouth, les habitants de Batroun et ses Curés me manifestèrent le désir d'avoir la Mission, pendant le Carême. Avant de terminer à Moreh, j'écrivis à Mgr le Patriarche pour lui demander une lettre circulaire pour tous les Curés des villages du district de Batroun. Il me répondit par une lettre tout affectueuse, accompagnée de la circulaire demandée (*manhour*). Le lende.

main de mon arrivée à Tripoli, j'allai à Caferhaï, résidence du Vicaire-Patriarcal, le Curé Joseph Freyfer, ancien ami, pour lui communiquer les ordres du Patriarche : j'en fus parfaitement accueilli, et nous nous entendimes sur tout ce qui regarde les Missions à faire dans ce district. De là, je me rendis à Batroun, où je disposai tout ce qui est nécessaire pour nous rendre, lundi prochain, dans cette localité, où il y aura du travail pour tout le Carême. Je suis même obligé de prendre deux Prêtres maronites pour nous aider.

Les Grecs des environs de Tripoli demandent à cor et à cri qu'on aille les *catholiciser* ; mais ces pauvres gens ajoutent deux choses qui ne sont pas en notre pouvoir : la première, que nous leur prêtions un appui efficace, dans leurs affaires temporelles, par le moyen de nos conseils ; la seconde, que nous habitions au milieu d'eux. Dans des cas semblables, il me semble qu'il nous suffit de les recommander au bon Dieu et de laisser à d'autres le soin de les éclairer et de les conduire ; c'est ainsi que nous avons laissé les RR. PP. Jésuites évangéliser le village d'Anicoun, il y a quelques années, et récemment le Père Benjamin, Francisain, admettre dans ce même village une trentaine de Grecs schismatiques à la participation des Sacrements de l'Eglise.

Je suis, en l'amour de Jésus et de Marie-Immaculée,

Votre très-humble et dévoué Confrère,

REYGASSE,

i. p. d. l. m.

Lettre de M. PINNA, Missionnaire, au même.

Akbès, 5 décembre 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Nous voici depuis jeudi soir à Akbès, dans le Ghiaour-Dag : nous avons fait un heureux voyage, si nous ne comptons pas une pluie battante d'un jour et quelques détours, en nous égarant dans les montagnes, et un peu aussi dans les plaines ; mais il n'y a pas eu d'accident. Les deux montures que nous avons achetées, vont à merveille. Akbès est éloigné d'Alep de vingt-cinq heures. Faute de muletiers, nous avons employé plus de quatre jours au transport des bagages. Sans cela, nous aurions pu parcourir commodément cette distance en deux jours, avec quinze ou dix-huit heures de marche. Ici, il n'y a qu'un seul Catholique et encore est-il étranger, originaire d'Alexandrie. Il a laissé sa famille à Tripoli, où sa fille va chez nos Sœurs, et son fils fréquente l'école des Fanciscains. Il ne passe ici que de huit à neuf mois : il y a cependant acheté de grandes propriétés, et il y amènerait sa famille, s'il y avait une église catholique. C'est notre meilleur ami.

Akbès est un village de cinq à six cents âmes, dont plus d'un tiers à peu près sont Arméniens schismatiques, un cinquième, Arméniens protestants, et le reste est musulman. Le Chef des Arméniens protestants vint nous trouver,

disant qu'il voulait être catholique et qu'il entraînerait aisément les autres à sa suite. Mais il voudrait que des Prêtres catholiques s'établissent dans le village. *Depuis, il n'a plus parlé de cela.*

L'air est excellent ici, et le froid n'y est pas si intense qu'à Alep. Le thermomètre n'est descendu qu'à sept degrés, tandis qu'à Alep, il est descendu à quatre, avant notre départ. En parlant du thermomètre, j'entends le centigrade, et observé, le matin, avant le lever du soleil : pendant la journée, il monte à quinze ou à dix-huit degrés.

Il n'y a dans les environs que quatre ou cinq villages, avec huit, douze ou quinze familles schismatiques, c'est-à-dire quarante, soixante ou quatre-vingts âmes, le tout, comme ici, sans Prêtres. A six ou huit heures d'ici, il se trouve douze ou quinze villages, tous sans Prêtres, et, dans ces villages, il y a là cinquante, ou cent, et ailleurs, deux cents schismatiques. Voilà bien du travail ; mais nous ne savons pas s'ils voudront de nous : car dans plusieurs de ces villages, il y a bien trente années qu'ils n'ont pas eu de messe.

Venons à leur Evêque, dont je vous ai parlé dans mes lettres précédentes ; il est ici, et dit ne pas vouloir aller à Rome, à cause de l'hiver ; et je crois qu'il fait bien, avant qu'il ait changé de conduite, et donné des preuves de sincérité, pour que nous acceptions son abjuration.

Akbès est, par la voie de Bayas, à treize heures d'Alexandrette, et par Beylan, ou la plaine, à quatorze heures : il faut traverser directement les montagnes par des chemins affreux, pendant dix heures.

La présente lettre n'ayant pas pu partir par le vapeur du 10, j'en profite pour vous souhaiter, ainsi qu'à toute votre famille, les bonnes fêtes de Noël, et une heureuse année. Nos santés sont bonnes, et quoiqu'il soit déjà tombé de la neige, nous n'avons pas froid. Nous avons le bois à bon marché, et nous en profitons pour nous tenir chauds. Cependant, tous

les jours, des promenades d'une heure et plus nous tiennent lieu de récréation. Le village est plus peuplé que je ne vous l'ai dit ci-dessus ; il est au moins de mille âmes. Du reste, les proportions sont celles que je vous ai indiquées, c'est-à-dire, qu'il renferme plus de cinq cents Chrétiens, y compris les Protestants. On commence à venir entendre notre messe.

Il y a dans les environs huit Maronites catholiques ; en été, ils sont une trentaine.

A trois heures d'ici, du côté de Beylan, il y a un village de schismatiques de quarante familles.

Nous sommes très-bien vus, même des Musulmans, et les soldats turcs qui sont casernés à deux heures d'ici, ont dit aux Chrétiens : Nous ne pourrons plus vous maltraiter à cause de ces *Frengis*, ou Francs, qui nous humilieraient, en nous faisant punir.

Je conclus en me recommandant à vos prières, et à celles de toute la Mission.

Veuillez me croire, en Jésus et en Marie-Immaculée,
Votre très-humble serviteur et Confrère très-
affectionné,

PINNA,
i. p. d. l. m.

Lettre du même au même.

Akkès, 31 décembre 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Encore une fois, bonne année, puisqu'il se présente une nouvelle occasion de vous écrire. Ne soyez pas étonné si la date est ancienne; quand vous recevrez cette lettre : il n'y a point de poste, et pour chaque exprès il faut au moins dépenser cinq fracs, à moins d'attendre quelque occasion pour l'envoyer gratis. Aussi, quand le vapeur ne vous apportera pas de lettres, dites : Peut-être sont-elles en route. Il me faut la même patience pour recevoir les vôtres. Hier, j'ai reçu en même temps vos deux lettres du 30 novembre et du 10 courant. Je vous en remercie de tout cœur. Et encore est-ce le Frère Lambert qui les a apportées d'Alexandrette, où il était allé pour quelques provisions.

Je n'ai rien à ajouter aux détails précédents, sinon qu'on nous dit : « Si vous nous promettez de ne pas nous abandonner, nous nous ferons catholiques ; mais si vous partez, ce n'est pas la peine de se déclarer catholiques, pour redevenir, après votre départ, schismatiques ou protestants. » Quelques-uns viennent tous les jours à la messe : le dimanche, ils sont en plus grand nombre. Après la messe, le R. Père Capucin fait le catéchisme à une dizaine d'enfants, qui insensiblement l'apprennent avec facilité.

Les commencements sont humbles, comme dans toutes les œuvres de Dieu, mais nous avons l'espoir que dans la suite il y

aura beaucoup de conversions. Notre plus sérieuse opposition ici vient de cet Evêque schismatique, qui disait vouloir aller à Rome ; il dissuade ses diocésains de venir chez nous, disant que nous ne sommes que de passage, et que, dans quelques mois, nous les abandonnerons. Malgré cela, il y en a qui viennent, et nous assurent que les autres les suivront dans peu, car l'estime ou la crainte qu'ils ont de leur Evêque disparaît peu à peu.

Il y a ici des vignes et des jardins à mûriers faciles à arroser, avec quantité de terre bonne à ensemençer. Il y a même des rizières ou terres à riz.

La situation est admirable. Deux fortes sources d'eau sortant aux deux extrémités du village, sont utilisées pour l'irrigation ; leur eau limpide et excellente nous donne un appétit dévorant. Ici, on digérerait le fer. Nous avons mangé de la viande de sanglier, sans en être nullement indisposés. Pour un franc, on nous en donna un quartier qui pesait au moins cinq kilos. La viande de chèvre est aussi bonne que celle de mouton : c'est-à-dire les deux ont la même valeur, un franc le kilo.

Malgré la quantité d'eau qui tombe ici, l'air n'est nullement malsain, ni humide : il est même plus sec qu'à Antoura et à Beyrouth. Nous avons déjà eu deux fois de la neige, et les montagnes environnantes en sont toutes couvertes ; eh bien ! le croirez-vous ? je n'ai pas plus froid qu'à Antoura, et bien moins qu'à Alep.

Hâtez autant que possible votre voyage ; mais ayez la bonté de nous en prévenir, afin qu'un de nous aille vous prendre à Alexandrette.

Je m'arrête, me recommandant à vos prières, et vous priant de me croire en Jésus, en Marie et en Joseph,

Votre très-humble serviteur et très-affectionné Confrère.

PINNA,

i. p. d. l. m.

Lettre du même à M. N., Prêtre de la Mission, à Paris.

Abbès, dans le Ghiaour-Dag, 21 janvier 1870

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

J'ai reçu dernièrement votre lettre du 18 décembre passé ; je vous remercie de la bonté que vous avez eue de m'envoyer des Messes : j'en avais bien besoin ; car ce jour-là même j'avais célébré la dernière.

Vous m'avez demandé des détails sur ces Missions arméniennes qui ne font que d'éclorre ; je vous les ai aussi promis par ma dernière lettre, qui s'est croisée en chemin avec la vôtre. Je tâcherai de tenir parole, et de répondre à vos désirs, quoique cela m'engage à des redites, ou à reproduire en partie ce que j'en ai écrit, soit à notre très-honoré Père, soit à M. Devin, notre Visiteur, soit à ma Sœur Gélas, Supérieure des Filles de la Charité, à Beyrouth.

Les Arméniens, généralement schismatiques, sont, sous un rapport, comme les Juifs, répandus partout, et ne formant nulle part, malgré les dénominations de grande et petite Arménie, un vrai corps de nation. Vous les retrouverez en Europe, dans la Turquie d'Europe et dans le midi de la Russie, en Asie, un peu partout, même dans les Indes, quoiqu'ils soient plus nombreux dans l'Asie-Mineure : la Mésopotamie, la Perse, la Syrie en comptent aussi un bon nombre. En

Afrique, ils sont nombreux, à Alexandrie, et il y en a encore en Barbarie. On m'assure qu'il y en a même en Amérique et en Chine. Les Arméniens catholiques sont à peine la vingtième partie des schismatiques.

Je ne m'occuperai que des Arméniens schismatiques de Syrie, et encore seulement de ceux du nord de la Syrie, où nous nous trouvons, quoique ce que j'en dirai puisse aussi quelquefois être appliqué à d'autres Arméniens schismatiques, qui sont ailleurs, et même aux schismatiques des autres rites. Pas plus que les Grecs et les Syriens, etc., ils ne forment une nation ou nationalité : appelez-les comme vous voudrez, car ils sont fondus avec d'autres nations, parmi lesquelles ils se trouvent ; ils en ont pris le costume, la langue, le caractère, y ajoutant la fourberie, qui est restée comme le stigmate du schisme, stigmate qui les fait discerner des populations catholiques, musulmanes et idolâtres, parmi lesquelles ils se trouvent.

Venons donc à nos Arméniens schismatiques du nord de la Syrie. Ils sont répandus parmi toutes les populations, depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, et depuis Antioche jusqu'au mont Taurus, c'est-à-dire sur un terrain long de soixante à soixante-dix lieues, et large de quarante à cinquante. Ils sont commerçants habiles dans les villes, et parmi les Kurdes et les Turcomans, c'est-à-dire dans les campagnes, ils sont pillards comme eux, ou du moins ils l'étaient, il n'y a pas encore cinq années, et ils sont prêts à le redevenir aussitôt que le bras du Gouvernement se relâchera. Ajoutez à cela que, dans les campagnes, ils sont très-pauvres, depuis qu'ils ne peuvent plus piller, ce qui les met dans l'impuissance d'entretenir leurs Prêtres : du reste, quand ils le pouvaient, ils n'étaient pas si soucieux d'avoir un prêtre à résidence. De là une ignorance inconcevable en matière de religion : ils ne savent ni ce qu'est Dieu, ni ce qu'est un Chrétien, ni faire le Signe de

la Croix, ni réciter la moindre prière. Il y a des personnes, chez eux, qui n'ont pas reçu le Baptême, quoique âgées de trente, quarante et cinquante ans. Ne pensez pas aux autres Sacrements, à l'exception cependant du mariage, que je n'ose pas nommer un Sacrement pour eux. Néanmoins pour se marier, il leur faut un Prêtre, coûte que coûte. Ils commencent longtemps auparavant à faire des économies pour cela, et quand ils croient avoir la somme voulue (100 piastres ou 22 francs, par exemple), ils vont chercher le premier Prêtre venu, qui consente à venir, non pas bénir, mais visiter les époux au plus bas prix possible, et à faire bonne chère avec eux. Une fois arrivé, après avoir touché la somme convenue, il dit qu'il les unit, et tout est fini. S'il y a des pères qui aient des enfants non baptisés, il les baptise, moyennant 5 ou 6 francs, chacun. S'ils n'ont pas cette somme, le Baptême n'est pas jugé nécessaire. La cérémonie achevée, le Prêtre s'en va pour ne plus reparaitre qu'à un nouveau mariage; si les enfants qui naissent, meurent avant l'arrivée du Prêtre, tant pis pour eux, car ils ont eu le tort très-grave de ne pas l'attendre, avant de se décider à partir de ce monde. Vous comprendrez d'après cela que les villages des campagnes sont sans messe, même les saints jours de Noël et de Pâques. Dans la plupart de ces villages, il n'y a pas eu de messe depuis trente ans, et même au delà. Du reste, leurs Prêtres ne se soucient guère de dire la messe. En voulez-vous une preuve? Un Evêque schismatique se trouve ici, à Akbès, depuis environ sept mois, et il n'a pas encore dit la messe une fois. Je pense qu'il fait bien, vu sa conduite. Les Chrétiens d'ici, étant accourus à notre messe, lui rapportèrent avec beaucoup d'éloge ce qu'ils avaient vu. « Vous faites mal d'y aller, leur répondit-il; moi, je n'ai pas besoin de tant d'oraisons ni de tant de genuflexions. Il me suffit de faire une fois le Signe de la Croix et de donner ma bénédiction au pain et au vin, et la messe est dite. » Présentez, très-

cher Confrère, le cas de conscience à nos théologiens de Saint-Lazare, et envoyez-moi la décision. En voilà assez pour cette fois; ma vue est fatiguée, et ma main aussi : j'ajouterai seulement que nous avons été très-bien reçus par les Musulmans et par les Chrétiens, et que nous sommes bien vus de tous. Nous n'avons administré qu'à une seule personne moribonde les Sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction.

Je me recommande à vos prières, et me dis
Votre tout affectionné Confrère,

PINNA,
i. p. d. l. m.

*Lettre de M. COMBELLES, Missionnaire, à M. DEVIN, Visiteur,
à Beyrouth.*

Eden, 28 octobre 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

La nouvelle de votre arrivée au milieu de nous, comme Visiteur et Préfet-apostolique pour notre Province de Syrie, n'a pas été pour moi un petit sujet de joie. Connaisant le zèle qui vous anime pour nos saintes œuvres, je ne doute pas que les sujets de notre Petite-Compagnie, faisant partie de cette Province, ne voient avec satisfaction votre arrivée au milieu d'eux. Pour moi, croyez-le bien, mes sentiments sont tels, et l'avenir vous prouvera ce que j'affirme aujourd'hui.

Vous devez savoir que, depuis la mi-août, nous sommes sur les sommets du Liban, occupés à évangéliser la pauvre nation maronite, dont la foi est d'autant plus ferme, que les motifs qui sembleraient concourir à l'ébranler, paraissent plus nombreux et plus entraînants. Ce qu'il faut à ce pauvre peuple pour le maintenir et le fortifier dans ses bonnes dispositions, c'est un bon Clergé, animé de l'esprit de sa vocation. Il est pénible en effet, pour le cœur du Missionnaire, après avoir arrosé de ses sueurs la moisson qui lui avait été confiée, de l'abandonner quelquefois pour ainsi dire, à la garde de Dieu seul. Mgr le Patriarche maronite n'ignore nullement les besoins de sa nation; c'est ce qui lui fait accepter avec reconnaissance le concours de notre ministère. « Comment voulez-vous, nous a-t-il dit, dans les deux visites que nous lui avons faites, que mon Clergé soit à la hauteur de celui de l'Europe, engagé qu'il est dans le mariage, chargé de famille, dénué souvent du nécessaire : attendre de lui le zèle, et le dévouement sacerdotal, comme on l'entend ordinairement, c'est chose bien difficile, pour ne pas dire impossible. »

La première visite que nous lui avons faite, le 17 août, a été des plus flatteuses pour nous, et il nous a manifesté tout l'intérêt qu'il nous portait, à nous Missionnaires, occupés seulement de notre saint ministère et ne nous impliquant pas dans les affaires politiques. Il a très-bien accueilli les propositions que nous lui avons faites, au sujet des Missions que nous désirions ouvrir dans deux villages, peu éloignés de sa résidence patriarcale. Il nous a dit qu'il nous verrait travailler avec plaisir à la conversion des âmes, dans n'importe quel village. Lui ayant manifesté le désir d'évangéliser les villages de B'arcacha et d'Hatchith, il a témoigné sa satisfaction, et, sur ma demande, il nous a donné deux mandements pour ces deux localités. Ils sont conçus dans les mêmes termes, sauf l'indication du village. En voici la traduction :

« Que la bénédiction apostolique descende sur tous nos Enfants de B'arcacha ! Nos Fils, les Pères Lazaristes, désirant ouvrir une Mission chez Vous, afin d'y faire les exercices spirituels, vous devez vous présenter tous, tant Prêtres que séculiers, afin d'y faire les exercices susdits, d'y entendre leurs instructions et de vous approcher du tribunal de la pénitence ; d'autant plus que nous avons publié le Jubilé, que notre Saint-Père le Pape a récemment accordé. Ne différez pas de profiter de ces différents exercices. Nous y comptons, d'après la connaissance que nous avons de votre obéissance et de votre piété.

« Recevez encore une deuxième fois notre Bénédiction apostolique.

Mgr Pierre-Paul Massoud,
Patriarche maronite d'Antioche.

Le premier août 1869.

Son Excellence a manifesté, en outre, un grand désir que nous donnassions la Mission au village de Sgorta, patrie de Joseph Caram, et que nous recussions chez nous, pour la retraite annuelle, les Prêtres de cette localité. Je lui ai répondu que nous ne le pouvions présentement, mais qu'au mois de décembre ou de janvier, nous pourrions réaliser ses desirs. Vous voyez, Monsieur et très-honoré Confrère, que le travail ne nous manque pas, et qu'il n'y a que les ouvriers qui fassent défaut. N'ayant avec moi qu'un seul Confrère, qui ne pouvait entendre les Confessions, à cause du peu de connaissance qu'il a de la langue arabe, je me suis vu forcé de demander le concours d'un Père Carme, dont le couvent est situé près des cèdres du Liban.

Il a accepté avec plaisir ma proposition, d'autant plus que sa résidence n'est éloignée que d'une petite heure, des deux villages que nous voulions évangéliser. Il a entendu seulement les Confessions ; pour les prédications et les catéchismes

des grandes personnes, elles incombaient à votre serviteur et à notre zélé Curé maronite, Anna Saadé.

Pour se faire une idée des fatigues et des privations des Missions, dans ces pays, il faut y avoir passé ; mais aussi la joie de voir rentrer dans le bercail des âmes égarées, vous dédommage au centuple de tout ce que la nature a eu à souffrir. Plusieurs doivent leur salut au bienfait des Missions. La première Mission, commencée, le 21 août, à B'carcacha, a duré jusqu'au 12 septembre.

Pendant ces trois semaines, nous avons entendu environ trois cent cinquante Confessions générales. La dernière semaine, j'ai fait la retraite aux quatre Prêtres de ce village, qui ont été heureux de profiter de cette occasion, pour se retremper dans les devoirs de leur vocation. Nous avons établi, selon notre habitude, la Confrérie de la Sainte-Vierge, qui est le plus puissant moyen pour maintenir le fruit de la Mission : cent quarante personnes s'y sont agrégées. Cette Congrégation est présidée par un laïque, et Mgr le Patriarche désigne les Prêtres qui doivent être chargés du spirituel. On n'y reçoit que ceux qui paraissent bien disposés à vivre en bons Chrétiens. On les associe de plus au Rosaire et au Scapulaire du Carmel, car les Maronites sont foncièrement dévots envers Marie. Ce village nous a comblés de joie. Nous y avons fait faire la première Communion à une quarantaine d'enfants, que nous avions disposés de notre mieux.

Le village de Hatchith a compté près de six cents Confessions. Nous y avons commencé la Mission, le 19 septembre, jour de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Dès le commencement, nous avons eu toutes les peines du monde à attirer ces pauvres gens, habitués qu'ils sont de vivre pendant tout l'hiver à Tripoli, au milieu des Musulmans, au service de qui ils sont, eux, leurs femmes et leurs enfants. Cette fréquentation vous donnera une idée de leurs principes religieux, et surtout de leur instruction pour ce qui concerne le salut. Ils se logent,

pendant la mauvaise saison, dans des grottes exposées à toutes les intempéries du temps. Ils ne rentrent qu'au printemps chez eux, lorsque les neiges ont disparu de leur village. Nous sommes restés cinq semaines chez eux, et nous n'avons pas eu un moment de repos. Peu à peu ils se sont habitués à nous, et leur attachement a été d'autant plus grand, qu'ils ont compris que nous n'étions là, que pour leur bien, et que nul intérêt temporel ne nous avait attirés. Ils ont presque tous profité de la grâce qui leur était offerte. Là, comme partout ailleurs, les femmes ont ouvert la marche, et se sont approchées les premières du tribunal de la pénitence. Quand il a fallu partir, ce n'était que pleurs et sanglots : ils auraient voulu nous retenir indéfiniment ; mais notre ministère était terminé. Trois Prêtres, sur quatre, ont profité des exercices de la retraite ; espérons qu'ils s'acquitteront avec zèle des devoirs de leur ministère. Près de quatre-vingts enfants ont fait la première Communion. Nous leur avons fait sentir, dans nos catéchismes et nos instructions, la nécessité qu'ils ont de s'approcher souvent de ce divin Sacrement. Nous avons agrégé, dans ce village, plus de deux cents personnes à la Confrérie de la Sainte-Vierge. Tous se sont fait recevoir à celle du Scapulaire. Nous leur fournissons nous-mêmes le drap pour cet objet.

Nous sommes rentrés à notre belle résidence d'Eden, le 24 au soir ; nous n'en étions éloignés que d'une heure et demie. Nous nous proposons de rentrer à Tripoli, le samedi 30, vigile de la Toussaint.

Veillez accepter mes compliments, et me croire pour la vie,
Votre tout obéissant et dévoué Confrère, en Jésus et en Marie-Immaculée,

J. COMBELLES,

i. p. d. l. m.

ÉGYPTE.

*Lettre de la Sœur VILLENEUVE, Supérieure à Alexandrie, à
M. ETIENNE, Supérieur-général, à Paris.*

Miséricorde d'Alexandrie, 17 mars 1870.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

C'est avec une grande consolation que nous avons eu l'assurance de votre parfaite guérison. Que le divin Maître vous maintienne dans ce bon état de santé, mon bien cher Père! c'est le vœu ardent que forment tous vos enfants.

Votre dernière Circulaire, mon Très-Honoré Père, nous a procuré de douces consolations, nous faisant partager aussi celles de votre cœur paternel. Je vous remercie tant en mon nom qu'au nom de mes Compagnes, des précieuses faveurs que vous voulez bien nous accorder. Qu'elles retombent sur vous en pluie de bénédictions!

Les œuvres se font toujours ici avec facilité; seulement le bien n'est pas aussi durable qu'on le souhaiterait: l'immortalité, qui est presque générale, même dans les personnages le plus haut placés, un luxe effréné pour lequel on vendrait son âme, l'amour du plaisir, le théâtre, les bals, les promenades, tout cela a bientôt flétri les jeunes fleurs écloses

aux rayons de la Charité, dans notre chère Maison, et, à peine après quelques mois, revoyons-nous les jeunes personnes qui ont passé près de nous huit ou dix ans. Voilà une de nos grandes peines.

Nous venons de faire le tirage d'une loterie en faveur des pauvres et des Enfants-trouvés ; elle a produit plus de 12,000 francs. Son Altesse le Vice-Roi a pris pour 600 fr. de billets.

Hier, a eu lieu l'assemblée générale des Dames de Charité. Comme l'œuvre principale dont s'occupent ces Dames est celle des Enfants-trouvés, nous avons convoqué toutes les nourrices. C'était un spectacle singulier et touchant de voir soixante femmes arabes, enveloppées dans leur long voile de coton bleu, rangées autour de la cour, ayant chacune leur poupon sur les bras. Ces Dames ont fait le tour, pour voir si les enfants étaient bien soignés.

C'est à cette assemblée que se fait le versement des souscriptions de l'année. Nous avons cent vingt-trois Dames et trente-et-un Messieurs Bienfaiteurs de l'Œuvre. La souscription est de 40 francs, ce qui nous donne une somme de 6,160 francs. A cette somme viennent se joindre des dons particuliers, des quêtes, des produits de concerts ou d'autres industries charitables ; tout cela se fait volontiers ; ici l'argent se gagne facilement et se donne de même. De ce côté, vous voyez, mon Père, que nous avons lieu de bénir le bon Dieu. Mes Compagnes se joignent à moi pour vous offrir leurs sentimens bien filials.

Veillez, mon bon et Très-Honoré Père, nous présenter à Notre-Seigneur, pour qu'il nous prépare à resserrer les liens sacrés qui nous unissent à lui, et surtout pour que l'union de nos cœurs à son Cœur humble et doux produise une effusion et une extension de plus en plus grande des merveilles de la Charité.

C'est dans ce divin Cœur et par ce divin Cœur, mon très-

bon Père, que je veux vivre et mourir, et prier toujours pour tous, étant comme je le suis, avec le plus profond et le plus affectueux respect,

Votre très-humble Servante et très-soumise Fille,

Sœur VILLENEUVE,

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

LE CANAL MARITIME DE SUEZ.

Nous ne pouvons quitter l'Égypte, sans rappeler et mentionner le fait récent de l'ouverture du Canal de Suez, travail le plus gigantesque de l'industrie contemporaine, et dont l'achèvement qui met en communication la Méditerranée avec la mer Rouge, n'a pas seulement une grande importance commerciale, mais religieuse aussi, en accélérant et en facilitant les rapports de l'Occident chrétien avec l'Afrique, et tout le vaste continent de l'Asie. Ce Canal exista sous les Pharaons, et les premiers travaux remonteraient, d'après Strabon, à l'année 1490, avant l'ère chrétienne. Néchao ou Nécros, selon Hérodote, l'aurait inauguré, l'an 630 avant N. S. J. C., et si Diodore de Sicile conteste ce témoignage, il est incontestable du moins que l'œuvre fut terminée sous les premiers Ptolémées, vers l'an 277.

Mais au temps de Cléopâtre déjà, le Canal était ensablé, et la communication des deux mers ne fut rétablie que sous Trajan. Cette voie maritime est entretenue ensuite jusqu'au *v^e* siècle, puis elle disparaît de nouveau, jusqu'à ce que le lieutenant du Calife Omar, Amrou, le désensable, pour faire passer les blés d'Égypte dans l'Arabie. Six mois lui suffirent alors pour ce travail, et dix siècles, depuis, se sont écoulés, avant que M. de Lesseps songeât à le reprendre dans une autre direction et sous une forme mieux adaptée au progrès de la navigation moderne.

Ce fut le 30 novembre 1854, que Mohammed Saïd, alors vice-roi d'Égypte, signa l'acte de concession, qui autorisait l'entreprise, telle que M. de Lesseps la concevait, non pas seulement dans un intérêt commercial, mais avec une pensée plus haute et plus louable de servir aussi la cause de la civilisation chrétienne. L'entrevue décisive de ces deux personnages a été ainsi décrite par M. de Bornier, dans son poème *l'Isthme de Suez*, couronné par l'Académie française :

Le Prince était pensif et le Français lui dit :
« Les héros, les vainqueurs que la foule applaudit,
Sont bientôt oubliés, s'ils restent inutiles;
Les règnes vraiment beaux sont les règnes fertiles...
Vous pouvez relever, agrandir de vos mains
L'œuvre des Pharaons et l'œuvre des Romains,
Fertiliser ces lieux que le sable dévore,
Et d'un désert brûlant faire un autre Bosphore...
Les vaisseaux qui cherchent sur l'immense Océan
Ou la jeune Australie ou le vieil Hindoustan,
Achevant, grâce à vous, de moins rudes conquêtes,
N'iront plus se briser sur le Cap des Tempêtes...
Ce rêve, qui par vous doit avoir son effet,
Leibnitz, Louis-le-Grand, Napoléon l'ont fait ;
A vous de l'accomplir, Altesse ! L'heure est bonne.
La science aujourd'hui n'a plus rien qui l'étonne ;
Elle a le feu, les vents et les flots pour sujets ! »
Le Prince, à ce discours, répondit : « J'y songeais. »

Mais un travail plus rude peut-être et plus ingrat que celui de l'exécution même arrêta M. de Lesseps, pendant plusieurs années : c'était l'opposition d'une politique jalouse, qui enviait à la France l'honneur de cette entreprise. Dans la lutte qui s'en suivit, l'énergie, l'habileté et la constance d'un seul homme déjouèrent et vainquirent toutes les résistances combinées de plusieurs gouvernements ; et ce n'est pas son moindre titre de gloire.

Le 25 avril 1859, M. de Lesseps, à la tête d'un petit groupe d'ingénieurs et d'ouvriers, se tenait sur la plage de Port-Saïd, et leur disait : « Au nom de la compagnie univer-

selle du Canal maritime de Suez et en vertu des décisions de son Conseil d'administration, nous allons donner le premier coup de pioche sur le terrain, qui ouvrira l'accès de l'Orient au commerce et à la civilisation de l'Occident. »

Dans le court espace de dix années, les trente lieues qui mesurent l'Isthme, ont été creusées et perforées, sur une ouverture de cent mètres, en dépit des difficultés d'un terrain, tantôt vaseux, comme dans les lacs Menzaleh et Timsah, tantôt sablonneux, ou fréquemment couvert de couches rocailleuses, et sous les feux d'un soleil dévorant. Outre ce Canal maritime, un autre, parallèle, a d'abord été ouvert pour amener l'eau douce du Nil aux travailleurs, et des villes entières ont été construites avec leurs môles, leurs arsenaux, leurs docks, leurs hôpitaux, leurs chapelles ou églises, à Port-Saïd, à Suez et à Ismailia. Ici, de gracieux chalets, qu'on dirait avoir été transportés des environs de Paris, dominent les eaux du lac; on y trouve l'*avenue de l'Impératrice* et l'*avenue Victoria*, la *place Leibnitz* et la *place Champollion*. A Port-Saïd, deux jetées, dont la beauté rappelle celle de Cherbourg, s'étendent au-devant de la rade, l'une à l'est, sur une longueur de dix-neuf cents mètres, et l'autre à l'ouest, sur une longueur de deux mille cinq cents mètres. Les matériaux employés à la construction sont des blocs artificiels, de même dimension, qui se durcissent à l'eau de la mer et peuvent défier toute l'impétuosité de ses flots. Plus de vingt-cinq mille de ces blocs, ayant chacun un volume de dix mètres cubes, ont été immergés dans cette rade.

Les machines perfectionnées par la science mécanique n'ont pas eu seulement l'avantage d'accélérer le travail, mais aussi d'épargner la vie de milliers d'hommes, qu'il eût fallu entasser sur un même point, il y a un demi-siècle encore, pour obtenir des résultats moindres. Ainsi une seule drague, destinée à creuser le sol ou à écurer le fond des eaux, effectuée, en une seule journée, la tâche de dix mille

hommes, remuant et enlevant quinze cents mètres cubes ou trois millions de kilogrammes. Figurez-vous une fois et demie la longueur de la colonne Vendôme, coupée par le milieu, appliquée au haut de la drague par un bout, déversant par l'autre les produits du draguage, et rejetant d'un seul jet par son *long couloir* les déblais sur les berges, à une distance de soixante et soixante-dix mètres. La population de Port-Saïd, qui était, en 1860, d'une dizaine de personnes, s'élève actuellement à plus de dix mille habitants.

C'est dans ce port que, le 16 novembre dernier, au matin, l'*Aigle*, portant S. M. l'Impératrice des Français, faisait son entrée, avec le salut étourdissant des escadres française, autrichienne, anglaise, norvégienne, prussienne et hollandaise. Elle venait assister à l'inauguration du Canal, fête qui fut célébrée, le lendemain, avec une pompe tout orientale. Escortée de S. M. l'Empereur d'Autriche, du Prince royal de Prusse, du Prince et de la Princesse de Hollande, et d'une foule d'autres personnages de distinction de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, elle occupait la place d'honneur que Son Altesse le Vice-Roi ou *Khédive* avait fait préparer à sa droite, et la cérémonie s'accomplissait sous les plus favorables augures.

Le 18 novembre, cinquante-deux navires remontaient à sa suite le Canal, et l'Impératrice faisait son entrée dans le lac Timsah, à cinq heures du soir, où elle mouillait en face d'Ismailia. Le 21, tous les navires étaient en rade de Suez, à l'exception de deux ou trois. Si ce premier essai, assurément favorable, doit être complété par certains travaux, pour la célérité de la circulation, et surtout pour le passage des navires de guerre et d'un fort tonnage, le succès de l'entreprise n'en a pas moins été constaté et assuré : le reste n'est qu'une question de temps et d'argent.

Le problème cherché a été résolu. L'extrême-Orient est désormais rapproché de l'Occident, de plus de deux mille

lienes. La Méditerranée et la mer Rouge sont unies et confondent leurs eaux. Les navires chargés des produits les plus riches et les plus variés des deux mondes, séparés autrefois par une distance presque infranchissable, serviront aussi à un échange d'idées plus fréquent et plus rapide : or, ce progrès industriel ou commercial est et sera surtout profitable à la vérité chrétienne, toujours envahissante et conquérante.

Les antiques prophéties des Voyans de Juda et d'Israël reçoivent donc ainsi un nouvel accomplissement, dans des détails et des particularités qui contribuent à mieux manifester leur infailibilité divine. Ouvrons, par exemple, Isaïe au chapitre XLIX : « (1) *Iles* (ou pays éloignés et maritimes), écoutez : nations lointaines, prêtez l'oreille : Jéhovah m'a appelé, dès le sein de ma mère, et il s'est souvenu de mon nom... Il m'a donné une bouche comme un glaive acéré... Et il a dit : Je t'ai placé comme la lumière des nations, et comme mon salut jusqu'aux extrémités de la terre.... Les Bois verront et les Princes se lèveront pour adorer Jéhovah, qui est vrai et fidèle.... Tu diras aux captifs : Sortez, et à ceux qui sont dans les ténèbres, Soyez éclairés.... Et je ferai de toutes mes montagnes, des chemins.... Et voici que ceux-là viendront de loin, et ceux-ci de l'Aquilon et des mers, et ces autres de la terre de *Sinim* (2) (de Chine). Réjouissez-vous, ô Cieux ; tressaille, ô terre. .. Car le Seigneur a consolé son peuple et a pris compassion de *ses humbles* et de *ses affligés*.

(1) Le mot *Iim* offre en effet le sens mystérieux de terres éloignées, de continents, même transatlantiques, reculés à travers les mers, jusqu'aux extrémités du monde. Voy. Isaïe, XI, 6-XXIII, 2, 6. — Ezéchiel, XXVII, 6, 7. — Psalm. LCVII, 1. — Daniel, XI, 45.

(2) Ce mot qui embarrasse les rationalistes peut et doit raisonnablement être traduit par le pays de l'Orient ou du Sud le plus reculé. Or, quel est-il, sinon la Chine, le pays des Sines, chez les Arabes, partout connus sous le nom de Sineses ; soit que l'étymologie en soit rapportée à la dynastie de *Tchin* (246 ans avant J. C.), soit à *Djine*, homme, le pays des hommes, qualification que prenaient aussi les Ethiopiens, les Mèdes, etc.

PERSE

Lettre de M. CLUZEL, Visiteur, à M. SALVAYRE, Visiteur, à Constantinople.

Kosrova, 16 septembre 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Dans ma dernière lettre du 3 de ce mois, je vous ai dit un mot, en passant, de la petite persécution que nous subissons à Ourmiah, depuis plus de quatre mois, au sujet de la reconstruction de notre petite chapelle catholique du village de Gulpartchine. Je me propose d'envoyer à la bonne Sœur N. le récit un peu détaillé de toute cette triste affaire. Elle le mérite pour les bons services qu'elle nous rend. Elle s'empresse de nous envoyer des milliers de francs, pour ériger de nouvelles chapelles ou restaurer celles qui existent déjà; nous nous mettons à l'œuvre, mais tout cela se tourne en persécution, aboutit à l'emprisonnement de nos pauvres Prêtres de Gulpartchine et à beaucoup de désagrémens pour nous. Est-ce là une charité bien entendue, et cette bonne Sœur n'aurait-elle pas dû deviner le péril auquel elle nous exposait?

Mais laissons là ces reproches et adressons-les à ceux qui les méritent un peu mieux. La chose est grave, Monsieur et

très-honoré Confrère, grave en elle-même, plus grave encore pour les suites. L'avenir de notre Mission se brouille; il faudra tâcher d'y apporter remède par la sainte prière, par la patience et aussi par tous les moyens d'un autre ordre que nous pouvons employer utilement. Voici d'abord la source du mal :

Depuis plusieurs années, tout le monde a vu se produire, chez le Gouvernement persan, des dispositions moins bienveillantes que par le passé envers les étrangers. Un contact plus continu avec les Européens a eu ce résultat. On dirait que les Persans ont peur d'une invasion et veulent la repousser. Il faudra bien la subir pourtant, bon gré mal gré, car l'invasion des idées est plus difficile à arrêter que celle des armées. Aussi, malgré leur désir de rester stationnaires, les Persans seront bien entraînés par le courant de la civilisation européenne, et comme ils ne peuvent rien faire par eux-mêmes, ils seront bien obligés d'accepter, de réclamer même le concours des étrangers.

En attendant, ces dispositions malveillantes dont je parle prennent chaque jour un caractère plus tranché, surtout envers les Missionnaires, soit catholiques, soit protestants. Mais ceux-ci ont des moyens que nous n'avons pas : argent, bonne protection, rien ne leur manque. Aussi, quoique nous soyons d'ailleurs dans les mêmes conditions, ayant les mêmes œuvres, faisant les mêmes choses, et non moins qu'eux; quoique, en réalité, le Gouvernement persan nous soit moins hostile qu'à eux, il arrive que nous sommes les seuls atteints, molestés, persécutés, tandis que les autres sont tranquilles.

Sa Majesté persane désire sincèrement le bien et la tranquillité de ses sujets chrétiens; elle désire aussi le progrès du pays, et si sa bonne volonté n'était pas entravée comme elle l'est, la Perse aurait déjà ses routes ferrées, ses fabriques, ses mines exploitées, avec le reste de cette civilisation ma-

térielle dont on est si fier en Europe, et qui n'est pas mauvaise, malgré l'abus qu'on en fait souvent. S'il y avait une route ferrée d'ici à Téhéran, je serais là au moment où je vous écris, pour plaider notre cause, et nos affaires spirituelles n'en iraient pas plus mal.

Pour procurer le bien de ses sujets chrétiens, le Châh de Perse les a confiés d'une manière particulière à son Ministre des Affaires étrangères, ceux de la province de l'Aderbeïdjan surtout, et plus spécialement encore ceux d'Ourmiah.

C'est dans la tête de ce premier Ministre, Mirza-Seïd-Khan, que se trouve principalement le principe du mal dont nous avons à nous plaindre. Pour protéger les Chrétiens, Mirza-Seïd-Khan envoie à Ourmiah un sous-protecteur. Nous savons, à ne pouvoir en douter aucunement, que ce sous-protecteur est muni d'instructions hostiles aux Missionnaires. Elles se résument en ces deux mots : Nous ne pouvons expulser ces gens-là qui nous déplaisent : tracassez-les pour qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes. Je tiens cela d'une personne amie, qui avait entendu elle-même ces instructions, ainsi formulées, sortir de la bouche de cette Excellence. D'ailleurs les dépositaires ne se mettent guère en peine d'en faire un mystère.

Tous ces sous-protecteurs ne sont pas également mauvais. Nous en avons vu plus d'un qui laissait ses instructions dormir tranquillement dans ses paperasses, et qui s'est montré plus d'une fois fort bienveillant envers nous. Mais tous ne sont pas de ce caractère, ni toujours inoffensifs. D'ailleurs, pour tous, la première manière de protéger les Chrétiens, c'est *de boire leur sang* et de s'engraisser à leurs dépens. Il y a du plus ou du moins, mais voilà tout. C'est du reste en cela que consiste toute l'administration en Perse, depuis le fonctionnaire le plus haut placé, jusqu'au plus petit recors de village : ils doivent l'un et l'autre vivre sur les administrés. Pensez un peu combien doivent être à leur aise ceux qui se trou-

vent sous les pieds de cette machine à pression. Ce sont les Chrétiens, et plus encore, au moins en certains endroits, les Musulmans, simples sujets.

Le sous-protecteur que nous avons maintenant se nomme Abdul-Aly-Khan. C'est un jeune homme, originaire d'Ourmiah même, appartenant à une famille noble, mais pauvre. Il n'est pas très-méchant de lui-même, mais son assesseur, Mirza-Létif-Agha, est un homme foncièrement mauvais, et connu pour tel de tout le monde.

Jamais les Chrétiens d'Ourmiah n'ont été rançonnés et maltraités, comme ils le sont par ces deux hommes. Pourtant ils ne sont sous-protecteurs qu'au troisième rang, car Mirza-Seïd a donné la haute surveillance au général Buyuk-Khan, Gouverneur de la province. Celui-ci aurait peut-être un peu honte et remédierait à quelques maux ; mais il est absent, pour une expédition lointaine, et ainsi les pauvres Chrétiens se trouvent, pour le moment, entièrement à la merci de ces deux loups. Aussi ceux-ci s'en donnent à cœur-joie, et pourtant nous devons leur savoir gré de ne pas en faire encore davantage.

C'est donc de ces deux personnages que nous sont venus cette fois les honneurs de la persécution. Il paraît que cette année les instructions hostiles auraient été intimées d'une manière plus impérative : soit dit à la décharge de ces Messieurs, ils en ont encore assez sur le dos, et d'ailleurs nous les connaissons assez pour savoir qu'ils n'ont pas eu grand besoin d'être poussés.

Maintenant, sans vouloir vous faire ici un long historique de cette affaire, depuis une douzaine d'années, nos Catholiques de Gulparchine avaient pour église une vieille maison qu'on avait achetée, un peu accommodée, mais en somme pitoyable. D'ailleurs elle tombait en ruines, et nous voulûmes la faire reconstruire, exactement sur le même emplacement, en lui donnant une forme un peu plus convenable.

Les Catholiques étaient dans leur droit. S'il y a maintenant une défense de construire de nouvelles chapelles, elle ne s'applique pas aux anciennes. L'année précédente, les Nestoriens de Gulpartchine avaient abattu leur vieille église et l'avaient reconstruite, sans que personne songeât à leur faire la moindre opposition. Notre chapelle, pour être moins ancienne, n'en était pas moins une chapelle, un lieu dédié et consacré au culte public d'une religion reconnue par le Gouvernement, à une époque où il n'y avait aucune défense d'ériger de nouvelles églises.

C'est cette reconstruction qui nous a pourtant valu, à nous et aux pauvres Catholiques de Gulpartchine, d'être abreuvés de fiel et de vinaigre, pendant quatre mois, par la fine malice qu'on a mise à nous créer chicane sur chicane. Je n'ai pas porté la cangue en Chine, mais je puis vous assurer pourtant, Monsieur et très-honoré Confrère, que ces vexations, sous mille formes, qui reviennent chaque année et plusieurs fois l'année, ne laissent pas d'être une espèce de martyre bien pénible, à moi, je veux dire, à moi qui, à cause de ma faiblesse spirituelle, me trouve chaque jour de plus en plus sensible à la contradiction.

Mais nous souffrons encore plus pour nos ouailles que pour nous-mêmes, et voilà le grand mal de la situation. Ces gens-là sont mal disposés à notre égard; ils ont d'en haut le mot d'ordre de nous molester; ne pouvant guère nous atteindre personnellement, ils nous attaquent d'une manière plus cruelle encore dans la personne de nos pauvres néophytes. Plus d'une fois, dans cet hiver, nous les avons vus subir la bastonnade, payer des amendes considérables pour des riens ou des faits qui, sans le dessein de nous molester, seraient passés inaperçus.

Telle est, entre autres, l'histoire de cette pauvre chapelle. Que voulait-on? nous soutirer de l'argent et nous couvrir de déconsidération aux yeux du public.

On a réussi parfaitement dans l'une et dans l'autre fin. Comme l'essentiel pour nous était que cette chapelle fût reconstruite, nous avons dû payer *trois cents francs* de faux frais, presque la moitié des dépenses de la construction, et subir mille avanies.

Enfin, moyennant cette rançon, notre chapelle touchait à son terme; il ne manquait plus que le toit, qui a même été placé depuis. Mais voici une nouvelle vexation plus criante encore et plus malheureuse que la première.

L'église construite, il restait quelques matériaux que nos Catholiques voulurent utiliser à la construction d'une petite école, dans la cour de cette même chapelle. Il y a tant d'écoles à Ourmiah, que personne n'aurait pu soupçonner qu'il fût défendu d'en construire, et, en tout cas, personne n'avait jamais entendu parler de cette défense. Mais il paraît que les Catholiques font exception à la règle, et ceci va devenir pour eux un crime qui aboutira à l'emprisonnement de leurs Prêtres.

Quand les ennemis allèrent faire savoir à Abdul-Aly-Khan que les Catholiques de Gulpartchine construisaient une école, nos Prêtres se rendirent aussi chez lui, et quand ils se furent expliqués, il leur dit, à la persane, que les opposants avaient tort, qu'ils ne seraient pas écoutés. Mais, en même temps, il ordonna qu'on cessât les travaux. On s'était plaint aussi de ce que, en construisant, les Catholiques avaient empiété sur un voisin. En effet, ce voisin, qui est Catholique, avait lui-même demandé qu'on abattit un mur, mitoyen, je le pense, et avait consenti de son plein gré qu'on le reculât un peu, en prenant sur son étable, pour l'alignement, ce qui agrandissait un peu l'école. Cet homme perdait l'épaisseur du mur, mais il avait gratis un mur neuf à la place d'un vieux; c'était son avantage, et il le voulait bien. Si c'eût été tout autre, personne n'aurait jamais songé à faire de cela un sujet de plainte.

Abdul-Aly-Khan, après avoir réuni son conseil et pris les avis, trouva sans doute qu'on pourrait tirer assez bon parti de tout ceci, contrairement à ce qu'il avait manifesté, dès le commencement.

Il envoya d'abord une députation pour examiner les choses sur les lieux. Elle se composait de personnes toutes ennemies des Catholiques, excepté une, le Prévôt des Marchands de Russie, qui fut de la partie, par occasion, ou par hasard. C'est un Musulman, sujet russe, assez brave homme et bien disposé pour nous.

En route, Létif-Agha, chef de la commission, lui racontait comment, lui, Abdul-Aly-Khan et un autre Hadji-Abdul-Aly, s'entendaient pour faire traîner les affaires, les grossir, faire une montagne d'un caillou et gagner ainsi quelque chose de plus. « Il faut bien vivre, disait-il, et c'est notre pain quotidien. Dieu le donne à chacun de quelque manière. »

Cet autre Hadji-Abdul-Aly est le Mirza, l'homme d'affaires de la mission américaine. Il siège, la moitié de sa vie, auprès d'Abdul-Aly-Khan. Ses maîtres l'envoient là pour leurs affaires. Il les trahit autant qu'il peut, sans se compromettre, et, l'occasion s'en présentant, il ne manquera jamais de donner quelque coup de patte aux Catholiques, qu'on le lui ait recommandé ou non.

Arrivés au village, sur les lieux, nos députés se regardèrent mutuellement comme victimes d'une déception, et ils ne purent s'empêcher de dire que l'affaire de ce mur n'était qu'une misérable chicane.

Mais, le Tadjir-Bachi russe s'étant retiré, Létif-Agha, sur le conseil que lui en donna un bon Chrétien, fit comparaître le pauvre Catholique qui avait cédé le mur ; il le prêcha, le menaça et finit par lui faire donner une bonne volée de coups de poing à la tête, pour lui faire dire qu'on lui avait fait violence. Notre pauvre homme reçut les coups et con-

tinua à dire qu'il avait bien voulu tout ce qu'on avait fait, et plus tard il a donné cette déclaration par écrit.

Les Catholiques, pour mettre fin à toutes ces misères, allèrent eux-mêmes proposer à Abdul-Aly-Khan de remettre le mur à son ancienne place. Il ne le voulut pas ; mais il ne voulut pas non plus qu'on continuât les travaux. Il avait une arrière-pensée, et il dit qu'il devait lui aussi aller au village pour tout voir de lui-même. Que lui en coûte-t-il ? Il sera hébergé, ses nombreux domestiques gaspilleront, et l'affaire grandira. En voyant tout ce remue-ménage, le monde ne pourra s'empêcher de croire qu'il y a là quelque affaire bien grave.

Il y alla en effet, et la première chose qu'il dit, en voyant la chapelle, c'est qu'elle était trop haute, qu'il n'avait pas entendu permettre tant d'élévation. En effet, elle est d'une taille un peu excessive. Je ne l'ai pas mesurée ; mais, d'après ce que j'ai entendu dire, elle peut avoir de trois à quatre mètres de hauteur..., un peu moins que la cathédrale d'Amiens.

Après cet avis, qu'avait aussi émis Létif-Agha, notre protecteur flaira un peu, de-ci, de-là, sans dire autre chose, s'en alla déjeuner chez les adversaires des Catholiques et retourna en ville.

Le lendemain, de bon matin, des huissiers sont expédiés à Gulparchine pour amener les Prêtres catholiques et les deux principaux de la population. On les conduisit sans trop de ménagements. C'est encore là une étiquette réservée aux Catholiques, à la différence des autres ; nous l'avons vu plus d'une fois, et notamment dans cette affaire.

Arrivés en présence de Létif-Agha, et sans autre interrogatoire : Vous avez voulu construire une école sans ma permission ; vous êtes très-coupables. Pour le moment, allez en prison, en attendant que je vous envoie à Tauris, la chaîne au cou. Aussitôt pendu que pris. Nos pauvres Prêtres furent conduits en-prison, et, avec eux, l'un des deux laïques, oncle maternel de notre jeune Prêtre Benjamin. L'autre fut

laissé libre, peut-être parce qu'il a l'honneur d'être proche parent du principal ennemi des Catholiques de Gulpartchine.

Nos Confrères d'Ourmiah n'épargnèrent pas les démarches pour les faire sortir, au moins pour dire ou entendre la messe, le dimanche. On ne put rien obtenir. Le prévôt des marchands de Russie alla lui-même chez Abdal-Aly-Khan, pour lui représenter que c'était pousser bien loin les choses, que cela pourrait avoir d'autres suites, etc. Voici la réponse qu'on lui fit : « Combien vous donne-t-on pour faire l'avocat ? combien me donneront ces Messieurs pour que je mette en liberté leurs Prêtres ? » Comme il n'avait pas d'arguments sonnants à produire, nos pauvres Prêtres restèrent là, et ils y étaient encore aux dernières nouvelles que j'ai eues d'Ourmiah.

Voilà les derniers faits que j'ai dû vous dire un peu plus en détail, Monsieur et très-cher Confrère. Je n'ai pas besoin d'ajouter combien ils sont de nature à faire une impression fâcheuse sur les esprits et sur le cœur d'un peuple timide, chez lequel de longues années d'esclavage et de brutalités n'ont presque laissé plus de place à d'autres sentiments qu'à ceux de la crainte.

Les choses ont été poussées bien loin, et nous en sommes nous-mêmes étonnés. Mais l'affaire de cette chapelle a trainé longtemps ; ces gens auront écrit à Téhéran, et ils auront reçu de Mirza-Seïd-Khan l'approbation de leur conduite dans toute cette affaire, qu'ils auront babillées à leur manière. Nous n'avons pas manqué d'écrire aussi, mais la panique du choléra avait dispersé tout le monde ; peu ou point de démarches ont été faites jusqu'à ce jour.

Maintenant, après l'emprisonnement de nos Prêtres, nous avons crié un peu plus haut, et nous espérons que nos cris seront entendus ; qu'on nous accordera quelque réparation pour paralyser le mauvais effet que tout cela a dû produire.

Dans mon dernier voyage à Téhéran, M. de Bonnières

me témoigna les meilleures dispositions. Enfin, on avait compris que si notre Consulat de Tauris et notre Légation française de Téhéran ne se mêlaient pas un peu des affaires de notre Mission, notre position deviendrait fort critique.

L'année dernière, nous aurions eu besoin d'un peu d'intervention de la part de notre Consulat, à Tauris. M. Crampon, s'en tenant à ses instructions, nous la refusa. Il en résulta du mal.

Là-dessus, plusieurs fois par lettres et verbalement, je lui représentai que l'abstention complète du Représentant de la France, à Tauris, dans ces sortes d'affaires, serait la mort de notre Mission, humainement parlant. En effet, nous n'avons pas grand besoin de protection personnelle; mais nous avons grand besoin de protection pour nos Catholiques, afin de redresser les torts commis à leur égard. Cette protection, avant l'établissement du Consulat de France, à Tauris, nous l'avons souvent trouvée auprès des autres Consulats. Maintenant il n'est guère convenable que nous allions la chercher là, et si, d'autre part, le Consulat français nous la refuse, on s'apercevra facilement que nous sommes abandonnés, et l'on donnera d'autant mieux libre cours à la mauvaise volonté dont on est animé contre nous.

M. Crampon comprit enfin tout cela, surtout après son dernier voyage à Ourmiah, l'automne dernier.

Il dressa trois rapports, qu'il me lut presque intégralement, à mon passage à Tauris pour Téhéran : il y exposait d'une manière aussi lucide que saisissante la nécessité d'étendre, dans une certaine mesure, la protection du Consulat français aux affaires de notre Mission.

A Téhéran, M. de Bonnières, qui avait reçu copie des trois dépêches de M. Crampon, partageait entièrement sa manière de voir. Son Excellence me dit qu'elle n'avait pas besoin d'attendre de nouvelles instructions de Paris, pour

agir dans le sens que je voulais; mais, qu'en tout cas, elle les solliciterait.

Si vous étiez venu nous visiter, vous auriez pris part de près à ces bénédictions que la Bonté divine vient de nous envoyer. Je n'ai pas voulu que vous en fussiez privé entièrement, et je vous offre l'occasion et le moyen d'en avoir une bonne part.

J'aurais dû écrire au Très-Honoré Père, mais il ne faut pas le fatiguer : faites-lui part de tout ceci, priez pour nous, si vous n'avez pu venir un peu travailler et souffrir avec nous, et croyez-moi toujours,

Monsieur et Très-Cher Confrère,

Votre tout dévoué,

CLUZEL,

i. p. d. l. m.

P. S. — Je viens de recevoir des lettres d'Ourmiah : nos prisonniers étaient sortis de prison, après cinq jours de détention; ils étaient couverts de vermine. En les consignant entre les mains de Borzou-Khan, frère de Lazare Agha, représentant de la Perse, à Paris, Abdul-Aly-Khan a fait mille protestations d'amitié à notre égard; il permet qu'on continue l'école, mais par un autre, non par les Prêtres de Gulpartchine, etc., c'est-à-dire qu'il se moque de nous. Sans rime ni raison, il emprisonne nos Prêtres; il nous déshonore aux yeux de tout le monde, et puis, pour couvrir le tout, il se fond en protestations.....

LA CHAPELLE CATHOLIQUE DE GULPARTCHINE, ET L'OPPOSITION
FAITE A SA RECONSTRUCTION, PAR ABDUL-ALY-KHAN, LÉTIF-
AGHA ET COMPAGNIE.

Il y a de dix à douze ans, les Catholiques de Gulpartchine se trouvant sans chapelle, on acheta une maison inhabitée, pour en faire un lieu de prière; dès ce moment, cette maison fut réparée, ornée, consacrée selon les rites d'usage, et transformée ainsi en chapelle pour les Catholiques de Gulpartchine, sujets de Sa Majesté persane : ce lieu devint, dès lors, leur bien, leur église.

Ce village était alors possédé *par indivis* par trois Aghas, proches parents de la famille des Abdul-Mélik; cette transformation se fit au vu et su, avec l'agrément et permission de ces trois personnages, comme ils le déclarent encore aujourd'hui verbalement et par écrit : ils comprenaient qu'une chapelle peuple le village au lieu de le ruiner.

Quelques années après, les trois Aghas partagèrent le village en trois parts, c'est-à-dire qu'ils se partagèrent les *raïas* ou chrétiens et prirent chacun un côté : la chapelle se trouva dans la portion de Cheudja-Bey, l'un des trois copartageants; les choses restèrent ainsi pendant quelques années, et Cheudja-Bey ne songea jamais à élever aucune prétention, à faire aucune réclamation au sujet de la chapelle, parce qu'il savait bien que cet endroit avait été affecté à un lieu de prière, d'un consentement commun, que c'était devenu un bien sacré, comme il le déclare encore maintenant à qui veut l'entendre.

Il y a trois ans environ, Cheudja-Bey vendit sa portion à trois personnes : Hadji-Abou-Taleb et Hadji-Agha, Musulmans, et Simon, nestorien, du village de Gulpartchine. Pendant ces trois ans, ces trois nouveaux acquéreurs n'ont

soulevé aucune prétention, n'ont fait aucune réclamation au sujet de cette maison de prière, où les Catholiques, qui sont là maintenant au nombre de plus de cinquante familles, célébraient publiquement, tous les jours, leurs offices; c'était, aux yeux de tous, leur église, un lieu dédié et consacré au culte d'une religion reconnue par le Gouvernement.

Comme cette chapelle menaçait ruine, dès l'année dernière, les Catholiques de Gulpartchine commencèrent à préparer quelques matériaux pour la reconstruire. Personne ne fit de réclamation, quoique tout le monde vit bien les pierres amoncelées dans la rue, devant la porte de la Chapelle, et que les Catholiques ne fissent pas un mystère de leur dessein.

Pendant l'hiver de cette année, un mur de cette Chapelle s'écroula, et peu s'en fallut que des personnes ne fussent ensevelies sous les décombres : dès lors, il ne fut plus possible de faire là les offices, sans s'exposer à quelque malheur.

Au commencement du printemps, les Catholiques de Gulpartchine abattirent leur chapelle pour la reconstruire; ils firent, comme avaient fait l'année précédente les Nestoriens du même village; ils firent comme fait tout le monde à Ourmiah, où chacun reconstruit son église, sa mosquée ou sa synagogue, sans trouver opposition de la part de personne. Les Catholiques, sujets de Sa Majesté persane, n'étant pas de pire condition à cause de leur religion, avaient droit de s'attendre à la même liberté; mais ils se trompaient: tous les autres l'auront, cette liberté; eux seuls en seront privés.

C'est ce que nous avouait ingénument, un de ces jours, Létif-Agha, principal ennemi des Catholiques, dans cette affaire, comme dans beaucoup d'autres; il disait donc : « Je vois qu'on tracasse beaucoup plus les Catholiques que tous

les autres; je me demande quelle peut en être la cause, et voici comment je m'explique la chose : les Catholiques ont les yeux plus ouverts; ils connaissent mieux la loi de Jésus-Christ; que le salut soit sur lui ! (Je la connais, moi, la loi de Jésus-Christ, comme vous le savez;) ils la pratiquent mieux ; en un mot, ils sont meilleurs Chrétiens; et voilà sans doute la raison pour laquelle le Diable les tourmente davantage, et moi je lui sers d'instrument (*sic*).» Il disait ceci en plaisantant, mais en attendant il énonçait une bonne vérité, et il ne put en disconvenir, quand on lui en fit l'observation sérieuse; mais revenons à notre sujet.

A peine nos Catholiques de Gulpartchine eurent-ils abattu leur chapelle et commencé à creuser les fondements pour la reconstruire, que Abdul-Aly-Khan *Serpirest* (protecteur des Chrétiens), poussé par Létif-Agha, son assesseur, son mauvais génie, commença à faire opposition et fit suspendre les travaux, disant : « Gulpartchine est *khalissè*, domaine royal; j'ai ordre de ne pas laisser bâtir des chapelles sur les *khalissés*. Les Francs bâtissent cette chapelle; ils veulent prendre pied, s'emparer du pays peu à peu; plus tard ils diront que cette chapelle leur appartient en propre. »

Abdul-Aly-Kkan disait vrai pour Gulpartchine, qui est en effet en partie *khalissè*, et en partie propriété; mais ce n'était pas une raison pour empêcher de reconstruire la chapelle qui existait auparavant et qu'on refaisait sur le même emplacement, sans y ajouter un pouce de terrain. Si la défense dont il parlait existe, elle ne concerne que des chapelles nouvelles; pour le reste, c'était un prétexte qui ne mérite pas attention.

Cette première opposition dura plus de deux mois. Il serait trop long d'en raconter toutes les phases et tous les incidents. Cela ne servirait tout au plus qu'à mettre plus en relief la mauvaise foi, la fourberie, la duplicité des Persans, et le malin plaisir qu'ils éprouvent à vexer les Chrétiens,

toutes les fois que l'occasion s'en présente. Mais on sera suffisamment édifié sur ce chapitre, sans sortir de cette affaire, et sans avoir besoin d'entrer dans de nombreux détails.

Enfin, après s'être bien formé la conscience à notre égard, après avoir exigé de nous par écrit, mesure fort blessante, puisqu'elle est nouvelle et exceptionnelle, une déclaration dont il avait besoin pour se persuader que nous n'avions aucune intention de nous emparer de la Perse, au moyen de cette chapelle; après avoir bien compris que cette reconstruction ne ruinait pas Sa Majesté persane et ne faisait tort à personne; après trois mois d'ajournements, de mensonges, de promesses aussitôt faussées que données; après maints propos fort malséants, comme ceux-ci de Létif-Agha, par exemple : « Les Francs m'offrent cinquante *tomans* (1) de *Richet* ou don pour me suborner, mais en vain; je tiens les Francs sous mes pieds, et ils y resteront; » — le 18 juillet, au soir, Abdul-Aly-Khan délivre à nos Catholiques de Gulpartchine un ordre fort en règle, fort complet, pour reconstruire leur église sans que personne s'y oppose, car elle est à eux, elle leur appartient; ce sont eux, sujets de Sa Majesté persane, qui la reconstruisent, et pour eux-mêmes, sans qu'aucun étranger ait rien à y prétendre.

Munis de cet ordre du protecteur des Chrétiens, que cette affaire regarde exclusivement, et après avoir pris plus de deux mois pour l'examiner, sans qu'elle eût besoin d'aucun examen, nos Catholiques reprirent les travaux de leur église. On pense sans doute que tout est fini et que ces pauvres gens vont achever tranquillement leur ouvrage? Mais les Catholiques n'ont pas encore été assez humiliés, et la mesure des vexations qu'on nous adresse en leur personne n'est pas encore assez remplie.

Voici donc que commence une seconde opposition plus

(1) Le *toman* vaut à peu près 10 francs.

pénible encore et plus diffamante que la première; c'est le but unique; on veut persécuter les Catholiques pour humilier les Missionnaires, et bien constater qu'ils sont dans l'impuissance de protéger leurs ouailles. Au moins, cela fera du bruit, un peu de leur considération sera perdue, et le monde se portera moins vers le Catholicisme.

Cette fois, on va mettre en scène les nouveaux acquéreurs du tiers du village de Gulpartchine. Tout indique qu'ils sont mis en jeu par Létif-Agha, car ils ne paraissent pas spontanément, comme ils l'ont avoué depuis plus d'une fois; et, en effet, où étaient-ils jusqu'à ce jour, s'ils avaient eu quelque chose de bon à dire pour leur compte? A leur tête est Simon, le Nestorien, personnage dévoué aux Protestants; les deux Hadjis, musulmans, lui servent d'acolytes. Ils sont d'assez bonne foi; ils disent à leurs amis: « Qu'ils n'auraient jamais fait un pas pour ce procès; que, dans leur conscience, c'est mal de s'opposer sans raison à la construction d'une maison de prière; que leurs coreligionnaires ne leur épargnent pas les reproches, le blâme, mais qu'ils sont entraînés. »

Donc, ces trois Messieurs se présentent chez Abdul-Aly-Khan. Ils prétendent que l'emplacement de cette chapelle leur appartient, et ils disent qu'ils ne consentiront jamais à ce qu'elle soit reconstruite, leur donnerait-on cinquante *tomans* pour chaque pied de terrain. En effet, c'est là ce qu'on veut. Il ne s'agit pas de propriété, de dommages; il faut empêcher à tout prix la reconstruction de l'église.

Sur leur réclamation, Abdul-Aly-Khan envoie des hommes pour faire cesser une seconde fois les travaux qu'on avait repris par son ordre écrit, exprès, formel, dans lequel il menace de châtement quiconque tentera désormais quelque opposition; tant il a bien examiné l'affaire et reconnu le plein droit des Catholiques. Cette défense est injuste, anti-légale. Une personne dûment en possession d'un immeuble a bien droit d'y faire des réparations jusqu'à ce qu'elle soit

entièrement évincée, sauf à en perdre les frais. Mais la cessation des travaux humilie les Catholiques.

Les parties adverses se présentent donc de nouveau devant Abdul-Aly-Khan. On répond, on pulvérise les allégations de ces nouveaux réclamants; on leur fait voir qu'au lieu de dommages, il y a pour eux de bons avantages; que les *raïas* catholiques, assez nombreux pour faire sensation, ne peuvent pas rester sans église, qu'ils se disperseraient.

On leur montre qu'ils n'ont aucun droit; les anciens propriétaires sont là, présents, pour leur déclarer, qu'en leur vendant le tiers du village, ils n'ont pu entendre leur vendre l'emplacement de cette chapelle qu'ils avaient cédé aux Catholiques; que ce petit endroit était ainsi devenu un lieu saint, un lieu sacré, une maison de prière qui ne se vend pas et ne s'achète pas; que, d'ailleurs, une partie de Gulparchine est *khalissè*, que la partie *khalissè*, sur laquelle ils ne peuvent prétendre aucun droit de propriété, n'est pas distinctement séparée de la partie non *khalissè*. Rien n'y fait : on crie à la violence; on ne veut pas que la chapelle soit rebâtie.

L'injustice de leurs réclamations était si patente, que cette fois Abdul-Aly-Khan, par un effort héroïque de justice, leur adresse quelques paroles dures. Mais pourtant il ne faut pas les congédier trop mécontents, et Abdul-Aly-Khan prend le parti de renvoyer devant la loi, comme ils disent, les parties contendantes. Mais, comme l'affaire peut trainer, les Catholiques sont autorisés à reprendre leurs travaux.

Ce renvoi devant la loi est une nouvelle vexation faite aux Catholiques. On renvoie devant la loi pour une affaire qui a quelque obscurité, qui demande quelque discussion, et non pour une chicane claire comme le jour. Les Catholiques eurent beau invoquer l'évidence de leur droit, il fallut se soumettre à cette nouvelle épreuve, qui n'est pas la moins

dangereuse ; car nous avons vu plus d'une excellente cause perdue devant la loi.

Abdul-Aly-Khan désigne pour juge le Mollah-Mehdi, que tout le monde accepte. C'est un des principaux de ces nombreux personnages d'Ourmiah, qui vivent de procès. Hadji Abou-Taleb dit qu'il plaidera lui-même sa cause, et les Catholiques se trouvent un avocat.

Le lendemain, on se présente chez le juge désigné. La partie adverse l'avait vu, dès la veille, et lui avait exposé la chose à sa façon. L'avocat des Catholiques l'expose d'une autre manière, telle qu'elle était en effet ; la lumière brille, la balance penche, et Hadji Abou-Taleb dit qu'il n'est pas capable de plaider lui-même. Il demande un délai pour se choisir un bon avocat, et la partie est encore remise au jour suivant.

Le lendemain, à l'heure convenue, les Catholiques sont devant le juge ; mais la partie adverse ne se présente pas. Un huissier de Abdul-Aly-Khan va à la recherche des plaideurs, mais ils refusent de comparaître ; ils ont arrangé leur affaire d'une autre manière, ils ne veulent plus aller devant les tribunaux.

Qu'ont-ils fait ? Ils sont allés trouver Mirza-Muhsin. C'est un des premiers Mirzas du Général Buyuk-Khan, on *factotum* à peu près en l'absence de son maître, qui est Gouverneur de la province. Ils ont fait semblant de vendre leur portion à ce personnage fort puissant, et celui-ci, sans autre forme de procès, pour gagner le cadeau qu'on lui a promis, envoie un homme pour faire cesser les travaux qu'on avait repris par ordre d'Abdul-Aly-Khan, sur le refus de la partie adverse de se présenter devant la loi.

C'est pour la troisième fois que les travaux sont suspendus, et c'est toujours à midi, afin que les Catholiques aient le double avantage de payer les ouvriers et de voir leurs travaux suspendus.

L'homme de Mirza-Muhsin, en faisant cesser les travaux, disait à nos Catholiques : « C'est une injustice; on vous fait violence, je le sais, mais on ne vous laissera pas construire cette église. Pourtant, si vous allez voir Mirza-Muhsin, peut-être cela s'arrangera. » Cela voulait dire : Si vous donnez à mon maître un cadeau plus grand que celui qu'on lui a promis, ou au moins égal, il se désistera, car il sait que ce n'est qu'une chicane qu'on vous fait; mais il ne peut laisser passer une si bonne occasion de gagner quelque chose.

Les Catholiques se plaignent à Abdul-Aly-Khan de la nouvelle violence qu'on leur fait. Il répond qu'il en a eu connaissance, que la chose s'arrangera. Ils s'entendent tous pour molester les Catholiques et leur imposer des avanies.

Les Catholiques sont donc contraints d'aller voir Mirza-Muhsin, à qui Abdul-Aly-Khan les renvoie.

On lui explique l'affaire; il fait semblant d'ouvrir les yeux et de comprendre qu'on a voulu le tromper. Mais pourtant, dit-il, les tels se plaignent qu'on leur fait violence, qu'on s'empare injustement de leur bien. Pour leur couper la parole, il vous faudra aller devant la loi. — Mais on y est allé; Abdul-Aly-Khan a désigné pour juge Mollah-Mehdi; la partie adverse s'est présentée d'abord et puis elle n'a plus voulu comparaître. — Cette fois vous irez devant Mollah-Aly. — Ce Mollah-Aly est un juge connu pour sa vénalité : les adversaires sont riches, les Catholiques sont pauvres; ils craignent, et non sans raison, de voir leur bon droit vendu à beaux deniers.

Ils se récrient donc et veulent que leur cause se termine devant le juge désigné d'abord, et dont la réputation est un peu moins mauvaise. Mais enfin force leur est encore de se soumettre et d'exposer leur cause devant ce nouveau tribunal.

On somme les adversaires de comparaître; ils tergiversent, ils se cachent; on ne les presse pas beaucoup. Si

c'étaient des Catholiques, on les trouverait bientôt et on les conduirait à coups de bâton, comme on l'a fait plusieurs fois.

Enfin, le 11 du mois d'août, Simon et compagnie paraissent devant Abdul-Aly-Khan. Celui-ci leur signifie que Mirza-Muhsin les renvoie à la loi, devant Mollah-Aly, comme ils l'avaient demandé. Ils se plaignent qu'on leur fait violence; ils se désistent de leurs poursuites; ils ne veulent aller devant aucun tribunal; s'ils peuvent se faire rendre justice d'une autre manière, ils le feront. Ainsi ils crient qu'on leur fait violence, ils se posent en victimes. On les invite, on les somme de produire leurs raisons devant un juge qu'ils ont eux-mêmes demandé et que les Catholiques ne goûtaient guère; ils s'y refusent et font des menaces; n'y a-t-il rien de caché là-dessous? nous le verrons.

Les trois propriétaires du village sous lesquels la maison avait été érigée en chapelle, de leur consentement, de leur plein gré, avaient donné ce témoignage par écrit, et pour rendre à chacun la justice qu'il mérite, Abdul-Aly-Khan lui-même avait suggéré de le leur demander. Ils le donnèrent volontiers, ajoutant qu'ils ne concevaient pas comment Simon et compagnie, qui étaient venus si longtemps après, osaient faire des chicanes à ce sujet.

Pour terminer l'affaire, on convint que Abdul-Aly-Khan et Mirza-Muhsin écriraient à la marge de cet écrit quelques lignes, pour constater le refus de la partie adverse de se présenter devant la loi, et que tout serait fini. Alors les Catholiques purent encore reprendre leurs travaux.

Le lendemain, Létif-Agha vint chercher ce papier pour le faire apostiller. Il voulait se donner de l'importance et gagner encore quelque chose là-dessus. Borzou-Khan, qui s'était mêlé de cette affaire, dès le commencement, était absent. On répondit qu'il retournerait le soir et qu'il apporterait lui-même cette pièce. En effet, le soir, Borzou-Khan se rendit

chez Abdul-Aly-Khan, qu'il ne trouva pas ; de là, il alla chez Mirza-Muhsin, qui traça quelques lignes à la marge de cet écrit, dans le sens qu'on avait dit, et y apposa son sceau.

Létif-Agha, qui aurait voulu faire lui-même cette commission, se plaignit amèrement de ce qu'on s'était ainsi passé de lui. Je suis un homme pauvre, disait-il ; j'aurais gagné là deux *tomans* (1). Borzou-Khan m'a fait tort. N'avait-il pas raison ?

La vengeance ne tarda pas à suivre. Borzou-Khan reçut bientôt d'Abdul-Aly-Khan une lettre dans laquelle il lui disait : « Vous avez fait signer le papier en question par Mirza-Muhsin ; c'est bien, cela aidera. Mais, pour certaines raisons, il est expédient que les Catholiques de Gulpartchine, avec leur partie adverse, se présentent chez le Beylerbey, pour discuter leur affaire. » Après avoir fini trois ou quatre fois, elle recommençait encore. Il n'était pas difficile de découvrir le moteur de cette nouvelle vexation.

Dès le matin du jour suivant, Borzou-Khan alla trouver Abdul-Aly-Khan pour lui demander si l'on n'avait pas enfin l'intention de se moquer du monde. Celui-ci ne parla pas du Divan du Beylerbey, mais il vit que Simon de Gulpartchine devait venir décidément pour aller devant les tribunaux, ou y renoncer par écrit, afin d'en finir avec les instances qu'on faisait de certain côté. — Mais, reprit Borzou-Khan, avant-hier, ici, devant vous, en plein Divan, en présence de vingt personnes, Simon et compagnie vous ont déclaré hautement et publiquement qu'ils renonçaient à leurs poursuites, qu'ils ne voulaient pas aller devant la loi. Voici encore Hadji-Mirza-Abdul-Aly qui l'a entendu lui-même. Voulez-vous forcer ces gens à des poursuites qu'ils déclinent, sans doute parce qu'ils les voient injustes ? — Borzou-Khan a raison, dit alors cet Hadji-Mirza-Abdul-Aly, qui est le Mirza, l'homme

(1) Le toman vaut environ dix francs.

d'affaires de la mission américaine. Il passe la moitié de sa vie à ce tribunal. — Mais s'il en est ainsi, repartit brusquement Abdul-Aly-Khan, pourquoi ne cessez-vous de me fatiguer par vos instances? Notre homme baissa la tête et se tut.

S'il en était besoin, nous pourrions produire une preuve de la complicité des prédicants américains dans cette affaire. Eh bien! il faut en dire un mot.

Cette année, il s'était établi des relations amicales entre les deux missions. Malgré cela, le R. M. Laborie, dans ses visites aux villages, disait çà et là : « Il est défendu aux papistes de faire des églises ; on les en empêchera partout. » Il aurait pu ajouter : « Je ne manquerai pas d'y mettre la main, si besoin est. »

En effet, quand commença l'opposition d'Abdul-Aly-Khan, au nom de l'intégrité des domaines royaux entamée par l'usurpation des Catholiques de Gulpartchine, on remarqua d'abord des visites plus fréquentes de Létif-Agha chez les prédicants américains. Mar-Youkhanna, Évêque de Guiavilan, qui habite une maison attenante à la leur, nous en avertit, nous conseillant de nous tenir en garde contre Létif-Agha. Celui-ci venait lui-même nous dire que les Américains faisaient une opposition, à laquelle il s'associait, bien qu'il dit la combattre de toutes ses forces.

Mais quand Abdul-Aly-Khan, ayant cessé son opposition au nom de Sa Majesté persane, la reprit pour le compte surtout de Simon de Gulpartchine, dévoué aux prédicants américains, la complicité se laissa voir plus clairement, surtout quand eut échoué le recours à Mirza-Muhain, mesure sur laquelle on semblait compter beaucoup.

Létif-Agha nous tenait exactement au courant des démarches que ces Messieurs faisaient, soit auprès de lui, soit auprès d'Abdul-Aly-Khan. Une fois surtout il se montra transporté d'une sainte et juste colère. « Ils ont demandé, disait-il, ils ont demandé à Abdul-Aly-Khan une entrevue

secrète, à la condition que je ne doive pas y assister ! C'est un enfant ; ils croient pouvoir le gagner, mais comptez sur moi. Je saurai bien défaire ce qu'ils auront fait. »

Voyez-vous un peu le brouillon, le méchant ! S'il en était besoin, il va pousser les Américains à nous créer des obstacles, et puis il vient se faire auprès de nous un mérite de s'être opposé à leurs désirs.

On voulait donc que Simon reparût sur la scène. Ses deux acolytes se sont retirés ; lui-même, tranquille dans sa maison, ne semble guère plus se soucier de recommencer, malgré les invitations réitérées qu'on lui a faites. Il est fatigué peut-être, et moi aussi, et plus que lui. Reposons-nous un peu, et voyons si, dans quelques jours, il ne sortira pas de quelque coin quelque nouvel huissier, pour faire cesser de nouveau les travaux de cette pauvre chapelle, à midi, selon la coutume, pour plus grande solennité. En attendant, il ne serait pas difficile, ce me semble, de voir en tout cela un plan bien concerté, bien suivi, de nous molester dans la personne de nos néophytes.

P. S. Plusieurs semaines se sont écoulées et les travaux touchent à leur terme. Il ne manque plus que de mettre le toit à la chapelle, c'est-à-dire la couche de terre pétrie qui doit en tenir lieu. Mais voici une nouvelle tempête plus fâcheuse que la première, et qui va aboutir à l'emprisonnement de nos deux Prêtres catholiques de Gulpartchine, le Prêtre Guiverguis et le Prêtre Benjamin, avec Paulos, un des principaux laïques de cette population, oncle maternel du jeune Prêtre Benjamin. La dispute de la chapelle nous a coûté trois cents francs de faux frais, la moitié à peu près des dépenses de la bâtisse. Il nous importait, avant tout, que cette chapelle se terminât, et comme, pour le moment, nous n'avions pas sous la main d'autre moyen, il fallait bien nous exécuter de cette manière. Après avoir si bien réussi dans le double but de nous déshonorer et de nous soutirer de

l'argent, si l'on croit en trouver une autre occasion, on ne manquera pas de la saisir. La voici :

Il restait quelques matériaux de la chapelle, pierres, briques, etc. Nos Catholiques de Gulpartchine voulurent les utiliser à la construction d'une petite école, dans la cour même de cette chapelle. Ils étaient en cela tellement dans la bonne foi, qu'ils ne soupçonnèrent pas même qu'on pût trouver à y redire, bien loin d'y voir un crime méritant la prison. A Ourmiah, il y a une quantité d'écoles, et jamais personne n'avait encore entendu dire qu'il fallût la permission de qui que ce soit pour en construire.

Pourtant, à peine Abdul-Aly-Khan apprit-il qu'à Gulpartchine on se rendait coupable de cette contravention, qu'il envoya faire cesser les travaux, quoiqu'il eût dit d'abord que les plaignants ne seraient pas écoutés ; ensuite il dépêcha sur les lieux une commission, toute composée de personnes hostiles, excepté une, qui en fit partie par hasard, je le crois. On accusait aussi les Catholiques d'avoir empiété sur un voisin pour bâtir ; en effet, ce voisin, qui est Catholique, avait lui-même demandé qu'on abattît un vieux mur de son écurie, mitoyen, je pense, et qu'on le reconstruisit, en prenant un peu sur son étable, pour aligner ce qui agrandissait un peu l'école.

La commission arrivée sur les lieux, on se regarda mutuellement, et l'on ne put s'empêcher de convenir que tout cela n'était qu'une pure chicane ; pourtant on fit donner une volée de coups de poing à la tête de celui qui avait cédé l'épaisseur du mur, pour lui faire dire qu'on lui avait fait violence. Le pauvre homme reçut les coups, et il continua à dire ce qu'il avait déjà dit, à savoir que tout cela s'était fait de son plein gré et à son avantage ; plus tard il a donné cette déclaration par écrit.

Abdul-Aly-Khan voulut aussi aller lui-même au village, afin de faire du bruit, et grossir les choses : ce n'est plus la

montagne qui enfante une souris, mais la souris qui enfante une montagne.

Arrivé sur les lieux, Abdul-Aly-Khan regarda un peu de côté et d'autre, se contentant de dire que la chapelle était trop haute (elle pouvait avoir de trois à quatre mètres); puis il alla déjeuner et repartit pour la ville, sans avoir rien laissé percer de son arrière-pensée.

Le lendemain, de bon matin, des huissiers allèrent chercher les Prêtres; leur interrogatoire ne fut pas long — Pourquoi avez-vous bâti une école sans ma permission? Vous êtes très-coupables; allez en prison, en attendant que je vous envoie à Tauris, la corde au cou. — Il n'y eut pas à répondre, et nos Prêtres furent aussitôt conduits en prison, avec un laïque des plus notables et des plus zélés parmi les Catholiques; un autre, qui avait été aussi amené, fut laissé libre, peut-être parce qu'il a l'honneur d'être parent de ce Simon de Gulpartchine, le meilleur ami que les Catholiques aient dans ce village.

Nos Confrères ne manquèrent pas de tenter les démarches convenables pour les faire délivrer, au moins le dimanche, mais ils ne purent rien obtenir, parce qu'on voulait encore de l'argent, et nous n'étions plus en humeur d'en donner.

Nos pauvres Prêtres restèrent là quatre jours, dévorés par la vermine qui abonde dans ces sales prisons. Abdul-Aly-Khan ne prolongea pas plus longtemps leur détention, parce qu'il eut quelque peur de s'être trop avancé, mais surtout parce qu'il désespéra de rien obtenir, sans délivrer d'abord les prisonniers. Il les fit donc relâcher *gratis*, et il poussa même le désintéressement jusqu'à défendre à ses domestiques de rien prendre pour leurs peines : je ne sais si le geôlier ne perdit pas aussi ses droits; de plus, Abdul-Aly-Khan nous fit faire mille protestations d'amitié et de contentement, surtout pour la manière dont nous nous étions conduits dans cette affaire; il alla même jusqu'à in-

sérer dans le journal, qu'il doit envoyer à l'autorité supérieure, les plus touchants éloges à notre adresse, à côté de graves plaintes sur le compte des prédicants américains.

Voilà les faits en résumé : ils ont eu beaucoup de retentissement à Ourmiah ; ils sont très-compromettants pour le succès de notre Mission, et, sans doute, ils ne peuvent manquer de nous causer un grand tort, s'ils restent sans aucune réparation.

Lettre du même à M. Boré, à Paris.

Kosrova, 25 janvier 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Je ne me souviens pas de vous avoir souhaité la bonne année, dans la lettre que je vous ai écrite, avant mon départ de Kosrova, les derniers jours de l'année qui vient de finir. En tout cas, il y aura peu de mal à vous prier encore de vouloir bien agréer les vœux que je forme pour vous.

L'année dernière, à peu près à la même époque, si je ne me trompe, je vous ai parlé de la question des Anglicans que l'on veut attirer dans ces pays. Cette année, cette question a fait des progrès bien amers au cœur de vos amis, les Méthodistes du Nouveau-Monde. L'intérêt que vous leur portez me fait croire que vous lirez avec plaisir les quelques détails que je vous transmets.

L'été dernier, le *Cacha* Jean (Youkhanna) de Geuitépé,

l'un des plus anciens et des plus fervents adeptes de ces Messieurs, l'un de ceux qui les ont longtemps exploités d'une manière très-lucrative, partit pour Londres ; il allait solliciter les Anglicans de venir prendre la place des Méthodistes, à Ourmiah, ou au moins de venir leur faire concurrence.

Arrivé à Londres, il rencontra le R. Perkins, qui retournait définitivement dans sa patrie, après ses quarante ans de service en Perse. D'après le dire du Prêtre Jean, ils eurent ensemble quelques explications fort chaudes, dans lesquelles le Révérend aurait eu le dessous, à sa grande honte, devant une assistance fort respectable.

Quoi qu'il en soit, vers la fin de l'automne, notre ambassadeur revint tout triomphant, avec une pension déjà courante de cent francs par mois, dit-il, et la promesse formelle d'avoir bientôt les prédicants anglicans, qui apporteront beaucoup d'argent. A son retour, on se hâta de dresser une immense pétition pour solliciter plus vivement la prompt venue de ces nouveaux Messies. Elle fut bientôt couverte de sceaux, et les employés des Américains méthodistes, ceux mêmes qui touchent encore de grosses pensions mensuelles, s'empressèrent de signer, en assez grand nombre.

Muni de cette pièce, notre *Cacha* Youkhanna partit pour Tauris, où il déposa cette pétition entre les mains du Consul de Sa Majesté Britannique, qui l'a envoyée à Londres. Il paraît qu'on avait demandé cette démonstration pour lever tous les scrupules. A son retour de Tauris, le Prêtre Jean fit encore plus de bruit qu'à son retour de Londres. On ne saurait croire combien toutes ces démarches hostiles ont vexé ces pauvres Messieurs. Avoir élevé, nourri, habillé, payé grassement pendant longues années tous ces gens-là, et les voir maintenant se tourner contre eux-mêmes, leur rire au nez, c'est dur sans doute !

Je suppose qu'ils réunirent leur conseil, plus d'une fois peut-être, et la décision fut qu'il fallait faire une contre-

pétition. Il est indubitable qu'elle a été dressée, et que ces Messieurs se sont abaissés fort humblement à solliciter de plusieurs une signature qui leur a été refusée. Cela ne veut pas dire pourtant que plusieurs de ceux qui avaient signé la première n'aient aussi signé la seconde. Je n'en sais rien ; mais c'est bien dans leurs mœurs. Je ne saurais dire non plus si cette contre-pétition a été envoyée, ou non ; la négative est plus probable, car cette requête aurait fait, dit-on, assez triste figure à côté de l'autre, pour le nombre et la qualité des signataires.

Afin d'attirer les grâces du Ciel sur leur nouvelle religion, Cacha Jean et ses nombreux adhérents voulurent célébrer un grand *Kourbana* (1), à Geuitépé. Vous savez que ce village est comme la Genève des Protestants, en Perse. On avertit les villages voisins, et l'affluence fut fort grande. La grand'messe fut célébrée à la nestorienne, selon l'ancienne mode, et tout le monde y communia. On assure que tout le monde poussait des cris de joie, et les hommes, levant leur chapeau en l'air, disaient à haute voix : « Grâces à Dieu ! Grâces à Dieu ! Nous ayons revu le *Kourbana* des anciens jours. » Il est vrai que depuis longtemps on n'en faisait plus à Geuitépé, quoiqu'il y eût encore bien des Nestoriens.

Mélik-Ionan, l'une des plus fermes et des plus anciennes colonnes du Protestantisme, communia tout le premier ; ensuite, dans une allocution, sans doute pour l'action de grâces, il donna ce conseil salutaire : « Si ces Messieurs viennent faire leur *Kourbana* ici, vous irez tous communier sans distinction, afin de les dégoûter pour une autre fois. »

(1) On reconnaît ici le *Corbana* de l'Évangile, Matt. XXVII, E. « *Non licet eos mittere in Corbanam.... pretium. Corbana* était le trésor des *Offrandes* ; et *Kourbana* signifie chez les Chrétiens l'*offrande* par excellence, la *victime*, la *Sainte-Communion*. Les Turcs appellent leur fête principale, dans laquelle un agneau est égorgé par chaque croyant, comme *victime*, *Korban-Bairame* : c'est de la part des Musulmans la reconnaissance tacite de la nécessité du *Sacrifice*.

C'est que ces Messieurs ne donnent leur *Kourbana* qu'à leurs élus, qu'à ceux qui en sont bien dignes ; c'est sage, en effet, car la communion indigne est quelque chose de bien horrible.

Ces Messieurs sont allés, en effet, faire leur cène à Geuitépé, il n'y a pas longtemps. Je n'ai pas eu de renseignements bien circonstanciés sur ce fait ; mais il paraît que l'affluence ne fut pas bien grande. Quoi qu'il en soit, au moment de la Communion, le Révérend qui célébrait les Saints-Mystères se tourna vers le peuple et dit : « Ceux qui ont reçu dernièrement le *Kourbana* nestorien ne sont pas dignes de recevoir celui-ci ; qu'ils n'aient pas la témérité de s'approcher, car je les refuserai. »

Malgré cette injonction, le Prêtre Jean, qui avait été officiant au *Kourbana* nestorien, et Mélik-Ionan, qui avait communiqué de sa main, se présentèrent les premiers ; ils provoquaient un refus pour rompre sur le coup avec plus d'éclat. Notre Révérend le comprit, et, après avoir sans doute invoqué secrètement les lumières du Saint-Esprit, dans ce cas difficile, il fut inspiré de passer outre. Il donna donc la Communion à ces deux saints personnages, et après eux, les autres, qui tous, ou au moins le plus grand nombre, avaient reçu la Communion nestorienne comme eux, et le Révérend le savait très-bien, participèrent encore à celle-ci.

Je ne doute pas que vous ne soyez édifié de cette dévotion, et, sans doute, des Chrétiens qui ont tant de ferveur ne peuvent être dignes que d'éloges : voilà un des beaux résultats de la mission protestante ; elle a réussi à faire des impies qui ne croient plus à rien, qui sont tout disposés à se moquer de Dieu et des hommes, pour un peu d'argent qu'on leur donne ou qu'on leur refuse.

Nous avons souvent occasion de causer avec quelques-uns d'entre eux : — Eh ! bien, mon ami, de quelle religion

êtes-vous maintenant ? — Nous attendons, *notre œil est sur le chemin*, comme ils disent ; voyons ce qui va arriver. — Voilà leur réponse, et tout le monde comprend assez ce qu'elle veut dire.

Toutes ces choses contrarient donc bien ces Messieurs ; pourtant ils ne se découragent pas ; ils circulent beaucoup, prêchant partout contre les Papistes et contre les Anglicans. Cette année ils ont ouvert un plus grand nombre d'écoles dans les villages, et ils cherchent à placer partout quelqu'un de ceux sur lesquels ils croient pouvoir encore compter. Tout cela, c'est pour conjurer le mal qu'ils craignent, et ils prouvent bien par là que l'intention qu'ils témoignaient, l'année dernière, de se retirer bientôt, n'était guère sincère. Ils pensent aussi que nous devons être fort préoccupés de la venue des Anglicans ; mais ils se trompent ; car d'abord je n'y crois pas encore, et ensuite, quoique j'estime que notre Mission puisse subir quelque temps d'arrêt, si les Anglicans viennent, la division qui partagera le camp ennemi ne tardera pas à favoriser nos succès.

Mais c'est trop longtemps parler des autres, venons à nous. Cette année, nous avons été obligés de supprimer bon nombre de nos écoles, plus du tiers, au grand mécontentement de nos Chrétiens ; c'est un mal nécessaire, mais c'est un mal ; le remède se trouve chez vous, à Paris, dans l'Œuvre des Écoles d'Orient. N'aurez-vous pas enfin un peu plus pitié de la Mission de Perse, et de ses nombreux embarras ? Ne voyez-vous pas que cette Mission, toute petite qu'elle est, fait encore un bien considérable ? Que faudrait-il pour vous ouvrir les yeux et dénouer les cordons de votre bourse ? Je prie le Seigneur de vous toucher le cœur.

Nous avons des conversions encore cette année : le Catholicisme s'introduit dans quelques nouveaux villages et progresse dans plusieurs de ceux où il est déjà planté.

Nous avons même un Évêque qui vient de faire son abju-

ration ; il est du plateau de Guiavar, sur le territoire ottoman, mais plusieurs des villages qui composent son diocèse se trouvent en Perse : je ne voudrais pas encore répondre de sa persévérance ; mais il se montre bien résolu.

Cette année, les autorités d'Ourmiah paraissent être assez bienveillantes ; on les a pincées un peu à l'occasion des persécutions de l'année dernière et elles font les converties, extérieurement du moins ; je dis extérieurement, car leur conversion ne saurait être cordiale ; leur cœur est blessé, mais non changé.

En attendant, nous sommes assez tranquilles pour le moment. Nous n'avons pas encore eu de grande guerre, mais nous ne sommes pas encore à la fin des oppositions.

A mon départ de Khosrova, j'étais un peu indisposé ; mon indisposition a augmenté ici. Je n'ai pu encore sortir de la maison, et je ne le pourrai guère de quelque temps : j'en suis aux cautères, vésicatoires, purgations, tisanes, potions ; rien n'y manque ; ajoutez-y l'absence presque entière de sommeil, pendant la nuit.

Tout cela me forcera donc au voyage d'Europe pour obtenir l'amélioration dont j'ai besoin ; je ne pourrais guère ici convenablement me traiter et me soigner.

Donc, au printemps, Dieu aidant, et avec l'assentiment du très-honoré Père, je partirai pour la France, tout disloqué ou délabré que je suis, et là, nous aurons l'occasion de causer plus longtemps de votre chère Perse, et nous parlerons même persan, si vous le voulez.

En attendant que je puisse vous le dire de vive voix, croyez bien à ce papier, qui vous assure que j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et très-honoré Confrère,
Votre tout dévoué serviteur,

CLUZEL,
I. p. d. l. M.

*Lettre de la Sœur CULLIN à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL
à Paris.*

Ourmiah (Perse), Maison de N.-D. de la Providence,
12 décembre 1869.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre Bénédiction, s'il vous plait.

Il y a bien longtemps que je n'ai pas eu l'honneur ni le bonheur de vous écrire; la cause de cela a été que, pendant bien des semaines, j'attendais des réponses aux lettres que je vous avais adressées. Cette absence de nouvelles de notre chère et bien-aimée Communauté et de nos vénérés Supérieurs a été pour vos pauvres Filles d'Ourmiah une épreuve bien sentie, et, plus d'une fois, des larmes sont tombées de nos yeux; cette peine, mon très-digne Père, nous a été beaucoup plus sensible, lorsque nous apprîmes votre état de souffrance : enfin, après bien des jours d'angoisses, nous reçûmes, le 15 novembre, votre précieuse Circulaire, qui nous annonçait votre parfaite guérison; vous pouvez juger, mon très-digne Père, de la joie de vos deux Familles persanes.

Nous venons de terminer des jours qui nous ont donné quelques petites consolations; d'abord nous voulions célébrer, comme on a dû le faire dans bien des endroits, la fête de notre Immaculée-Mère avec solennité, afin d'attirer les bénédictions du Ciel sur l'Église tout entière. On fit à

l'église une neuvaine de prières, et tous nos Chrétiens y assistèrent régulièrement.

Nous pensâmes aussi profiter de cette circonstance pour la retraite de nos enfants, afin de les ranimer un peu dans la Foi et dans l'amour des vertus des Enfants de Marie; car il y en avait quelques-unes qui nous faisaient bien un peu de peine.

Il fut donc arrêté que toutes celles qui étaient sorties de la classe, comme celles qui y sont encore, suivraient les exercices de la retraite. Cependant la chose paraissait un peu difficile, car plusieurs de nos enfants, qui sont mariées dans les villages, sont déjà mères de famille; elles sont aussi pour la plupart très-éloignées de la ville, et les chemins sont très-mauvais : la neige menaçait de tomber, et, malgré tout cela, aussitôt que nous leur eûmes fait part de nos projets, toutes se mirent en route; sur vingt-cinq que nous avions invitées, une seule ne vint pas, pour de bonnes raisons.

Nous avons la confiance que les bonnes instructions de M. Bedjan leur feront du bien, et lorsque ces chères enfants nous ont quittées pour retourner chez elles, elles nous ont bien promis de ne jamais oublier le bienfait que nous leur avons procuré : celles de la maison continuent à nous donner de la satisfaction, sauf quelques petites exceptions.

Je suis obligée, mon très-digne Père, de vous quitter, car nous devons commencer notre retraite annuelle, ce soir. Nous attendions notre bon Père Cluzel, mais il ne peut venir, et c'est notre zélé Monsieur Varèse qui a commission de la prêcher.

Vous serez heureux d'apprendre, mon bon Père, que, le beau jour de Noël, nous aurons une fête de famille : notre chère et bonne petite Sœur N. aura le bonheur de faire les saints Vœux; elle est au comble de la joie; elle est bien pieuse et bien régulière dans l'observance de nos saintes

Règles; elle sait aussi pratiquer le renoncement. Lorsque vous recevrez cette lettre, mon bien digne Père, toutes ces fêtes seront passées; mais veuillez demander pour nous, au bon Dieu, la grâce que nous soyons bien fidèles aux résolutions que nous aurons prises pendant ces beaux et heureux jours.

Veillez aussi agréer, de la part de vos deux Familles d'Ourmiah, leurs vœux de bonne année : les souhaits qu'elles forment pour votre bonheur partent de cœurs qui vous sont et qui vous seront toujours fortement attachés.

C'est dans ces sentiments que je vous prie de me croire, mon très-honoré Père, et que je suis heureuse de me dire, en Jésus et en Marie, notre Immaculée-Mère,

Votre respectueuse et soumise fille,

Sœur CULLIN,

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

SYRIE

Lettre de ma sœur GÉLAS à ma sœur N., à Paris.

Beyrouth, 22 février 1870.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Votre chère lettre m'a fait un sensible plaisir : je vous savais souffrante et j'attendais de vos nouvelles avec impatience : aussi ma joie fut grande quand je vis votre écriture : il est si bon de recevoir une lettre de Paris ! Malgré le bonheur que nous goûtons en nous livrant ici à nos saintes œuvres, d'autant plus chères qu'elles nous donnent plus de sollicitude, cependant nos cœurs sont sans cesse tournés vers la Maison-Mère, et chaque lettre qui vient nous donner des nouvelles de nos vénérés Supérieurs et de la grande Famille ranime notre courage et procure une vraie fête à la petite famille éloignée.

Merci mille fois, ma bien chère Sœur, de l'intérêt si particulier que vous portez à nos œuvres et à nous. Vous me demandez comment nous ferons pour notre nouvelle Maison de Zouk, puisque nous sommes déjà si gênés pour la nôtre ? Vous avez bien raison de penser que nous comptons sur la Providence pour l'avenir. Du reste, ma bien chère Sœur, ce n'est point une œuvre nouvelle que nous avons entreprise ; c'est la continuation de celle de Beyrouth. Ce sont nos pauvres enfants trouvés que nous allons recueillir là, au lieu de

les laisser à l'abandon dans nos montagnes. Il est vrai qu'ils nous coûteront plus cher que chez les nourrices ; mais, ce qui est plus précieux, ils apprendront à connaître et à aimer le bon Dieu, tandis qu'ils grandissent là, sachant à peine faire le signe de la Croix. Et, ma bien chère Sœur, il me semble que saint Vincent, du haut du Ciel, bénit cette œuvre, lui qui de son temps sut si bien en faire accepter une semblable aux Dames de la Charité ! Qu'il inspire aujourd'hui encore à quelque bonne âme de nous venir en aide ! Quant à abandonner ces pauvres petites créatures, ce n'est pas plus possible ici qu'en Chine ; écoutez ce qui se passe sous nos yeux : il y a quinze jours, on a trouvé un de ces petits êtres dans les latrines ; un autre a été rejeté sur le rivage, noyé de la veille. La semaine dernière, on nous a apporté un pauvre petit garçon que l'on avait arraché à grand'peine des mains de sa mère, qui voulait absolument le jeter dans le cloaque : étant une servante grecque-schismatique, elle se souciait fort peu d'ajouter un second crime au premier ; mais heureusement une femme *chrétienne* (1) l'en a empêchée. La même semaine, une petite fille qui avait tout au plus quinze jours nous a été apportée : la mère avait essayé à plusieurs reprises de l'étrangler ; mais, en ayant été empêchée par des voisins charitables et bons chrétiens, elle a pris la fuite, abandonnant ce pauvre petit être dans sa chambre. A ces détails qui navrent le cœur, je pourrais en ajouter quantité d'autres. Depuis le commencement de cette œuvre, nous en avons recueilli 288. Ce sont autant d'enfants arrachés à la mort : déjà plusieurs chantent dans le Ciel les louanges de Dieu, étant morts peu après avoir reçu le saint Baptême. D'autres sont placés ; il nous en reste habituellement cinquante pour lesquels nous payons 10 francs par mois, outre les vêtements :

(1) *Chrétienne* signifie *catholique*, ou véritablement chrétienne ; titre que les Orientaux catholiques refusent généralement à ceux qui sont engagés dans le schisme ou l'hérésie.

nous avons bien raison de compter sur la Providence pour l'avenir. Je pense qu'elle ne nous fera pas plus défaut que par le passé, et, s'il le faut, j'irai volontiers tendre la main de porte en porte pour ces pauvres enfants abandonnés, que j'aime d'autant plus que leurs mères se sont montrées plus cruelles à leur égard.

Vous seriez touchée si vous voyiez tout ce que mes chères et bonnes Compagnes font pour me procurer quelques ressources afin de payer les nourrices, et comme elles partagent mon affection pour eux.

Je n'ai point besoin de vous prier de nous recommander, ainsi que nos œuvres, à Notre-Seigneur : ma confiance en vous est entière.

Veillez agréer les respects et l'affection de toute la petite Famille de Beyrouth, et me croire, ma chère Sœur, votre très-humble et reconnaissante

Sœur GÉLAS,

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

La même à une autre Sœur de la Maison-Mère.

Beyrouth, 12 mars 1870.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Permettez-moi tout d'abord de vous faire part de nos inquiétudes : qu'est-il donc arrivé? Voilà deux courriers, et

point de lettres de Paris!... Seriez-vous tous morts? ou le Frère qui porte les plis aurait-il manqué le courrier? Nous ne savions que penser. Ici, l'on voulait presque boudier et ne plus écrire à personne. Pour moi, je connais trop votre bon cœur pour craindre un oubli de votre part; aussi pensai-je que nos lettres étaient restées dans un casier du Ministère. Enfin, aujourd'hui, voilà ces inquiétudes dissipées; nous recevons une de vos bonnes lettres; puis nous pouvons constater que nous sommes toujours l'objet de vos bienfaits : aussi soyez assurée de notre vive gratitude.

Maintenant je vais vous donner de nos nouvelles : savez-vous, ma chère Sœur, que nous avons eu des craintes sérieuses? Pendant que vous avez un hiver des plus rigoureux, ici, nous avons eu plus qu'un printemps : point d'hiver; une chaleur excessive, un vent brûlant du désert; point de pluie, et par suite une sécheresse désolante; par-dessus tout, la visite des sauterelles. Tout le monde était dans la consternation, et tout naturellement je n'étais pas la moins inquiète; car vous savez que c'est chez nous que se fait le pain pour les trois Maisons : aussi, prévoyant la cherté de tout, et surtout de la farine, j'ai tout de suite télégraphié à Marseille, pour en avoir une provision; j'ai aussi écrit à Alexandrie; en un mot, nous avons pris nos précautions. Cependant le bon Dieu a eu pitié de nous; la pluie est venue nous rendre la paix et nous donner de l'espoir pour la récolte; les sauterelles ont été chassées par le vent; mais elles pourraient bien revenir, comme cela arrive, lorsqu'elles n'ont pas été refoulées dans la mer... Mais il a fallu d'abord fléchir la justice divine : aussi notre ville offrait-elle, ces dernières semaines, un spectacle bien touchant ! Les Turcs ont, les premiers, commencé les prières publiques pour demander la pluie; ils se sont réunis sur une place, proche de notre maison; là, ils ont fait une procession : le Pacha et le Consul français étaient à la tête : les Maronites, les Grecs-catholiques, tous ensemble

priaient, formant des groupes, selon chaque religion : nous ne nous y sommes point mêlés, comme vous le pensez bien ; mais nous avons prié chez nous.

Ces prières n'ayant point apaisé la justice divine, les Chrétiens ont exposé le Saint-Sacrement dans toutes les églises, pendant trois jours, et les Turcs ont joint la pénitence à la prière, et ont donné une grande manifestation de leur foi : le Pacha s'est transporté à la campagne ; là, il a bêché la terre, en signe d'humiliation. Puis il a ordonné un jeûne de trois jours, et malheur à qui aurait enfreint cette loi ! il aurait payé son infraction par la prison ou par des coups de verge.

Je vous quitte, ma chère Sœur, j'aurais encore bien des choses à vous dire, mais je crains de manquer le vapeur.

22 mars. — Je viens tenir la promesse que je vous fis, il y a à peine quelques jours, de vous donner des nouvelles du terrible fléau dont nous étions menacés. Hélas ! ma chère Sœur, la crainte du retour des sauterelles n'était que trop fondée ; elles sont revenues ; les précautions que nous avons prises n'ont pas été inutiles ; car la cherté des vivres et surtout de la farine a été telle, que Beyrouth était menacé de la famine. Ces redoutables sauterelles ne laissent pas un brin d'herbe là où elles passent ; aussi quelle douleur à leur approche !... Vous ne pouvez vous faire une idée de ce fléau ; c'est une nuée de sauterelles tellement compacte, qu'elles obscurcissent le soleil ; le ciel devient sombre ; vous levez les yeux, vous demandant ce qui va arriver, et vous voyez s'abattre peu à peu ce nuage destructeur, qui dévore tout en un instant. Tout le monde est dans la consternation ; on sonne les cloches, dans les campagnes, pour réunir le peuple à l'église ; les hommes sont atterrés ; les femmes crient, pleurent, et ont les cheveux épars en signe de désolation. Au milieu de ce vacarme, les autorités donnent des ordres pour ramasser les sauterelles ; chaque individu est obligé,

sous peine d'amende, d'en recueillir tant de kilos, afin de les empêcher de déposer leurs œufs, ce qui perpétuerait cette calamité.

Mais, ma chère Sœur, bénissez la divine Providence avec nous; admirons ensemble le soin que Dieu prend du bien des pauvres! Notre jardin, qui nous est d'une grande ressource, est tout près de celui des Dames-de-Nazareth. Ces Dames ont eu des sauterelles en telle quantité, qu'elles avaient soixante-quinze hommes occupés à les ramasser, tandis que notre bon vieux jardinier français, homme de foi, qui avait eu la précaution de se munir d'une bouteille d'eau bénite, pour asperger son jardin, ramassait tranquillement ses légumes; ainsi, grâce à la bonne inspiration que sans doute Dieu lui a envoyée, nous n'avons eu jusqu'ici aucun dégât; les sauterelles ont respecté choux, carottes, salade, dont elles sont si friandes, et se sont éloignées de notre jardin, sans y toucher. Aujourd'hui une pluie abondante et froide réjouit tous les cœurs; elle nous permet d'espérer au moins l'éloignement des sauterelles, si elle ne détruit pas leurs œufs. Depuis vingt-deux ans que je suis ici, c'est la seconde fois que je vois ce terrible fléau; il a été suivi la première fois du choléra: espérons qu'il n'en sera pas de même, cette fois-ci.

Nous sommes bien assez coupables pour être punis: la franc-maçonnerie se propage d'une manière effrayante; mais il y a encore heureusement de bien bonnes âmes qui prient pour apaiser la colère de Dieu.

Toute la petite Famille va bien; elle vous offre ses salutations respectueuses. Veuillez être mon interprète auprès de nos vénérées Supérieures, pour leur offrir mon profond respect, et vous, ma chère Sœur, agréez, etc.

Sœur GÉLAS.

l. f. d. l. c. s. d. p. m.

ABYSSINIE

*Lettre de M. PICARD, missionnaire, au Frère GÉNIN,
à Paris.*

Kéren, le 15 janvier 1869.

MON BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Votre lettre datée du 12 novembre, je l'ai reçue, le 9 janvier. Je vous remercie de toutes les bonnes nouvelles que vous me donnez. Parlez-moi toujours le plus que vous pourrez de la Maison-Mère et de ceux qui la composent : vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. Les nouvelles de famille sont si rares, et, par conséquent, si précieuses ! La charité, qui en est le fond, tout en embaumant le cœur, le fortifie et fait éprouver une de ces joies douces que ressentent seulement ceux qui, dans les pays lointains, travaillent à la Vigne du Seigneur.

Quoique le plus petit de tous et le dernier, je viens vous prier d'être l'interprète de nos sentiments de reconnaissance et de gratitude pour toutes les personnes qui ont participé à la bonne œuvre dont Monseigneur Bel, de si heureuse mémoire, nous avait chargés. Je crois qu'on ne peut mieux employer nos aumônes qu'à former des élèves, pour servir le Seigneur Jésus et faire connaître Marie. Les prières, les vœux et les supplications de ceux qui rentreront dans

le sein de la Sainte-Église, notre Mère, accompagneront leurs bienfaiteurs, tant sur cette terre d'exil que dans la terre des vivants, notre véritable patrie.

A votre tour, vous voulez quelques nouvelles de famille : eh bien ! soyons généreux pour notre dévoué Frère Génin. Vous n'ignorez pas sans doute le voyage de M. Delmonte à Adoua, son accueil favorable par le Prince Kassa, et son heureux retour à Massaouah, après trois mois d'absence. Il faut que nous allions nous établir à Adoua et à Gondar, afin d'attaquer le monstre par la tête. Tout le monde nous craint : les Schismatiques, les Musulmans, les Protestants eux-mêmes ; à tous nous disons : Observez les commandements de Dieu et de l'Église ; fuyez le péché, soyez purs, soyez humbles. Langage simple, mais relevé, puisqu'il vient d'en haut. Nous sommes, comme il est dit de Notre-Seigneur, *tamquam potestatem habens*. Le peuple nous désire ; mais les Prêtres ne nous veulent pas, parce que nous ne vendons pas les Sacrements : nous avons reçu *gratis*, notre mission est de donner *gratis* ce que Dieu nous a confié. Il faudrait une chose en Abyssinie : la paix et la tranquillité. Le souvenir de NN. SS. de Jacobis, Biancheri et Bel n'est pas éteint ; espérons que, plus heureux que nous, ces Apôtres du Seigneur intercéderont efficacement auprès de Celui qui peut *changer les pierres en vrais enfants d'Abraham*.

La Mission de Kéren va tout doucement. Les rapports fréquents que nos gens ont avec les Musulmans arrêtent le progrès de l'Évangile. Depuis Kartoum jusqu'à Massaouah, tous les peuples, sur les bords de la mer Rouge, ont les mêmes usages, les mêmes habitudes. Le Musulmanisme ne détruit pas le mal ; il ne fait que l'approuver et le sanctionner, s'il est possible. Les Musulmans laissent à tous ces peuples leurs usages touchant la naissance, les mariages, les enterrements, usages que nous, Catholiques, devons tâcher

de détruire peu à peu, avec du temps et de la patience, comme opposés aux Commandements de Dieu et de l'Église.

[Un mois plus tard, le même Missionnaire représente en ces termes les épreuves ménagées à ce peuple, dans un but de salut :]

Le lion, cette année, fait assez de ravages. Il a blessé gravement un homme que nous avons baptisé, et, quelques heures après, il est allé dans la véritable patrie. Quelques jours plus tard, deux lions ont tué trois vaches, et une autre fois, deux autres. On ne veut pas nous écouter, et Dieu frappe. Les Turcs font encore tous leurs efforts pour s'emparer du pays.

[Bientôt une perte sensible ajoutait aux désastres de cette Mission si éprouvée :]

La mort vient d'éclaircir nos rangs et d'enlever à notre amour le bon M. Delmonte. Ce cher Confrère avait passé près de dix ans en Abyssinie ; il en connaissait les usages et les mœurs. Il nous semblait qu'il était appelé à diriger la barque de la petite famille d'Abyssinie, lorsque le divin Maître l'a appelé à lui, pour le récompenser et lui accorder le salaire promis aux bons ouvriers. Dieu soit loué de tout ! Dieu, mon cher Frère, veut nous faire mettre toute notre confiance en lui seul. Nous sommes comme au temps de Monseigneur de Jacobis : nous sommes tous nouveaux ; moi, je suis le plus jeune, et cependant le plus ancien dans ce pauvre pays. J'espère que c'est maintenant Dieu qui fera son œuvre, sans nous et par nous, si nous l'aimons bien et le servons fidèlement. Vive Jésus ! mon cher Frère, vive sa sainte Croix ! Vous voyez que nous en avons notre part. La santé de M. Delmonte me paraissait depuis longtemps épuisée : son long séjour à Massaouah, où quatre mois de l'année la chaleur est assez forte ; le grand nombre de voyages qu'il a faits pour visiter la Chrétienté ; un voyage entrepris ensuite à Kéren, tout a précipité sa fin. Il est mort, le 19 mai,

à trois heures et un quart du matin, muni de tous les Sacraments de notre Mère, la Sainte-Eglise. Ses cendres reposent dans notre église de Saint-Michel de Kéren.

Pendant que nous étions plongés dans le deuil et la tristesse, il nous arriva des lettres qui nous disaient que Hébo et Saganaiti avaient été ravagés par les soldats abyssins. Nouveaux obstacles, ce semble ; mais pas du tout : Dieu a ses desseins. Les Prêtres abyssins s'étaient un peu séparés de nous, en ne voulant pas accomplir les œuvres de Saint-Vincent ; ils viennent de recevoir une juste récompense de leur ancienne révolte contre Monseigneur Bel, d'heureuse mémoire : une petite épreuve fait du bien. La Croix n'a-t-elle pas sauvé le monde ?

Après la mort de M. Delmonte, le digne M. Touvier s'est rendu à Massaouah pour arranger le tout pour le mieux. Nous étions ici, à Kéren, avec le Séminaire, où l'ouvrage ne manque pas. Nous avons fait le mois de Marie de notre mieux. Tous les soirs, j'ai fait une petite instruction à nos Séminaristes, et le bon Frère Cazeau a exercé les enfants, leur a appris plusieurs cantiques, et tous ensemble nous publions les louanges de notre bonne Mère.

Adieu, bien cher Frère, courage et résignation dans les épreuves qu'il plaira au bon Maître de vous envoyer ; ce sont des épines qui seront changées en or pur dans la Jérusalem céleste.

Priez bien pour nous ; nous ne vous oublions pas. Priez aussi, afin que le nouveau Vicaire-apostolique vienne bientôt, et que les œuvres de Dieu se continuent.

Votre dévoué et reconnaissant Confrère,

PICARD,

I. p. d. t. l. m.

Lettre du même à la Sœur PEYRÉMOND, à Alexandrie.

Kéren, le 20 juillet 1869.

BIEN CHÈRE SŒUR,

La Grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Il faut donc que ce soit toujours moi qui rompe le silence. Voilà la quatrième lettre pour la bonne Sœur Peyrémond; pas de réponse : patience ! tout arrivera à la fois, et puis, vous le savez bien, Dieu soit béni de tout ! Vous ne m'oubliez pas auprès du bon Sauveur et de notre auguste Mère Marie. Tâchez d'obtenir ma conversion, afin que je puisse mieux, et avec plus de profit, travailler au salut des pauvres Abyssins.

Quelques petites nouvelles pour réjouir votre bon cœur, et vous remercier de tout ce que vous faites pour votre pauvre serviteur : je viens d'apprendre que le paquet que vous m'avez destiné vient d'arriver à Massaouah; prochainement, je pense le recevoir à Kéren. Non contente de faire cela, vous avez encore eu la bonté de m'expédier un sac de voyage, etc. On dirait qu'une âme bienfaisante vous a raconté mes besoins, et aussitôt vous vous êtes hâtée d'y pourvoir. Ne savez-vous donc pas que nous sommes les privilégiés du bon Sauveur ? Merci, que Jésus et Marie vous le rendent au centuple !

Vous avez appris la mort du bon M. Delmonte. Il faut toujours baiser la main qui nous frappe, et dire : Mon Dieu, que votre volonté soit faite, et non la nôtre ! Tout le monde va bien ici. Maintenant, nous faisons des vœux pour que Dieu inspire bien nos Supérieurs, afin qu'ils nous envoient

un bon et saint Vicaire-apostolique. L'excellent M. Touvier est déjà à l'œuvre. Par sa science et sa vertu il rendra de grands services à cette Mission. Dieu nous frappe pour mieux faire son œuvre. Qu'il en soit à jamais béni !

Nous sommes à Kéren avec le Séminaire. M. Touvier a commencé son œuvre par nous mettre à l'abri de la pluie. Les années précédentes, c'était un torrent, une inondation perpétuelle. Ce bon Confrère aurait voulu faire la même chose pour l'église, que M. Leoncini avait fait réparer. Mais il n'a eu ni le temps, ni les ouvriers, ni les matériaux nécessaires; force donc nous sera d'attendre que les pluies soient passées. Lorsque le temps le permet, ce qui arrive presque toujours, nous faisons l'office solennel, les saints jours du dimanche.

Le dimanche de l'Octave du Saint-Sacrement, la première procession solennelle a eu lieu peut-être en Abyssinie. Le Frère Cazeau avait fait un beau reposoir, derrière l'église. Vous auriez peut-être ri de notre modeste et simple autel de feuillage; mais le Dieu de Bethléem nous a bénis, et tout s'est passé pour le mieux. Nos Séminaristes chantaient avec le Frère. Quatre hommes portaient le dais et cent cinquante personnes escortaient le *prisonnier d'amour*, le Dieu de toute charité, jusqu'ici inconnu à ce pauvre peuple. Le jour de la fête de Saint-Vincent, nous étions plus nombreux, et la cérémonie a été plus complète. M. Touvier était de retour de Massaouah; M. Duflos était au lutrin avec le Frère Cazeau. M. Touvier a chanté la messe. Un enfant faisait le sous-diacre; votre serviteur, le diacre. La Fête de famille s'est terminée, le soir, par les Vêpres et la bénédiction du Saint-Sacrement. Je vous dirai aussi, pour votre consolation, que nous avons commencé à bénir quelques mariages. Parmi les enfants que nous avons baptisés, depuis peu, quatre sont allés en Paradis. Deux schismatiques sont rentrés dans le giron de l'Église; plusieurs sont convaincus, mais ils craignent leurs

parents ou l'exil. Espérons que nous aurons la liberté, et alors tout ira bien. Plusieurs paroisses demandent à se faire catholiques. Nous n'avons pas assez de Confrères. Priez Dieu d'envoyer des ouvriers à sa Vigne, et tout ira bien. Le nouvel Abouna ou Patriarche schismatique vient d'arriver en Abyssinie : nous espérons qu'il nous laissera tranquilles. *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?*

Adieu, bien chère Sœur ; saluez toutes vos Compagnes, ainsi que les bonnes Sœurs de la Miséricorde, et tous nos Messieurs, et, en particulier, M. Clauzet, mon compatriote. Nous nous recommandons tous à vos bonnes prières.

Votre tout dévoué en Jésus, Marie, Joseph et S. Vincent.

PICARD,
J. p. d. l. m.

Lettre du même au Frère GÉNIN.

Kéren, le 2 septembre 1869.

MON BIEN CHER FRÈRE GÉNIN,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Nous venons de recevoir les objets que vous avez eu la charité de nous envoyer : Dieu soit loué ! la réception de tous ces petits cadeaux a surpassé notre attente. Aussi, le lendemain, j'ai été heureux de dire une messe pour nos bienfaiteurs, me rappelant la parole de saint Vincent : « Que

la reconnaissance est un moyen d'obtenir de nouvelles grâces. » D'ailleurs, qu'est-ce que la vie du Missionnaire, sinon une vie de reconnaissance, de zèle et d'amour; de reconnaissance pour tous nos bienfaiteurs spirituels et temporels; de zèle pour notre sanctification; d'amour et d'immolation pour le salut des âmes? Merci donc, bien cher Frère. Continuez toujours de travailler pour l'Abyssinie; Dieu vous bénira, et vous ferez des heureux.

La Société biblique des Protestants répand partout des livres infernaux, écrits en dialecte Amarignia. Pourquoi ne pas leur tenir tête? Déjà j'ai distribué, tant au dedans qu'au dehors, trente-six exemplaires de la *Journée du Chrétien*. Le Consul de France, nos Séminaristes, des Européens habitant ces contrées, tous ont reçu ce livre avec plaisir : puisse-t-il profiter à leur salut et accomplir aussi le conseil de saint Bernard, qui nous exhorte à passer chacune de nos journées comme la dernière de notre vie! J'ai aussi distribué quelques Médailles et fait quelques instructions. L'occasion a été favorable. Trois ou quatre cents soldats de l'Hamazène sont venus dans le pays des Bogos; plusieurs m'ont demandé *Mariam Denguel*, Marie-Vierge : c'est ainsi qu'on appelle la Médaille de l'Immaculée-Conception. Je me suis fait un bonheur de la leur distribuer. Avant la distribution, je leur fis une bonne instruction sur le Symbole, les Commandements, les Sacraments; je leur dis que je suis venu pour eux, pour leur ouvrir le Ciel, pour leur en montrer la route; que je viens de Rome, Siège de Saint-Pierre et de ses Successeurs, source de tout pouvoir. Ils admettent parfaitement que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu parfait et homme parfait. C'est tout ce que je veux. Après avoir parlé, tous me remercièrent et se dirent entre eux : « Tout cela est vrai, c'est bien là la vérité. Mais d'où vient que nos Prêtres ne nous disent jamais rien? ces Français sont bien savants. » Puis ils se retirèrent, après m'avoir baisé la main et reçu la précieuse Médaille. Daigne

cette bonne Mère nous donner bientôt un bon roi, afin que nous puissions aller faire connaître son divin Fils et envoyer quelques âmes au Ciel !

Vous savez sans doute que l'Abyssinie vient de recevoir son Évêque cophte-schismatique. Disons un mot de ce fameux personnage. L'Évêque, dans ce pays, a presque un souverain pouvoir sur les peuples par ses excommunications : il est ce que le Pape était au moyen âge, chez nous. Cependant je crois que Théodoros lui a fait perdre un peu de son prestige. Le nouvel Abouna part donc du Caire, se rend à Suez, sur un vaisseau du Vice-Roi d'Égypte et arrive à Massaouah. Aussitôt il dépêche des gens vers Kassa, qui avait donné trente deux mille thalers pour l'acheter ; ce prince envoie aussitôt des mulets et des gens en grand nombre pour escorter et lui amener le Prélat cophte ; celui-ci, d'un caractère fier et hautain, reçoit les Abyssins avec mépris ; il leur dit publiquement qu'il est sujet égyptien et non abyssin ; qu'ils ont à lui obéir, sans quoi il verra ce qu'il a à faire. Par tous les villages où il passe, chacun se presse autour de lui, pour recevoir sa bénédiction, lui offrir des présents et pourvoir à sa nourriture et à celle de ses gens. A deux lieux d'Adoua, le prince Kassa, avec sa troupe, va au-devant de lui, reçoit sa bénédiction et l'accompagne jusqu'à la place du marché. Là, le nouveau Pontife donne l'absolution générale de tous les péchés qui ont été commis en Abyssinie : « Vous avez été pécheurs, dit-il, vous ne l'êtes plus aujourd'hui : Dieu efface vos péchés ; maintenant donc, commencez une vie nouvelle ; jeûnez, mariez-vous à l'Église et communiez. » Après ces paroles, auxquelles on a répondu par des cris de joie qu'on appelle *hélélta*, l'évêque s'est rendu à l'église du Sauveur du Monde, *Médehani-Alem*. On dit qu'il est allé voir ensuite Axum, où le prince voulait se faire sacrer roi : tout était prêt ; mais le Cophte a refusé, en disant qu'il fallait attendre ; que c'était à Gondar

et non à Axum qu'il voulait sacrer le Roi d'Éthiopie. On dit que le Prince a été mécontent de ce refus. Cependant, pour ne pas s'aliéner le Clergé et le peuple, il garde une apparence de bonté et de bienveillance pour le nouvel Abouna.

Vous savez que le prince Kassa a perdu sa femme, depuis dix mois : avant de convoler à de secondes noces, il a consulté l'Abouna ; celui-ci lui a répondu : « Prince, vous ne pouvez vous marier qu'avec une veuve, puisque vous êtes vous-même veuf, ou bien vous faire moine; » et quelqu'un a ajouté : « Afin que vous deveniez roi d'Éthiopie, au nom du Vice-Roi d'Égypte. » Vous voyez que cet Évêque n'est pas grand théologien.

La fête de la Croix approche, et l'on dit que Dezzeachi Gobazé, chef du pays Amara, doit passer le Tacaze, aujourd'hui grossi par les pluies, pour se rendre à Adoua et combattre le prince Kassa, qui était autrefois son vassal, et même son domestique. Gobazé vient de battre Guebra. *Médehani-Alem* s'est rendu à Adoua et y a répandu une terreur panique.

Le prince Kassa règne par la force. Gobazé possède tous les cœurs. Tous les principaux chefs du Tigré sont pour Gobazé. Qu'arrivera-t-il ? Qui vivra verra. Gobazé est ami des Français : il a écrit deux fois à M^{sr} Bel ; on n'a pas profité de son amitié, soit pour reprendre notre Maison de Goïla qu'on nous a déjà offerte deux fois, soit pour nous établir dans l'intérieur ; l'on craignait trop alors ; maintenant, si l'occasion se représente, on ne la manquera pas. Le bon M. Touvier est prêt à tout : d'ailleurs, si Dieu demande notre vie, pourquoi la lui refuser ? Priez bien pour nous, mon cher Frère, afin que Dieu arrange tout pour le mieux. Pour cela demandons un saint Vicaire-apostolique, et tout le reste ira bien.

Adieu, bien cher Frère, saluez tous nos chers Frères,

ainsi que nos Étudiants et nos Séminaristes; priez beaucoup pour nous; nous ne vous oublierons pas.

Votre tout dévoué en Jésus et en Marie,

PICARD,
I. p. d. l. m.

*Lettre du même à M. ÉTIENNE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,
à Paris.*

Kéren, le 3 septembre 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait.

Vos enfants de l'Abyssinie viennent de faire la retraite; pour cela, nous nous sommes tous réunis à Kéren. Dans ces jours de paix et de bonheur, nous avons beaucoup prié le Seigneur Jésus et son auguste Mère de vous conserver longtemps pour le bonheur et la prospérité de vos deux et chères Familles. Nous avons demandé aussi la conversion de la pauvre Abyssinie, et les moyens propres à atteindre ce but tant désiré.

La première chose qu'il nous faut, c'est un bon et saint Vicaire-apostolique pour être notre guide, notre père et notre soutien, au milieu des épreuves qu'il plaira au Seigneur de nous envoyer.

Les Protestants ne perdent pas leur temps; ils distribuent partout des bibles, des catéchismes où se trouvent des erreurs infernales. Nous avons beaucoup de bons livres qu'on

pourrait imprimer ; mais il nous faudrait un Frère imprimeur.

Ce serait rendre à la Mission et à l'Église de Dieu un service très-important. Quand nous ne posséderions un homme de l'art qu'un an ou deux, cela nous suffirait ; on instruirait nos Séminaristes et nos Prêtres, de manière plus tard à pouvoir se suffire. Daignent Jésus et notre bonne Mère Marie nous envoyer ce Frère, pour répandre partout de bons livres, qui seraient les avant-coureurs de la Mission et la bonne odeur de Jésus-Christ. Nous possédons l'imprimerie ; il ne manque que l'ouvrier, qui pourrait travailler presque huit mois de l'année, à Massaouah.

Un troisième point important, c'est de s'établir dans l'intérieur, coûte que coûte. Comment s'emparer d'une ville d'assaut, si l'on ne prend les moyens de l'attaquer ? Depuis dix ans, on a eu trop peur : nous n'avons rien à craindre ; les privations et les croix ne sont-elles pas le partage du Chrétien, et à plus forte raison du Missionnaire et de l'Enfant de Saint-Vincent ?

A Kéren, tout est en paix : le prince de l'Hamazène, pour honorer le Consul de France et faire amitié avec lui, vient de lui donner le gouvernement de ce gros village.

Notre église est en mauvais état : il faudrait la rebâtir avec de la chaux, et nous sommes pauvres ; mais le bon Dieu et saint Michel sont toujours riches. Le Séminaire est toujours à Kéren, parce que c'est toujours l'endroit le plus sûr et le plus commode pour les provisions de bouche.

Je suis seul à Kéren avec le bon frère Cazeau, qui s'occupe un peu de jardinage. Cette année-ci, nous avons eu beaucoup de pluie : M. Touvier a fait refaire toutes nos maisons, et a pu enfin nous mettre à couvert de la pluie. Nos Prêtres du Coullougouzai demandent des Confrères ; M. Touvier a jugé que le temps était propice. Il est parti donc, le 30 du mois d'août, pour se rendre à Massaouah, et de là conduire

M. Duflos à Hébo, où sont les cendres de M^{re} de Jacobis, pour continuer à instruire ces villages entièrement catholiques, et y attendre de nouveaux Confrères.

Les bonnes nouvelles font toujours plaisir à un Père; elles réjouissent son cœur, et le portent à bénir et à remercier le Seigneur, *de qui procède tout don parfait*; arrivons aux faits :

Le Consul de France vient de marier son fils adoptif catholiquement. Il a aussi fait baptiser six enfants *gallas* qu'il a délivrés et arrachés des mains des Musulmans. C'est un bon exemple. Puisse-t-il être imité et produire de bons résultats!

Un prince de l'Hamazène vient de nous écrire une lettre très-favorable; il nous appelle ses Pères, se recommande à nos prières et nous prie de le bénir. Le Consul de France a fait amitié avec lui, et le prince Oued Mikail lui a donné le gouvernement de Kéren, où nous sommes.

Depuis que je suis à Kéren, il est venu chez nous plus de deux mille soldats abyssins, pauvres soldats sans chef; je n'ai jamais manqué de leur faire un long catéchisme, surtout depuis que je possède le petit catéchisme en images, présent du bon frère Cazeau. Après l'instruction, je leur ai remis une médaille de Marie-Immaculée : puisse cette bonne et tendre Mère leur ouvrir les yeux et les faire rentrer bientôt dans le sein de notre Mère l'Église, pour qu'il n'y ait plus alors qu'un troupeau et qu'un Pasteur!

Toute la famille reste dans la paix et dans l'union : voilà ce qui fait notre force. Le bon M. Touvier a su gagner tous les cœurs. Nos Prêtres travaillent assez bien à leurs devoirs et procurent la gloire de Dieu. L'un d'eux a visité Gondar, a réconcilié plusieurs familles catholiques, a fortifié les autres, et a trouvé un grand nombre de gens qui nous désirent et nous appellent de tous leurs vœux. Que faut-il? La liberté; cesser d'emprisonner, et alors tout ira bien.

Le prince Kassa a appelé les Turcs pour combattre son compétiteur : c'est un fait inouï dans l'histoire d'Abyssinie. Le nouvel Abouna est, dit-on, très-porté à se fâcher; il veut faire beaucoup de réformes; il n'a pas été question de nous encore. Dieu soit loué de tout : Vive la sainte Croix ! c'est elle qui a vaincu le monde !

Adieu, Monsieur et Très-Honoré Père; nous prions tous que le Seigneur vous comble de ses faveurs, et vous conserve longtemps pour le salut et le bonheur de vos deux Familles bien-aimées.

Je suis, en Jésus et en Marie, votre fils très-obéissant,

PICARD,

I. p. d. l. m.

*Lettre de M^{sr} TOUVIER, Vicaire-apostolique de l'Abyssinie,
à M. ÉTIENNE, supérieur-général, à Paris.*

Massaouah, le 5 septembre 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt.

Vos enfants d'Abyssinie n'ont appris le nouvel et périlleux accès de cette cruelle maladie qui vous tourmente, que lorsque tout danger était conjuré, et votre santé, si chère à tous, à peu près rétablie; aussi nous n'avons pu unir nos voix aux prières nombreuses des deux Familles, que pour remercier la divine bonté d'avoir bien voulu, cette fois encore, exaucer les vœux d'enfants éplorés, et leur conserver un Père si ten-

drement chéri et si digne de l'être. Ces sentiments de reconnaissance, nous continuerons longtemps encore à les adresser au Ciel, afin d'empêcher le retour d'un malheur pareil à celui qui vient de nous menacer.

Nous venons de faire les exercices de la retraite annuelle. Nous étions tous réunis à Kéren, M. Léoncini lui-même s'y étant rendu de Massaouah. Cette réunion de famille nous a procuré à tous une bien sincère et bien douce satisfaction, et nous avons bien promis à Notre-Seigneur de faire, chaque année, ce qui dépendra de nous, pour nous procurer le même bienfait d'une retraite commune. A peine était-elle achevée, qu'il a fallu se séparer de nouveau. J'ai laissé à Kéren M. Picard et le frère Cazeau avec un Prêtre abyssin, qui enseigne provisoirement le *ghez* à un Séminariste. M. Léoncini est venu reprendre son poste ingrat de Massaouah, et je suis moi-même de passage dans cette Maison avec M. Duflos. Il m'est impossible de retarder plus longtemps le départ de ce jeune Confrère pour Hébo, où l'a fixé M. Salvayre. Je vais l'y accompagner, afin d'installer le moins mal possible cette nouvelle Maison de la Mission. Dès que le renfort que nous attendons de votre charité sera arrivé, je lui adjoindrai un Missionnaire. Jusque-là, je tâcherai d'y rester moi-même quelques semaines, et j'appellerai auprès de lui un Prêtre indigène, déjà façonné à nos usages, soit pour continuer à lui enseigner la langue, soit pour commencer à catéchiser avec lui ces populations ignorantes, et inaugurer ainsi le système de Mission qu'il est urgent d'établir dans ces villages déjà catholiques.

Le bon Dieu continue à faire ici son affaire sans nous. En voici plusieurs traits : — Nos Prêtres de l'Agamée, qui depuis plusieurs années vivaient mécontents, dans leur famille, et à peu près séparés de la Mission, ont répondu tout de suite à mon premier appel et sont venus me trouver à Kéren, au moment où je les attendais le moins. Trois se sont pré-

sentés, et les trois autres m'ont adressé une bonne lettre. Ce qui m'a surpris plus que tout le reste, c'est que leur démarche n'était pas intéressée, comme je devais le penser. Dieu en soit béni ! Ils sont rentrés tous dans la voie de l'obéissance, et se sont mis à ma disposition. Ainsi, par la miséricorde infinie de Notre-Seigneur, est à peu près atteint le premier but que je me suis proposé, à la mort de M. Delmonte : la réhabilitation et l'union de tous les Prêtres catholiques de la Mission. Il n'y en a plus que deux, dont la conduite passée demande une plus longue épreuve. L'un d'eux a fait la sainte Communion, le jour de l'Assomption ; c'est de bon augure ; l'autre n'a pas eu encore le courage de son Confrère, quoiqu'il se soit confessé ; tous les deux sont bien avec nous. Je ne cesserai de les poursuivre avec toute la charité que Notre-Seigneur m'a donnée pour les misères sacerdotales, encore que la Mission ne puisse pas espérer un grand secours de ces deux Prêtres, tant est grande la susceptibilité du peuple abyssin sur cette matière. Dans son opinion, un Prêtre dont l'indignité a été notoire ne peut plus, de sa vie, célébrer les Saints-Mystères.

Un misérable qui déshonorait la religion catholique, autant que le nom français, à la cour de Kassa, et qui nous nuisait de toutes ses forces auprès de ce Prince, vient d'être ignominieusement expulsé, et il débarrassera dès demain le sol abyssin de sa présence (1). A ce propos, il n'est peut-être pas inutile de vous dire que nous sommes environnés par ici d'une multitude d'aventuriers, tous plus misérables les uns que les autres et capables de tout oser. Nous les voyons quelquefois par nécessité, mais nous n'avons rien et n'aurons jamais rien de commun avec eux. Si donc quelqu'un se présentait à la Maison-mère pour parler de nous ou pour faire n'importe quelle commission de notre part, à moins d'une

(1) Il vient de mourir subitement d'une congestion cérébrale.

autorisation formelle, spéciale et écrite du Supérieur de la Mission, on doit regarder toutes ces démarches comme autant d'impostures. Je vais communiquer la même observation à nos Maisons d'Alexandrie, parce que plusieurs de ces chevaliers d'industrie se rendent actuellement en Égypte.

Enfin l'horizon politique, qui semblait s'embrouiller, surtout à l'égard de notre Mission des Bogos, vient de se rasséréner tout à coup, et d'une manière que je n'aurais pas même osé désirer. Je crois vous avoir exprimé l'espoir qu'il n'y aurait pas grand'chose contre nous, mais j'étais loin de prévoir un dénoûment si prompt et si favorable. Le Chef actuel de toute la partie nord-est de l'Abyssinie, qui embrasse les Bogos et les autres tribus menacées par l'Islamisme, où je me propose d'étendre prochainement la Mission de Kéren, est un adversaire déclaré et terrible de l'Islamisme, un admirateur de M^r de Jacobis, qu'il a connu, un ami intime de M. le Consul de France et un protecteur sincère de la Mission. De plus, ce Prince ne peut qu'être affermi dans son Gouvernement héréditaire par l'arrivée au pouvoir suprême de Gobazé, ce qui est moralement certain. Ce Gobazé lui-même a recherché trois fois l'amitié de M^r Bel et de M. Delmonte, par des messages accompagnés de présents. Quoique nos Confrères n'aient pas osé répondre à ses avances, je suis sûr que ce Prince sera toujours le même pour nous, à cause de son union intime avec M. le Consul Munzinger, et de ses dispositions bienveillantes hautement manifestées pour la France. Quel que soit le souverain temporel qui domine, il semble que l'Évêque cophte est disposé à tenir les engagements qu'il a pris au Caire, avant de partir. Quand on l'interroge à propos des Catholiques : « J'ai bien assez à faire chez moi, » répond-il invariablement. Il cherche en effet à introduire certaines réformes, et il ne réussit guère qu'à s'aliéner les esprits. Enfin le chef particulier de Kéren est

M. le Vice-Consul lui-même, qui n'a accepté sa dignité qu'à cause de nous, et pour nous aider dans notre œuvre difficile. Je vais profiter de son influence et du secours efficace qu'elle nous procurera, pour relever notre pauvre église, que les pluies torrentielles de cette année ont à peu près renversée. En pleine retraite, nous avons été obligés d'ôter la réserve et de nous priver ainsi de la présence sacramentelle de notre bon Maître. Dès qu'il tombe un peu d'eau, il n'est plus ni décent ni sûr d'y célébrer la sainte messe; enfin il est impossible de la réparer, dans l'état où elle est. Ah! très-honoré Père, le doigt de Dieu est là; c'est un dernier châtiement que Dieu inflige pour de grands crimes et d'audacieuses profanations.

Voici un désir de M. le Consul Munzinger que je crois pouvoir vous exposer. Ce grand feudataire, Gouverneur de l'Hamazène et du Bogos, le Prince Oueld-Michail, dont je parlai plus haut, voudrait, avec la permission de son souverain, offrir quelques présents à l'Empereur des Français. Mais auparavant il croit devoir se ménager un accès favorable par l'intermédiaire du Ministère des Affaires-étrangères. M. le Consul a écrit dans ce sens à M. le Ministre, et il désirerait votre concours pour assurer la démarche d'Oueld-Michail. Le succès ne peut, en effet, qu'être très-avantageux pour la Mission, et si, au contraire, cela ne réussit pas, il serait difficile que nous n'en ressentissions pas un contre-coup désagréable. Cette affaire, d'ailleurs, se fera sans aucune solennité, et elle ne peut, ce me semble, avoir le moindre inconvénient. Si votre sagesse vous permet cette ingérence, qui n'en semble pas une, je ne doute pas, mon très-honoré Père, que vous ne rendiez un nouveau service à la Mission d'Abyssinie.

Tous les Confrères se joignent à moi pour vous prier d'agréer les respectueux hommages de notre filiale affection.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée-Mère,

Votre très-humble serviteur et tout dévoué Fils,

TOUVIER,

I. p. d. l. m.

Lettre de M^{cr} TOUVIER à M. SALVAYRE, à Paris.

Massaouah, le 7 septembre 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Par votre dernière lettre, datée de Smyrne, et que j'ai reçue avant-hier, j'apprends que vous êtes rentré à Paris, dans les premiers jours d'août. Il est bien temps, en vérité, que vous puissiez vous reposer un peu de tant de fatigues. A l'heure qu'il est, je suppose que vous plaidez les intérêts des pauvres Missions, dont vous connaissez les immenses besoins. Il me tarde d'apprendre de vos chères nouvelles.

Je vais profiter de la bonne disposition générale de nos Prêtres, pour essayer de les faire travailler, en réalisant les plans dus à votre initiative. Dans quelques jours, je conduirai M. Duflos à Hébo. J'aurais voulu attendre l'arrivée

des Confrères qu'on nous a promis, pour constituer cette nouvelle Maison. Cela m'est désormais impossible. J'ai la main forcée, soit du côté du Confrère, qui pense ne pouvoir vivre ailleurs, soit du côté des Prêtres, qui réclament impérieusement notre présence au milieu d'eux. M. Duflos commence à catéchiser en *amarigna*. Je lui adjoindrai un ou deux de mes Prêtres, et nous inaugurerons tout doucement les missions du Coulougauzay.

A Kéren, la stérilité continue; mais aussi vous comprenez que nous n'avons encore rien pu faire pour cette Mission. Le fils du Consul est marié catholiquement, et cette fois toute la maison est parfaitement en règle. On m'a demandé ce qu'il y avait à faire, et tout a été exécuté ponctuellement.

Les pluies ont été terribles, cette année, et nous en avons encore pour un mois. Le toit de l'église a été si mal fait, que tous les jours nous sommes dans l'eau. On ne peut y célébrer que rarement. Les murs commencent à s'écrouler; le mal est irréparable; il en faut une autre. Le toit de notre maison n'était pas mieux; j'ai eu le temps de le refaire.

Dès que je serai de retour, nous bâtirons deux petites cabanes dans les principaux centres de population des Bogos: l'une servira de chapelle, et l'autre, de pied-à-terre au Missionnaire. Les Chefs nous en ont déjà parlé. La tribu des Moussa, sur le point de se faire musulmane, nous a demandé un Prêtre. Elle nous appartenait autrefois, et son dernier Prêtre catholique est mort, il y a six ou sept ans, emportant l'estime et l'affection de tous. Quelques villages de l'Hamazène demandent aussi des Prêtres et se chargent eux-mêmes d'obtenir les permissions nécessaires. Tous ces lieux pourraient être facilement surveillés et évangélisés par la Mission des Bogos.

Je suis toujours bien content de mes enfants. J'ai acquis la certitude qu'ils ne sont pas vicieux, et qu'avec un peu de

bonté et d'énergie, on peut en faire quelque chose. Je voudrais vous parler aussi de Massaouah ; mais c'est difficile. J'attends impatiemment pour bien des choses sans doute, mais pour celle-là surtout, l'arrivée du Vicaire-apostolique.

Voici quelques nouvelles plus ou moins politiques : vous rappelez-vous ce que je vous ai écrit du massacre de Pawel ? cela était exact : il y a eu dix morts et quelques blessés. Seul, le domestique anglais que vous avez vu a échappé, sain de corps, mais très-altéré d'esprit. Le frère de Pawel et le frère de Madame sont venus, munis de quelques armes, ont obtenu de Kassa 3 ou 4,000 soldats de la pire espèce, les ont conduits sur la tribu coupable, l'ont enveloppée et massacrée à peu près tout entière. Ils ont donné les troupeaux à Kassa, en repassant à Adaoua. Ils sont repartis, l'autre jour, pleinement satisfaits.

Vous n'avez pas perdu de vue non plus, N..., le fameux Général. A peine rentré à Adaoua, il renvoya sa femme, se déclara schismatique devant Kassa, s'unit à une enfant à peine nubile et nous fit dès lors tout le mal qu'il put. Grâce à lui, nous étions au moment d'être ravagés et peut-être expulsés. Mais la justice divine ne tarda pas à se révéler. Dépouillé de ses gouvernements, chassé par le Prince, il a été reconduit militairement jusqu'à la frontière d'Abyssinie, puis remis au Consul de France. Celui-ci l'a fait conduire à Massaouah et lui a annoncé qu'il doit en sortir par le premier bateau. Hier, frappé d'un coup de soleil dans les rues de Massaouah, il est mort presque à l'instant. M. Léoncini est arrivé trop tard ; le cadavre vient d'être porté dans l'île, cimetière des Abyssins, aux frais du Gouvernement.

Pardonnez-moi, Monsieur et très-cher Confrère, une lettre si diffuse. Si vous y pouvez quelque chose, hâtez la venue d'un Vicaire-apostolique, s'il vous plaît, et voyez aussi si notre allocation peut suffire. Nous sommes bien à court, et

c'est encore une de mes peines, parce que je ne puis y remédier. Je reste, en l'amour de Jésus, de Marie et de S. Vincent,

Votre très-humble et affectionné serviteur,

TOUVIER,

I. p. d. l. m.

P. S. — A la dernière heure, une affreuse nouvelle : au moment où il sortait de Kéren, pour venir à Massaouah, M. le Consul Munzinger a été frappé par un assassin, notre voisin, le beau-frère de N.. Il a quatre balles dans le corps. Le docteur de Massaouah vient de partir, mais dans la persuasion qu'il n'y pourra rien. Je crains que M. le Consul ne soit perdu.

Lettre de M. PICARD au Frère GÉNIN, à Paris.

Kéren, le 15 octobre 1869.

MON BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Je pense vous faire plaisir en vous donnant des nouvelles récentes de l'Abyssinie. Daigne le Seigneur Jésus nous envoyer un Vicaire-apostolique, plein d'amour pour Dieu et animé de zèle pour le salut des âmes !

Jusqu'à présent le pays est assez calme, quoique les deux champions s'apprentent à se disputer, les armes à la main,

e titre de *Négus* ou Roi d'Abyssinie. On nous assure que le Prince Kassa, chef du Tigré, pour remporter la victoire, aurait appelé les Égyptiens à son service. Les Abyssins sont mécontents de cet appel ; pour se consoler, ils disent que les Français sont les protecteurs des Chrétiens, et qu'ils ne permettront pas aux Musulmans de rentrer dans l'Éthiopie chrétienne. Gobazé (1), chef de l'Amara, dit à ses sujets : « Ne craignez pas ; nos pères ont vaincu les Musulmans ; par la grâce de Dieu, nous saurons les mettre à la raison. » Le prince Gobazé a à son service une forte cavalerie et beaucoup de fantassins. Le nouvel Abouna, au lieu de pacifier les deux prétendants qui se disputent le titre de Négus de l'Abyssinie, ne fait que les irriter par ses excommunications et ses colères. Un moine vient de l'excommunier lui-même ; alors l'Évêque copte l'a fait comparaître devant lui, en disant : « Montre-moi tes lettres d'ordination. » — « Et toi, reprend le moine, montre-moi tes lettres d'Évêque. » Ne pouvant les produire, l'Évêque copte a usé de son droit du plus fort ; il a fait enchaîner le moine Tcla-Alpha. Ce dernier a été quatre ans catholique ; il est très-instruit et considéré comme un grand saint en Abyssinie. Un jour, se trouvant chez le prince Kassa, il a mis à *quia* le confesseur du prince, en le priant de lui expliquer ces paroles : « Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. » Il fut ensuite chassé de la maison du Prince.

Pour mettre un terme à ce scandale, le prince Kassa a appelé en concile tous les Prêtres du Tigré. Il avait deux affaires à juger : la première, que tout le monde doit embrasser sa religion, qui consiste à croire que le Fils de Dieu n'a pas été oint du Saint-Esprit, et qu'en Jésus-Christ il n'y a qu'une seule nature ; la seconde, que douze prin-

(1) Ce mot qui signifie littéralement : *Mon jeune homme*, est devenu le nom de ce petit Roi.

cipaux de ses chefs ont écrit à Dizziache Gobazé pour le prier de venir, ajoutant qu'ils étaient tous disposés à se mettre à son service. Kassa les a tous fait enchaîner; s'ils sont coupables, il leur fera couper la main droite; s'il ne peut trouver de preuves convaincantes, d'après le *Fetah Negest*, code des lois, il les renverra absous. Le plus grand ennemi des Catholiques vient de gagner la chaîne, pour avoir insulté l'Évêque cophte.

Le bon Dieu aime toujours à nous éprouver un peu : le Consul de France, après avoir passé trois mois à Kéren, y avoir fait amitié avec le prince de l'Hamazène et s'être attiré la sympathie générale du pays, a été frappé, le 28 septembre, vers cinq heures du soir, d'un coup de fusil. Ceux qui l'ont frappé sont des gens ennemis de tout bien, et que le Consul gênait dans leurs projets ambitieux. Tout le monde a été fort peiné de cet accident, surtout par rapport à un homme qui ne cherchait qu'à faire du bien à tous. M. le Consul est en convalescence, et nous espérons que ses blessures se cicatriseront vite, et que tout ira bien.

M. Duflos est dans le Coullougouzai, où il commence à travailler en apôtre. M. Touvier visite nos Chrétientés. Votre serviteur est à Kéren avec le Séminaire, le bon frère Cazeau, un Prêtre abyssin et le moine, maître de chant. M. Léoncini garde la procure à Massaouah. Il y a en ce moment à Massaouah beaucoup de marchands abyssins, par conséquent de l'ouvrage pour tous.

Adieu, bien cher Frère, saluez tout le monde de notre part; priez pour nous et faites prier, afin que le bien se fasse.

Je suis, en Jésus et en Marie-Immaculée,

Votre tout dévoué Confrère,

PICARD,
I. p. d. l. m.

Lettre du même à M. N., Prêtre de la Mission, à Paris.

Kéren, le 21 septembre 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Quelques échantillons de nos matières de controverse; mais commençons d'abord par *la piété qui est utile à tous.*

D'abord il nous faut mettre Dieu de notre côté, parce que, dit le grand Apôtre, *si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* et puis saint Vincent nous dit que *si nous faisons bien les affaires du bon Dieu, Dieu fera bien les nôtres*; c'est pour cela que nous tâchons d'introduire dans nos Maisons diverses pratiques de piété, comme le Mois de saint Joseph, le Mois de Marie, l'octave du Saint-Sacrement, la fête du Sacré-Cœur de Jésus, le Chemin de la Croix, tous les vendredis, et quelques autres. M^{sr} Bel, désirant beaucoup le salut des Abyssins, fit traduire les litanies de saint Joseph en *amarignia*, et chaque jour devant son autel, durant le mois qui lui est consacré, nous allons lui demander la conversion des pauvres Abyssins et la disposition favorable des Princes, dans les pays où nous sommes. Vous le savez déjà, tous les ennemis de la Mission, tous ceux qui ont cherché à faire du mal aux Catholiques ont reçu un châtiment exemplaire : il y a des exemples frappants qui nous montrent toujours la vérité des paroles du Sauveur : *Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

M^{sr} de Jacobis a introduit parmi nos Catholiques, et principalement parmi nos Séminaristes, les exercices du Mois

de mai, et même c'est à Marie que nous sommes redevables des douze mille Catholiques que possède la Mission.

Parler de Marie en Abyssinie, faire connaître et aimer cette bonne et tendre Mère, c'est un sûr moyen d'être écouté de tous ; aussi je vous assure que je ne manque jamais de dire quelques mots de Marie, de distribuer la Médaille miraculeuse, qui a produit déjà des fruits merveilleux, toutes les fois que j'en ai l'occasion. M. Delmonte a donné au Prince Kassa une belle statue de notre auguste Mère ; voilà un pied que nous avons déjà dans l'Éthiopie. Si jamais je vais à Axum, où se trouve notre Madone, je demanderai à voir la Bonne-Mère Marie.

Pendant le Mois de Marie, tous les jours, nous faisons une petite instruction en langue du pays sur les vertus et les privilèges de la Reine des Anges et des hommes : quelques cantiques terminent ces pieux exercices.

La joie règne dans tous les cœurs ; tout le monde est heureux d'entendre et de chanter les louanges de sa Mère. Nous lui demandons surtout de bénir les enfants de la catholique Éthiopie, et de faire que ce pays, qui l'honore encore, et qui lui est cher, rentre bientôt dans le bercail du bon Pasteur. Deux soldats abyssins, frappés de notre amour pour Marie, se sont fait instruire des vérités qui les séparent de nous, ont reconnu leurs erreurs, y ont renoncé, et sont devenus de vrais enfants de la Sainte-Église.

Une dévotion bien chère au cœur de saint Vincent, la dévotion au Sacrement adorable de nos autels, au Cœur-Sacré de Jésus, attire aussi l'attention de nos Abyssins. La fête de l'Octave, procession autour de l'église ; un petit reposoir, ouvrage du bon frère Cazeau ; tous les soirs, salut solennel ; tout a été mis en jeu pour montrer à ces pauvres gens que Jésus est le Pain des Forts, l'aliment quotidien du voyageur exilé, la force de l'Église, le Pain qui donne la vie éternelle. Daigne ce bon Maître, *ce Cœur qui a tant aimé*

les hommes, écouter nos prières et répandre ses bénédictions et ses lumières sur ceux qui sont assis à l'ombre de la mort!

La fête de Pâques parmi nous n'a pas passé inaperçue : trente communions pascales, vingt des gens de la Maison, et dix de Kéren. Cela est peu, sans doute ; mais, pour une première année, c'est déjà quelque chose, là où l'on n'avait jamais vu personne s'approcher de la Sainte-Table pour faire ses Pâques. Ajoutez à cela cinq mariages bénis, cinq petits enfants morts après avoir reçu le Baptême, plusieurs grandes personnes munies aussi de ce Sacrement, un grand nombre de Baptêmes d'enfants, les instructions et les catéchismes qui se font tous les dimanches : vous aurez l'ensemble du bien que nous tâchons de faire.

Dans le courant de cette année, plus de deux mille soldats de toutes les parties de l'Abyssinie sont venus dans ces pays pour lever le tribut ; ils se sont tous bien conduits ; nous n'avons jamais manqué de les instruire, toutes les fois qu'ils sont venus à l'église : comme ils aiment beaucoup la Sainte-Vierge et la Croix, ils n'ont pas manqué de nous en demander. J'ai été chargé de les leur distribuer ; pendant toute la journée, la chambre a été remplie de soldats. Avant de leur donner le petit trésor qu'ils sollicitaient, je ne manquais jamais de leur faire une bonne instruction sur les points principaux de notre sainte Religion ; pour cela, je me suis servi du catéchisme en images, que notre cher frère Génin m'a envoyé. J'insistais surtout sur le mystère de l'Incarnation : deux Natures en Jésus-Christ, une seule Personne ; l'Église de Rome, de Saint-Pierre, est la seule véritable, la seule qui ait les pouvoirs de lier et de délier, la seule où l'on puisse se sauver. Puis, je leur racontais l'histoire de leur séparation d'avec Rome ; ajoutant que nous étions envoyés par le Successeur de Saint-Pierre pour leur montrer la voie du Ciel. Tout le monde m'écoutait avec plaisir et intérêt ; ils me fai-

saient mille petites questions auxquelles je répondais de mon mieux. Plusieurs des Chefs ont voulu faire amitié avec nous, et nous ont baisé la main, en disant : « Pourquoi ne venez-vous pas chez nous, où vous seriez mieux écoutés que chez les Bogos ? Votre religion est la nôtre ; si l'Abyssin était libre, il serait bientôt catholique ; il craint la chaîne ou la confiscation de ses biens. » Espérons que Dieu arrangera bientôt tout pour le mieux.

On m'a rapporté que le Prince Kassa ayant donné à l'Évêque un très-beau domaine, celui-ci a fait payer aux fellahs le triple des autres : ils ont porté plainte au Prince Kassa ; celui-ci a écrit à l'Évêque d'user d'indulgence ; l'*Aboune* a répondu : « J'ai le droit de me mêler de tes affaires, et tu n'as rien à voir dans les miennes. »

Maintenant que nous connaissons les intentions de l'Évêque cophte, nous ne manquerons pas de distribuer, le plus qu'il nous sera possible, la Médaille miraculeuse, des chapelets et des Croix. Les soldats me demandaient souvent quelle est la véritable Église de Jésus-Christ ? Est-ce l'Église qui n'admet qu'une nature en Jésus, qu'on appelle *téouahado* (1), ou bien *tzagalidje*, qui dit que, par la nature humaine, Notre-Seigneur est devenu Fils de Dieu, par grâce, comme nous, ou bien enfin *karra*, c'est-à-dire que Jésus-Christ, se suffisant à lui-même, n'a pas besoin du Saint-Esprit, et par conséquent n'a pas été oint ? Je leur ai répondu que ces trois espèces de religions ou d'Églises sont égales ; qu'elles ne sont pas la véritable, celle de Notre-Seigneur et des Apôtres, et que, dans aucune d'elles, on ne pouvait se sauver, et que leur Évêque n'avait aucun pouvoir sur eux, puisqu'il ne l'avait pas reçu du Chef de l'Église, qui est le Successeur de Saint-Pierre, à Rome. Rien de plus clair, personne ne donne ce

(1) *Téouahado* est un mot sémitique avec une forme éthiopienne et signifiant unifié, et *tzagalidje* signifie *gratiz filius*, Fils de la grâce.

qu'il n'a pas : *Nemo dat quod non habet*. Ces pauvres gens, ignorant l'histoire, ne peuvent pas croire qu'un Évêque venant de si loin puisse mentir, et leur enseigner l'erreur. Les *Debtaras*, ou savants du pays, connaissent fort bien qu'ils sont hors de la voie qui conduit au salut. Le nom de M^{re} de Jacobis et sa doctrine sont connus de tous ; mais comment admettre deux natures, sans admettre deux personnes ? Comment le Chef de l'Église ne peut-il pas se tromper, puisque saint Pierre a renié trois fois son divin Maître ? Voilà les objections ; allez raisonner théologie avec ces pauvres intelligences : nous *plantons*, nous *semons* ; daigne le Seigneur y *donner son accroissement* !

Les pluies ont été abondantes : on craint dans le pays les fièvres, quoique Kéren soit un pays très-sain. Pour nous, nous sommes dans les mains de Dieu, et nous ne demandons qu'une chose : *Que sa sainte volonté soit faite* !

Adieu, Monsieur et très-cher Confrère, priez bien pour nous, afin que nous fassions toujours l'œuvre du bon Dieu ; de notre côté, nous ne vous oublions pas.

Je suis pour toujours, en Jésus et en Marie,
Votre tout dévoué Confrère,

PICARD,

l. p. d. l. m.

Lettre de M. DUFLOS, Missionnaire, à M. CHINCHON, Assistant, à Paris.

Massaouah, 15 avril 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Quelques jours après vous avoir écrit, je me rendis à Adéquié, où l'arrivée des ouvriers attendus d'Adoua pour

la construction d'une église rendait ma présence nécessaire. Après deux jours de discussion sur les conditions de la construction, ils acceptèrent ce qui avait été réglé par Monseigneur. Le plan une fois tracé, les travaux commencèrent. Près de la nouvelle enceinte gisaient, épars çà et là, les débris d'une ancienne église ou temple, bâti autrefois par les Grecs et détruit par les années. Il s'agissait de les transporter. Tous les habitants nous prêtèrent leur concours. Hommes, femmes, enfants, vieillards, apportaient les uns des pierres, les autres du mortier, de la paille, de l'eau ou du bois. Quatre colonnes restaient debout, à demi enfouies sous les décombres. Tous considéraient avec respect et admiration l'ouvrage des anciens ; mais ils ne pouvaient se décider à y toucher. A toutes mes paroles et exhortations, ils répondaient : « Père, nos ancêtres étaient forts, nous sommes faibles, nous ne pouvons pas. » « Comment savez-vous que vous ne pouvez pas ? leur disais-je. Dites plutôt que vous ne savez pas et que vous n'avez jamais essayé. Nos pères étaient hommes comme vous, mais leur volonté était forte. Ils pouvaient, parce qu'ils voulaient. Vous, vous ne pouvez pas, parce que vous ne voulez pas. » Sur ce, je saisis une pioche ; en quelques minutes, j'en abattis une, et, considérant la pente rapide qui se trouvait près de moi, je fis un violent effort ; elle roula aussitôt aux yeux de tous. « Eh bien ! leur dis-je en souriant, tous réunis, vous ne pouvez pas ce que je puis tout seul ? » « La force de saint Michel est avec nous, répondirent-ils, Dieu le veut ! Dieu le veut ! » L'enthousiasme s'empara de tous et, en quelques heures, tout fut apporté.

Les travaux s'avançaient, lorsque tout à coup arrive un envoyé. Kassa est à deux jours de notre Mission. Il vient pour enchaîner nos Prêtres, brûler nos églises et nos maisons. L'assassin du Consul est déchaîné. Il marche à la tête d'un corps d'armée contre les Bogos. Voici le thème de

guerre que ce mauvais Prêtre, autrefois catholique, depuis notre ennemi et celui de notre Clergé, débite devant les soldats et les Princes : « Devant moi, Emnatou, Consul, Français, Prêtres, Catholiques, que tout périsse ! »

Araya, oncle du Prince Kassa, s'avance vers notre Mission. A cette nouvelle, je saute sur ma mule, et, suivi d'un domestique, je cours sur Hébo, laissant à Adéquié pour me remplacer le bon Prêtre, qui m'accompagne toujours. Apprenant que le Dedjazmatch ne sera près de nous que dans quatre jours, je fais cacher les objets les plus précieux de la maison dans le désert ; je conseille à tous nos Prêtres d'en faire autant et de s'enfuir. Sur ce, je retourne aussitôt à Adéquié régler les dernières affaires. Je n'avais avec moi, pour traverser ces déserts remplis de bêtes féroces, qu'un jeune enfant de dix à douze ans. Mais je n'avais pas le temps de songer à moi-même. Je n'avais de pensées que pour ces pauvres Prêtres, que j'aime tant, et pour nos Catholiques. Je priais le bon Dieu de les affermir dans la Foi et de prendre ma vie, s'il le voulait, pour sauver la leur. Trois jours après, j'étais de retour. Je voulais me rendre tout de suite auprès du Dedjazmatch. Mais les Prêtres me dirent que, pour suivre la coutume de l'Abyssinie, je devrais lui écrire auparavant. Voici la traduction de ma lettre :

*Lettre d'Abba Duflos, Prêtre français, au Dedjazmatch
Araya :*

« Bénédiction de Dieu !

« Protection de Marie !

« Je suis à Hébo, au milieu de la Mission catholique. Cette Mission n'est pas nouvelle. Elle fut fondée au temps d'Oubié par Monseigneur de Jacobis, dont le nom et les vertus sont connus de tous. J'espère trouver la joie dans ta

venue. Si tu veux me voir, j'irai à toi. Si tu m'aimes, je t'aimerai. Si tu me hais, je t'aimerai toujours, parce que j'ai quitté mon pays pour l'amour de l'Éthiopie. »

Voici la réponse :

Lettre du Dedjamatch Araya à Abba Duflos, Prêtre français.

« Comment vas-tu ? Es-tu bien ? Je t'aime. Et comment ne t'aimerais-je pas ? Tu es l'enfant d'Abouna Jacob. Je suis arrivé. Viens. »

Je me rendis aussitôt auprès de lui. Il me reçut avec tous les témoignages de l'affection la plus vive, me dit qu'il aimait beaucoup les Français, parce qu'autrefois il avait eu pour ami intime un de mes compatriotes du nom de *Théophile*. Il m'apprit que le Chef des Prêtres voulait lever le tribut sur nous, enchaîner ceux de nos Curés qui refuseraient de le payer et mettre à leur place des hérétiques. Le matin même, il avait reçu un des siens qui lui demandait des soldats. Par affection pour moi, il lui avait dit d'attendre. « Enfin, ajouta-t-il, j'ai écrit à Dedjatch Kassa. Il serait bon que tu allasses près de lui. » Je lui répondis que je désirais auparavant en écrire à M. le Consul. « Eh bien, répliqua-t-il, prépare tout pour ton voyage, ensuite tu iras. Pour moi, je voudrais t'aider, mais je ne suis qu'un serviteur. S'il veut que tu demeures, tu demeureras ; que tu enseignes, tu enseigneras. S'il veut enchaîner tes Prêtres, tu discuteras avec lui. J'attends une réponse de sa part ; reviens dans quelques jours, et je te dirai ce qu'il en est. »

De retour dans ma Mission, je reçus une lettre de M. Léoncini, qui m'apprenait que M. le Consul se rendait auprès de Kassa. J'en fus tout rempli de joie. Dès lors, je pensai que mon voyage était inutile et qu'il suffisait d'écrire

au Consul. Je le fis, et, au jour indiqué, je retournai auprès d'Araya pour lui apprendre mon changement de résolution et écouter la réponse du Prince Kassa. Il me reçut mieux encore que la première fois; il me fit asseoir auprès de lui, au milieu d'une foule de Princes qui m'entouraient, et commença à m'interroger. « Celui-ci, » dit-il en me montrant le Chef qui l'année dernière a dévasté notre Mission, « celui-ci est bien méchant? » Son but, en m'interrogeant, était de voir si je craindrais de dire en la présence du coupable la vérité, que j'avais dite en son absence. « Prince, lui répondis-je, l'année dernière, Hébo, après avoir donné le tribut, a été dévasté; les ornements de l'église ont été enlevés; la pierre sacrée sur laquelle on offre si souvent le Saint-Sacrifice a été brisée. Quand on a la foi, on n'agit pas ainsi. Maintenant, Prince, je n'y étais pas; je n'ai pas vu qui était à la tête de l'expédition. » Il parut content de cette réponse ferme. Il continua : « Mais, si tu ne l'as pas vu, tu as du moins entendu prononcer son nom. » — « Oui, Prince; j'ai entendu dire que c'était le Fitaorari Léouté. » — « C'est moi, repartit ce Chef. Il est vrai, ajouta-t-il, que nous avons pillé un peu dans le village, et que nous avons enlevé quelques chapelets dans la maison des Prêtres; mais, me hais-tu pour cela? » — « Si vous avez offensé Dieu, répliquai-je, je hais votre péché; mais votre âme, je l'aime et je l'aimerai toujours de tout mon cœur. »

Araya m'interrogea ensuite sur les choses de la foi. En Abyssinie, ils craignent de dire que Notre-Seigneur est né, de peur d'être forcé d'admettre la nature humaine. « Le Christ est-il né ou n'est-il pas né? » me dit-il. « Prince, lui répondis-je, je crois à l'Évangile. Les quatre Évangélistes me disent que Jésus est né de Marie. Je le crois. » — « Combien y a-t-il de natures en Jésus-Christ? » — « Prince, il y a deux natures en Jésus-Christ : la nature divine, parce qu'il est Dieu; la nature humaine, parce qu'il est homme.

Qu'est-ce que la nature humaine? » Ici, j'attendis un moment, tous m'écoutaient en silence. Comme il est impossible dans les langues éthiopiennes de traduire la définition scolastique des théologiens, parce qu'elles n'ont pas de termes correspondants, je continuai ainsi : « La nature humaine, c'est le corps ; c'est l'âme, sans la personnalité. Si Jésus-Christ a un corps, s'il a une âme, il a la nature humaine. — Jésus-Christ a-t-il un corps? — Oui, car l'Évangile dit que le Verbe s'est fait chair, qu'il est né, qu'il a eu faim, qu'il a eu soif, qu'il a été couronné d'épines, attaché à la Croix, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité, qu'il est monté aux Cieux. — Pouvait-il monter au Ciel dans sa divinité? — Non, parce que la nature divine est au Ciel, sur la terre, en tous lieux. Jésus-Christ a un corps, car dans l'Eucharistie nous recevons son corps, nous buvons son sang. — A-t-il une âme? — Oui, car dans plusieurs endroits de l'Évangile il dit : « Mon âme », comme par exemple au jardin des Oliviers : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* » Jésus-Christ a donc un corps, il a donc une âme, et, le corps et l'âme, voilà ce que nous appelons la nature humaine. C'est ainsi que les saints Pères se sont exprimés. Leur doctrine est la nôtre ; nous les recevons tous, et, ce qu'ils ont dit, nous ne craignons pas de le dire. Saint Cyrille d'Alexandrie nous dit, dans quatre de ses écrits, qu'il y a deux natures en Jésus-Christ : la nature divine et la nature humaine. Saint Grégoire de Nazianze nous dit aussi qu'il y a deux natures en Jésus-Christ : la nature divine, parce qu'il est Dieu, la nature humaine, parce qu'il est homme, et que ces deux natures forment une seule Personne, un seul Jésus-Christ Dieu et Homme.

Ils me laissèrent parler sans m'interrompre. Lorsque j'eus fini, le Dedjazmatch reprit : « Mais, que dites-vous des Anglais? Ils mangent la chair de lièvre, et vous aussi, je pense, vous la mangez en France? » C'était là une question

délicate. La coutume des Juifs a persévéré ici jusqu'aujourd'hui. Il ont horreur de la viande des animaux réputés impurs. Il s'agissait de ne pas blesser leurs préjugés et de dire la vérité. C'est pourquoi je répondis en ces termes : « Prince, celui qui ne mange pas la chair de lièvre fait très-bien. Car, dans ce pays, comme à Jérusalem, la chair de lièvre et la chair de sanglier engendrent très-souvent la lèpre. C'est pour cela, dit-on, que Dieu, qui était le Roi des Juifs et les aimait, comme un père aime ses enfants, avait interdit à son peuple la chair de ces animaux. Cependant, nous, nous ne sommes pas Juifs. Nous sommes chrétiens. Partout où les Apôtres trouvèrent établie la coutume de manger cette chair, ils ne l'abolirent pas. Nous, nous ne sommes pas plus sévères que les Apôtres, nous ne l'abolissons pas non plus ! »

« Quel est ton salaire dans ce pays ? » — « Prince, lui répondis-je, je ne suis pas ministre anglican. Les Anglais protestants ne viennent ici que par l'appât du gain. S'ils distribuent beaucoup de Bibles, ils reçoivent beaucoup d'argent. Pour moi, je n'ai que ce que m'envoient les Catholiques de France pour ma subsistance. Quand je n'ai plus de pain, j'écris et on m'expédie ce qui m'est nécessaire. Je ne suis venu ici que pour sauver les âmes. Pour elles, j'ai tout quitté : père, mère, frères, patrie. Les âmes ! voilà mon seul et unique salaire ! » Alors le Chef qui fixe le tribut pour chaque village, homme d'argent, véritable sangsue qui suce le sang du peuple et demande peu ou beaucoup, selon ce qu'il a reçu en secret auparavant, peu habitué à entendre ce langage, me posa cette question : « Mais, les âmes, où les trouve-t-on ? » — « Il est vrai, lui répondis-je, qu'on ne les voit pas, qu'on ne les touche pas comme l'argent, mais il n'est pas moins vrai qu'elles existent dans tous les hommes. Vous-même, vous en avez une, et, si vous ne la sauvez pas, elle sera damnée éternellement. »

Ensuite, il me questionna sur le jeûne. C'est peut-être la

seule pratique qui ait été conservée ici, dans toute son intégrité, comme aux premiers siècles du Christianisme. Celui qui ne jeûne pas est réputé impie et abominable. Le Royaume des Cieux est à jamais fermé pour lui. Aussi, tous, hommes, femmes, enfants, vieillards, sont inexorables sur ce point ; Roi, Princes, soldats, tous font de même. Araya me demanda : « Jeûnes-tu ? » — « Oui, Prince, je jeûne. » — « Manges-tu du beurre, du lait, du fromage ? car l'heure du souper est venue, et je veux te faire servir. » — Ici je fus très-heureux de parler la langue éthiopienne, qui, ne faisant qu'un temps du présent et du futur prochain, me permettait de répondre sans mentir et sans les scandaliser. Je repartis donc : « *Aibellam*, » ce qui peut se traduire de deux manières : « Je n'en mange pas, ou je n'en mangerai pas ! » Sur ce, un domestique arriva portant d'une main un bassin en cuivre, et, de l'autre, de l'eau. Je me lavai les mains. J'étais assis à terre sur un tapis, comme tous les Princes qui m'entouraient. La table fut apportée. Elle ne se distinguait en rien des autres tables abyssiniennes : un tissu de paille de la hauteur de trois palmes enduit de bouse de vache : voilà tout. Araya lui-même ne se distinguait en rien des autres Princes de l'Abyssinie. Il était couché sur une peau de vache, sous laquelle on avait placé quelques poignées de paille. Son oreiller était aussi de cuir. Un domestique arriva avec une corne d'hydromel remplie et se tint près de moi. Je reçus un *beryllé* de la main du prince. Il en prit un autre. Sans cesse il remplissait le mien avec le sien, signe de grande affection en Abyssinie. Le souper consistait en une espèce de bouillie de farine, assaisonnée de deux ou trois poignées de poivre rouge et de sel, avec la galette abyssinienne. Un domestique saisit d'une main une poignée de cette pâte, de l'autre, déchira un morceau de galette, le bourra, le roula et me le présenta. Je mangeai de bon appétit. Après avoir dit les Grâces, et avoir causé longtemps encore avec le Prince, il me dit ensuite que pour nos

Prêtres, je n'avais plus rien à craindre; mais que pour nos maisons et nos églises, il n'a pas encore de réponse du Prince Kassa et que je devais revenir de nouveau.

La troisième fois, il m'accorda tout ce que je lui demandais. Il fit alors tout ce qu'il put, pour me faire entrer dans l'affaire du tribut imposé au peuple; mais je refusai constamment de m'y ingérer. Maintenant, à part un peu de fatigue, tout va bien. Depuis un mois, je suis à mon quinzième ou seizième voyage, pour savoir des nouvelles, rassurer nos Prêtres, le peuple, etc., et vous savez par quels chemins je reviens à Adéquié.

Adieu, Monsieur et très-honoré Confrère, priez pour moi, je vous en prie.

Votre très-dévoué Confrère en J. M. J.

Ad. DUFLOS.

I. p. d. l. m.

AUTRICHE

Cracovie, le 11 février 1870.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait.

Depuis bien des jours déjà mon cœur ne me laisse pas de repos ; il veut que je partage avec vous les consolations que le bon Dieu lui donne, après les rudes épreuves par lesquelles il l'a fait passer, et c'est bien naturel. Si, dans la détresse, mon premier cri d'alarmes s'est dirigé vers vous, mon très-honoré Père, mon cœur sent aussi que personne mieux que vous ne partagera ses consolations, ses espérances, et c'est pour cette raison que, dans ce moment-ci, j'éprouve un vrai besoin de vous écrire ; car seul vous connaissez les difficultés et les souffrances au prix desquelles j'ai obtenu la situation actuelle des deux Familles, sur cette malheureuse terre de Pologne. Aujourd'hui cependant que je vois de quels résultats mes pauvres efforts sont couronnés, je suis comme pétrifiée devant Dieu, et mieux que jamais je comprends combien j'étais peu digne de cette belle mission, et surtout des grâces abondantes dont Dieu nous favorise. Car si, dans les dix années qui viennent de s'écouler, Dieu a fait pour nous des choses qui émerveillent tous ceux qui en sont témoins, j'entrevois déjà qu'il en fera de beaucoup plus grandes encore dans un avenir prochain, pourvu que la communauté continue à répondre à l'action de sa grâce. Quand je

pense que j'ai trouvé cette pauvre Province dans un état de vétusté matérielle et morale si extraordinaire, et qu'aujourd'hui je la vois déjà, sous ce double rapport, dans toute la vigueur d'une première jeunesse, cela seul est pour moi un vrai miracle. Et pourtant, il est bien vrai qu'il en est ainsi. A peine ceux qui sont à la tête du mouvement de régénération qui se fait dans le pays peuvent-ils s'orienter un peu, et déjà ils ont compris que nous sommes les auxiliaires les plus sûrs pour les aider dans ce travail de régénération. De toutes parts des témoignages nous arrivent, et sous peu les convictions produiront leurs effets. La conduite calme, régulière, juste, prudente et dévouée de la communauté, au milieu des divers événements que nous venons de traverser, a fixé l'attention du pays, et lui a attiré le respect et la confiance, et dès que les administrations autonomiques auront débrouillé leur situation, vous verrez le nombre de nos établissements grandir. Ce ne sera plus la noblesse, comme autrefois, qui fondera nos Maisons, mais les administrations du pays qui nous demanderont, à nos conditions ordinaires, bien préférables à celles que nous avons jusqu'à présent. Nous commencerons, selon toutes les apparences, notre nouvelle carrière de dévouement par le grand hôpital de Léopol. Hier, j'ai reçu une pièce signée par le Maréchal de la Diète de la province, qui est en même temps Président de la députation permanente ou délégation de la Diète, pour m'informer qu'en principe, elle a décidé que le grand hôpital de Léopol nous sera confié, et qu'elle a chargé un de ses membres de conclure le contrat avec nous, toutefois en se réservant le droit de l'approuver. Probablement donc, dès que le froid aura un peu diminué, ce Monsieur va arriver pour terminer les arrangements. Déjà nous savons que nos conditions ordinaires ont convenu à la délégation: ainsi, très-probablement, il ne sera question que du contrat ordinaire; ce qui m'ôte toute la

frayeur que l'entreprise de cet établissement m'aurait donnée, si nous avions dû nous charger de l'administration. Et quoique je n'aie pas devant moi le personnel nécessaire, cependant, comptant sur la Providence et sur le dévouement de nos bonnes Sœurs-Servantes pour la communauté, je me sens le courage d'aborder l'entreprise, et j'ai l'espérance qu'elle réussira.

Hier encore, le Conseil de la ville de Cracovie m'a envoyé un de ses membres, pour nous demander de vouloir bien nous charger de distribuer des soupes à cinq ou six cents pauvres. Déjà, cette semaine, il nous avait envoyé plus de mille francs pour vivres et charbon à distribuer aux indigents, et cela avec les démonstrations de la plus grande confiance. Vous comprenez, mon Père, combien nous sommes heureuses de nous dévouer à ces œuvres. Nos Sœurs, celles même qui sont infirmes, retrouvent du courage et des forces pour travailler ; car nous avons déjà commencé hier à distribuer de la soupe, quoiqu'en moindre quantité. D'autre part, j'ai reçu hier, de trois côtés différents, des secours en argent pour les pauvres, de personnes que nous ne connaissons pas. N'est-ce pas une providence extraordinaire ?

La semaine dernière, le directeur de l'hôpital Saint-Lazare est venu aussi, de la part de la commission chargée de la construction du nouvel hôpital-général, que l'on va bâtir pour sept cents personnes, me demander ce que nous désirons pour le logement des Sœurs, nécessaires dans un établissement de cette importance, m'assurant que la commission est disposée à leur donner un logement convenable : c'est aussi une marque de bienveillance.

Encore la semaine dernière, le Président du comité des salles d'asile de Cracovie est venu s'entendre avec moi pour la construction d'une nouvelle salle d'asile, dans le faubourg Casimir, pour laquelle M^{sr} notre bon Évêque Letowski a *fondé* deux de nos Sœurs. Comme la ville offre le terrain,

l'on tâchera de bâtir, en sorte que l'on puisse réunir une école de filles et un dispensaire pour les pauvres du quartier de la salle d'asile. Ce sera donc encore une Maison de plus à Cracovie ! Enfin, mon très-honoré Père, c'est ainsi que de toutes parts les témoignages de confiance nous arrivent, même des diverses localités de la province.

Si Mademoiselle N. nous donnait son jardin, la ville nous viendrait aussi en aide pour y établir un hôpital de convalescents, et, de plus, nous y aurions un jardin pour les récréations de notre nombreuse jeunesse, ce qui serait un très-grand bienfait.

Le rapport de l'OEuvre des pauvres-malades, pour 1869, malgré le petit nombre d'associés, est encore en progrès; notre recette s'élève à plus de 11,000 francs.

Nos classes vont bien; à l'examen semestriel qui a eu lieu, ces jours-ci, les enfants ont parfaitement répondu; l'inspecteur a été enchanté; les enfants aiment tant nos Sœurs, que, malgré les 25 degrés de froid que nous avons, ces jours-ci, les parents ne peuvent les retenir à la maison: deux cent soixante jeunes filles sont inscrites pour les catéchismes du dimanche. Le jour où nous avons distribué les récompenses semestrielles à celles qui avaient été les plus exactes, il y en avait deux cent dix, présentes dans la grande salle bâtie pour ces circonstances. Elle aurait pu en contenir à l'aise encore cent de plus. Ce jour-là, nous avons été frappés du progrès des enfants dans leur bonne tenue.

Le Ciel s'associe aux hommes pour encourager nos efforts. La bonne Providence, notre Mère douce et fidèle, continue de nous entourer de ses soins bienveillants. Nous en avons encore eu une nouvelle preuve, ces jours-ci. Contre toute attente, le Gouvernement russe vient d'envoyer la pension, échue au 1^{er} juillet dernier, pour toutes nos Sœurs arrivées de ce pays-là, même pour celles auxquelles on n'avait rien promis. Nous avons donc reçu d'un coup 5,165 francs, et,

au mois de juillet, nous recevrons encore au moins 2,800 fr. Jugez, mon très-honoré Père, de notre joie, pour un secours si considérable et si inespéré. Nous croyons que nous le devons, après Dieu, à l'influence du Secrétaire d'État, au Ministère des Affaires-étrangères à Vienne, personnage qui nous est très-dévoué, et aussi à celle du Gouverneur de la province de Volhynie, à qui j'avais adressé une pétition pour cela. Une rente de 40 roubles par an est donc assurée désormais à chacune des Sœurs, qui, à présent, loin d'être une charge matérielle pour la Maison, lui sont au contraire un secours.

Quant à notre situation financière, grâce à la protection de N.-D. du Sacré-Cœur, elle dépasse tout ce que nos espérances avaient pu concevoir. Nous mettons donc notre confiance en Dieu, et nous espérons qu'il nous aidera à sortir de tous les embarras. Toutefois il nous faudra encore bien des soupirs poussés vers le Ciel; mais j'espère qu'il ne nous abandonnera pas.....

La Maison de Saint-Vincent ne va pas moins bien que la nôtre; c'est à elle, je crois, qu'il est réservé de vous donner les plus douces consolations dans l'avenir. La grande régularité et le bon esprit de ces Messieurs, d'une part, puis la sage et pieuse conduite de leur Visiteur, d'autre part, ne peuvent qu'attirer sur cette Mission naissante les bénédictions du Ciel. Les six jeunes gens qui forment le Séminaire paraissent avoir une bonne Vocation. Les quatre Frères sont exemplaires, et ces Messieurs ne vivent que pour l'accomplissement de leur ministère sacré. Quant à M. N., c'est l'or de la Vocation en barre; c'est le type du Missionnaire, selon l'esprit de saint Vincent. Si toutes les difficultés de la position disparaissent d'une manière imperceptible, c'est à sa piété et à son humilité qu'on le doit.

Pendant que je vous écris, je reçois une lettre charmante du membre de la délégation de la Diète, chargé de faire le contrat de l'hôpital de Léopol. Il m'écrit, tout triomphant,

qu'il arrivera à Cracovie, la semaine prochaine, pour terminer l'affaire, et que, comme il y a seulement quelques changements de moindre importance à faire à nos conditions, il espère que nous conduirons la négociation à bonne fin.

Craignant d'abuser de votre patience, je termine cette assez longue lettre, mon très-honoré Père, en vous priant de nous bénir tous, et d'agréer l'assurance du très-profond respect, avec lequel je suis, en Jésus et en Marie Immaculée,

Votre soumise fille,

Sœur Marie TALBOT,

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

AMÉRIQUE DU SUD

BRÉSIL

Dans un des numéros précédents de nos Annales, on a tracé en quelques lignes l'éloge d'une quinzaine d'années de services rendus à la Petite-Compagnie, au Brésil, avec un dévouement exemplaire, par le nouvel Évêque de Rio-de-Janeiro, dont on va lire le sacre. L'amitié qui a inspiré ce récit exprime aussi les espérances que fait concevoir pour l'Église du Brésil la promotion d'un si digne Pasteur au siège de la Capitale de l'Empire.

SACRE DE M^{rs} DE RIO-DE-JANEIRO

(Extrait d'un journal brésilien.)

Les coups de canon du parc d'artillerie, placé sur le haut de la colline de São-Pedro, annoncèrent hier, par leurs joyeux retentissements, au point du jour, l'aurore d'une grande fête pour cette ville.

M^{rs} Pedro Maria de Lacerda allait être sacré Évêque de Rio-de-Janeiro : c'était un jour d'enthousiasme pour tous les Mariannais, dont il était chéri, pour ses nombreux élèves, et pour tous ceux qui accouraient d'Ouro-Preto et des autres

villes, dont quelques-unes sont à vingt, trente et même jusqu'à cinquante lieues de distance.

Vers neuf heures et demie du matin, lorsque M^{gr} l'Évêque de Marianna, avec son chapitre, se trouvait déjà à la Cathédrale, M^{gr} Lacerda sortit du Séminaire. Quel beau spectacle ! Il avait à ses côtés ses deux assistants, l'archidiacre Joachim Maximo de Rocha Pinto, docteur en théologie, et l'archiprêtre Felicio de Abreu Silva, Vicaire-général. Sa Grandeur était accompagnée de son maître de cérémonies et de son digne frère, M. le docteur Vicenti Maria de Paula Lacerda, ainsi que d'un grand nombre de personnes de haute distinction, et précédée d'un imposant cortège des professeurs du Séminaire et de cent quatre-vingts Séminaristes, tous en surplis, avec leur respectable Supérieur en tête. Sa Grandeur se rendit à la Cathédrale par des rues jonchées de fleurs et ornées de draperies. Lorsque Sa Grandeur approchait de l'église, Son Excellence M. le Président de la Province vint à sa rencontre, suivi de Messieurs les Chanoines et Chapelains de la Cathédrale.

On lui rendit alors les honneurs militaires d'usage. La garde d'honneur était composée des gardes nationaux de Marianna et d'agents de police, venus d'Ouro Preto, par l'ordre de Son Exc. M. le Président.

L'intérieur de la Cathédrale, qui offrait un magnifique coup-d'œil, était tout rempli de pieux fidèles.

La cérémonie solennelle commença vers dix heures et demie, et fut pleine de majesté, tant à cause de l'éclat des pompes liturgiques, que par la présence de tant d'illustres personnages.

L'Évêque consacrant était M^{gr} Antonio Ferreira Vicoso, nom à jamais mémorable, qui, comme une brillante épopée, demeure profondément gravé dans le souvenir de tous ceux qui le connaissent, et qui vivra éternellement dans les cœurs de ses diocésains.

Impossible de décrire les cérémonies augustes et si touchantes de cette solennité. La liturgie catholique est un trésor de poésie sublime. Le vrai, le bien et le beau s'y trouvent mêlés à profusion.

Il est impossible d'écrire sur de semblables sujets sans céder à l'enthousiasme : lorsqu'il s'agit du sacre d'un Prince de l'Église, tout est ravissant, surtout quand cette magnifique liturgie est exécutée avec la majesté et la dignité qui distinguent le Chapitre et les Chapelains de la Cathédrale de Marianna.

Des émotions si suaves ne se peuvent décrire. On peut les éprouver, mais non les rendre.

Heureux ceux qui les éprouvent !

Comme nous l'avons dit plus haut, l'Évêque consacrant était M^{gr} de Marianna. Sa Grandeur, malgré son âge avancé de quatre-vingt-deux ans, chanta la Messe pontificalement, voulant encore donner ce témoignage d'affection à celui qui était le troisième Chanoine de sa Cathédrale et le troisième de ses élèves, élevé à l'Épiscopat par l'imposition de ses mains vénérables !

Elle fut longue, cette belle cérémonie, car elle ne se termina que vers deux heures de l'après-midi. A mesure qu'elle avançait, elle devenait plus sublime, et les émotions qu'elle produisait dans les cœurs étaient plus douces. La prosternation de l'Élu, pendant le chant des Litanies, l'imposition du missel sur ses épaules, l'onction de la tête et des mains enveloppées dans des bandelettes de toile fine, la remise de la crosse et de l'anneau, l'offrande des cierges, des deux pains, la célébration du Saint-Sacrifice, faite sur le même autel et en même temps par les deux Évêques, la Communion avec la même hostie et au même calice, l'imposition de la mitre, l'intronisation de l'Évêque sacré par l'Évêque consécrateur sur le même siège, le souhait touchant *Ad multos annos*, trois fois répété par l'Évêque sacré, portant la mitre et le

crosse, agenouillé sur le marchepied de l'autel, devant le Consacrant, les baisers de paix, les accolades; tout cela était entremêlé de sanglots et de larmes d'attendrissement, de reconnaissance...

Voilà des choses qui ne peuvent se décrire; on les goûte, on les ressent, mais on ne peut les expliquer. Qui aurait pu entendre, sans se sentir ému jusqu'aux larmes, l'Évêque Consécrateur entonner solennellement le *Te Deum* aussitôt après l'intronisation du Sacré? On eût dit que toute la majesté de l'apostolat et tous les rayons de la gloire de l'Épiscopat se concentraient sur la personne de l'Évêque sacré, lorsqu'il était seul assis, dans la Cathédrale, sur le siège épiscopal, près du maître-autel, avec la mitre et la crosse, pendant que les voix du Clergé, chantant à Dieu les magnifiques paroles du *Te Deum*, montaient vers le Ciel, accompagnées des accords majestueux de l'orgue!

Et comment reproduire ces autres émotions, lorsque le nouvel Évêque se lève, descend jusqu'à la porte de l'église, donne pour la première fois la bénédiction épiscopale aux fidèles agenouillés, qui se disputent à l'envi la faveur de baiser les mains du nouveau successeur des Apôtres, lequel va continuer l'œuvre de Jésus-Christ et exécuter ses ordres, qui, depuis dix-neuf siècles, ont toujours triomphé des hérésies, des schismes et des persécutions?

Dans le chœur de la Cathédrale étaient Messieurs les Chanoines, revêtus de chapes, ainsi que plusieurs Curés et autres Ecclésiastiques également revêtus de chasubles, parmi lesquels se trouvaient quelques Missionnaires du Séminaire de Caraça, où Sa Grandeur M^{gr} Lacerda a fait ses études. Là se trouvaient encore, en surplis, les Chapelains de la Cathédrale; ainsi que plusieurs Ecclésiastiques, et une grande partie des Séminaristes.

En dehors du chœur étaient les autres Séminaristes, au nombre de cent quarante; S. Exc. M. le Président occupait

une place d'honneur, à l'entrée du chœur, et près de lui siégeaient son Secrétaire, le Chef de police et quelques Officiers supérieurs.

Toutes les autorités de la ville de Marianna étaient présentes. Les Sœurs de la Charité avec leurs nombreuses élèves, tant orphelines que pensionnaires, toutes les femmes de leur hôpital qui avaient pu venir, occupaient une tribune spéciale. Beaucoup de dames de la plus haute distinction, non-seulement de la ville, mais encore des lieux les plus éloignés de cette vaste province, voulurent assister à la cérémonie. De nombreux employés des Compagnies anglaises de l'exploitation des mines s'y trouvaient également.

Le frère de Sa Grandeur M^{gr} Lacerda occupait une place dans le chœur : ce fut lui qui versa l'eau, au lavement des mains, après la cérémonie de l'onction. Que se passa-t-il alors dans les cœurs des deux frères? le lecteur ne peut le comprendre.

A l'élévation de l'Hostie, l'artillerie placée à São-Pedro salua par des salves, et la garde d'honneur, postée en face de la cathédrale, salua également par trois décharges. Cet acte solennel de la foi militaire honore le soldat brésilien et console le cœur des Catholiques. Une démonstration semblable avait déjà eu lieu à l'occasion du sacre de M^{gr} l'Évêque de Ceará, ce qui prouve la foi de nos soldats.

Lorsque la cérémonie était sur le point de commencer, Sa Grandeur M^{gr} Lacerda avait envoyé, dans des plateaux d'argent, portés par des enfants de chœur, un grand nombre de Médailles de Marie-Immaculée, patronne de l'Empire : elles furent distribuées par un Chapelain en surplis, et acceptées avec bonheur, aussi bien par les Officiers que par les soldats. Lorsque la cérémonie fut achevée, d'autres Médailles furent réclamées avec empressement par ceux qui n'avaient pu être présents à la première distribution. Honneur au soldat brésilien, si catholique, et jamais plus digne

que lorsqu'il honore le Seigneur, Dieu des armées, le Maître des combats et des victoires, et l'auguste Mère de Dieu, que la Sainte-Église compare à *une armée rangée en bataille!*

Après ces belles cérémonies de la cathédrale, les deux vénérables Évêques, accompagnés de S. Exc. M. le Président, et suivis d'un nombreux cortège de personnes de distinction, se rendirent chez M. le Commandeur Fernando Anacleto do Carmo, dont la maison est située sur la grande place, laquelle était toute ornée des draperies suspendues aux croisées.

Là, ils reçurent les saluts de la garde nationale.

Ils se dirigèrent ensuite vers le palais épiscopal. Avec quelle dévotion les fidèles agenouillés ou prosternés demandaient et recevaient la bénédiction des deux Évêques! avec quel respectueux empressement ils baisaient la main du nouveau Prélat sacré, pendant qu'une pluie de fleurs tombait sur son passage!

Bon peuple de Minas! en honorant les Ministres de Jésus-Christ, tu attires sur toi les bénédictions de Dieu! Ta foi te place au premier rang parmi les provinces du Brésil et sous le firmament brésilien. Dieu a voulu que ton étoile fût une des plus remarquables par son étendue et par son éblouissant éclat! Conserve ta foi, plus précieuse que ton or brillant et tes pierreries resplendissantes!

Un dîner somptueux fut servi au palais épiscopal; S. Exc. M. le Président y assista.

Il y eut successivement plusieurs services, auxquels furent conviés plus de trois cents personnes, et il y régna toujours une paix parfaite et une innocente joie.

Le soir de ce beau jour fut magnifique: le ciel était pur et étoilé! Belle coïncidence! Deux choses excitent dans l'âme une admiration toujours nouvelle, la loi morale et le firmament qui, comme elle, brille au-dessus de nos têtes. On eût dit que ce ciel si azuré, sans un seul nuage, et si riche

d'étoiles, reflétait l'image sainte des deux âmes!... ces deux âmes, ornées de tant de vertus, et brillant d'un même éclat : ceux qui les connaissent, le savent bien!

M. le Supérieur du Séminaire a bien prouvé par son concours l'estime et l'affection qui l'unissent si étroitement, depuis quatorze années, à cet illustre et savant Prélat, l'orgueil et la gloire du Séminaire mariannais : les élèves applaudissaient par de magnifiques feux d'artifice tirés à l'honneur de leur vénérable professeur, dont la voix a été, dans cette province, un organe admirable et triomphant de la vérité.

Heureux Séminaire, école de vertu, refuge assuré contre la corruption du siècle, retraite paisible de la foi et de la science, qui y sont unies si étroitement! Il était bien juste qu'il partageât la joie de M^{sr} l'Évêque de Marianna, qui, dans sa sollicitude paternelle, l'a élevé à cette hauteur et à cette perfection!

Il était bien juste qu'il applaudît à l'exaltation du nouveau Prince de la Sainte-Église, Sa Grandeur M^{sr} Lacerda, le plus ancien de ses professeurs, devenu, par dix-huit années d'enseignement, le tendre ami de cette brillante jeunesse! Heureux Séminaire, où chaque professeur est un père dévoué!... Mais concluons.

De la façade de la chapelle du même établissement s'élevaient de bruyantes fusées dans les airs, ainsi que des aérostats lumineux, etc., etc.

L'immense Séminaire illuminé, ainsi que la ville, semblait vouloir imiter la radieuse clarté du firmament étoilé.

Devant la chapelle, et au milieu de toutes ces lumières, la musique du Séminaire jouait d'harmonieux concerts, auxquels vint se joindre ensuite le corps de musique militaire; et bientôt les uns et les autres exécutèrent d'excellents morceaux qui attirèrent de bruyants applaudissements.

Après avoir fêté Sa Grandeur M^{sr} Lacerda au Séminaire,

la musique militaire passa au palais épiscopal, pour fêter également M^{re} l'Évêque de Marianna.

Faible ébauche de fêtes splendides! voilà ce que peut tracer l'inhabile main d'un ami.

Telle était la fête d'hier... Hélas! il faut dire déjà hier... il ne nous en reste plus qu'un doux et ineffaçable souvenir!...

Marianna, 11 janvier 1869.

Lettre de M. GUINOT à M. CRINCHON, Directeur du Séminaire-interne, à Paris.

Collège de Caraça, 8 janvier 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Permettez que, dès le commencement de ma lettre, je vous offre mes vœux les plus ardents de bonne année : ils vous arriveront peut-être un peu tard, mais ils n'en seront pas moins sincères pour cela. Me voilà, depuis le 21 du mois de décembre, installé à *Caraça*, à titre de Missionnaire diocésain pour *Marianna* et toute la province *das Minas Geraes*. Mes fièvres ont complètement disparu et ma santé est parfaite; elle a été bouleversée, mais en bien, par la maladie que j'ai eue en arrivant à Rio; et dont je vous ai

parlé dans ma dernière lettre. J'ai employé dix journées de marche à cheval, pour arriver de Rio jusqu'ici, à travers des chemins si affreux qu'on ne peut s'en faire une idée qu'après les avoir vus. Les pluies qui, pendant mon voyage même, ont été vraiment torrentielles, les avaient mis dans un tel état que, de mémoire d'homme, on ne les avait vus aussi impraticables. Au milieu des accidents sans nombre, et quelques-uns très-graves, dont j'ai été témoin pendant mon voyage, je n'ai qu'à me féliciter de la protection que la divine Providence a bien voulu m'accorder. Rien de fâcheux, pas le plus petit accident, pas le moindre accès de fatigue ne sont venus me contrarier. Et cependant, à chaque instant, c'étaient des passages affreux, au milieu d'une boue gluante et si abondante que, presque continuellement, du haut de ma grande mule, mes bottes et mes étriers y traînaient : quand la boue cessait, c'étaient des rochers à pic que nous avions à gravir ou des torrents profonds à traverser, et cela sur quelques troncs d'arbres jetés comme au hasard au-dessus de l'abîme; mais j'avais avec confiance, sachant bien que le bon Dieu n'abandonne pas ceux qui le servent, et ma confiance n'a pas été trompée. Pendant ce même voyage, en effet, Dieu a eu soin même de me ménager des consolations d'un ordre tout supérieur. Il a permis que, trois fois dans l'espace de dix jours qu'a duré mon voyage, je fusse appelé pour donner les soins de mon saint ministère à de pauvres moribonds, qui, sans mon passage, auraient quitté cette terre privés des secours de notre sainte Religion, qu'ils demandaient à grands cris. Là, j'ai pu voir de près, dès mon arrivée dans les contrées où le bon Dieu m'a envoyé, les consolantes dispositions des populations à qui dorénavant je vais me vouer. Un fait surtout mérite d'être signalé, et montre combien on peut appliquer à ces pauvres gens ces paroles de la sainte Écriture : *Parvuli petierunt panem, et non erat*

qui frangeret eis. Oui, les ministres leur manquent, ils leur manquent pour rompre le pain de la parole et celui des Sacrements. C'était un matin, de bonne heure encore, et, depuis une heure environ, nous avions quitté la maison, perdue dans les montagnes, où nous avions passé la nuit; près de nous enfoncer dans une vaste forêt qu'il fallait traverser, je vois apparaître sur le haut d'un rocher qui bordait le chemin une vieille négresse, qui m'appelle en me donnant le titre de Père Missionnaire, et me conjure, au nom de *Jésus-Christ crucifié*, d'avoir la charité d'entrer dans sa cabane, pour bénir et absoudre son vieux mari, qui est à l'agonie. Je descends vite de cheval, j'attache ma monture à un des arbres du chemin, et me dirige en toute hâte du côté d'un petit bouquet d'arbres, au milieu desquels était la demeure du moribond. J'entre donc dans une vieille cabane, construite avec de grands bambous, des branches d'arbre et de la terre, et qui, pour toute fortune, n'avait qu'une couche de jonc : dans ce pauvre réduit, sur un peu d'herbe sèche, je vois le pauvre noir, à qui il ne reste plus qu'un tout petit souffle de vie. Peu de minutes me suffirent, et bientôt ma main se leva pour absoudre le pauvre mourant; à peine avais-je fini, que la pauvre négresse tomba à mes genoux, me comblant de toutes sortes de bénédictions, et ne cessant pas de me baiser les mains.

« O Père Missionnaire, disait-elle en pleurant, que je vous remercie ! que le bon Dieu est bon ! Voyez donc cet objet au cou de mon mari ! Plusieurs fois, pendant sa maladie, il avait demandé à se confesser ; j'ai fait ce que j'ai pu pour lui trouver un confesseur, et il n'avait pas encore paru. Il y a quatre jours, mon pauvre malade tombe en agonie. Alors, désolée, n'espérant plus qu'en la miséricorde du bon Dieu, je prends cette image de *Jésus-Christ crucifié*, et la suspends au cou du malade et le conjure par son Sang précieux de ne pas permettre que mon pauvre mari ex-

pire, avant d'avoir été béni et absous par un ministre du Seigneur : plusieurs fois, hier au soir, j'ai cru que mon pauvre mari avait rendu le dernier soupir ; j'étais désolée. Un voyageur m'apprit que, durant cette nuit, ou aujourd'hui de bonne heure, un Missionnaire passerait par ici ; ma confiance alors a redoublé, et je me suis postée pour guetter votre passage. Oui, le bon Dieu a exaucé ma prière ; qu'il soit béni, et lui et son ministre ! » J'étais tout ébahi, je ne savais que dire. Comme je me disposais à sortir : « O Père ! me dit-elle, faites-moi donc un peu d'eau bénite, afin que je puisse en asperger mon mari, à l'heure de sa mort, et l'aider à ce moment suprême ! » Comme je lui objectais que je n'avais pas sur moi le livre nécessaire pour dire les prières, et que le mulet qui portait mes bagages, parmi lesquels il se trouvait, était déjà trop loin : « Oh ! je vous en conjure, Père, me dit-elle, donnez-lui toujours au moins votre bénédiction ; le bon Dieu suppléera au reste !... » Je vis qu'il n'y avait pas à reculer : « Eh bien ! lui dis-je, donnez-moi donc de l'eau, faites vite, que je la bénisse et que je m'en aille ; car les montures sont déjà loin... » Elle me présente... devinez quoi?... un ustensile que je ne nommerai pas, ... et que notre civilisation adapte à des ouvrages bien différents de celui auquel la pauvre négresse le fit servir ! Je restai un instant interdit ; mais, réflexion faite, devant la foi si simple et si ardente de la pauvre négresse, je crus qu'il était mieux de m'abstenir de toute réflexion... Ma main s'étendit lentement sur l'eau qui m'était offerte, et je suis bien convaincu que la foi de cette pauvre femme fit descendre du Ciel sur cette eau une vertu toute spéciale... J'étais saisi, je n'en revenais pas de tout ce que je venais et de voir et d'entendre ; je ne savais pas ce que je devais le plus admirer, de la foi si vive et si forte de cette pauvre femme, ou de la miséricorde du bon Dieu, qui, à sa prière, a bien voulu opérer un miracle ; car l'agonie du pauvre malade, dans l'é-

tat où je l'ai vu, se prolongeant depuis quatre jours, ne peut s'expliquer que par une intervention toute spéciale de la divine Providence. Le sujet de la méditation ne me fit pas défaut, pour ce jour-là; je remontai vite à cheval, piquai des deux, et, en moins d'une demi-heure, j'eus rejoint mes deux conducteurs et les quatre mulets qui composaient la petite caravane. J'avais avec moi M. Deléry, qui va à Diamantine; je l'avais invité à m'accompagner auprès du moribond. Il avait tout vu et tout entendu; mais il n'avait rien compris, à mon grand étonnement, à ce qu'on m'avait raconté; car il n'entend pas encore assez la langue pour cela: chemin faisant, je lui ai donné l'explication de la scène à laquelle il avait assisté, et, le pauvre! il n'en revenait pas.

Comme je vous le disais au commencement de ma lettre, ma santé est excellence maintenant; je respire à l'aise au milieu de cet air si pur des montagnes de Caraça; j'aime les forêts, les rochers, les torrents, et rien de tout cela ne me manquera ici. Le travail ne manquera pas non plus; mais, avec du courage et la grâce de Dieu, on vient à bout de tout... Je me suis mis en règle avec le portugais, et je crois que, Dieu aidant, ça marchera assez bien.

Permettez-moi de me recommander d'une manière toute particulière à vos prières et à vos saints Sacrifices, et souffrez que je me dise, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée-Mère,

Monsieur et très-vénéré Confrère,

Votre enfant toujours reconnaissant, ainsi que votre très-indigne serviteur et Confrère,

P. GUINOT,

l. p. d. l. m.

*Lettre de M. BRAYDA à M. ÉTIENNE, Supérieur-général de la
Congrégation, à Paris.*

Caraca, 10 janvier 1869.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt.

Me voilà prêt enfin à rompre un silence fort pénible à moi-même et à votre cœur, à cause de l'intérêt que vous portez à notre pauvre Mission du Brésil. Je dis *pauvre*, et plus pauvre en effet qu'on ne saurait l'imaginer. Lorsque je quittai la Maison-Mère pour me rendre dans cette contrée, j'étais porté à voir quelque peu d'exagération dans votre manière d'apprécier notre situation du Brésil et les nécessités de ce pays. Eh bien ! Monsieur et très-honoré Père, le tableau que vous m'en fîtes est bien au-dessous de la réalité. Pour m'encourager, en me faisant entrevoir un coin des misères auxquelles il fallait apporter remède, vous proférâtes des paroles qui ne sont jamais sorties de ma mémoire : « M. Brayda, me disiez-vous, vous irez au Brésil ; il y a là beaucoup à travailler, parce que le Clergé qui, seul, pourrait ranimer la foi et instruire le peuple, est dépourvu de vertu et de science. Mais courage ! Dieu vous envoie ; la moisson est prête ; elle ne demande que des ouvriers. » Combien de fois ces dernières paroles ne se sont-elles pas présentées à mon esprit, alors qu'au milieu d'une population pénétrée du sentiment religieux, nous n'étions que trois Missionnaires pour donner la nourriture spirituelle à des

âmes, qui s'en montraient vraiment affamées ! Dix Missionnaires auraient pu à peine suffire à leur empressement. Cependant, si le nombre nous faisait défaut, le courage que le Maître de Famille nous inspirait décuplait nos forces, et nous faisait exécuter un travail jugé plus que téméraire eu d'autres circonstances. La vie, il est vrai, peut rester sur ces champs de bataille ; la santé s'y use assurément ; mais comment songer à l'épargner, quand on se voit en face de tant de nécessités, d'ignorance, de misères, auxquelles le Missionnaire seul peut porter remède, avec la grâce de Dieu ? Les nègres qui, pour la plupart, composent ces populations, sont très-ignorants, abrutis, ne reconnaissant guère que la voix de la contrainte et du châtiment pour obéir ; et cependant on les voyait dociles, se laissant fléchir à la voix du Missionnaire, verser des larmes de repentir, et montrer un cœur de fils envers les Pères de la Mission, qui se montraient à leur tour de véritables pères à leur égard. Aussi accouraient-ils de fort loin pour se rendre auprès d'eux. Aucun sacrifice, rien ne leur coûtait, pour se procurer la jouissance de voir et d'entendre ceux qu'ils appellent *les Pères saints, os Padres santos*. C'est l'idée qu'on a de nous, parce qu'ils nous voient compatir sincèrement à leurs maux, et leur inspirer les moyens les plus efficaces d'adoucir la rigueur de leur condition. A la foi, à la vénération, à l'amour qu'ils nous portent, ils ajoutent une obéissance si prompte et si complète, qu'elle pourrait servir de modèle aux plus parfaits Religieux. Non qu'il en soit toujours ainsi de prime abord : la nature est partout avec ses vices, qu'il n'est pas toujours aisé, non-seulement de déraciner, mais d'essayer même de dompter. Toutefois, ordinairement parlant, il n'en est pas ainsi, de sorte que ces résistances, ou même un certain esprit d'indifférence, pareil à celui qui s'est manifesté à notre dernière Mission de Tres-Pontas, peuvent être considérés comme des exceptions.

Heureux pays, il faut l'avouer, où des cas si communs ailleurs, surtout en Europe, et même en France, peuvent être considérés comme des exceptions ! Et encore, à qui la faute, si ce n'est à ceux qui ne cessent de représenter les Missionnaires comme des oiseaux de proie, avides d'argent et de butin, et qui ne sont venus dans ces pays que pour s'engraisser aux dépens de leurs victimes ? Calomnies atroces et si évidemment absurdes, qu'il suffit de quelques jours de Mission pour les dissiper pleinement. Rien n'est plus puissant que le langage de l'exemple pour répondre victorieusement à Satan. Les paroles ne coûtent rien à ceux à qui Dieu a accordé ce don, qui plus d'une fois même est accordé aux méchants ; mais il n'en est pas de même de la prédication du bon exemple, et c'est celle-là, comme dit Notre-Seigneur dans l'Évangile, qui porte efficacement le peuple à glorifier le Père qui est au Ciel.

Après de tels triomphes, la générosité de ces nouveaux convertis ne connaît plus de bornes. Il est comme impossible de s'arracher de leurs bras. Le seul mot de départ les désole. Il faut partir pourtant, car nous avons encore d'autres peuplades à évangéliser : alors ils se pressent autour de nous.

Dans la Mission de Tres-Pontas, il y eut jusqu'à cent personnes à cheval qui voulurent nous servir d'escorte. Mais rien de plus beau peut-être que le spectacle reproduit de la *veuve* de l'Évangile, contemplé avec ravissement par le Fils de Dieu lui-même. Une pauvre femme en pleurs se précipite sur nos pas, et s'approchant de M. Sipolis, directeur de la Mission, elle lui offre sa petite obole, une valeur de quatre sous, *quatro cobres*, qu'elle supplie le Missionnaire de vouloir bien agréer, pour subvenir aux frais de voyage. Pauvre femme, si riche de charité, comment vous refuser ? Aussi, c'est les larmes aux yeux que M. Sipolis recueillit une aumône si pleine de mérites. Mon tour arriva aussi. A moi, ce n'est plus de l'argent ; c'étaient des œufs, beaux à voir

et excellents à manger, qu'elle me présentait. Une mère semblait me les faire présenter par son petit enfant qu'elle tenait entre ses bras. « Je suis pauvre, mon Père, me dit-elle, et voilà pourquoi je ne puis vous offrir que ce que j'ai. » Et elle me présentait, sous les yeux de son ange, la quantité de trois œufs, bien bénits assurément au nom de la Sainte-Trinité. Le présent agréé et accepté, la pauvre femme se recommanda à nos prières, et s'éloigna en pleurant, le cœur sans doute dilaté par la charité, et embaumé par les effusions de la reconnaissance.

Je pourrais raconter plusieurs traits de ce genre, fort capables de porter le Missionnaire à reprendre courage, si parfois il était tenté de se laisser abattre. Oui, le souvenir de cette multitude d'heureux que nous faisons dans nos Missions semble nous faire acquérir des forces nouvelles que rien n'est capable d'arrêter. C'est un effet de la grâce de Dieu qui a dit que la *Charité*, l'amour de Dieu et des âmes est *plus fort que la mort et que l'enfer même*. Nous oublions bien alors même le nécessaire ; et après avoir voyagé huit ou neuf et même jusqu'à onze longues lieues, à l'ardeur du soleil, ou essuyé des pluies torrentielles, nous arrivons, sans manger, et harassés de fatigue, à la fin de la journée. Alors nous nous contentons d'un morceau de pain, et si nous n'avons pas la pitance ordinaire de notre fromage, nous nous résignons bien volontiers à cette nouvelle privation ; puis, de la paille ou quelques nattes reposeront nos membres, pendant le sommeil de la nuit, et aux premières lueurs du jour nous serons sur pied, pour commencer à franchir chemins boueux et torrents, montagnes et vallées, et aller où Dieu nous appelle ! *In terra desertâ et invidâ et inaquosâ, sic in sancto apparui tibi*. Cette vie n'est qu'un pèlerinage où le Missionnaire a beaucoup d'âmes à conduire vers l'éternelle patrie. *Funes ceciderunt mihi in præclaris!*

Mais, pour assurer la persévérance de ces âmes, que de secours ne faudrait-il pas ! Quelques Missionnaires de plus y contribueraient puissamment. La pensée la plus désolante à l'issue des Missions, lorsqu'on aperçoit cette troupe de fidèles groupés autour de la Croix, comme pour s'y abriter à jamais, c'est l'abandon où ils vont retomber après notre départ. Dans le seul diocèse de Marianna, nous avons plus de cent vicariats à évangéliser : comment y pourvoir avec si peu de monde, attendu que la Mission annuelle ne peut durer que six mois, à cause de l'interruption forcément imposée par la saison des pluies ? Il ne faut pas songer à donner des Missions alors, c'est-à-dire de novembre ou décembre, pour le plus tard, jusque vers le mois d'avril. D'après cet état de choses, les pays par nous évangélisés devront attendre encore douze ou quatorze ans, avant de recevoir de nouveau le même bienfait. En France même, où l'on nage, on peut bien le dire, au sein de l'abondance de toutes sortes de grâces, que deviendrait une paroisse placée dans de telles conditions ? Et que serait-ce, si cette paroisse était souvent, pour ne pas dire toujours, sans pasteur et sans prêtre, ainsi que cela arrive ici, non pas dans une seule localité, mais dans une quinzaine ? Vraiment, ne faut-il pas conclure que le manque d'ouvriers rend parfois le salut bien difficile, surtout parmi des populations si ignorantes et naturellement portées au vice ? *Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.*

Mais je sais, Monsieur et très-honoré Père, que tel serait le désir le plus ardent de votre cœur, si la Providence vous fournissait les moyens de le satisfaire. Vous comprenez que donner des Missionnaires au monde pour la propagation de l'Évangile ou jeter des semences de vie éternelle dans les âmes, c'est la même chose, et qu'au contraire les retirer ou en diminuer le nombre, c'est affaiblir d'autant l'œuvre du salut ; mais que faire, quand les ouvriers manquent ? C'est

ce que vous me disiez en gémissant, au moment de mon départ. *Massis quidem multa, operarii autem pauci.* Nous prions donc de tout notre cœur le Dieu de saint Vincent de multiplier la Petite-Compagnie, de la peupler d'ouvriers féconds en œuvres et en paroles, et, pour mériter cette grâce, nous vivons nous-mêmes conformément à l'esprit du Fondateur, que Dieu a chargé d'établir dans son Église ce petit collège d'hommes apostoliques, sur le modèle de son divin Fils.

Agréez, Monsieur et très-honoré Père, l'hommage de mon dévouement le plus sincère et le plus filial en Jésus et en Marie.

Votre très-humble et très-soumis Fils,

PAUL BRAYDA.

I. p. d. l. m.

Lettre de M. TRISSANDIER à ses frères, au collège de Montdidier.

Diamantina, le 18 décembre 1869.

MES CHERS FRÈRES,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Impossible, tant que nous serons sur la terre, de jouir d'un bonheur parfait ! Quand on est tranquille d'un côté, il survient des difficultés d'un autre, et plus on avance dans la

vie, plus on en sent les amertumes. Le sacrifice que je viens de faire est pour moi une nouvelle et bien sensible preuve de cette vérité.

J'étais à Rio-de-Janeiro, comme vous le savez, avec M. Bénit, ce digne Supérieur, et des Confrères charmants, occupé à établir la piété chrétienne dans les âmes qui m'avaient été confiées, et dont les bonnes dispositions et les progrès dans la vertu réjouissaient mon cœur. Eh bien ! je n'y suis plus ; j'ai dû faire le sacrifice de tout cela, pour aller à Diamantina, dans l'intérieur du Brésil, travailler dans un Séminaire à la formation de bons Prêtres. Cette œuvre est mon œuvre favorite ; je l'aime par-dessus les autres, et elle me console un peu de tout ce que j'ai dû quitter ; mais je regrette néanmoins mon cher collège de l'Immaculée-Conception. Que la volonté de Dieu soit faite ! Je suis entre ses mains, et, s'il veut m'envoyer encore plus loin, je suis tout prêt à partir. Ayant tant fait que de laisser mon pays et ceux qui me sont chers, il m'est indifférent maintenant d'habiter en quelque lieu de la terre que ce soit. Me voici donc à Diamantina, où je suis arrivé, il y aura bientôt deux mois et quelques jours, à cent quarante lieues environ de Rio-de-Janeiro, dans un pays de rochers et de montagnes, assez ressemblant à l'Auvergne, et où l'air est plus frais, plus sec et plus pur. C'était ce qu'il me fallait ; car l'air humide de la mer et la chaleur excessive m'avaient fatigué beaucoup, dans ces derniers temps, et je ressentais souvent ce qu'on appelle l'asthme, c'est-à-dire que j'étais un peu essoufflé par moments ou court d'haleine ; je n'avais pas cependant l'air malade, et, de fait, je ne l'ai pas été sérieusement. M. Prat a dû vous dire le contraire, et vous pouvez le croire ; mais le climat où j'étais ne m'étant pas favorable, le médecin a conseillé de m'envoyer dans l'intérieur, et je me trouve bien jusqu'à présent, grâces à Dieu. Je viens donc aujourd'hui vous raconter ce voyage qui aurait été exécuté en

France en un jour, et pour lequel nous en avons mis dix-huit, sans parler des jours de repos forcé, par suite de la pluie ou pour d'autres raisons ; mais d'abord je n'étais pas seul de la partie.

Nous formions une petite caravane des plus intéressantes.

En premier lieu, M. Sipolis, Supérieur du Séminaire de Diamantina, chef de toute la troupe, puis M. Francisco ou François, un de nos Confrères de Marianna qui retournait à son poste, ensuite un Monsieur qui venait de conduire deux de ses sœurs au noviciat des Sœurs de la Charité, à Rio-de-Janeiro; plus un élève du collège de Caraça, jeune homme qui, ne trouvant pas à se placer dans la capitale, allait chercher fortune dans l'intérieur; enfin deux Sœurs de la Charité pour la maison de Diamantina et votre serviteur : en tout, huit personnes, sans compter les compagnons de route, les quatre domestiques chargés de conduire et de soigner les mulets qui portaient les bagages.

Le 15 septembre, après avoir célébré la sainte Messe, après avoir embrassé cordialement le bon M. Bénit et mes autres Confrères, je prenais à 6 heures du matin le chemin de fer, qui nous laissait à midi, à la station d'Entre-Rios, où nous eûmes la bonne fortune de trouver place dans la diligence qui nous porta jusqu'à Juiz-de-Fora, ville assez importante, à quarante lieues environ de Rio-de-Janeiro. C'était une bonne journée; plût à Dieu que nous eussions pu faire autant de chemin les jours suivants! nous aurions été bien moins fatigués; mais, pour ces grands voyages, le mieux c'est d'avoir une bonne provision de patience pour supporter les contre-temps, et, de plus, de ne pas trop craindre le soleil qui vous tombe assez verticalement sur la tête, et encore de n'être pas difficile pour le boire, le manger et le dormir; car on n'est pas servi à souhait, tant s'en faut! mais on finit par se faire à cette vie fatigante. Pendant ce premier jour de chemin, nous eûmes une poussière épouvanta-

ble, parce qu'il n'avait pas plu depuis longtemps; de plus, le chemin de fer nous secoua beaucoup. Nous traversâmes la Montagne des Singes, et, sur tout le long de la route, nous vîmes des forêts et des terres plus ou moins cultivées.

En général, le pays est très-accidenté. Pour arriver à la station d'Entre-Rios, il faut passer sous quatorze tunnels ou souterrains, preuve que nous étions tout à fait dans les rochers ou les montagnes. La terre qui couvre les collines, et encore plus celle des vallées, est très-fertile : ce qui me frappa le plus fut assurément la manière dont on s'y prend pour préparer d'abord, puis ensemençer ces terrains si productifs. S'il fallait labourer trois fois, comme à Frip-pès, avant que de confier quelques grains à la terre, on n'en viendrait pas à bout. Ici, l'on ne prend pas tant de peine : tout champ non cultivé devient vite une véritable forêt ; ce sont des arbustes, des herbes grimpantes, des arbres qui naissent et poussent avec une vigueur étonnante ; si l'on veut semer dans un tel champ, on commence par couper tout cela, et l'on y met le feu, ou bien on profite de la sécheresse et l'on fait brûler tout sur pied ; on abat les quelques troncs d'arbre carbonisés qui sont restés debout çà et là ; puis on fait des trous de quatre ou cinq centimètres de profondeur, à un ou deux pieds de distance, et dans cette terre couverte de cendres, l'on dépose quelques grains qui sont recouverts avec soin, et voilà un champ ensemençé. La pluie vient, pénètre bien la terre, et, dans quelques semaines, vous avez un magnifique champ de millet. C'est vers le mois d'août et de septembre qu'on brûle tout, dans les champs qui doivent être ensemençés : il y a alors une fumée telle, que le soleil en est obscurci et voilé comme par d'épais nuages. Dieu, tout en condamnant l'homme à manger son pain à la sueur de son front, a voulu qu'il n'et pas trop de mal ; c'est pourquoi, dans les climats chauds,

il a donné une vigueur particulière à la végétation, afin que l'homme eût moins de fatigue. Dieu est donc admirable dans toutes ses œuvres, comme le dit le prophète : *Deus admirabilis in sanctis suis et sanctus in omnibus operibus suis*. Quelle richesse, quelle magnificence dans toutes ces forêts vierges, et sur toutes ces collines, couvertes de café et de productions si variées !

Mais nous voici à Juiz-de-Fora, entrant à l'hôtel *l'Industrie*. Quelle agréable surprise ! Trois de nos Missionnaires de la maison de Caraça, bien connus et bons amis, viennent d'arriver. Nous les embrassons de tout cœur, et nous nous mettons à parler de leurs affaires et des nôtres. Leurs affaires sont de convertir les âmes, de les retirer du péché et de l'ignorance, de les affermir dans la vertu, enfin de les aider à conduire à bonne fin la grande affaire de leur salut. Les nôtres, les miennes en particulier, vont être de former de bons Prêtres. Ah ! s'il y en avait ici de bons, de zélés et de dévoués ! Dieu nous eût sans doute laissés dans notre patrie, ou bien nous eût envoyés ailleurs ; mais parce qu'il y a ici de bonnes âmes et peu de bons Prêtres, il nous a imposé les sacrifices que nous sommes heureux d'avoir faits : il nous a lancés sur cet immense empire. Ce que nous pouvons faire est peu de chose ; mais, fécondé par la grâce divine, ce peu de chose peut se transformer en fruits de salut. Nous voici donc à l'œuvre les uns et les autres. Pendant que je vais m'enfermer dans un Séminaire, comme dans un cloître, nos Missionnaires vont parcourir les villes et les campagnes, annonçant partout la parole divine, guérissant les âmes malades, ressuscitant celles qui étaient mortes à la grâce, affermissant celles qui étaient chancelantes, faisant du bien à toutes.

Que le Seigneur les bénisse et les seconde dans leurs efforts, et que leur moisson soit abondante ! Les heures passèrent vite, et celle d'aller prendre un peu de repos, après

une journée de fatigues, n'arrivait pas, tant nous trouvions de plaisir à nos entretiens ! Enfin, nous nous séparons. La nuit fut bonne et répara les forces perdues. Quel bonheur, si le matin nous avons pu trouver place dans la diligence de Barbacena et faire encore quinze lieues de chemin ! Mais il ne restait que deux places. M. le Supérieur partit donc tout seul, pour l'endroit où il avait laissé les mulets, afin de nous les envoyer, de manière à pouvoir, nous aussi, partir le lendemain et aller le rejoindre. Ils arrivèrent en effet le soir. Le jour fut donc employé à nous reposer, à faire encore quelques emplettes et à nous promener. J'achetai selle, bottes, éperons, enfin tout ce qu'il fallait pour être équipé de pied en cap. Je passai quelques agréables moments avec un vieil Allemand, baragouinant les quelques mots qui me restaient de cette langue, et comprenant avec peine ce qu'il me disait. J'entendis cependant que lui et les trois cents autres colons de sa nation souffraient beaucoup, dans l'état d'abandon où on les laisse. Pas de Prêtre à qui ils puissent se confesser. Ce brave homme devait me servir la messe, le lendemain, en sa qualité de sacristain de la chapelle des Allemands, située près de notre hôtel. Il fut fidèle au rendez-vous et remplit son office, en faisant force cérémonies de surrogation, inclinations de tête, génuflexions et inflexions de voix, de nature à donner quelques distractions. Mais la piété et la bonne volonté avec laquelle il faisait tout édifiaient profondément. Je lui serrai fortement la main en le quittant, et lui glissai quelque chose pour ses peines, ce dont il parut enchanté. Je m'occupai aussitôt du départ ; mais malgré mes instances et parfois mon air tout contrarié et mécontent du retard, les mulets et les muletiers ne furent prêts que vers les dix heures. Nous ne les fîmes pas ensuite attendre.

Moment solennel que celui de monter à cheval ! je ne dis pas pour moi et pour presque tous les autres de la troupe, mais pour nos chères Sœurs : à notre grande satisfaction,

elles s'en tirèrent à merveille, et, pour que cela ne vous étonne pas, je vous dirai qui elles sont.

Ma sœur Chalier, que nous appelons Sœur Gabrielle, est née à Saint-Poncy, paroisse du diocèse de Saint-Flour, sur la route de Brioude. Il y a environ trois ans, elle débarquait à Rio-de-Janeiro, avec les Missionnaires et les autres Sœurs, parties pour la fondation de Diamantina. Une autre prit sa place, et elle resta dans la capitale; mais l'air lui étant contraire, on l'a rendue à sa première destination. En Auvergne, elle avait appris et s'était exercée à monter à cheval : donner du fouet à son mulet et le faire trotter, fut un jeu pour elle. Pendant tout le voyage, elle a été comme un cavalier expérimenté, et elle est arrivée au terme sans accident.

L'autre, ma sœur Chaveroche, en religion Sœur Elisabeth, n'est qu'à moitié Auvergnate. Son grand-père était de Saint-Flour, mais elle est née dans l'Hérault, près de Béziers, à ce que je crois. C'est pour la première fois qu'elle allait se trouver suspendue entre ciel et terre, n'ayant pour la soutenir et la porter qu'un mulet, choisi exprès, il est vrai, et fort pacifique de sa nature; mais enfin allait-elle toujours conserver bien le centre de gravité et l'équilibre? Je ne savais trop que répondre à ces questions et à ces difficultés. Elle les résolut admirablement, en prenant place sans difficulté sur sa monture et en se tenant bravement. Seulement, plus douce encore que sa bête, elle eut bientôt de la peine à lui donner du fouet et à la faire avancer. Laissait-on derrière ce mulet, il se mettait à l'aise. Il fallut se charger de le pousser. Durant le chemin, Corneille, notre homme de confiance, parfois votre serviteur, et jusqu'à M. le Supérieur se chargèrent de cet office de charité. Moyennant ce secours, et après beaucoup de fatigues, et par-dessus tout, avec la protection de Notre-Seigneur et de son Immaculée-Mère, avec l'assistance des saints Anges, elle

arriva à bon port, mais non sans avoir couru quelque danger, comme je dirai en son lieu.

Nous voilà donc en marche. Les mulets de charge sont partis vingt minutes ou une demi-heure avant nous. Mais nous les atteignons et les devançons bientôt. Rien de curieux comme de voir marcher ces mulets de charge. Par exemple l'un des nôtres, plus alerte et plus rusé que les autres, courait au grand galop, devançait les autres pour se donner la satisfaction de se coucher quelques instants, avec sa charge sur le dos. Les voyait-il passer outre et surtout le conducteur lui réserver quelques coups de bâton, il se relevait à la hâte et recommençait la même cérémonie. D'autres avancent rapidement pour brouter ensuite à l'aise l'herbe du chemin. Les nôtres avaient à faire à trois nègres qui ne les épargnaient pas. Joseph, l'intrépide et l'infatigable Joseph, qui a fait à pied tout le chemin que nous avons fait à cheval, leur donnait ses ordres en son portugais, que je ne comprenais pas, mais que les *burros*, c'est-à-dire *mulets*, comprenaient bien, et pour la leur faire entendre plus efficacement, il leur lançait parfois fort adroitement un long bâton à travers les jambes ou les oreilles, ce qui avait la propriété de les rendre plus agiles, plus légers et de les faire marcher plus vite. Antoine, le digne Antoine, duquel les *burros* et les conducteurs dépendaient, s'avancait gravement, se tenant sur sa bête avec la majesté d'un roi ou d'un empereur. Enfin Fortuna aidait, et Antonio dans son commandement, et Joseph dans son service ; Corneille restait avec nous, nous prodiguant ses soins ; veillant surtout sur les Sœurs pour prévenir tout accident.

Tous les jours qu'a duré le voyage, ces nègres avaient soin de s'éveiller de grand matin, pour aller chercher les *burros*, leur faire manger le millet, leur mettre les harnais, en un mot les préparer pour le départ. Avant de les trouver

et de les prendre dans le pâturage, où ils les avaient conduits la veille, il leur fallait quelquefois courir longtemps. Deux ou trois fois nous avons dû partir, laissant un mulet égaré, et une ou deux fois il a fallu perdre plusieurs heures à sa recherche et même, un jour, remettre notre départ au lendemain. Vive la patience, au milieu de ces contre-temps ! Qui n'en a pas, est bien obligé d'en prendre. J'en ai dépensé assez, le long du chemin.

La première journée fut bonne. Beaucoup de poussière couvrait le chemin ; mais en nous séparant et en marchant à distance, deux ou trois de front, on réussissait à en avaler assez peu. J'eus bien soin d'aller à petits pas et d'éviter de faire caracoler mon mulet, pour n'être pas si fatigué, selon qu'on me l'avait recommandé. Le jeune homme que nous conduisions à Caraça ne voulut point m'imiter ; il voulut s'en donner, courir au grand galop, se montrer bon cavalier ; mais il paya ses prouesses. En arrivant à Pedro-Alves il n'en pouvait plus. Il avait tout le corps brisé. Il se jeta à la hâte, sans vouloir rien prendre, sur un lit formé de planches bien dures, et d'une espèce de paille de deux doigts d'épaisseur, contenant à peine quelques poignées de paille de millet : il resta là jusqu'au lendemain, bien résolu d'être plus sage. Pour moi, je me sentais les os disloqués et brisés. Je soupai, comme je pus, et je voulus essayer de dormir sur un lit semblable en tout à celui dont je viens de parler. Mais pas moyen de fermer l'œil. Je fis cependant bonne contenance contre mauvaise fortune, et me levai, pour partir le plus tôt possible. Mais il fallut attendre les mulets jusqu'à midi. Nous ne fîmes donc, ce jour-là, que quatre à cinq lieues, et nous arrivâmes presque de nuit à l'auberge *do Nascimento velho*, où une bonne vieille, contente de nous posséder, nous traita de son mieux et ne nous fit pas payer trop cher.

Le quatrième jour de voyage, le cinquième de notre départ

de Rio-de-Janeiro, nous traversâmes Barbacena, ville importante de la province de Minas-Geraes, élevée de 3,530 pieds au-dessus du niveau de la mer, et allâmes coucher à la grande ferme de Firmino. Le lendemain, nous poussâmes jusqu'à l'auberge Philippe, dont la maîtresse, jadis esclave, a su par son savoir-faire acquérir sa liberté et réaliser une bonne fortune. Nous fûmes bien servis, mais il fallut payer un peu cher. A six heures du matin, le lendemain, nous étions prêts à partir, résolus d'aller jusqu'à Ouro-Branco, petite ville d'où l'on a tiré autrefois beaucoup d'or, mais dont les mines ne donnent plus rien aujourd'hui.

Nous en vîmes à bout, moyennant un peu plus de fatigue : le pauvre homme chez lequel nous mîmes pied à terre nous traita aussi bien qu'il put ; mais n'ayant rien ou presque rien chez lui, et obligé d'aller tout chercher chez les voisins, nous dûmes attendre, pour le souper, jusqu'à neuf heures, et encore n'était-il pas des mieux ordonnés. Nous nous en contentâmes, voyant sa bonne volonté, et partîmes, le matin, pour aller nous reposer cette fois à Marianna, chez nos Confrères. La journée fut des plus belles et des plus agréables, tant par les beautés ou les horreurs que nous offrait la nature, que par les souvenirs que nous suggéraient les lieux que nous voyions. Nous traversâmes la capitale de la province, appelée Ouro-Preto (*or noir*), parce que jadis on a tiré là, ou dans les environs, beaucoup d'or qu'on extrayait de terre ou de pierres noires. Aujourd'hui, la ville a perdu de son importance, parce que les mines sont épuisées. Nous ne pûmes arriver que de nuit à Marianna, mais enfin nous y parvîmes. M. le Supérieur du Petit-Séminaire nous reçut et nous traita on ne peut mieux ; nous respirâmes et nous nous reposâmes, le lendemain, résolus avec M. le Supérieur d'aller visiter, le jour suivant, nos Confrères de Caraça. Un rhume, provenant d'un froid que j'avais éprouvé la nuit, ou de certaine eau ferrugineuse que j'avais bue, la

veille, étant en sueur, me fit renoncer à ce projet ; je restai, pour me guérir et me trouver prêt à aller rejoindre M. le Supérieur, le dimanche, 26 septembre, à Cattas-Altas, où les Sœurs et moi devions le rencontrer.

Marianna est une belle petite ville, entourée de montagnes, qui la protègent contre les ouragans, mais, d'un autre côté, lui donnent une température assez élevée ; l'air est bon, quoique un peu chaud ; il y a de belles églises. Nos Confrères ont pris possession du Séminaire, en 1852 ; c'est M^r l'Évêque actuel qui les y a appelés ; c'est un saint homme, qui a fait un bien immense dans ce diocèse, et qui, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, fait encore ses visites pastorales et prêche avec beaucoup d'énergie. Il est d'une simplicité admirable et d'une bonté sans pareille ; on est heureux de l'approcher et de l'entretenir. Avant d'être Évêque, il était Lazariste ; il a encore tout le feu et toute l'ardeur d'un bon Missionnaire. Les trois jours que j'avais à passer parmi nos chers Confrères s'écoulèrent rapidement. Je visitai le Séminaire en détail, et particulièrement le département de notre cher Frère Laurazzo ; ce qui me frappa surtout, fut sa basse-cour, dans laquelle il me montra certains pensionnaires qui pouvaient à peine se trainer, et qui devaient bien porter quelques cents kilos de lard ou de graisse ; ils lui feraient honneur sur les premiers marchés d'Europe ; ce Frère est un vrai trésor pour le Petit-Séminaire. Il fallut enfin nous séparer.

Le dimanche matin, 26 septembre, après avoir célébré la sainte Messe, nous montons à cheval pour faire sept lieues ; déjà, ma Sœur Supérieure de Marianna et votre serviteur sortaient de la cour pour commencer la route, quand nous entendons des cris : c'était ma Sœur Élisabeth qui venait de tomber avec son cheval. Pendant que les orphelines et les pensionnaires étaient à admirer la dextérité des voyageuses, à les féliciter et à les applaudir, le cheval, effrayé

ou contrarié, recula vers un parapet qui donnait sur un escalier, tomba de l'autre côté, au risque de couler le long de l'escalier; la Sœur se trouva prise sous lui, sans pouvoir se dégager. Elle se releva enfin et en fut quitte pour la peur; mais elle courut un grand danger.

Une autre fois, quatre jours après, elle tomba encore, mais sans aucun danger; il avait plu; son mulet glissa, et force lui fut de voir la terre de près, et de l'embrasser plus dévotement qu'elle ne désirait; mais ce jour-là, pour la consoler, Dieu voulut que le même accident m'arrivât, et dans les mêmes circonstances. Nous étions entrés dans une ferme, pour saluer le propriétaire, que M. Sipolis connaissait particulièrement; eu rejoignant notre monde, dans un clin d'œil, malgré la répugnance que j'avais à m'exécuter, il fallut faire la culbute, et puis se relever, pour rire de l'aventure.

Ma Sœur Supérieure de Marianna, qui voulut accompagner les Sœurs jusqu'à Cattas-Altas, est une Auvergnate du côté d'Aurillac. Nous causâmes beaucoup, pendant le chemin, de notre chère patrie et de bien d'autres choses, de manière que les sept lieues furent abrégées. Le bon Curé de Cattas-Altas nous donna l'hospitalité, et prit un soin extrême de nous et de tous nos gens. M. le Supérieur arriva le lendemain, en compagnie du Supérieur de Caraça, qui voulut venir voir comment je me trouvais. Ils arrivèrent vers les dix heures : nous parlâmes un peu, et nous nous séparâmes ensuite pour suivre notre chemin vers Diamantina. Nous étions à neuf ou dix jours de marche, et nous en mîmes douze, à cause des pluies, ou des mulets qu'on ne retrouvait pas. Ce qui me frappa durant tout ce temps fut la bonté des gens chez lesquels nous allions loger; on nous recevait avec une joie et une satisfaction extrêmes, comme des amis, ou mieux comme les Anges du Seigneur. Que Dieu leur paye toute la charité qu'ils ont eue à notre

égard ! Mais je n'oublierai jamais toutes les attentions dont j'ai été l'objet. Nous rencontrâmes dans une de ces maisons une postulante, parente du propriétaire de la ferme, laquelle n'avait jamais vu des Filles de la Charité, et qui venait apprendre si M. le Supérieur avait traité et terminé l'affaire de son entrée : elle fut aux anges en voyant deux Sœurs, et en apprenant qu'elle était reçue ; elle ne se possédait pas de joie. Ce sera la cinquième postulante qui sort de Diamantina pour être Sœur, depuis trois ans que les Sœurs y sont ; je crois que les Vocations vont se développer, quand on connaîtra les Sœurs de la Charité et leurs œuvres. Il y a ici et dans les environs tant de jeunes filles qui passent leur vie dans leurs familles, sans désir de se marier. Ah ! que saint Vincent les prenne pour lui et pour les pauvres ! Quels services ne rendront-elles pas, et quelle belle couronne à la fin de leur vie, passée à servir les malades et à instruire la jeunesse, si abandonnée sur cette terre du Brésil !

Enfin, la veille de notre arrivée, nous étions au village des Datas, après avoir monté et descendu bien des côtes et de petites montagnes, non sans fatigue. La nuit se passa bien, et le matin nous étions tout joyeux, en pensant que, la nuit prochaine, nous dormirions chez nous. Les Sœurs, avec les orphelines et les quelques pensionnaires qu'elles ont, averties de notre arrivée, vinrent à notre rencontre et nous firent grande fête. Nous mîmes pied à terre chez les Sœurs, où vinrent nous saluer nos chers Confrères, que nous allâmes bientôt rejoindre au Séminaire. C'était le 8 octobre, jour de la rentrée des élèves ; je remerciai Notre-Seigneur de tout mon cœur, et me mis à sa disposition pour faire ici tout le bien dont je suis capable, avec le secours de sa grâce ; depuis, je me trouve bien. Les 100 ou 102 élèves que nous avons paraissent bons ; j'espère qu'il en sortira de bons Prêtres. Je vous souhaite une bonne et sainte année à

tous, à toutes les autres personnes que j'ai l'habitude de saluer dans mes lettres. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis avec la plus vive affection,

Votre frère tout dévoué,

G.-L. TEISSANDIER,

l. p. d. l. m.

LA PLATA

Lettre de M. PATOUX, Missionnaire, à la Sœur N., à Paris.

MA CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Les touchants souvenirs des premières Missions du Paraguay donnent un intérêt particulier à tout ce qui concerne ce pays, d'ailleurs si peu connu. Vous me saurez gré, je pense, de vous raconter en détail le voyage que nous venons de faire dans ces contrées. J'ai déjà écrit une lettre à Paris sur ce sujet : je ne reviendrai pas sur ce que vous y pourrez lire. Un livre qui vient d'être publié dernièrement (*l'Histoire de la guerre du Paraguay*) confirme tous les renseignements qui m'ont été donnés sur Lopez. Cet ouvrage est l'œuvre d'un Anglais, qui fut l'ingénieur et l'homme de confiance de Lopez. Ce vrai fils d'Albion quitta l'Angleterre pour faire un voyage de santé, et il vint au Paraguay : pour se guérir, il se mit au service de Lopez, dressa des fortifications, canonna, mitrilla Brésiliens et Argentins, puis il retourna en Angleterre, parfaitement rétabli et plein de santé. C'est lui-même qui nous apprend ces particularités, dans la préface de son livre. Je vous recommande ce traitement d'un nouveau genre pour vos malades.

Le 27 août 1869, quatre Sœurs, un docteur, quatre étudiants, un médecin et votre serviteur s'embarquaient à bord du *Cisé* pour l'*Assomption*. Le but du voyage était d'établir une ambulance dans la capitale du Paraguay, pour y

soigner les blessés des derniers combats, jusqu'à ce qu'ils pussent, sans danger, revenir à Buénos-Ayres.

En quelques heures, nous sortîmes du *Rio de la Plata*, fleuve très-court, mais d'une immense largeur : il ne compte pas moins de 40 lieues à son embouchure. Les marins le redoutent à cause de ses bancs de sable mouvants, qui les obligent à avancer, avec précaution, la sonde à la main. En quittant le *Rio de la Plata*, nous entrâmes dans le *Rio Parana*.

Le *Parana*, après le *Rio de la Plata*, est encore un fleuve immense ; il a quelquefois plusieurs lieues de largeur ; il est parsemé d'îles innombrables, couvertes d'arbres et d'arbustes. Nous étions alors au milieu de l'hiver : la plupart de ces arbres étaient dépouillés de leurs feuilles, mais ils étaient revêtus d'une belle et riche parure d'emprunt ; des lianes toujours vertes les recouvraient et s'étendaient de l'un à l'autre en épaisses guirlandes ; des fleurs parasites, aux brillantes couleurs, des oiseaux d'un plumage plus riche encore, égayaient ces solitudes, habitées seulement par les tigres et les léopards.

Nous voguâmes au milieu de ces îles, pendant presque tout notre voyage ; nous étions parfois si près du rivage, que nous pouvions toucher les branches dont les extrémités venaient se baigner dans les eaux du fleuve. Il semblait que nous parcourions les allées d'un immense jardin capricieusement dessiné : quelquefois nous marchions dans un étroit canal, puis tout à coup il s'agrandissait, et nous avions devant nous une sorte de lac immense, entouré d'un cercle de verdure.

À l'extrémité du premier de ces lacs, est plantée une Croix noire ; là, a coulé du sang français et reposent les victimes d'un combat livré au dictateur Rosas, à l'époque de son expulsion de la République argentine. Chaque pas que nous faisons entre Buenos-Ayres et *Santa-Fé* est marqué de

sanglants souvenirs. Nos jeunes étudiants nous racontaient, avec l'enthousiasme d'un ardent patriotisme, les luttes et les combats de l'indépendance et des guerres civiles, dont nous rencontrions le champ de bataille. Que de fois les eaux du fleuve n'ont-elles pas été rougies de sang ! C'est pour cela, sans doute, que ces contrées si vastes et si fertiles sont encore si dépeuplées. Le dernier recensement (1869) compte à Cordoba, une des premières villes de la République, douze femmes pour un homme.

Le 28, nous étions à Saint-Nicolas, où les Sœurs allèrent, il y a quelques années, former une ambulance ; elles arrivèrent la veille d'une grande bataille. Jugez de leur frayeur au bruit du canon et de la fusillade, qu'elles entendaient distinctement : la bataille se livrait à 5 ou 6 kilomètres de leur résidence. Le Gouvernement national fut battu par les provinces révoltées ; les vainqueurs firent la paix, obtinrent à peu près tout ce qu'ils voulaient, et se déclarèrent vaincus : c'était une des conditions de la paix. Nous eûmes à bord, pendant deux jours, un des chefs de l'une de ces guerres civiles, qui ensanglantent si souvent le sol argentin ; il avait la figure et les allures de ce que l'on appelle, parmi les Officiers français, une *pratique*.

Le même spectacle se présentait toujours à nos yeux ; nous retrouvions partout les mêmes beautés, mais avec les variétés infinies que produit la nature, livrée à elle-même. Cependant, après la ville du Rosaire, la rive droite s'élève presque perpendiculairement, et forme des talus de 5 à 6 mètres d'élévation ; ils sont percés d'innombrables trous où viennent nicher des bandes d'oiseaux pêcheurs, et où les tortues déposent leurs œufs ; elles sont très-nombreuses dans ces parages.

Nous avons dépassé le *Rosaire*, et nous voguions à toute vapeur, lorsque notre pilote aperçut une île, qui était venue lui barrer le passage ordinaire ; elle était couverte d'herbes,

de plantes aquatiques et de quelques arbres jeunes encore : c'était une île flottante qui descendait lentement vers la mer. Ces îles sont assez communes dans le *Rio Puruna*. Elles sont formées de branches d'arbres, de détritns de matières végétales et de sables arrêtés près du rivage par quelque obstacle. Le sable s'accumule peu à peu, les graines des arbres et des plantes apportées par le vent, y prennent racine, et quelquefois, au bout de deux ou trois ans ou même plus, ces îles détachées du rivage par la force du courant et par la crue des eaux, quittent leur première place et, s'ajoutant à d'autres, prennent leur course vers la mer où elles vont s'abîmer.

Le 30 août est un jour néfaste. « Demain, se disaient avec anxiété les matelots, est la veille d'un jour funeste ; demain c'est la Sainte-Rose. » Eh ! pourquoi donc, demandai-je à l'un d'eux, redouter ce jour ? « Ah ! Monsieur, me répondit-il, la Sainte-Rose, c'est le jour des tempêtes, c'est le jour des malheurs. Jamais, ajouta-t-il, je n'ai été heureux à bord, ce jour-là. » Ces mots furent prononcés avec un tel accent de conviction, que je sentis l'inutilité de toute discussion. Le lendemain 30, le soleil se levait radieux à l'horizon, la gaieté régnait à bord ; les marins cependant n'osaient sourire et croire à tant de bonheur. « Eh bien ! dis-je à mon homme de la veille ; le brillant soleil et le ciel pur et serein que nous avons sur nos têtes nous annoncent-ils la tempête ? — Non, me répondit-il, mais il n'est pas encore 9 heures ; la journée n'est pas finie. En effet, il était à peine 9 heures, lorsque tout à coup nous ressentîmes un choc violent ; le navire fit trois ou quatre soubresauts, et puis il resta complètement immobile. Le pilote s'était trompé, il nous avait jetés sur un banc de sable ; la ligne de flottaison du navire sortait, sur l'avant, d'un mètre environ hors de l'eau. Ces sortes d'accidents sont très-fréquents dans le Parana. Malheur à celui qui s'ensable de cette façon ! il est quelquefois obligé d'at-

tendre la crue des eaux (c'est-à-dire deux ou trois mois) pour continuer son voyage. Nous ne fûmes pas réduits à attendre aussi longtemps; les efforts réunis de l'équipage et des passagers finirent par triompher des obstacles, et à six heures nous avons repris notre course, sans autre dommage qu'une perte de temps.

Le lendemain, 31, nous étions au point du jour devant *Cuevas*. *Cuevas* est une petite rampe sur la rive gauche du fleuve, où Lopez fit dresser une batterie pour arrêter la flotte brésilienne, flotte cuirassée, composée de neuf vapeurs, portant 59 canons. Malgré la cuirasse dont elle était revêtue, elle n'osa pas affronter le canon paraguayen et resta ancrée hors de portée de la batterie. Pendant ce temps, les troupes de Lopez ravageaient et pillaient, en vrais barbares, la province argentine de Corrientes, et les vapeurs volés aux Brésiliens et aux Argentins, avant même la déclaration de guerre, emportaient au Paraguay un butin considérable. La flotte laissa tout enlever, presque sous ses canons, sans bouger; elle se mit en mouvement seulement lorsqu'elle se sentit appuyée par l'armée de terre. Alors elle s'approcha de la fameuse batterie, lui envoya une bordée de tous ses canons; la batterie resta muette; après avoir pris mille précautions, on fit une descente; il n'y avait plus de Paraguayens; des troncs d'arbres avaient remplacé les canons, et des mannequins, les artilleurs.

Le 1^{er} septembre, à midi, nous jetions l'ancre devant Corrientes. En entrant dans le port de cette ville, on croirait entrer dans un pays tout nouveau. La rivière (du côté de la ville) est fortement encaissée; ses rives semblent formées de blocs de granit entassés confusément les uns sur les autres; au-dessus se trouvent des jardins en terrasses, de petites maisons blanches, environnées d'orangers couverts de fruits. Plus loin, on aperçoit les tours des églises, les Croix des monastères, les hautes murailles de l'hôtel de ville : tout cela

ne manque pas de charme, de loin surtout. De près, l'aspect de la ville n'est pas aussi enchanteur ; les rues sont bien alignées, mais elles ne sont point pavées, et l'herbe les envahit en grande partie ; les places publiques en sont également couvertes ; les maisons sont en général fort mal bâties.

Les Sœurs avaient quelques visites à faire à Corrientes ; elles y étaient déjà venues deux fois, depuis le commencement de la guerre du Paraguay, pour y desservir des ambulances ; pour moi, je me contentai de saluer les bons Pères Franciscains, qui avaient autrefois donné l'hospitalité à M. Mallevall et à M. George. Je désirais voir toute la ville ; mais il faisait une chaleur insupportable, et je n'ai pas osé affronter les ardeurs du soleil.

Ce fut à Corrientes que je rencontrai, pour la première fois, des Indiens du grand Chaco. Le grand Chaco est une plaine immense, située sur la rive droite du *Rio Parana* et du *Rio Paraguay*, habitée par des Indiens entièrement sauvages. Ils vivent de chasse, de pêche et de vol ; ils mènent une vie entièrement nomade et habitent sous la tente ; ils ont entièrement le type mongol ; quelques-uns de ces sauvages ont en partie renoncé à cette vie nomade, et non cependant à leur indépendance ; ils se sont établis en face de Corrientes, sur l'autre rive du fleuve, coupent les herbes qui poussent naturellement dans les îles, et viennent les vendre à la ville. Ils n'ont point de peine à se faire comprendre : on ne parle pas d'autre langue que la leur, dans tout le pays : c'est le *guarani* ; même dans la ville, les personnes instruites sont presque les seules qui sachent l'espagnol ; on a cherché à évangéliser ces pauvres sauvages ; mais jusqu'ici on a obtenu fort peu de succès.

Dans la province de Corrientes, il y a plusieurs petites colonies françaises, toutes très-prospères ; l'une d'elles est établie sur le territoire des premières *Réductions* des Jésuites, sur les bords de l'*Uruguay*. J'ai rencontré l'un des directeurs

de cette dernière, il voulait à toute force m'emmener avec lui pour être Curé de la colonie ; il me promettait monts et merveilles ; il voulait aussi deux ou trois Sœurs ; le brave homme fut désolé de mon refus. Il y avait de longues années, me disait-il, que, malgré leurs efforts, ils n'avaient pu avoir de prêtre chez eux.

A trois heures, nous levions l'ancre, et, pendant la nuit, laissant le Parana à notre droite, nous entrâmes dans le *Rio-Paraguay*. A mon grand regret, nous passâmes, de nuit, devant le *Passo de la Patria*, *Curuzu*, *Curupoty* et *Humaita*, théâtres des plus sanglants combats, pendant la guerre : chacun des sites de cette plage est marqué de sang, et il fallut près de quatre ans aux armées alliées pour s'emparer de cette partie du pays.

Curuzu fut pris de vive force. Là, les Paraguayens attaqués par des forces beaucoup supérieures, et mitraillés par les canons de la flotte, après s'être toutefois vaillamment défendus, prirent la fuite. A cette nouvelle, Lopez, furieux, ordonna de décimer le corps de troupe qui occupait ce poste ; on fit mettre tous les soldats en ligne, puis, commençant par le premier, on compta depuis un jusqu'à dix : tous ceux qui eurent le nombre dix, furent séparés pour être mis à mort : les officiers tirèrent au sort à l'aide de petites pailles, et ceux qui furent désignés pour la mort allèrent rejoindre les soldats destinés au même sort : ils furent aussitôt fusillés. Cette horrible exécution eut lieu le 4 ou le 5 septembre 1866. Elle ne fut pas la seule de ce genre ; un officier vaincu était ordinairement condamné à mort. Lopez tua de cette façon ses meilleurs officiers. Il avait cependant mille motifs d'être plus indulgent ; sa propre prudence aurait dû le rendre moins sévère. Pendant toute la guerre, il eut soin de ne jamais s'exposer au feu de l'ennemi : il transmettait ses ordres à ses généraux par un télégraphe électrique ou par des courriers.

La guerre eût été de courte durée, si elle avait été poussée avec vigueur; mais une lenteur exagérée ne permettait d'avancer que pas à pas; jamais une victoire remportée par les alliés n'était mise à profit; on laissait presque toujours à Lopez le temps de retirer tout son matériel de guerre, de chacun des postes qu'il était obligé d'évacuer, et même de se fortifier ailleurs. Les mêmes canons servirent jusqu'à trois et quatre fois sur des points différents. Dieu sait le sang qui coula : on retrouve encore dans les bois des cadavres de soldats; le soleil brûlant du Paraguay en a préservé plusieurs de la corruption; ils sont entièrement desséchés et momifiés.

Le 2 septembre, les sites que nous avions sous les yeux étaient complètement changés; le fleuve, moins large, roulait des eaux plus pures et plus limpides que celles du Parana; la végétation était plus riche et plus belle que celle que nous avions vue jusqu'ici, les arbres étaient plus grands et plus vigoureux; les lianes, plus fortes et plus belles, s'enlaçaient aux arbres et aux buissons et formaient d'impénétrables fourrés au milieu desquels les tigres peuvent à peine se tracer un sentier pour venir se désaltérer à la rivière. Nous rencontrions à chaque pas des bosquets d'orangers et de citronniers, chargés de fleurs et de fruits, des oiseaux revêtus des plus riches couleurs; le rouge, le bleu, le vert, l'orange se mêlent sur leurs ailes, d'une manière admirable, au blanc et au noir; de temps en temps quelques singes nous montraient à travers le feuillage leur figure grimaçante. Vers midi, lorsque le soleil dardait ses rayons avec le plus de force, les crocodiles venaient se réchauffer sur le sable. L'un des passagers en tira quelques-uns avec un revolver; l'animal ne sourcillait pas au bruit de la détonation, et lorsqu'une balle venait glisser sur les écailles dont il est revêtu, il ne se décidait pas toujours à changer de place.

Au milieu de ces beautés de la nature, on aperçoit çà et là des ruines qui viennent attrister le cœur et rappeler ou la tyrannie des dictateurs du Paraguay, ou les ravages de la guerre. Ici, ce sont les huttes des garde-côtes, placées de distance en distance pour empêcher l'entrée et la sortie du pays; là ce sont les restes d'un camp brésilien ou argentin; ailleurs les maisons renversées d'un village ou d'une petite ville; plus loin, au milieu d'un amas de décombres, on aperçoit une grande colonne couverte de paille et surmontée d'une Croix : c'était l'église d'un village, et auprès, le cimetière avec ses petites Croix noires, enlacées de plantes grimpantes.

Les rives du fleuve présentent un aspect particulier. Du côté du *Grand-Chaco* elles sont basses et souvent inondées à des distances considérables; du côté du Paraguay, elles s'élèvent dans quelques endroits à la hauteur de trois ou quatre mètres : dans d'autres, elles s'abaissent jusqu'au niveau du fleuve ou même elles disparaissent sous les eaux et forment d'immenses lagunes qui s'avancent profondément dans les terres. Les montagnes sont au moins à dix ou à quinze lieues du fleuve.

La journée du 2 septembre avait été belle et magnifique, la nuit fut plus belle encore; le ciel était pur et scintillant d'étoiles, une douce fraîcheur avait remplacé la chaleur du jour; le silence de ces immenses solitudes n'était interrompu que par les cris du tigre, du léopard, des singes et des oiseaux de nuit. Il était dix heures, et je n'avais pas encore songé à descendre dans notre dortoir, vraie fournaise, dans laquelle je voulais entrer le plus tard possible. J'étais resté seul sur le pont causant avec un négociant de Buenos-Ayres des beautés du Paraguay, lorsque tout à coup un choc violent faillit nous renverser, et nous entendîmes d'horribles craquements sur l'avant du navire, puis nous restâmes dans la plus complète immobilité; la machine grondait, l'hélice

battait les flots avec furie, mais en vain : nous ne pouvions plus bouger. Notre pilote dormait sans doute, il nous avait jeté sur une île déserte ; nous avions fait un véritable naufrage ; heureusement notre navire était sain et sauf, les craquements que nous avons entendus étaient ceux des arbres et des arbustes que nous avons brisés en montant sur la plage. La moitié de notre bâtiment était hors de l'eau ; notre position était bien pire que celle du jour de la Sainte-Rose. La nuit se passa dans un horrible vacarme ; personne ne put goûter un instant de repos ; il fallut mettre toute la cargaison du vapeur sur le pont... Les heures s'écoulaient avec une désespérante lenteur, le jour arriva enfin, mais ce ne fut que pour mieux nous faire voir les difficultés de notre position. Nous passâmes la journée entassés pêle-mêle au milieu des caissons, des sacs de farine, des malles, des sacs de nuit, etc... Il fut un instant question de débarquer sur le rivage les passagers et tout le chargement. La vie de Robinson n'était guère de notre goût ; il eût cependant fallu en essayer si une goëlette n'était venue à notre aide ; grâce au secours qu'elle nous prêta, notre vapeur fut remis à flot vers quatre heures du soir. Nous étions seulement à vingt lieues de l'Assomption ; le lendemain matin, 4 septembre, nous jetions l'ancre devant cette ville.

L'Assomption est bâtie en amphithéâtre sur une colline environnée de monticules boisés, qui s'élèvent graduellement en s'éloignant du rivage. Les seuls monuments qui frappèrent nos regards furent les palais de Lopez et quelques églises : le fort qui défendait l'entrée du port n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. La rivière forme devant la ville une baie assez profondément encaissée, qui alors était couverte de navires de toute sorte, vaisseaux de guerre, voiliers, vapeurs-transports, vapeurs pour passagers. Le port présentait l'animation de celui d'une grande cité

commerçante ; mais le drapeau brésilien qui flottait au sommet des monuments les plus élevés, les tentes de campement que l'on apercevait sur toutes les collines environnantes, les uniformes brésiliens et argentins que l'on voyait sur le rivage, les vedettes placées sur tous les points proéminents annonçaient tout autre chose qu'une cité industrielle et commerçante. La ville n'était plus qu'un camp, et à tout le mouvement militaire que nous avons sous les yeux s'ajoutait celui des fournisseurs de l'armée et de la foule des chercheurs d'or, qui suivaient le camp allié, pour exploiter les vices du soldat, ou les désordres et la prodigalité des officiers, et pour recueillir les dépouilles des vaincus, les acheter à bas prix et les revendre plus loin au poids de l'or. A l'époque du sac de l'Assomption, quelques-uns ont fait d'immenses fortunes.

Nous débarquâmes près d'une place encombrée d'hommes, de femmes et d'enfants. Les femmes demi-vêtues, nonchamment couchées par terre avec leurs enfants, nous regardaient passer avec une insouciant curiosité : la plupart étaient des Paraguayennes. Les hommes s'agitaient avec empressement au milieu de cette cohue ; cinquante mains se présentèrent pour saisir le moindre de nos paquets, aussitôt que nous eûmes pris terre. Là, nous entendions parler toutes les langues : l'espagnol, l'italien, l'anglais, le français, l'allemand. Cette foule se composait d'aventuriers de tous les pays ; ils étaient venus chercher fortune au Paraguay ; ils n'y trouvaient que la misère, la faim et le vice.

Vue de près, l'Assomption rappelle l'histoire de certains chefs de tribus sauvages, se pavanant fièrement un jour de parade, dans un brillant uniforme de capitaine anglais ou français, uniforme jadis neuf, dont ils ont soin de prendre seulement l'habit brodé d'or : quant aux pantalons et aux autres superfluités, ils n'y songent même pas. Il y a quelque chose de semblable dans la capitale du Para-

guay. Les palais de Lopez ne sont pas sans quelque préteation à la grandeur et à la magnificence ; ce ne sont cependant en réalité que de mesquines et de pâles copies de nos constructions européennes : pour remplacer les sculptures qui ornent nos palais, Lopez a fait revêtir les siens de moulures de plâtre, qui leur donnent de petits airs de grands seigneurs ; l'œil s'y trompe de loin.

A côté de ces magnificences, vous trouvez les rues telles que la Providence les a faites : on y enfonce dans le sable jusqu'à la cheville du pied ; quelques-unes sont continuellement inondées par des sources qui jaillissent de la colline et dont les eaux traversent la ville pour se rendre à la rivière. On aurait pu facilement en faire des fontaines publiques ; on n'y a pas songé ; on n'a même pas pris la peine de ménager l'écoulement des eaux. Dans la rue principale, il y a un *trainway* (chemin de fer américain), qui conduit de la rivière à la station centrale des chemins de fer, placée à l'autre extrémité de la ville. La plupart des maisons des deux ou trois principales rues sont assez bien bâties ; ailleurs, on ne voit à peu près que de pauvres et misérables cabanes couvertes en paille.

Les églises ne présentent rien de remarquable, si ce n'est le mauvais goût des décors, et les Vierges de porcelaine, dont les grosses figures rouges et les gros yeux à fleur de tête déparent les autels. Devant de si beaux yeux, la *Junon aux yeux de bœuf* du vieil Homère serait morte de dépit et de jalousie.

A la hauteur de 1 mètre 50 centimètres environ du sol, toutes les églises ont de grandes et énormes fenêtres qui s'ouvrent à deux battants, comme celles de nos maisons : les grandes chaleurs, paraît-il, ne permettent pas de faire autrement ; on ouvre, le matin et le soir, et l'on ferme avec soin, pendant le jour.

Au moment où nous étions à l'Assomption, la population

de cette ville se composait de quinze à vingt mille soldats brésiliens ou argentins, de quarante à cinquante mille femmes paraguayennes arrachées au griffes de Lopez et d'un nombre considérable d'étrangers commerçants de tout genre, trafiquant de tout. Une société philanthropique (lisez *maçonnique*) s'est formée parmi les commerçants, les officiers et les médecins pour secourir les Paraguayennes : bien entendu on ne s'occupe que du corps. Deux asiles furent formés ; j'eus la pensée de visiter l'un d'eux, et j'y renonçai en entendant raconter ce qui s'y passait ; les femmes étaient à peine vêtues, et la plupart des enfants de dix à onze ans, filles et garçons, ne l'étaient pas du tout. Un trait vous montrera la délicatesse du directeur de cet établissement. Un des jeunes étudiants venus avec nous désirait ramener à sa famille une petite fille de trois ou quatre ans, pour la faire élever par sa mère ; le directeur de l'asile lui dit qu'il n'en avait pas de cet âge, mais qu'il pouvait lui en donner de douze à treize ans, et il lui en présenta plusieurs. Le jeune homme eut assez de sens pour refuser ; à douze ou treize ans, une Paraguayenne n'est plus une enfant. On fait un trafic épouvantable de ces pauvres créatures. On les donne à qui veut les prendre, sans s'inquiéter de la moralité de ceux qui les demandent.

Que vous dirai-je de la vie et du costume de ces pauvres femmes qui vivent dans la rue ? Elles ne sont pas difficiles ; un seul vêtement, donnez-y le nom qu'il vous plaira, un seul vêtement de toile ou de coton leur suffit avec une sorte d'écharpe, dont elles se servent pour se garantir la tête et les épaules des ardeurs du soleil ; du reste elles ne portent ni bas ni souliers. Quant aux petits enfants, ils se contentent du costume qu'ils ont reçu en héritage de notre premier père Adam. Toutes ces pauvres femmes vivent des dons de la charité publique ou de leur propre industrie ; quelques-unes vont dans les bois chercher des oranges et des ba-

nanes, pour les revendre à la ville. Le soir, toute cette population couche sur les trottoirs des rues, sur les places publiques, dans les cours, sous les hangars.

A côté de cette affreuse misère, l'officier brésilien étale un luxe insultant ; l'Assomption possède son Alcazar, ses chanteuses, son théâtre, ses cafés.

N'allez pas croire cependant que toutes ces pauvres Paraguayennes soient plongées dans la tristesse et dans les larmes ; non, lorsque la faim est apaisée, la gaieté renaît au milieu d'elles ; leur insouciance leur fait oublier les besoins du lendemain. Arrive une fête, vous les verrez aussitôt se répandre dans la campagne et y cueillir des fleurs pour orner leur chevelure ; à la chute du jour, elles cherchent de ces insectes phosphorescents très-communs au Paraguay, qui projettent de vives lumières au milieu des ténèbres de la nuit ; elles sont au comble de la joie, lorsqu'elles peuvent en prendre une assez grande quantité pour les enfiler et s'en former un collier vivant, éblouissant de lumière, mille fois plus riche et plus brillant que les colliers de diamants des grandes dames du monde. Lorsque leur toilette est ainsi terminée, au premier son des instruments de musique, elles se rendent sur la place publique et dans la salle de bal, où elles dansent avec frénésie, jusqu'à ce qu'elles soient épuisées de fatigue.

Quel contraste entre le Paraguay des *Lettres édifiantes* et celui dont je vous parle ! sur cette terre frappée de la malédiction divine, n'y a-t-il donc plus que honte et qu'ignominie, que corruption et qu'insensibilité ? Au milieu de cette fange, que je me suis bien gardé de trop remuer, n'y a-t-il donc plus de vrais serviteurs de Dieu ? Oh ! si, il en est encore, mais, hélas ! en bien petit nombre. Les persécutions de Lopez ont fait des martyrs, témoin cette jeune fille de dix-huit à vingt ans, martyre de la charité ; témoin cette pauvre vieille mère que Lopez voulait obliger à maudire son fils, parce qu'il

avait quitté le pays; ne pouvant y parvenir, il la fit emprisonner et ordonna de lui donner pour toute nourriture du maïs grillé au feu : il avait remarqué que sa victime avait perdu presque toutes ses dents; elle mourut de faim; témoin cette pieuse jeune fille, qui se réjouissait devant nous d'avoir été atteinte d'une horrible lèpre, parce que sa maladie l'avait préservée de bien des dangers, pendant sa captivité au milieu des soldats. Bien d'autres traits sans doute, que Dieu seul connaît, sont inscrits au Livre de vie. « Ma sœur, nous disait en rougissant une pauvre femme, ma sœur a été tuée à coups de lance par les soldats de Lopez, parce qu'elle était trop vertueuse. » Et puis, même dans cette foule, tout n'est pas mauvais : lorsque le dimanche arrive, un grand nombre de ces pauvres femmes se pressent encore dans les églises; elles savent encore prier. Oh ! si ce peuple avait eu des Prêtres selon le cœur de Dieu, le Paraguay vivrait encore. Aujourd'hui, il est mort à tout jamais; un peuple nouveau surgira de cette nuée d'étrangers accourus de toute part; il ne vaudra pas celui qui vient de disparaître.

Nous fîmes à l'Assomption la connaissance d'une bonne et excellente famille paraguayenne : elle avait pu s'échapper du pays, avant la guerre, et elle était venue à Buenos-Ayres éprouver toutes les douleurs et toutes les privations de l'exil; elle était rentrée à l'Assomption à la suite de l'armée alliée. Quelques jours après notre arrivée, elle nous proposa une promenade à la *Trinité*, petit village située à six kilomètres environ de la ville. Nous acceptâmes avec empressement, désirant connaître la campagne.

Deux personnes de la famille nous accompagnèrent, un monsieur et une dame. Je pris les devants avec notre guide : les Sœurs suivaient à quelques pas avec leurs conducteurs. Nous suivîmes, pendant presque tout le trajet, la ligne du chemin de fer. Ici, comme dans toute l'Amérique, un chemin de fer est une voie publique sur laquelle chacun peut passer

à sa guise, sauf à être écrasé, s'il n'obéit pas assez promptement au coup de sifflet, et s'il ne se retire pas assez tôt pour laisser passer le train. Ce fut par cette voie que furent ramenées à l'Assomption les femmes reprises à Lopez, après la bataille de *las Lornas volentinas* ; on les entassait dans les wagons avec leurs enfants. Lorsque l'une d'elles, épuisée par de longues privations, mourait en chemin de faim et de misère, ce qui arrivait souvent, le train s'arrêtait ; on déposait le cadavre sur les bords de la route, et le convoi reprenait sa course. Un de nos amis vit à cette époque une chose horrible ; il rencontra une femme qui portait sur sa tête le cadavre de son enfant, déjà roidi par la mort : elle allait l'enterrer elle-même dans le sable.

L'heure que nous avons choisie pour notre promenade était aussi celle à laquelle les Paraguayennes portaient à la ville les fruits qu'elles avaient pu recueillir dans les bois ; elles suivaient le même chemin que nous, mais en sens inverse ; elles venaient de trois, quatre et cinq lieues, portant leur fardeau sur la tête. Parmi elles, se trouvaient aussi quelques malheureuses, qui arrivaient mourantes de faim, du camp de Lopez, dont elles avaient pu s'échapper au péril de leur vie ; nous ne faisons pas dix pas sans rencontrer des groupes de ces infortunées dans tous les costumes possibles et imaginables : je parle de ceux que peuvent inventer la misère et le dénûment. Nous marchions un peu plus vite que les Sœurs : pour les attendre, nous arrêtions de temps en temps quelques-unes de ces pauvres femmes ; nous les faisons causer, et nous leur achetions des oranges. J'appris par elles mille détails horribles sur les souffrances qu'elles endurèrent et sur les cruautés de Lopez. De temps en temps, nous rencontrions aussi des postes de soldats brésiliens. Toutes ces figures n'étaient pas très-rassurantes, paraît-il, et les Sœurs effrayées envoyèrent un cavalier pour nous prier de nous tenir moins éloignés d'elles. Nous traversions un pays com-

plétement inculte, mais couvert d'une riche végétation; dans le court trajet que nous fîmes, nous rencontrâmes plusieurs sites magnifiques, entre autres une petite vallée couverte de bois, au fond de laquelle coulait un ruisseau.

La Trinité est un petit village composé de quelques maisons et d'une église. Cette église est bâtie sur le sommet d'une colline, du haut de laquelle la vue s'étend au loin, au-dessus des vallées et des collines jusqu'à la rivière; de là on découvre l'*Assomption* et son port couvert de navires, et de distance en distance on aperçoit de petites chaumières et de riches maisons de campagne dispersées çà et là, au milieu des bois et sur le versant des collines voisines. La maison de campagne de la mère de Lopez se trouve à peu de distance; c'est pour elle, paraît-il, que l'église fut bâtie. Ce monument est le plus beau que j'aie vu au Paraguay; cependant il est orné de peintures d'assez mauvais goût: les Saints et les Saintes sont des portraits de la famille du Dictateur.

Dès notre arrivée à la Trinité, nous nous vîmes environnés par toute la population du village: il n'y avait que des femmes et des enfants. Nous distribuâmes quelques aumônes et toutes les Médailles et chapelets que nous avons, avec quelques paroles de consolation et d'encouragement. On nous dit qu'il y avait une malade dans une maison voisine: les Sœurs y allèrent d'abord, et je lui fis plus tard ma visite. Je trouvai la pauvre malheureuse couchée sur la terre nue et à peine couverte de quelques misérables haillons; elle avait pour toute nourriture quelques grains de maïs et un peu d'eau. Je lui donnai un petit Crucifix; elle l'accepta avec grande joie et le baisa avec respect. Elle me manifesta le désir de se confesser; mais elle ne savait que le *guarani*. Vous le voyez, ma chère Sœur, tout n'est pas perverti au Paraguay: dans la campagne surtout, le bien serait facile à faire.

Parmi les femmes qui abordèrent les Sœurs, dès leur arrivée à la Trinité, se trouvait une jeune fille de dix-huit à vingt ans; elle était de la petite ville de Pilar, dont nous avons vu les ruines sur le bord du fleuve. Lorsque Lopez ordonna l'évacuation de cette ville, elle fut assez heureuse pour échapper à ses émissaires, en se cachant dans les bois; elle y vécut avec sa mère de fruits sauvages et de *cague* douce, jusqu'à ce que les Brésiliens se fussent rendus maîtres de l'Assomption. Alors sa mère la conduisit à la Trinité, où elle vivait cachée, loin des regards du soldat et des étrangers, dont elle redoutait la corruption. Sa mère allait seule à la ville vendre des fruits, et elle rapportait les choses nécessaires à la vie. Je ne saurais vous dire la joie éprouvée par cette jeune fille, à la vue des Sœurs; elle voulait les suivre partout, pour être, sous leur protection, à l'abri de tout danger.

Notre conducteur nous conduisit chez un de ses amis, et lorsque nous eûmes visité l'église et quelques-unes des maisons du village, il nous offrit des rafraîchissements : nous fûmes vivement touchés des efforts qu'il fit pour nous bien recevoir, nous attendant à ne rien trouver dans un village, pillé quelques mois auparavant. Cependant on réussit à nous servir un déjeuner capable de satisfaire même des estomacs européens. La salle du festin n'était pas une salle du Louvre ni des Tuileries, vous le pensez bien; vous auriez pu y remarquer des tonneaux, des caisses de savon, des lits de camp, des harnais de chevaux, etc. Quant à nous, l'amabilité de notre hôte ne nous permit de rien voir de tout cela. On nous traita en personnages distingués; nous eûmes un concert, pendant tout le temps du repas. Un vieux Paraguayen prit une mandoline et nous fit entendre tout son répertoire d'airs paraguayens et espagnols : cette musique ordinairement douce et mélancolique, parfois aussi, vive et sautillante, ne manque pas de charmes. Notre

artiste pinçait l'instrument avec une étonnante dextérité ; bien entendu il jouait toujours de mémoire. Nous n'étions pas seuls dans la salle du festin ; une partie de nos nouvelles connaissances nous y avaient suivis ; quelques regards d'envie jetés sur notre table disaient peut-être qu'elle était trop somptueusement servie ; mais bientôt on changea d'avis, car nous eûmes le bonheur de partager avec ces pauvres gens. Une bonne Fille de la Charité est toujours prévoyante, vous le savez ; or, nous en avons quatre et quatre très-bonnes : jugez quelle prévoyance avait dû présider le matin aux préparatifs du départ ! Aussi l'indispensable panier aux provisions était chargé, bourré autant qu'il pouvait l'être : il fut en un instant complètement vide.

Nous partîmes de la Trinité, vers midi, pour aller visiter une maison de campagne, située à peu de distance : plusieurs femmes du village voulurent nous reconduire à quelques centaines de mètres. Chemin faisant l'une d'elles disait à ses voisines : « Pourquoi désormais nous désoler ? Dieu a eu « pitié de nos misères ; les anges du Ciel sont venus nous « visiter et nous consoler. » Que de biens n'y aurait-il pas à faire dans un pays, où de tels sentiments de reconnaissance naissent dans les cœurs ! nous avons cependant fait si peu de chose ! Ce que j'ai encore remarqué dans ces pauvres femmes, c'est une grande dévotion à la Très-Sainte Vierge.

Nous marchions péniblement sous un soleil brûlant, lorsque deux des femmes qui nous suivaient dirent à l'une des Sœurs : « Votre coiffure est fort mal faite, elle ne vous « garantit nullement du soleil ; vous allez devenir brune et « noire comme nous ; voulez-vous que nous vous l'arran- « gions ? » Elles parlaient *guarani* ; la Sœur ne comprenait pas un mot de cette langue traîtresse : elle répondit par un signe d'assentiment. Aussitôt deux mains heureuses de rendre service rabattirent sur les joues les ailes de la cornette. Jugez de l'effet.

Nous arrivâmes enfin à la maison de campagne. On y voyait encore les traces du passage des soldats ; tout y rappelait le pillage et la dévastation. Cette propriété devait être fort belle lorsqu'elle était en pleine exploitation : ses allées et ses plantations d'orangers, ses arbres fruitiers de toute espèce, ses bouquets de bananiers et sa position sur le versant d'une colline devaient en faire un délicieux séjour.

Si Garo, le célèbre Garo de la Fontaine avait fait le voyage du Paraguay, il eût été pleinement satisfait ; il est vrai qu'il n'eût pas trouvé la citrouille à la place du gland ; mais il aurait pu voir et admirer d'énormes fruits, presque aussi gros que les célèbres produits du Cantal (les cantaloups), suspendus à des arbres, à des citronniers d'une espèce particulière. Je vous avoue ma bravoure : lorsque je passais sous un de ces arbres, le plus léger frémissement de la brise, dans le feuillage, me faisait hâter le pas : si un de ces glands paraguayens m'était tombé sur la tête, mon sort n'eût pas été celui de Garo le raisonneur. — Près de l'un de ces arbres, il y avait un nid : c'était une énorme botte d'épines, suspendue à une branche par deux fortes lianes ; la maison aérienne était divisée en deux pièces : le salon de réception sans doute et la chambre à coucher. Vous connaissez la fleur qui semble porter dans sa corolle les instruments de la Passion de Notre-Seigneur, la *Passiflore* bleue ou *Grenadille* : ici, elle couvre les haies et les buissons. Nous rencontrions aussi à chaque pas de gigantesques *Cactus* ; ils atteignent quelquefois de vingt à vingt-cinq pieds ; ils forment des haies impénétrables et d'énormes buissons. Jugez du coup d'œil ravissant que doit présenter la campagne, lorsque ces fleurs étalent leurs panaches d'un rouge-écarlate, sur le versant des collines, sous le ciel pur et sans nuages du Paraguay.

Nous avons vu de près un petit spécimen des bois et des forêts de ce pays. Notre hôte et sa famille voulurent nous conduire à une fontaine, qui jaillissait d'un rocher, à deux

ou trois cents mètres de la maison. Il était à peine deux heures; nous étions peu disposés à affronter de nouveau les ardeurs du soleil; mais on nous rassura, et, sur la promesse d'avoir de l'ombre pendant tout le chemin, nous nous mîmes en route. Après avoir franchi les limites de la propriété dans laquelle nous étions, nous pénétrâmes par un sentier tracé, la hache à la main, dans un bois tellement épais, que les rayons du jour y pénétraient à peine. Nous avions au-dessus de nos têtes un immense dôme de verdure, composé de branches d'arbres couvertes de plantes parasites et de lianes enlacées dans tous les sens : pas un rayon de soleil ne pouvait traverser cette voûte épaisse. Autour de nous, les arbres et les buissons épineux étaient tellement serrés les uns contre les autres, qu'il nous eût été impossible de nous égarer, lors même que nous n'eussions pas eu de guide. Les eaux de la source sont reçues, au sortir du rocher, dans un petit bassin de pierre : elles ont une couleur bleuâtre qui semble indiquer la présence de quelques sels de plomb en dissolution; on peut cependant les boire impunément.

Notre retour à l'Assomption eut lieu par un chemin sauvage et peu fréquenté, bordé d'orangers, de citronniers, de buissons toujours verts et de genêts en fleur. Les domestiques de la maison que nous venions de visiter et quelques femmes qui avaient trouvé un asile dans le voisinage donnèrent aux Sœurs mille marques d'amitié; elles nous reconduisirent jusqu'à un petit ruisseau, formé par la fontaine dont nous avons parlé. Là, grand fut notre embarras; le ruisseau n'était pas un second Parana; mais le passer à pied sec n'était pas chose facile. L'embarras des Sœurs amusa beaucoup les Paraguayennes, qui nous suivaient. « Tenez, leur dirent-elles, faites comme nous. » Elles ne portaient ni bas ni souliers; elles se relevèrent modestement les vêtements jusqu'aux genoux et traversèrent le ruisseau. Elles s'étonnaient de ne pas voir les Sœurs imiter leur

exemple ; cela leur paraissait si simple ! Heureusement l'une d'elles, moins simple ou mieux inspirée, avait prévu la difficulté ; elle arriva quelques instants après portant sur sa tête une planche, qui nous tira d'embarras.

Une demi-heure plus tard, nous rentrions à l'Assomption, harassés de fatigue, mais heureux de notre promenade et surtout heureux d'avoir vu que Dieu compte encore des serviteurs dans ce malheureux pays. Les Sœurs rentrèrent dans leur clôture pour n'en plus sortir. Nos derniers jours au Paraguay furent consacrés aux préparatifs du départ ; il nous fallut vouloir, mais vouloir à la française, pour en venir à bout. Notre docteur se plaisait fort à l'Assomption ; il voulait y rester et prétendait ne pas nous laisser partir sans lui : nous fûmes vraiment obligés de nous rappeler qu'impossible n'est pas français. Nous nous embarquâmes, le 10 septembre, et trois jours après, nous étions à Buenos-Ayres.

Ne soyez pas surprise que je ne vous dise rien des Réductions des Jésuites : elles étaient à vingt ou vingt-cinq lieues de l'Assomption, et je ne suis pas allé dans ces contrées.

Je me recommande à vos prières et à celles de vos Compagnes.

J'ai l'honneur d'être, ma très-chère Sœur, en Jésus et en Marie,

Votre tout dévoué serviteur,

L. PATOUX.

l. p. d. l. m.

Lettre de M. GEORGE à M. N..., à Paris.

Buénos-Ayres, Église du Sacré-Coeur, le 9 mai 1869.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

La dernière lettre que j'ai eu le plaisir de vous écrire était datée du mois de février ; depuis lors, surtout à l'époque des courriers, mes occupations ne m'ont pas laissé de loisir pour la correspondance. J'aurais cependant bien envie de vous parler de temps en temps de notre Mission de Buénos-Ayres, que l'on n'apprécie peut-être pas assez, parce qu'on ne la connaît pas ; c'est à peine si l'on sait où elle est située. A chaque instant, nous recevons des lettres portant en suscription : Buénos-Ayres (*Brésil*) ; Buénos-Ayres, au *Chili* ou dans la *République de l'Équateur* ; bientôt on nous expédiera nos lettres à la *Lune*. Il semble que l'on ignore complètement l'existence d'un beau et vaste pays indépendant, à l'extrémité de l'Amérique du Sud, et qui porte le nom de République argentine. A lire ce que l'on écrit sur Buénos-Ayres, on croirait vraiment que l'on n'en fait pas plus de cas que d'un méchant petit port du groupe des Açores.

Si je ne craignais de faire injure à vos connaissances géographiques, et surtout de vous faire perdre le temps, je vous servais une page de géographie américaine : je préfère vous entretenir seulement de la ville de Buénos-Ayres, qui est, depuis dix ans, un centre d'activité pour les deux Familles de Saint-Vincent.

Buénos-Ayres, bâtie en 1580 par les Espagnols, est située sur la rive gauche du Rio de la Plata, à trente-cinq milles de la jonction du Rio-Parana et du Rio-Uruguay. Sa position en fait le port de toute la République : aussi le commerce considère-t-il Buénos-Ayres comme le port le plus important de l'Amérique du Sud ; le mouvement des navires, dans le courant de l'année dernière, a été de 1,200 environ.

Depuis quelques années, le chiffre de la population a augmenté considérablement, grâce aux mesures libérales qu'a prises le Gouvernement pour encourager et favoriser l'émigration européenne. La révolution italienne contribue aussi beaucoup à jeter sur cette plage des milliers de pauvres gens, qui viennent demander avec la tranquillité un peu d'aisance, biens inconnus dans leur pays. Le nombre des immigrants débarqués dans le courant de l'année dernière monte à plus de cent mille ; sur ce chiffre officiel, on compte soixante-quinze pour cent d'Italiens.

Cette affluence d'étrangers, venus de tous les points de l'Europe, donne à la ville un caractère des plus singuliers. Émigrés dans l'intention de faire fortune, et de s'en retourner promptement dans leur pays, tous ne réussissent pas au même degré, il est vrai ; mais tous trouvent à vivre. Pendant ce temps, de grandes entreprises commerciales se montent ; la ville se transforme et s'embellit ; dans quelques années, le vieux Buénos-Ayres colonial aura disparu devant l'initiative et l'activité de l'élément étranger.

Il est assez curieux d'examiner quelles sont les différentes branches d'industrie qui servent à enrichir tant de monde. Ne vous arrêtez pas à la lettre, lorsque vous lisez Rio de la Plata (*fleuve d'argent*) : ce précieux métal est aussi rare ici qu'au fond de la Seine. L'argent se gagne ici, comme partout, à l'aide d'un travail assidu.

Les Italiens ont le monopole du cabotage du port et de la rivière ; l'impossibilité de décharger les navires d'outre-

mer directement à la douane, à cause des dangers de la rade, rend ce service très-important. Le mode de débarquement pour les marchandises et les individus est le même : il faut débarquer une fois pour s'en faire une idée. Une *lanche* vient vous prendre au navire, pour vous conduire au quai de la douane; mais comme souvent, à certaine heure, il n'y a pas assez d'eau pour accoster, on est obligé de monter sur de hautes charrettes, avec tous ses bagages, afin d'arriver jusqu'à terre. Imaginez ce que ce débarquement doit coûter; car il faut disputer avec la rapacité du batelier et du charretier. Malheur à l'étranger qui ne connaît ni la langue ni la monnaie du pays! Il est plumé bel et bien; ces honnêtes Italiens font là de très-jolis bénéfices; mais ce n'est pas tout; au quai de débarquement des centaines de portefaix, dont l'insolence ne laisse rien à désirer, vous imposent leurs services que, bon gré mal gré, vous êtes obligé d'accepter, en leur payant ce qu'ils demandent. On parle beaucoup des désagrémens des ports de mer en Orient; je ne sais si celui de Buénos-Ayres leur est inférieur.

Les Italiens nouvellement débarqués, s'ils ont un état, trouvent à se placer immédiatement; sinon, ils entrent comme manœuvres dans les nombreux chantiers de la ville, où ils gagnent de cinq à six francs par jour : les moins courageux s'adonnent aux petits métiers; ils sont décrotteurs ou joueurs d'orgue de Barbarie.

Les Français sont, après les Italiens, les plus nombreux; presque tous sont Basques ou Béarnais. Les Basques vont de préférence à la campagne, où leurs services sont recherchés et bien rétribués; les Béarnais travaillent aussi volontiers à la campagne; mais beaucoup d'entre eux restent en ville, remplissant l'office de serrurier, de menuisier, de boulanger, etc. Une chose digne de remarque, c'est que presque toutes les boutiques de perruquier-coif-

feur sont tenues par des Français : j'en dirai autant des parfumeurs et des maisons de nouveautés. Dans les grandes maisons, où l'on se pique de savoir vivre, il est entendu que le cuisinier doit être un Français.

Les Espagnols viennent principalement des provinces de la Catalogne, de la Galice et de la partie basque; on les rencontre partout. Le jeune Catalan qui débarque ici trouve à se placer dans les maisons de commerce au détail : connaissant la langue du pays, il rend des services immédiats; l'enfant de la Galice, aux formes et au langage plus rustiques, se place avantageusement comme domestique. Les *serenos*, ou veilleurs de nuit, sont choisis de préférence parmi les *Gallegos*. Presque tous les Basques espagnols travaillent à la campagne.

Les Anglais sont commerçants ou grands cultivateurs : ce sont eux qui possèdent les plus beaux établissements agricoles de la province. Les Irlandais, sauf de très-rare exceptions, vivent par groupe à la campagne; jusqu'à présent, ils ne se sont pas mêlés avec les gens du pays; ils conservent leur langue et leurs habitudes religieuses. Il y a dans la province de Buenos-Ayres une vingtaine de Prêtres irlandais, occupés uniquement du service religieux de leurs compatriotes; c'est très-beau, et il serait bien à désirer que nos Français reçussent les mêmes secours spirituels.

Comme élément colonisateur, tous les immigrants ne sont pas également bons : l'Italien et le Français aiment trop la ville, et ne s'attachent pas à faire leur patrie de ce pays; le jour où ils ont ramassé un petit pécule, ils se rembarquent; c'est pourquoi les Argentins les nomment dédaigneusement des *sangsues*. Les Espagnols, les Suisses et les Irlandais, mais surtout les Basques, vivent et se perpétuent ici. On parle en ce moment d'un projet de nouvelle loi agraire, qui mettrait certaines parties du territoire de l'intérieur à la portée de tous les travailleurs, en leur en assurant la pro-

priété. Les promesses du projet sont bien séduisantes ; si le Gouvernement ne s'en tient pas aux mots, mais rend la chose pratique, nous verrons le courant de l'émigration européenne se porter ici, comme autrefois aux États-Unis. Le nouveau Président, don Faustino Sarmiento, paraît animé des meilleures intentions progressistes ; malgré tout le mal que l'on dit de lui, tout porte à croire que sous sa présidence le pays argentin prospérera.

Dans ma dernière lettre, je vous parlais d'une nouvelle épidémie de choléra ; depuis lors, notre état sanitaire n'a pas changé. Le nombre des cas varie de trois à quatre par jour : presque tous meurent. On remarque que les nouveaux débarqués sont atteints de préférence. Voilà où nous en sommes. Priez le bon Dieu pour nous, et recommandez-nous aux ferventes prières des Confrères de la Maison-Mère.

Le dernier courrier nous a apporté la Circulaire de notre très-honoré Père ; nous l'avons lue avec le plus grand plaisir. Soyez bien certain que nous nous conformerons à toutes les prescriptions qu'elle renferme, trop heureux de pouvoir contribuer, dans la mesure de nos ressources, à la prospérité de la Petite-Compagnie.

Sur ce, je vous prie de me croire toujours, dans les Saints-Cœurs de Jésus et de Marie,

Votre très-humble et bien affectionné Confrère,

EM. GORGE.

l. p. d. l. m.

GUATÉMALA

Lettre de M. N... à M. MARISCAL, à Guatémala.

Quezaltenango, 15 décembre 1868.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE.

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Rendez grâces à Dieu : toute votre petite famille est arrivée à sa destination, et cela sans aucun accident. Il est bien vrai que l'on a eu un peu à souffrir ; mais qu'aurait été un pareil voyage sans souffrances ? et ces souffrances ont été si petites, que réellement personne ne peut se plaindre. Notre arrivée à Quezaltenango a été une fête pour toute la ville. Désirant vous mettre un peu au courant, je vais vous raconter les traits les plus remarquables de notre voyage.

Vous dire que les Sœurs furent un peu tristes, après votre départ de Varsenos, ce serait inutile : les larmes vinrent à leurs yeux ; il leur en coûtait de se séparer de leur Père bien-aimé, de leur vénérable Mère et de leurs Compagnes. Mais bientôt, dominant leurs sentiments, et après avoir offert à Dieu tous ces sacrifices, elles se montrèrent gaies et contentes. La Sœur Marie surtout ne négligea rien pour distraire ses Compagnes. Elle avait, du reste, un autre motif pour agir de la sorte. Connaissant fort bien son ignorance en fait de langue espagnole, et sachant que durant notre passage à l'Antigua elle ne pourrait remuer la langue, elle voulut prendre ses avances ; ce qu'elle fit avec grâce et avec

effusion de cœur. A notre arrivée à l'Antigua, nous trouvâmes près du Guarda la voiture de Don Rafael Angulo, qui venait à notre rencontre. Vous dire que cette bonne famille nous reçut avec cordialité, avec amour, n'est pas nécessaire : vous la connaissez assez pour savoir de quelle manière elle a reçu la double Famille de Saint-Vincent. Après le dîner, que M. Rafael Angulo et ses sœurs ont bien voulu eux-mêmes nous servir, nous rendîmes visite à la famille de Don N. Larrave, puis nous montâmes en voiture pour nous rendre à Chimaltenango. Nous eûmes la consolation de voir cette bonne famille nous accompagner près de deux lieues, au-delà de l'Antigua. Au moment de la séparation, les larmes coulèrent de part et d'autre ; on se recommanda à Dieu et nous continuâmes notre chemin. Nous arrivâmes à Chimaltenango, le soir, vers sept heures. La demeure du Corréridor ne se trouvant point meublée, nous allâmes loger dans un hôtel soi-disant plus propre à nous recevoir. Là, presque tout fit défaut ; mais ce qui affligea le plus nos Sœurs, ce fut de voir que pour lit on n'avait que des tables, et encore sans aucun coussin. Les pauvres Sœurs passèrent mal la nuit : aussi le matin, à cinq heures, fûmes-nous tous prêts pour aller à l'église. Là, je dis la sainte messe, et après le déjeuner nous prîmes le chemin de Tépan. Je passe sous silence tous les accidents de route ; ce sera pour plus tard. Arrivés à une lieue de Tépan, nous rencontrâmes une foule d'Indiens sur le chemin, occupés à l'arranger. C'était le Corréridor de Tépan qui les avait envoyés, afin que les Sœurs ne fussent pas maltraitées par les cahotements de la voiture. A notre vue, ils cessèrent leurs travaux et reprirent le chemin de leur village, où nous arrivâmes vers les six heures du soir. J'oubliais de vous dire qu'à Chimaltenango, Don Antonio Machado avait obtenu deux Indiens pour porter nos bagages de Chimaltenango jusqu'à Tonicapan. Arrivés à Tépan,

nous allâmes à l'église, puis j'allai visiter M. le Curé, qui fut assez contrarié de ne pas nous voir descendre chez lui. Il fut très-bon pour nous ; il nous promit aussi de venir nous voir à notre hôtel. Ce qui fut dit, fut fait. Nous étions à souper, lorsqu'on nous annonce M. le Curé, Padre Sanchez, son coadjuteur, le docteur Garcia, l'Alcade et toute la municipalité qui venaient offrir aux Sœurs leurs respects. Mais ce n'est pas tout ; voici le plus curieux : l'Alcade et la municipalité désirèrent parler à M. Machado et ils lui parlèrent, en effet. Ils ont chargé ce bon M. Antonio de leur procurer une fondation de quatre Sœurs pour les écoles de Tépan, conjointement avec M. le Curé. Tout est prêt, à ce qu'il paraît ; le village est nombreux. M. Antonio, comme de juste, leur dit, qu'aussitôt de retour à Guatémala, il s'occuperait de cette affaire. La Providence se montre partout.

La visite terminée, nous allâmes prendre un peu de repos. Le matin, dimanche, je dis la sainte messe, et, le déjeuner terminé, les Sœurs montèrent à cheval, les chevaux ne pouvant monter la côte de Tépan avec la voiture chargée. Cette petite diversion leur fit beaucoup de bien ; cependant la sœur Gabrielle, désirant renouveler cette ascension, le jour suivant, se trouva un peu indisposée ; ce qui ne l'empêcha pas, toutefois, de rire. A la nuit tombante, nous arrivâmes à notre station : Chuchuben. C'est une maison toute seule, mais magnifiquement placée. Elle est en face du lac de Panajachel ; de l'autre côté, on voit toutes les plaines du Quichi. Dans cette maison, les Sœurs passèrent une mauvaise nuit ; pour moi, je dormis sur une natte, placée sur des planches de sapin. Le matin, mais de bon matin, nous nous mîmes en route pour Totonicapan. C'est dans ce chemin que l'on eut un peu à souffrir ; côtes et descentes, voilà ce que l'on aperçoit ; et puis figurez-vous que ces côtes sont autres que celles de Villalobos. Vers les onze heures et demie du matin, nous nous trouvions à onze mille pieds

au-dessus du niveau de la mer. Quel magnifique panorama ! Enfin nous arrivons à un endroit nommé le Desconsuelo. Là allaient commencer les honneurs ! Le Corrégidor (sous-préfet) du département du Totonicapan s'y était rendu la veille, et y avait envoyé tout ce qu'il fallait pour recevoir les Sœurs. La maison était parée ; les branches de pin étaient répandues partout avec profusion. Ici, on a l'habitude, au jour de grandes fêtes, de joncher la terre de branches de pin, même dans les églises. Notre repas terminé, nous reprîmes notre route pour aller coucher à Totonicapan. A une lieue et demie de cette ville, nous aperçûmes une quinzaine d'hommes à cheval, se dirigeant vers notre voiture ; nous vîmes bientôt à leur tête le Corrégidor du département, M. le Curé, le Commandant de la place, le Juge, etc., etc.... Nous mîmes pied à terre pour saluer ces Messieurs, et nous remontâmes en voiture, honteux de tous ces honneurs. Mais ce n'était que le commencement. A l'entrée de la ville, je vis venir à moi M. Escobar qui arrivait de Quezaltenango et qui m'annonça que la ville de Totonicapan était sur pied pour nous voir. En effet, à un quart d'heure de la ville, nous vîmes s'avancer sur deux rangs les Indiens, vêtus de leurs magnifiques manteaux rouges, brodés au milieu, et ayant dans leurs mains les insignes des Confréries, et les Indiennes, vêtues de blanc avec un cierge à la main. La Croix, portée par un Indien, les précédait. M. le Curé se sépara alors du Corrégidor et des autres Messieurs à cheval et se mit à la tête des Indiens, devant la voiture ; le Corrégidor et la municipalité restaient derrière nous. C'est ainsi que les Filles de Saint-Vincent entrèrent dans Totonicapan. Nous nous rendions au presbytère : sur notre passage, beaucoup d'Indiens se mettaient à genoux ; tout le monde se découvrait ; de temps à autre on apercevait un soldat nous portant les armes. A notre approche de l'église, les cloches furent mises en branle ; nous mîmes pied à terre et nous allâmes à l'église soulager

notre cœur et rendre à Dieu ce qui était à Dieu. Nos actions de grâces finies, nous allâmes au presbytère, où nous attendaient le Corrégidor et toute la municipalité. Les félicitations terminées, nous allâmes prendre notre repas.

On nous servit à la française, avec une politesse et un savoir-faire qui se voient rarement dans ces pays. Nous étions au dessert, lorsque trois Messieurs arrivent en habit de voyage, les bottes encore aux pieds. Ces trois Messieurs venaient de faire six lieues et demie à cheval, en deux heures et demie ou trois heures. Ils venaient de Quezaltenango pour nous recevoir au nom de la Junta. Le souper fut assez gai, la nuit fut bonne, toutes les Sœurs avaient des matelas et des draps de lits, et elles purent se reposer, chose qu'elles n'avaient pas encore fait depuis quatre jours. Le matin venu, après ma messe, on déjeuna ; puis, accompagnés d'une vingtaine de chevaux (de tous les notables de la ville), nous primes le chemin de Quezaltenango. M. le Corrégidor, l'Alcade-major, le juge et le Curé nous firent leurs adieux ; cependant nous ne restâmes pas seuls. Nous avons encore pour cortège une dizaine de chevaux. La voiture marchait vite ; un ruisseau se présente ; nous descendons, et, à l'autre bord, dans un village dont je ne me rappelle pas le nom, nous voyons de sept à huit autres Messieurs, à cheval, se diriger vers nous : c'étaient les Messieurs de la Municipalité de Quezaltenango qui les envoyaient nous attendre à deux lieues. Ils se placèrent autour de notre voiture, et nous voilà repartis comme des princes, qui vont visiter leurs provinces. De cet endroit, nous voyions, à chaque instant, s'augmenter les rangs de notre escorte. A une lieue et demie de Quezaltenango, arrivèrent deux députations, une de femmes ou Dames de Quezaltenango, l'autre de M. Valentin Escobar et des Messieurs de la même ville. En tout, ils étaient déjà une quarantaine : vous concevez quelle était notre honte ! Ma Sœur Supérieure, surtout, ne pouvait contenir ses larmes.

Mais ce n'est là, Monsieur et cher Confrère, que le commencement de notre heureux supplice. Une demi-lieue plus loin, nous voyons venir à nous, bride abattue, le Général Pacheco, gouverneur de Quezaltenango, entouré de son État-major, en grand costume, et de plusieurs autres personnes. Comme de coutume, nous mettons pied à terre, et, quelques minutes après, nous remontons. Vous dire le bonheur que l'on voyait peint sur tous les visages de ces personnes est impossible; mais vous dire aussi ce qui se passait au dedans de nous est également impossible. La voiture escortée de cette sorte, c'est-à-dire du Général et de son État-major au-devant, ainsi que des Dames et des autres à côté et derrière; la voiture, dis-je, s'avancait au petit trot. Enfin, nous apercevons la garde de Quezaltenango. La rue était parsemée de branches. Mais que vois-je? A côté de la porte se trouvent, des deux côtés de la route, des soldats en habits de fête : c'est la musique militaire; la cavalcade passe; le Général ordonne de marcher au pas à tous les cavaliers. M. Antonio Machado se détache de ce groupe et vient ordonner à notre cocher de marcher, lui aussi, au pas, et il obéit; nous avançons : un air guerrier et joyeux se fait entendre; mais ils ne pourront pas le jouer en entier, car la voiture disparaît. Aussi, sur un ordre de M. Machado, la multitude à cheval s'arrête, ainsi que notre voiture, et nous voilà plantés au milieu de la bande! Le morceau terminé, les musiciens se placent derrière la voiture, et tous, au pas, nous suivons les rues de Quezaltenango. Je vous dis, en passant, que plus de vingt mille personnes se trouvaient sur notre chemin pour voir les Sœurs. Jamais, non, jamais on n'avait vu chose semblable. Les rues étaient toutes balayées, les fenêtres et les balcons richement décorés avec des tentures et des couronnes; le peuple se découvrait, et nous saluait. Avant d'arriver à la place, à la première église, les cloches sonnèrent, la musique du régiment recommença.

La voiture s'arrêtait ; on ne pouvait guère avancer d'un pas : partout on riait ; on nous saluait ; dans une rue, les fleurs tombaient sur notre voiture ; on aurait dit réellement que le Pape passait, ce jour-là, à Quezaltenango. La place, qui est très-grande, ne pouvait contenir une seule personne de plus. Cette pompe, cette musique, cette multitude, le carillon de toutes les églises, même de celle des Jésuites, nous accompagnèrent jusqu'à la porte de l'hôpital, magnifiquement orné. Le Général et toute la suite, civils et militaires, descendirent de cheval, et nous entrâmes dans la belle église de cet hôpital, où nous attendaient les Prêtres. Le *Te Deum* fut chanté, et puis, par une porte latérale, on alla à la salle préparée pour le banquet. Tout ce que Quezaltenango comptait de grand était là ; la foule ne pouvait plus circuler, tellement que M. Machado fut séparé de nous, et qu'il ne put entrer dans l'église. Les rafraîchissements pris, le monde diminua, on conduisit les Sœurs dans leur appartement, et, à six heures, nous allâmes souper. Le repas fut splendide ; tout le monde était content, joyeux. Le soir, je quittai nos Sœurs et je me rendis chez Don Valentin Escobar ; c'est là où je resterai.

Ce matin, les Sœurs ont fait quelques visites ; elles ne sont pas trop fatiguées, toutes sont remplies de zèle. Tous les jours, je dirai la sainte messe à l'hôpital. Voilà, Monsieur et très-honoré Confrère, ce qui s'est passé ; je le répète, non, jamais on a vu à Quezaltenango une fête semblable ! Dieu a été glorifié.

Toutes les Sœurs me prient de vous saluer ; oh ! ne les oubliez pas dans vos prières ! Il y a tant à faire, et quatre Sœurs ne peuvent pas suffire ! Priez pour elles.

Pour moi, tout le monde, les Sœurs, Don Antonio Machado, Don Valentin Escobar, les MM. de la Junta, me disent de ne pas partir, que je dois attendre jusqu'au 29, pour voir comment cela s'arrangera. Je suis prêt à faire ce que

vous voudrez : répondez-moi le plus tôt possible. M. Rosal et D. Escobar vous saluent aussi.

Pardon de mes phrases incorrectes et de mon griffonnage ; je n'ai pensé qu'à une chose : vous décrire un petit peu ce qui s'est passé ; tout le reste est accessoire. A mon arrivée, je vous raconterai tout cela en détail.

Aujourd'hui, les Sœurs sont allées voir les Sœurs de Bethléhem ; à leur arrivée, comme à leur sortie, on a sonné les cloches. Hein ? qu'en dites-vous ?

Adieu ! adieu ! priez beaucoup pour moi et pour vos quatre Filles de Quezaltenango.

Je vous prie de présenter mes respects à la Sœur Broquedis. Je crois que Sœur Gabrielle (de l'Hôpital) lui envoie une lettre. Dites aussi aux Sœurs de l'Hospice que leur ancienne Supérieure va bien, que tout s'arrangera pour le mieux.

Encore une fois adieu.

Votre tout dévoué Confrère, etc.

N....,

l. p. d. l. M.

MEXIQUE

Lettre de M. N., Prêtre de la Mission, à M. Boré, à Paris.

..... 1^{er} mai 1870.

Le Mexique offre actuellement à nos yeux un bien triste spectacle. Sous l'Empire, éphémère, il est vrai, de Maximilien, il était plein de vie; on y voyait les étrangers affluer de toutes parts pour s'y établir, dans l'espoir de s'y livrer à de grandes entreprises commerciales, et attirés par les immenses richesses de mines d'or et d'argent, qui sont inépuisables. Mais malheureusement toutes ces belles espérances ont disparu; les étrangers ont quitté peu à peu le pays qui, depuis, est toujours en décadence. Avant la chute de l'Empire, les plus honnêtes gens, sauf quelques exceptions, étaient au pouvoir et travaillaient avec ardeur à la prospérité de la nation. Tout faisait croire que le Mexique reprendrait une nouvelle vie; mais à peine le sang de l'Empereur Maximilien eut-il été versé, que tout espoir d'amélioration s'évanouit. On jeta en prison les employés du Gouvernement impérial, qui se trouvaient à Mexico, au moment du siège, qui dura trois mois; on confisqua les biens des uns, on exila les autres, et plusieurs furent réduits à la misère. On ne peut voir sans pitié des familles, d'ailleurs honorables, jadis opulentes, obligées maintenant de mendier leur pain.

Le nombre des brigands a considérablement augmenté. Il est bien difficile d'exécuter le moindre voyage, sans en rencontrer quelques-uns, qui vous détroussent complète-

ment, et plusieurs fois même ils regretteraient de vous laisser vos vêtements. Depuis quelque temps, on a employé un système plus sûr et plus productif de pillage : en espagnol, on l'appelle « *plagiar* ». Voici en quoi le procédé consiste : on saisit la personne que l'on soupçonne posséder des richesses, et on la retient jusqu'à l'acquit de la rançon fixée préalablement par les voleurs eux-mêmes. Mais, dans les villes, ils entretiennent des espions pour être plus assurés de leur coup, et ceux-ci signalent les richards qui vont se mettre en voyage ; de cette sorte, ils ne tardent guère à amasser des trésors ; car ils exigent des rançons énormes : ce sont 20, 30, 50, et jusqu'à 100 mille piastres qu'il faut payer absolument, sous peine de mauvais traitements, et avec danger même de la vie. En outre, le Gouvernement est malheureusement très-hostile à la Religion. Beaucoup de couvents et d'églises sont devenus des propriétés séculières ; les biens du Clergé ont été pillés et vendus. Il est certainement pénible de voir tant de Religieux et de Religieuses réduits à la dernière misère, et qui mourraient de faim, si la charité ne venait à leur secours. On voit aussi, avec la plus grande douleur, l'impiété faire de rapides progrès, dans Mexico surtout, et dans les villes principales de la République. La franc-maçonnerie est depuis quelques années en vogue dans le Mexique ; on dirait qu'elle fait cause commune avec les Protestants ; ils s'unissent pour attaquer la Religion, et les uns et les autres sont soutenus par le Gouvernement, qui a donné à ceux-ci, dans Mexico, une église où ils tiennent des réunions, et où l'on débite mille blasphèmes contre le Catholicisme, et surtout contre le culte de la Sainte-Vierge, en y mêlant les insultes les plus grossières. On dirait qu'ils sont furieux de voir que les Mexicains témoignent une dévotion spéciale à la très-sainte Mère de Dieu ; ils voudraient l'anéantir, si c'était en leur pouvoir ; mais, quoiqu'ils fassent beaucoup de mal, ils ne parviendront jamais à déraciner du

cœur des Mexicains l'amour le plus tendre pour la Mère du Sauveur. Leur attachement sincère et profond au Catholicisme est en général tout imprégné de la dévotion à Marie. J'espère que cette bienheureuse Mère les protégera contre les fausses doctrines. Je vois en même temps avec plaisir que les bons Catholiques, profitant de la liberté de la presse, ont formé une association de Messieurs, et une autre de Dames, qui, sous le nom de *Société Catholique*, compte déjà plusieurs milliers d'agregés. Leur but est de combattre l'impïété, et de soutenir les intérêts de l'Église. Grâce à Dieu, l'association a produit déjà les meilleurs résultats.

Par rapport à nos deux Familles, tout marche assez bien. Sous ces lois de réforme, nous ne pouvons plus vivre en communauté, ni porter l'habit ecclésiastique, hors de la maison ; c'est bien douloureux pour nous de ne pouvoir continuer la vie de communauté, si propre à nous maintenir dans l'esprit de notre Vocation. Cependant, cela ne nous empêche pas de nous livrer à l'exercice des fonctions de notre Institut, et d'opérer quelque bien : pendant huit mois de l'année, quatre Confrères s'emploient aux Missions dans les villages ; partout ils sont reçus avec affection, et même avec enthousiasme. En général, les villages du Mexique ont conservé une foi très-vive ; ils ne sont pas partisans des idées modernes. En certains endroits, ce n'est pas impunément que l'on tenterait de mettre obstacle aux pratiques religieuses. Aux Missions prêchées par nos Confrères affluent des milliers de personnes, qui accourent de plusieurs lieues de distance. Tous se montrent très-avides de la Parole de Dieu, et sont très-dociles à suivre les bons conseils que les Missionnaires leur donnent ; mais malheureusement plusieurs de ces villages manquent de Prêtres fervents, pour les maintenir dans les bonnes résolutions qu'ils ont formées pendant les exercices. Je ne doute pas que, si le Mexique pouvait posséder bon nombre de Prêtres zélés, il ne changeât bientôt

de face. Les Mexicains sont naturellement religieux, mais l'ignorance et l'abandon où ils se trouvent, sous le rapport religieux, sont la cause en grande partie de leurs désordres.

La Providence a ouvert à nos Sœurs un champ très-vaste dans le Mexique. Leur communauté est la seule approuvée par le Gouvernement, et l'unique qui subsiste : elle rend de grands services aux pauvres. Les ennemis mêmes de la Religion ne peuvent s'empêcher de le reconnaître et de leur rendre hommage ; aussi, plusieurs d'entre eux en font les éloges les plus pompeux, et prennent même avec chaleur leur défense, lorsque quelqu'un se permet de les attaquer. Le nombre des Sœurs de la Charité augmente considérablement, depuis quelques années. Il y a dans ce moment 350 Sœurs dans la République, dont 300 sont Mexicaines ; elles ont à leur charge 33 établissements, et les Vocations, depuis que les couvents de Religieuses ont été fermés, deviennent plus nombreuses. On peut dire que, dans le Séminaire interne, il y a constamment de 20 à 30 Séminaristes. On demande des Sœurs de tous côtés, et, à mesure que nous en avons de disponibles, nous faisons de nouvelles fondations. Je ne doute pas que, dans quelques années, elles n'aient doublé le nombre de leurs établissements....

Votre tout dévoué Confrère,

N...,

I. p. d. l. M.

CHILI

Lettre de M. BÉNECH au même, à Paris.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous.

Puisque j'en ai pris l'engagement, je vais vous donner quelques mots d'explication sur *Notre-Dame-des-Bombes* dont vous m'entendîtes prononcer le nom avec un peu d'étonnement, le jour où j'allais me séparer de vous, afin de me rendre de nouveau au Chili avec la nouvelle colonie de Missionnaires et de Sœurs, qui viennent partager le dévouement de leurs devanciers.

Je vous disais donc que nous partirions, cette fois, sous le patronage de Notre-Dame-des-Bombes. Mais, disiez-vous, quelle est l'origine de ce titre nouveau de la Sainte-Vierge, qui se trouve ainsi si étrangement unie à ce qu'il y a de moins clément et aimable sur la terre? Telle a été votre question, et voici ma réponse : dans le pays que nous habitons, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, nous avons, comme en Europe, éprouvé les tristes effets de la guerre; quoiqu'elle n'ait pas été bien meurtrière jusqu'à présent, elle nous a cependant fait sentir ses rigueurs. Dans l'espace de

quelques mois, nous avons subi un bombardement assez sérieux à Valparaiso et à Lima : dans le premier, on n'a pas eu à déplorer la perte de quelques vies humaines; il n'en a pas été de même dans le second. Laissons de côté les causes de ces désastres : aussi bien n'ai-je pas le goût de parler politique, ni aucun attrait pour décider quel parti a raison, puisque les deux se l'attribuent et la revendiquent. D'ailleurs, plus qu'à tout autre, il me convient de suivre les avis de saint Vincent, et les exemples de celui qui a dit : « *Quis me constituit iudicem super vos? » Qui m'a constitué juge entre vous?* Je me contenterai de rappeler deux incidents notables qui vous aideront à vous expliquer l'origine de Notre-Dame-des-Bombes. Comme il est ici question d'un acte de reconnaissance envers la Sainte-Vierge, nous espérons que cette Bonne-Mère voudra bien nous pardonner de lui faire accepter un patronage si différent du nom de Notre-Dame-de-Paix. Vous n'avez pas oublié, Monsieur et honorable Confrère, que, le 31 mars, la ville de Valparaiso souffrit un bombardement, qui commença à neuf heures du matin et dura jusqu'à midi. Comme la place était sans défense, on n'eut pas à déplorer les conséquences d'une lutte entre soldats. Les bombes firent tous les frais de la solennité, et, en tombant çà et là dans la ville, occasionnèrent quelques incendies, notamment dans les magasins fiscaux, pleins de marchandises, dont la perte a été évaluée à 80 millions de francs.

Or il arriva, je ne sais par quelle disposition de l'ennemi, qui avait pris l'engagement de respecter les établissements destinés aux malades ou blessés, qu'une frégate de guerre, en opération dans le port, lança une bordée de onze coups de canon sur l'hôpital, où je me trouvais avec un Confrère, pour prêter à nos Sœurs un concours si nécessaire dans ces tristes conjonctures. Il y avait dans l'établissement près de sept cents personnes ; car, pour plus de sûreté, j'avais

fait venir les orphelines des Sœurs qui sont au centre de la ville et dirigent les écoles et le dispensaire.

Ces pauvres petites se trouvaient dans la chapelle, priant de tout leur cœur la Bonne-Mère de les préserver de tout fâcheux accident, mais avec quelques distractions bien pardonnables sans doute, puisqu'elles étaient provoquées par les détonations incessantes et les sifflements des boulets qui passaient non loin de l'hôpital, ou des bombes qui éclataient avec un horrible fracas dans les environs. Mais ce qui vint mettre le comble à leur frayeur, c'est qu'en ce moment de préoccupation, une bombe brisa la toiture de la chapelle, où elles étaient réunies, et brisa en cinq morceaux deux des principales poutres, sema à droite et à gauche des débris de bois, de briques et autres matières, sans que cependant une seule enfant en éprouvât la moindre lésion ou égratignure. Ouvrir les portes et s'enfuir à toutes jambes fut l'affaire d'un instant : la pauvre Sœur qui les accompagnait avait bien de la peine à les rassurer et à les consoler.

Dans le même moment, un boulet venait frapper par ricochet un pan de mur de la salle de travail de nos Sœurs et l'ouvrait de haut en bas ; les choses étaient là encore si bien disposées par la Providence, qu'il n'y eut pas d'accident à déplorer. Le portrait du très-honoré Père, longtemps ébranlé par la violence de la secousse, reprit peu à peu son équilibre et sembla dire : *Ce n'est pas la peine de quitter ma place...* Et, en effet, il n'en sortit qu'au moment où l'on commença la réparation du dégât. Deux ou trois autres boulets tombèrent çà et là, dans la maison, et ne causèrent aucun dommage. Dans l'hospice qui est attenant à l'hôpital, un boulet tomba à l'angle de deux murailles d'une salle, et y resta enfoncé ; trois mètres au-dessous se trouvaient trois vieillards dans leurs lits, qui furent littéralement couverts de terre et de morceaux de briques ; mais là, pas plus qu'à la

chapelle, il n'y eut le moindre mal, lorsque, selon toutes les apparences, nous aurions dû avoir trois ou quatre morts à déplorer.

N'est-ce pas là, Monsieur et cher Confrère, une protection évidente de Dieu et de la Sainte-Vierge, si ardemment invoquée dans ces moments critiques? Je sais bien que ce n'est pas la première fois que les obus et les bombes viennent visiter nos Sœurs dans les hôpitaux; il suffit de nous rappeler le siège de Gaëte et d'autres villes, soit en Italie, soit au Mexique; mais c'est là précisément ce qui fait ressortir avec plus de force à mes yeux la protection de Dieu sur la Compagnie, et l'obligation pour nous d'une manifestation spéciale de notre reconnaissance; aussi j'ai saisi avec empressement la pensée émise à la fin du bombardement de Valparaiso, de recueillir le boulet, entré dans le mur de la salle de nos Sœurs; on lui a donné une place honorable au pied d'une statue de l'Immaculée-Marie, située dans une niche formée par le boulet même. Une inscription en lettres d'or rappelle aux Sœurs le jour et l'année de l'événement, et leur est une occasion d'adresser fréquemment des prières et des actions de grâces à Celle qu'elles appellent ingénument Notre-Dame-de-la-Bombe. Pour mon compte, je ne trouve aucun inconvénient à ce qu'elles persévèrent dans cette dévotion, et j'en espère même pour l'avenir d'autres faveurs. Quoi qu'il en soit, Monsieur et cher Confrère, nous aurons au Chili une statue de bronze, représentant la Vierge avec un pied sur le serpent infernal, dont la gueule vomira toujours les boulets de la discorde et tout ce qui peut détruire l'union entre les hommes; et ces boulets seront retenus par une chaîne placée sous l'autre pied de la Vierge, comme si Elle leur disait : « Vous ne frapperez pas ceux que je protège, moi qui suis comme une armée rangée en bataille : *Castrosum acies ordinata!*... »

L'autre fait, qui s'est passé au bombardement du Callao,

est aussi très-remarquable, et démontrera, à quiconque le considère avec esprit de foi, que Dieu n'abandonne pas la famille de Saint-Vincent, soit qu'elle exerce la charité sur les champs de bataille, soit qu'elle vaille à ses œuvres dans l'intérieur des hôpitaux. On n'a pu s'expliquer comment, au siège et au bombardement du Callao, une petite bombe chargée à mitraille était venue se perdre dans un appartement de l'hôpital, où se trouvait la provision de charbon de terre pour le service de l'établissement. Le fait est que, peu de jours après, la Sœur de la cuisine s'étant momentanément absentée de son office, recommanda à l'employé d'entretenir le feu, et, lorsqu'elle revint peu d'instants après, en entr'ouvrant la porte du foyer, elle trouva la bombe que, par mégarde, le domestique avait jetée au feu : une minute de retard, et la cuisine sautait ; les personnes qui s'y trouvaient auraient péri. Aussitôt la Sœur s'empressa de retirer cet horrible projectile, et elle fut comme miraculeusement préservée. Des faits aussi extraordinaires, Monsieur et cher Confrère, ont droit, ce me semble, à une mention honorable dans nos Annales, pour nous obliger de plus en plus à la reconnaissance envers le Dieu qui nous protège. Vous ne trouverez donc pas mauvais que je ne veuille point les laisser dans l'oubli, mais bien les publier au grand jour. De plus, comme, dans les temps où nous vivons, nous devons nous attendre à voir appeler sur les champs de bataille les deux Familles de Saint-Vincent, ne serait-il pas bien doux à chacun de ses membres de pouvoir emporter l'assurance, en s'y transportant, que dans ces lieux, comme partout du reste, une protection spéciale leur sera accordée, et que, s'ils sont exposés aux coups des bombes et des boulets, une main invisible les préservera de leurs atteintes ?

Veillez pardonner à mon ingénuité qui, dans cette longue lettre, n'a pas craint d'ajouter un travail de surrogation à celui qui vous est imposé, chaque jour, dans l'intérêt des

deux Familles en général, et, en particulier, de notre province du Chili.

Je demeure en saint Vincent,

Votre très-humble et respectueux Confrère,

BÉNECH,

l. p. d. l. m.

*Lettre de la Sœur HIVER à M. ÉTIENNE, Supérieur général,
à Paris.*

Orphelinat de la Recoleta (Lima),
le 26 novembre 1869.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait!

C'est pour moi un devoir et une grande satisfaction de venir vous féliciter de votre heureuse guérison. Sans doute le Seigneur comprend nos besoins, et il veut bien vous conserver encore de longues années, pour le bonheur des deux Familles. Je viens donc, mon très-honoré Père, au commencement de cette année, vous offrir les vœux de votre nouvelle et petite Famille de la Recoleta, et nous espérons bien que cette année de 1870 sera le premier anneau d'une chaîne encore longue. C'est notre vœu bien ardent et l'objet de nos constantes prières.

Je ne m'étendrai pas sur les détails de notre œuvre naissante. Je pense, mon très-honoré Père, que déjà elle vous est connue. Je ne puis voir là que l'œuvre de la divine Providence, car tout s'est fait de soi-même. A notre arrivée à Lima, nous avons trouvé 56 enfants de tout âge, et, au moment de la division de la Maison, nous en avons 360. La Maison était donc insuffisante, et un ancien et magnifique couvent fut mis à la disposition de la Bienfaisance. De nouvelles constructions ont été faites, surtout pour recevoir les enfants du Sud, dont l'administration s'est chargée, après la catastrophe du 13 août 1868. Le Gouvernement a contribué aux frais d'installation pour une somme de 20,000 piastres-fortes, et bientôt la Maison se trouva organisée d'une manière inespérée. Plusieurs raisons déterminèrent la Bienfaisance à conserver les enfants exposés à l'ancienne maison, et les garçons au-dessus de deux à trois ans durent former un établissement spécial. C'est le 1^{er} avril 1869 qui vit naître cette petite famille, dite des Orphelins de la *Recoleta*, du nom de l'ancien couvent de Dominicains : *Recoleta Dominica*, ou maison de retraite des Dominicains. Cette maison, dont s'était emparé le Gouvernement pour en faire une caserne, est encore toute remplie du souvenir d'un véritable serviteur de Dieu, Frère Jean Mazias, qui mourut en 1649, et qui fut béatifié par Grégoire XVI, en 1837. Cet humble Religieux remplissait l'office de portier, et a fait un grand nombre de miracles. On vénère, au-dessus de la porte de la chapelle, une poutre miraculeuse que ce bienheureux *fit croître*, au moment de la construction de l'édifice. Nous espérons beaucoup de son intercession dans le Ciel, et nous avons un grand désir de réédifier sa cellule, qui est en ruine, et d'en faire la chapelle de nos Enfants de Marie.

Nous avons en ce moment 160 enfants, divisés en deux grandes catégories. Pour la première, nous avons des sous-maitres et professeurs, et on pousse l'instruction d'une ma-

nière convenable. A la fin de l'année, deux de nos enfants entreront à l'école des Arts; six doivent aussi être placés à l'imprimerie de l'État. Le Gouvernement vient de donner à la Bienfaisance une somme de 600 *soles* (3,000 fr.), pour l'installation d'un atelier de relieur. J'espère que ce ne sera que plus tard, car nos enfants sont encore jeunes, et les bras manquent à nos ateliers déjà fonctionnant; je veux dire menuiserie, cordonnerie et confection de vêtements, et j'ai peur du proverbe.

La division des petits a une magnifique salle d'asile : c'est l'ancienne chambre du Conseil des anciens Pères; le toit est tout en cèdre, richement sculpté. Nous avons de vastes cours, avec cloîtres tout à l'entour. La chapelle n'est pas très-grande; elle est ornée de trois riches autels en cèdre sculpté; c'est l'ancienne chapelle du couvent. La grande église publique, desservie par les Religieux, est encore en leur possession; mais toutes les portes de communication sont fermées. Il reste aussi une fort jolie chapelle, celle du noviciat; elle fut donnée à un particulier, qui fit construire de petits logements pour des dames pauvres; mais comme cette maison, terminée depuis longtemps, reste sans destination, la Bienfaisance fait des démarches pour qu'elle lui soit rendue. Il en est à peu près de même de quelques hectares de magnifique terrain qui entourent la maison; il est fort probable que la Bienfaisance rentrera dans ses droits. M. Pardo, actuellement Alcade municipal, a l'air de prendre feu pour l'agriculture : j'ai bien peur que, dans peu, il veuille nous mettre en main la bêche et le râteau; c'est pour le coup que j'ai peur du proverbe. L'agriculture, surtout, sera peu du goût de nos élèves, qui n'en ont pas même l'idée; ce travail, fort peu connu dans les environs, est exclusivement la part de quelques pauvres Italiens. Il faudra donc bien travailler à réformer les idées et les coutumes, et je crois, sans jugement téméraire, que messieurs nos orphelins ont

bien plutôt vocation de manger les pommes de terre que de les faire pousser. Fils adoptifs des Rois d'Espagne, les enfants-trouvés du Pérou prétendent à un tout autre avenir, et nous avons déjà fait plus d'un pas rétrograde.

Il y a quelque temps, nous avons reçu la visite de S. Exc. le Président ; il n'avait pas idée de notre existence, et il trouva une différence extrême entre l'ancienne caserne qu'il avait connue et notre état actuel. Les enfants étaient réunis dans l'asile, et un détachement attendait à la grille de fer. Nos *quatre zouaves pontificaux* présentèrent les armes, firent feu avec leurs capsules, et escortèrent bravement la longue file d'élégants uniformes, qui se déployait dans nos cloîtres étonnés. Bientôt notre musique militaire fit entendre ses plus mélodieux accords. Il eût été mieux, sans doute, que le corps musical fit partie de l'escorte, mais malheureusement nos artistes, encore novices, n'avaient pas l'habitude de la marche, et il nous importait de prouver au nouveau Président que le don fait à nos enfants, par son prédécesseur, d'une musique militaire, n'avait pas été inutile. Il y eut, bien entendu, compliment et couplets variés, puis exposition de tout notre savoir-faire. Le Président emporta le compliment et quelques pages d'écriture, et le soir même il adressait à M. le Directeur une somme de 400 piastres (2,000 fr.), pour les deux établissements de Sainte-Thérèse et de la Recoleta. Cette somme de 2,000 francs fut affectée à la rénovation du gymnase, suivant l'indication faite par Son Excellence.

Pardonnez-moi, mon très-honoré Père, d'avoir voulu vous distraire un moment. Sans doute nous n'aurons jamais le bonheur de recevoir votre bénédiction, sur cette terre lointaine : j'ai donc voulu fixer un instant votre attention, et j'espère qu'en retour vous voudrez bien nous accorder votre paternelle bénédiction.

Je vous prie, mon très-honoré Père, de vouloir bien nous

adresser une patente d'Enfants de Marie, pour les jeunes filles qui sont employées dans la Maison, comme bonnes de nos petits enfants, laveuses et couturières. Elles appartiennent à l'association érigée aux enfants-trouvés; mais je désire avoir pour elles une patente spéciale.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Mon très-honoré Père,

Votre très-humble et très-obéissante fille,

Sœur ÉMÉLIE HIVER.

I. f. d. l. c. s d. p. m.

PERSE

ÉTAT ACTUEL DU CHRISTIANISME EN PERSE.

*Lettre de M. CLUZEL, Missionnaire, à M. le Directeur
des Écoles d'Orient.*

Khosrova, mai 1870.

Je me sers, à dessein, de ce mot : *Christianisme*, pour embrasser dans mon étude tous les Chrétiens de Perse, à quelque communion qu'ils appartiennent. On peut les diviser d'abord en Chrétiens étrangers et Chrétiens indigènes.

Les étrangers sont des négociants français, italiens, suisses, anglais, hellènes : ceux-ci, plus nombreux que tous les autres ensemble et les plus riches négociants de Tauris, qui est la principale place de commerce en Perse.

Ce sont ensuite les chefs et les membres des différentes légations et consulats de France, d'Angleterre, de Russie, de Belgique, et même de Turquie, dont quelques attachés sont chrétiens ; les employés européens, au service de la Perse, pour l'armée ou le télégraphe.

Les télégraphistes chrétiens, au compte de la Perse ou de l'Angleterre, sont déjà en assez grand nombre, et le magnifique télégraphe prussien, planté l'année dernière, en attirera encore d'autres.

Cette belle ligne télégraphique, toute en poteaux de fonte, qui vient de Russie et s'arrête à Téhéran, pour le moment du moins, est la seule chose qui récrée un peu le voyageur européen, sur la route trois fois monotone de Tauris à la

capitale de la Perse. L'ancien télégraphe, avec ses poteaux en bois, raboteux, tordus, difformes et souvent couchés à terre, ne mérite guère mention honorable auprès du nouveau, dont il ne sert qu'à relever la beauté.

Viennent ensuite les Missionnaires protestants d'Amérique, avec leurs familles, si toutefois on doit donner rang parmi les Chrétiens, à des gens qui se font gloire de n'avoir pas le baptême, et qui cherchent à l'abolir partout.

Enfin, les Missionnaires catholiques et les Filles de la Charité : tout ce monde peut se porter à 300 personnes environ ; et les Catholiques figurent sur ce chiffre pour la moitié à peu près.

Je ne parle pas ici des Arméniens ou Géorgiens, sujets russes, qui viennent du côté de l'Araxe et s'établissent à Tauris pour un temps assez long souvent. Ils sont nombreux ; mais je ne sais pas à quel chiffre leur nombre peut s'élever.

Les Chrétiens, proprement indigènes, se divisent en Arméniens et en Chaldéens.

Les Arméniens peuvent être une vingtaine de mille. Ils sont répandus dans toute la Perse, du nord au sud, de l'est à l'ouest ; mais la moitié à peu près se trouve dans la province de l'Azerbeïdjan.

Le petit district de Salmas et plusieurs gros villages sont peuplés d'Arméniens.

Tauris, avec ses faubourgs, a trois cents familles de cette nation ; Téhéran n'en a que cent vingt. Le plus grand centre d'Arméniens est encore Djoulfa-d'Hispanhan, qui n'a pourtant aujourd'hui que quatre cents familles, à la place de douze mille que cette colonie avait autrefois.

Il y a aussi un grand nombre d'Arméniens à Hamadan et aux environs, et beaucoup plus, dans les différentes petites vallées, qui coupent les hautes montagnes des Bakhtiari, entre Hamadan et Hispanhan. Il y a là une belle contrée nommée Féridoun, à peu près exclusivement peuplée d'Ar-

méniens. Ils y ont neuf grands villages, dont quelques-uns sont de trois cents maisons.

Les habitants de ce beau petit pays montrèrent autrefois, à plus d'une reprise, beaucoup de sympathies pour le Catholicisme. Je me souviens toujours de plusieurs de leurs principaux chefs, que leurs affaires avaient conduits à Téhéran, où je me trouvais aussi, et qui me prièrent avec instance d'aller parmi eux, ou de leur procurer d'autres Missionnaires. Malheureusement je ne pouvais faire ni l'un ni l'autre.

Les Arméniens de Perse ont beaucoup plus de vie et d'activité que les Chaldéens. Ils exercent plusieurs arts et métiers. On trouve parmi eux un assez grand nombre de commerçants, même assez riches.

Dans les villes, plusieurs familles se sont élevées au rang de *Khan*, et l'on en voit plusieurs au service du Gouvernement persan, à des postes élevés. Ainsi, l'aide de camp major de Sa Majesté persane est un Arménien, qui est aussi directeur de l'arsenal, à Téhéran.

Il va sans dire que les Arméniens, étant plus industriels et plus actifs que les Chaldéens, sont bien plus à leur aise que ceux-ci, même dans les campagnes, où leur condition est d'ailleurs à peu près identique.

Sous le rapport religieux, les Arméniens ont aussi conservé plus de décence extérieure que les Chaldéens-Nestoriens. En général, le Clergé se montre plus convenable, sans que je veuille dire qu'il vaille mieux sous le rapport moral.

Parmi le haut Clergé, c'est-à-dire les Évêques et les Vartabets qui ne sont pas mariés, les grands scandales sont à la mode. A Ourmiah, le bas clergé (et il est tout de ce rang) est vil et méprisable au dernier degré.

Les Arméniens ont deux Évêques en Perse. Le premier réside à Tauris, et a sous sa juridiction tous les Arméniens de la province de l'Azerbeïdjan. Ce siège Épiscopal est ré-

cent; il n'a guère qu'une quinzaine d'années d'existence. Cependant nous avons vu se succéder sur ce siège quatre ou cinq Évêques. L'un y est mort, et les autres sont allés porter ailleurs la lumière et la bonne odeur de leurs exemples.

Le second siège est à Djoulfa-d'Hispanhan. Celui-ci est ancien et date sans doute de la fondation de cette colonie, sous Chah Abbas-le-Grand.

L'Évêque arménien de Djoulfa étend sa juridiction sur tous les Arméniens de la Perse, à part ceux de la province de l'Azerbeïdjan. Il prend aussi le titre de Métropolitain ou Primat des Indes, et c'est de là que lui viennent principalement ses ressources. Elles étaient abondantes autrefois; mais, depuis plusieurs années, la charité semble s'être refroidie. On a souvent entendu le titulaire de ce siège se plaindre amèrement à ce sujet.

Le Clergé schismatique de Djoulfa est vingt fois plus nombreux qu'il ne faudrait pour la population. Il en était du moins ainsi, il y a une vingtaine d'années.

L'Évêque a avec lui, dans son *Vank* ou couvent, plusieurs Vartabets, qui sont comme ses chanoines, ou mieux ses domestiques. On voit parmi eux plusieurs choses, qui n'en sont pas plus belles, pour n'être pas nouvelles.

Sous le rapport des mœurs, les habitants des campagnes sont assez bons et assez simples. Dans les villes, au contraire, le niveau de la moralité est assez bas pour faire dire à beaucoup de monde que les Arméniens ne valent guère plus que les Musulmans, sous ce rapport.

Les Catholiques figurent pour le chiffre de deux cents environ, sur ce nombre de vingt mille. Ils sont à Djoulfa, pour la plupart.

Autrefois cette Mission était beaucoup plus florissante. Elle fit une grande perte par la mort de son fondateur, le R. P. Derdérian, qui alla, en 1852, recevoir la récompense de ses travaux et de ses souffrances.

A son arrivée là, en 1829 ou 1830, ce pieux Père Arménien, originaire d'Angora, y trouva pour tout troupeau une vieille femme, revenue de la dispersion, depuis plusieurs années, et qui n'avait jamais voulu entrer dans une église schismatique. Elle espérait, comme le vieillard Siméon, qu'elle ne mourrait pas sans voir le Christ du Seigneur. Sa confiance ne fut pas trompée. A l'arrivée du R. P. Giovanni Derdérian, elle fut au comble de ses vœux. Elle s'empressa de recevoir tous les Sacrements des mains de ce bon Prêtre, et elle mourut contente, quelques jours après, assistée par lui.

L'assassinat de Dom Stépan, Prêtre du pays, bien converti à la foi et fort considéré, porta un autre coup très-rude à cette pauvre Mission. Ce vénérable ecclésiastique fut assassiné dans sa maison, en plein jour, par un de ses parents schismatiques, en 1860 ou 1861 : on n'a jamais obtenu aucune réparation, et personne ne s'est guère mis en peine de la demander.

Depuis, cette Mission est tenue par des Prêtres qu'on envoie de Trébizonde ou d'Erzeroum. Désormais elle aura pour pasteur un jeune Prêtre, élève de la Propagande, qui vient d'arriver. Il est originaire de l'endroit.

Il n'y a là qu'un Prêtre ordinairement : c'est bien assez pour les besoins de la population ; mais ce n'est pas sans danger pour le Prêtre lui-même, ni suffisant pour le progrès de la Mission. Aussi, elle dépérit d'un jour à l'autre.

Les Prêtres arméniens-catholiques de Djoulfa habitent l'ancien couvent des RR. PP. Dominicains. Il a été réparé et même agrandi. L'église est en assez bon état, assez vaste et assez belle.

Les Prêtres possèdent aussi l'enclos des RR. PP. Jésuites. En 1843, l'église était encore debout : aujourd'hui il n'en reste plus trace. Le tout forme un vaste jardin, qui donne quelques revenus à la Mission. Le quartier est entièrement désert.

J'ai vu un champ de blé à la place de l'église et du couvent des RR. PP. Carmes. L'emplacement de la maison des Missionnaires, connus dans le pays sous le nom de Pères de la Croix, était occupé par une vigne. En 1843, il restait encore des vestiges de leur église.

Les Capucins s'étaient établis dans la ville même d'Hispanhan, au milieu des Musulmans, parmi lesquels ils avaient fait des prosélytes, malgré le fanatisme des sectateurs de Mahomet. Je n'ai pas pu savoir où était situé leur établissement, ni ce qu'il est devenu, au milieu de cette grande ville, plus qu'à demi ruinée depuis longtemps.

Enfin, les Prêtres arméniens-catholiques de Djoulfa doivent avoir aussi en leur possession deux petites maisons avec jardin, dont nos Missionnaires avaient fait l'acquisition, en 1842.

Quel espoir peut avoir la Sainte-Église parmi les Arméniens schismatiques de Perse ?

Ceux de l'Azerbeïdjan se montrent encore assez éloignés du royaume de Dieu. Ils sont trop voisins de la Russie.

Pourtant, les principaux personnages de plusieurs gros villages de Salmas nous firent autrefois tant d'instances, que nous finîmes par nous adresser à la Propagande, pour lui demander des Missionnaires de leur rite. Ils semblaient les désirer avec sincérité et promettaient, avec plus d'un serment, de se convertir en corps à leur arrivée.

On nous envoya en effet deux Pères Mékhitaristes de Vienne, le R. P. Clément Sibilian et le R. P. Moïse Vartanian, tous les deux très-bons, très-capables. Mais ces Pères une fois arrivés ici, nos Arméniens eurent bientôt entièrement perdu l'envie de se convertir, et ils ne l'ont plus eue depuis. Huit ans de tentatives, de dépenses et de patience n'aboutirent à rien.

Je ne prends pas pour un indice de bonne volonté le désir que nous témoignent souvent nos Arméniens de Tauris d'a-

voir parmi eux un de nos établissements. Ils voudraient une bonne école, dans laquelle leurs enfants pussent apprendre le français et autre chose, et c'est là tout, je le crois.

Il y aurait plus d'espoir parmi les Arméniens de Djoulfa et des autres localités voisines que nous avons mentionnées plus haut. Une Mission, bien tenue, dont le centre serait à Hispahan, et qui de là rayonnerait parmi les Arméniens des montagnes des Bakhtiaris, pourrait avoir du succès. Ces pays sont presque indépendants.

Cette année, les Arméniens d'Hamadan ont été abordés d'abord par quelques Missionnaires anglicans, arrivés à Téhéran, l'année dernière, et visités ensuite par nos Méthodistes d'Ourmiah. On assure qu'ils obtiennent des succès parmi eux, ce qui veut dire qu'ils donnent de l'argent pour faire accepter leurs bibles, et que leurs succès dureront autant que leur argent.

Nos Méthodistes d'Ourmiah ont aussi fait plusieurs essais auprès des Arméniens de l'Azerbeïdjan. Ils sont allés même jusqu'à envoyer à Bitlis, en Turquie, plusieurs jeunes gens Chaldéens pour leur faire apprendre l'arménien et revenir ensuite, comme d'un pays lointain, en qualité d'apôtres. Mais tout est inutile. On ouvre quelques petites écoles qui ne portent aucun fruit, et les Arméniens d'ici ne montrent aucune inclination pour le Protestantisme. L'argent même et les autres avantages qu'on fait briller à leurs yeux ne semblent pas les tenter beaucoup.

Dès le principe, notre Mission s'adressa plus spécialement aux Arméniens de Perse, puisqu'on s'était établi simultanément à Tauris et à Hispahan. Mais la persécution nous rejeta parmi les Chaldéens, dont nous allons parler, au milieu desquels se trouvait sans doute la place que la Providence nous avait marquée en Perse, puisque, par la grâce de Dieu, la Mission y a porté quelques fruits.

Les Chaldéens doivent être un peu plus nombreux que les

Arméniens en Perse. Disons qu'il y en a vingt-cinq mille. Personne ne le sait bien, et on ne sera guère plus avancé, après le recensement que le gouvernement fait faire actuellement, car les agents préposés à cette besogne aiment beaucoup mieux soutirer de l'argent, autant qu'ils le pourront à cette occasion, que de s'informer du chiffre exact de la population. J'estime pourtant que le chiffre que je donne n'est pas fort éloigné de l'exactitude. A la différence des Arméniens qui sont répandus dans toute la Perse, les Chaldéens aujourd'hui sont tous réunis à l'extrémité sud-ouest de la grande province de l'Azerbeïdjan, dans la petite vallée de Salmas, dans la vallée plus grande et plus fertile d'Ourmiah et dans les petits districts environnants : à savoir, Soldouz, Uchni, Marguiaver, Targuiaver, Béradort et Somai.

Ces petits cantons forment l'extrême frontière de la Perse, de ce côté. Au-delà, s'élèvent les hautes et affreuses montagnes du Taurus qui font aujourd'hui partie du territoire ottoman et séparent la Perse de la Mésopotamie. C'est sur les plateaux et dans les vallées de ces hautes montagnes que se trouve la meilleure partie des Chaldéens-Nestoriens, au nombre de cent mille peut-être, avec leur patriarche sur son rocher de Codjanès, comme un aigle dans son aire, unique ressemblance du reste que le jeune Patriarche ait avec ce roi des airs.

Tous ces pays sont en dehors des limites de notre Mission.

Nous avons déjà dit que les Chaldéens de Perse ont beaucoup moins de vie et d'activité que les Arméniens. Le commerce qu'ils font est si peu de chose, qu'il ne mérite aucune mention.

On trouve parmi eux des menuisiers, des maçons et des teinturiers. Beaucoup tissent la toile de coton ; mais, en résumé, on peut dire que le commerce et l'industrie sont nuls parmi les Chaldéens de Perse, et plus nuls encore parmi ceux qui habitent les montagnes.

Nos Chaldéens sont donc cultivateurs pour la plupart. En général, ils cultivent les terres de leurs seigneurs musulmans, qui leur laissent ordinairement assez pour ne pas mourir de faim, mais non pas assez pour que beaucoup de familles puissent se mettre un peu à l'aise.

Les dettes qu'ils sont si souvent obligés de contracter, au taux exorbitant de vingt, trente pour cent, achèvent de les mettre plus d'une fois dans un état de malaise matériel pire que la dernière misère. Il en résulte pour eux la nécessité de l'émigration. Aussi, plusieurs milliers de ces Chaldéens partent, chaque année, pour la Russie, où ils vont faire la moisson, servir de manœuvres ou vendre de l'eau. Ils reviennent avec quelques pièces d'argent qui suffisent à peine pour payer les intérêts de leurs dettes, et ils sont ainsi obligés de recommencer toujours, sans finir jamais.

Plusieurs poussent plus avant vers l'Europe où ils vont quêter. Parmi ces quêteurs, il y en a qui sont vraiment pauvres, dans un état tel, que jamais ils ne pourraient se délivrer de leurs dettes, sans les aumônes qu'ils vont chercher ailleurs. Si donc ils demandent comme pauvres, pour eux-mêmes, ils peuvent être dignes de compassion. Mais plusieurs trompent la charité publique : ils quêtent au nom d'une église à construire ou pour autre chose. Avec ce mensonge qu'ils appuient quelquefois de faux papiers, ils recueillent souvent des sommes assez considérables, qu'ils retiennent entièrement à leur profit.

Sous ce rapport, les Nestoriens exploitent depuis longtemps la Russie d'une manière incroyable. Plusieurs, sans savoir même ni lire ni écrire, se font passer pour évêques, prêtres ou diacres. Il paraît que ces bons paysans russes n'y regardent pas de si près. Ils couvrent volontiers de baisers et d'argent une croix ou tout objet religieux qu'on leur présente, comme une relique de la Terre-Sainte, et le fripon remplit sa bourse.

On commence à y mettre bon ordre, en gênant la circulation et en refusant de délivrer des passe-ports. Mais, malgré cette mesure, beaucoup trouvent encore le moyen de se faufiler et de revenir bientôt avec un bon magot.

Mais revenons au sujet.

Il n'y a pas de noblesse parmi les Chaldéens de Perse. Une seule famille s'est élevée au rang de Khan, et le premier chef de cette famille était un émigré polonais. La mère, la pieuse Rachel, célébrée autrefois par M. N., est Chaldéenne.

Cette famille a été la protection et le refuge des Chaldéens catholiques, d'Ourmiah surtout, avant l'établissement de notre Mission. Le Chef actuel, le colonel Bourzou-Khan, est très-consideré dans la ville d'Ourmiah, et, ce qui vaut mieux pour lui, il est un excellent Catholique. Il ne cesse de rendre des services importants et nombreux à la cause de la religion. Que de décorations brillent sur la poitrine de gens qui ne les ont pas méritées comme lui !

Sous le rapport moral, les Chaldéens de Perse sont encore simples et bons. Ils ont conservé plusieurs usages bibliques, du temps des saints Patriarches, leurs ancêtres, et ils parlent la langue d'Abraham, ou à peu près. On trouve bien parmi eux les traces de la misère de l'humanité déchue; mais, en résumé, le niveau moral est encore comparative-ment assez élevé.

On a lieu de s'en étonner, quand on pense aux longs siècles d'asservissement de ce peuple, sous le joug des Musulmans, si corrompus. On voit bien, il est vrai, assez souvent les malheureux effets de ce contact, dans la facilité avec laquelle les personnes du sexe surtout passent au musulmanisme; mais, encore un coup, on a lieu de s'étonner que le mal ne soit pas plus grand. De plus, il est heureusement le privilège à peu près exclusif des hérétiques.

Sous le rapport intellectuel et scientifique, les Chaldéens de Perse font preuve de beaucoup d'esprit naturel, malgré

la vie sans culture, rustique et presque animale qu'ils mènent, depuis si longues années. Les enfants sont ordinairement intelligents, mais un peu lâches à l'étude.

Aujourd'hui on trouve parmi les Chaldéens de Perse beaucoup de personnes des deux sexes qui savent lire et écrire, et possèdent aussi quelques autres petites connaissances. C'est le résultat des nombreuses écoles, protestantes ou catholiques.

Dans les écoles protestantes, on se contente de fournir aux élèves un inépuisable répertoire d'objections et de calomnies contre l'Église romaine. Les notions superficielles d'histoire et de géographie qu'on y ajoute, sont toutes dirigées vers ce but.

Dans leurs cartes, les pays catholiques sont tous marqués de grandes couleurs rouges. Cela veut dire que ces terres ont été rougies du sang des Protestants, répandu par les Catholiques : c'est ainsi qu'on l'explique.

Pour nos jeunes ethnographes Chaldéens de cette école, les peuples de tous les pays catholiques sont des peuples ignorants, ivrognes et sanguinaires, ceux du midi de l'Europe surtout. Les pays protestants, au contraire, sont inondés de science et de lumière; ils sont tous des modèles de charité et de moralité : j'ajoute les États-Unis surtout.

Les Missionnaires protestants n'ont rien oublié pour faire participer les Chaldéens de ce pays à tous ces précieux avantages. Le *Journal* même, le *Rayon de lumière* n'a pas été épargné. Mais ce *rayon*, même réuni aux autres, s'est trouvé trop faible. Les écoles protestantes n'ont pas produit un seul homme un peu marquant. Les meilleurs parmi eux sont ceux qui savent parler le plus mal de l'Église romaine.

Les écoles catholiques, au contraire, malgré la disproportion du nombre et des moyens, ont eu d'autres résultats. Nous pouvons montrer plusieurs sujets qui figurent honorablement dans les rangs de la haute société, et qui rendent de bons

services à leur Gouvernement. Ainsi, le Chargé-d'affaires actuel de la Légation persane à Paris, est notre élève : c'est Lazare-Agha, frère utérin du colonel Bourzou-Khan.

Le premier interprète de la Légation persane à Saint-Pétersbourg, Mirza Davoud de Khosrova, est notre élève. Il y en a d'autres qui rendent des services au Gouvernement persan, à Téhéran. D'autres gagnent ailleurs leur pain honorablement, sans avoir besoin de dire des sottises à personne pour vivre ; et je ne parle pas ici de ceux que nous avons gardés pour nous, qui rendent aujourd'hui de si beaux services à l'Église, et lui font tant d'honneur.

Qu'on me pardonne cette petite échappée d'amour-propre : je le trouve fort légitime.

Venons maintenant à la Religion qui est notre but principal. Sous le rapport religieux, les Chaldéens de Perse se divisent en trois classes : les Nestoriens, les Protestants et les Catholiques.

1° Les Nestoriens. Par cette désignation, j'entends les Chaldéens, qui ne sont ni Catholiques, ni Protestants, quoiqu'ils ne soient plus Nestoriens que de nom. En effet, le plus grand nombre, ou mieux la presque totalité, croient aujourd'hui la divinité de Jésus-Christ et le Mystère de l'Incarnation, tels que nous les professons, ce qui sape le Nestorianisme par sa base.

De plus, ils ne conservent guère de leur ancienne religion qu'un attachement à leurs nombreuses et rigoureuses abstinences, attachement d'ailleurs bien atténué par l'influence du protestantisme sur ceux-là même qui le détestent.

Il ne reste pas grand'chose de la liturgie. Fort peu de Prêtres récitent l'office selon l'ancien usage, et ils ne disent la Messe que fort rarement : beaucoup mieux vaudrait qu'ils ne la dissent jamais.

Rien de plus affligeant, en effet, que la manière trois fois

indécente dont ces Prêtres nestoriens célèbrent les saints Mystères.

Pour calice, ils ont un vase en cuivre mal étamé, mal-propre, et souvent en terre; leurs ornements ne sont que des haillons sales et déchirés : c'est plus que dégoûtant; leurs églises sont déplorables, pour la forme et pour la tenue; ce sont plutôt des taudis sales et infects : les exceptions sont très-rares.

Les Nestoriens ne consacrent pas, puisqu'ils n'ont pas les paroles sacramentelles dans leurs Missels, et il ne faudrait pas les réciter, si elles y étaient, car ce serait un mensonge. Comment le Prêtre pourrait-il dire avec vérité : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang?*

Voilà un spécimen de la science théologique de leur Métropolitain actuel, Mar-Guriel d'Ardichdaï. J'ai assisté moi-même à cette leçon théologique.

Cela ne les empêche pas de croire pourtant que l'Eucharistie est vraiment le Corps et le Sang de Jésus-Christ, comme nous le croyons, et si vous leur demandez comment se fait ce changement, puisqu'ils ne disent pas les paroles sacramentelles, ils vous répondront que cela s'opère par l'ensemble de la liturgie : j'ai appris ça du même théologien.

Ils donnent la Communion sous les deux espèces, mais ils ne la refusent pas à ceux qui ne voudraient la recevoir que sous une, comme les femmes, les enfants, les jeunes personnes qui ont de la répugnance pour le vin.

Rien de plus lamentable que ce qui se passe chez les Nestoriens aux jours des grandes fêtes, où tout le monde communie, surtout aux Fêtes patronales, qui sont fort courues.

En ces jours de Fêtes patronales surtout, où l'on se rend de toutes parts, le monde danse sur l'esplanade, devant l'église, au son de la flûte et du tambour. Pendant ce temps, le Prêtre célèbre la Messe dans le sanctuaire, réduit obscur

plus sale encore que le reste de l'église, dans lequel le célébrant et ses assistants se cachent aux yeux de tous.

Dans ces jours de Fêtes, ils n'auraient pas besoin de tirer le rideau, car l'église est souvent vide. Tout au plus y a-t-il quelques vieux et quelques vieilles qui n'ont plus envie de danser.

Quand la Messe est dite, quelqu'un se présente sur la porte et crie à haute voix : Venez, le *Kourbana* est sorti, c'est-à-dire le sacrifice est fini; c'est le temps de communier. Alors tout le monde se précipite dans l'église, avec un pêle-mêle, une cohue, impossibles à décrire. On se heurte, on se pousse, on se bouscule, on se renverse; chacun veut passer le premier pour revenir plus vite à la danse.

Souvent la langue se prépare à la Communion par de grossières injures pour celui qui cherche à prendre le tour de son voisin. Le célébrant veut commander l'ordre et la décence, et, pour cela, il leur adresse des paroles comme celles-ci : *Anes, bœufs, chiens, fils de chiens*, et je ne dis pas les plus grosses.

Dans ces mêmes jours, les jeunes Nestoriennes ont soin d'étaler toutes leurs plus belles parures. Plusieurs portent une horrible muselière qui part de la tête, passe par les oreilles et vient se rattacher à deux grands anneaux, qui pendent de chaque côté du nez. Quand elles communient sous les deux espèces, souvent ces anneaux trempent dans la coupe, et la jeune communicante se retire, en laissant après elle une trace de vin, qui est pour elle le Sang de Jésus-Christ. L'action de grâces, comme la préparation, se fait sur l'esplanade.

Quand tout le monde a communié, s'il reste quelque chose des Saintes-Espèces, on répand le vin sur les murs du sanctuaire, on jette le pain dans quelque coin, et tout est fini.

Plus d'une fois de jeunes Musulmans, les plus mauvais

sujets de tous qui courent à ces fêtes, vont aussi communier. Non-seulement le Prêtre nestorien ne songe pas à leur refuser la Communion, mais il se fait une espèce de gloire d'avoir fait participer ces infidèles aux Mystères de la Religion chrétienne.

Le Clergé nestorien de Perse est réduit à bien peu de chose pour la quantité, et surtout pour la qualité. Il n'y a maintenant en Perse qu'un Évêque de cette secte, et c'est le Métropolitain Mar-Guriel, qui réside au village d'Ardichai, dans la plaine d'Ourmiah, sur les bords du lac. Cet homme serait bien sans doute le dernier, le moins valant de tout son nombreux troupeau, n'était son neveu, son *Natar-Kursi* (garde-siège), son futur successeur, qui vaut moins que lui. Et cependant ce jeune débauché, diacre aujourd'hui, pourra être Évêque un jour !

Les prêtres viennent ensuite ; c'est logique. Ils sont presque tous ivrognes, sorciers, brouillons. On n'a pas grand'chose à leur reprocher sous le rapport des mœurs ; car ils sont tous mariés, et ils se remarient autant de fois que leur femme meurt, avec la plus grande bonne foi. J'en connais un qui, à son troisième tour, épousa sa cousine germaine, jeune fille déjà fiancée à un autre, et il bénit lui-même son mariage. Son chapeau le représentait à côté de sa nouvelle épouse, pendant que lui-même récitait fort gravement les longues prières en usage dans le mariage nestorien.

Il ne faut pas parler de la science des prêtres nestoriens. Les plus savants sont ceux qui peuvent lire couramment les prières de la liturgie, sans guère les comprendre, et plusieurs n'en sont pas là.

Le Clergé nestorien d'Ourmiah s'était vu presque annulé par les conversions au Catholicisme ou au protestantisme. Maintenant il commence à se recruter un peu ; le métropolitain ne fait pas beaucoup d'ordinations, il est vrai ;

mais, chaque année, à l'automne, il descend des montagnes quelque Évêque qui va de village en village, pour ramasser du coton ou quelques sous, si on veut lui en donner. Il est beau de voir ainsi ces princes de l'Église nestorienne, souvent en guenilles, s'en allant d'un lieu à un autre, accompagnés d'une ou deux personnes qui portent sur le dos le coton déjà recueilli ; ils font aussi le métier d'ordonner qui voudra l'être, sans que personne songe à leur rien dire.

Souvent nous sommes agréablement surpris de trouver dans tel village un ou deux prêtres qui n'y étaient pas, la veille, et qui ont su mériter si rapidement les honneurs du sacerdoce. Il leur en a coûté un ou deux roubles d'argent, ou une paire de souliers, ou quelques paires de bas. Plusieurs se font ainsi ordonner prêtres ou diacres pour aller quêter en Russie sous ce nom.

J'en ai vu un, qui était un jour tranquillement occupé à tailler sa vigne, lorsque ses parents l'envoyèrent chercher pour recevoir l'ordination. Un de ces Évêques quêteurs venait d'arriver chez eux, et il leur avait offert cette faveur. Je ne sais pas si le candidat avait jamais pensé à devenir prêtre, mais en tout cas, il le fut quelques heures après. Voilà sans doute une vocation extraordinaire !

Quant aux Sacrements, les Nestoriens ont le Baptême, sur l'administration duquel il y a bien des doutes pratiques ; l'Eucharistie, qu'ils célèbrent, comme nous l'avons dit plus haut ; l'Ordre, qui se donne toujours par simonie, et Dieu sait comment ; enfin le Mariage, qui est souvent nul pour cause d'empêchements dirimants, dont ils ne tiennent aucun compte. Par contre, ils en forgent beaucoup qui n'existent pas.

Je n'ai pas besoin d'en dire davantage pour faire voir en quel état se trouve réduite aujourd'hui l'Église nestorienne en Perse, et ailleurs elle n'est guère plus belle : il est difficile de descendre plus bas.

2° Les Protestants. Il est difficile de dire combien il y a de Nestoriens-Protestants en Perse, et ce que nous voyons maintenant de nos propres yeux est bien propre à nous faire douter s'il y en a jamais eu aucun de véritablement convaincu.

En effet, voilà que les plus anciens, les meilleurs, les plus dévoués de leurs disciples abandonnent maintenant les prédicants du Nouveau-Monde, tout d'un coup, tous à la fois, avec grand éclat. Et pourquoi? Parce qu'ils n'ont jamais appartenu de cœur à cette secte de Méthodistes qui se déguisaient jusqu'à ce jour. Ils ont été trompés par de beaux dehors; ils ont toujours été Nestoriens de cœur et ils le sont encore. S'ils ont abandonné pour un temps les pratiques du Nestorianisme : la messe, le baptême, le mariage, les prières liturgiques, selon l'ancien usage, ils y reviennent maintenant; en un mot, s'ils ont tué le Nestorianisme en Perse, ils vont le ressusciter, moins peut-être les longues et nombreuses abstinences.

Cela ne les empêche pas de pétitionner en foule pour faire venir les Anglicans, ou d'aller jusqu'à Londres même pour hâter leur arrivée. Mais c'est que, sachez-le bien, les Anglicans sont Nestoriens et les Nestoriens sont Anglicans. M. Abbot, ex-consul d'Angleterre à Tauris, l'a affirmé plus d'une fois. Après la décision d'un personnage si grave et si compétent, il n'y a plus à douter. La découverte est nouvelle peut-être, mais elle n'en est que plus intéressante.

Pourtant, et pour la consolation de ces Messieurs du Nouveau-Monde que ce revirement afflige d'une manière cruelle, admettons qu'il y ait encore à Ourmiah quelques douzaines de Nestoriens-Méthodistes de bonne foi, cela peut être, parmi les personnes du sexe surtout. Mais quel est, je vous prie, le résultat après tant d'efforts, tant de dépenses, tant de fracas?

Cette mission protestante a eu, pendant quelques années,

un grand extérieur de prospérité, et personne ne pourra dire qu'aucun des moyens humains lui ait manqué : personnel nombreux et expérimenté, aides indigènes par centaines, imprimerie, livres sous tous les formats, réseau d'écoles qui couvrait toute la plaine, argent à pleines mains ; l'argent ! arme si puissante sur une nation pauvre ; protection puissante et quand même, protection ! arme encore plus puissante aux yeux d'un peuple courbé, depuis si longues années, sous le joug de l'esclavage.

Et quel usage n'a-t-on pas fait de ces moyens, de cette protection surtout ? Les Missionnaires catholiques, leurs ouailles, les Nestoriens, les Musulmans eux-mêmes le savent et pourraient le dire. Mais l'énumération des violences, des expulsions, des emprisonnements, des bastonnades, des amendes serait trop longue.

Et à quoi tout cela a-t-il abouti ? à un fiasco complet. Qu'ont produit trente-cinq ans d'efforts et de dépenses énormes ? des ennemis de l'Église romaine, si vous voulez, mais des protestants ? pas un seul peut-être. Mais finissons ce chapitre déjà trop long, pour arriver enfin à ce qui nous intéresse davantage.

3° Les Chaldéens catholiques. Il y a environ six mille Catholiques parmi les Chaldéens de Perse, en y comprenant une petite Chrétienté qui se trouve de l'autre côté de l'Araxe, dans le district de Charule, au village de Siacout, sur le territoire russe, mais qui dépend de l'évêché de Salmas. Pour le spirituel, c'est une émigration de 1828. Quelques familles catholiques suivirent les Russes avec beaucoup de Nestoriens et beaucoup plus d'Arméniens encore. Elles formèrent ce petit village de Siacout, qui s'est augmenté depuis, et compte aujourd'hui une quarantaine de familles. Cette population est desservie par un Prêtre chaldéen, sorti de notre école de Khosrova en Perse. Les Catholiques sont d'abord dans la petite vallée de Salmas, au village de Khos-

rova qui a de 1,600 à 1,700 âmes ; de Patavour, qui en a 400, et cinq autres localités plus petites, qui ont 300 Catholiques environ. Il n'y a pas 200 Nestoriens dans toute la plaine de Salmas.

En 1840, à l'époque de la fondation de notre Mission, Khosrova et Patavour étaient déjà tout catholiques, et même depuis assez longtemps, sauf quelques familles étrangères. Mais ces populations manquaient de soins spirituels et d'instruction religieuse. La meilleure partie des Catholiques des autres villages sont de nouveaux convertis.

Ces Catholiques se trouvent ensuite dans la vallée d'Ourmiah, plus vaste, plus fertile, plus peuplée de Chaldéens que la vallée de Salmas. Là, ils sont au nombre de 2,300, et ce nombre croîtra rapidement, Dieu aidant, malgré l'état continuel de persécution dans cette localité.

En 1840, il y avait tout au plus à Ourmiah 350 Catholiques, groupés dans quatre villages, avec quelques familles ou quelques personnes éparses par-ci par-là. Aujourd'hui nous avons des ouailles dans plus de soixante villages, et chaque année la foi s'introduit dans quelque village nouveau. Maintenant le branle est donné ; les préjugés amoncelés par les Protestants se dissipent de plus en plus ; on commence à mieux connaître la sainte Église, et plus on la connaît, plus on l'aime. Encore un coup, si la bonne Providence daigne nous fournir quelques moyens qui nous manquent, la récolte sera désormais abondante.

Le Clergé indigène se compose de M^{re} Augustin Bar-Chiuou, Archevêque de Salmas et administrateur de l'Azerbeidjan. Sa Grandeur réside à Khosrova, siège archiépiscopal. Avec l'Archevêque nous n'avons à Khosrova qu'un Prêtre indigène, sorti de notre école, et un autre vieux Prêtre à demi paralytique depuis longues années ; la mort nous a enlevé les autres : le dernier, un tout jeune Prêtre, bien pieux, originaire de Patavour, qui venait d'être ordonné pour cette population.

A Ourmiah, nous avons dix-huit Prêtres indigènes. Onze d'entre eux sont des convertis du Nestorianisme ; les sept autres sont sortis de notre école de Khosrova.

Trois des premiers, récemment convertis, ne disent pas encore la Messe. Les autres rendent quelques services, mais en peu de choses ; non pas qu'ils manquent de bonne volonté, mais à cause de leur peu de science, et aussi, pour le plus grand nombre, à cause de leur pauvreté, qui les détourne de leurs devoirs ecclésiastiques.

Ceux qui sont sortis de notre école-séminaire sont plus utiles en général. Il y en a parmi eux qui prêchent bien et sont édifiants ; mais tous ces Prêtres d'Ourmiah sont en général pauvres. Nous les aidons à vivre avec des honoraires de messes que nous leur procurons, et quelques aumônes que nous leur faisons. De plus, nous devons leur fournir tout ce qu'il leur faut pour dire la sainte Messe : chapelles, ornements, vases sacrés, linge d'autel, etc., etc., tout cela fait une charge énorme pour notre Mission, charge que nous ne pourrons bientôt plus porter.

A Ourmiah, nous avons aussi un Évêque converti : c'est M^{re} Joseph d'Ada. C'est un vieillard plus qu'octogénaire, mais encore vert, qui porte bien ses 84 ans. Il n'a pas pu apprendre à dire la Messe catholique. Sa grande difficulté a été de se faire aux cérémonies, et surtout de manier l'Hos-tie. Après deux ans d'essais, il a dû y renoncer. Il entend la Messe de son neveu, qui est Prêtre et converti comme lui. Ils ont bien la foi tous les deux ; ils ont souffert persécution pour elle.

Enfin, il y a encore une Chrétienté catholique-chaldéenne, à Sina, capitale du Curdistan persan. C'est une colonie venue de la Mésopotamie, depuis longues années. C'est un siège épiscopal ; mais l'Évêque est absent depuis plusieurs années. Cette population est desservie aujourd'hui par un bon Prêtre, religieux du couvent d'Alkouch, près Mossoul.

Ce sont d'assez médiocres Chrétiens. Les Missionnaires ont peu de relations avec cette Chrétienté, trop éloignée et séparée de nous par des pays fort dangereux à traverser.

La ville de Sina n'a pas d'autres Chrétiens que ces 70 ou 80 familles Chaldéennes catholiques. Le reste de la population de cette localité assez considérable, 30,000 âmes environ, est curde, avec un certain nombre de familles juives, 200 je crois.

Voilà la population et le Clergé catholiques de la Chaldée persane.

Notre Mission a maintenant en Perse cinq établissements, trois de Missionnaires et deux de Filles de la Charité.

Le premier de ces établissements se trouve donc dans la vallée de Salmas, au village de Khosrova, qui est comme la Rome du Catholicisme en Perse; nous avons là notre école-séminaire pour le Clergé indigène. Quoique les élèves soient d'Ourmiah pour la plupart, nous avons choisi cet endroit, parce que, sous tous les rapports, il est le plus convenable pour un établissement de cette nature. Cette école a maintenant 22 élèves, qui sont entièrement à notre charge pour tout le temps de leur éducation, qui dure ordinairement une douzaine d'années.

Les progrès constants de notre Mission d'Ourmiah nous ont forcés d'augmenter le nombre de nos élèves; mais ce poids nous écrase. C'est en effet une œuvre très-onéreuse, très-pénible et assez ingrate. Elle donne bien, il est vrai, quelques bons et consolants résultats; mais ils ne sont pas en proportion avec les peines et les dépenses. Cela tient à plusieurs causes locales, indépendantes de notre volonté, auxquelles il n'est pas facile de remédier; car il faudrait avant tout refondre le caractère de tout ce peuple, ce qui n'est pas très-aisé à faire.

Outre les soins que demande cette école, les Missionnaires ont aussi la meilleure et la plus pénible partie du labour que

réclame le service des Catholiques de toute la plaine. Pour quatre Missionnaires, et plus d'une fois trois seulement, c'est plus qu'il n'en faut, pour ne pas trop rester oisif.

J'ai vu écrit quelque part, que les Missionnaires latins ne font rien en Orient. Je puis assurer, en toute vérité, que ce n'est pas vrai pour la Perse, et j'ai quelques raisons de croire que c'est au moins bien exagéré pour les autres pays.

A côté de l'établissement des Missionnaires s'élève celui de nos Sœurs. Les Filles de la Charité font ici tout le bien qu'elles font ailleurs, proportion gardée sans doute, et elles font tout celui qu'elles peuvent faire.

Elles ont : 1° un asile pour les petits garçons; les grands fréquentent les écoles externes du village. Cet asile a de 100 à 140 petits enfants. Malgré les guenilles de beaucoup de ces pauvres petits, c'est encore une œuvre charmante à voir, et qui amuse beaucoup les nobles Musulmans qui viennent nous visiter quelquefois.

L'année dernière, M. Crampon, Consul de France à Tauris, après s'être entendu chanter un compliment en vers français, par ces centaines de petites voix, qui ne comprenaient guère ce qu'elles disaient, s'écria : « C'est le suprême degré de la pédagogie (*sic*). »

Dernièrement un ingénieur persan, envoyé comme inspecteur dans ces parages, après avoir visité toutes nos œuvres et entendu plusieurs de nos élèves lire bien nettement le français qu'il parle lui-même, se montra très-satisfait du bien opéré. Il dressa même un rapport très-favorable qu'il a envoyé à l'autorité supérieure; il a osé lui demander des subsides pour nous. La générosité persane n'est pas facile à mettre en mouvement, et je doute du succès; mais au moins ce sera un témoignage rendu à la vérité, et la bonne volonté de cet homme mérite bien mention honorable.

2° Une grande école externe pour les filles du village. Elle a ordinairement de 100 à 140 jeunes filles. Elles y apprennent les ouvrages manuels, convenables à leur sexe, à lire, à écrire, et surtout elles y trouvent une instruction religieuse solide et détaillée.

3° Une école interne, connue sous le nom d'orphelinat, quoique les élèves ne soient pas toutes de vraies orphelines. On les prend de tous les villages, pour avoir ensuite dans chacun quelques bonnes mères de famille bien instruites de leur religion, et même quelques bonnes maîtresses d'école, au besoin.

Cette école a ordinairement de 20 à 25 enfants, qui sont entièrement à la charge de nos Sœurs.

4° Elles avaient essayé aussi d'un pensionnat, qui n'a plus aujourd'hui que deux élèves. Cette œuvre est tombée, faute d'éléments. On comptait sur Tauris, mais les Arméniens de Tauris qui pourraient surtout fournir des élèves, n'estiment pas assez l'éducation de leurs filles pour la payer.

Nos Sœurs soignent aussi les malades à domicile et au dispensaire. Il y vient un assez bon nombre de Musulmans des villages de la plaine, quelquefois même d'assez loin.

De plus, nos Sœurs vont, les dimanches et fêtes, enseigner la doctrine chrétienne aux personnes de leur sexe, dans les villages voisins, qui ont aussi leurs écoles pour les garçons et même pour les filles, en plusieurs endroits.

En somme, nos Chrétiens de Salmas ne manquent pas de soins. Ceux de Khosrova sont les plus privilégiés ; ils ont tout en abondance, moins la bonne volonté de profiter des moyens qu'on leur offre. Cette bonne volonté ne manque pas entièrement, mais elle n'est pas parfaite.

Notre deuxième établissement se trouve à Ourmiah, dans la ville de ce nom. Cette ville est toute musulmane, à l'exception d'une centaine de familles chrétiennes de toutes les communions. Il y a aussi 20 familles juives.

Nous avons là une chapelle assez belle, mais trop petite aujourd'hui. On y afflue de tous les villages voisins, et même de beaucoup de villages éloignés. Comme cette ville est le centre de tout, que c'est là que se traitent toutes les affaires, nous avons, chaque jour, une quantité de Chrétiens qui viennent chez nous.

C'est ici une spécialité de dépenses qu'on ne connaît pas en Europe, qu'on ne comprend même pas. Ici, il n'y a pas d'auberges, de maisons où l'on puisse descendre, manger, loger à ses frais. Chacun va sans façon chez un ami, et même chez celui qui ne l'est qu'à demi. L'hospitalité est commune, et elle est considérée comme un devoir.

Or, dans la ville, il y a peu de familles catholiques, et celles qui y sont ne sont pas riches pour la plupart. Il en résulte que le monde vient chez nous : c'est ennuyeux ; c'est dispendieux.

Le mieux serait bien de fermer la porte de la maison ; mais, en fermant la porte de notre maison, nous fermerions aussi celle de l'église à beaucoup de monde. Que de personnes qui ont trouvé la Foi dans une belle cérémonie qu'elles ont vue chez nous ! Ainsi, sans sortir même de la ville, nous évangelisons toute la plaine.

Cela ne veut pas dire pourtant que nous n'ayons besoin d'aller aux villages. Au contraire, et c'est ce qui rend le service de la maison d'Ourmiah très-difficile. Les Prêtres indigènes nous rendent bien quelques services et nous allègent un peu le fardeau sous ce rapport. Mais sans notre coopération personnelle et continuelle, on ne ferait pas grand'chose. En un mot, nous sommes tout pour nos chers Chrétiens d'Ourmiah. Aussi, ils nous voient avec plaisir arriver parmi eux ! Et quel bonheur, si nous pouvions y aller plus souvent !

Ici encore, à côté de notre établissement, s'élève celui de nos Sœurs. Elles font les mêmes œuvres qu'à Salmas. Seu-

lement elles soignent beaucoup plus de malades musulmans, et leur école interne est plus nombreuse. Mais les écoles externes sont loin d'égaliser celles de Khosrova. Cela tient à la localité. La ville compte peu d'enfants chrétiens, et de plus, il y a, même dans notre voisinage, une école protestante qui attire quelques enfants nestoriens ou arméniens.

Il faudrait que nos Sœurs d'Ourmiah pussent développer leur école interne, en recevant un plus grand nombre de jeunes filles des villages. C'est alors que cette œuvre seconderait bien l'action des Missionnaires dans la propagation de la foi. Mais pour cela, il faudrait de plus amples ressources ; car cette école interne est entièrement à la charge de nos Sœurs pour tout absolument, pendant tout le temps que ces jeunes filles y restent.

Notre troisième établissement se trouve à Téhéran. Là, nous n'avons pas encore de Sœurs, quoiqu'on les désire beaucoup. Nous avons seulement un terrain qui attend la construction de leur maison, quand la bonne Providence nous en aura donné les moyens. Nous avons là une résidence plus belle que les autres ; c'est juste. La chapelle surtout qu'on a construite, il y a trois ans, est fort gentille ; elle est de style gothique. Le plan fut donné par un brave ingénieur français, dont je regrette d'avoir oublié le nom, et qui eut bien la charité de rester là, trois gros mois, uniquement pour faire arriver les travaux au point où l'on pourrait désormais, sans risque, se passer de lui. Elle est assez vaste, sans être bien grande, mais un peu basse, et on le regrette. On aura craint sans doute les susceptibilités musulmanes.

Notre Mission de Téhéran se consacre plus spécialement au service des Catholiques européens qui sont assez nombreux : une centaine quelquefois dans cette capitale de la Perse. Il y a peu de Catholiques indigènes, et ceux qui y sont y viennent d'ailleurs. Cette Mission fait encore peu de chose ; c'est plutôt une Mission d'attente. Ce qui nous a le plus

portés à faire cet établissement assez récent, c'est la douleur d'avoir vu souvent plusieurs Européens, Français ou autres, mourir sans aucune espèce de secours, sans même un prêtre pour accompagner leur dépouille mortelle à sa dernière demeure. Cela nous faisait mal au cœur.

Tels sont les établissements de notre Mission, dont j'ai dû parler un peu pour faire connaître l'état de nos Chrétiens. Je veux résumer le tout en un mot que je crois vrai devant Dieu, et que je laisse aux hommes la liberté de prendre comme ils le voudront. Sans notre Mission de Perse parmi les Chaldéens, le Catholicisme n'y existerait guère que de nom, si même il n'avait pas disparu, à Ourmiah surtout.

Et maintenant, quel espoir peut avoir la Sainte-Église parmi les Chaldéens de Perse? Un très-grand, un très-bel espoir. Aujourd'hui le branle est donné, le dessus est pris; la mission rivale est à peu près tombée dans l'eau, malgré les mouvements qu'elle se donne encore, comme un mourant dans une pénible agonie.

Peut-être les Missionnaires anglicans arriveront? cela paraît même certain. Les déserteurs des Méthodistes courent en foule chez eux, surtout s'ils arrivent les mains bien pleines d'argent, car, en dernière analyse, c'est tout ce que cherchent tous ces jeunes impies, sans aucune espèce de conviction religieuse. Mais la grande masse des Nestoriens?

Il pourra y avoir un moment d'arrêt dans les conversions au Catholicisme. Peut-être on voudra voir un peu. Mais tout annonce déjà que ce moment d'arrêt, s'il a lieu, ne sera pas long. Voici, en effet, comment ces braves gens raisonnent avec leur gros bon sens. Ils disent dans leur langage figuré : « Tous les corbeaux sont des corbeaux, tous les lièvres sont des lièvres, tous les loups sont des loups, tous les Protestants sont des Protestants. Nous en avons vu d'une espèce; ceux qu'on nous annonce ne sauraient valoir guère mieux. »

Que la bonne Providence daigne donc nous donner quelques moyens qui nous manquent : une petite imprimerie, quelques sous pour élever quelques petites chapelles, quelques secours de plus pour nos nombreuses écoles, un peu d'aide pour le pauvre Clergé indigène, au moins pour quelques années, et enfin quelques Missionnaires de plus ! Ajoutez à cela un peu plus de protection humaine, car, quoique notre force soit ailleurs, un peu d'intervention serait fort désirable pour mettre nos pauvres Chrétiens un peu mieux à l'abri des avanies journalières qu'on leur fait, sous d'autres prétextes, il est vrai, mais, dans le fond, parce qu'ils se sont convertis, comme nous le voyons à tout moment. En somme, sous une forme ou sous une autre, la persécution a été incessante, depuis le premier établissement de la Mission, et elle continue encore.

Oh ! oui, donnez-nous cela, ou au moins une partie de cela, et alors, sous peu, la population catholique d'Ourmiah sera doublée, triplée, quadruplée, à moins de quelque nouvel et grand obstacle que nous ne saurions deviner.

La Sainte-Église aurait aussi beaucoup à espérer parmi les Nestoriens des montagnes, s'il y avait quelqu'un pour s'en occuper. Que de fois plusieurs villages du plateau de Guiaver nous ont envoyé des députations, nous ont écrit des lettres chargées de sceaux, pour nous engager à nous rendre parmi eux !

Mais, outre que ces pays se trouvent en dehors des limites de notre Mission et dans celles des RR. PP. Dominicains de Mossoul, nous n'avons ni les ressources ni le monde nécessaire pour cela.

Cette année, un Évêque de ces montagnes, Mar-Saurichou, de Naudjia, qui habite maintenant Guiaver, a fait son abjuration dans notre chapelle à Ourmiah. Nous l'avons admis avec difficulté, mais nous n'avons pu résister à ses instances. Il est jeune encore, fort jeune, 25 ans environ, et il

est Évêque, depuis 7 ou 8 mois. Il ne sait rien, mais il est bien intelligent et il a bonne tournure. Il est reparti pour ses montagnes, d'où il doit redescendre bientôt pour s'instruire un peu. Il pourrait être un aide fort utile ; mais il faudrait quelqu'un à côté de lui. Il faudrait là, à Guiaver et dans quelque autre pays voisin, un établissement de Missionnaires.

D'après les connaissances que nous avons des dispositions de ces Chaldéens montagnards, dégoûtés d'ailleurs des scandales qu'ils voient dans la famille de leur Patriarche, nous pouvons assurer rondement qu'un tel établissement aurait les plus consolants succès.

Les Missionnaires protestants ont travaillé beaucoup ces pauvres montagnards, mais sans autre succès que celui de débiter parmi eux leurs calomnies ordinaires contre l'Eglise romaine.

Voilà l'état du Christianisme en Perse, l'état des Catholiques, l'état de notre Mission. J'ose assurer que celui qui aura le courage de lire ces observations y trouvera des renseignements, sinon complets, au moins exacts. Tel était mon but ; mon étude est finie.

CLUZEL,

I. p. d. l. m.

DU CHRISTIANISME CHEZ LES ARMÉNIENS

Les réflexions précédentes sur l'ignorance et l'abaissement moral du Clergé nestorien et arménien nous expliquent suffisamment la cause des malheurs politiques qui, depuis que la Chaldée et l'Arménie ont été engagées dans l'hérésie et le schisme, n'ont pas cessé de peser sur ces contrées, et de les entraîner dans la décadence sociale la plus complète. Tel est, en effet, le sort de tout peuple Chrétien qui se détache de Rome, ou du centre de l'unité catholique. Les autres Églises, grecque, syrienne, copte, de l'Orient, en sont les preuves vivantes, et si l'on nous objectait que plusieurs nations de l'Occident, telles que l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne, sont rangées avec raison parmi les plus civilisées, nous répondrions que le Calvinisme et le Luthéranisme n'ont pu y détruire radicalement les principes et les vérités du Catholicisme, qui, d'ailleurs, n'a point été renié par des millions de fidèles.

En Orient, l'apostasie a été nationale et complète. Aussi le châtement divin a-t-il été terrible pour les sectateurs de Nestorius, d'Eutychès et de Photius, et, après dix ou quinze siècles, ils demeurent spirituellement et socialement courbés sous l'anathème.

Prenons pour exemple l'Arménie, voisine de la Chaldée : dès que les Arméniens, séduits par l'erreur d'Eutychès,

sont séparés de l'Église grecque, alors *véritablement* orthodoxe, et rejettent le Concile œcuménique de Chalcédoine, ils restent alors sans auxiliaires contre les Perses, ou les alliances qu'ils forment avec la cour de Constantinople ne sont que des traités passagers que rompt et viole la haine du sectaire, mêlée à de secrètes antipathies de race. L'Arménie, en s'isolant du reste de la Chrétienté pour conserver ce qu'elle appelait l'*orthodoxie* de son Église, tomba dans le double malheur de l'anarchie et du fanatisme. Chacun voulut dominer dans l'État, comme dans l'Église, et il en résulta une suite de révolutions, de guerres, de disputes théologiques, qui arrêterent le développement heureux que présentait la nation convertie à la Foi, sous son roi Tiridate.

Quand Mahomet, racontent les chroniques, perverti par les enseignements d'un ermite nestorien, appelé Serkis ou Sergius, eut jeté les fondements religieux de sa secte, bientôt les bandes victorieuses de ce *roi du Midi* se ruèrent contre l'Arménie. Les Arméniens ne purent résister aux attaques impétueuses de leur cavalerie, et, privés de secours par l'effet de leur isolement, ils durent reconnaître l'autorité des Califes. Au lieu de se battre, ils aimaient mieux argumenter contre le Concile de Chalcédoine et attaquer ses partisans.

L'esprit de division et de querelle qui éclata dans cette partie de l'Orient, à l'occasion de l'Eutychnisme, avait toute la passion et les rancunes des partis politiques. Le sentiment de l'amour-propre national, combiné avec le faux zèle, poussait aux actes les plus révoltants. C'est ainsi qu'on vit souvent des chefs et seigneurs arméniens faire cause commune avec les *ignicoles* ou adorateurs du feu de la Perse et les Musulmans de l'Arabie, contre les Grecs, aimant mieux voir leur pays ravagé ou conquis par les ennemis du Christianisme, que de se rapprocher d'une puissance chrétienne, à qui ils avaient à reprocher de ne pas entendre,

comme eux, l'union des deux natures en J.-C. Tous les écrivains du temps qui épousèrent avec plus ou moins d'ardeur l'opinion théologique adoptée par les chefs ecclésiastiques de la nation, ne peuvent contenir l'acrimonie de leur haine contre l'Église grecque, et ils l'accusent sans cesse d'avoir changé la foi ancienne. Une notion exacte de la constitution divine de l'Église, dont celle de Byzance était alors un des plus florissants rameaux, et la foi à la parole de son Fondateur, qui lui a promis son assistance perpétuelle, les auraient conduits à comprendre que les décisions d'un Concile ayant, comme celui de Chalcédoine, tous les caractères de l'œcuménicité, ne pouvaient être erronées, et que l'exposition plus nette d'un dogme n'en était pas la négation ni le changement. Tout le mal venait de l'ambition des Patriarches, qui aspiraient à l'indépendance absolue; et l'on ne comprenait pas que cet isolement de l'Église serait la cause de la ruine même de l'État. Sept ou huit fois, le Clergé arménien eut la velléité de se réconcilier avec Constantinople ou Rome; mais comme l'intérêt du moment plutôt qu'une conviction sincère de la nécessité de l'obéissance à un Chef nécessairement unique, déterminait et dirigeait leurs démarches, les événements politiques qui changeaient à chaque instant la scène de ces pays, venaient modifier leurs résolutions. Aujourd'hui, il n'est guère d'Arménien non-uni qui n'admette en J.-C. les deux natures, et dernièrement un de leurs Évêques avait la naïveté d'écrire, que si la nation s'était élevée avec tant de force contre le Concile de Chalcédoine, c'est qu'elle *pensait à tort* que les Grecs y soutenaient l'hérésie de Nestorius.

Autant la vraie Église est vivifiante et féconde, autant aussi toute Église partielle qui s'en détache, est à l'instant frappée de mort et de stérilité. Non-seulement elle ne peut se propager et s'étendre, mais, au contraire, elle détruit en son sein ou autour d'elle tous les germes de vie et de fécondité.

Ainsi, le Patriarche arménien, devenu hérétique, persécuta un autre Patriarche, son voisin, dit des *Albanais* ou Aghovans, peuplade vaillante de montagnards, située à l'Est de l'Arménie, enclavée dans son territoire et convertie au Christianisme; à peu près en même temps qu'elle. Ces Albanais n'ont que le nom de commun avec ces autres Albanais de la Turquie d'Europe, descendants des tribus belliqueuses qui se vantent d'avoir fourni les meilleurs soldats aux armées de Pyrrhus, d'Alexandre le Grand et de Scanderbeg, et dont l'une d'elles, dite des *Mirdhites*, a le glorieux privilège d'avoir conservé la foi Catholique jusqu'à nos jours. Ce Patriarche persécuteur s'appelait Élie, et c'est lui qui, vers l'an 703, détruit l'Église albanaise, en l'inféodant à son propre siège. Dans un conciliabule assemblé par lui, il déclare que quiconque ne s'unira pas à lui, sera maudit de la Sainte-Trinité, privé des dons du Saint-Esprit, et déshérité des dons du Ciel. Si c'est un Évêque, il perdra sa dignité; le Prêtre sera interdit, et le Religieux, chassé de son couvent. Noble ou homme libre, il sera excommunié et l'entrée de l'Église lui sera refusée, jusqu'à ce qu'il se rétracte et témoigne publiquement de son repentir. Quant aux classes inférieures, il ne se donne pas la peine de les comprendre dans l'énumération, comme si elles se composaient d'êtres privés d'intelligence et de liberté. Il pousse même l'oubli de sa dignité chrétienne, jusqu'à annoncer dans une sorte d'encyclique que les actes de ce soi-disant concile seront déposés dans la chancellerie du Musulman Abd'ulmelek, *émir* ou *Chef des croyants*.

Ces renseignements sont empruntés à une *Histoire inédite des Albanais*, dont l'auteur est un certain *Moïse Galkan-touni*, qui la termine en nous donnant la liste des Patriarches Aghovans ou Albanais, que nous reproduisons, comme utile à l'histoire ecclésiastique de l'Orient.

1. Élisée, disciple de saint Thaddée, et ordonné prêtre à Jérusalem par saint Jacques, vient le premier évangéliser l'Albanie, les pays de Thor et de Lepks, voisins de la Géorgie.
2. Saint Grégoire, petit-fils de saint Grégoire l'*Illuminateur*, premier Patriarche de l'Arménie.
3. Saint Choupalil.
4. Matthieu.
5. Sahag.
6. Moïse.
7. Band.
8. Lazare.
9. Grégoire.
10. Zacharie.
11. David.
12. Saint Jean, évêque des Huns.
13. Jérémie, sous qui saint Mesrob évangélisa aussi l'Albanie.
14. Abas, qui transfère le siège de Thor à Bardaah. C'est lui qui accepta la formule du Trisagion, que nous avons encore, dit l'auteur, c'est-à-dire qu'il introduisit le schisme et l'hérésie chez les Aghovans.
15. Virou.
16. Zacharie.
17. Jean.
18. Oukdanès.
19. Éléazar, qui découvrit la Croix, cachée par Mesrob au bourg de Kis.
20. Nersès, qui, ayant voulu ramener la nation à la foi de Chalcedoine, fut déposé et anathématisé.
21. Simon.
22. Michel.
23. Anastase.
24. David.
25. David.
26. Matthieu.
27. Moïse.
28. Aharon.
29. Salomon.
30. Théodore.
31. Salomon.
32. Jean.
33. Moïse.
34. David.
35. Joseph.
36. Samuel.
37. Honan.

- 38. Siméon.
- 39. David.
- 40. Sahag.
- 41. Kakig.
- 42. David.

- 43. David, consacré par le
patriarche Ananias
(943).
 - 44. Benelas.
 - 45. Moïse.
-

TURQUIE

Lettre de M. DESCAMPS à M. BORÉ, à Paris.

Constantinople-Scutari, le 28 juin 1870.

MONSIEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

L'octave de la Pentecôte ou la fête de la Sainte-Trinité a été, cette année, et sera longtemps pour nous un jour mémorable, comme aussi pour toute la population catholique et non-catholique de Scutari, qui pour la première fois voyait un Évêque latin. M^{re} Pluym, qui est un véritable Missionnaire et bien disposé pour notre Congrégation, m'ayant témoigné le désir de venir donner la Confirmation dans cette paroisse qu'il ne connaissait pas encore, j'eus naturellement flatté de cette proposition, et, après m'être concerté avec lui et avec M^{re} Salvayre, qui devait l'accompagner, sur le choix du jour, je retardai la première Communion qui devait avoir lieu le second dimanche après Pâques, afin de rehausser la cérémonie de la Confirmation et de procurer aux enfants, aux parents et à d'autres l'avantage de recevoir la Communion de la main de leur premier Pasteur. Ce fut un doux devoir pour moi de disposer ces jeunes aspirants et de les réunir dans les diverses localités dont se compose la paroisse; car, si elle est petite relativement à la population, elle est passablement étendue, puisqu'elle s'étend de Candilli jusqu'à Kadi-Kuei. Mon appel fut entendu des enfants, qui, à l'exemple des Apôtres et des Disciples, avant la descente du Saint-Esprit, passèrent quelques jours dans la retraite avec un recueillement au-dessus

de leur âge. Il y en eut un qui se confessa par interprète, et cet interprète était sa mère, la femme d'Ali-Bey, introducteur des Ambassadeurs, et que vous devez connaître, car il parle beaucoup de vous.

Cette bonne Dame, qui jouit de toute liberté pour l'observance de sa religion, ayant appris que je me préoccupais de trouver une voiture commode pour Monseigneur et trois autres personnes, en fit demander une, mais en vain, à quelque Pacha de sa connaissance. Ici, comme vous savez, toutes ces voitures, quoique grandes, ne sont que pour deux personnes. Elle tenait néanmoins à montrer sa bonne volonté, et elle donna 23 francs pour s'en procurer une belle de louage. Elle veut aussi faire chanter une messe des Morts, à laquelle elle assistera, bien entendu, comme elle a assisté à celle de la Confirmation.

Enfin le jour fixé arrive, et dès six heures et demie cinq ou six personnes de Koutskoundjoug entraient, quoique la messe ne dût commencer qu'à neuf heures : les femmes montaient à la chapelle, les hommes restaient sur le passage en bas et formaient deux haies ; un jeune homme était au clocher, un autre restait à l'entrée de la rue *Yéni-Mahallé*, chargé de donner le signal aussitôt qu'un cavalier qui précédait la voiture de Monseigneur paraîtrait. Ainsi Monseigneur accompagné de M. Salvayre, d'un professeur du collège et d'un Religieux de la Congrégation des Passionistes, se trouva tout escorté en descendant de voiture, et reçut les premiers honneurs d'usage, c'est-à-dire, le baisement de l'anneau Pontifical de ceux qui, rangés sur deux rangs, attendaient son arrivée ; puis, suivi de ce même cortège, il monta dans notre chambre, se revêtit du rochet et de l'étole et vint ensuite processionnellement à l'entrée de la chapelle, où l'attendait M. Salvayre avec le goupillon. Il aspergea l'assemblée, après quoi il fit sa préparation pour la messe, qui commença immédiatement. Jus-

que-là un certain ordre avait été observé; mais la confusion suivit de près. Comme peut-être plusieurs voyaient pour la première fois un Évêque pontifier, une curiosité, pardonnable du reste, poussait les plus éloignés vers les plus rapprochés, et tout était encombré, la sacristie, la chapelle, le côté des hommes, ainsi que celui des femmes, et les deux escaliers : tout passage, soit de la sacristie à la chapelle, soit de celle-ci à l'escalier d'en bas, était littéralement obstrué, au point que personne ne pouvait bouger, et qu'il fallait faire usage de ses coudes pour servir Monseigneur ou changer de place.

Après l'Évangile, Monseigneur fit une touchante allocution en français aux enfants de la première Communion, dont malheureusement un très-petit nombre put profiter, la plupart ne parlant que le grec : néanmoins elle fut écoutée avec une bien religieuse attention.

Cependant la confusion n'avait fait, pour ainsi dire, que commencer, et comme j'avais compté un peu trop sur la circonspection des grandes personnes, je m'étais contenté d'avertir les enfants de la première Communion qu'ils devaient se présenter les premiers, quels que fussent les autres; et voilà néanmoins, au moment de la Communion, un pêle-mêle d'hommes, de femmes et d'enfants que ni gestes ni remontrances ne pouvaient contenir, tant dominait la sotte vanité de pouvoir dire : Moi, le premier, ou le second, ou avant tel autre, j'ai reçu la Communion de la main de Monseigneur. Il fallut bien se résigner; la chapelle n'a ni chœur ni balustrade. Mais vous pouvez, Monsieur et honoré Confrère, vous faire une idée des sentiments pénibles que la petitesse de la chapelle me faisait éprouver. Jamais, non jamais, je n'ai mieux apprécié l'importance et la nécessité d'une église convenable pour cette population un peu flottante, à la vérité, mais entourée d'hérétiques, de schismatiques et d'infidèles pourvus de magnifiques et riches églises, de belles

mosquées et de nombreuses écoles pour les enfants des deux sexes.

Cependant, après la messe, Monseigneur eut la consolation de voir presque tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie, grands et petits, hommes et femmes, se présenter, demandant sa bénédiction, et recevoir une médaille du Saint-Père et une belle image que M. Salvayra voulut bien y joindre. Ce digne Confrère avait bien voulu nous envoyer le Frère Joseph, et il m'offrit encore tout ce dont nous pouvions avoir besoin. J'aime à croire que Monseigneur et lui auront été satisfaits, malgré la confusion dont je viens de parler, du recueillement général et de l'empressement avec lequel tout le monde avait répondu à notre invitation.

Laissez-moi à présent vous dire quelque chose des grands changements ou modifications qui ont eu lieu, depuis votre départ d'ici, et de l'esprit qui y domine actuellement.

Je ne vous parle pas du chemin de fer américain, qui, partant du vieux pont, ira jusqu'à Bekchiktache d'abord, et puis jusqu'à Buyukdéré, et pour lequel on a déjà abattu un grand nombre de maisons, ni d'un autre, projeté de Galata jusqu'au Taçsim et au delà, ni d'un bateau destiné à transporter d'Asie en Europe voitures, voyageurs et marchandises; mais je ne puis m'empêcher de mentionner une école nouvellement établie à Constantipole, aux frais du Gouvernement, une école-normale de demoiselles pour former des maîtresses, qui doivent être ensuite envoyées dans l'intérieur avec des appointements convenables. Cette école ne peut que faire tomber bien des préjugés et rendre un grand service au pays,

Ici, à Scutari, on vient d'élargir et de faire de nouvelles rues carrossables. Vous ne reconnaîtriez plus à présent celle qui va de l'échelle jusqu'à Tchamlidja, où l'on a construit un beau kiosque à l'égyptienne et un vaste jardin public avec

deux puits, plusieurs réservoirs, de grandes allées et des sièges de verdure : il se remplit, le dimanche et le vendredi soir surtout, d'une foule de promeneurs de tout âge et de tout sexe. Les Dames et les Demoiselles turques se font remarquer, le jour, par leur robe à la franque et leur *yache-mak* : seulement, le soir, depuis le coucher du soleil jusqu'à huit ou neuf heures, à la franque, elles n'ont plus leur voile. Il y en a déjà un bon nombre, telles que les Demoiselles du frère du Vice-roi et d'Ismaël, qui vont à cheval avec leur institutrice et quelques Dames d'honneur, en amazones, c'est-à-dire avec chapeau, voile et robe traînante, et cela au grand jour.

Voilà, je l'espère, du nouveau pour la Turquie; c'est à n'en pas croire ses yeux. Le séjour et la présence ici de l'Impératrice a produit, principalement sur les Musulmanes, un effet vraiment magique. Elle a dit que *la femme doit être plus libre*, et il paraît bien que cette parole a frappé d'autres oreilles que celles du Padichah. Au kiosque ou casino, qui se trouve au haut du jardin, toutes les boissons et les vins sont permis; cependant c'est une Compagnie turque qui est propriétaire.

Pardonnez-moi cette digression. Veuillez me rappeler au bon souvenir du Très-Honoré Père et me croire, en Jésus et en Marie,

Votre tout dévoué serviteur et Confrère.

DESCAMPS,

l. p. d. t. m.

Lettre de Sœur MERLIS à M. DEVIN, à Beyrouth.

Constantinople, hôpital-militaire, 23 juin 1870.

MON PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

J'ai reçu votre bonne réponse, dans un terrible moment, celui où nous venions de passer par un bien grand danger, lors de l'affreux incendie du 5 juin, dont les journaux ont dû vous donner de tristes détails, peut-être au-dessous de la vérité ; car l'incendie de la Maison des Sœurs de Galata n'était rien auprès de celui-ci, qui a détruit plus de la moitié de Péra : 5,000 maisons. Le Consul de France me disait aujourd'hui que 40,000 personnes se trouvaient, par suite de ce malheur, sans asile et dénuées de tout, n'ayant pu sauver que leur propre personne : ceux qui ont voulu emporter leurs effets ou défendre leurs maisons ont péri dans les flammes. Beaucoup d'entre eux n'ont pas même trouvé d'issue pour se sauver, tant le feu marchait avec rapidité ; il était de plus poussé par un vent impétueux, qui transportait les flammes au loin et allumait l'incendie à cinq ou six endroits à la fois : c'était un vaste océan de flammes, vraie image de l'enfer. Tout d'abord il semblait s'éloigner de nous, étant poussé vers Kassim-Pacha ; mais, le vent ayant changé, il est remonté au palais d'Angleterre et bientôt à Péra, puis revenu près de nous, du côté des classes, après avoir consumé celles des Frères

de la Doctrine chrétienne et toutes les rues de par-là, ainsi que vous le verrez dans le plan ci-joint.

J'avais pris toutes mes mesures pour mettre nos malades en sûreté, les ayant d'avance envoyés à l'hôpital de la Paix. C'était le jour où nous commencions la retraite de la première Communion ; le premier sermon était fini, et les renouvelantes s'y trouvant augmentaient le nombre des enfants. Il ne m'était pas possible de les renvoyer chez elles, l'incendie se trouvant dans leur quartier ; je fus heureuse alors de pouvoir les mettre à l'abri au nouvel Orphelinat, où Sœur Caroline les reçut, jusqu'à ce que les parents vinsent les réclamer. Non-seulement celles-là, mais toutes nos enfants des classes et nos grandes Enfants de Marie ont eu leurs maisons brûlées, et se sont dispersées çà et là. Beaucoup d'entre elles sont campées sous les tentes, au champ d'artillerie, près de notre jardin ; au cimetière arménien, vis-à-vis le Saint-Esprit, et dans les écuries de la caserne de l'artillerie. C'est là que quinze Sœurs vont passer leurs journées à distribuer des vivres et des vêtements à cette population affamée. On commence à éloigner ces malheureux de là, et à transporter leurs tentes près du cimetière français. Nos enfants nous reviennent, heureuses de trouver un repas que je leur fais donner à midi. Il faut aussi les vêtir ; elles sont plus pauvres que jamais et en très-grand nombre : c'est même presque toutes à présent qu'il faut secourir. Priez, mon Père, le divin Cœur de Jésus, qui a sauvé notre vieux bâtiment par une protection particulière, de nous la continuer, en nous envoyant des ressources. Le Gouvernement donne beaucoup, il est vrai, mais à ceux qui sont sous les tentes : combien de familles honteuses viennent nous trouver, qui n'osent demander comme les autres ! Combien de veuves, d'orphelins, de pères et de mères à consoler tous les jours ! En déblayant, on trouve des victimes devenues cadavres, dans les citernes, dans les ca-

ves et les magasins, etc. ; on en compte déjà 2,000, et ce ne sera pas tout, m'a dit M. le Consul, qui est vraiment très-bon, bien que protestant. Nos maisons sont pleines de familles incendiées. J'ai pris le plus d'enfants que j'ai pu ; plusieurs sont entrées à l'Orphelinat ; mais comment répondre à tant de besoins ? Le pauvre Docteur Léon a tout perdu : maison, mobilier, etc. Il n'a que des habits d'emprunt, ainsi que sa famille ; il s'est brûlé les deux mains en se sauvant, et il souffre beaucoup de ses plaies. J'ai signalé à l'Ambassadeur le Commandant Gain et M. Pierre Angier comme s'étant bien dévoués pour sauver l'hôpital : le premier a été le seul officier des Messageries qui, à l'aide d'une pompe, a vraiment bien travaillé ; le deuxième, avec sa pompe et ses hommes, n'a pas fait moins d'efforts avec nos convalescents qui faisaient fonctionner la nôtre : les Turcs nous ont aussi prêté leur secours. Malgré cela, ces Messieurs m'assurent que nous devons être brûlées comme la paille. Il est certain qu'au dernier moment, voyant brûler une maison en pierre vis-à-vis des classes, et par suite toute la rue, j'ai fait jeter, dans ce brasier, une petite statue du Sacré-Cœur. Dès lors, on s'est rendu maître du feu, et il ne s'est plus avancé.

L'heure me presse ; je ne puis que me dire :

Votre reconnaissante et respectueuse

Sœur MERLIS,

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de M. BONNIEU à M. MAILLY, à Paris.

Salonique, le 7 mai 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Je suis un peu en retard avec vous en fait de correspondance ; mais vous ne l'êtes pas mal non plus envers moi. Pour vous écrire de nouveau, j'attendais toujours un petit mot. Le Très-Honoré Père a été plus exact que vous ; il vient de me répondre, et de la façon la plus gracieuse, selon son ordinaire. Il me dit de rester tranquille là où je suis, que j'ai assez voyagé, que je ne dois plus bouger de place, jusqu'au moment où je serai appelé pour le grand voyage de l'Éternité.....

M. Salvayre me dit d'avoir encore un peu patience, et que bientôt je pourrai aller à Brousse ; car, ajoute-t-il, notre Ambassadeur doit aller sous peu y installer un nouveau Consul, et il m'a dit que nous devons relever notre établissement des Sœurs, dans cette ville, et que pour cela il nous promettait son concours.

En voilà des projets ; en voilà de la besogne à la fin de mes jours, quand je n'ai presque plus de jambes pour courir ! cependant ce n'est pas la bonne volonté qui me manque. Mais le Très-Honoré Père me dit de rester où je suis. Quelle douce obéissance ! en vérité je n'y ai aucun mérite.

La semaine dernière, je fis une petite excursion à Volo, pour confesser nos Catholiques et leur faire gagner le Jubilé ; mais il me fut impossible d'aller à Larisse, parce que toute

la plaine de Thessalie et de Pharsale était inondée par les eaux du Pénée et des autres affluents qui tombent de l'Olympe.

J'allai loger chez l'excellent M. Marichich, Consul d'Autriche, qui m'offrit sa chancellerie pour en faire une chapelle. Pendant trois jours, chaque matin, à la messe que je disais à neuf heures pour la commodité du public, je faisais un petit sermon en guise de triduo, et le dernier jour, un peu plus de la moitié des Catholiques, qui peuvent être au nombre de trente-cinq ou quarante, s'approchèrent des Sacrements. Je profitai de l'occasion pour faire deux baptêmes.

Petite histoire. — Sur une des collines au-dessus de Volo, il y a un *Aghiasma*, fontaine sainte ou sacrée, en grande vénération chez les Grecs; elle ne coule qu'une fois par an, le premier vendredi après Pâques, toute la journée; ensuite elle cesse de couler jusqu'à l'année suivante. L'eau de cette source est si merveilleuse, qu'elle guérit radicalement de toutes sortes de maladies et préserve de toutes sortes de maux, passés, présents et futurs. On prétend même qu'elle efface et remet les plus gros péchés dans lesquels on a eu le malheur de tomber, pourvu qu'on en boive un bon verre à jeun, le matin, au lever de l'aurore, avec une bonne dose de foi... grecque, ce qui ne manque jamais! Et voyez un peu comme nous sommes méchants, nous autres Catholiques! nous prétendons que les Grecs n'ont aucune croyance: *Græca fides, nulla fides*, ancien proverbe de nos pères, les Croisés.

Or, cette année, je me trouvais à Volo, la semaine de Pâques, à la grecque. La veille du grand jour aux miracles, le jeudi 28 avril, je n'entendis toute la nuit, dans la grand'rue, sous mes fenêtres, qu'un tapage insupportable. Il me fut impossible de fermer l'œil; tous les chiens du quartier étaient en alarme. Des troupes de bêtes, ânes ou chevaux, passaient continuellement au galop et semblaient dépa-

les rues ; à ce bruit confus se mêlaient des voix d'hommes, de femmes et d'enfants ; bref c'était un vacarme d'enfer.

Déjà, depuis longtemps avant le jour, je ne pouvais plus dormir, de sorte que je fus sur pied de bonne heure. Les chiens aboyaient toujours. La caravane venant de l'ouest de la Thessalie s'avavançait vers le levant, et allait je ne sais où, à quelque foire probablement. J'eus la curiosité de voir ce qui se passait et je me mis au balcon : il était près de cinq heures ; je vis alors des troupes de paysans, hommes et femmes, en habits de fête, la majeure partie à cheval, quelques-uns à pied, sans doute les pauvres qui n'avaient pas de monture. Ils s'avavançaient rapidement vers l'autre extrémité de la ville, comme s'ils se trouvaient en retard. Vers les neuf heures, je ne vis plus passer personne ; j'allai dire la messe. Un peu avant midi, je vis revenir, par pelotons, cette multitude de peuple.

Je demandai alors ce que c'était. Comment ! me dit M^{me} Marichich, vous ne savez donc pas que c'est aujourd'hui pour les Grecs un de leurs plus grands jours de fête ? Voyez-vous, me dit-elle, là-haut, sur la crête de cette montagne, quelque chose de blanc ? Eh bien ! c'est une petite chapelle que, le premier vendredi de Pâques, tous les Grecs, à dix lieues à la ronde, vont visiter pour y boire une eau miraculeuse, qui jaillit de terre seulement pendant cette journée ; le soir elle est desséchée ; tant pis pour ceux qui arrivent trop tard. Il est vrai que deux ou trois prêtres qui sont là pour la cérémonie, en font une bonne petite provision pour eux et pour leurs amis ; mais pour les étrangers, ils n'en donnent qu'au poids de l'or !

Ah ça ! Madame, que je dis, vous me contez là une fari-bole ; croyez-vous vous-même à ce prétendu prodige ? — Si j'y crois ? mais certainement, me dit-elle en éclatant de rire. Voici comment s'opère ce miracle :

Au-delà de cette colline, à une heure de distance,

est le Pinde, dont vous voyez le sommet couvert de neige. C'est de là que les prêtres grecs, pour gagner de l'argent, font venir par de petits tuyaux, sous terre, l'eau miraculeuse jusqu'à la chapelle en question. Deux ou trois jours avant la fête ils vont voir si les conduits sont en bon état, y font quelque réparation, si c'est nécessaire, et, la veille du jour indiqué, l'un d'eux va se cacher à la source, dans les broussailles, au fond de quelque ravin, et un peu avant l'aurore il ouvre le robinet. Les autres prêtres sont dans le petit oratoire, les uns occupés à chanter des hymnes, les autres à contenir le peuple dans le recueillement, si c'est possible. Tout à coup l'eau jaillit! Alors ce ne sont que des cris de joie, des extravagances, des excès de folie; parmi les nouveaux venus, tous veulent boire à la fois, se laver, se purifier, se sanctifier. On doit s'y battre, j'en suis sûre, car chacun veut avoir, le premier, de cette liqueur céleste.

Au coucher du soleil, l'individu qui est à la source ferme le robinet, et l'eau ne coule plus jusqu'à l'année suivante.

Les habitants de Volo, les Grecs comme les autres, connaissent cette supercherie; mais, comme ça donne du relief et un joli petit bénéfice au pays, ils laissent faire, tout en riant de la simplicité des pauvres habitants des campagnes.

— J'ai fini.

Voyons, ne soyez pas si avare d'un petit bout de lettre.

Votre très-humble et vieux confrère

BONNIEU.

I. p. d. l. m.

Lettre de M. BONNIEU à M. DEVIN, à Beyrouth.

Le 20 juin 1870.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Vous êtes donc de retour de votre excursion en Cilicie; que de belles choses vous avez vues! parole d'honneur, votre lettre m'a électrisé de telle façon, que je me suis dit: Oh! que n'ai-je dix ou quinze ans de moins sur les épaules! je ferais violence au Père général pour lui arracher une permission, un ordre plutôt, pour aller prêcher ces pauvres Chrétiens dégénérés, dont les ancêtres avaient été convertis par les Apôtres! Mais est-ce bien vrai tout ce que vous m'en dites? Depuis trente ans, ces malheureux n'ont pas vu de Prêtres, dites-vous, et à cette époque celui qui eut le courage d'aller les visiter y fut assassiné; et ce brigand d'assassin vit encore! mais c'est affreux, c'est épouvantable! et ces nombreux Chrétiens ne le sont que par tradition, ajoutez-vous, puisqu'ils ne sont pas encore baptisés!...

Mon Dieu, quel malheur! Vraiment, au lieu d'aller en Chine ou dans d'autres pays plus éloignés, ne devrait-on pas commencer par ramasser et cueillir des milliers d'âmes, qui se perdent si près de nous, à *nos portes*! Eh bien! oui; tout bien considéré, si nous ne nous occupons pas de cette belle Mission que nous avons là sous la main, et qui s'offre à nous, j'oserais souhaiter que les Protestants s'en occupent; au moins ils baptiseraient les enfants, *un peu de tra-*

vers peut-être, selon leur usage, mais enfin ils pourraient en envoyer quelques-uns en paradis.

Écrivez donc au très-honoré Père, exposez-lui bien l'état de la question; cette Mission vous regarde, puisqu'elle est sur la lisière de votre Province. Nul doute que vous n'obteniez un petit renfort de Confrères pour aller sauver ces pauvres âmes, qui se perdent, et qu'on peut sauver si facilement, puisqu'elles nous tendent les bras et nous appellent à leur secours!

Quel dommage que je ne puisse plus grimper comme autrefois! Quel plaisir d'escalader votre Guiavour-Daghe, comme je faisais, il y a dix ans, le Kéchich-Daghe, ou le mont Olympe de Brousse!

Pourtant, je me dis: Si j'étais à Alep, je me mettrais professeur de turc; j'aurais M. Pinna à mon école et peut-être quelque autre élève, que le très-honoré Père m'enverrait; je pousserais mes *gamins*! et de telle sorte, qu'en six mois, sans trop me flatter, je les ferais monter jusqu'en rhétorique dans la langue des Osmanlis, et alors ce que je ne pourrais faire par moi-même, c'est-à-dire catéchismes et sermons, y compris confessions, abjurations, je le ferais faire par mes élèves! Je leur dirais: Vite, dépêchez-vous, *ite et docete* ce que je vous ai enseigné, et puis *baptizate* le tout, *in nomine Patris*, etc. Ne serait-ce pas joli?

Voilà, cher M. Devin, le beau château que j'ai bâti, depuis que j'ai reçu votre dernière lettre, non pas en Espagne, mais sur les rives de l'Oronte, où j'ai cru voir des saules aussi touffus que ceux de Babylone, auxquels les Juifs suspendaient leurs orgues et leurs violons! Mais un vent d'Ouest m'a jeté par terre mon château de... cartes!

Vous avez appris comme moi sans doute par les journaux l'épouvantable incendie arrivé à Péra, le jour de la Pentecôte, 5 juin; et s'il n'y avait que des maisons et des palais en cendres, passe; mais il y a du monde et beaucoup,

dit-on; une Sœur de l'hôpital allemand et quatre malades seraient devenus la proie des flammes : jusqu'ici ni Sœur ni Confrère ne m'ont rien écrit. Les pauvres ! ils ont dû avoir des affaires plus pressantes. Sur un plan du journal la *Turquie*, j'ai vu qu'à partir de l'hôpital-civil, sauvé comme par miracle, avec l'église arménienne à côté, jusqu'à Galata, toute la partie occidentale, en delà de la rue de Péra, jusqu'à Tatavola, Yéni-Chéhir, Cassem-Pacha, tout a été consumé, même le palais d'Angleterre, au milieu de son vaste jardin, avec ses hautes murailles tout autour. Ainsi notre palais épiscopal et sa petite cathédrale y ont passé. Celle de M^{re} Hassoun a été épargnée. Mais le théâtre et le Luxembourg vis-à-vis ont été purifiés par le baptême du feu ! Je ne vous en dis pas davantage, parce que probablement vous en savez plus que moi. Quel tas de ruines fumantes ! quels décombres ! ça doit faire peur ! et tout cet immense quartier était presque exclusivement arménien-catholique ! mais depuis quelque temps, ils s'étaient révoltés contre M^{re} Hassoun et avaient fait schisme. Vous savez tout cela ; au moins si ce fléau, leur ayant ouvert les yeux, les ramenait dans la bonne voie !

Nous avons un nouveau Consul, depuis quelques jours ; il est on ne peut plus aimable ; et, sans être exigeant en fait d'eau bénite, prières et orémus, comme l'un de ses prédécesseurs, il vient à l'église, assiste à la messe et s'y tient comme il faut. Le 16 juin, fête du *Corpus Domini*, après vêpres, il nous fit sa visite à la campagne, en compagnie de M. Bonetti et du drogman du Consulat : à sept heures, nous nous mîmes à table ; notre *missafir* (hôte) fit honneur au dîner, qu'il trouva délicieux ; ensuite, vers neuf heures, ces Messieurs montèrent à cheval et retournèrent en ville.

Ma Sœur Morel et ses Compagnes de la campagne, ainsi que Sœur Lochner de la ville et Compagnie, vous offrent leurs respectueuses salutations. Le Frère Very idem. Quant

à M. Bonetti, il se charge lui-même de sa commission auprès de vous.

Veillez, je vous prie, faire agréer mes humbles compliments, d'abord à votre vénérable doyen M. Barrozzi, et puis à tous nos Confrères; ensuite un salut très-respectueux à ma Sœur Gelas et à Sœur de Liniers et aux autres. Quand vous verrez M. Depeyre, l'ancien Supérieur d'Antoura, dites-lui bien des choses, ainsi qu'à M. Reygasse.

J'ai fini; il ne me reste plus qu'à vous dire que je suis et serai toujours, *quand même*, oui, toujours, à jamais,

Monsieur et très-cher Confrère,

Votre très-humble et tout dévoué serviteur,

BONNIEU,

I. p. d. l. m.

SYRIE

Lettre de M. REYGASSE à M. DEVIN, à Beyrouth.

Tannourine, le 11 juillet 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Comme vous vous embarquiez pour Paris, je prenais le chemin des montagnes, enviant bien un peu votre bonheur que je pouvais cependant partager ; mais j'ai dû me rendre à la voix qui m'appelait à un devoir que je considérais comme plus important. Vous l'avez jugé de même, et m'avez promis de faire agréer mes excuses à notre très-honoré et bien-aimé Père. Le village de Tannourine, où nous sommes venus donner la Mission, était bien en effet dans un extrême besoin. Hier, est venu le Vicaire-patriarcal, qui, nous voyant à l'œuvre, s'est édifié et répandu en louanges, louanges exagérées, sans doute, à la manière des Orientaux, mais sorties certainement du cœur. Les motifs qui l'avaient porté à nous appeler dans cette localité n'étaient que trop réels. La population, égarée sur certaines questions d'intérêt général, s'était laissée aller d'abord au murmure, ensuite à l'obstination, et enfin à ce degré d'insubordination de dire sans façon que toute religion leur serait bonne, si les autorités ecclésiastiques voulaient les asservir sous leur joug. Ce peuple, si attaché jusqu'à présent à la foi catholique, ne pouvait qu'étonner par un pareil langage, et

l'on ne pouvait s'empêcher d'y entrevoir l'élément étranger qui l'avait secrètement travaillé.

Les commencements de la Mission n'ont pas été très-brillants. Il se passa quinze jours, pendant lesquels nous n'eûmes pas plus de cent cinquante confessions. Aux sermons et aux catéchismes, l'église était presque déserte. Il n'y avait pourtant pas de répulsion ; mais chacun s'excusait sur ses travaux de la campagne et sur les besoins de la vie. Les Missionnaires, dans de telles rencontres, doivent redoubler de prières et de mortifications : c'est ce que chacun de nous tâcha de faire. Pour nous dédommager de la froideur des Chrétiens, la bonne Providence nous amena trois infidèles que nous nous mîmes à catéchiser. Les voilà maintenant à l'état de fervents catéchumènes. La grâce pénètre si sensiblement dans leur cœur, à proportion qu'ils s'instruisent, qu'ils sont déjà prêts à tout souffrir en ce monde, pour soutenir la foi de Jésus-Christ. Après deux explications entendues sur le Symbole de Nicée, ils en savent déjà assez pour en remonter à la plupart de ces Chrétiens de vieille date, qui ont vieilli dans l'ignorance, faute de s'être instruits de bonne heure des vérités de notre sainte Religion. Nos néophytes sont deux jeunes gens et une fille appartenant, tous les trois, à une famille honnête des rares Musulmans qui se trouvent à la Montagne, dans le district de Batroun. Avant de les évangéliser, j'ai avisé aux moyens d'assurer leur sûreté et leur subsistance ; les bons Religieux du couvent de Houb veulent bien nous fournir leur concours ; ce concours, je l'espère, sera efficace. Toutes les difficultés étant aplanies, j'ai promis que, dans quarante jours, à la fête de l'Assomption, nous célébrerions les cérémonies du Baptême avec la clôture de la Mission.

Une partie de la population de ce village vit à l'état nomade. Ce sont des familles de bergers qui, en été, vont faire paître leurs troupeaux sur les plus hautes montagnes,

et, en hiver, dans les plaines : ils n'ont point de domicile; ils dorment toujours dans la campagne avec leurs troupeaux. Plusieurs de ces familles, au nombre de trois ou quatre cents personnes, se trouvant en ce moment dispersées sur le haut plateau qui nous domine, à environ deux heures de distance du village, quelques-uns d'entre nous iront porter leur tente sur un point central du plateau, où ils les évangéliseront, pendant une quinzaine de jours.

Les grands besoins spirituels de ces localités ne pouvant être attribués qu'à l'incurie du Clergé, contre lequel s'élèvent hautement les murmures du peuple, je vais, dès ce soir, mettre en retraite les Prêtres de l'endroit et des environs. Dieu veuille qu'à la suite de ces saints exercices, leur zèle se joigne au nôtre, pour faire rentrer les fidèles dans le devoir et ramener les pécheurs à la pénitence! Après cette retraite, si Dieu me conserve encore des forces, je me transporterai dans deux hameaux voisins, à une heure d'ici, au fond de la vallée : ces pauvres gens étant empêchés de venir à cause des travaux qui leur donnent à peine à vivre, il faut bien aller les trouver.

C'est ainsi que le personnel de la Mission se partagera momentanément, pour pourvoir à tous les besoins : Tannourine aura toujours un nombre suffisant de Missionnaires pour continuer le bien commencé. Nous sommes six Prêtres à la besogne.

Nous ferons, pendant quelque temps, trois ménages, sans compter celui de Tripoli, qui est composé de six personnes, M. Depeyre, le Prêtre Joseph Saad, deux Frères, un domestique et un marmiton. Je vous dis ceci, afin que vous fassiez entendre à M. Mailly que notre allocation est insuffisante. Je lui exposerai, du reste, en son temps, l'état de nos finances.

Mes forces se soutiennent, quoique mes infirmités ne diminuent pas, et mes Confrères jouissent d'une bonne santé.

Notre postulant N..., après plusieurs évasions, nous revient toujours, pressé par une voix intérieure qui lui dit qu'il ne trouvera son salut que dans la Famille de Saint-Vincent. Sa candeur, son innocence font que, à chaque fois qu'il retourne, je le reçois avec bonté.

Je suis en l'amour de Jésus et de Marie-Immaculée,

Monsieur et très-honoré Confrère,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

REYGASSE,

I. p. d. l. m.

Lettre de M. DEPEYRE, Missionnaire, à M. DEVIN, à Beyrouth.

Tripoli, le 10 juillet 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec vous!

Je vous ai promis, dans ma dernière lettre, de vous parler d'un incident survenu dans une des processions de la Fête-Dieu, solennisée ici. Comme je tiens à remplir mes promesses, autant que faire se peut, et que d'ailleurs l'incident pourra vous intéresser et même vous édifier, malgré la qua-

lité du personnage qui y a donné lieu, je mets la main à l'œuvre.

D'abord, vous savez déjà que la seconde ville sainte des Musulmans, en Syrie, a eu l'honneur ou la douleur, selon le point de vue où l'on se place, d'être le théâtre d'une de ces manifestations si éminemment religieuses, et ordinairement si splendides, qui ont pour objet le culte de l'auguste Sacrement de nos autels. Et cette manifestation s'est répétée trois fois : deux fois, le jour si divinement appelé Jour du *Corpus Domini*, et une dernière fois, le dimanche suivant. J'ai eu la faveur d'être du cortège de Notre-Seigneur et Sauveur, dans sa triple marche triomphale. Toutefois nos processions du Très-Saint-Sacrement, à Tripoli, sont loin et bien loin d'égaliser en splendeur et en ordre la magnifique procession qui se fait, tous les ans, à cette même époque, dans la capitale de notre Algérie. Oh ! oui, en fait de processions de la Fête-Dieu, ce que j'ai vu de plus beau, ç'a été à Alger. Mais voici un fait qui nous dédommage du manque d'ordre parfait et de pompe éclatante, dans cette manifestation religieuse.

Le jour de la fête du Très-Saint-Sacrement, l'heure de 5 du soir fut réservée par le vénérable Curé latin pour la procession de sa paroisse. Vous n'ignorez pas que cette cérémonie n'est pas en usage dans les rites orientaux, si ce n'est dans le rite maronite. Notre procession, sortie de l'Église paroissiale, avait déjà pris tout son développement, le long des rues de la ville qu'elle devait parcourir, pour se rendre aux diverses stations ou reposoirs. Les petites filles et les garçons des écoles, portant à la main des oriflammes aux couleurs diverses, défilaient sur deux rangs, suivis des chantres et du Clergé, lorsqu'un cavalier, arrivant par une rue transversale, fend la foule qui encombrait la nôtre. Il se vit bientôt au milieu de flots de têtes humaines, qui avaient même envahi les rangs de la procession. Que faire ? reculer ?

c'est tenter l'impossible; avancer? ce n'est guère plus facile. Le cavalier, encore plus embarrassé que son beau cheval, prend ce dernier parti. Il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a blessé quelque profond sentiment religieux, en s'engageant, lui et son cheval, dans cette rue. Quelques jeunes gens, Maronites, plus zélés que prudents, s'étaient suffisamment expliqués sur ce point par leurs regards, leurs gestes, et probablement par leurs paroles : du reste, ils n'avaient pas à en dire beaucoup pour être compris. L'intelligence et le tact des convenances ne font pas défaut au personnage; car notre cavalier est en effet un personnage : il est une espèce d'Évêque de la *ville sainte* des Musulmans : vous allez en juger tout à l'heure. Nous parvînmes, non sans difficultés, et au milieu d'un encombrement continu; mais, chose vraiment admirable, sans insulte pour notre sainte Religion; nous parvînmes, dis-je, dans l'église des Maronites; de là, dans la belle petite Église des R. R. P. P. Carmes; puis dans la chapelle des Grecs-Unis; et enfin nous rentrâmes dans l'église paroissiale, où le Roi de la fête, le vrai et unique Triomphateur de Satan et des passions humaines nous bénit pour la dernière fois.

Le lendemain, je prenais avec M. Reygasse la récréation, selon l'usage, après le dîner, lorsque le *Muphti* ou grand Juge musulman se fait annoncer. Il entre au parloir, où nous étions, accompagné d'un Catholique latin de la ville. Après les compliments d'usage, notre honorable visiteur fait connaître le but de sa visite. Les circonstances du jour, de la suite si simple que le personnage s'était choisie, et l'éducation très-libérale qu'il avait reçue de son père, nous avaient déjà fait présumer le motif de sa démarche. Mais, ce à quoi nous ne pouvions pas nous attendre de la part d'un Musulman, et de la première autorité religieuse de la ville, ce furent ses excuses si humbles, et on peut dire si pieuses, au sujet de ce qui s'était passé la veille. D'abord, il a protesté éner-

giquement qu'il n'avait pas su qu'un bat religieux avait réuni là cette foule, à travers laquelle il avait dû forcément se frayer un passage; ensuite qu'il n'avait pas surtout soupçonné la présence de l'*excellent* Sacrement de l'Eucharistie, *Kourbani-Chérif*; que si on l'eût prévenu, il serait descendu de cheval; qu'il aurait même volontiers accepté l'invitation à la *si sainte* cérémonie. Comme M. Reygasse lui faisait observer qu'il mécontenterait ses coreligionnaires, s'il participait publiquement à une cérémonie chrétienne, le généreux Mufti donna une réponse qui peut être traduite ainsi : « Le respect et l'honneur sont dus à tout ce qui vient de Dieu. »

Je ne pense pas qu'il y ait en Europe beaucoup de Catholiques *sincères*, qui, s'examinant, trouveraient au fond de leur âme d'aussi nobles sentiments, et qui y conformassent leur conduite. Notre religieux Mufti ne s'en est pas tenu à cette éclatante réparation d'une faute involontaire, si faute il y a eu, ce qui est loin de ma pensée. Le Chrétien qu'il avait pris pour témoin de l'action d'une âme si naturellement chrétienne, insistait auprès de nous pour qu'il allât faire auprès du Curé de la paroisse ce qu'il venait de faire devant nous. Nous fûmes d'avis que c'eût été trop exiger, que Dieu n'en demandait pas davantage, et que les hommes devaient se tenir pour satisfaits. Nous venions de nous communiquer notre manière de voir, lorsque l'honorable et généreux Mufti se lève, et, nous faisant ses adieux, nous dit qu'il allait présenter également ses excuses au Révérend Supérieur des P. P. Franciscains, Curé de la paroisse. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la porte, édifiés d'une si noble et si généreuse conduite. Eh! qui n'en serait édifié, en présence de l'affligeant spectacle que présente une certaine classe d'Européens, composée de soi-disant Chrétiens honnêtes, Catholiques sincères, qui foulent aux pieds les convenances les plus vulgaires en matière de

personnes et de choses consacrées par la Religion ? On reconnaît bien là, comme ailleurs, l'affreux châtement de l'abus de la grâce. L'abus de la grâce finit par détruire les vertus naturelles. Il y aura plus d'un infidèle, Musulman et autre, qui s'élèveront, à la suite des Ninivites, contre les enfants dénaturés du royaume de l'Église !

Encore un peu, et je prendrais un ton qui ne me sied pas : aussi je m'arrête ici. J'ai, d'ailleurs, bien ou mal, rempli ma promesse. Il ne me reste qu'à vous prier d'agréer et de faire agréer, de notre très-honoré Père, mon respect affectueux.

Votre très-humble et très-reconnaissant Confrère,

DEPEYRE,

I. p. d. l. m.

P.-S. — Je reçois ce matin, 11 juillet, des nouvelles de nos Missionnaires ; je m'empresse de vous les transmettre, convaincu de vous être en cela agréable.

M. Reygasse m'écrit que leur santé est parfaite ; que, jusqu'à la date d'hier, le travail n'avait pas été considérable ; qu'ils avaient mis tous les Prêtres du village en retraite. Combien y a-t-il de Prêtres pour le service spirituel de Tannourine ? c'est ce que M. Reygasse ne me dit pas. A en juger par la population du lieu, qui est d'environ 4,000 habitants, il doit y avoir au moins 12 Prêtres, vu qu'à Éden, bourg de 3,000 habitants, il y en a de 20 à 25. Vous me direz peut-être : « Mais votre conclusion n'est pas déduite légitimement des prémisses. » C'est vrai, parce que le nombre des administrateurs, pour les choses spirituelles, doit être généralement en proportion du nombre des administrés. Mais je vous ferai observer que le nombre de 25 Prêtres, pour Éden, est un fait exceptionnel. Quoi qu'il en soit du Clergé de Tannourine, quant au nombre, nos Missionnaires le font participer aux bienfaits de la Mission, en

ce moment, selon l'usage établi. Ils se proposent d'envoyer deux ou trois d'entre eux sur le haut de la montagne, où vivent de nombreuses familles de bergers, qui ne peuvent pas descendre au village pour gagner la Mission. Les Pasteurs des âmes iront donc après les pasteurs des bêtes; ils établiront une tente au milieu de leurs huttes, et ils leur procureront ainsi le bienfait de la parole de Dieu et des Sacrements; ce qui n'empêchera pas les autres ouvriers de l'Évangile de poursuivre les travaux de la Mission, dans le même bourg.

M. Reygasse m'annonce encore qu'il évangélise 3 jeunes personnes musulmanes : deux garçons au-dessus de 20 ans, et une fille, qui paraissent bien disposés.

CHINE

Lettre de M^{sr} GUIERRY, Évêque de d'Anaba, Vicaire apostolique en Chine, au frère GÉNIN, à Paris.

Rome, le 6 février 1870

MON BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Le dernier courrier de la Chine m'a rapporté ici votre chère lettre du 9 septembre dernier. Quoiqu'elle fût assez ancienne de date, elle ne m'en a pas moins vivement intéressé, car elle m'a appris plusieurs nouvelles de la France que j'ignorais entièrement; mais ce qui m'a fait le plus de plaisir, ç'a été de voir la constance de votre zèle à venir au secours de nos chères Missions de la Chine par tous les moyens en votre pouvoir. Vous m'avez envoyé à Péking la belle somme de deux mille francs pour élever une chapelle en l'honneur de sainte Anne d'Auray, patronne des Bretons. Je vous en suis extrêmement reconnaissant, ainsi qu'aux charitables bienfaitrices qui vous ont confié cette somme en faveur de nos bien-aimés Chrétiens. Mais comme je viens d'être nommé Vicaire-apostolique de la Province du *Tché-Kiang*, vous concevez très-bien que j'ai dû laisser cette aumône à sa première destination. Je l'ai donc

transmise à M^{sr} Delaplace, qui vient aussi d'être nommé Vicaire-apostolique de Péking. Sa Grandeur se charge avec plaisir et reconnaissance de faire exécuter les intentions des pieuses donatrices, et je ne doute pas qu'elle ne vous en donne bientôt directement des nouvelles.

Mais si vous avez pensé à Péking, je vois aussi avec un bien sensible plaisir que vous n'avez pas oublié non plus le pauvre *Tché-Kiang*. Les deux mille francs de la chère Sœur N. que vous avez remis à M^{sr} Delaplace, pour y bâtir une chapelle en l'honneur de saint Laurent et de saint Paul, y sont arrivés depuis longtemps. Monsieur Montagneux, provicaire de cette Province, en a accusé réception et a annoncé que le projet était en voie d'exécution. Je ne doute pas que ce ne soit maintenant un fait accompli. Voilà donc encore un monument, qui attestera votre charité devant Dieu et devant les hommes, sans rien diminuer du mérite des charitables donatrices. Veuillez donc en remercier cette charitable Sœur de la part des Missionnaires du *Tché-Kiang*, et de nos chers néophytes, et l'assurer que nous demandons pour elle au bon Dieu de lui accorder, dans cette vie et dans l'autre, la plus magnifique récompense.

Bâtir des chapelles où les Chrétiens puissent offrir en commun leurs hommages au vrai Dieu, entretenir des catéchistes qui instruisent les néophytes, les catéchumènes et leurs enfants; faire élever dans nos Séminaires les indigènes qui aspirent au sacerdoce, voilà, mon très-cher Frère, les trois œuvres qui sont actuellement les trois puissants moyens de propager et d'enraciner la religion catholique dans nos Missions de la Chine, et pour cela nous avons un très-grand besoin que vous nous continuiez votre concours dévoué, afin de nous mettre à même de réaliser ce triple bien. Oh! gardez-vous de laisser tomber cette œuvre que vous avez si heureusement commencée; elle produit un si grand bien dans nos Missions!

Plus nous allons, plus la liberté, grâce à Dieu, augmente et s'étend devant nous, surtout dans les provinces du littoral. Il y a dix ans, les Missionnaires, dans les parties ouvertes aux Européens, étaient toujours obligés de revêtir le costume chinois. Maintenant, dans la province du *Tché-Kiang*, nos Missionnaires portent continuellement la soutane, et y sont parfaitement respectés des infidèles, aussi bien que des Chrétiens. Ceux-ci ne sont plus maintenant une secte proscrite par l'autorité séculière, mais une société religieuse, reconnue de fait dans la grande société chinoise. Mais comment établir et resserrer, dans cette société, encore petite, les liens de charité qui doivent en unir les membres? Le principal moyen est d'avoir des églises et des chapelles, où ils puissent se réunir pour s'acquitter de leurs devoirs de Chrétiens, entendre les instructions des Missionnaires et communiquer les uns avec les autres, comme les enfants d'une même famille. L'expérience de chaque jour nous apprend qu'il est impossible de bien implanter la religion chrétienne dans ces pays infidèles sans ce moyen. Tous les endroits qui ont des chapelles deviennent aisément de bonnes Chrétiétés; car nos braves gens peuvent alors facilement remplir leurs devoirs religieux; le Missionnaire peut aussi facilement les instruire par ses prédications et ses catéchismes, et c'est dans les dépendances de ces chapelles que s'établissent les écoles des Chrétiens. Au contraire, dans les endroits où l'on ne peut avoir de chapelle, les travaux des Missionnaires sont loin d'être aussi fructueux. Les Chrétiens y sont surtout très-exposés à ne point persévérer dans leurs bonnes résolutions, parce qu'ils n'ont pas, pour ranimer leur foi, les ressources que les autres trouvent dans leurs réunions chrétiennes, les dimanches et les jours de fête.

Ajoutez à cela que les chapelles sont des prédications continuelles pour les pauvres infidèles. Les Chinois infidèles sont en général très-indifférents en matière de Religion; mais ils

sont aussi extrêmement curieux. C'est pourquoi la vue des chapelles et le spectacle des réunions des Chrétiens, à jours fixes, les intriguent beaucoup. Ils les questionnent à ce sujet. Ils ne se contentent pas de demander ce que signifient ces chapelles ; ils veulent encore savoir tout ce qui s'y fait. On profite de ces occasions pour leur dire quelque chose de la Religion, mais avec prudence et réserve. Ceci excite bien souvent une plus grande curiosité chez eux. Ils voudraient alors pouvoir assister à ces réunions. On se montre difficile : on leur fait dire que, n'étant pas Chrétiens, ils ne peuvent y venir ; mais que s'ils voulaient être instruits, on pourrait leur obtenir la faveur d'y être admis. C'est là qu'ils sont pris bien souvent à l'hameçon de la grâce. On les instruit alors de vive voix, s'ils ne savent pas lire ; et s'ils savent lire, on leur prête des livres de controverse : c'est par ce moyen et par d'autres que le Divin Pasteur en attire un grand nombre à son bercail. — Mais vous me direz peut-être : Pourquoi ne faites-vous pas comme saint François-Xavier ? Pourquoi les Missionnaires ne vont-ils pas prêcher sur les places publiques pour convertir ces pauvres infidèles ? Je ne nie pas que ce moyen soit fructueux dans certains pays : je n'oserais pas même le proscrire comme irréalisable dans toute la Chine ; car je crois qu'il peut produire de très-heureux effets dans les pays qui ont un esprit vraiment simple ; mais dans les pays de la Chine que je connais, il n'aboutirait en général qu'à faire mépriser la Religion, à cause de l'esprit moqueur des *Chinois*.

Je ne puis vous en donner une idée plus juste, qu'en les comparant à ces enfants mutins qui se sauvent lorsqu'on veut les approcher, et qui au contraire vous poursuivent lorsque vous faites semblant de les dédaigner.

Mais pour en revenir à la nécessité d'avoir des chapelles dans nos Chrétientés, je vous dirai encore qu'elles rendent nos Chrétiens vraiment fiers d'appartenir à la religion du

Maître du Ciel : elles commandent au moins le respect aux infidèles qui ne veulent pas encore l'embrasser. Dans le courant de l'année dernière, il m'a été donné de poser solennellement la première pierre de deux petites églises ou chapelles. Nous avons invité les grands Mandarins de l'endroit. Ils se sont montrés heureux d'y assister et d'y paraître avec toute la pompe possible. Cette démarche de leur part a fait comprendre à nos Chrétiens qu'ils n'avaient plus à redouter d'en être persécutés, et les a comblés de la plus grande joie. Les païens malintentionnés en ont conclu, au contraire, qu'ils ne pourraient plus vexer injustement les Chrétiens, sans s'exposer à de terribles châtimens, puisque les Mandarins nous donnaient si solennellement des marques de leur respect, et même de leur amitié.

Vous voyez donc maintenant, mon bien cher Frère, comment les églises et chapelles prêchent continuellement la *bonne nouvelle*. C'est pourquoi, partout où nous avons un petit noyau de Chrétiens, il est absolument nécessaire d'y élever ces édifices sacrés. Grâce à Dieu, sous le rapport de la propagation de l'Évangile, le Tché-Kiang n'est pas en retard sur les autres Provinces.

Un bon nombre de Chrétientés nouvelles s'y sont ouvertes, cette année-ci, et ce mouvement va se propageant de plus en plus. Afin de le seconder comme il faut, nous devons donc faire notre possible pour y construire des chapelles. Mais comme les prémices de ces Chrétientés sont toujours des pauvres, il s'ensuit qu'ils ne peuvent rien, ou presque rien faire pour l'exécution de ces entreprises. Voilà pourquoi nous sommes obligés d'avoir recours à la charité de nos généreux frères de France. Voilà pourquoi aussi je m'adresse à vous, mon très-cher Frère, comme au chargé d'affaires de la bonne Providence à notre égard. Exposez nos besoins aux âmes charitables de votre connaissance, et conjurez-les par la charité de notre Divin Sauveur de nous aider à éten-

dre son règne au milieu de ce peuple infidèle ; et si Notre-Seigneur a promis de ne point laisser sans récompense un verre d'eau donné en son nom, quelle rétribution ne doivent pas attendre ceux qui, par ce moyen, arracheront un si grand nombre d'âmes à l'esclavage du péché et de l'infidélité !

Oh ! heureux, oui, mille fois heureux les gens de bien qui, fidèles aux inspirations du Saint-Esprit, ne laissent pas la grâce stérile en eux, et, à l'exemple de notre Divin Maître, *passent en faisant le bien !* Et quel plus grand bien que de concourir par ses prières et ses largesses à la continuation de la mission du Fils unique de Dieu sur la terre, laquelle est de sauver les âmes, voire même les plus abandonnées !

Élever à Dieu un sanctuaire où il sera connu, aimé, adoré, et dont le seul aspect lui attirera les cœurs ; mais y a-t-il une œuvre plus louable et plus magnifiquement récompensée ? non assurément. Les bénédictions prodiguées à David, pour avoir simplement conçu l'idée de bâtir le Temple, et toutes les grâces qui comblèrent Salomon, après avoir exécuté ce projet, prouvent combien il était agréable au Seigneur. Et quels sont les titres invoqués en faveur du centenier de l'Évangile, par ceux qui demandaient la guérison de son serviteur à Jésus, qui *passé en faisant le bien ?* *Et synagogam ipse ædificavit nobis.* C'est que lui-même, étranger et non Israélite, a fait bâtir une synagogue. Ce mérite lui suffit, pour que vous, Seigneur, lui accordiez la grâce demandée : — *Dignus est ut hoc præstes* (S. Luc, cap. VII, 4-5).

Chacun conviendra que l'érection d'une petite église dans un pauvre village de notre France chrétienne serait une œuvre glorieuse à Dieu et très-méritoire pour les charitables personnes qui en feraient les frais.

Pendant cette bonne œuvre ne peut être comparée, avouez-le, à la construction d'une semblable chapelle, au

centre d'une nouvelle et pauvre Chrétienté de la Chine, pour la raison suivante : en France, les populations privées d'une église rapprochée peuvent recourir encore à la plus voisine : outre qu'étant de longue date et comme naturellement chrétiennes, elles ne perdent pas entièrement la foi ; tandis que les néophytes, espèce de nouveau-nés, au sein du paganisme, demeurant sans soutien, et abandonnés à leur faiblesse, retournent facilement à leurs premières erreurs. C'est souvent en pure perte que les Missionnaires sèment, sur leur passage, la parole de Dieu, inscrivent les noms de centaines, si vous le voulez, de milliers de catéchumènes, s'ils n'établissent de distance en distance une station, un centre de réunion, c'est-à-dire une chapelle où doit résider un catéchiste. Cette condition est même une nécessité de moyen pour la persévérance et l'accroissement du nombre de ces nouveaux Chrétiens.

Oh ! qu'heureuses sont les âmes charitables que Notre-Seigneur daigne admettre à l'honneur de porter avec lui le beau et divin titre de Sauveur des âmes !... Et en concourant à l'œuvre apostolique, par leurs prières et leurs généreuses offrandes, elles auront part à la même récompense des Apôtres : c'est ce que nous, pauvres Missionnaires, unis à nos fervents néophytes, demandons à Dieu, tous les jours, pour elles.

Mais il ne suffit pas d'amener les infidèles à embrasser la véritable foi, ni de les disposer à recevoir le Baptême ; il faut encore les instruire solidement ou leur apprendre les dogmes et les devoirs de la Religion, instruction qui doit aussi être fournie à leurs enfants. Qui remplira donc cet office ? Vous savez que les Prêtres sont trop peu nombreux dans nos Missions pour le faire eux-mêmes. Ils se doivent à tous les Chrétiens, et leur premier devoir est le saint ministère, l'administration des Sacraments et la visite des malades : il leur reste ensuite bien peu de temps pour

catéchiser. Il est donc de toute nécessité qu'ils se fassent remplacer dans l'enseignement des enfants et des catéchumènes ; de là l'impérieuse nécessité d'avoir un catéchiste suffisamment instruit pour les suppléer dans cet autre devoir. Mais ce catéchiste est ordinairement un père de famille, qui doit se réserver son travail pour l'entretenir. Il faut donc nécessairement une rétribution. Mais où la prendre ? Nous ne pouvons recourir à nos Chrétiens, tous généralement pauvres. Voilà donc encore une œuvre excellente que nous proposons aux âmes charitables, l'entretien d'un ou de plusieurs catéchistes, dépense qui n'est pas énorme, car elle ne dépasse guère 200 francs.

Vous comprenez, mon très-cher Frère, l'excellence de cette œuvre ; mais il n'est pas moins désirable de former de bons Prêtres indigènes, pour propager l'Évangile dans leur patrie, et y exercer le saint ministère. Grâce à Dieu, il y a déjà un Séminaire de 16 à 18 élèves, dans mon nouveau Vicariat du Tché-Kiang ; mais que ce nombre est insuffisant pour une population qui dépasse vingt millions ! Je n'ai encore que quatre Prêtres indigènes, dont trois sont sortis du Séminaire local ; c'est vous dire assez le besoin que j'aurais d'un plus grand nombre.

A la vérité je suis secondé par sept Missionnaires européens, mais ce nombre est également bien disproportionné avec nos besoins. Mes devoirs d'Évêque m'obligent avant tout à propager et à affermir la foi dans le pays qui m'est confié. Or, je ne pourrai jamais atteindre ce but sans un Clergé indigène, suffisant pour faire face à tous les besoins spirituels de la population. Nous en revenons toujours à la mesure nécessaire d'augmenter le nombre des Séminaristes. Mais je le répète, nous ne pouvons tirer nos Séminaristes que des familles chrétiennes, qui sont généralement pauvres : les plus aisées appartiennent à la classe des cultivateurs ou des artisans. C'est assez vous dire que les enfants admis au

Séminaire sont entièrement à la charge du Vicaire-apostolique. Et quelles sont ses ressources? Vous les connaissez. Il n'a pour budget que la petite allocation de la Propagation de la Foi, laquelle doit subvenir à tous les besoins de la Mission. Aussi, quelle bonne œuvre serait-ce que de fonder des bourses, propres à entretenir annuellement quelques Séminaristes, dont la dépense annuelle peut revenir à la modique somme de 200 francs! Je ne vous parle pas de notre manque d'ornements, de vases sacrés, de tableaux, de chemins de la Croix, d'images grandes et coloriées, de médailles et de chapelets : tous ces objets sacrés et pieux trouveraient aisément leur emploi et pourraient déterminer la conversion de quelques âmes.

Feu M^{re} Anouilh, de vénérable mémoire, avait eu l'heureuse idée de faire servir les idoles de ses païens convertis à la construction de ses églises, c'est-à-dire que le diable a été contraint par lui de contribuer au culte du vrai Dieu. Je veux imiter aussi son zèle en ce point, et si vous n'avez plus de diabolins à offrir en prime à nos bienfaiteurs pour enrichir leurs cabinets de curiosités, je tâcherai d'en trouver d'autres; en attendant, je mets à votre disposition les divers objets que j'ai apportés de Chine, en me rendant à Rome, pour obéir à l'appel de S. S. Pie IX, qui a daigné m'inviter aussi à la grande réunion du Concile œcuménique. Parmi ces curiosités ou ces chinoiseries, vous trouverez une certaine huile excellente pour frictions dans les rhumatismes, douleurs, et même la paralysie : je l'ai achetée dans les Indes. Elle est extraite d'un arbre, espèce de camphrier, qui s'appelle dans la langue malaise : *Kaïaputeh*. Il paraît qu'elle commence à être connue en France.

En voilà bien assez long pour cette fois, mon très-cher Frère ; mais j'ai cru plaire à votre charité en vous donnant ces explications qui vous permettront peut-être de mieux

servir les intérêts de ma nouvelle Mission, près des personnes charitables que vous connaissez. A vous maintenant d'en faire l'usage que vous jugerez à propos. Quoi qu'il arrive, mes vœux et mes prières ne vous feront pas défaut. Veuillez donner la même assurance aux personnes qui s'intéresseraient à cette œuvre. Ayez soin de m'envoyer les noms et prénoms de ces bienfaiteurs et bienfaitrices, surtout de ceux et celles qui songeraient à fonder des chapelles, des bourses pour des Séminaristes ou des catéchistes, afin que nous en gardions le religieux souvenir dans nos archives, et que nous puissions graver ces vénérés noms dans nos chapelles et Séminaires : nos fervents néophytes pourront ainsi s'acquitter de la dette de leur reconnaissance en priant pour eux, et en attirant sur leurs personnes et sur leurs familles l'abondance des bénédictions célestes.

Le Chinois, devenu chrétien, est plein de reconnaissance pour ses frères d'Europe qui lui font du bien, et nous sommes toujours obéis, quand nous réclamons des prières et des suffrages dans les réunions ou assemblées pieuses. Envoyez-nous aussi les noms des saints Patrons choisis par les pieux fondateurs pour leurs chapelles.

Adieu, mon très-cher Frère. Priez pour moi qui ne vous oublie point au saint Sacrifice de la Messe, et croyez-moi en l'amour de Jésus, de l'Immaculée-Marie et de la charité de saint Vincent,

Votre tout dévoué et affectionné confrère,

† E.-F. GUIERRY,

I. p. d. l. m., vicaire apostolique, Évêque de Danaba.

NOTA. — Pour rappeler plus aisément les diverses bonnes

œuvres proposées dans cette lettre, nous réunissons dans le tableau suivant les dépenses annuelles qu'elles imposent : -

Bourse d'un Séminariste.....	200 fr.
— d'un Catéchiste.....	<i>id.</i>
Fondation à perpétuité d'une de ces bourses.	4,000 fr.
Chapelle pouvant contenir 400 personnes...	2,000 fr.

La dépense augmenterait nécessairement et proportionnellement avec les dimensions de l'édifice.

Nous placerons ici, à côté de la Chine, la Mission de Perse, où la construction des chapelles avancerait rapidement l'œuvre de la conversion des Nestoriens. Comme elles se bâtissent dans ce pays avec des briques cuites simplement au soleil, ou briques sèches, on peut avec *cinq cents* francs procurer à un village une église, et le ramener ainsi de l'hérésie à l'Unité catholique.

Les offrandes les plus minimes, comme les grandes, seront reçues avec la plus vive gratitude.

Lettre de M. SALVAN, Missionnaire,
à M. LE DIRECTEUR DE L'ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE.

Ile de Tchou-San (Tché-Kiang).

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je viens, suivant le vœu du Conseil-Central, mettre sous vos yeux un tableau de l'origine, des progrès, et de l'état

actuel des œuvres de la Sainte-Enfance dans nos îles. Puissé-je satisfaire par ce tableau à vos si légitimes désirs ! Il sera du moins une preuve de ma bonne volonté et de ma sincère reconnaissance.

Reportons-nous à l'année 1854. Ici, nous sommes au lendemain d'une réaction, qui a failli détruire la Chrétienté naissante de cette île. Une violente tempête, soulevée par l'homme ennemi contre le petit troupeau du Seigneur, sembla avoir réussi. Nos quelques néophytes, encore peu affermis dans la foi, sont en fuite ou se cachent pour se dérober à la colère du peuple. Le nom et la qualité de Chrétien sont en exécration, et des mesures sont prises pour que les vrais fidèles ne reparassent jamais dans l'île. — Que faire pour dissiper les préventions, réhabiliter la dignité du nom chrétien, et saper le règne du démon ? Il fallait fonder l'Œuvre de la Sainte-Enfance ; avec le faible, terrasser le fort ; avec les vagissements du nouveau-né et la voix innocente de l'orphelin, détruire les préjugés et la calomnie ; avec le délaissé, enfin, établir le triomphe et la gloire du divin Rédempteur.

Les enfants abandonnés, recueillis et baptisés, tels sont, en effet, les nouveaux soldats dont veut s'entourer le Missionnaire qui vient conquérir les îles à la vraie foi. Mais un double obstacle s'opposait à ses projets et semblait détruire toutes ses espérances. Non-seulement il avait été défendu avec d'horribles menaces de nous vendre un pouce de terrain ; mais nous avions encore contre nous trois ou quatre richards, anciens administrateurs de l'hospice des Enfants-trouvés, qu'ils avaient laissé tomber en ruines pour s'en partager les nombreuses propriétés. Ces administrateurs infidèles n'allaient-ils pas voir uniquement dans la belle œuvre une maison rivale, réclamant les biens dont ils étaient les injustes détenteurs, et user dès lors de leur influence pour nous replonger dans l'abîme dont nous n'étions pas encore sortis ?

Au milieu de toutes ces difficultés, le Missionnaire attendit patiemment l'heure de la Providence. Elle ne pouvait manquer de sonner, cette heure bénie ; nous en avons pour garant un petit pied-à-terre que la Mission avait pu conserver, malgré toutes les intrigues et les menaces du parti pour nous en déposséder. Six enfants recueillis à Ning-Po attendaient avec le Missionnaire que le bon Dieu leur procurât un asile. L'attente fut longue. — Mais enfin, après huit mois de souffrances, le Ciel vint réaliser nos désirs.

Un riche propriétaire se risqua à nous vendre quelques arpents de rizières. Je ne dirai pas la douce émotion dont fut inondé le cœur du Missionnaire, lorsqu'il signa ce premier contrat. Bonne Providence ! elle lui procurait un terrain, juste à l'endroit que, dans ses promenades solitaires, il avait envisagé comme le plus convenable pour nos œuvres. Ces rizières sont situées à vingt minutes de la ville, non loin du grand chemin, près d'un ruisseau, au pied d'une colline. Or, ces conditions topographiques, outre qu'elles conviennent à toute exploitation, devaient faire de notre ferme une chaire éloquente de la vérité.

Dès que cet achat, conclu avec un homme influent, fut connu, les petits propriétaires ne craignirent plus de nous vendre. Aussitôt le Missionnaire acheta la vache traditionnelle et une maison en paille, dans laquelle il logea les six orphelins.

Tel est, Monsieur le Directeur, l'origine de la ferme de Saint-Joseph, dans l'archipel de Tchou-San. Ce n'est qu'un grain de sénevé bien chétif ; mais, fécondé par le sou-mensuel et la prière quotidienne des associés, il a germé ; et il est devenu un bel arbre sous lequel s'abritent et s'abriteront d'innombrables orphelins.

Ces premiers fondements furent jetés vers la fin de 1854. La nouveauté de l'entreprise attira les regards ; et, s'il y eut d'abord quelques défiances sur nos intentions, elles se dis-

sipèrent bien vite à la vue de nos petits colons, qui étaient élevés tout à fait selon les us et coutumes du pays. Les passants s'arrêtaient pour considérer la petite famille travaillant dans les rizières, et ils se communiquaient leurs réflexions. — Nos enfants se hâtaient de prendre part à la conversation dont ils étaient le sujet, et leurs joviales reparties plaisaient à ces braves païens.

Des débuts si heureux aplanirent toutes les difficultés, firent disparaître tous les obstacles : dès ce moment s'ouvrit une nouvelle ère pour la Mission, et rien ne s'opposa plus au développement de ses œuvres. Il n'y eut qu'à suivre la bonne Providence, à bâtir et à acheter des rizières, à mesure que les enfants croissaient et se multipliaient. C'est ainsi que successivement, et selon les besoins de notre petite population, les constructions actuelles, commencées en 1855, furent continuées en 1857, et terminées en 1862. Elles se composent de deux corps de bâtiments. Le premier et le principal représente un angle droit. L'un des côtés compte dix chambres ; l'autre douze chambres avec un étage. Chaque chambre mesure 3 mètres 60 cent. de largeur, sur 7 mètres de profondeur. Le second corps de bâtiment comprend la cuisine, les écuries et les hangars.

L'Œuvre jouissait de la confiance des insulaires ; la plupart d'entre eux, plutôt que de faire périr les enfants dont ils voulaient se débarrasser, venaient les déposer à notre porte. Il devint donc nécessaire de trouver un asile aux petits nourrissons. En 1857, fut commencé l'hospice que nous avons en ville. Agrandi en 1860 et 1862, il compte aujourd'hui dix chambres à étage, non compris les dépendances. Ces constructions suffirent pour abriter notre petit monde. Nous pourrions facilement les agrandir, si la famille augmente. Le genre de construction chinois se prête à ces agrandissements. Or, dans nos bâtisses, l'œil ne découvre rien qui sente l'Européen ; tout y est chinois et pur chinois.

Tel est l'état actuel des maisons de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. La hutte en paille s'est transformée en deux belles maisons : ferme pour les garçons, hospice pour les petites filles. La même transformation s'est opérée nécessairement dans notre exploitation. Les six premiers orphelins avaient fait leur apprentissage de cultivateurs dans quelques arpents ; aujourd'hui nous cultivons plus de treize hectares. Pendant l'été, les enfants travaillent dans les rizières ; en hiver, ils vont à la montagne couper les broussailles pour alimenter les foyers des deux maisons de l'Œuvre. Cette contenance de treize hectares suffit pour nous occuper. Si la Providence multiplie la famille, nous espérons aussi qu'Elle nous permettra, par votre entremise, d'agrandir notre atelier. Je dis *atelier* ou *fabrique*, parce que ces achats successifs de terres ont été faits principalement pour donner de la besogne à nos petits colons. Loin de nous la pensée d'entreprendre une exploitation en grand, encore moins une spéculation pour réaliser des bénéfices. Ces sortes d'entreprises, dès lors qu'elles sont plus ou moins mercantiles, ne conviennent point aux Missionnaires. Ici, non-seulement elles nous priveraient des bénédictions du Ciel, mais elles nous assimileraient à ces chercheurs de fortune que les Chinois méprisent, et elles ruineraient infailliblement notre Œuvre. Si donc les maisons de la Sainte-Enfance sont prospères dans notre île, si nous avons acquis le droit de cité, si nous, Missionnaires européens, sommes appelés *pen-ti-jin* (l'homme du pays, concitoyen), c'est que tout, dans nos maisons, dans nos outils, dans notre manière de cultiver, dans l'éducation donnée aux enfants, tout est calqué sur les us et coutumes du pays. Si nous jouissons des sympathies générales, c'est que nous nous sommes efforcés de pratiquer le *tout à tous* dans ce qui n'intéresse pas la conscience. Ici, d'ailleurs, nos vues et nos moyens sont modestes. Nous n'avons rien d'extraordinaire à faire admirer ; nous ne nous lançons pas dans tous les genres de cul-

ture, et nous nous contenterons d'imiter les petites exploitations locales.

Visant à faire de nos enfants adoptifs de petits fermiers qui puissent au plus tôt se suffire à eux-mêmes et dégrever ainsi la bourse de l'OEuvre, nous avons adopté l'outillage et les modes de culture qu'emploient nos voisins. Les instruments du paysan chinois sont peu nombreux et d'une simplicité primitive : une pioche, un sarcloir, une charrue, à laquelle, avec deux cordes de paille, on attelle un seul bœuf emprunté, ajoutez à cela un *pien-tan* ou morceau de bambou long d'un mètre et demi, aux extrémités duquel on adapte les paniers pour les charrois : voilà le nécessaire pour le cultivateur de nos îles. Nous nous contentons de ces instruments. Longtemps encore il faudra se garder d'essayer les inventions de l'industrie européenne.

Nos productions sont très-restreintes. Sur ce point encore, nous sommes dans la routine chinoise, avec la ferme résolution d'y persévérer. En Chine, *tout ce qui est nouveau ou étranger est sinon mauvais, au moins très-suspect*. C'est un préjugé-principe, qui règne généralement dans les masses et les individus, et qu'il faut respecter et même adopter en pratique. Voilà pourquoi vous ne trouverez chez nous ni plante ni produit exotiques. Voici en quelques mots nos principales récoltes. L'année dernière, nous avons mis au grenier 25,000 livres de riz. La montagne nous fournit le thé et le bois (c'est-à-dire les herbes et les broussailles) pour la provision annuelle des deux maisons. Nous récoltons encore de 8 à 10,000 livres d'un certain tubercule, assez semblable à la pomme de terre quant à la forme, mais dont la chair, plus tendre et plus filamenteuse, est moins savoureuse. Inutile de parler des herbes et légumes que produit notre jardin.

Tels sont nos principaux produits : mais il est une autre espèce de production dont vous attendez maintenant de moi un court exposé. Sans doute, Monsieur le Directeur, vous

désirez apprendre quels sont nos fruits spirituels. Dieu seul en connaît toute l'étendue. Il en tient un compte exact pour chaque associé, se réservant de nous les manifester au grand jour des récompenses. Je ne dois pas pour cela passer sous silence le bien qui s'opère dans mon petit coin.

Imprégné de la vertu et de la puissance apostolique, le sou mensuel de l'enfance chrétienne en possède la prodigieuse fécondité. Ne peut-on pas, en effet, dire à son sujet *qu'il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts?* Chaque jour, je suis témoin de ces prodiges. Depuis que l'OEuvre est établie dans notre île, quatre mille et quelques centaines de petits infidèles jouissent de la vie éternelle, que leur ont procurée nos baptiseurs, avec l'aide du sou mensuel de nos associés. Nous avons adopté cinq cent cinquante-quatre enfants, dont près de trois cents ont déjà grossi le nombre des bienheureux, dans l'éternel séjour. Cent quarante-quatre vivent encore, ainsi répartis : quarante-huit fermiers ou apprentis, trente et une petites filles à l'hospice, soixante-cinq en nourrice. Or, si tous ces orphelins jouissent des lumières de la foi, s'ils entendent et parlent les louanges de Dieu, n'est-ce pas encore par la vertu du sou mensuel? Oui, tous nos survivants reconnaissent leurs petits frères d'Europe comme leurs sauveurs et leurs rédempteurs. J'en prends pour preuve les dernières venues, car, sur les soixante-cinq qui sont en nourrice, nous n'avons pas un seul garçon.

Celle-ci a été arrachée des mains de sa propre mère, qui se disposait à la précipiter dans la rivière; cette autre a été retirée du cercueil, où elle avait été enfermée toute vivante avec sa mère morte, parce que personne ne voulait se charger d'elle. Ce cas de sépulture d'enfants vivants est assez fréquent. Une troisième a été ramassée sur la route par un bon Samaritain qui nous connaissait. Hélas! elle ne vivra pas longtemps. Sa mère l'a jetée sur le pavé, et une large bles-

sure qu'elle a sur la tête indique la violence de la chute. Une quatrième était condamnée à mourir, avant même sa naissance. Ses parents épiaient sa venue, et, si c'était une fille, leurs mains, au lieu de lui prodiguer les premières caresses, devaient se changer en serres cruelles pour l'étouffer. Telle est l'histoire de tous nos survivants.

Un jour, un brave homme m'arrête sur le chemin, et me dit : « Père, dans mon voisinage nous aurons bientôt un nouveau-né, mais si c'est une fille, on n'en veut pas. Si vous en voulez, je l'apporterai. » Qu'auriez-vous répondu à cette question ? La vie et la mort étaient ainsi en mon pouvoir. Ah ! non, jamais, en pareille circonstance, je n'aurai le malheur de prononcer un *non* qui serait une sentence de mort. Député par l'Œuvre afin de faire fructifier ses aumônes, je ne faillirai point à mon mandat. Je placerai le petit sou au plus gros intérêt, et lui acquerrai des rentes éternelles. Je sauverai la vie de l'âme et même celle du corps des petits infidèles, afin d'assurer à tous nos associés une place en paradis. Oui, le sou mensuel est comme un garant infailible du salut éternel des donateurs. C'est l'ange Raphaël qui le dit : *L'aumône délivre de la mort : c'est elle qui purifie des péchés, et fait trouver la miséricorde et la vie éternelle.*

Veillez, je vous prie, Monsieur le Directeur, me recommander aux prières de tous les chers Associés, et leur dire que chaque jour je pense à eux pendant la sainte messe ; de plus, l'année dernière, j'ai célébré un grand nombre de fois le saint sacrifice aux intentions des deux Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

Daignez agréer, etc.

H. SALVAN,
I. p. d. l. m.

*Lettre de M. ROUGER à M. ÉTIENNE, Supérieur général,
à Paris.*

Province de Kiang-Si.
Du port de Kiou-Kiang, le 22 janvier 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt !

M^{re} Baldus étant mort, et M^{re} Tagliabue, même avant son sacre, nous étant enlevé pour être transféré à Tching-tin-fou, j'ai été appelé momentanément à quitter le Séminaire, pour me rendre à Kiou-Kiang, et, selon mes petits moyens, aider M. le ministre de France à Péking, à régler toutes les affaires pendantes du Kiang-si. Comme Notre-Seigneur a daigné visiblement bénir ce voyage, et lui donner les plus heureux résultats, je me fais un devoir de communiquer à votre paternité quelques détails à ce sujet, laissant du reste à M^{re} Tagliabue le soin de vous donner de plus amples renseignements, puisque Sa Grandeur est encore avec nous pour quelques semaines, et que c'est elle qui a été, pour ainsi dire, l'âme de toutes les négociations. Vous dire l'immense service que M^{re} Tagliabue nous a rendu en ces circonstances assez difficiles, me serait bien impossible. Que le bon Dieu daigne lui rendre au centuple toute la peine qu'il a prise, et faire fructifier à l'avantage de notre Mission, le zèle qu'il a déployé auprès des autorités françaises et chinoises ! et vous, mon très-honoré Père, veuillez, s'il vous platt, joindre vos actions de grâces aux nôtres, afin

que notre misère ne vienne pas mettre de nouveaux obstacles au bien qui se prépare dans toute l'étendue de la Mission du Kiang-si.

Avant tout, mon très-honoré Père, je veux vous féliciter du rétablissement de votre santé, vous offrir mes vœux de bonne année, et en véritable enfant de la Petite-Compagnie, me réjouir de l'accroissement de nos œuvres et de tout le bien qui s'opère en France et à l'étranger par le moyen des deux Familles de Saint-Vincent. Puissent les grâces du Jubilé et du Concile œcuménique nous mettre tous à même de glorifier encore davantage notre divin Maître, et de sauver un plus grand nombre d'âmes ! Ici, il semble que tout se prépare bien pour obtenir ce but. M. de Rochechouart, Ministre de France à Péking, voyant que les réclamations des Vicaires-apostoliques lui arrivaient continuellement des provinces, et que malgré ses propres réclamations auprès des Mandarins de la Cour et au dehors, il ne pouvait obtenir la conclusion satisfaisante d'aucune affaire, bien qu'il y en eût de très-importantes et de très-pressantes, prit le parti de se plaindre directement à l'Empereur de Chine, et l'avertit sans détour qu'il allait se rendre lui-même, partout où l'exigerait sa présence, et que si l'on ne faisait pas droit à ses observations et à ses demandes, il n'aurait plus qu'à en référer à son Gouvernement et à attendre les ordres de sa Majesté l'Empereur de France. S'étant donc mis d'accord avec l'Amiral pour avoir derrière lui des forces respectables, il commença par visiter les provinces les plus voisines de Péking, et à forcer les Mandarins locaux à rendre justice aux Missionnaires et aux Chrétiens. Au mois de novembre, il arriva à Chang-hay et le 21 décembre, fête de saint Thomas, Apôtre, il entra dans le Yang-tze-kiang avec M. le commandant Maudet, qui, en l'absence de l'Amiral retourné en Cochinchine, est à la tête de toutes les forces navales de la Chine et du Japon. Peu de jours après, la frégate la *Vénus*, le *Dupleix*, le *Coetlogon* et

une autre canonnière, appelée le *Scorpion*, étaient mouillés devant Nan-king, résidence du Vice-roi du *Kiang-sou*, du *Ngan-hong* et du *Kiang-si*. Il n'en fallait certes pas tant pour déterminer les Mandarins chinois à faire droit aux plaintes des RR. PP. Jésuites pour toutes leurs Missions. En attendant, M^{re} Tagliabue, instruit du voyage de M. le Ministre, envoyait un courrier en toute hâte pour me rappeler à Kiou-kiang. La lettre de Sa Grandeur m'arriva à Kiou-kiang pour les premières Vêpres de l'Immaculée-Conception. C'était déjà une circonstance de bon augure, puisque j'allais partir sous les auspices de notre bonne Mère. Je venais de donner le Jubilé et la retraite à nos Séminaristes. Après avoir célébré la fête le plus solennellement possible avec eux, je les laissai sous la conduite de notre Confrère chinois, M. Julien Hou, et je me mis en route, malgré la pluie et le froid. J'avais à faire près de 60 lieues. D'après les ordres de Monseigneur, je me fis d'abord porter en palanquin, et je pus arriver en deux jours à la résidence de Fou-tchou, où je passai le dimanche *Gaudete*, en la compagnie du brave M. Anot, chargé de tous les orphelinats de l'intérieur, et de la direction de cinq de nos treize départements. C'était le jour anniversaire de mon arrivée de France à Ning-Po; j'eus l'avantage de pouvoir célébrer le saint Sacrifice de la Messe, en action de grâces de ma Vocation aux Missions de la Chine; mais pendant les neuf jours suivants, je dus me contenter de réciter le Bréviaire et le Rosaire, accroupi ou couché dans une barque chinoise, qui me fit descendre la rivière et traverser le lac Po-yang bien plus lentement que je ne l'aurais désiré. Néanmoins j'étais on ne peut plus heureux; je sentais au fond du cœur qu'il n'y a rien de meilleur que l'obéissance; je pouvais offrir au bon Dieu quelques petites privations pour le salut de tous les pays que je traversais, et puis, chaque jour, j'essayais de faire un peu de catéchisme à tous les matelots de cinq barques qui voyageaient de compagnie avec

la mienne, et qui se réunissaient toujours dans le même endroit pour passer la nuit. Je fus témoin, hélas ! de bien des actes superstitieux : soir et matin, ces pauvres païens adoraient le ciel et la terre, brûlaient des bâtonnets odoriférants en l'honneur de leurs idoles ; et vers le milieu du lac, en passant devant une pagode fameuse dite *Lao-yé-miao*, comme toutes les autres barques qui traversent ces parages, ils firent tant de prostrations et de salutations, brûlèrent tant de papiers et de chandelles, et offrirent un coq en sacrifice avec tant de cérémonies, de détonations de pétards, et de frapements de clochettes et de *tamtam*, que mon catéchiste et moi nous en fûmes attristés jusqu'aux larmes. Nos gens s'en aperçurent, et ce fut une occasion audit catéchiste, qui est originaire du même arrondissement qu'eux, de leur expliquer à haute voix la doctrine du Seigneur du Ciel, de la terre et de toutes choses, de leur faire entendre que moi, venu des pays d'Occident jusqu'au fond de l'Empire chinois, je n'avais pas d'autre but que de les éclairer, de leur apprendre à adorer non la créature, mais le seul Créateur et souverain Maître du Monde, et par là de les faire arriver au bonheur éternel du Ciel. Ceux qui savaient lire se mirent à étudier le catéchisme et d'autres livres de Religion : plusieurs nous promirent qu'en rentrant chez eux ils y penseraient plus sérieusement, qu'ils iraient trouver les Chrétiens les moins éloignés et se feraient instruire plus à fond, afin de renoncer au diable, aux idoles, aux superstitions, et de servir celui qui a tout souffert pour nous délivrer de la damnation éternelle et nous mettre en possession d'une félicité si parfaite. Que les saints Anges daignent leur rappeler au retour la résolution qu'ils ont prise dans le trajet ! La plupart l'oublieront sans doute ; mais qui sait si la grâce d'en haut ne fera pas germer et fructifier, dans le cœur de quelques-uns, la bonne semence que nous y avons déposée ? Dans le Kiang-si, nous avons plus d'une Chrétienté qui a dû

son origine à quelque rencontre de ce genre. *Fides ex auditu* : et il y a tant de malheureux qui n'ont jamais entendu la bonne nouvelle, qu'on est tout joyeux de pouvoir leur en dire quelque chose, ne fût-ce qu'en passant.

Je ne m'ennuyais vraiment pas le moins du monde avec tous ces matelots chinois, qui devraient être nos paroissiens, puisqu'ils sont du Kiang-si que nous avons charge d'évangéliser; néanmoins, m'étant vu réduit à passer avec eux le quatrième dimanche de l'Avent, je commençais à craindre d'y passer même les belles fêtes de Noël; car, lorsque le vent est tant soit peu contraire, ils ne veulent plus avancer, et c'est toute une affaire de sortir du lac, pour entrer dans le grand fleuve, et surtout le remonter jusqu'à Kiou-kiang. Que de voyageurs qui restent des cinq, six et même huit jours pour faire les six dernières lieues du trajet! Je ne l'ignorais pas : aussi, le lundi soir, malgré l'heure déjà avancée, je mis pied à terre, pris le chemin des montagnes, et, après quatre lieues de marche dans les ténèbres, j'arrivai avec mon catéchiste et mon petit bagage. Il était plus de dix heures du soir; tout le monde dormait à la résidence du plus profond sommeil. J'avais beau crier de toutes mes forces que le *Ouang-chin-fou* était à la porte et y grelottait de froid; on me laissait dans la rue faire apprentissage de la sainte vertu de patience; et lorsque le portier m'eut introduit dans les cours intérieures, il me fallut faire une nouvelle station devant la porte de la maison : nouveaux cris, nouvelle déception. Probablement j'aurais été obligé de passer là le reste de la nuit, si notre bon vieux concierge, après s'être vainement égossillé aussi bien que moi, ne se fût avisé d'aller sonner à toute volée la cloche placée devant la porte de l'église. Pour le coup, notre cher procureur accourut et par son aimable et fraternel accueil me fit oublier tous les désagrémens des barques, des sentiers de la montagne, des ténèbres, des fatigues, du froid et de la faim.

Minuit avait sonné : après quelques heures de repos, je pus embrasser Monseigneur, qui m'attendait avec impatience et me fit passer une excellente fête de saint Thomas ; car c'était le 21, justement le jour où les navires de guerre avaient quitté Chang-hay. Pendant toutes les fêtes de Noël, nous étions dans l'attente : pour le premier jour de l'an, encore davantage. Ce ne fut que le 3 janvier, qu'il nous fut donné de présenter nos hommages à M. le Ministre et à M. le Commandant, et, après leur avoir fait notre visite à bord, de recevoir la leur, à notre résidence de Saint-Michel. Le *Tao-Taï*, premier Mandarin de Kiou-kiang et délégué par le gouverneur de la province pour traiter toutes les affaires qui regardent les Européens, avait eu soin aussi de se rendre à bord, pour recevoir dignement les représentants de la France, et c'est avec une escorte de soldats fournis par lui, que M. de Rochechouart fit son entrée chez les Missionnaires, et fut reconduit à son navire. La veille et le jour de l'Épiphanie, on croyait pouvoir régler toutes les affaires du Kiang-si avec ledit *Tao-Taï*, sans avoir besoin de perdre le temps à écrire des dépêches au gouverneur, et à faire le trajet de *Kiou-kiang* à *Nan-tchang*, capitale du Kiang-si. Mais par un effet de la bonne Providence qui *attingit a fine ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter*, le Mandarin de Kiou-kiang n'ayant voulu entendre raison sur rien, et n'ayant voulu régler absolument aucune de nos affaires ni de celles des Chrétiens, vexés et persécutés sur plusieurs points de la province, M. le Ministre de France lui déclara qu'il allait partir pour *Nan-tchang*, et en effet, comme je vais le dire plus bas, ils'y rendit, et par le prestige de son autorité nous ouvrit les portes de cette ville, si fière de son indépendance, qui presque la seule de tout le Kiang-si avait su se défendre contre les *Tchang-mao*, et après la persécution suscitée contre M. Anot, il y a dix ans, avait rasé tous nos établissements, et avait juré de ne plus jamais laisser rentrer aucun diable

d'Occident dans l'intérieur de ses murailles. Le jour de l'Épiphanie, M. le Ministre nous fit l'honneur de partager notre dîner; au nombre des invités se trouvaient M. le Commandant, M. le Secrétaire de la Légation, M. l'Interprète, M. le Directeur de la Douane de Kiou-kiang, et M. Lefèvre, charmant Parisien, le seul Français résidant à Kiou-kiang. M. le Consul anglais avait aussi été invité, mais s'excusa à cause d'une indisposition feinte ou véritable. On dit que les Anglais sont très-jaloux de la force navale que déploie la France dans nos parages, et des beaux résultats qu'obtient partout la fermeté de M. le Ministre français; tandis que le Ministre de la Grande-Bretagne, ayant peu de temps auparavant fait des démarches en faveur de ses nationaux, n'avait presque pas obtenu d'autre satisfaction que la risée des Chinois. Le lendemain de l'Épiphanie, à dix heures du matin, on m'embarquait avec M. le Ministre, et avant le coucher du soleil les deux navires le *Coëtlogon* et le *Scorpion* étaient mouillés dans le lac Po-yang: l'expédition de Nan-tchang était commencée. Le *Tao-Tai* de Kiou-kiang sachant bien qu'au delà du lac proprement dit, il n'y avait plus que trois ou quatre pieds d'eau dans la rivière de *Nan-tchang*, semblait se rire en dessous d'une démarche qu'il taxait d'inutile; et en effet la plus grande des canonnières dut rester devant la ville de *Hou-keou* (bouche du lac), et l'autre à quelques lieues plus loin, en face de la ville de *Nan-kiang*, chef-lieu du département voisin de celui de Kiou-kiang. Mais ce brave Mandarin ignorait sans doute que, lorsque les Français ont une fois donné leur parole et pris leur détermination, ils ne reculent devant aucune difficulté, bravent tous les dangers, surmontent tous les obstacles; il n'avait apparemment pas compris le fier langage que lui avait tenu la veille le Comte de Rochechouart, lorsque, réclamant de lui les moyens de se rendre à *Nan-tchang*, des *chevaux* et des *palanquins*, et ne recevant jamais que des réponses évasives, il lui avait dit:

« Je veux aller à Nan-tchang : j'y irai. Si je ne puis y aller par eau : j'irai par terre : si je ne puis y aller par terre, je volerai dans les airs. » Il ignorait sans doute encore ce que lui fit agréablement remarquer plus tard notre Curé chinois de Kiou-kiang, c'est-à-dire que les vaisseaux des Européens avaient des *petits*. En effet, c'est avec un de ces *petits* que le trajet fut continué. Une chaloupe à vapeur, bien que découverte, avait été fort heureusement détachée de la frégate restée devant Nang-king : elle fut mise à la disposition de M. le Ministre, qui y monta avec M. le Commandant, deux sous-officiers, MM. Cave et Laguerre, M. Dillon, l'interprète, votre serviteur, deux chauffeurs, un pilote chinois et quelques matelots pour le service. De plus, elle remorquait un petit canot où se trouvaient empilés, à la lettre, quatre autres matelots, deux lettrés chinois au service de la légation, les trois domestiques du Comte, les sacs de charbon, les provisions de bouche, les couvertures pour la nuit, etc., etc., etc.

Quelle ne fut pas la stupeur de notre *Tao-Tai*, lorsqu'il apprit que nous approchions de *Ou-Tching*, qui est juste à moitié chemin de *Kiou-Kiang* à *Nan-Tchang* ! Il expédia au grand galop un exprès au gouverneur, pour lui apprendre cette fâcheuse nouvelle, et comme son courrier marcha, jour et nuit, par la voie de terre qui est bien plus directe que la voie d'eau, il arriva plus de deux jours avant nous, de sorte que le gouverneur eut tout le temps de se préparer à recevoir dignement les représentants de la France, qui, forts de leur droit et du prestige de leur supériorité sur tous les Chinois, remontaient doucement la rivière dans un attirail rien moins que belliqueux. Il y avait bien sur la chaloupe un petit canon, une demi-douzaine de fusils, quelques revolvers et des sabres ; mais le tout était enveloppé et caché ; on n'avait nullement envie de s'en servir, sinon contre les pirates, qui se tiennent parfois derrière les rochers et les montagnes,

pour fondre à l'improviste sur les barques trop séparées des autres. Grâce à Dieu, ni en allant ni en revenant, nous n'aperçûmes jamais aucun de ces scélérats dont on nous avait parlé plus d'une fois. Tout ce que nous pûmes découvrir sur le flanc des rochers et sur le versant des montagnes, ce fut la démarcation blanchâtre laissée par les eaux qui, en été, s'élevèrent cette année à une hauteur prodigieuse, et sont depuis un mois redescendues à un point aussi bas qu'on les ait jamais vues de mémoire d'homme. Il y a bien, au dire de tous les connaisseurs, trente pieds de différence : ce qui prouve qu'à l'époque des chaleurs, il y a plus d'eau qu'il n'en faut, même pour les bâtiments du plus gros tonnage. Mais nous étions en hiver, ne trouvant la plupart du temps que trois pieds d'eau, échouant parfois sur les bancs de sable, perdant ainsi une partie du jour à nous déséchouer, ce qui fit que, le samedi, il nous fut impossible d'arriver chez les Chrétiens de *Ou-Tching*, pour descendre à terre et dormir à l'abri. Il nous fallut jeter l'ancre à plus de deux lieues du port, manger froid et dormir à la belle étoile : c'était le 8 janvier ; il gelait passablement. La lune et les étoiles brillaient au firmament, mais ne nous réchauffaient nullement. Jusqu'à dix ou onze heures, chacun s'en tirait encore, en s'enveloppant dans sa couverture, et en se blottissant contre son voisin. Mais, vers les minuit, que de soupirs ! Et il fallait encore attendre plus de cinq heures avant l'aurore. Vraiment c'était dur pour des gens, qui ne sont pas habitués, comme les Missionnaires, à supporter toutes les intempéries des saisons : il y avait de quoi attraper quelque fâcheuse infirmité.

Néanmoins il n'en fut rien. Notre bonne Mère et les Saints Anges veillèrent sur toute la petite troupe qui s'en allait, à la grâce de Dieu, guerroyer contre le diable et les Mandarins, ses plus fidèles serviteurs. Dès le grand matin, tout le monde était sur pied. Chacun se racontait ses aven-

tures, bénissant le retour du soleil, et, avec une hilarité toute française, affirmant qu'après une pareille nuit et un si bon apprentissage, il n'y avait plus rien à redouter pour le reste du voyage. Je le répète, je ne me serais jamais douté qu'un Ministre de France et un Commandant supérieur eussent pu se soumettre à tant de privations, et de si bonne grâce. A neuf heures du matin, nous arrivions à la Chrétienté du *Ou-Tching*. C'était dimanche : mais pas moyen de célébrer ni d'entendre la messe : comme tout le monde, je n'avais pu prendre avec moi rien autre chose que mes couvertures et quelques habits. Les Chrétiens nous dédommagèrent de leur mieux. A peine furent-ils instruits de l'arrivée de M. le Ministre, qu'ils accoururent avec empressement, nous procurèrent un copieux déjeuner, bien chaud, apporté du restaurant, et auquel tout le monde fit honneur ; ce qui causa le plus grand plaisir à ces Messieurs, au moment du départ. Ils nous offrirent généreusement des comestibles pour tout le reste du voyage qui était encore de dix-huit lieues : porc, volailles, œufs frais, riz, châtaignes, oranges, légumes, etc. Tout fut déposé sur une embarcation chinoise, surajoutée à notre chaloupe, et qui devait non-seulement servir de cuisine, mais encore au besoin de dortoir ; car, bien qu'elle fût basse et étroite, au moins elle était recouverte, et c'est à peu près tout ce que l'on désirait afin de ne pas être obligé de passer une seconde nuit semblable à la première. La foule des curieux accourus pour contempler des Européens, et surtout voir de près s'ils mangeaient comme le reste des mortels, nous suivit jusqu'au bord de la rivière ; le petit Mandarin de l'endroit nous fit aussi les honneurs, en envoyant à l'avance un courrier annoncer notre prochaine arrivée à *Nan-Tchang*, et en nous faisant suivre d'une petite canonnière chinoise, chargée de nous protéger, pendant la nuit que nous devions encore passer sur la rivière. A midi, nous avons levé l'ancre. Toute la population du port

et des barques continuait à nous dévorer des yeux. Quel spectacle nouveau pour nos pauvres Chinois, habitués à ramer péniblement sur leurs barques, ou à les tirer lentement par des cordes contre le courant, de voir notre chaloupe, notre canot, et notre embarcation *cuisine-dortoir*, remonter si légèrement les flots, et filer à toute vitesse, sans le secours d'un seul homme, ni d'un seul aviron, comme par enchantement, ou au moyen *d'un feu de fumée* !

De Kiou-kiang à Ou-Tching nous avons un pilote païen, qui, n'entendant pas merveilleusement son métier, nous avait fait perdre beaucoup de temps. A Ou-Tching, M. le Commandant le remplaça par un *frère* du pays qui connaissait beaucoup mieux la rivière, de sorte que, dès le dimanche soir, nous n'étions plus qu'à huit ou dix lieues de Nantchang. Il nous fallut pourtant encore cette fois coucher sur nos embarcations ; mais, grâce à celle que nous avons louée à Ou-Tching, nous avons pu souper et dormir à l'abri. Nous n'y avons point d'espace à revendre, et ceux qui, comme M. le Ministre, avaient les jambes un peu plus longues que les autres, étaient parfois bien embarrassés : néanmoins tout était installé beaucoup plus confortablement que la veille. Un petit panier d'osier, placé au milieu, servait de table : en guise de chaises, nous avons nos couvertures pour nous asseoir ; chacun tenait son assiette sur les genoux ; nous avons même cinq gobelets pour six personnes, avec du thé bien chaud ; que nous manquait-il ? Ce n'était ni l'appétit, ni la joie ; nous étions presque aussi à l'aise que les moissonneurs ou les vendangeurs de nos pays dînant au bout de leur champ. Seulement pour qui n'aurait pas été bien au courant, il n'eût pas été facile de deviner qu'il y avait là un Ministre de France avec son interprète, et un Commandant de frégate avec ses officiers.

La canonnière chinoise, chargée de nous protéger, n'allait

pas à la vapeur ; par conséquent elle était restée bien loin derrière nous, et ne put guère nous rejoindre avant le milieu de la nuit. Pourtant elle arriva avec tous ses matelots essoufflés et roués de fatigue. Pour nous, nous étions en train de regagner ce que la nature avait perdu, la nuit précédente ; nous nous étions confiés à la grâce du bon Dieu et de ses Anges, encore plus qu'à celle des soldats de Ou-Tching ; et, sous la pauvre couverture en bambou de notre barquette, nous dormions aussi profondément que si nous eussions été installés dans le plus vaste et le plus riche palais de tout l'Empire. Et puis le lendemain, quel agréable réveil ! C'était ce jour-là que nous allions arriver à Nan-Tchang ; c'était le jour de notre triomphe ; c'était le jour de notre gloire ; c'était pour moi en particulier un jour désiré et attendu, depuis près de dix ans. Après la ruine de nos établissements, et le bannissement deux fois répété de M. Anot, nul Missionnaire européen n'avait pu reprendre le poste. Enfin le bon Dieu allait exaucer nos vœux, et nous prouver que nos neuvaines, tant de fois recommencées en l'honneur de notre bon Père Saint-Joseph, Patron tout particulier de la Chrétienté de Nan-Tchang, n'avaient pas été inutiles, mais au contraire, présentées avec amour par ce glorieux Patriarche à celui qui n'a pas dédaigné d'être appelé son fils.

Le ciel était pur, sans aucun nuage ; le soleil brillait de tout son éclat ; l'eau resserrée dans un lit plus étroit n'en était que plus profonde, et nous permettait de faire chauffer doublement la chaudière pour avancer à toute vitesse ; il passait bien parfois dans l'esprit quelque sentiment d'une crainte irréfléchie et comme instinctive, sur les mauvais tours que pourraient jouer nos coquins de Mandarins à une vingtaine d'individus sans défense, s'il leur prenait envie d'ameuter contre nous des millions d'individus pour nous courir sus, et nous lapider comme autrefois notre cher Provicaire et ses compagnons ; mais personne ne consentait

à s'arrêter à de pareilles imaginations ; et quand bien même quelqu'un l'aurait voulu, bientôt il aurait dû se désabuser d'un pareil sentiment de frayeur, car c'était nous qui faisons trembler tout le monde, peuple, soldats et Mandarins. A plus de deux lieues de la ville, dans un village appelé *Tchao-Ché*, et situé au pied d'une petite chaîne de montagnes, stationnaient longtemps à l'avance et dans un ordre inaccoutumé vingt jonques mandarines, richement pavoisées, avec tout leur équipage en grande tenue, et rangé sur le pont dans la tenue la plus respectueuse. Pas un seul soldat qui, par son attitude et la joie peinte sur son visage, ne semblât nous dire de loin (ce qui était la réalité) : C'est ainsi que le gouvernement de Nan-Tchang-Fou nous a donné ordre de préparer la voie au Représentant du grand royaume de France.

A une demi-lieue plus loin, nous aperçumes deux autres jonques mandarines beaucoup plus grandes, également pavoisées, et descendant la rivière à force de rames ; elles avaient chacune douze avirons, et portaient deux Mandarins, un *Tchè-fou* (préfet) et un *Tchè-Shien* (sous-préfet) au globule de cristal bleu-transparent, vêtus des plus riches fourrures, et venant offrir à M. le Ministre les premières salutations. Après l'échange réciproque des cartes de visite, selon l'étiquette de la politesse chinoise, ces deux gros Messieurs semblaient bien un peu embarrassés, et auraient bien voulu entrer en discussion et commençaient à dire : Quel est le but de votre voyage ? Avez-vous quelque chose à réclamer ? Si vous, vous voulez traiter avec nous, nous avons plein pouvoir pour cela ; nous vous accorderons toute satisfaction : *seulement n'allez pas plus loin, de grâce, ne vous donnez pas cette peine.* Braves mandarins ! La machine un moment arrêtée et relancée presque tout de suite à grande vitesse, dans la direction de Nan-Tchang, leur fit bien comprendre qu'on les remerciait de leur sollicitude, et qu'on ne

s'était pas donné tant de mal pour venir jusque-là, sans vouloir pousser jusqu'au bout. C'était avec le gouverneur que l'on voulait régler les affaires et ce n'était pas au beau milieu de la rivière, mais bien dans sa capitale et à son tribunal, que l'on se proposait de lui demander raison de ses propres méfaits, et de ceux de ses subalternes. Un quart d'heure plus tard, nous étions en face de ces fameux murs de Nan-Tchang, que je n'avais pas revus, depuis près de quatorze ans, c'est-à-dire depuis les premières Missions que j'avais faites, au début de ma carrière dans le Kiang-Si.

Pour attendre les deux barques mandarines qu'on n'apercevait plus que dans le lointain, on ralentit la vapeur, et, comme elles avaient déclaré, par l'organe du *Tchè-fou* et du *Tchè-Shien*, qu'elles étaient venues pour nous protéger et nous servir d'escorte, on les laissa se poser gravement de chaque côté de la chaloupe à vapeur, qui n'en paraissait que plus petite et plus misérable, et c'est ainsi que s'effectua notre entrée dans le port, rempli de milliers de barques appartenant à tous les grands commerçants de la province du Kiang-Si et d'autres provinces encore, sans parler de plus de 100 canonnières mandarines échelonnées avec la plus grande symétrie et pavoisées peut-être encore plus richement que celles dont j'ai parlé plus haut. Quant à la population, toujours si curieuse en Chine, et cette fois avertie depuis plus de deux jours, et par les préparatifs et par les édits des autorités, elle sortit en si grand nombre, et des faubourgs et de la ville; elle s'aggloméra tellement sur les deux bords de la rivière, que vraiment, et à la lettre, à la première porte, où le terrain descend en amphithéâtre, on ne voyait plus que des têtes, et, si nous étions donnés en spectacle à une immense multitude au regard tout ébahi, nous avions nous-mêmes, sous les yeux, une de ces scènes, telles que je n'en ai jamais vu d'autre pareille, dans tout le cours de ma vie. Et si le soleil ne s'était pas couché, si les

ténèbres de la nuit n'étaient pas venues nous dérober à la vue du public, qui sait jusqu'où serait monté le chiffre toujours croissant de la foule des spectateurs ? Pendant que le simple peuple se donnait ainsi le plaisir de contempler des visages et des costumes français, tous les Mandarins de la ville, depuis le premier jusqu'au dernier, s'empressaient d'envoyer leurs cartes de salutation à M. le Ministre et à M. le Commandant, mettaient les gens de leurs tribunaux à notre service et nous installaient au large sur deux magnifiques jonques mandarines, tout ornées de sculptures, de dorures et de peintures, et ayant de vastes chambres à couchettes pour toute la suite du Ministre, même pour les domestiques et les matelots ; ce qui toutefois, il faut le dire tout de suite, ne nous empêcha pas d'y souffrir terriblement ; car le temps qui nous avait passablement favorisés, depuis notre départ de *Kiou-Kiang* jusqu'à notre arrivée à *Nan-tchang*, étant venu à changer, pendant la nuit, il s'éleva une tempête épouvantable, mêlée de vent, de pluie et de neige, tempête qui força d'aller amarrer nos barques et plusieurs autres à des trains de bois situés sur la rive opposée, et nous retint là, presque prisonniers, pendant deux jours entiers ; par conséquent, aucune barque de passage n'osait s'aventurer à prendre le large dans une tourmente pareille. C'est pendant cette tempête, que les Chrétiens donnèrent des preuves de courage et de générosité, dont ces Messieurs furent on ne peut plus touchés, et dont ils me chargèrent plusieurs fois de les remercier. Avertis la veille par notre pilote chrétien de *Ou-tching*, ils achetèrent quantité de provisions, la moitié d'un porc, quelques dizaines de livres de bœuf, des volailles, des œufs, des légumes, des oranges, etc., et, malgré la tourmente, ils trouvèrent, presque tous, le moyen d'arriver jusqu'à nos barques, pour offrir avec la plus grande franchise et leurs salutations et leurs offrandes à ceux qu'ils regardent à juste titre comme leurs protecteurs les plus dé-

voués. Ils ne se laissaient point de parler avec moi ni moi avec eux. Pourtant j'aurais eu encore bien plus de satisfaction, si j'avais pu m'échapper quelques instants et aller les visiter dans leurs boutiques, situées au faubourg opposé, à une demi-lieue et même à trois quarts de lieue de notre station ; mais je ne pouvais m'éloigner de M. le Ministre, à qui je devais continuellement servir d'interprète, pendant que son interprète véritable, M. Dillon, s'occupait de traiter les affaires de nos Chrétiens de toute la province avec les délégués du gouverneur : ces délégués n'étaient autres que ce *Tché-fou* et ce *Tché-Shien* au globule bleu-transparent, venus à notre rencontre sur la rivière, le soir de notre arrivée. On leur avait seulement adjoint un second *Tché-Shien* pour les aider. Ce dernier ne parlait pas beaucoup, semblait avoir moins d'autorité et n'être là que pour faire chorus avec ses collègues. Le *Tché-fou*, grand et bel homme, à la mine rebondie, était le type parfait de la suffisance et de la mauvaise foi : il parlait beaucoup, criait à tue-tête, faisait de grands gestes et débitait bien plus de sophismes que de véritables arguments. Le premier *Tché-Shien*, au contraire, de petite taille, à la mine agréable, au regard doux et tendre, à l'air tranquille et aux manières aimables, paraissait avoir plus de véritable capacité. Il n'en était ni moins fourbe ni moins opposé aux réclamations de M. le Ministre ; néanmoins il raisonnait plus juste et paraissait plus conciliant, lorsque ses deux acolytes n'étaient pas trop près de lui pour le frapper du coude, et l'avertir ainsi de ne pas être si coulant. Qui pourra jamais redire les mauvais quarts d'heure que ces trois individus, originaires du *Ho-nan*, comme leur gouverneur, leur maître, firent passer au pauvre interprète de la légation ? Ils ne voulaient pas même entendre ses raisons, et à peine avait-il commencé une phrase, qu'ils se mettaient à vociférer tous les trois ensemble pour étouffer sa voix. Accablé de fatigue, ayant la tête rompue et voyant qu'il ne

gagnait rien, il vint prier M. le Ministre de m'adoindre à lui, pour lui servir de témoin, lorsque ses adversaires lui feraient dire ce à quoi il n'avait jamais pensé. Ces gros Messieurs, pour se tirer d'affaire, ne reculaient devant aucun mensonge, de sorte qu'en pleine séance, nous étions obligés, pour les rappeler à l'ordre, de leur répéter quelque compliment peu flatteur, dont on ne se sert guère entre personnes de bon ton : *Grand homme, ce que vous avancez n'est pas conforme à la vérité*; ou bien encore plus carrément : *Grand homme, vous en avez menti*. Si, pour un moment, ils semblaient un peu déconcertés, ça ne les empêchait nullement, au bout de cinq minutes ou d'un quart d'heure, de retomber dans leur vieux péché d'habitude. Figurez-vous donc qu'après deux jours et même deux nuits de débats, les procès de nos pauvres Chrétiens semblaient n'être pas plus avancés qu'au premier quart d'heure des procédures. Ce n'est que le mercredi soir, grâce à la protection de notre bon Père saint Joseph et, un peu sans doute aussi, à une terrible apostrophe faite par M. le Ministre *coram omni populo*, au gros *Tchè-fou*, ci-dessus mentionné, que l'on parvint à s'entendre sur les points suivants :

1° D'après le traité passé entre la France et la Chine, tous les Missionnaires européens, aussi bien qu'indigènes, ont le droit d'habiter *Nan-tchang*, comme *Pékin*, *Nankin* et toutes les autres villes de l'Empire : par conséquent la persécution suscitée, il y a dix ans, contre M. Anot et les Chrétiens de la capitale du Kiang-Si, a été une véritable violation dudit traité, violation imputable non au peuple, comme on a toujours semblé vouloir le dire, mais aux Mandarins, qui, au lieu d'instruire leurs subordonnés, ont eux-mêmes excité la canaille contre des gens inoffensifs, et que, si jamais la moindre agression se renouvelait, elle ne serait encore imputée qu'aux grands Mandarins, dont l'autorité est telle, qu'ils

n'ont qu'à dire un mot pour faire trembler les méchants et se faire obéir de tous sans exception. Jugez si nous étions forts pour tenir ce langage. Avant l'arrivée de M. le Ministre à *Nan-tchang*, le gouverneur avait fait placarder sur les murs de la ville un édit qui portait en substance : « Le Représentant du grand royaume de France, à Pékin, va arriver ici dans quelques jours ; c'est un noble personnage, digne de tous les respects ; qu'on se garde bien de machiner quoi que ce soit contre lui ; mais qu'on le reçoive avec la plus grande urbanité possible. » Hé bien ! malgré les milliers et milliers de curieux accourus pour voir les Européens, malgré ce mélange de gens de toute condition, riches et pauvres, grands et petits, bons et mauvais, pendant trois jours entiers, nous n'entendîmes jamais une seule fois sortir de la bouche de qui que ce fût le mot de *Yang-Kou-tze* (diable d'Européen), dont on nous qualifie encore si souvent, même dans les ports ouverts aux étrangers, depuis dix ans. Ces Messieurs ont eu beau se montrer, et sortir à dessein sur les portes, pour se laisser contempler des pieds à la tête, jamais nous n'avons pu apercevoir dans la foule le moindre signe de malveillance ; la curiosité, l'ébahissement, la stupéfaction, un peu d'hilarité à la vue de vêtements, de chaussures, de coiffures, de barbes si bizarres, et puis rien autre chose. Les premiers bien satisfaits se retiraient, d'autres leur succédaient, et cédaient leur place à d'autres encore, et c'était toujours la répétition des mêmes sentiments : de grands yeux fixes, des bouches béantes, un sourire de satisfaction, parfois une petite réflexion goguenarde, le plus souvent, surtout à la première apparition, un arrêt de tout mouvement, un silence profond. Ainsi en fut-il à notre arrivée ; ainsi pendant notre séjour, ainsi encore à notre départ. Nous l'avons tous constaté, et je tiens à le constater une fois de plus encore, afin que personne n'ignore la différence immense qui existe entre les dispositions du simple peuple et celles de nos hypo-

crites Mandarins, qui voudraient toujours nous donner le change, en se lavant eux-mêmes, pour noircir la foule innocente qui ne pense qu'à s'enrichir, même avec des Européens.

2° On reconnaît notre droit d'acheter terrains et maisons, de bâtir résidences, chapelles, etc., aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des murs de Nan-tchang.

3° En compensation des terrains enlevés à M. Anot, et cédés malicieusement par le Mandarin à un *quidam* du pays (qui, par la grâce de Dieu est un Chrétien, tout disposé à nous les revendre, même pour rien, dès que nous voudrions en user), une somme de 1,000 Taëls que nous n'avions pas même demandée : au contraire, dans les débats, j'avais dit formellement aux Mandarins qu'en revenant ici, je ne leur demande rien, absolument rien, pas même une *sapèque* ; ce que je veux, ce que je prétends et ce que j'exige, ajoutai-je, c'est l'exercice des droits qui sont reconnus aux Missionnaires catholiques, par sa Majesté le Fils du Ciel. M. le Ministre de France ne réclame non plus rien autre chose pour nous, personnellement, sinon le droit de voyager, d'habiter, de prêcher, de posséder, de bâtir...

4° La disparition de Croix malicieusement posées sur les voies de *Kan-tchou*, afin de tourner les Chrétiens et leur foi en dérision, et d'arrêter ainsi le commerce de tous ceux qui adorent le seul vrai Dieu et son fils N.-S. J.-C., attaché sur la Croix pour le salut du monde.

5° Une indemnité de 5,000 T. pour des familles chrétiennes de *Nan-Kang-shien*, de *King-on-fou*, de *Chouy-tchen-fou*, de *Pen-sée-shun*, dont on avait pillé les moissons, démoli les maisons et la chapelle, et même fait mourir plusieurs membres, entre autres deux époux nouvellement convertis et qui furent ensevelis tout vivants. Les auteurs ou instigateurs de ce dernier crime sont maintenant saisis, empri-

sonnés et condamnés pour longtemps au supplice qu'ils méritent.

Toutes ces questions importantes une fois résolues, il n'y eut plus qu'à régler le cérémonial des rites qui devaient s'observer à l'entrevue de M. le Ministre de France et de M. le Commandant, d'une part, et du gouverneur de *Nan-tchang*, de l'autre. Après maintes difficultés, soulevées par le petit *Tche-shien*, avec lequel on avait enfin terminé tous les procès suscités contre les Chrétiens du Kiang-Si, et qui avait la prétention de vouloir empêcher M. le Commandant, comme étant un homme de guerre, d'assister à cette entrevue pacifique, il fut décidé :

1° Que M. le Commandant y assisterait, aussi bien que le Ministre et son interprète ;

2° Qu'elle aurait lieu à l'*intérieur des murs*, dans le tribunal préparé magnifiquement *ad hoc*, depuis trois jours, et non point dans une maison de l'extérieur, quelque riche et magnifique qu'elle fût ; et cela à dessein, et contre le désir bien visible du gouverneur, qui, après notre départ, aurait peut-être encore eu la supercherie d'affirmer que les murs de sa capitale étaient restés fermés *aux diables d'Occident*. Or ceux-ci ne s'étaient donné la peine de venir de si loin, et au prix de tant de privations et de souffrances, que pour forcer les portes de cette ville, et, en les faisant ouvrir devant eux, les laisser ensuite ouvertes devant l'Évêque et ses Missionnaires ;

3° Que le trajet se ferait à *cheval* : il aurait pu, il aurait peut-être même dû se faire en *palanquin*, ce qui, aux yeux des Chinois, aurait paru plus honorable ; mais ces Messieurs voulaient se montrer à tous et partout, et prouver ostensiblement que M. le Ministre de France et M. le Commandant de la frégate la *Vénus* étaient bien véritablement en personne, *en chair et en os*, entrés dans *Nan-tchang* chez le gouverneur, au su et vu de tout un peuple rempli

de vénération pour la dignité de leur personne et de leur rang ;

4° Que le gouverneur fournirait une escorte convenable : deux haies de soldats, une avant-garde, les parasols et étendards en usage pour les Mandarins du pays, etc., etc. ; que les chevaux seraient amenés au débarcadère des grands Mandarins, etc., etc. ;

5° Qu'il y aurait rafraîchissements et déjeuner servis par le gouverneur ;

6° Que, toutes les affaires litigieuses étant terminées, les deux partis réconciliés, et les deux royaumes parfaitement en paix, d'après la teneur du traité, on n'échangerait dans cette circonstance que des paroles de bienveillance, d'amitié et de fraternité, afin de donner bon exemple au peuple, et de ne pas *faire perdre la face aux grands hommes*, s'ils étaient obligés de perdre quelque peu de leur calme et de leur gravité, en réclamant quelque chose que la partie adverse ne voudrait pas concéder ;

7° Qu'enfin, on ne sortirait pas avant 9 heures du matin, afin que le gouverneur eût tout le temps voulu pour se préparer, et ne rien omettre absolument de ce qu'il désirait faire pour recevoir ses nobles hôtes et ses grands amis du pays de France.

Ainsi dit, ainsi fait. Le lendemain matin, jeudi, jour de l'octave de la bonne fête de l'Épiphanie, M. le Comte de Rochechouart, Ministre de France à Pékin, M. le Commandant Maudet et M. Dillon, leur interprète, furent solennellement reçus par le gouverneur de la capitale du Kiang-Si, à la vue d'une population innombrable, accourue de tous les points de la cité ; tous les rites mentionnés ci-dessus furent fidèlement observés, la police exacte, et l'ordre parfait ; le déjeuner, avec l'entrevue, ne dura guère plus de trois quarts d'heure, et comme de juste tout le monde, même ceux qui n'étaient pas très-habiles, y firent usage des

bâtonnets chinois. Il n'y eut qu'un seul incident, et ce fut au moment de la séparation. M. le Ministre de France s'était levé et commençait à s'éloigner ; mais, voyant que le gouverneur ne l'accompagnait pas jusqu'à la porte, il revint gravement s'asseoir, et, par le moyen de son interprète et de ses deux lettrés amenés de Pékin, il fit donner une leçon de politesse à notre pauvre Mandarin, qui voulait sans doute passer pour un personnage encore plus élevé que ceux qu'il recevait, mais qui, bon gré mal gré, fut obligé de s'exécuter ; car on lui avait déclaré que, sans lui, on ne ferait plus un pas, mais que l'on conduirait les chevaux jusqu'au pied de la table.

Vous dire, mon très-honoré Père, tout ce que je fis moi-même pendant ce temps-là, serait peut-être hors de propos : du moins, je puis vous certifier que c'est de tout cœur que je bénissais le bon Dieu, et N.-S., Sauveur des gentils, et Marie-Immaculée, et notre bon Père Saint-Joseph, et Saint-Vincent, et les saints Anges, et tous nos saints Patrons, à qui nous avons tant et tant de fois recommandé cette malheureuse ville de Nan-tchang. Quoiqu'elle nous eût ignominieusement chassés de son sein, nous ne l'en aimions que davantage, et nous n'attendions qu'une occasion de ce genre, pour nous dévouer de nouveau au salut de ses habitants. J'étais d'autant plus heureux, que je jouissais d'avance de tout le bonheur qu'allaient ressentir nos Confrères et nos Chrétiens de toute la Province, en apprenant cette nouvelle si inattendue, mais si consolante. Et quel cœur chrétien et français n'aurait pas été rempli de joie, en voyant ses compatriotes affirmer ainsi le droit contre la tyrannie, et, par le seul prestige de leur nom, assurer le triomphe de la vérité contre l'erreur, du Christianisme contre le paganisme ? Si je ne criais pas à haute voix : Vive Dieu ! vive la France ! j'avais du moins bien présent à l'esprit le *gesta Dei per Francos*.

Cependant, sur des ordres bien précis donnés dès le ma-

tin, tout notre petit bagage avait été ramassé et repassé des jonques marines dans nos trois petites embarcations ; le mécanicien et son ouvrier chauffeur tenaient la machine toute prête à fonctionner : aussi, dès que ces Messieurs furent de retour, sans même attendre les nombreux cadeaux en comestibles que le gouverneur leur destinait, et faisait porter pompeusement de son tribunal à la chaloupe, on se remit à descendre la rivière à toute vapeur : au lieu d'une journée, comme on l'avait supposé, on avait été obligé de rester trois jours entiers. Je repartais aussi moi-même, quoiqu'à regret, car je n'aurais pas mieux demandé que de rester au poste et de me mettre avec le secours de la grâce à réparer quelques-unes des ruines matérielles et spirituelles de cette pauvre Chrétienté de Nan-tchang. Mais la chose était impossible : je dus me soumettre. M. le Ministre désirait que je ne me séparasse point de lui, jusqu'à son retour à Kiou-Kiang, et il voulait que je fusse là avec lui pour rendre compte de vive voix à Monseigneur de tout ce qui s'était passé. De plus, n'ayant point de pied-à-terre appartenant à la Mission, ne pouvant faire sur-le-champ l'achat d'une maison, et ne pouvant non plus convenablement demeurer, même pour peu de temps, dans les boutiques trop petites de nos Chrétiens, je fus obligé de laisser un peu d'argent entre les mains des Catéchistes, qui, pour le moment, se contenteront de bâtir à notre usage et sans bruit une simple maison chinoise, dont Monseigneur leur a envoyé le plan. Du reste tout ceci s'accorde parfaitement avec la latitude que l'on veut bien laisser aux Mandarins, de prendre le temps des examens publics, qui vont avoir lieu au mois de mars pour les lettrés de toute la province, afin de publier un édit du Viceroi, édit très-favorable à notre sainte Religion, édit dont la copie est déjà entre les mains de M. le Ministre de France, et qui affirme clairement nos droits, avec menace de châtimens sévères contre ceux qui oseraient à l'avenir se livrer

à de nouvelles injustices à l'égard des Missionnaires ou de leurs établissements.

Nous savons fort bien que la présence des canons est seule capable d'obtenir de pareilles concessions, de la part de nos ennemis, et que, s'ils se croyaient à l'abri de tout danger, ils ne manqueraient pas de recommencer encore ce qu'ils ont fait par le passé.

Néanmoins, ils ne pourront pas oublier tout d'un coup que les Français savent aujourd'hui la route de Nan-tchang, et que s'ils ont bien trouvé moyen de la faire, à la plus grande baisse des eaux, ils pourraient bien encore s'aviser de revenir et avec de véritables vaisseaux, lorsque la chute des pluies et la fonte des neiges auront rendu au lac Po-yang toute sa largeur et sa profondeur. Et c'est bien en effet l'intention de M. le Commandant Maudet, de renvoyer d'ici à quelques mois une canonnière visiter *Nan-tchang*, et s'assurer si les Mandarins tiennent aux promesses qu'ils viennent de faire.

En redescendant la rivière, le courant était pour nous. Ces Messieurs connaissant mieux la route et étant délivrés de la crainte de voir la chaloupe échouer sur les bancs de sable, commandaient souvent de pousser les feux, et nous conduisaient à grande vitesse. Toutefois notre sécurité faillit nous coûter bien cher; car, au moment qu'on y pensait le moins, on se précipita si avant sur un banc, que la chaloupe faillit chavirer et nous précipiter tous dans la rivière. Il fallut décharger tout le bagage sur des barques chinoises; j'y descendis moi-même avec M. le Ministre et ses domestiques, et ce n'est qu'après un travail de deux heures, après avoir pataugé et grelotté dans l'eau et la boue du rivage, que l'on parvint à se remettre à flot. Cette petite aventure nous ayant empêchés d'arriver jusqu'à Ou-tching, où nous désirions souper et passer la nuit à la résidence, il

nous fallut encore nous résigner à prendre quelque expédient pour ne point geler de froid. Chacun avait goûté des douceurs de la chaloupe du petit canot, et même de la barque chinoise : on commençait à en avoir assez. On descendit donc à terre; on loua pour une piastre une baraque de pêcheur : on la balaya le moins mal possible; on installa des bancs et des planches tout autour; on alluma un bon feu au milieu, et M. le Ministre s'étant enveloppé dans sa couverture et étendu sur sa planche, chacun se mit en devoir de l'imiter, à l'exception cependant de M. le Commandant qui, à la lueur d'un tison, s'était en allé à la découverte, et, ayant rapporté une vieille claie avec une botte de paille, s'en contenta joyeusement, en disant qu'il était mieux partagé que les autres; et c'est ainsi qu'il passa la nuit au milieu de la chambre, étendu par terre à côté du foyer, ne dormant qu'à demi, et prenant encore la peine d'entretenir le feu pour la commodité des autres. Non, jamais, à tout jamais, je n'oublierai les exemples de patience, d'abnégation, de prévenance et d'amabilité que j'ai reçus de ces Messieurs, pendant notre voyage de *Nan-tchang*. Ils souffraient avec joie répétant toujours le proverbe, qui dit : *à la guerre, comme à la guerre*, et ce qui m'a surtout frappé, c'est que leur exquise politesse les rendait souvent oublieux de leurs propres commodités, pour ne s'occuper que des miennes ou de celles de leur plus proche voisin.

Le lendemain, grâce à Dieu, devait se terminer cette excursion mémorable. Si l'équipage des deux canonnières, restées l'une devant *Nan-Kang-fou* et l'autre devant *Hou-Keou-Shien*, soupirait après notre retour et commençait à concevoir quelque inquiétude sur notre sort, de notre côté, nous soupinions aussi passablement après le bord, que nous avions quitté depuis six jours entiers; aussi, bien avant l'aurore, tout le monde était rentré dans la chaloupe, et, lorsque le soleil vint nous réjouir de ses bienfaisants rayons,

nous avons déjà laissé bien loin derrière nous le village du pêcheur qui nous avait donné l'hospitalité. A deux heures de l'après-midi, on se donnait l'accolade à bord du *Scorpion*, et enfin, vers le crépuscule du soir, chacun avait repris sa place sur le *Coëtlogon*, à l'embouchure même du lac, à six lieues seulement de Kiou-Kiang. C'était le vendredi soir. J'avais toute raison de compter pouvoir, le lendemain, embrasser Monseigneur et M. Portes, à la résidence de Saint-Michel ; mais je n'avais pas encore assez sans doute rempli le sens du *patientia perfectum opus habet* ; car, le samedi, le *Scorpion* étant parti le premier, et le *Coëtlogon*, sur lequel je me trouvais avec M. le Commandant, s'étant échoué d'une manière terrible dans la passe très-étroite du lac au Yang-Tze-Kiang, on eut toute la peine du monde à le remettre à flot, ce jour-là, et on se contenta de revenir mouiller à peu de distance de la ville de Hou-Keou, qu'on avait quittée le matin ; de sorte que ce ne fut que le lendemain, jour de la fête du Saint-Nom de Jésus, que je pus recommencer à célébrer la sainte Messe et joindre ma voix à celle de la Communauté, pour répéter avec les accents de la plus vive reconnaissance : *Laudate pueri Dominum, laudate Nomen Domini ; sit Nomen Domini benedictum ex hoc nunc et usque in sæculum !*

Ce jour-là même, Monseigneur prescrivit une neuvaine de messes, que nous nous sommes empressés d'acquitter en reconnaissance des grâces que le bon Dieu venait d'accorder à notre Mission tout entière, en pacifiant nos Chrétientés persécutées et en nous rendant notre poste de Nan-tchang, qui est comme le centre de toute la Province, et où nécessairement devra peu à peu s'établir le Vicaire-apostolique.

Ce devoir sacré une fois rempli, il ne convenait pas non plus d'oublier les dignes Représentants de la France qui, en cette circonstance, nous avaient prêté leur concours indis-

pensable avec tant de bienveillance et de dévouement. Sa Grandeur écrivit à M. le Ministre et à M. le Commandant des lettres pleines de courtoisie, qui vous parviendront peut-être plus tard, mais qui, en tout cas, causeront le plus grand plaisir à ceux à qui elles étaient destinées.

Maintenant, mon très-honoré Père, je n'ajouterai plus qu'un mot pour terminer ce trop long griffonnage, que je vous écris à la hâte, avant d'aller reprendre mon office. Par la grâce de Dieu, nous voilà en quelque sorte en pleine possession du lac Po-yang, qui, à n'en pas douter, finira par s'ouvrir au commerce européen ; nous y avons des postes aux quatre points cardinaux : Kiou-Kiang au nord, Nantchang au midi, Ou-tching vers l'occident et Yao-tchou, département des porcelaines, à l'orient. Il est vrai que ces trois dernières stations sont en ruines, et qu'il faut y relever tout à la fois chapelles, résidences et autres établissements emportés par la révolution et la persécution ; mais nous espérons venir à bout de relever une grande partie de ces ruines avec les économies que nous a faites M^{cr} Baldus, et les petits revenus qui en proviennent par l'intermédiaire de M. Aymeri : de sorte que, dans un avenir plus ou moins éloigné, si votre Paternité n'y voit point d'inconvénient, il sera très-facile de fonder des établissements de Filles de la Charité sur ces quatre points différents. *Fiat ! Fiat !* pour la plus grande gloire de notre divin Maître et le salut de nos chers Kiang-Sinois. Chaque année, nous avons la consolation de fonder quelques nouvelles petites Chrétientés : nous avons des familles de catéchumènes, dans une foule de villages dispersés çà et là : c'est notre consolation actuelle et notre espoir pour l'avenir, sans parler de nos orphelinats qui s'augmentent de jour en jour en personnel et en bonne renommée.

Prosterné à vos pieds, je réclame de nouveau votre bénédiction sur moi et sur toutes nos œuvres, en particulier

sur les jeunes gens de notre Séminaire, et en me recommandant aux ferventes prières de tous les Confrères de la Maison-Mère, je reste en Jésus et en Marie-Immaculée,

Monsieur et très-bon Père,

Votre enfant tout dévoué.

H. ROUGER,
I. p. d. l. m.

Lettre de M. BRAY au Frère GÉNIN, à Paris.

Tcheng-ting-Tou, le 30 décembre 1869.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec vous.

Par le dernier courrier qui m'a trouvé en tournée chez nos néophytes et catéchumènes, j'ai reçu une lettre de la bonne sœur Virieux, dont l'adresse, si je ne me trompe, était de votre main ; mais il n'y avait pas de lettre de votre part, ce qui me fait craindre que vous ne soyez malade. Quoi qu'il en soit, me voilà de retour à la résidence, après une longue course de deux mois, et je m'empresse de vous écrire, d'abord pour vous souhaiter la bonne année. Oui, cher Frère, je vous la souhaite, la bonne année : une année, telle que vous la souhaitez, j'en suis sûr, une année pleine de mé-

rites, remplie de bonnes œuvres, d'actes de vertus, et fertile en aumônes pour les Missions que votre cœur désire soulager. Vous ne désirez pas autre chose, n'est-ce pas? mais vous désirez tout cela, j'en suis persuadé. Eh bien! je vous le souhaite de tout cœur, et je le demanderai pour vous souvent, et pour ainsi dire toujours, au saint Autel.

J'ai appris avec une grande joie la nomination de M^{re} Tagliabue à la place de M^{re} Anouilh. Ici, tout le monde a été dans la jubilation, quand nous avons connu cet heureux choix, et nous avons chanté une Messe d'actions de grâces, avec diacre et sous-diacre. J'ai eu l'honneur et le bonheur d'être l'officiant; le diacre et le sous-diacre étaient deux excellents Confrères, anciens élèves de M^{re} Tagliabue, en Mongolie : MM. *Heou* et *Thoung* Laurent; le préchantre était M. *Kouo*, ancien élève de notre futur Vicaire-apostolique. C'a été un beau jour pour moi; car je comptais sous peu serrer dans mes bras mon vieil ami et ancien supérieur; mais malheureusement il se fait trop attendre, et depuis plus de deux mois qu'il a dû recevoir son Bref de Rome, non-seulement il n'est pas encore arrivé, mais il ne donne même pas signe de vie. La mort de M^{re} Baldus serait-elle pour quelque chose dans ce malheureux retard? Je l'ignore, et désire ardemment qu'il arrive au plus tôt.

Dans mon dernier voyage, après avoir vu le Vice-roi de *Pao-ting-fou*, qui m'a très-bien reçu, j'ai pu terminer un gros procès, qui durait depuis plus de deux ans. Il nous a valu plusieurs centaines de conversions d'infidèles. J'ai là, sous les yeux, une liste de 113 familles, converties à l'occasion de ce procès.

Nous avons aussi 3 ou 400 catéchumènes dans un autre endroit, où, jusqu'ici, il y avait eu peu de conversions. Vous voyez que le bras de Dieu n'est pas raccourci, malgré la mort de Monseigneur. Ne semble-t-il pas que Dieu ait voulu nous prouver, une fois de plus, que les hommes ne sont que

des instruments pour l'accomplissement de ses desseins, et qu'aucun n'est nécessaire? C'est ce que me disait encore, l'avant-veille de sa mort, notre regrettable défunt, qui paraissait pourtant presque nécessaire à l'œuvre de Dieu dans ce Vicariat. J'ai aussi, pendant ce voyage, arrangé une affaire très-épineuse chez d'anciens Chrétiens, interdits pour désobéissance grave à l'Évêque. J'ai eu la consolation de me faire obéir et d'entendre leur confession. De plus, ailleurs, dans un poste important, j'ai établi des écoles de garçons et de filles, qui, je l'espère, feront beaucoup de bien à ces vieux Chrétiens, assez bons, mais peu instruits.

Dans une de vos précédentes lettres, vous me dites que les aumônes de 1869 avaient été abondantes; mais je n'ai pas encore reçu la note de la somme à laquelle elles se sont élevées; je le regrette, car voici précisément l'époque favorable pour déterminer les endroits où l'on veut bâtir des chapelles, les matériaux étant meilleur marché à la onzième et à la douzième lune. Je vous prierai donc, l'an prochain, si Dieu nous prête vie, et que la Providence vous serve bien, de faire en sorte que je connaisse, vers Noël, les sommes de ce genre dont je pourrai, ou nous pourrons disposer, en 1871.

Comme je n'écris pas à mon neveu, vous voudrez bien lui donner cette lettre à lire, par laquelle il aura de mes nouvelles; cela suffira pour le moment. Il va être Prêtre à la Trinité prochaine : permettez-moi de le recommander à vos prières, afin d'obtenir pour lui la plénitude de la grâce du Sacerdoce. Puisse-t-il, si c'est la volonté de Dieu, devenir un bon Missionnaire. Je lui souhaite le zèle dont il aura besoin, s'il va en Chine. Mais ce zèle ne sera vrai et solide, qu'autant qu'il l'animera d'un grand esprit de mortification et d'un grand fonds d'humilité. Qu'il sache qu'il aura beaucoup à souffrir, au moral surtout, et au physique aussi. On ne s'en fait pas une idée, *aux études*, je dis une véritable

idée, car on s'attend à des choses qu'on ne rencontre pas, et on en trouve qu'on n'avait pas prévues. Ce n'est pas qu'ici on n'ait de quoi manger, boire et se vêtir; non, ce n'est pas cela, mais autre chose. Il faut obéir, il faut mortifier son jugement; on croit en savoir long, et on se trompe, en ce qui concerne l'œuvre de Dieu, etc., etc. Bref, il faut souffrir de plus d'une manière ce qu'on ne voudrait pas endurer, quand même on serait un peu mortifié. Et puis, le bien n'est pas aussi facile qu'on se le figure. Outre qu'on ne peut rien sans la grâce, on est soi-même souvent un obstacle par défaut de mortification, d'humilité, d'obéissance.

Priez pour moi, s'il vous plaît, cher Frère; je vous assure que j'en ai grand besoin. Je suis loin d'être ce que je devrais être, et même ce que je voudrais être; car je dis souvent aux autres de changer, et je ne change pas; d'être fervent, et je ne le suis pas; régulier, et je n'observe pas ce que je prêche aux autres.

Priez donc pour moi, qui demeure en Notre-Seigneur,
Votre très-affectionné serviteur,

J. BRAY,
† *I. p. d. l. m.*

*Lettre de M^{sr} TAGLIABUE à M. ÉTIENNE, Supérieur général,
à Paris.*

Kiou-Kiang, 25 janvier 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait.

Avant de quitter le Kiang-Si, où j'ai passé quelques mois, je dois vous donner quelques détails sur cette Province, vraiment intéressante comme Mission.

Sur tous les points, il existe un mouvement religieux très-prononcé, surtout dans le Fou-Tcheou ; le zèle incomparable de M. Anot y a fondé des Chrétientés nombreuses ; là où il ne se trouvait au commencement qu'une seule famille, on compte 30 Chrétientés qui forment un ensemble de 2,000 chrétiens. L'œuvre se continue et même promet de plus belles espérances : ce n'est pas de l'enthousiasme ; c'est une propagation calme et continue.

En d'autres endroits, la moisson blanchit, mais il faudrait quelqu'un pour moissonner à temps et ne pas laisser les épis, agités par le vent de la tentation, perdre leurs grains. Dans un district près de Kiou-Kiang, on eût pu recueillir et serrer dans le grenier une belle récolte ; les Franciscains, nos voisins, ont profité du même mouvement dans le pays limitrophe, et ils ont maintenant 500 chrétiens et 2,000 catéchumènes ; mais ils ont pu envoyer des Missionnaires, et il a été impossible de le faire au Kiang-Si ; voilà la différence.

De grâce, très-honoré Père, permettez que je vous dise,

comme ce pauvre Macédonien à Saint-Paul, dont on célèbre la conversion aujourd'hui : *Transiens in Macedoniam, adjuva nos*; envoyez, je vous prie, envoyez quelqu'un pour aider ces pauvres délaissés.

Il me paraît certain que, s'il est possible d'avoir deux ou trois ouvriers, cette Mission peut doubler en une dizaine d'années.

Les Confrères sont tous bien disposés et se multiplient. M. Rouger voudrait à la fois administrer le Séminaire et faire mission; mais les forces ne peuvent suivre la bonne volonté: il faut se résigner et attendre.

M. Sassi ne peut tout faire, et, s'il était possible, il devrait se charger de deux endroits, tandis qu'il ne suffit pas pour un seul.

M. Portes, retenu à la Procure, se consume en désirs; attaché par nécessité à son office, il regarde toujours vers l'Europe, s'il n'arrive pas quelque Confrère pour le remplacer et aller où son zèle le porte.

M. Anot a le fardeau de trois Missionnaires; il ne compte heureusement ni son âge, ni les fatigues; il ne vit que pour les Chrétiens, et, n'était cette soif des âmes, il conjurerait Notre-Seigneur de l'appeler vite à lui, pour jouir enfin de celui qu'il cherche partout.

La Sainte-Enfance n'est pas moins intéressante que la Mission: elle produit en ce pays un bien, que je n'ai vu nulle part ailleurs, dans la même proportion.

Les orphelines sont comme ennoblies par la Sainte-Enfance; leur entrée dans les familles est recherchée; on les demande pour apprendre la doctrine, pour semer l'Évangile, et des villages entiers entendent par elles la bonne-nouvelle: aussi c'est le premier objet des soins de M. Anot, qui se trouve à tout et partout; son repas est près de la Sainte-Enfance; ses récréations sont des catéchismes, des instructions; il est plus que Missionnaire; il est père; il sème, il

sème encore, il sème en toutes les saisons, afin que cette semence se propage partout : aussi l'a-t-on nommé directeur-général de la Sainte-Enfance.

Chacun travaille avec la même ardeur, dans son emploi, et ne peut se multiplier davantage.

Les Prêtres indigènes, Confrères ou séculiers, sont bien disposés ; je les ai vus à leur retraite annuelle, et j'avoue que j'ai admiré leur simplicité, leur aisance, leur bonne volonté ; nous vivions en famille, et Notre-Seigneur était notre âme. Chacun s'est séparé joyeux, heureux et désireux de travailler davantage encore. Cet élan général, à une première entrevue, puisque je n'avais pas encore paru au milieu d'eux, m'a gagné le cœur.

Le Séminaire est, comme partout, l'œuvre la plus difficile et où se rencontrent d'innombrables difficultés qui ne peuvent être connues que de ceux qui les dirigent. Le caractère chinois est tout différent du caractère européen ; il faut se changer, pour pénétrer dans ces petits êtres intéressants, mais défiants, et très-fort païens, sans s'en douter ; il faut peu à peu, sans secousse, déraciner ces germes naturels et les remplacer par des racines de foi et de charité. Que cette tâche est ardue ! Qu'elle est longue, et qu'on échoue vite et facilement ! Tant que l'on n'obtient pas la confiance, tout travail est inutile, et comme ces enfants sont, par nature, inconstants, desséchés par le froid paganisme qui les environne et qui leur gâte le cœur, il faut souvent recommencer une œuvre qu'on croyait presque achevée.

Le Séminaire compte trois jeunes gens dans les Ordres sacrés, et une vingtaine d'enfants qui exigent encore une longue culture, avant de porter des fruits, si le bon Dieu donne l'accroissement.

Le bon Dieu vient de ménager des circonstances qui, je l'espère, seront heureuses. Depuis longtemps, M^{sr} Baldus s'était épuisé à traiter des affaires, sans pouvoir obtenir aucun

succès : voici qu'au moment où personne ne s'y attendait, M. de Rochechouart, Chargé d'Affaires de France, à Pékin, et qui se dévoue à la cause des Missions avec la foi de ses ancêtres et la valeur d'un gentilhomme français, se met à terminer toutes les difficultés, dans toutes les Missions. Il quitte Pékin, se rend lui-même dans chaque province, se fait mettre au courant, et force les Mandarins à entendre un langage qu'ils ne connaissent pas, et à rendre quelques lambeaux d'une justice qu'ils mettent chaque jour en pièces.

M. le Comte mérite vraiment la reconnaissance de l'Église et les éloges de la France, dont il porte le drapeau, en Chine, à une hauteur où on ne l'a pas encore vu.

Ce serait justice, très-honoré Père, de faire son éloge, là, où vous pensez que lui et sa famille en recevraient quelque gloire : il me semble que Saint-Vincent vous en serait reconnaissant.

Je vous demande la même faveur pour le Commandant Maudet, Chef de la station navale des mers de Chine, et qui prête son concours à cette œuvre avec générosité, ce qui n'étonne pas dans un Français, et dans un marin ; il montre un empressement et un dévouement rare et hors de tout éloge. Je dois vous raconter un fait, qui vous prouvera que je n'exagère pas.

Il y a huit ans, M. Anot fut chassé de la capitale du Kiang-Si, qui s'appelle Nan-tchang ; il obtint justice à Pékin par le moyen de l'ambassade ; on lui donna même pour le reconduire et l'installer de nouveau un grand Mandarin ; mais tout fut inutile, et, pour qui comprend la Chine, il n'y a là rien que d'ordinaire.

Plusieurs fois M^{sr} Baldus, aidé des Consuls, pleins de bienveillance, demanda qu'on permit aux Missionnaires de rentrer dans Nan-tchang ; il reçut de bonnes paroles, des promesses sans effet.

A l'arrivée de M. de Rochechouart, je résolus de tenter

encore une fois cette entreprise, qui peut avoir de très-grands résultats pour la Mission, en la replaçant sur le piédestal d'où on l'a traitreusement renversée. J'en fis la proposition, sans grand espoir, tant à M. le Comte qu'aux Mandarins. Tout paraissait devoir se terminer encore par de belles paroles, quand M. le Comte arrive à Chan-kiang avec le Commandant Maudet, car, aux yeux du Chinois, la vue, la simple vue des canons a plus d'effet que tous les arguments possibles.

Le Mandarin refusait tout, mais promettait tout. Il ne s'agit plus de promesses, dit M. le Comte, huit ans suffisent pour m'en démontrer la valeur; demain faites partir un envoyé, avec un Missionnaire, pour la capitale; si vous refusez, voici le Commandant de la station navale; il me prête son appui; je pars pour Nan-tchang.

Le Mandarin proteste, affirme, promet, mais n'exécute rien. La route par eau jusqu'à Nan-tchang était impraticable aux navires de guerre, dans la saison où les eaux ont considérablement baissé; le Chinois comptait sur ce secours de la nature; mais il ne calculait pas qu'il avait affaire avec des hommes de cœur.

On demande au Mandarin les moyens de se rendre à la capitale; il les refuse, tant il est fort et assuré de la victoire.

Le lendemain, les deux navires de guerre lèvent l'ancre et se dirigent vers la capitale, tant que l'eau leur permet de s'avancer; là, ils jettent l'ancre, puis, ce que le Mandarin ne soupçonnait pas, ils arment un canot à vapeur, canot découvert et exposé à toutes les intempéries. On s'entasse, on met de côté tous les embarras, les souffrances; on oublie tous les dangers d'un pays inconnu, d'une population ennemie; on part; le Commandant n'hésite pas, il ne se sépare pas du Ministre. Le Missionnaire, M. Rouger, un interprète, M. Dillon, les accompagnent; vous diriez ces expéditions chevaleresques du moyen âge, avec cette différence qu'ici

tout est réfléchi, tout est calculé : le danger lui-même a été mesuré ; mais on a dit dans son cœur : Dieu et la France ! On est parti.

Je ne raconterai pas comment on passa les trois nuits de voyage à découvert, et comme on dit, à la belle étoile, par un temps qui était très-froid ; je ne dirai pas non plus comment on échoua par l'ignorance du pilote. Enfin, on arrive sous les murs de cette fameuse capitale ; elle avait résisté à toutes les attaques des rebelles, qui, pendant des années, ont ravagé tout le pays et essayé de l'incendier. Elle se promettait surtout de ne jamais laisser fouler son sol sacré par un pied étranger. Cependant, ce petit canot tout petit, mais portant des cœurs généreux, s'avance, s'avance toujours ; les jonques chinoises sont pavoisées, des soldats bordent les rives, des masses de peuple se groupent et regardent ; personne ne fait un signe hostile, personne ne dit une parole, ne pousse un cri inconvenant ; c'est bien le cas de dire : *Si forte virum quem conspexere, silent, etc.*

Les envoyés du premier Mandarin apportent des cartes de visite ; les barbares avaient vaincu ; le Chinois civilisé encore une fois baisse la tête ; mais si le Mandarin fait un signe, tout ce triomphe se changerait en deuil. Ne craignez pas ; il n'ose, il est effrayé de l'audace française. Quoi ! disaient quelques curieux, une poignée d'hommes s'aventure ainsi, et ne craint pas !

Ici commencent les négociations. On dispute le terrain pied à pied, non par des arguments, mais par l'astuce, la fourberie ; surtout on voudrait que le Comte ne souille pas la ville de sa présence, et qu'il reçoive en dehors des portes la visite de l'honorable Fou-tai ; le Comte, en gentilhomme français, se contente de dire : Jamais. On concède donc, on convient que le Comte entrera, mais seul ; que le Commandant Maudet n'entrera pas : lui, un Chef militaire ! pénétrer dans la ville ! Ici, tous deux à la fois répètent un *jamais*

accentué, de manière non pas à empêcher le Chinois de discuter, mais à lui faire comprendre qu'il est vaincu et qu'il doit tout accorder.

Enfin, on ne dispute pas aux Missionnaires le droit d'acheter, de vendre, d'habiter dans la ville; on reconnaît que le traité français donne ce droit.

Voilà une reconnaissance solennelle de la justice. Il ne faut pas cependant s'y tromper: si l'on ne voit de temps à autre, sous les murs de Nan-tchang, quelque canonnière française se promener et se reposer, il est bien certain, à moins que par hasard les Mandarins ne veuillent me donner un démenti, ce que je ne pense pas, il est certain qu'on ne laisserait pas encore le Missionnaire habiter la ville. Il faut une justice visible; puis on s'accoutumera au droit, et il n'y aura plus de difficulté.

Cet acte, dû tout entier au dévouement du Comte de Rochouart et au Commandant Maudet, qui se propose bien d'aider la bonne volonté des Mandarins, en envoyant de temps à autre quelque navire sous les murs de Nan-tchang, mérite toute la reconnaissance des Missionnaires.

Nous prions N.-S. de consolider votre santé, précieuse à tous vos Enfants, et de vous conserver encore longtemps pour notre bonheur.

Veillez agréer, Monsieur et très-Honoré Père, les profonds respects et la sincère affection de votre enfant dévoué,

† F. TAGLIABUE,
I. p. d. l. m.

Lettre du même au Frère GÉNIN, à Paris.

Tching-ting-fou, 24 avril 1870.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Votre lettre du 18 octobre dernier m'a été remise, le 18 mars 1870 : j'étais en voyage pour me rendre au poste que le bon Dieu vient de m'assigner, après avoir fait déjà trois stations différentes en Chine. J'aurais voulu vous répondre tout de suite; mais cela ne m'a pas été possible.

C'est bien dommage, me direz-vous, que vous arriviez si tard ! Eh ! mon cher Frère, n'aviez-vous pas en main les lettres que vous écrivit M. Bray, l'année précédente ? vous pouviez en profiter pour continuer votre œuvre et secourir notre pauvre Mission.

Çà et là, on y aperçoit déjà des chapelles élevées par des bienfaiteurs; en chacune on trouve trois tentes : une, la plus belle, bien qu'elle ressemble plus souvent à Bethléem qu'à la demeure d'un prince, c'est celle de Notre-Seigneur; l'autre, celle du Missionnaire; la troisième réunit tous ces débris arrachés au démon par le zèle incomparable de M^{re} Anouilh. Tout cela n'est pas grand aux yeux des hommes, mais que c'est brillant aux yeux de Dieu ! Les Anges y descendent plus souvent que dans les palais dorés. Travaillez, mon cher Frère, à multiplier des demeures pour celui qui sera notre demeure dans l'éternité; quand ces généreux bienfaiteurs quitteront ce monde, ils auront peut-être quelque joie de

dire à Notre-Seigneur Maître : « Vous étiez sans asile et je vous ai recueilli; vous m'avez promis que ce que je ferais au moindre des vôtres, vous l'auriez comme fait à vous-même; venez et voyez combien de pauvres sont réunis sous ce petit toit, combien de misérables cherchent là le secours, la paix, la joie, votre consolation. »

J'avoue que cette pensée d'élever des chapelles me touche beaucoup; c'est la foi vivante au milieu d'un pays païen; c'est une confession continuelle de la vérité de Dieu; c'est Pierre s'écriant : *Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu!*

Ne serait-ce que pour faire honte au démon et l'empêcher de dire qu'il est maître de ce pays, multiplions cette œuvre et vivons de la foi; qu'elle pénètre la moelle de nos os, qu'elle entre par tous nos sens, que nous ne respirions que Jésus-Christ, le bien-aimé de Dieu, Dieu lui-même, égal à son Père.

Vous devez éprouver des difficultés dans votre œuvre; si vous n'en éprouvez pas, il faut vous étonner et craindre; mais si l'on vous arrête, si l'on vous contredit, bénissez Dieu, dans votre cœur, et travaillez avec plus d'ardeur encore, à moins que ceux qui ont autorité sur nous ne vous commandent de cesser : alors, au premier mot, au premier signe, brûlez ce que vous avez adoré. Le bon Dieu préfère l'obéissance à tout; le signe des Croisés était : *Dieu le veut!* c'est le seul signe du Chrétien, et l'obéissance est le premier des sacrifices.

Oui, dites-vous, mais vous venez trop tard. N'ayant pu venir plus tôt, je ne regrette rien; j'avais à fermer la tombe de M^{sr} Baldus, Vicaire-apostolique du Kiang-si; j'avais à travailler pour cette Mission désolée; j'avais à consoler ces pauvres Confrères que je n'ai vus qu'un instant, et qui déjà m'aimaient, comme on ne s'aime qu'en vue du Ciel; j'ai cru que c'était la volonté de Dieu; les conséquences dépendent de sa volonté; qu'il soit béni!

Me voici enfin ; je vais tâcher de faire ce que je pourrai, mais quelle tâche ! Vingt mille Chrétiens, et la plupart nouveaux, c'est-à-dire à instruire, à tirer du paganisme, à arracher par pièces et par morceaux de la gueule du loup ; car vous comprenez qu'il vient et revient à la charge, et de là, la nécessité d'une petite bergerie, c'est-à-dire d'une petite chapelle pour chaque centre ; de là, l'urgent besoin de gens qui instruisent, qui catéchisent, qui habitent avec ces hommes nouveaux. Il n'est pas facile de se faire une idée de ce travail et de la nécessité du Missionnaire et d'autres personnes ; et comment suffire à tant de dépenses ? On ne peut demander à ces gens la nourriture qu'ils n'ont pas, et bien que saint Paul dise que le Missionnaire *est digne de sa nourriture*, il faut convenir que, dans ces pays-ci, c'est une question difficile, où souvent le Prêtre perd sa santé. Il faut travailler beaucoup, toujours, il faut sans cesse prêcher, catéchiser, confesser, réconcilier ; on n'oublie souvent qu'une chose, la nourriture du corps ; du reste celle qu'on trouve n'est pas si attrayante, qu'il soit difficile de l'oublier.

Eh bien ! on aime ces postes et on s'y plaît ; mais les Missionnaires reviennent à moitié malades, après trois mois, à moins qu'ils ne soient d'une santé très-robuste, ce qui est rare.

M^r Anouilh a brillé comme une étoile admirable, et il a éclairé de son zèle brûlant des multitudes immenses ; d'une santé forte, il a résisté à ces fatigues incroyables, mais à la fin il est tombé, renversé par la violence du travail ; il a été enseveli sous ses lauriers, ou plutôt il a été étouffé sous sa victoire : le corps n'a pas pu suffire à l'activité et au feu de l'âme. Je ne compte pas peu sur son secours ; car je n'ai ni ses forces ni ses vertus.

Poursuivons encore et exposons nos misères.

Voilà déjà deux sources de dépenses auxquelles ne peuvent suffire nos subsides ordinaires ; nous avons de plus

une église en construction : elle sera élégante et bien gentille. Heureusement que notre très-honoré Père, m'a-t-on dit, veut bien se charger de la faire achever; autrement il faudrait y renoncer; elle se terminera cette année.

Mais une fois l'édifice élevé, qui l'ornera, si vous ne venez à notre secours? Qui se chargera d'y mettre quelques tableaux, non pas des peintures de maître, mais des copies quelconques? Qui ornera les autels? Laisserons-nous à cette église la nudité d'un temple protestant?

Cependant nous n'avons ni tapis, ni chandelier, ni tableaux, enfin rien, et tout cela doit être d'une dimension très-grande. Or, comme notre bourse est très-petite, il faudra y suppléer par quelque moyen.

J'espère que la Sainte-Vierge ne manquera pas de nous prêter sa bourse et son secours.

Elle nous a déjà rendu le Frère Marty, que j'ai amené de Pékin, dans un tel état, que j'avais peur de lui acheter un cercueil en route: il se traîne, chaque jour, jusqu'à ses chantiers, s'aidant d'un bâton; il s'assied là et peut donner ses ordres.

Marie achèvera ce qu'elle a commencé; d'ailleurs c'est son église; elle sait bien que personne ici ne pourrait faire ce travail.

Vous croyez que c'est là le terme de nos besoins!

En voici un autre qui n'est pas moins pressant : nos Séminaristes ont un local où ils ne peuvent rester : l'hiver, ils sont exposés au froid glacial du nord et ne peuvent étudier; l'été, ils sont brûlés par la chaleur, dévorés par ces petites bêtes qu'on appelle punaises, sans compter les autres visiteurs non moins intéressants; ils tombent malades, ils meurent. Voilà dix ans que M^{re} Anouilh y travaillait, et il reste trois élèves à peine à moitié de la carrière. Comptez les dépenses!!

Mais pour changer de logement, il faut bâtir, et pour

bâtir, il faut autre chose que des briques; cependant c'est urgent; mais où trouver 15,000 francs environ qu'il nous faudrait? Je n'en sais rien.

En attendant une solution que la Sainte-Vierge, à qui je remets tous mes placets, donnera, quand elle voudra, on continuera à faire comme on pourra, à perdre les élèves pour cause de maladie et à les ensevelir.

J'ai remarqué sur votre lettre une chose qui m'a frappé, et qui peut-être est passée inaperçue pour vous. Vous avez remis vos fonds, l'an dernier, le jour de Sainte-Thérèse. Eh bien! qu'y a-t-il là d'extraordinaire? Pour vous rien; pour moi, il y a que c'est une Sainte que j'honore d'une manière tout à fait singulière, et que je suis heureux de voir qu'elle pense à moi.

Pour terminer, il faut que je vous raconte comment par fois le bon Dieu mêle, comme malgré eux, les hommes aux grandeurs de la terre.

Je passais par Pékin pour voir les Confrères et continuer ma route. M. de Rochechouart, Chargé d'Affaires de France, à la légation, me demanda si je voudrais voir le Prince appelé Kong-Tsin-Ouan: « Cette visite, me dit-il, ne pourra que vous aider dans les affaires. » Je vis donc ce Prince entouré de tous les Ministres de l'Empire; on causa pendant une heure. Ce Prince est bien portant, a l'air aimable; mais quand il commande, il prend un regard foudroyant; c'est un maître écrasant son esclave.

L'entrevue a été des plus agréables et des plus polies, en même temps que chacun se trouvait en famille.

De Pékin, je passai dans la ville de Pao-tin-fou que l'on appellerait chez nous *capitale de la province*, où réside le Vice-roi. Muni d'une lettre d'introduction, je fus reçu par ce haut personnage, selon toutes les règles de l'urbanité chinoise; puis je rendis visite à tous les chefs de tribunaux, qui se montrèrent la plupart plus qu'aimables. M. d'Addosio,

notre Confrère, avait déjà paru dans toutes ces cours, et il m'accompagnait, de sorte que je voyageais en pays ami; le souvenir de M^{sr} Anouilh revenait toujours se mêler naturellement à nos conversations: on l'estime partout.

Vous voyez que j'entre par des portes dorées; mais derrière ces songes brillants se présentent des barrières de fer, d'airain et des champs couverts d'épines; il faut s'y attendre: on n'est pas disciple de Notre-Seigneur, pour se couronner de roses.

Je m'aperçois que je deviens long; je vous dis donc adieu. Je ne manquerai pas d'écrire aux personnes que recommande leur charité; mais accordez-moi un mois ou deux de grâce. Croyez-moi, en attendant et pour toujours, mon cher Frère,

Tout vôtre en Notre-Seigneur et en sa Sainte-Mère,

† F. TAGLIABUE,

Vicaire-apostolique du Tché-ly occidental.

Lettre du même au même.

Tcheng-Ting-Fou, 25 avril 1870.

MON CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez aux besoins de cette Mission, qui sont plus grands que dans les autres;

car il n'y a aucune Mission qui n'ait quelque revenu particulier, ce qui est un bien ; mais celle-ci, jeune encore, et obligée de beaucoup dépenser, n'a rien et ne peut se reposer que sur la charité.

Les Supérieurs, certes je le vois bien, se montrent généreux envers elle ; mais plus leur générosité est extraordinaire, moins on doit s'adresser à eux pour une foule de détails de famille, que de loin on ne voit pas et auxquels cependant il faut pourvoir.

Jouez des tours au diable, tant que vous pourrez, et vivez toujours comme par le passé de l'Esprit de Saint-Vincent.

Vous nous envoyez de jolis petits oiseaux : ils nagent au fond de l'eau ; ils amuseront les poissons. Comme nous avons beaucoup de besoins pressants, s'ils ne ressuscitent pas d'eux-mêmes, ne les ressuscitez pas : nous leur ferons une élogie et ils dormiront en paix.

Il ne faut pas refuser les chapelles de 500 francs, parce qu'on tâche d'ajouter 500 autres francs, et l'on bâtit la chapelle.

Évidemment les Néophytes prieront pour leurs bienfaiteurs : c'est trop juste ; leurs noms reposeront dans le cœur de la Sainte-Vierge et le nom des bienfaiteurs sera gravé dans les chapelles qu'ils auront bâties.

Vous annoncez que M. Bray pourrait bien aller au Kiang-Si ; c'est une triste nouvelle pour moi, et si j'avais su être réduit, dès mon arrivée, il est probable que j'aurais prié notre très-honoré Père de me laisser où j'étais. Enfin, que le bon Dieu y pourvoie !

Si, dès le début, on me laisse tout sur les bras, je crois que je ne serai pas longtemps à suivre M^{er} Anouilh ; car je n'ai pas sa santé : ce sera plutôt réglé.

En attendant, travaillons autant que possible.

Nous aurons besoin de bien des choses pour notre nouvelle église ; on n'y peut pas mettre de statues à cause des païens,

et l'on a fait les endroits des autels très-larges, ce qui exigera des tableaux très-grands, deux ou trois, au lieu d'un ; ce qui sera, je le crois, le parti que nous prendrons.

Mais où trouver de quoi avoir ces tableaux sur toile ? Oh ! il ne faut pas songer à des peintures de maître ; il s'agit de copies ordinaires : c'est tout ce qu'il faut pour des Chinois. J'enverrai, le mois suivant, à la Sœur N., une note avec les dimensions ; vous pourrez vous entendre avec elle ou la laisser seule à cette œuvre, si vous le jugez à propos.

Il nous faudrait aussi :

Deux grandes lampes ou une grande et deux petites, un tapis...

Des chandeliers d'un 1^m,50 environ, genre gothique, pour le grand autel. Pas de croix.

Deux autres garnitures plus petites avec croix.

Un ostensor de 1^m,50.

Un ornement complet en drap d'or, avec chape et tuniques pour diacre et sous-diacre.

Je vous dis cela, afin que dans l'occasion, près des saintes femmes de l'Œuvre-apostolique, vous dirigiez leurs intentions : elles désirent parfois savoir ce qui nous manque.

Tout à vous en Notre-Seigneur et en sa Sainte-Mère,

† F. TAGLIABUE.

l. p. d. l. m.

Lettre de M. THIERRY à M. BORÉ, à Paris.

Pékin, le 30 mars 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous à jamais.

Votre bien-aimée et très-désirée lettre du 21 décembre dernier m'a rendu un peu de courage; car vraiment, ne voyant venir de nouvelles ni de Paris, ni de Rome, je commençais à me croire abandonné. On est si heureux, dans ces pays lointains, de recevoir des lettres de France, et surtout de ses Supérieurs majeurs! Je vous remercie très-sincèrement, mon très-cher Confrère, et vous prie de vouloir bien agréer l'expression de ma vive reconnaissance. Une lettre de M^{sr} Delaplace, datée de Rome, le 7 janvier dernier, et arrivée ici, une douzaine de jours après la vôtre, est venue mettre le comble à mon bonheur. Nos Confrères du Pétang ayant pris connaissance de ces deux lettres, ont été aussi pleins de joie et se sont écriés : Vive Jésus! Nous voyons maintenant qu'on pense à nous. Nous n'avions reçu en effet aucune lettre de Paris ni d'ailleurs; il était temps que des nouvelles arrivassent; car les esprits commençaient à s'assombrir.

Nous avons reçu des nouvelles de M. David, en date du 15 janvier. Il nous annonçait son retour à Pékin, au printemps. Le climat des pays qu'il explore maintenant est tout à fait contraire à sa santé; au mois de septembre, l'année dernière, il a fait deux maladies qui l'ont arrêté à peu près

un mois ; il venait encore d'être gravement malade, quand il nous écrivait, la dernière fois ; en sorte que, sous peine de laisser ses os dans ces régions, il se voit obligé de renoncer à ses excursions scientifiques dans ces pays si malsains. Il a expédié dernièrement trois caisses au Muséum, et il a une grande et intéressante relation à faire. Mais il a besoin de repos pour rédiger ses notes, et il nous dit qu'il ne pourrait faire ce travail, que lorsqu'il serait de retour à Pékin. Je crois qu'il a trouvé bien des choses, car, dans une de ses lettres, il nous a dit qu'il était dans un *Pérou*, pour l'Histoire naturelle. Ce n'est pas peu dire, pour lui, qui est si difficile à contenter en cette matière. Vous le verriez arriver à Paris, vers la fin de l'été, que je n'en serais pas étonné ; car je sais qu'il en a depuis longtemps la permission de notre très-honoré Père. Et puis, il nous disait autrefois que, lorsqu'il aurait fini ses excursions dans les provinces du Sud-Ouest de la Chine, il serait bien content de faire un voyage en France, pour voir les savants avec qui il est en relation. Cependant, je ne puis rien dire de certain à ce sujet.

M^{sr} Tagliabue est passé à Pékin, en allant prendre possession de son Vicariat du Tche-ly occidental. Il a emmené avec lui notre Frère Marty, pour tâcher d'achever la belle église, commencée par feu M^{sr} Anouilh. Notre bon Frère n'était guère en état de se mettre en route, paralysé comme il est ; mais il a à cœur de mettre la dernière main à ce travail entrepris par lui ; et puis, d'un autre côté, nos Confrères de Tching-ting-fou et aussi Monseigneur poussaient tant qu'ils pouvaient pour le faire aller chez eux : moi, non-seulement je ne lui ai pas donné d'ordre, mais j'aurais bien désiré qu'on le laissât se reposer. Toutefois, je crains bien qu'il ne puisse jamais revenir à Pékin ; mais je n'ai pas osé m'opposer à son départ.

Notre Confrère, M. Grosset, que nous croyions très-malade, va un peu mieux ; il n'est pas encore très-fort, mais s'il conti-

nue à se remettre, nous pensons que, dans deux mois, il pourra faire quelque chose au Séminaire. M. Delemasure vient d'être atteint de la fièvre typhoïde, mais comme on l'a mis tout de suite en traitement, le mal a cédé; il est en convalescence et célèbre tous les jours la sainte Messe. Tout le reste de la Maison va son petit train. Chacun est bien à son affaire, et pousse vigoureusement sa tâche. Je fais, de mon côté, tout ce que je peux pour que rien ne languisse et ne souffre de l'absence de notre Vicaire-apostolique.

Je vous prie, mon très-honoré Confrère, de présenter à M. notre très-honoré Père les très-humbles respects de ses Enfants de la Mission de Pékin, et de saluer aussi tous ces MM. nos Confrères de la Maison-Mère. Je recommande aussi à vos prières notre Mission, et en particulier celui qui aime toujours à se dire, en l'amour de Notre-Seigneur, de Marie-Immaculée et de Saint-Vincent,

Votre très-humble serviteur et très-indigne Confrère,

THIERRY,
I. p. d. l. m.

ABYSSINIE

Lettre de M. PICARD au Frère GÉNIN, à Paris.

Kéren, le 25 avril 1860.

MON BIEN CHER FRÈRE,

La Grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Dieu, dans son infinie miséricorde, se plaît à nous manifester, tous les jours, qu'il veut faire son œuvre, sans nous et par nous, le tout pour sa plus grande gloire et pour le salut des âmes. Sans doute les supplications et les vœux des âmes pieuses que vous intéressez à notre cause, sont plus puissants que tout ce que l'enfer peut inventer. Pour leur consolation et pour stimuler leur zèle et leur ferveur, je veux vous rapporter aujourd'hui les marques visibles de la protection du Seigneur sur ceux qui travaillent dans cette Vigne du Père de Famille. La Croix, il est vrai, sera notre partage; mais n'est-elle pas le partage de notre divin Sauveur et de ceux qui marchent à sa suite? Les faits suivants vous le feront toucher du doigt, et vous direz encore une fois avec le Prophète : *Digitus Dei est hic!*

La Mission d'Abyssinie, ses progrès, tout en elle porte un cachet divin. Si je voulais vous raconter tout ce que l'hérésie copte invente, débite sur notre compte, tous les efforts qu'on fait chaque jour, pour grossir ces bruits,

les accrédi-ter, vous verriez jusqu'où peuvent aller l'erreur et le mensonge; mais ce serait vous dire des choses que vous connaissez déjà. Venons au fait. Un nouvel Évêque arrive en Abyssinie; il est l'ami des Musulmans, des Arméniens, des Grecs schismatiques, des Protestants. Pour les Catholiques, il apprend qu'ils sont nombreux, qu'ils ont des églises, qu'ils instruisent, qu'ils confessent; le Copte frémit de rage; il ne veut pas agir par lui-même; il a promis au Caire de nous laisser tranquilles. Que faire? Il se rend chez le prince Kassa; celui-ci entre pleinement dans les vues de l'Évêque irrité. Il ne veut pas que ses sujets deviennent *Frangi* ou protestants. Il veut être seul maître chez lui, comme l'empereur Alexandre, en Russie. Aussitôt, il donne une lettre écrite à l'encre rouge, y met son cachet impérial. L'*Aboun* y met aussi le sien. Que renferme cette fameuse lettre à double cachet? Le voici: Au nom du *prince Kassa* et de l'Évêque *Athanasios*, on doit enchaîner tous les Catholiques abyssins, s'emparer de leurs biens, détruire les églises, mais respecter les Européens et leurs maisons particulières.

L'Enfer triomphe, une rage infernale est dans le cœur des employés et des fidèles serviteurs de l'*Aboun*; déjà l'on chante victoire. Mais quoi? mon Frère, le sang des martyrs, les fatigues et les travaux de nos vénérables Évêques défunts, tant de prières qu'on fait, chaque jour, pour l'Abyssinie, tout cela périra en un jour, tout disparaîtra! Confiance et courage, mon cher Frère, le Dieu des Catholiques voit tout ce qui se passe, il entend nos prières, il sait tous nos efforts, il connaît que notre seul désir est de le faire connaître, aimer, servir et de peupler le Ciel; notre cause est entre ses mains; il saura bien la faire triompher; il saura tirer le bien du mal: à lui donc seul, amour, honneur et reconnaissance.

Le Vice-Consul de France et la Mission ne sont pas encore avertis du danger, lorsque, contre toute attente, arrive

à Massaouah une lettre de l'Empereur des Français adressée au prince Kassa. Aussitôt, on en fait la traduction en langue du pays. Cette lettre porte que si le prince Abyssin veut faire amitié avec la France, il doit donner la liberté des cultes, respecter les Catholiques, traiter avec le Consul de France, comme étant le représentant de l'Empereur, et laisser la liberté aux Français négociants, qui pourraient se rendre en Éthiopie. Le prince Kassa reçoit cette lettre avec honneur et plaisir; son orgueil en est flatté; dès-lors, il se croit invincible et défie tous ses ennemis. Des courriers sont aussitôt expédiés pour dire de suspendre l'exécution de ses ordres contre les Catholiques, de les laisser tranquilles et de respecter leurs propriétés; mais déjà les émissaires du fougueux Athanasios s'étaient rendus dans l'Agamée, où se trouvent quelques Catholiques. Ils veulent ravager leurs maisons, les enchaîner; une difficulté surgit! Dans l'Agamée, se trouve le fameux couvent Goundé. Le Supérieur de ce couvent dit que tout le bien de nos Catholiques lui appartient, et que si l'on y touche, il excommuniera les gens de l'Évêque. On en appelle à Kassa, qui doit juger la cause en dernier ressort. Des ordres semblables étaient partis pour le Akala-Gouzai. Mais M. Duflos faisait face à l'orage, en allant trouver le prince Areia, oncle de Kassa. Le prince Kassa lui-même devait se rendre tout près des Bogos; pour cela, j'ai envoyé le Séminaire à Massaouah, et j'ai attendu de pied ferme le lion abyssin.

Pendant que la tempête grondait de toutes parts, le Consul de France est appelé chez Kassa, et, encore un peu malade, M. Münzinger prend la résolution d'aller voir le Prince et d'arranger le tout pour le mieux. A la nouvelle de l'arrivée du représentant du grand Empereur, le Chef du Tigré donne des ordres pour que rien ne manque sur la route : vaches, moutons, pain, hydromel, tout est prodigué en abondance au représentant de la grande nation. Après

deux jours de repos, commencent les conférences ; le Prince se montre très-aimable, et, pour avoir l'amitié de la France, il promet de nous laisser la liberté, mais à condition que ses sujets ne disent pas : « Je suis Français, parce que je suis catholique ; je suis Anglais, parce que je suis protestant. Je veux être maître chez moi. » Le Consul lui a expliqué tout cela, ajoutant que les Catholiques étaient ses plus fidèles et plus dévoués sujets. Sur cela, on a écrit une réponse à la lettre de l'Empereur. Le Consul a été fort bien reçu, fort bien traité. Le Prince lui a livré ceux qui avaient attenté à ses jours, pour les faire juger selon son bon plaisir. De plus, il lui a fait présent d'un bon cheval, d'un bouclier chamarré d'or et d'argent et de deux lances. Après dix jours de fêtes, passés chez le Prince Kassa, le Vice-Consul est rentré à Massaouah. Nous espérons beaucoup de cette bonne entente du Gouvernement français avec le Prince éthiopien. A présent, tout est en paix, et vous voyez, mon cher Frère, que tout ce qui se passe chez nous est l'œuvre de Dieu. Nous pouvons dire, comme Saint-Vincent : « Nous n'y avons pas pensé, et Dieu a fait son œuvre : qu'il en soit à jamais béni ! » Ne l'oublions pas, faisons toujours bien ses œuvres, il veillera sur nous, et tout ira bien.

Il paraît que le nouvel Aboun se montre, comme ses prédécesseurs, tel qu'il est. Non-content d'avoir soulevé le Prince contre nous, il pense aussi à ramasser un peu d'argent. Il y a à peu près deux mois, l'Aboun a demandé au Prince Kassa 6,000 thalers pour payer les prétendues dettes contractées pour l'achat de ses habits pontificaux. Un Européen avait vendu un fusil au prince Kassa ; celui-ci, en achetant l'arme, lui a répondu : « Je vous prie d'attendre un mois ; je vais lever le tribut, puis je vous paierai : pour le moment, je n'ai plus d'argent ; je viens de donner 6,000 thalers à l'Aboun. » Le peuple voit l'argent qu'on lui extorque par force devenir la proie de celui qui devrait être son père

et son pasteur, et qui, en vérité, n'est qu'un loup qui le dévore. Ce pauvre peuple crie et murmure en silence. Plaise à la divine Bonté que la lumière se fasse !

Depuis l'arrivée du nouvel Évêque copte, de nouveaux fléaux ont fondu sur l'Abyssinie. Autrefois, c'étaient les sauterelles, la peste, la famine, le choléra, la petite vérole, les guerres civiles ; aujourd'hui, c'est le feu qui exerce ses ravages et sur les hommes et sur les forêts. En un seul jour, 13,770 hommes sont devenus la proie des flammes, sans autre cause que la bénédiction funeste du nouvel Évêque. Quelques jours plus tard, cent marchands éprouvaient le même sort. Les montagnes, où se trouvaient de gras paturages et du bois de chauffage, sont devenues la proie du fléau destructeur. Des rats, en quantité prodigieuse, ravagent les maisons et les champs. Tout le monde dit que ce sont là les présents du nouvel Aboun. Tous les Abyssins me disent qu'ils voudraient bien se faire catholiques ; mais il faut que le Roi les laisse tranquilles. C'est un roi qui nous manque. Prions le bon Dieu et la Sainte Vierge de nous donner un bon roi, et la cause de la Religion triomphera.

Pour le reste, tout est en paix dans l'Abyssinie ; Gobezé est dans le Godjam, où il a vaincu les rebelles. Nous ignorons quand il viendra attaquer le chef du Tigré. Le Roi Ménelec retient M^{re} Massaia chez lui ; il ne veut pas le laisser partir. Ce Prince, pour faire plaisir à Kassa, a bien reçu les employés de l'Aboun copte. Le prince Kassa est occupé à lever de forts impôts sur ses sujets et à se tenir prêt à combattre, quand l'occasion s'en présentera.

Dans le pays des Bogos, nous faisons le plus de bien possible. Nous avons béni des mariages, baptisé quelques enfants, dont plusieurs sont allés en paradis prier pour nos bienfaiteurs. C'est une excellente idée que vous avez de nous envoyer de la toile pour couvrir leur nudité. Nous allons faire

le Mois de Marie : nous prions beaucoup que Dieu bénisse tous ceux qui travaillent avec vous pour le bien et la prospérité de cette pauvre Mission.

En vous remerciant, mon cher Frère, pour tout ce que vous nous envoyez, je vous prie de saluer tous ceux qui, comme sainte Thérèse, sainte Madeleine de Pazzi, travaillent à la conversion de ce pays, je veux dire nos Confrères, Frères et nos bonnes Sœurs.

Je suis, en Jésus-Christ et en Marie,

Votre tout dévoué Confrère.

PICART,

I. p. d. l. m.

AMÉRIQUE DU NORD

ÉTATS-UNIS

Lettre de la Sœur EVERETTE à la Sœur N..., à Paris.

Jefferson (Texas), 1^{er} juin 1870.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais:

Je vous ai déjà fait part de notre arrivée au Texas; mais je veux aujourd'hui remplir ma promesse, en vous donnant quelques détails sur le voyage.

Jefferson est situé à 2,600 milles de la Maison-centrale d'Emmetsburg, et à 800 milles de la Nouvelle-Orléans: quand la saison le permet, on peut s'y rendre, de cette dernière ville, entièrement par eau, en remontant le Mississipi, Red-River (la Rivière-Rouge), lac Caddo et le grand Bayou, tributaire de Red-River, sur lequel Jefferson est situé. Nous nous embarquâmes donc à la Nouvelle-Orléans, le 11 octo-

bre 1869, sur le beau vapeur *Eva* n° 9 ; mais l'eau étant très-basse, il nous fut impossible d'aller plus loin que Shevresport, à 70 milles d'ici ; et encore ce ne fut qu'après six longs jours, et avec des peines incroyables, que nous pûmes arriver jusque-là ; car, à cette époque de l'année, la navigation de Red-River est non-seulement difficile, mais dangereuse ; la rivière est si étroite en quelques endroits, que les côtés du navire touchaient les bords, et il y avait si peu d'eau, qu'on aurait presque pu la traverser à pied : souvent on fut obligé d'envoyer des hommes à terre avec des câbles attachés au vapeur, qu'ils passaient autour des arbres, et ainsi, en tirant de toutes leurs forces, ils venaient à bout de franchir les passages les plus difficiles. Une fois la grande roue heurta contre un amas de vieux troncs d'arbres, ce qui causa des avaries sérieuses et quelques heures d'arrêt. On nous fit remarquer plusieurs crocodiles couchés au soleil : ce sont de grandes et vilaines bêtes, tellement ressemblant par la forme et la couleur aux vieilles bûches qui se trouvent sur le rivage, que des promeneurs imprudents courent un danger réel en s'approchant trop près d'eux, surtout pendant les fortes chaleurs, où ils se rencontrent fréquemment ; cependant ils sont assez peureux, et se jettent à l'eau, au moindre bruit.

A Shevresport, nous prîmes le chemin de fer pendant une quarantaine de milles ; mais après cela le reste du trajet se fit dans une diligence, à la mode du vieux temps.

Il était dix heures et demie du soir, lorsque nous arrivâmes à Jefferson, bien fatiguées, mais aussi bien reconnaissantes envers Notre-Seigneur de la protection qu'il nous avait accordée durant le voyage. Le Curé, M. Giraud, que nous avions averti de notre arrivée par un télégramme, nous accueillit parfaitement et nous conduisit à l'hôtel, la maison qu'il nous destinait n'étant pas encore prête à nous recevoir. L'appartement n'avait pas trop de luxe ; les lits

surtout n'étaient pas engageants ; toutefois, nous étions trop heureuses de pouvoir prendre un peu de repos, pour être difficiles, et nous ne tardâmes pas à dormir profondément.

Le lendemain était un dimanche : nous nous rendîmes à la petite église, modeste édifice en bois, où M. Giraud célébra les saints Mystères. Qu'il était doux de se trouver de nouveau dans la maison de Dieu ! Autour de nous, tout était étranger ; cependant, la vue du Prêtre et de l'autel nous remplissait de consolations, et nous faisait sentir vivement le bonheur d'appartenir à l'Église universelle.

Le Texas, comme vous le savez, appartenait autrefois au Mexique ; une grande partie de ce vaste État est à peine civilisée ; les Indiens sont nombreux sur les frontières du Nord et de l'Ouest, où ils commettent beaucoup de dégâts. La masse de la population est une collection curieuse d'aventuriers de tous les autres États : je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui ne soit représenté. Jefferson étant à l'Est, non loin de la frontière de la Louisiane, ses habitants sont assez civilisés. C'est un centre de commerce pour la vente du coton, qui en produit en grande abondance dans les riches plaines de l'intérieur. On l'apporte ici dans d'immenses charrettes, trainées par des bœufs. Les négociants l'achètent et l'expédient à la Nouvelle-Orléans. J'aurais de la peine à vous donner une idée de l'ignorance et de la rusticité des cultivateurs de cet État ; ils ne comprennent rien que la culture du coton, ne s'inquiètent que du prix qu'il rapportera, n'ont aucune idée de religion, et savent à peine s'il y a un Dieu ; pourtant, par une raison que je ne saurais expliquer, ils ont une haine profonde pour les Catholiques, qu'ils ne connaissent même pas, puisque dans l'intérieur il n'y a aucune église, et qu'on n'y voit jamais un Prêtre. Dans les villes et les parties peuplées du Texas, c'est différent : les églises ne manquent pas. Hélas ! il n'y en a que trop, car elles sont presque toutes aux hérétiques. Ici, dans cette ville insigni-

fiance, qui ne compte que 10,000 âmes, il y en a douze : trois Baptistes, deux Épiscopaliennes, deux Presbytériennes, deux Luthériennes, deux Méthodistes et une Synagogue. Chaque église a son école, sous la direction de quelques membres zélés de la paroisse, qui choisissent un maître et lui donnent un règlement. Malheur à celui qui s'en écarte ! il est immédiatement renvoyé, et, ceci arrivant plusieurs fois dans l'année, il en résulte que les élèves font fort peu de progrès. Toutes ces sectes sont ennemies les unes des autres et en désaccord sur tous les points, sauf un seul, la haine de la religion catholique : ils s'entendent parfaitement pour en dire du mal, et c'est à qui en dira le plus. La plupart des Ministres ont averti leurs paroissiens que leurs noms seront effacés des registres de l'Église, s'ils osent envoyer leurs enfants à l'école des « Religieuses ». Ces menaces nous empêchent, pour le moment, d'avoir beaucoup d'élèves ; mais à mesure que les Protestants reconnaîtront la supériorité de notre système d'éducation, les préjugés tomberont, et il n'y a pas de doute, qu'avec le temps, ils nous confieront leurs enfants. Sur les trente élèves que nous avons à présent, un tiers seulement est Catholique ; les autres appartiennent à diverses sectes ; l'une est juive. Les Catholiques, étant fort peu nombreux, ont beaucoup souffert de leurs rapports avec les Protestants, et ont presque perdu la foi. Notre digne Curé fait tout ce qu'il peut pour les ramener à la pratique de la religion, et nous espérons que nos classes seront un moyen efficace de contribuer à en faire de fervents Chrétiens. Nous avons déjà eu la consolation d'assister au baptême de six adultes, et nous préparons plusieurs jeunes filles pour la première Communion, qu'elles feront probablement, le jour de l'Assomption. Parmi nos enfants, il y en a une qui fit sa première Communion, il y a deux ans, à Liverpool, où elle avait été instruite par notre chère Sœur Voisin, autrefois Directrice de notre Séminaire, à Emmetsburg.

Quand M. Giraud arriva à Jefferson, il y a trois ans, il n'y trouva que neuf Catholiques; aujourd'hui il y en a plus de cent, et il est certain que leur nombre s'augmentera considérablement, dès que le chemin de fer projeté sera en opération; car les ouvriers qui travaillent sur les routes étant presque tous Catholiques, ils ne manquent jamais de s'établir, là où ils trouvent une église et une école. C'est pour cette raison que le Curé de Jefferson s'est donné tant de peine pour construire une petite Église et pour faire venir les Sœurs. Pendant quelques semaines, nous étions vraiment des bêtes curieuses, dans ce pays où l'habit religieux était entièrement inconnu; nous ne pouvions sortir, sans être suivies d'une troupe d'hommes et de gamins, qui ne se gênaient pas pour se moquer de nous; mais cela a bien vite cessé. Maintenant, personne ne fait attention ni aux « Religieuses », ni à leur pauvre petite maison, qu'ils s'obstinent à appeler « le Couvent ».

Croiriez-vous que nous avons fait un commencement d'hôpital? Nous avons converti une de nos petites chambres en salle, et nous avons eu la consolation d'y recevoir plusieurs des membres souffrants de Notre-Seigneur. Mais cette œuvre de charité est devenue l'objet de la malveillance des médecins de la ville, qui s'occupent dans ce moment d'organiser un hôpital à ses dépens, tant ils craignent la réussite de notre entreprise. Vous comprenez que nous ne sommes nullement découragées pour cela: nous savons que l'œuvre de Dieu ne se fait jamais sans opposition, et nous comptons sur la protection de notre bienheureux Père, pour triompher des obstacles suscités par l'ennemi de tout bien, qui voudrait paralyser nos efforts pour le salut des âmes.

J'aurais pu vous parler des premiers jours passés dans notre nouvelle demeure, où nous ne trouvions guère que des murs; pas de matelas, pas d'oreillers, pas de draps, pas de meubles d'aucun genre, et comme il fallait tout faire venir

de la Nouvelle-Orléans, nous avons pratiqué la pauvreté, pendant six semaines, comme des anachorètes du désert. Chacunes'enveloppait, le soir, dans une couverture de laine, et portait sa chaise, dans la journée, d'une chambre à une autre. Tous ces petits inconvénients eurent l'avantage de nous faire passer de bien bonnes récréations, et il n'y eut pas une de mes bonnes Compagnes, qui ne sût profiter de ces privations passagères pour acquérir des mérites pour le Ciel. Aussi Dieu nous en récompensa par des bénédictions visibles, entre lesquelles je dois nommer en premier lieu l'excellente santé dont nous jouissons, ce qui est vraiment remarquable, dans un pays où tous les nouveaux arrivés sont sujets à des attaques de fièvres bilieuses et intermittentes, à des pneumonies et à d'autres maladies semblables.

Je vous remercie, ma chère Sœur, d'avoir présenté ma lettre aux Dames de l'OEuvre-apostolique. J'espère que le tableau que je leur ai fait du dénûment de notre Chapelle les aura portées à se souvenir de nous, dans leur dernière distribution.

Ne pourriez-vous pas nous obtenir quelques livres? Nous serions si heureuses d'avoir les Annales des Missions; mais nous sommes si pauvres!

Adieu, chère Sœur, priez pour notre Mission, et croyez-moi bien sincèrement, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée-Mère,

Votre très-affectueuse

Sœur Rose-Geneviève EVERETTE,

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

AMÉRIQUE DU SUD

CHILI

Lettre de M. BÉNECH, MISSIONNAIRE, à M. BORÉ à Paris.

Santiago du Chili, 16 mai 1870.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

D'après le désir que vous me manifestiez dans votre dernière lettre, je vous sou mets les quelques observations qui peuvent compléter les données que vous possédez sur l'état de notre Province. Vous voudrez bien accepter quelques redites, qui me paraissent indispensables pour satisfaire vos désirs. Ce sera plutôt une revue rétrospective qui fournira la matière de mes appréciations. Toute Mission à l'étranger a ses débuts, ses développements, son apogée; une fois parvenu à ce dernier point, il ne reste plus que le calme de l'ordinaire; l'intérêt du nouveau disparaît; on marche dans la voie commune; les ouvriers et les œuvres, sans s'arrêter, restent dans une voie de progrès régulier; et rien ne sort du commun, si ce n'est quelques incidents par

lesquels la Providence veut peut-être marquer une époque. Voilà dix-sept ans que la Mission du Chili s'est fondée. Ses débuts furent marqués au cachet de l'épreuve. Sans oser dire qu'ils ont été plus pénibles ou même aussi pénibles que ceux de quelques autres Missions, il est permis d'affirmer qu'ils ont suffi pour exercer la patience et la bonne volonté des premiers fondateurs. Ils n'ont rien eu sans doute de cet éclat douloureux, qui caractérise la fondation de quelques Missions; mais je puis vous assurer que cette lutte de détails, qui fatigue davantage, n'a pas cessé dans tout le cours de cette période de dix-sept années. Ainsi, pour vous en donner un exemple, si vous me demandez des nouvelles de la maison habitée par les Missionnaires, je devrai vous répondre que, depuis quinze jours seulement, ils en sont en possession. Nous y sommes entrés le jour de la Translation des Reliques de Saint-Vincent, après en avoir fait la bénédiction solennelle.

En entendant cela, vous allez me demander : Mais comment? n'y avait-il pas un traité, des conditions clairement exprimées, des sympathies bien articulées, des amis, des protecteurs des deux Familles?... Eh! oui, Monsieur, il y avait tout cela, et cependant, pendant tant d'années, nous avons eu des maisons à loyer plus ou moins éloignées de notre église. Alors vous êtes obligé de supposer une absence de dextérité et d'entrain dans ceux qui conduisent la barque! J'accepte la supposition, sans trop violenter l'amour-propre, et cependant la solution du problème n'est pas encore si claire que l'on ne puisse demander : Pourquoi une si longue attente?

Ceux qui, vivant dans le pays, sont en perpétuel contact avec les personnes et les choses, et en présence des oppositions et des obstacles, peuvent seuls s'en rendre raison, et se résigner à porter le poids des appréciations diverses de tous ceux qui ont droit ou mission de suivre et de juger la marche des œuvres.

Répondons encore à quelques autres demandes qui peuvent être adressées. Pourquoi dans notre province ne trouve-t-on pas établies plusieurs autres œuvres de notre Congrégation, par exemple celle des grands ou petits Séminaires? Savez-vous, Monsieur, quelle est la situation de la capitale du Chili, au point de vue de l'instruction? Les Pères des Sacrés-Cœurs y ont un collège très-florissant et un autre à Valparaiso. Les Pères Jésuites rivalisent avec les Pères Picpuciens, dans un magnifique établissement ouvert à la jeunesse.

Le diocèse est en possession d'un grand et d'un petit Séminaire, qui ne le cède en rien aux deux collèges sus-nommés. Ajoutez à cela d'autres pensions ecclésiastiques de premier et de deuxième ordre, puis encore l'Institut national ouvert à la jeunesse de la République : avec tout cela, vous n'aurez qu'une idée insuffisante de l'état de l'enseignement. Mais vous pourrez facilement en conclure que l'intervention des Prêtres de la Mission y est aussi inutile, qu'elle le serait, près des collèges de Juilly ou de Poissy.

Croyez-le bien, Monsieur et cher Confrère, les nécessités de notre petite République, qui compte à peine deux millions d'habitants, sont bien moindres que celles de toutes les autres Républiques de l'Amérique du Sud, sans exception. Le Clergé est insuffisant. C'est vrai, mais son attitude et son activité se ressentent beaucoup du contact des Congrégations européennes, qui sont à ses côtés. Il ne faut pas trop employer de temps à établir des parallèles. Les susceptibilités se soulèvent vite, et l'on s'expose à devenir inutile pour le bien. Quelques demi-compliments, et plus encore le bon exemple, font meilleur effet. Dans les hautes régions, où les rapports sont indispensables, il faut apporter la même discrétion, sous peine d'arrêter pour un temps le progrès des œuvres. Nous avons eu notre mission spéciale au milieu de cette société, qui est fière de posséder beaucoup de ce que la

France possède ; elle est arrivée presque sans transition à l'apogée du progrès. Chemins de fer et bateaux à vapeur, proportions gardées, vont au pair avec la France. Les corps religieux du pays font place lentement aux nouvelles Congrégations qui surgissent. Il me reste une intime conviction, examen fait de la constitution morale et physique de la population, que les deux Familles de Saint-Vincent sont les deux corps qui s'harmonisent le mieux avec les tendances et les goûts de la génération qui s'élève. Ici, un pieux auteur ajouterait par mode de passe-temps : Il faut donc que nous soyons des saints ! Je me contente de vous signaler la convenance de la chose, afin que vos conseils et vos prières entrent pour quelque chose dans la réalisation de nos désirs. Mais quand pourrons-nous espérer de voir un mouvement se prononcer vers nous, comme vers les Filles de la Charité ? Je ne crois pas que cela arrive sitôt. Toutefois, laissez-moi la confiance de bien augurer de l'avenir des deux Familles dans nos parages.

Il y a en ce moment trois œuvres qui dominent l'attention des Missionnaires et absorbent à peu près toutes leurs forces : la direction des Filles de la Charité, établies dans la capitale et dans les provinces, y compris les classes, ou œuvres de charité dont elles s'occupent ; les quelques Missions qui se font dans le courant de l'année ; et enfin les confessions et catéchismes qui abondent dans notre église de Saint-Vincent, à Santiago. Comme c'est là ce qui se pratique dans les Missions et Maisons de la Compagnie, même les plus modestes, et que d'ailleurs on vous en a parlé, il est inutile d'y revenir. La nouvelle maison nous permet maintenant d'admettre les deux *aspirants*, un tout jeune homme intéressant, confié à la sollicitude de M. Maillard, et l'autre, un Prêtre, qui a exercé quelque temps le saint Ministère, dans la capitale. Nous verrons ce qu'il sortira de ce petit *Spes gregis*.

Un jour peut-être nous pourrons vous les envoyer se perfectionner à la Maison-Mère. C'est ce que fait en ce moment la Visitatrice, Sœur Marthe Bricquet, qui s'embarque pour France avec deux jeunes plantes recueillies par Saint-Vincent sur le sol chilien. Le sacrifice de cette séparation est grand pour tout le monde : vous connaissez assez les qualités qui distinguent cette bonne Sœur, l'ayant particulièrement connue à Constantinople. Dans la classe élevée de la capitale, elle jouit de l'estime et d'une affection générale. Quant à ses compagnes, elles n'ont qu'une crainte : c'est que sa santé se débilitant par suite d'un si long voyage, elle ne puisse promptement revenir au milieu d'elles. Je regrette, pour mon compte, un éloignement, qui sans augmenter mes vives sympathies pour une famille que je dirige avec elle, depuis de longues années, ne laisse pas que d'établir un vide dans le gouvernement des personnes et des œuvres qui nous sont confiées. Qu'elle revienne donc bientôt, accompagnée de quinze Sœurs, pour remplacer les mortes et bonnes vieilles, et de trois Missionnaires propres à parfaire et à développer les œuvres déjà commencées ! Les Confrères, placés dans les diocèses de *Concepcion* et de la *Séréna*, vous en seront reconnaissants, et les œuvres commencées par eux semblent l'exiger. J'arrive maintenant, comme par nécessité, à une autre question.

Ces jours derniers, un Monsieur, le docteur Carlos Basadre, vint me prier de m'intéresser à une œuvre, dont il poursuit depuis longtemps la réalisation. Il est de Tacna, ville du Pérou. Il voudrait établir des Filles de la Charité, dans cette ville, qui est près de la mer et comme la porte de la République de Bolivie. Je lui fis observer que ma juridiction étant circonscrite au Chili, il devait s'adresser à la Visitatrice des Sœurs de Lima. Ayant insisté, en disant qu'il l'avait déjà fait inutilement, je ne pus que l'exhorter à prendre patience, jusqu'au moment où la Providence enverrait des Sœurs en

Bolivie. L'Évêque de La Paz vint l'an dernier, à Santiago, en se rendant au Concile, et ayant voulu visiter tous nos établissements, il en demeura tellement enchanté, qu'il se promit de prendre toutes les mesures auprès du Supérieur-général, pour en obtenir des Sœurs et des Missionnaires pour sa ville épiscopale, La Paz.

Je ne sais ce qu'il en est de son projet; mais je dis que s'il se réalisait, il serait extrêmement utile qu'il y eût des Sœurs à Tacna, qui est le pied-à-terre indispensable pour se rendre à La Paz, située à huit journées de chemin. Ne croyez pas que le projet de l'Évêque de Bolivie soit chose d'hier. Pendant trois ans, j'ai dû soutenir la correspondance d'un honorable ecclésiastique de La Paz, qui me demandait ce que l'Évêque demande aujourd'hui. Content de ma gloire, j'ai passé à d'autres la belle perspective de cette nouvelle fondation, et je ne vous en eusse dit mot, sans cette dernière supplique. Encore est-ce pour la raison d'une indication importante, à mon avis, que je me suis déterminé à franchir les limites du vaste desert d'Atacama.

Vous ferez, Monsieur, de cette indication, ce qui paraîtra convenable à votre sagesse. Peut-être avez-vous déjà reçu d'autres renseignements? Il me semble avoir entendu dire que Aréquipa, dans le Pérou, va être préféré à toute autre ville. Je laisse du moins à mon pétitionnaire l'assurance d'avoir parlé de son projet.

Monsieur et cher Confrère, si le Concile avait réglementé ou modifié le régime intérieur des Congrégations, et que le très-honoré Père jugeât à propos de communiquer ce qui concerne notre double Famille, je vous prie instamment qu'on ne mette pas de retard à nous envoyer ces documents. Je m'y prends à temps, parce que je vois quelques difficultés qui ne pourraient être facilement ni avantageusement résolues dans nos parages, si je n'étais préalablement pourvu de tous les renseignements relatifs aux modifications. Moi et

mes Confrères, nous serions très-heureux, si la Providence nous amenait un Visiteur-général dans tous les établissements de l'Amérique du Sud ! Que de choses à voir et de données utiles à recueillir, depuis Guatemala jusqu'au Chili, et depuis les Provinces-argentines jusqu'à l'Amérique du Nord ! L'état de toutes ces populations, croyez-le bien, mérite d'être connu parfaitement, pour que le bien désiré puisse s'obtenir plus sûrement et plus rapidement. La poésie est accessoire, dans ce qui touche à leurs intérêts spirituels ; mais l'empire que la Foi exerce sur elles est un élément de progrès que la poésie pourrait exploiter avantageusement.

Voilà ma tâche accomplie pour aujourd'hui ; vous voyez, Monsieur, que je vous ai obéi au-delà de mes habitudes et de votre indulgence peut-être.

Recevez donc avec bienveillance ce petit témoignage de mon obéissance, et croyez que je suis heureux de me dire,

Votre humble serviteur et frère en Saint-Vincent.

F. BÉNECH,

I. p. d. l. m.

AMÉRIQUE DU SUD

BRÉSIL

*Lettre de ma Sœur FAUBERT, à M. DAUDE, missionnaire,
à Gentilly.*

Rio-de-Janeiro, 27 mars 1870.

MONSIEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Je désirais vous écrire le mois dernier pour vous annoncer la mort de Sœur Moine (1), de Dampierre (diocèse de Troyes);

(1) La jeune Sœur Moine, dont il est question ici, était née à Paris, et se retira du monde, vers l'âge de 25 ans, par un puissant attrait pour les œuvres de charité; elle quitta généreusement sa famille, et dès qu'elle eut fait les Saints-Vœux, elle demanda à partir pour l'étranger. « C'était, disait-elle, pour offrir un sacrifice agréable à Dieu; car j'aime beaucoup la France, ma patrie. » La lettre qu'elle écrivait, deux mois avant sa mort, est bien l'expression de sa vertu, avide de sacrifices, et de son amour toujours croissant pour sa Vocation. Nous la reproduisons à la suite de celle-ci, comme témoignage de sa vive piété et de son entier abandon à la volonté de Dieu, qui la rappelait à lui, à la fleur de l'âge, et en société de sa compagne, Sœur Chaniac, moissonnée comme elle, à 26 ans, par le terrible fléau de la fièvre jaune; de sorte que l'on peut leur appliquer les paroles de l'Église, tou-

mais, n'ayant point trouvé le temps de le faire, je suppose que vous l'aurez appris par d'autres. Cependant, connaissant l'intérêt que vous portiez à cette chère Sœur, que j'eus l'honneur; et je puis dire aussi le bonheur d'accompagner dans la visite qu'elle vous fit, à son retour de Dampierre, il me semble que quelques détails sur elle vous feront plaisir; car je ne saurais oublier votre touchante bonté, soit envers elle, soit envers moi, sa petite compagne de Séminaire, qui vous voyais alors pour la première fois, mais à qui la divine Providence ménagea encore plusieurs occasions de recevoir vos charitables avis, avant le départ. Je ne saurais assez remercier le bon Dieu de m'avoir ménagé tant de grâces, dans un moment d'aussi pressant besoin, et de m'avoir envoyée avec celle que, dès le Séminaire, je me plaisais à regarder comme mon bon Ange, et qui continua de l'être, pendant le voyage, et surtout ici, où j'eus le bonheur d'être placée avec elle à la *Santa-Casa*. Que de fois elle a relevé mon courage abattu, me disant, avec la plus intime conviction : « Ne perdons pas le temps à nous ennuyer; travaillons bien pour le bon Dieu et attachons-nous à Lui seul : que nous serons heureuses, au moment de la mort, d'avoir fait quelque sacrifice pour son amour ! » Mais son exemple était encore plus éloquent que ses paroles. Son premier office, ainsi qu'elle a dû vous le dire, fut une salle de chirurgie; mais ce qu'elle ne vous a pas dit, à coup sûr, c'est le zèle et le dévouement qu'elle y déploya; son bonheur était de panser les plaies les plus dégoûtantes, et je vous avoue que j'étais heureuse, lorsque quelques circonstances me donnaient l'occasion d'aller lui faire une petite visite dans son office; car il était aisé de comprendre, en voyant

chant l'union inséparable des glorieux Apôtres saint Pierre et saint Paul : « Comme ils s'étaient chéris pendant la vie, ainsi n'ont-ils pas été séparés dans la mort. »

l'air radieux avec lequel elle prodiguait les soins les plus tendres à ces pauvres êtres, qu'elle ne voyait en eux que Jésus-Christ. Aussi ce fut pour elle un bien grand sacrifice, lorsque ma Sœur la retira de cette salle, pour la placer à la pharmacie; mais toujours résignée à la volonté divine, qu'elle voyait en celle de notre bonne Mère, elle obéit en silence, s'occupant seulement de faire, avec le plus grand soin, les choses qui lui étaient confiées et de prévenir les désirs de ma Sœur, qui utilisa aussi son talent pour les fleurs. Notre chère Sœur Geneviève se prêtait à tout de fort bonne grâce; mais elle savait toujours trouver le moyen de s'humilier, et nous disait fort gracieusement : « Je n'ai pas grand mérite à bien faire les fleurs, car c'était là mon gagne-pain, avant d'entrer en communauté. D'ailleurs, ajoutait-elle, je ne sais rien autre chose, sinon peut-être lire et écrire. » Que de fois son humilité nous a édifiées ! car elle seule ignorait les excellentes qualités dont elle était douée. Aussi sa mort a-t-elle été pour nous toutes, et surtout pour notre bonne Mère, un coup terrible. Je pense bien que cette mort est la première peine qu'elle lui ait causée; mais cette peine est bien poignante et d'autant plus pénible, que, dans le même temps une autre de nos Compagnes de voyage, ma Sœur Chanic, se mourait de la fièvre jaune. Toutes deux se mirent au lit, le samedi 12 février, et le docteur déclara aussitôt que ma Sœur Chanic était atteinte de la fièvre jaune; quant à ma Sœur Moine, on reconnut seulement, le lundi 14, qu'elle avait la fièvre typhoïde. Tous les soins imaginables furent prodigués à nos chères malades, que l'on avait eu le soin de séparer, dès le premier jour de leur maladie. Plusieurs médecins furent appelés. M. le Directeur de l'hospice voulut préparer lui-même les remèdes, à la pharmacie; mais malgré tous les soins, tous les vœux et les prières qui s'élevaient de toutes parts, leur maladie fit de tels progrès, que le mardi 15, M. Bénit, notre digne Visiteur, leur apporta le Saint-Viatique,

que toutes deux reçurent avec leur pleine connaissance; puis elles renouvelèrent les Saints-Vœux et furent administrées. Cependant nous conservions toujours de l'espoir pour ma Sœur Geneviève; car une autre de nos Sœurs avait eu, quelques jours auparavant, la même maladie et était en pleine convalescence; mais celle-ci avait achevé sa course, et il tardait au bon Maître de placer auprès de lui cette âme si pure et si généreuse. Le mercredi 16, la fièvre jaune se mêla à la typhoïde. Dès lors, nous perdîmes tout espoir : ses souffrances étaient atroces; mais elle les unissait à celles du divin Sauveur, baisant avec amour sa Croix des Vœux et s'efforçant de répéter les prières et aspirations qu'on lui suggérait. Enfin, à dix heures du soir, elle rendit à Dieu sa belle âme, qui, en s'échappant, laissa sur ses lèvres un délicieux sourire. Nous ne doutons point que son jugement n'ait été favorable, et pour moi, je me sens portée à l'invoquer, car il me semble qu'elle n'a point dû faire un long séjour en Purgatoire : elle était si généreuse, si mortifiée! Pourtant, je suis persuadée que vous offrez vos saints Sacrifices pour cette chère âme, que chaque jour vous plongiez dans le sang de l'Agneau sans tache. Que de fois cette bonne Sœur m'a dit combien elle appréciait cette faveur! Permettez-moi, Monsieur, de vous demander un petit *memento* au saint Sacrifice, quoique je vous sois pour ainsi dire inconnue, et veuillez me pardonner la liberté que je prends de vous écrire aussi longuement. Cependant je veux encore, avant que de terminer, vous raconter une petite chose qui vous paraîtra peut-être de l'enfantillage; mais cela ne fait rien : je veux que vous sachiez que ma Sœur Geneviève s'est aperçue seulement, quelques jours avant sa mort, qu'une boîte d'objets de piété, qu'elle avait reçue, l'année dernière, dans une caisse que lui envoyait sa tante, lui venait de votre part. « Voyez, me dit-elle, comme je suis étourdie! je n'avais point pris garde à ce qui est écrit sur cette

boîte : comme M. Daude doit me trouver ingrate ! lorsque je lui écrirai, je lui ferai bien mes excuses. » Pauvre chère amie, elle n'en eut pas le temps : aussi je le fais pour elle, et je vous importune encore pour vous demander le secours de vos prières.

Daiguez agréer, Monsieur, l'assurance de la bien vive reconnaissance et du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble servante,

SŒUR FAUBERT.

l. f. d. l. c. s. d. p. m.

Annales de la Mission - Link Page

[Previous](#) [Annales Volume 34](#)

[Next](#) [Annales Volume 36](#)

[Return to Electronic Index Page](#)